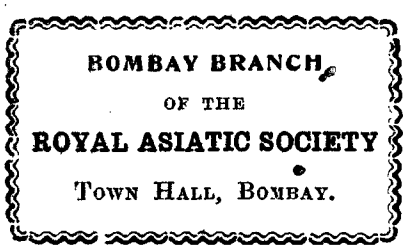
00100055



Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay
on 10 August, 2018

TABLEAU

DES

MŒURS FRANÇAISES

AUX TEMPS DE LA CHEVALERIE;

TIRÉ DU ROMAN

De sire Raoul et de la belle Ermeline,

Mis en français moderne, et accompagné de Notes sur les guerres générales et privées; sur les rapports des grands vassaux avec le roi et avec leurs vassaux inférieurs; sur le ban et l'arrière-ban; sur l'oriflamme, les bannières, les cris d'armes, les rois et les hérauts d'armes, etc.; sur les combats à outrance, judiciaires et autres; sur les tournois, les joutes, les pas d'armes, etc.; sur les fraternités d'armes et les adoptions; sur les chevaliers, les écuyers, les damoiseaux, les pages, etc.; sur les trouvères et les troubadours, les ménestrels et les jongleurs; sur la langue d'oyl et la langue d'oc; sur les chasses et les repas, etc., etc.; toutes extraites des auteurs les plus accrédités.

PAR

L. C. P. D. V.

Tome Troisième.

PARIS,

ADRIEN ÉGRON,

IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

RUE DES NOYERS, N° 37.

1825.

00100055

TABLEAU

DES

MŒURS FRANÇAISES

AUX TEMPS DE LA CHEVALERIE.

HISTOIRE

DE LA PRINCESSE ALMODIE

ET DU DAMOISEL SANS-CHALOIR.

OU

FONDATION DE L'ABBAYE DES DAMES DE SAINTES.

Agnès de Bourgogne, femme de Geoffroi Martel, comte d'Anjou, était veuve de Guillaume IV, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine. Après quelques années de son second mariage, ne se voyant point d'enfans de Geoffroi, et privée de la société de ceux qu'elle avait eus de Guillaume, tant par le grand éloignement de sa fille, mariée à l'empereur Henry-le-Noir, que par la guerre cruelle que le comte d'Anjou ne cessait de faire aux princes de la maison de Poitiers, elle appela près d'elle une jeune princesse de sa famille, dont elle était marraine. L'intérêt qu'elle lui vouait n'avait cessé d'être réveillé par les rapports avantageux qu'elle en recevait, et par les portraits

séduisans qu'en faisaient tous les seigneurs qui lui venaient de Bourgogne. L'arrivée d'Almodie confirma les heureuses préventions établies en sa faveur. Mais ce qui flatta le plus Agnès, ce fut de pouvoir s'assurer bientôt que la rare beauté de sa nièce n'était que l'annonce des précieuses qualités dont elle était pourvue. La bonté du cœur et l'agrément de l'esprit l'emportaient encore chez elle sur l'éclat de ses charmes naissans. Enfin, une piété douce et tous les penchans vertueux faisaient le complément de son aimable caractère.

Il y avait environ six ans qu'Almodie était près de la comtesse d'Anjou, et sa dix-septième année approchait, lorsqu'Agnès, qui portait beaucoup d'affection à toute sa famille, voulut y faire rentrer ce trésor, en mariant la jeune princesse à Ranulphe de Bourgogne, son cousin. Elle leur fit de grands avantages; mais exigea, en retour, qu'ils demeurassent au moins trois ans auprès d'elle; ce qu'il lui fut facile d'obtenir.

La comtesse résidait le plus souvent à Saintes, qu'elle tenait en douaire de son premier mari.

Ranulphe ressentit d'abord beaucoup d'amour pour Almodie; et comme il était aimable, cette princesse goûta, pendant une année, les douceurs de la plus heureuse union. Mais, au bout de ce temps, la constance en amour, dont Ranulphe était capable, se trouva épuisée. Almodie vit, avec une profonde peine, s'éloigner le cœur de son époux. Toutefois, comme à une grande douceur elle joignait beaucoup de raison, elle n'imagina pas d'essayer de le rappeler par des plaintes et des reproches. Elle crut, au contraire, que son devoir était de redoubler d'attentions et de complaisances pour Ranulphe. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que ses soins et ses caresses qui, naguère, paraissaient si agréa-

bles à son mari, en étaient reçus avec indifférence, et enfin devenaient importuns. La triste Almodie, alors, se renferma dans les limites que sa position lui prescrivait. Les livres, les traditions et les exemples de mon temps, ne m'apprennent que trop, se disait-elle, que parmi les femmes, les plus hautes dames sont celles qui doivent le moins compter sur la constance de leurs maris. Tant de séductions volent au-devant d'eux ! Cette réflexion ne satisfaisait pas le cœur d'Almodie, car elle était tendre et avait besoin d'aimer; mais elle lui apprenait à supporter une condition qui lui était commune avec tant d'autres. Cependant, pour exercer cette sensibilité que repoussait désormais celui vers qui elle s'était trouvée si heureuse de la diriger, Almodie, qui était pieuse et charitable, la tourna vers les malheureux, dont elle fit toute son étude de soulager la misère et d'adoucir les souffrances. Elle portait surtout ses secours et ses soins vers les familles des pauvres gentilshommes que la captivité ou d'autres malheurs avaient réduits à l'infortune. Elle soulageait les vieux parens, armait les jeunes damoiseaux, et, quand elle le pouvait, mariait les sages demoiselles, en leur souhaitant, en secret, plus de bonheur qu'elle n'en avait elle-même; mais, toutes ces choses, elle les faisait le plus secrètement possible, par modestie, et pour être plus libre de choisir le mérite malheureux. La comtesse d'Anjou voyant les chagrins de sa nièce, et la noble manière dont elle cherchait à s'en distraire, l'aidait de tout son pouvoir, dans la poursuite de ses vertueuses occupations. Elle se croyait d'autant plus obligée à lui procurer un si louable soulagement, qu'elle lui avait donné de sa main le mari qui causait ses peines.

Agnès avait à son service un jeune écuyer qui avait

été élevé à la cour de Martel, comme page du comte d'Anjou; son nom était Olivier de Brassaud; mais on ne l'appelait presque jamais que le *Damoisel Sans-Chaloïr.* * Une gaîté imperturbable, une certaine étourderie apparente, une grande indifférence pour les femmes, lui avaient valu ce surnom. Mais, en même temps, une disposition constante à obliger, un fonds de bonté qui perçait dans toutes ses actions, son éloignement pour tout ce qui pouvait affliger ou même contrarier autrui, son respect, non-seulement pour ses maîtres et ses supérieurs, mais pour les vieillards et les hommes de mérite, le faisaient aimer de tout le monde; et l'on disait, que de tous les indifférens, c'était sans contredit le meilleur qu'on eût jamais vu; du reste, il était prompt, intelligent, actif, adroit à tous les exercices que doit pratiquer un damoisel, et servait avec une exactitude et une grâce charmantes.

Agnès avait toujours été très-satisfaite d'Olivier de Brassaud; mais cette princesse n'allant plus à cheval

---

* Chaloir, verbe impersonnel, être à souci, être important. Il n'était employé qu'à la troisième personne. *Il ne me chaut*, il ne m'importe; *ne vous chaille*, ne vous importe, etc.

> Amy, de ces joies mondaines
> Ne me *chault*, et m'en tiens forclus;
> Car ce sont plaisances soudaines
> Qui se passent et ne sont plus.
> (*Dance des Aveugles.*)

> Mais li fols dient, que nous *chaille.*
> (HÉLINAND.)

Sans chaloir veut donc dire sans souci.

et marchant peu, parce qu'elle avait acquis beaucoup d'embonpoint, pensa qu'elle n'avait guère que faire d'un écuyer aussi leste que ce jeune homme; tandis qu'il conviendrait parfaitement à sa nièce. Almodie, en effet, se promenait beaucoup tant à pied qu'à cheval; elle aimait même la chasse, dont son mari, qui en était passionné, lui avait communiqué le goût, à l'époque où il avait un besoin continuel de sa présence.

Agnès fit donc venir un jour le jeune damoisel, et lui dit : « Olivier, je suis très-contente de vous; mais je trouve qu'il est dommage que je garde plus long-temps un serviteur aussi actif et aussi habile que le damoisel Sans-Chaloir. Je désire donc vous faire passer au service de ma nièce, où vous aurez l'occupation qui convient à votre âge et à votre caractère. Mes bontés vous y suivront, et vous aurez même une augmentation de grade et de gages. — Madame, répondit Olivier, si madame Almodie ne vivait pas avec vous, je regarderais cet avancement comme une disgrâce; mais je ne puis y voir qu'une continuité du même service, et une nouvelle preuve de vos bontés; je mets ma reconnaissance à vos pieds. »

Almodie ne reçut Olivier pour serviteur qu'avec une certaine répugnance. Sensible et malheureuse comme elle l'était, la vivacité presque étourdie de ce jeune homme, sa gaîté continuelle, quoique respectueuse, faisaient un trop grand contraste avec la mélancolie dans laquelle les chagrins de la princesse la jetaient le plus souvent. Elle ne céda qu'à l'habitude qu'elle avait de se conformer en toutes choses aux dispositions de la comtesse d'Anjou, et à la crainte de faire manquer une occasion d'avancement à un jeune homme, dont Agnès faisait l'éloge en toute occasion, et dont tout le monde disait du bien.

D'ailleurs, elle savait qu'il était fort pauvre ; c'était une raison pour qu'elle ne le repoussât pas.

Olivier porta dans son nouveau service son activité et son exactitude ordinaires. Almodie n'y remarqua rien d'abord ; mais son jeune serviteur ayant été absent pendant quelques jours, pour une commission qu'elle lui avait donnée, elle s'aperçut que beaucoup de choses se faisaient mal, ou étaient en retard chez elle. Sa douceur l'empêchait d'en faire des reproches à personne ; mais elle ne pouvait s'empêcher de comparer ces négligences, ces lenteurs, avec l'intelligence et la promptitude d'Olivier. Cependant il revint et rendit compte de sa commission, dont il s'était parfaitement acquitté. Dès ce moment, Almodie vit reprendre autour d'elle l'exactitude et la vigilance de service qui avaient manqué pendant son absence. Le jeune damoisel avait bientôt connu les goûts de la princesse, et il se faisait une étude de l'entourer de tout ce qui pouvait lui être agréable. Dans les choses même qui étaient étrangères à son emploi, il trouvait le secret de contribuer à ce qu'elle eût plus facilement tout ce qu'elle pouvait désirer. Almodie avait du goût pour les belles fleurs, les animaux rares, les jolis ouvrages, en général pour toutes les choses curieuses. Elle aimait surtout les livres bien copiés et bien ornés, car la princesse *lisait parfaitement*, non moins en latin, qu'en roman, soit de la langue d'oyl, soit de la langue d'oc, et comprenait également bien ces trois langues. L'activité d'Olivier et la promptitude de son coup d'œil faisaient qu'il découvrait presque toujours, avant aucun autre, les objets dignes des regards de la princesse. Alors il en parlait, en apparence sans dessein, devant ceux que cela regardait, lesquels en faisaient leur profit, et s'empressaient de les procurer à leur maîtresse, qui ne

manquait jamais de les remercier de leur attention. Ce qui excitait Olivier à ce redoublement de zèle pour la princesse n'était autre chose que ce sentiment de bienveillance générale qu'il portait à tout le monde. Comme les peines des grands ne sont jamais secrètes, Olivier savait, avec toute la cour, que le mari d'Almodie ne la rendait pas heureuse. L'honnête damoisel avait pitié d'elle ; et croyait que chacun, qui la connaissait pour si vertueuse, devait chercher à lui procurer tous les soulagemens dont il était capable. Du reste, jamais il ne faisait connaître à la princesse qu'il fût pour quelque chose, dans les petites jouissances qu'on lui ménageait. Loin de rechercher les occasions d'attirer ses regards, il paraissait devant elle moins que qui que ce fût ; et seulement lorsque son devoir le lui commandait. Il employait le plus de temps qu'il pouvait, à se perfectionner dans les exercices et études d'un jeune gentilhomme. Cependant le hasard, ou plutôt la jalousie qui veille avec tant d'assiduité autour des grands, fut cause qu'Almodie sut la part qu'avait Olivier dans presque toutes les acquisitions agréables qu'elle avait faites depuis quelque temps. Un jour, une des dames de sa maison se félicitait devant elle, avec une grande affectation de joie, de lui avoir procuré deux fort jolis oiseaux qu'Almodie avait mis dans une belle volière, et qu'elle visitait tous les jours. La princesse lui en renouvelait ses remercîmens. Mais à peine cette dame fut-elle partie, qu'une autre dit à Almodie que c'était sans doute un si grand bonheur de faire quelque chose qui plût à ses maîtres, qu'il était naturel d'en avoir un peu de vanité ; mais qu'il était pourtant juste de rendre à chacun ce qui lui revenait. Que ces jolis oiseaux seraient encore chez le matelot qui les avait apportés du pays des Maures d'Afrique, si le damoisel Sans-Chaloir

n'eût engagé ce pauvre homme à les porter, au château, à la dame qui venait de se vanter d'en avoir fait la découverte. « N'importe, reprit Almodie, je lui sais toujours gré d'avoir deviné que ces oiseaux me feraient plaisir, et de me les avoir fait acheter. » Cette conversation fut rapportée à la première dame, par une troisième qui s'y trouvait présente. Celle-là chercha l'occasion de se venger, et ne la laissa pas échapper. Almodie avait reçu de la dénonciatrice de jolis rosiers d'une nouvelle espèce. Un jour qu'elle les arrosait elle-même, la dame aux oiseaux ne manqua pas de lui dire qu'il fallait que le damoisel Sans-Chaloir fût un peu sorcier, car il découvrait, chaque jour, de nouvelles choses du goût de la princesse; que, par exemple, il avait trouvé ces rosiers chez un curé et qu'il en avait prévenu une certaine dame qui les avait demandés au bon prêtre, pour en faire un cadeau à la princesse. Almodie pardonna facilement, et les silences et les rapports de ces dames, tout en les prenant en grande pitié; mais elle ne put s'empêcher d'être surprise de la discrétion et du désintéressement du damoisel de Brassaud qui prenait si peu de souci de se faire un mérite de lui procurer des choses agréables. Elle apprit également que c'était à ses soins qu'elle devait de petits livres de prières très-bien copiés, qu'un moine de Saint-Jean-d'Angely était venu lui offrir, ainsi qu'un petit cheval navarrein, qui était le plus joli animal qu'on eût vu depuis long-temps, et qu'un gentilhomme revenant d'Espagne l'avait priée d'accepter. De sorte qu'on ne lui proposait plus rien qui fût selon son goût, qu'elle ne soupçonnât que son jeune écuyer l'avait découvert; et, en remontant à la source, cela se trouvait presque toujours vrai. Almodie était reconnaissante, et aurait voulu l'en remercier; mais l'air étourdi du damoisel l'arrêtait; elle

ne savait pas comment un homme qui s'embarrassait si peu de remercîmens, les recevrait.

Olivier n'avait pas été long-temps sans soupçonner le charitable emploi que faisait Almodie de sa fortune, et les goûts dont nous venons de parler étaient soumis chez elle à la modération, et ne l'entraînaient jamais dans des dépenses déraisonnables. Un jour qu'en remplissant son service auprès d'elle, il la trouva seule un moment, il mit un genou en terre, lui demandant la permission de lui parler. Elle le lui permit. Alors il lui dit avec un air fiant : « Madame, j'ai fait une bonne découverte. — Cela ne m'étonne pas, interrompit Almodie, et je sais que ce n'est pas la première. Voyons celle-ci. — Madame, reprit Olivier, il s'agit d'un vieil écuyer plein de mérite, mais chargé d'années et de misère. Pour le tirer du plus affreux dénuement, sa fille se condamne à épouser un homme riche, mais qui n'est pas digne d'elle; tandis qu'elle aime un brave et vertueux damoisel à qui elle ne peut s'unir parce qu'il est si pauvre qu'il ne ferait qu'augmenter sa détresse; et pourtant si elle épouse le richard, il n'y aura pas grand bien de fait; car il est avare, et ne soulagera guère son beau-père. C'est le malheureux amant qui m'a conté hier son désespoir. J'aurais prié quelque autre personne de vous dire cela; mais le temps presse trop. Dans deux jours, le sort de ces infortunés sera décidé. »

Almodie fut d'une surprise extrême à ce récit. Elle voyait tout le secret de sa charité découvert par un jeune homme qui lui demandait une grâce, du même ton qu'un autre annonce une nouvelle agréable à celui qui l'entend, et il ne s'excusait que de ne pas la lui faire demander par un autre. Elle fut si troublée qu'elle resta un instant sans répondre. Cependant, elle se remit : « Olivier, dit-elle au

jeune écuyer, c'est en effet une bonne découverte que celle-là, et je vous remercie de m'en avoir fait part. Allez trouver le vieux gentilhomme, dites-lui qu'il suspende le mariage de sa fille, parce que je vais m'occuper de lui et d'elle. Vous viendrez me parler, demain, à la même heure.» Le damoisel remercia la princesse aussi gaiement qu'il l'avait abordée, et partit comme un trait. Quand il fut sorti, Almodie retomba dans les réflexions qui venaient de se présenter toutes à la fois à son esprit, et elle s'y livra avec plus de calme. « Quel singulier caractère! dit-elle, comment peut-on être si bon, sans être sensible ? Hélas! reprit-elle, c'est qu'il est heureux ; il n'a point de triste retour à faire sur lui-même. Il voudrait au contraire que tout le monde fût heureux comme lui. Honnête damoisel! vous méritez de l'être et d'aider les autres à le devenir. » Almodie resta long-temps plongée dans ces rêveries où elle trouvait un grand charme. Dans sa vertu, elle se félicitait d'avoir rencontré un si honnête instrument pour ses bonnes œuvres.

Le lendemain, Olivier étant revenu à l'heure ordonnée, la princesse lui dit : « Eh bien, ces braves gens sont-ils plus tranquilles? — Madame, ils sont au comble du bonheur. Le père voulait venir avec sa fille se jeter à vos pieds, mais je l'en ai empêché ; je lui ai même recommandé de ne pas se presser de publier vos bienfaits. Néanmoins, cette défense ne peut durer toujours, et ce sera ajouter à vos bontés la grâce la plus précieuse, que de leur permettre de venir contempler et bénir leur bienfaitrice. » Almodie avait fait prendre, en secret, des renseignemens sur cette famille, par les confidens ordinaires de ses charités; non pas qu'elle doutât un moment de la véracité d'Olivier, mais elle voulut satisfaire à toutes les règles de la prudence; car ce jeune homme

pouvait avoir été induit en erreur, par sa bonté. Ce qui lui revint de son enquête se trouva parfaitement conforme au récit du damoisel. Elle lui dit donc : « Je me rendrai aux désirs de cette estimable famille; mais ce sera sans éclat, parce que j'ai peut-être refusé de semblables secours à d'autres infortunés qui en avaient autant besoin qu'elle et dont ceci redoublerait le chagrin. Mais, Olivier, vous avez la main heureuse dans vos découvertes, et je vous permets de me faire part directement de tout ce qui vous paraîtra mériter de m'être rapporté. » Olivier remercia la princesse de cette faveur; mais il mit tant de discrétion à en profiter, qu'elle lui en fit des reproches. « Madame, lui dit-il, vous avez été si généreuse envers les personnes pour qui j'ai osé implorer vos bontés, que je crois devoir laisser reposer votre libéralité. — Ceux-là méritaient beaucoup, répondit Almodie, et avaient de grands besoins; il est possible qu'on en puisse soulager d'autres à moins de frais. » Encouragé par d'aussi généreuses prévenances, le damoisel proposa de nouvelles infortunes à soulager à la princesse; et les personnes vers lesquelles il appela ses bienfaits s'en trouvèrent si dignes, qu'elle eût désiré que tous les agens qu'elle employait à la recherche des malheureux eussent été aussi éclairés que le damoisel Sans-Chaloir. Plus elle apprenait à connaître ce jeune homme, plus elle découvrait en lui des qualités solides et estimables. Elle lui trouvait le jugement prompt et sain, avec plus d'instruction que n'en avaient les damoiseaux de son âge. Mais elle ne s'accoutumait pas pourtant à son air constamment insouciant. Elle trouvait que c'était désavouer en quelque sorte la délicatesse des sentimens qu'elle lui connaissait. Elle lui aurait pardonné sa gaîté, car elle sentait elle-même que, si elle n'avait pas été malheureuse, elle aurait eu du penchant à la gaîté.

Mais de l'insouciance était trop. Elle aurait voulu le corriger de l'apparence de ce défaut ; car un jeune homme si empressé de faire du bien, ne pouvait pas être insouciant au fond du cœur. Un jour qu'Olivier venait de lui rendre compte d'une commission dont il s'était acquitté avec son exactitude ordinaire, après l'en avoir remercié, elle lui fit avec bonté quelques questions sur sa famille, sur sa situation ; puis, elle lui demanda pourquoi on l'avait appelé *Sans-Chaloir*. « Madame, répondit Olivier, ce serait plutôt à ceux qui ont donné ce nom à le justifier qu'à celui qui l'a reçu ; mais puisque c'est à moi que vous daignez en adresser la question, je dois vous dire que sans doute on m'a cru peu sensible. — Je crois qu'on vous a mal jugé, dit Almodie, vous avez trop de plaisir à faire du bien, pour n'être pas sensible. — Madame, je tâche bien d'être un peu bon ; mais à quoi sert d'être sensible? Je me souviens d'avoir ouï dire, étant bien jeune, à un prud'homme, que cela faisait plus de mal que de bien. » Cette réponse suffit à la princesse ; elle ne fit pas d'autre question à son écuyer sur ce sujet. Elle vit que la conduite du jeune damoisel était une affaire de système. « Tant mieux pour lui, dit-elle en elle-même, s'il peut se dispenser d'être sensible, sans cesser d'être bon. » Après avoir donné à Olivier quelques ordres pour son service, elle le congédia.

Cependant un accident vint occuper les soins et la sensibilité d'Almodie, dans son intérieur. Le prince, son mari, toujours très-passionné pour la chasse, la dirigeait alors le plus souvent vers la forêt de Sablanceaux. Il donnait pour raison de cette préférence, l'abondance des sangliers dans ces bois, et les facilités qu'il trouvait à l'abbaye pour loger tous ses équipages. En effet, l'abbé qui s'occupait peut-être un peu trop de la chasse pour sa pro-

fession, n'avait rien négligé de ce qui pouvait être utile et agréable aux seigneurs qui venaient prendre ce plaisir dans ses bois. Toutefois, son abbaye n'était que le prétexte de l'assiduité que mettait Ranulphe de Bourgogne à poursuivre ses sangliers de préférence aux autres. La véritable cause de sa direction était la belle dame de Pysany, alors l'objet de ses volages désirs, et chez laquelle il s'arrêtait en allant et en venant. Ainsi le prince se trouvait attiré par ses deux penchans favoris; et, oubliant ses devoirs, il se croyait doublement heureux; lorsque le cours de sa félicité se trouva cruellement troublé. Un jour qu'il poursuivait un sanglier avec une extrême ardeur, l'animal s'étant retourné, éventra son cheval qui se précipita dans un marais où il enfonça jusque pardessus la selle, et où il resta jusqu'à ce qu'il mourût. Ranulphe fit de vains efforts pour se dégager; n'ayant aucun point d'appui à sa portée, cela lui fut impossible. Et lorsque ses gens arrivèrent à la voix des chiens, il leur fallut encore beaucoup de peine et de temps pour le tirer de ce triste pas. Il avait grand chaud quand il était tombé dans le marais; l'eau y était très froide; il en sortit perclus. C'est dans cet état qu'il fut rapporté à l'abbaye de Sablanceaux, puis à Pysany, et enfin à Saintes. Almodie ne fut pas moins émue à ce spectacle, que si le prince eût conservé pour elle toute la constance et la tendresse dont elle était digne. Elle lui prodigua les plus tendres soins. Ses gens furent envoyés de tous les côtés, à la recherche de ce que les médecins imaginaient pour soulager le prince. Olivier ne s'y épargna pas; et il fit remarquer, dans cette circonstance comme dans toute autre, son activité et son intelligence. Mais les secours de l'art ne purent que soulager les douleurs de Ranulphe; il ne recouvra point l'usage de ses jambes. Dans cette triste

position, Almodie lui tint la compagnie la plus assidue, jusqu'à ce qu'il la contraignît lui-même à se dissiper un peu. « Vous avez l'habitude de l'exercice, lui dit-il, une plus longue réclusion serait nuisible à votre santé. J'exige que vous repreniez vos promenades et vos courses accoutumées; chassez même, puisque vous y trouvez de l'agrément, pourvu que ce ne soit pas au sanglier; tous mes équipages sont à vos ordres. »

Almodie céda aux invitations de Ranulphe, d'abord plus par déférence que par goût; mais ensuite, parce qu'elle s'aperçut qu'il avait plus d'une raison de le désirer ainsi. Ce prince avait contracté l'habitude du désordre; et, ne pouvant plus le poursuivre, il l'attirait. La présence de la vertu et surtout dans la personne de la princesse sa femme, l'importunait. Du reste, il avait la justice de n'être pas jaloux; et, ne pouvant trouver son bonheur dans la société de sa femme, du moins il ne prétendait pas la tyranniser.

La délicatesse d'Almodie suffisait bien pour la rendre malheureuse; car il lui était encore plus douloureux de voir le scandale s'établir dans sa maison, que de savoir que son mari le portât au-dehors. Mais forcée de se soumettre à son sort, elle continuait à chercher des soulagemens dans les pratiques d'une vertu active, et dans les distractions de ses goûts innocens. Olivier lui était également utile dans ces deux poursuites. Ce vertueux damoisel mettait toujours une merveilleuse sagacité à diriger les bienfaits de la princesse; comme aussi personne n'était plus prompt et plus habile que lui à indiquer des promenades agréables, à former les parties de chasse et à les faire réussir. Son zèle naturel à remplir ses devoirs était excité par l'admiration que lui causaient les vertus de la princesse qu'il appréciait chaque jour davantage, et par

la pitié que lui inspiraient ses peines qui allaient croissant. Le noble écuyer eût volontiers donné sa vie pour changer le sort de sa maîtresse. Du moins, il fut assez heureux pour lui épargner un grand malheur. Un jour qu'Almodie était à la chasse dans le bois de Châtenay, et que l'ardeur de la poursuite l'avait un peu écartée du gros de sa troupe, elle se trouva fatiguée d'être à cheval et voulut marcher quelque temps. Elle dit à Olivier de descendre pour l'accompagner et de faire suivre les chevaux. A peine avaient-ils fait quelques cents pas dans un chemin bordé de deux haies élevées, qu'un cerf passa près d'eux en dehors. Olivier aperçut en même temps un chasseur qui, ne voyant que l'animal qu'il suivait de l'œil, lui décochait une flèche. Almodie se trouvait justement dans la direction du trait; et, si le cerf passait trop vite pour en être atteint, la princesse pouvait le recevoir à travers la haie qui était claire. Dans cet instant critique, le damoisel, qui était un peu en arrière de la princesse, se précipite brusquement à sa droite, est frappé, et tombe à ses pieds. Par un mouvement naturel, il avait mis une de ses mains au-devant de sa tête et l'autre au devant de sa poitrine. Le coup fut si violent, que sa main gauche fut percée de part en part, et qu'il fut atteint au-dessus de la tempe. Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'est possible de le raconter. Almodie, qui avait été étonnée du mouvement brusque d'Olivier, jeta des cris d'effroi lorsqu'elle le vit étendu à ses pieds et perdant son sang par deux blessures. Les pages qui conduisaient les chevaux et des chasseurs qui survinrent dans le moment, accoururent et relevèrent le malheureux Olivier qui était encore étourdi du coup. On l'assit contre un arbre, et un des pages alla, avec une coupe, chercher de l'eau à une fontaine voisine. Almodie

donna un mouchoir et un beau voile de lin qu'elle avait à sa tête, pour laver et comprimer les blessures d'Olivier. Elle aida elle-même à lui en faire un bandeau. Bientôt la fraîcheur de l'eau fit revenir le damoisel. En reprenant ses sens, il ne parut occupé que du soin de remercier ceux qui s'empressaient de le soulager. Il ne jeta pas une plainte, quoique la flèche qui tenait toujours à sa main dût le faire cruellement souffrir.

Cependant toute la suite de la princesse arriva successivement. Il s'y trouvait une dame de sa maison et deux autres qu'elle avait invitées avec des gentilshommes du pays. Tout le monde fut tristement affecté en voyant ce cruel accident. Les gens de la princesse allèrent, dans le hameau le plus voisin, chercher un brancard pour emporter le blessé. Almodie le fit conduire à un bourg dont elle voyait le clocher très-près d'elle. Là, il se trouva un chirurgien qui, après avoir coupé le bois de la flèche au-dessus du fer qui avait traversé de part en part, le retira après assez facilement de la blessure, et y mit un appareil. Alors Olivier dit que son manoir de Brassaud était près de là, et demanda qu'on l'y conduisît. Il pria seulement qu'on prévînt sa mère de son accident. « Je m'en charge, dit alors Almodie; et, congédiant poliment toute sa société et renvoyant sa chasse, elle ne se fit suivre que de sa dame de compagnie, de son écuyer de vénerie et d'un page, ordonnant à l'autre de se rendre en toute hâte à Saintes, chercher son chirurgien. Elle avait fait venir plusieurs paysans qui portèrent tour à tour le brancard où était le blessé. Quand on fut très-près du château, ils s'arrêtèrent par son ordre. Elle entra dans la cour, et son page alla prévenir la maîtresse de la maison que la princesse de Bourgogne était là et demandait à la voir. La dame de Brassaud ne s'attendait point à un tel

honneur ; elle était pauvre et ne fréquentait point la cour du comte d'Anjou ; mais comme elle ne pouvait pas ignorer que son fils était au service de la princesse Almodie, elle crut que cette noble dame, dont tout le monde vantait la bonté, voulait lui prouver ainsi sa satisfaction des services d'Olivier. Elle s'avança donc au-devant de l'illustre visite qui lui arrivait ; et, après un profond salut, elle demanda à la princesse quelle heureuse fortune lui procurait l'honneur très-imprévu de la recevoir dans son humble demeure. « Madame, lui dit Almodie, en la regardant avec une tendre pitié, je voudrais bien que ce fût une heureuse fortune qui m'eût conduite chez vous ; mais je viens au contraire vous affliger, quoique bien contre mon gré, je vous prie de le croire. Ne vous alarmez pourtant pas trop. Il y a du mal, mais sans danger au delà ; du moins je l'espère. » La princesse était si émue de la douleur qu'elle allait faire à une mère, qu'elle eut peine à continuer. Néanmoins, faisant effort sur elle-même, elle reprit : « Je chassais ici près, madame, lorsque votre fils a été blessé par un chasseur imprudent. Mais, je vous le répète, il n'y a pas de danger, et vous allez le voir. — Eh ! où est-il ? s'écria la pauvre mère pâle et tremblante. — Il va vous être amené, madame ; mais tâchez d'oublier que c'est votre fils, et ne voyez qu'un blessé qui a besoin de vos soins. — Ah ! madame, on m'avait bien dit que vous étiez une excellente princesse ! mais, je vous en conjure, laissez-moi voir mon fils. » Alors Almodie ordonna qu'on le fît entrer. La dame de Brassaud suivit le page qui portait cet ordre et trouva son fils à deux pas de la porte de la cour. Elle fondit en larmes en l'embrassant, et les sanglots étouffaient sa voix. Olivier cherchait à la calmer en lui disant avec tranquillité que son accident n'était rien ; que, puisque la flèche était heureusement

retirée, il était sûr de guérir bien vite. Sa mère le fit porter dans une chambre écartée du salon pour qu'il eût plus de repos. Elle laissa la princesse dans la compagnie de deux jolies petites filles dont l'aînée avait environ dix ans. Almodie les consolait par ses caresses, et en leur disant qu'elle espérait que leur frère ne souffrirait pas long-temps. Lorsque la dame de Brassaud rentra, la princesse alla au-devant d'elle avec un air d'intérêt et de bienveillance qui adoucit déjà, autant que possible, la désolation de cette pauvre mère; puis elle lui dit : « Madame, votre cher malade paraît-il disposé à prendre un peu de repos? — Oui, madame. — Il doit en avoir grand besoin, après avoir tant souffert. Il a bien du courage, votre fils; car on m'a dit qu'il n'avait pas jeté une plainte, quand on a retiré la flèche de sa main; en revanche personne n'en avait autour de lui, et tout le monde a été désolé de son malheur; mais je vous prie de croire qu'après vous, madame, je suis plus affligée que qui que ce soit.—Oh! je le crois, noble princesse, vous avez la réputation d'être si bonne! Vous êtes aussi bien pieuse, dit-on. Ah! priez donc le ciel qu'il me conserve mon fils! S'il me l'ôtait, que deviendraient ces pauvres petites? Car, pour moi, je sais bien que je ne souffrirais pas long-temps: Mais ces chères enfans! Ah! madame, vous ne savez pas qu'il est plutôt leur père que leur frère. Et il a commencé si jeune! il a tout de suite connu notre position. Pardon, madame, mais j'ai un peu besoin de m'excuser de vous recevoir dans un château si nu, vous qui êtes accoutumée à voir de si belles demeures. Hélas! le père de ces chères enfans a été long-temps captif chez les Sarrasins; il a fallu vendre presque tout notre avoir, pour le racheter; je l'ai fait sans regret. C'était le plus vertueux des hommes; nous avons encore vécu quelques années ensemble,

pauvres, mais heureux. C'est depuis son retour que sont nées ces deux petites filles. Sa mort a suivi de près la naissance de la dernière ; s'il ne m'avait pas laissé un fils qui est son image en tout, j'aurais succombé de désespoir ; mais j'ai vu de suite un soutien pour moi et pour mes filles, dans ce faible enfant, et j'ai eu la force de vivre. » Cette tendre mère ne termina pas un tel récit, sans verser un torrent de larmes. Almodie ne put retenir les siennes, car elle éprouvait un attendrissement inexprimable. Cependant, dès que la dame de Brassaud se fut un peu calmée par son épanchement, elle lui dit : « Madame, je suis désolée de vous laisser avec la peine dont je vous ai apporté la première nouvelle ; mais croyez que je prends une grande part à votre position. J'estime beaucoup votre fils, et j'ai souvent entendu son éloge dans la bouche de la comtesse qui l'a fait passer à mon service. J'espère, Dieu aidant, qu'il vous viendra encore des consolations par lui ; d'ailleurs, c'est en m'accompagnant qu'il a éprouvé cette cruelle blessure, et il ne m'est pas permis de l'oublier. » Alors Almodie se leva pour partir. La dame de Brassaud lui dit : « Madame, j'ai trouvé sur la tête de mon fils un voile si beau qu'il ne peut être que de vous ; quand il sera blanc, je vous le renverrai. En attendant je vous remercie d'en avoir fait un si généreux usage. — Madame, répondit Almodie, je vous prie de le garder, il servira de voile à cette belle enfant quand vous la marierez. » Elle montrait l'aînée des sœurs d'Olivier. — Hélas ! vous parlez là d'une chose qui ne sera pas facile, dit la dame de Brassaud, en soupirant. — Peut-être, répondit Almodie. » Et elle se retira.

Cette princesse emportait un cœur déchiré de toutes les scènes douloureuses dont elle avait été témoin, dans la journée. Cependant, au milieu des images affligeantes

qui la suivaient, venait se mêler une pensée qui avait du charme pour son âme vertueuse. Ce qu'elle venait d'apprendre de la piété filiale d'Olivier, de sa générosité et de sa raison, confirmait, de la manière la plus complette, l'excellente opinion qu'elle avait déjà de la bonté de son cœur. Elle admirait le désintéressement de ce jeune homme qui avait plusieurs fois appelé les bienfaits de sa maîtresse sur des étrangers, et qui ne lui avait jamais parlé des besoins de sa propre famille, dont elle venait de voir la grande détresse. Enfin, elle ne pouvait guère douter qu'il ne se fût jeté volontairement au-devant du trait qui allait la frapper; et cependant il n'avait rien dit, rien fait entendre, pour s'en faire un mérite. « Quelle délicatesse! disait-elle, lorsque tant de gens ne trouvent jamais les plus légers services assez récompensés! »

En approchant de la ville, Almodie rencontra le chirurgien qui, déjà, était en route pour Brassaud. Elle lui ordonna de lui rendre compte de sa visite, aussitôt qu'il serait revenu, et de retourner chez le malade, au moins une fois par jour, tant qu'il y aurait quelque apparence de danger. Le chirurgien ne put revenir que le lendemain, car la journée était avancée, et le château est à deux lieues de la ville. Almodie passa donc une nuit fort inquiète, car elle ne cessait de penser qu'elle était certainement la cause du malheur du jeune damoisel, puisque c'était au moins en l'accompagnant qu'il avait été blessé. Dès qu'elle fut levée, elle fit venir le chirurgien qui la rassura beaucoup, en lui disant que la blessure de la tête n'était pas grave, le coup ayant été amorti par le chaperon du jeune écuyer, et n'ayant fait que déchirer les chairs. Quant à la main, il n'y avait aucun os brisé, mais on ne pouvait pourtant pas assurer encore si le mouvement ne serait pas embarrassé. Il ajouta que le premier

pansement avait été parfaitement fait ; et que, quant aux soins, la dame de Brassaud paraissait fort entendue à cette besogne, qu'elle exerçait fréquemment, par charité, autour d'elle. Les rapports des jours suivans furent de plus en plus tranquilisans.

Mais si Almodie cessait d'être alarmée sur le compte d'Olivier, elle trouvait, chaque jour, un plus grand vide dans son absence. Rien ne se faisait autour d'elle avec la même exactitude et la même activité que de son temps ; on ne lui indiquait plus de nouvelles promenades agréables ; on ne lui procurait plus de raretés qui valussent la peine d'être recueillies. Depuis l'accident de son mari, elle n'avait été à la chasse que pour céder à ses instances ; celui d'Olivier avait achevé de lui donner de la répugnance pour cet exercice.

Cependant, le jeune damoisel, sur son lit de douleur, s'estimait le plus heureux des hommes. Il avait épargné de cruelles souffrances, et peut-être un coup mortel à la plus vertueuse et à la plus aimable des princesses. Il était cause qu'elle était venue dans le pauvre manoir de sa mère ; qu'elle lui avait témoigné de l'intérêt ; qu'elle avait laissé entrevoir des intentions bienveillantes pour ses sœurs. Il pensait ne pas pouvoir payer trop cher tant d'avantages.

Olivier fut près d'un mois sans retourner à Saintes. Lorsqu'il y parut, Almodie, Agnès, et toutes les personnes de cette petite cour lui témoignèrent beaucoup de satisfaction de le revoir. La comtesse d'Anjou, qui avait été instruite, par sa nièce, de la détresse de la dame de Brassaud lui envoya un écuyer chargé de lui faire compliment sur la guérison de son fils et de lui remettre de sa part un très-beau voile, en lui disant que puisque la princesse de Bourgogne lui en avait donné un, pour sa fille aînée, elle lui faisait présent de celui-là, pour la se-

conde, et dans la même intention, lorsque le moment en serait venu. La tendre mère, pénétrée de reconnaissance, ne crut pas pouvoir se dispenser d'en porter l'hommage aux pieds de ses bienfaitrices. Elle n'avait jamais été à la cour ; elle n'en avait pas les manières ; mais elle avait la dignité que donne une âme noble et vertueuse. Elle revint comblée des témoignages d'estime et de bienveillance des deux princesses.

Olivier était au comble du bonheur ; il avait repris son service auprès d'Almodie qui ne lui cachait pas qu'elle l'avait trouvé à dire ; il apercevait chaque jour, dans cette charmante princesse, de nouvelles grâces et de nouvelles perfections. Ils avaient beaucoup d'esprit et d'instruction l'un et l'autre ; plus que tout ce qui les entourait. Ils trouvaient à causer ensemble un plaisir qu'aucune autre société ne leur offrait.

Cette douce et tranquille situation durait depuis trois mois, lorsque Almodie tomba tout-à-coup dangereusement malade.

Cet événement fut un coup de foudre pour Olivier ; il cherchait autour de lui, dans lui, si quelque chose pouvait soulager la douleur de la princesse, écarter le danger qui la menaçait. Ses soins, ses peines, son sang, sa vie, il aurait voulu tout donner à la fois pour elle. Ne trouvant rien qu'il pût lui sacrifier, il tomba dans le plus affreux désespoir. Pour comble de tourment, il ne pouvait plus voir Almodie ; c'était par d'autres qu'il apprenait ce qu'elle souffrait ; il fallait laisser à d'autres le soin de la servir. Dans cette horrible situation, il allait cacher son trouble dans les retraites les plus isolées, car un instinct naturel l'avertissait de dissimuler en public l'excès de sa douleur. Il ne paraissait donc plus qu'armé d'un calme apparent, n'osait pas faire de questions ; mais il écoutait

avec empressement tout ce qui se disait de la santé de la princesse, et chaque fois que le médecin sortait de chez elle il épiait avec une avide curiosité le moindre signe de sa figure.

Cet affreux supplice fut de quinze jours, après lesquels on annonça enfin que la princesse était hors de danger. Olivier respira, mais il lui fallut encore attendre huit jours avant de la voir ; et lorsqu'il fut sur le point d'entrer dans sa chambre, il éprouva un tel trouble que s'il avait pu alors différer ce moment si désiré, il l'aurait fait. Il n'était pas seul ; la princesse avait fixé ce jour-là pour recevoir tous les officiers de sa maison. Car, depuis sa maladie, elle n'avait vu que des femmes et le médecin. Olivier fit donc un effort sur lui-même pour cacher son émotion ; mais lorsqu'il vit les ravages affreux que la maladie avait faits sur les charmes de la princesse; lorsqu'il vit ce visage, jadis si beau et si frais, maintenant pâle et décharné ; ces yeux, naguère si doux et si fins, aujourd'hui languissans et presque éteints, l'idée de toutes les souffrances qu'avait dû endurer Almodie, pour arriver à un tel changement, le pénétra d'une si douloureuse pitié, que, malgré tous ses efforts, il ne put retenir ses larmes. Il se détourna pour les cacher et les essuyer. Mais il arriva qu'il se trouvait près d'un miroir, vers lequel Almodie, tournant par hasard sa vue, dans ce moment, aperçut ces larmes dans des yeux qu'elle ne soupçonnait pas en avoir jamais versé. Cette rencontre lui causa une douce émotion. Quoiqu'elle n'eût lieu de douter de l'attachement d'aucun de ses serviteurs, cependant elle savait que les démonstrations de peine comme de plaisir, que l'on fait aux grands, sont souvent exagérées. Mais ces premières larmes qu'on voulait lui cacher étaient bien vraies ! « Le généreux damoiseau voit ce que j'ai souffert, dit-elle, et il ne

peut se défendre d'en être attendri. » Cependant Olivier ayant essuyé ses yeux, passa avec assez de calme devant Almodie, en la saluant d'une manière qui exprimait à la fois son respect et son affection. Elle lui dit : « J'ai été bien malade aussi à mon tour. — Madame, lui répondit Olivier, lorsque j'ai été malade, votre bonté m'a envoyé des secours de toute espèce, et elle a consolé ma famille. Moi, pauvre serviteur, je n'ai rien pu faire pour votre soulagement. — Olivier, reprit la princesse, je vous devais ce que j'ai fait ; je connais tout votre zèle pour mon service et je ne doute pas de l'empressement que vous eussiez mis à soulager ma souffrance, si cela vous eût été possible; je vous remercie de vos regrets. » Almodie prononça ces paroles d'une voix si affectueuse, et les accompagna d'un regard si plein de bonté, qu'Olivier en fut pénétré jusqu'au fond de l'âme. Dès qu'il est seul, il se rappelle l'attendrissement dont il n'a pas été le maître à la vue de la princesse; il se rapelle les paroles bienveillantes et le regard d'Almodie, et il ressent de nouveau le frémissement délicieux dont il a été agité. Il prononce le nom d'Almodie et verse un torrent de larmes. Il s'abandonne d'abord sans défiance à cette enivrante émotion; puis il s'étonne de ces impressions nouvelles, de ce plaisir des larmes qu'il ne connaissait pas; une inquiétude vague vient occuper son âme; il veut se dissiper, mais tout le monde l'importune; la solitude seule a des charmes pour lui; il cherche les chemins les plus solitaires; mais il est conduit sans cesse vers ceux où il s'est promené avec Almodie; il croit entendre sa douce voix; il croit la voir, tantôt avec l'éclat de sa beauté, tantôt avec la pâleur de la souffrance. Dès qu'il se trouve loin de tout mortel, il redit le nom d'Almodie, et toujours un doux frisson traverse son cœur, et ses yeux se remplissent de nouvelles larmes. Olivier soupçonne enfin le sentiment qui l'occupe;

il veut d'abord s'en dissimuler l'aveu ; il cherche à se persuader que le devoir, la reconnaissance, l'admiration, la pitié, doivent seuls lui commander le vif intérêt qu'il ressent pour la princesse. Mais bientôt il ne peut plus s'abuser, ses larmes, son trouble, ses soupirs, tout lui décèle l'état de son cœur. Alors il frémit. Le devoir et la reconnaissance qui justifiaient tout-à-l'heure son intérêt, s'élèvent devant lui comme des accusateurs terribles! Il mesure la distance qui le sépare d'Almodie. Il contemple la vertu de cette noble princesse. Il tombe anéanti... « Mais non, dit-il, je m'effraie en vain. Celui qui aime, dit-on, désire, espère ; moi, je ne veux rien, je n'espère rien. La servir, exposer ma vie pour elle, si je le puis encore ; voilà toute mon ambition. Mais qu'elle ignore mon zèle, qu'elle me regarde avec plus d'indifférence qu'aucun autre de ses serviteurs ; je ne me plaindrai de rien. Une seule chose me serait plus terrible que la mort, c'est qu'Almodie, c'est que qui que ce soit soupçonnât qu'un autre sentiment que le devoir pût animer mon dévouement. Mais je saurai lui cacher mon cœur, je le cacherai au monde entier. » Tels étaient les tourmens d'Olivier ; telles furent ses résolutions ; il se porta à les remplir avec un admirable courage. Il ne paraissait au dehors qu'armé de son étourderie et de sa gaîté ordinaires ; il gardait ses larmes et ses plaintes pour la solitude.

Cependant, dès qu'Almodie fut hors de danger, on pensa que l'air et le repos de la campagne seraient favorables à sa convalescence. Agnès l'emmena dans une jolie petite maison qu'elle avait sur ce coteau de l'Ormont que vous voyez d'ici. Les deux princesses ne prirent avec elles que très-peu de monde de leur suite. Comme Almodie ne pouvait encore faire aucune promenade au dehors, ni à pied ni à cheval, Olivier ne fut point com-

mandé pour l'accompagner ; mais il lui fut permis de lui faire sa cour tous les jours, à une certaine heure. Olivier aurait préféré un ordre à une permission ; car il craignait que l'exactitude, qu'il ne se sentait que trop disposé à mettre, à profiter de cette faveur, ne fût remarquée. Il eut donc le courage de se priver quelquefois du seul bonheur qu'il ambitionnait. Almodie lui en fit d'obligeans reproches ; il trouva des excuses. Mais pour se dédommager de l'affreuse privation que lui imposait sa prudence, il chercha autour de l'habitation de la princesse quelque place solitaire et obscure, d'où il pût contempler le lieu qu'elle habitait. Il la trouva telle qu'il pouvait la désirer. Le coteau opposé à l'Ormont était alors tout couvert de bois, dans la partie la plus sauvage desquels il y avait quelques rochers ombragés par un chêne énorme, et qui formaient une espèce de grotte obscure, d'où l'on pouvait, sans être aperçu de dehors, voir la maison d'Agnès. Olivier savait que tous les matins, à une certaine heure, Almodie se faisait conduire sur une terrasse, d'où elle se plaisait à jouir de la vue de la Charente, et des belles prairies qu'elle traverse. Dès qu'Olivier eut découvert cette grotte, ce fut là qu'il se rendit chaque jour. Il y précédait le moment où la princesse paraissait sur sa terrasse ; il ne s'éloignait que lorsqu'elle était rentrée. Il sentait bien que cette vue achevait d'empoisonner son cœur ; mais réservant toutes ses forces pour cacher son mal, il se regardait désormais comme inutile de songer à en guérir. Il ne désirait que d'en être consumé plus tôt.

Toutefois, une circonstance vint le tirer tout-à-coup de cet état d'accablement, pour le jeter dans le genre de vie le plus actif.

La convalescence d'Almodie ne faisait pas de progrès. Sa

maladie lui avait laissé un embarras intérieur, dont tous les efforts des médecins ne pouvaient la guérir. Comme on causait souvent de la lenteur de son rétablissement, parmi les nombreux amis de cette princesse, un vieux chevalier, qu'on appelait Gaspard de Varzay, qui avait fait la guerre en Espagne, contre les Maures, dit que tous les médecins de France et de la chrétienté étaient des ignorans; qu'il n'y avait que les médecins maures qui sussent guérir. Il parla de plusieurs cures merveilleuses qu'il avait vu opérer en Espagne, par eux, dans des momens de trève. Il cita, entr'autres, un *mire* (1) arabe du royaume de Cordoue, qui habitait près des frontières de la Castille, et qui avait fait un grand nombre de guérisons désespérées. Ce récit fut écouté avec beaucoup d'attention par Olivier, et le damoisel conçut tout-à-coup l'entreprise, en apparence, la plus extravagante, et que l'amour seul pouvait suggérer.

Dès le lendemain, lorsqu'il se présenta devant la princesse pour lui faire sa cour, il mit un genou en terre, et dit qu'il avait une grâce à lui demander. Almodie lui ordonna de parler. Alors il lui dit : « Madame, puisque le malheur veut que je ne puisse vous servir aucunement, je vous prie de me permettre d'aller en Espagne, gagner des éperons dorés contre les Sarrasins. Je tâcherai de revenir chevalier, et je serai plus digne de servir une aussi noble princesse. » Almodie, qui ne s'attendait pas à cette demande, en fut si suprise, qu'elle resta un moment sans répondre; puis se remettant, elle dit : « Olivier, votre dessein part d'un généreux courage, et une princesse chrétienne ne peut guère refuser à un de ses serviteurs la permission d'aller chercher de la gloire, en combattant les ennemis de la foi; cependant, j'ai du regret de vous voir partir; car je comptais que nous re-

commencerions bientôt nos promenades. — Madame, je tâcherai d'obtenir promptement l'accolade de quelque prince d'Espagne, et je reviendrai reprendre mon service auprès de vous, puisque vous ne le dédaignez pas. » Almodie voyant que le damoisel désirait vivement devenir chevalier, et ne pouvant le blâmer d'une si louable envie, elle lui octroya le congé qu'il requérait. Puis elle lui demanda quand il comptait partir. Il répondit qu'il ne voulait qu'aller passer quelques jours avec sa mère, et qu'il se mettrait en route, la semaine suivante. « C'est trop prompt, reprit Almodie : ce ne sera que dans quinze jours, parce que j'ai des ordres à vous donner. »

L'aimable princesse employa ce temps à faire chercher un beau cheval de bataille et de belles armes, pour le damoisel, ainsi qu'à faire équiper, à ses frais, deux archers à cheval, dont elle voulait qu'il fût accompagné.

Olivier se conforma aux ordres de la princesse, sans connaître les motifs du retard qu'elle lui imposait. En allant prendre congé d'elle, il eut besoin de toutes ses forces pour contenir son émotion. Lorsqu'elle lui donna sa main à baiser, il aurait voulu y déposer son âme, mais il n'osa pas y poser ses lèvres; il n'en fit que le signe.

Avant de partir, le triste damoisel voulut aller encore une fois, à son heure ordinaire, voir la grotte, d'où il contemplait la cause si chère de ses souffrances. Il s'y rendit donc, et après s'être long-temps repu de cette vue si enivrante, et avoir versé bien des larmes, il éprouva le besoin de faire ses adieux aux rochers confidens de ses douleurs. Il prit donc un crayon, et il écrivit les vers suivans sur la partie du rocher la mieux défen-

due contre la pluie; mais il eut soin de contrefaire son écriture.

Adieu, témoin de mes douleurs,
Asile solitaire et sombre;
Adieu, chêne qui, sous ton ombre,
Tant de fois vis couler mes pleurs!
Rochers, ma retraite chérie,
Où je suis venu si souvent
Cacher mon ennui dévorant,
Adieu, peut-être pour la vie!

Que cet adieu me fait souffrir!
Lieux pour moi si remplis de charmes,
Où du moins je pus à mes larmes
M'abandonner sans me trahir!
Où je goûtai le bien suprême,
Quoique sans espoir de retour,
De sentir croître mon amour,
En contemplant celle que j'aime.

Je me flattais qu'en excitant
Le feu qui dévore mon âme,
L'excès de ma funeste flamme
Pourrait abréger mon tourment.
J'éprouvais de la jouissance
A voir, dans un prompt avenir,
De l'amour le dernier soupir
Terminer ma triste existence.

Mais aujourd'hui des soins nouveaux
Me font prolonger mon martyre;
Et c'est l'amour, par qui j'expire,
Qui suspend la fin de mes maux.

Ah! pour servir ce que j'adore,
Je saurai braver la douleur :
Si mon mal sert à son bonheur,
Puisse-t-il augmenter encore!

Mais si, favorisé des cieux,
J'atteins le but de mon voyage,
Je reviendrai sous cet ombrage
Contempler l'objet de mes feux.
Alors, de ma triste carrière
Rien ne retenant plus le cours,
La mort finira mes amours
Et terminera ma misère.

Après avoir écrit ces vers, Olivier revint en ville; et, le lendemain de bonne heure, il se mit en route pour son grand voyage. Il ne savait encore rien des bontés de la généreuse princesse pour lui. Ce ne fut qu'en sortant des portes de la ville, suivi d'un seul gros varlet, qu'il en vit un autre menant en main un beau destrier, sur lequel étaient attachées de riches armes. Il était accompagné de deux archers qui s'approchèrent du damoisel, et lui dirent qu'ils étaient gagés par la princesse de Bourgogne, pour le suivre partout où il voudrait les conduire. Olivier fut pénétré de reconnaissance pour la générosité bienveillante de la princesse; mais il dit en lui-même: ô Almodie! si vous saviez quel sentiment s'est glissé dans mon cœur, vous me retireriez toutes vos bontés, et vous m'accableriez de vos mépris. Ignorez-le donc éternellement, et que je puisse consacrer toute ma vie à votre service!

La belle princesse, en effet, n'avait aucun soupçon du trait dont s'en allait blessé le fidèle serviteur qui s'éloignait d'elle. Almodie louait son désir de la gloire; mais

elle ne pouvait, sans regret, le voir partir pour de si lointaines contrées. Elle se rappelait les aimables et vertueuses qualités du damoisel, sa piété filiale, son désintéressement, sa sollicitude pour les pauvres; elle songeait enfin à son dévouement pour elle-même: car elle croyait toujours qu'il s'était précipité volontairement au devant du coup qui allait la frapper, dans la forêt de Châtenay. Toutes ces pensées lui rendaient l'éloignement d'Olivier pénible. Elle faisait de tendres et sincères vœux pour que le bonheur l'accompagnât dans toutes ses entreprises, et qu'il revînt avec les lauriers qu'il allait chercher. Toutefois, ce ne fut pas tant qu'elle se trouva retenue, par le défaut de forces dans l'intérieur de sa maison, qu'elle s'aperçut le plus du vide que lui faisait l'absence d'Olivier, car il ne la voyait alors que peu d'instans dans la journée; mais dès que, sans recouvrer entièrement la santé, elle put commencer à sortir, c'est alors qu'elle se souvint de tout l'agrément que l'aimable damoisel savait mettre dans son service, de son habileté à la guider aux sites les plus curieux, par des chemins toujours nouveaux; de sa légèreté à sauter sur son cheval, de son adresse à le conduire dans les sentiers les plus difficiles; mais Almodie se souvenait surtout de sa conversation spirituelle et sensée, où, sous l'apparence de l'étourderie, elle avait découvert tant de raison et de bonté.

Pleine de ces souvenirs, la princesse ne trouvait plus de charme à la promenade; elle ne la prenait que comme un exercice qui devait aider à son rétablissement.

Olivier n'avait été remplacé, dans son service, par personne qui pût le faire oublier. Aussi, les regrets qu'éprouvait Almodie de son absence, loin de s'affaiblir avec le temps, ne firent que croître, et l'inquiétude ne tarda pas à s'y joindre. Dès que la princesse jugea, par l'épo-

que du départ de son écuyer, qu'il pouvait être au milieu des dangers « : S'il allait avoir le même sort que son père, disait-elle, s'il restait prisonnier des Maures! Peut-être qu'on serait long-temps sans le savoir? Et quels ne seraient pas les tourmens de la mère! « Ah! reprenait alors la princesse, j'irais encore la consoler; je lui porterais la rançon de son fils. Pourvu qu'un plus grand malheur!.. Mais que Dieu le détourne! et qu'il conserve le fils qui honore si bien sa mère. »

Telles étaient les tristes pensées qui occupaient Almodie, pendant l'absence d'Olivier. Cependant elle continuait à prendre l'exercice de la promenade, surtout à pied, ainsi que le lui conseillaient les médecins. D'ailleurs, n'ayant plus son guide accoutumé, elle ne trouvait plus de goût aux courses lointaines. Elle se bornait donc à visiter les sites les plus voisins du lieu qu'elle habitait. Un jour, elle eut envie de voir le coteau qui est en face de l'Ormont. Comme ses pensées, plus tristes encore qu'à l'ordinaire, la dirigeaient vers les lieux les plus sauvages, apercevant quelques rochers en partie cachés par des arbres, elle voulut les voir de près. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'elle les atteignit, car elle ne trouva pour y arriver qu'un sentier assez rude et souvent embarrassé de broussailles; mais, dès qu'elle y fut parvenue, ce lieu lui plut : car il avait un aspect sombre qui s'accordait avec sa tristesse. Elle s'assit, pendant quelque temps, sur un rocher, regardant les diverses échappées de vue que les arbres laissaient entre eux. A travers une de ces trouées, elle vit sa maison qui semblait toucher des arbres qui n'étaient qu'à vingt pas d'elle; cette illusion lui plut; elle la fit remarquer aux personnes de sa suite. Avant de quitter ce lieu qui avait pour elle un charme qu'elle avait perdu l'habitude de trouver à ceux qu'elle visitait, elle

se mit à examiner l'espèce de grotte que formaient ces rochers, et elle ne tarda pas à apercevoir les vers qu'Olivier y avait écrits. La bonne princesse ne les lut pas sans compatir aux maux de celui, quel qu'il fût, qui les avait écrits; car elle ne soupçonnait aucunement quel en pouvait être l'auteur. Mais toute souffrance avait des droits à sa pitié. Almodie revint satisfaite de sa promenade, quoiqu'assez fatiguée, pour ne pas y retourner de longtemps. Comme aucune des personnes qui l'avaient accompagnée ne savait lire, hors des livres de prières, les vers furent oubliés, sur leur rocher.

Cependant Olivier, à force de cheminer vers l'Espagne, avait franchi les monts. A peine arrivé à l'armée des chrétiens, il pourchassa si ardemment les occasions de se faire connaître, qu'il acquit en peu de temps la réputation d'un des plus braves aventuriers qui eussent passé les Pyrénées pour combattre les ennemis de la foi. Les jeunes guerriers le recherchaient pour compagnon, les capitaines désiraient l'avoir sous leurs bannières. Toujours occupé de son dessein, il interrogeait, à l'aide des interprètes, tous les prisonniers Maures, sur le lieu de la résidence du célèbre médecin dont lui avait parlé le vieux seigneur de Varzay. Le plus grand nombre ne savait que lui répondre; mais à force d'en questionner, il apprit enfin que le bruit des armes l'avait un peu éloigné de la frontière et qu'il était dans une maison de plaisance d'un des plus grands seigneurs de la cour de Cordoue. Alors Olivier rassemble les jeunes guerriers à qui il avait reconnu le plus de goût pour les entreprises extraordinaires; il leur propose d'aller surprendre et piller ce palais qui passait pour un des plus magnifiques de l'Espagne. Son projet est goûté. Cent jeunes aventuriers se réunissent sous la conduite d'un capitaine castillan nommé don Pedro

de Osma, qui faisait depuis dix ans la guerre, sans relâche, contre les Maures, et avait été jadis, deux ans, captif parmi eux. Ils prennent pour guide des prisonniers juifs auxquels ils promettent leur liberté s'ils les conduisent où ils leur ordonnent, et qu'ils menacent au contraire des plus cruels supplices, s'ils les trahissent. Leur petite troupe ne marche que la nuit, et s'arrête le jour dans une forêt; elle repart au soleil couchant, et au milieu de la seconde nuit, elle arrive aux portes du palais de l'émir. Une partie des guerriers investit la maison, les autres obligent leurs prisonniers à frapper à la porte et à demander l'hospitalité pour un officier maure qui allait porter à l'armée des ordres du roi de Cordoue. Le concierge ne pouvant soupçonner aucun danger, à quinze lieues de l'ennemi, et connaissant le nom dont on lui parlait, ouvre sans hésiter. Aussitôt Olivier lui met le poignard sur la gorge et lui fait dire par un truchement de le conduire à la chambre du vieux médecin. Il avait fait promettre à tous ses compagnons de ne tuer personne dans l'intérieur, à moins qu'on ne fût attaqué; mais ceux du dehors devaient faire main basse sur tout ce qui tenterait de s'échapper. Olivier, en outre, avait exigé d'eux le serment qu'ils ne chercheraient point à pénétrer dans les appartemens des femmes. « Mes amis, leur avait-il dit, cette proie serait trop dangereuse pour les vainqueurs; elle retarderait notre marche et pourrait nous faire perdre toute la gloire et le profit de notre expédition. » Le vieil Abulfehla, réveillé en sursaut, est forcé de se vêtir à la hâte, et Olivier le confie à la garde de ses deux fidèles archers. De là, les guerriers chrétiens se font conduire au lieu où était Almazin. Cet émir, le plus riche et le plus voluptueux de l'Occident, avait rassemblé, dans un magnifique harem, les plus belles esclaves que ses immenses trésors avaient pu lui procurer,

des trois parties du monde. Mais, ce qu'il idolâtrait par-dessus tout, c'était la jeune et incomparable Felhima, fille du roi de Cordoue, et qu'il venait tout récemment d'épouser. Le roi lui avait permis de s'absenter de l'armée, pendant le premier quartier d'une lune; c'était le lendemain qu'il devait rejoindre le camp. A l'entrée de son appartement, veillaient deux eunuques armés, qui, voyant des hommes approcher de ce lieu interdit à tous les regards, jettent des cris et veulent frapper de leur cimeterre ce qui se présente à eux. Ils rencontrent des corps couverts de fer, et ils sont eux-mêmes à l'instant renversés sans vie. Almazin, réveillé par un bruit sans exemple, dans un pareil lieu, se précipite à la porte de sa chambre, armé d'un large poignard. A la vue de ses esclaves étendus sur le parquet, et d'un groupe d'hommes armés, il est saisi d'étonnement et de terreur. Il veut rentrer dans son appartement pour en fermer les portes; mais un guerrier chrétien s'était placé derrière lui. Alors don Pedro, qui parlait la langue des Maures, lui dit : « Emir, tu es en notre pouvoir, ainsi que tout ce que tu possèdes; ne t'expose pas inutilement à une mort certaine. Que peux-tu seul et presque nu contre des hommes couverts de toutes leurs armures? Tu vois que nous ne nous sommes pas hâtés de te frapper; ne nous y contrains pas. — Chrétien, dit alors Almazin, puisque l'événement le plus inconcevable me jette sans défense entre tes mains, je cède à ma destinée; je suis ton prisonnier, permets seulement que je rentre un instant dans mes appartemens, me couvrir de quelques habits; et je te jure par le grand prophète et par son livre sacré, que je reviens me mettre à ta disposition, prêt à te suivre partout. » Mais le guerrier castillan avait deviné la pensée du jaloux émir; il savait qu'il ne voulait rentrer que pour poignarder la belle Felhima, de

peur qu'elle ne fût exposée vivante aux regards des chrétiens. Il fait signe à ses compagnons de saisir Almazin et de le désarmer; puis, il lui dit : « Emir! la belle Felhima et toutes ces esclaves que tu as rassemblées, à si grands frais, des diverses contrées de la terre, sont dans ce moment à notre disposition. Quels trésors veux-tu donner pour racheter celui-là? Mais hâte toi, car les momens sont précieux pour nous tous. — Chrétien, répondit l'émir, je te comprends; tu vas voir le prix que je sais mettre à l'honneur de l'incomparable fille de mon maître. » Il appelle alors des esclaves, se fait apporter des flambeaux et des clés; puis, ayant jeté sur ses épaules un riche vêtement, il conduit les guerriers chrétiens, à travers un long corridor, à un appartement fermé de plusieurs portes successives. Dès qu'ils ont franchi la dernière, leurs yeux sont éblouis des richesses qu'ils voient amoncelées. Ici sont les tapis et les brocards les plus riches de la Perse; et, près de là, des étoffes venues des contrées qu'arrrose le Gange, et si fines, qu'enveloppant neuf fois le corps de la beauté, elles le défendent encore mal des regards avides du désir*. Plus loin, sont suspendus des cimeterres de Damas enrichis de pierreries, et des armures complètes d'un travail parfait. Mais des richesses plus précieuses leur sont bientôt montrées: ce sont des parfums exquis renfermés dans des boîtes enrichies des pierres les plus rares de l'Orient. Enfin, l'émir leur présente deux riches écrins des bois les plus rares; l'un est plein de diamans et l'autre de

---

* Je demande pardon à mes lecteurs de ce morceau de phrase tant soit peu poétique : c'est le seul échantillon de ce style que j'aie trouvé dans mon texte. Je soupçonne que ce sera la traduction de quelques expressions arabes, apportées par le damoisel sans chaloir.

de perles. « Chrétiens, leur dit-il, ces deux écrins les plus précieux peut-être qui soient dans l'Occident, sont la rançon de la belle Felhima. Les autres richesses que vous voyez là, et en outre dix chevaux les plus beaux de mes écuries sont pour le rachat de mon harem et de tous mes serviteurs que je vous prie d'épargner.»

Don Pedro scella de son cachet les deux écrins, les fit envelopper dans des peaux préparées à la manière de l'Afrique, et les confia à la garde d'un incorruptible écuyer. Pendant que ses autres compagnons et leurs serviteurs se hâtaient d'enlever les riches dépouilles, fruit de leur expédition, don Pedro dit à l'émir : « Almazin, je suis content de la manière franche dont tu t'es excécuté ; tu prouves que l'honneur de ce que tu aimes est plus précieux à tes regards que les plus riches trésors. Tu n'as rien offert pour ta propre rançon, je t'en estime, je ne te demande rien ; mais nous sommes ici loin de l'armée chrétienne, fort avant au milieu de nos ennemis ; notre salut dépend autant du mystère que de notre courage ; tu as un fils d'une de tes esclaves les plus chéries, donne-le moi en otage ; sa tête me répondra que, lorsque nous serons partis de ton palais, tu ne feras point jeter l'alarme dans le pays ; que tu n'enverras point avertir les chefs musulmans qui commandent des troupes dans les environs, pour qu'ils nous attaquent, dans notre retraite. Il nous faut deux nuits et un jour pour regagner notre camp. Si nous y arrivons sans être poursuivis, je te jure, par la croix de mon épée, que je te renverrai ton fils, sans qu'aucun mauvais traitement lui ait été fait. » Almazin se jeta aux pieds de don Pedro, pour faire révoquer cette cruelle demande. Le chrétien resta inflexible. L'enfant fut amené et livré aux vainqueurs. Almazin s'apercevant qu'ils retenaient aussi prisonnier le vieil Abulfehla, leur dit :

« Chrétiens, que voulez-vous faire de ce vieillard qui est sans puissance parmi nous? De quelle garantie peut-il vous être? » Alors Olivier dit : « C'est le premier but de l'expédition que j'ai proposée; c'est la part la plus précieuse de mon butin. » Almazin reprit : « Jeune guerrier, tu es sans doute dans l'erreur; ce vieillard n'est ni mon père, ni mon parent. — Je ne songe pas à te priver de ton père, pour t'arracher de l'argent, répondit Olivier; mais je veux emmener ce vieillard. Au reste, puisque tu t'intéresses à lui, je te jure que je n'ai aucun dessein de le rendre malheureux, et j'espère que bientôt je lui donnerai la liberté, sans rançon. — Prends de suite une rançon, reprit l'émir, et laisse-moi ce vieillard. Je suis prêt à t'en fournir une, pour le vénérable Abulfehla. Qu'exiges-tu pour sa liberté? — Quand tu me donnerais, dit Olivier, à moi seul autant de richesses que tu viens d'en livrer pour toute notre troupe, je ne te remettrais pas Abulfehla.

Pendant ce discours, les chrétiens avaient achevé d'emballer et de charger, sur des mulets, les riches dépouilles du palais d'Almazin. Ils avaient tiré des écuries de l'émir dix de ses plus beaux coursiers. Alors, ayant placé Abulfehla et le fils d'Almazin dans une litière portée par deux mulets vigoureux, ils quittent le palais de l'émir et prennent en toute hâte le chemin des frontières de la Castille.

Le plus grand secret avait couvert leur expédition, et ce ne fut qu'à leur retour à l'armée des chrétiens qu'on en fut instruit. Cette entreprise hardie et si heureusement exécutée fit un grand honneur au jeune guerrier qui l'avait conçue, et au capitaine qui l'avait dirigée. Le commandant de l'armée castillanne voulut voir Olivier, dont les prouesses étaient déjà parvenues jusqu'à ses oreilles.

« Jeune étranger, lui dit-il, vous soutenez dignement la gloire des guerriers qui nous viennent, de par-delà les monts, défendre avec nous la cause de la foi ; parlez ; que puis-je faire qui vous soit agréable ? — Seigneur, répondit Olivier, j'ai franchi les Pyrénées, pour combattre les Infidèles, sous les drapeaux castillans ; mais il est vrai que, en obtenant congé des nobles maîtres que je sers en France, je me suis en quelque sorte engagé à revenir chevalier. Si vous croyez que je sois digne de cet honneur insigne, rien ne me serait plus flatteur que de recevoir l'accolade d'un guerrier de votre renom, de changer *mes éperons blancs* en *éperons dorés* (2), et de revêtir ma première cotte de maille, devant les généreux compagnons de votre gloire. — Qu'il en soit ainsi, noble *infançon* (3), dit l'Espagnol ; jamais je n'aurai plus volontiers touché de mon épée un écuyer chrétien, pour le faire chevalier. J'apprends que les infidèles irrités de s'être vus insultés si loin derrière leurs frontières, se disposent à nous attaquer. Une bataille n'est pas éloignée ; je la désire plus qu'eux ; lorsque nous serons en présence des ennemis, je conférerai des chevaleries et des bannières aux guerriers qui ont acquis des droits à de tels honneurs, par les précédens combats. Vous êtes certainement de ce nombre ; vous serez des premiers reçus, et vous pourrez de suite payer, encore une fois, vos éperons.

Olivier remercia le chef castillan ; et ayant de nouveau rassemblé les compagnons de son entreprise il leur annonça qu'une bataille était prochaine. Alors ils partagèrent entre eux les riches dépouilles du palais d'Almazin. Olivier envoya la part qui lui fut attribuée avec le vieil Abulfehla sur les derrières de l'armée, et il se disposa à la bataille du lendemain ; car on avait déjà vu mouvoir les premiers drapeaux des Infidèles. Dès que l'aurore parut,

l'armée chrétienne fut rangée en bataille, et le chef fit appeler les guerriers auxquels il devait donner des bannières ou conférer la chevalerie. Don Pedro de Osma fut de ceux qui présentèrent le pennon de leurs armes pour qu'il le changeât en bannière. Car, jusque-là, ce chevalier, qui était pauvre, n'avait point levé bannière de ses armes, et, quoiqu'il eût dirigé l'expédition qui lui avait fait tant d'honneur, il avait marché sous la bannière d'un jeune banneret de ses amis. Olivier reçut l'accolade de chevalier; et, lorsqu'il se releva, le général castillan lui dit : « Brave guerrier, je sais que votre hardiesse et votre habileté vous ont valu de nobles et brillantes armures conquises sur nos ennemis; souffrez toutefois que celui qui vous a conféré la chevalerie vous offre votre première armure de chevalier. » En disant cela, il fit apporter par ses pages, une superbe cotte de maille, des éperons dorés et un magnifique baudrier; il en fit revêtir le nouveau chevalier, et lui ceignit lui-même l'épée.

Dès que les réceptions furent terminées, chacun se rendit au poste qu'il devait occuper pendant la bataille. Olivier alla se placer sous la nouvelle bannière de don Pedro. Cependant ce capitaine fit demander, au chef de l'armée, la permission de renvoyer, par des hérauts, à l'émir Almazin, le fils qu'il lui avait enlevé.

Les ennemis voyant venir des hérauts précédés de trompettes, crurent que les chrétiens intimidés recherchaient une trêve. Mais lorsqu'ils furent instruits du sujet du message, Almazin, qui s'était rendu à l'armée, vint recevoir son fils avec de grands transports de joie, et dit aux hérauts : « Allez rapporter à don Pedro que je le remercie de l'accomplissement de sa promesse, et que, quoiqu'il m'ait fait une visite qui m'a coûté cher, je reconnais en lui un ennemi délicat et fidèle à sa promesse. »

Dès que les hérauts furent revenus au camp des chrétiens, la bataille commença. Elle fut terrible; jamais la victoire ne fut disputée avec plus d'acharnement. Almazin y fit des prodiges de valeur. A la tête de la fleur de la cavalerie maure, il renversa plusieurs escadrons de l'aile droite des chrétiens et se trouva en face de don Pedro. Ils se joignent dans la mêlée, et se livrent le combat le plus violent. L'Espagnol, déjà blessé, allait succomber, lorsque sire Olivier monté sur un coursier d'Almazin qui surpassait en vigueur et en légèreté tout ce que le désert avait produit jusqu'alors de plus prompt, passe avec la rapidité de l'éclair, à côté du Maure, et le saisissant par son cimier, il l'entraîne et le fait tomber de son cheval. Les archers d'Olivier saisissent l'émir et l'emmènent prisonnier. Les Infidèles font des efforts incroyables pour recouvrer leur chef. Don Pedro rassemble ses compagnons, les tient serrés et oppose aux ennemis une barrière insurmontable. Les Maures fatigués d'une si longue résistance, ralentissent enfin leurs attaques; les escadrons chrétiens qui avaient été enfoncés par la fougue de la charge d'Almazin, se rallient derrière la bannière de don Pedro, et fondent à leur tour sur les Infidèles qui sont rompus de toutes parts, et cèdent enfin la victoire. Ce fut le signal de la défaite totale de l'armée [illegible]ure; au centre et à gauche les chrétiens prennent l'ascendant, et bientôt toute l'action se convertit en une déroute et une poursuite. L'infanterie des Maures est anéantie: la rapidité de la fuite sauve seule une partie de leur cavalerie d'un sort pareil. Dès le lendemain, les Infidèles envoient demander une trêve, et abandonnent aux chrétiens plusieurs châteaux très-forts, et d'importantes positions.

Ici, le seigneur de Rochemont, interrompant son récit

et s'adressant à la reine Blanche. « Ma doubtée dame, lui dit-il, je crois qu'il nous faut aussi abandonner notre position ; la nuit nous en avertit. Vous voyez devant vous le plus confus des chevaliers, pour avoir induit en erreur la plus grande et la plus sage reine du monde. Je vous avais demandé deux heures, pour le récit que vous m'ordonniez de vous faire ; vous avez daigné me les accorder ; je croyais que cela suffirait. Mais je m'aperçois, à ma grande honte, que déjà le soleil est sous l'horizon. Il y a bientôt deux heures que je parle, et je ne suis pas à la moitié de mon histoire. Décidez, haute et puissante dame, quelle punition mérite un tel manque de prévoyance. Si je n'étais de droit à votre merci, je m'y mettrais.—Votre peine est toute trouvée, reprit Blanche avec grâce, je vous condamne, sire Etienne, à nous chercher une autre place aussi agréable que celle-ci, et à nous y conduire demain. Là, vous poursuivrez votre histoire, dont le commencement me fait désirer d'entendre la continuation. — Madame, s'il est ainsi, j'oserais vous proposer de vous conduire demain dans une charmante vallée où s'est passée une scène de mon histoire; vous serez menée en bateau jusqu'à Bussac, et j'espère vous montrer quelque chose de digne de la vallée de Tempé.» La reine Blanche approuva le projet, et le lendemain, la même compagnie s'embarqua sur la belle nef du roi, qui était suivie d'un bateau chargé de sa musique et d'une belle collation. On mit pied à terre à Bussac; et, montant à cheval, on entra dans un vallon charmant que l'on suivit jusqu'à peu de distance de grandes arcades en partie ruinées qui joignaient les sommets de deux coteaux opposés. Là, les reines descendirent de cheval, pour changer d'exercice et pour mieux examiner ces ruines. Après les avoir contemplées quelque temps, Blanche dit au seigneur de Ro-

chemont : « Sire Etienne, je vous embarrasserais peut-être, si je vous demandais ce que c'est que ce monument : ainsi j'aime mieux faire cette question à cette bonne femme qui est là conduisant sa vache, devant nous, auprès du chemin; je suis curieuse de savoir ce qu'elle en pense.

Lors donc que la reine fut près de la paysanne, elle lui dit : « Bonne femme, apprenez-moi, je vous prie, ce que c'est que ces arches. » La villageoise vit bien qu'elle était interrogée par une grande dame, mais elle ne pensait pas du tout avoir devant les yeux la mère du [illegible] de France. Elle fit donc la première réponse d'usage dans le pays. « Oh! noble et chère dame, vous le savez mieux que moi. — Non, ma mie; si je le savais, je ne vous le demanderais pas; je suis de loin d'ici et je viens, pour la première fois, dans ce vallon. Vous ne m'y avez pas sans doute encore vue. — Ah! c'est bien vrai, et vous avez un parlage qui est bien fin, mais qui n'est pas tout-à-fait comme chez nous. — Vous voyez que je ne vous trompe pas, ainsi dites-moi, je vous prie, qui a bâti ces arches. — Eh bien! c'est le roi païen. — Et ce roi païen comment s'appelait-il? — Comment il s'appelait ?..... Mais il s'appelait..... le roi païen. — Et pourquoi a-t-il bâti ces arches, le roi païen? — Ah! dam..... Mais tenez je suis en méfiance que vous le savez mieux que moi. — Non; je ne le sais pas plus que le reste. — Eh bien! c'est qu'il était amoureux de sainte Ustelle. — Ah! contez-nous donc cette histoire, brave femme, vous ne perdrez point votre temps. — Je n'ai point peur, douce dame, de perdre mon temps en si belle compagnie. Seulement, sauf votre bon plaisir, nous allons avancer de quelques pas, parce que Merlette n'a plus rien à tondre où elle est.

On avança jusqu'à une petite pelouse entourée de buis-

sons où, la vache trouvant à paître, la paysanne s'arrêta et commença son récit de la manière suivante.

HISTOIRE

DE SAINTE USTELLE ET DU ROI PAÏEN.

Donc, belle et douce dame, le roi païen était amoureux de sainte Ustelle; mais sainte Eustelle n'aimait pas le roi païen; suffit qu'il était païen, vous entendez bien. Il lui envoyait des robes, il lui envoyait des chaperons, il lui envoyait des joyaux d'or; rien n'y faisait. Ce pauvre païen se désolait.—Eh! mais, bonne femme, reprit la reine, vous avez l'air de plaindre le roi païen. Savez-vous que ce sont de méchantes gens que ces païens. — C'est bien vrai, noble et douce dame, et celui-là ne valait pas mieux que les autres. Mais je n'y pensais pas; et puis, ne faut-il pas avoir pitié de son prochain? Vous savez bien que quand on a là quelque chose dans le cœur qui ne va pas, qu'on soit païen, ou ce qu'on voudra, ça tracasse vilainement. — Est-ce que vous vous souvenez, bonne femme, que cela tracasse? — Je n'ai pas besoin de m'en souvenir, on l'entend si souvent raconter des autres, il faut bien que cela soit. Le seigneur de Bussac ne se tua-t-il pas, comme dit la complainte, parce qu'il trouva sa maîtresse mariée? Mais peut-être que vous ne savez pas encore ça, vous, parce que vous n'êtes pas d'ici. Mais on vous le contera bien. Tant il y a, que le roi païen ne savait à quel saint se vouer. Il cherchait Ustelle partout; mais elle fuyait de si loin qu'elle le voyait. Enfin, un jour il la joignit aux arènes, vous savez bien, là, en dehors de la ville, entre Saint-

Entrope et Saint-Macou, et il lui dit : Eh bien ! Ustelle, tu ne veux donc pas m'épouser?— Non, je ne t'épouserai pas, méchant païen. — Tu ne sais donc pas, Ustelle, que quand je m'ennuierai de te prier, je te ferai voir que je suis le maître. Tu sais bien que je suis tout-puissant. — Oh ! que non, que tu n'es pas tout puissant. N'as-tu pas voulu faire venir de l'eau ici? et tu n'as pas pu. — Ah ! tu me défies de cela, Ustelle. Eh bien ! je te dis que je ferai venir de l'eau ici, pour te prouver que je suis tout-puissant; et puis, que tu le veuilles ou non, tu m'épouseras. C'est tout le répit que je te donne. » Alors le mauvais païen se donna au démon. Je crois bien, bonne dame, qu'il lui appartenait déjà aux trois quarts. Tant il y a qu'avec l'aide de son maître, en trois jours, (encore il ne travaillait que la nuit), il fit ce conduit, depuis le Douhet jusqu'aux arènes de Saintes. Aussitôt que le soleil était couché, on entendait tailler et scier des pierres, on entendait crier les charrettes qui les apportaient, les poulies qui les montaient en haut; puis elles s'arrangeaient en bel ordre; mais on ne voyait pas un ouvrier, on n'entendait pas une parole. Donc, quand ça fut fait, au bout de trois jours, voilà qu'il y fait couler l'eau de la fontaine du Douhet, et d'autres encore; ça roulait là-dedans et ça faisait un bruit comme cent charrettes chargées de futailles vides, sur un pont de bois. Dam! qui était fier? c'était le roi païen ! « Eh bien ! Ustelle, fit-il, crois-tu que tu m'épouseras? — Non, je ne le crois pas, fit Ustelle; tu ne tiens encore rien. » Alors elle dit un mot que sa bonne sainte lui avait dit, et l'eau qui était déjà rendue au bout du canal, prête à tomber dans les arènes, s'arrêta tout court, comme l'eau qui se gèle sur le bord d'une goutière. Alors qui fut penaud, si ce n'est le roi païen? Mais ce fut bien pis, quand Ustelle frappa la terre avec

son pied, et en fit sortir une jolie fontaine qui coule encore. Pour le coup, le roi païen entra dans une si grande fureur qu'il ne se connaissait plus. Il se mit à jurer, sauf votre respect, comme un païen qu'il était, et finit par dire : « Tu as raison, Ustelle, je ne t'épouserai pas, ni d'autres non plus. » Et il lui fit couper le cou. Et voilà comme quoi sainte Ustelle n'épousa pas le roi païen *. »

La reine Blanche remercia bénignement la bonne paysanne de son récit; puis, elle lui dit : « Est-ce que vous ne conduiriez pas aussi bien deux vaches qu'une ?— Oui, dà! Qui les aurait, répondit la villageoise. — Eh bien, reprit la reine, voilà un agnel qui vaut une vache. » En disant cela, elle tira, d'une riche escarcelle qui était pendue à sa ceinture, un agnel d'or tout neuf et le donna à la bonne femme qui fit une belle révérence, se signa et baisa la pièce d'or, avant de la nouer dans le coin de son mouchoir **; puis elle mit le tout dans sa poche, aussi contente d'avoir raconté son histoire, que ses auditeurs de l'avoir entendue. La noble compagnie la laissa auprès de sa vache, pour faire le tour des arcades. Quand on fut

---

* Le traducteur de ce roman peut affirmer que la tradition de cette histoire s'est conservée très-exactement sur les lieux. Il y a environ vingt ans qu'elle lui fut contée au pied de ces mêmes arcades, telle que le lecteur vient de la lire; il n'y eut de différent, dans la scène, que l'auditoire, l'agnel d'or, et la couleur de la vache, qui était fauve au dix-neuvième siècle, au lieu de noire, comme au treizième.

Le traducteur rapporta, dans le temps, cette tradition à des personnes qui peuvent encore en porter témoignage.

** Les extrêmes se rapprochent. On a vu long-temps nos élégantes n'avoir d'autre bourse que le coin de leur mouchoir; mais elles n'avaient pas la poche de la villageoise.

à quelque distance de la paysanne, Blanche dit à ses belles-filles et au reste de sa compagnie : « Je sais gré à tout le monde d'avoir assez bien gardé son sérieux, pendant le récit de cette bonne femme. » Alors elle donna la première l'exemple de céder, autant que sa dignité le permettait, à la disposition de gaîté où l'avait mise l'histoire du roi païen.

Quand les rires se furent calmés, Blanche, s'adressant au seigneur de Rochemont : « Sire Etienne, lui dit-elle, ces arcades doivent avoir fait partie d'un aquéduc romain. Cela me rappelle celui de Ségovie qui amène encore de l'eau à cette ville. Je pense bien que le cardinal de St.-Ange (4), s'il était ici, ne nous ferait pas une obligation de croire que c'est le démon qui a employé sa puissance à construire ce monument; c'est une œuvre trop utile pour cela. Le malin esprit ne s'occupe guère de faire du bien aux hommes. Quant à la fontaine miraculeuse, c'est différent; ici, un bienfait est attribué à un être bienfaisant. Il n'y a rien qui implique contradiction; et, puisqu'une pieuse tradition y attache le nom d'une sainte, nous devons la respecter. Demain je commencerai une neuvaine à cette fontaine; je nommerai Ustelle la première fille qui naîtra à Saintes, pendant mon séjour, et je la doterai, selon sa condition. — Sire Etienne, ramenez-nous auprès d'une autre fontaine très-jolie que nous avons laissée tout à l'heure à notre gauche, et là vous reprendrez le récit de votre histoire. Je ne vous réponds pas qu'elle nous dispose autant à rire que celle du roi païen; mais je puis vous assurer, pour mon compte du moins, que ce que vous nous en avez déjà dit, me fait désirer d'en entendre la suite. Les deux jeunes princesses joignirent les expressions de leur empressement obligeant aux encourageantes paroles de Blanche. Alors sire Etienne dit aux

reines : « Nobles et bienveillantes dames, j'avais le dessein de vous proposer, et pour des raisons que vous connaîtrez bientôt, de vous rendre à cette même fontaine à laquelle madame Blanche m'ordonne de vous ramener. Mais je vais vous y conduire par un autre chemin, pour vous faire connaître ce charmant vallon, sous ses différens aspects. »

Lorsqu'on arriva près de la fontaine, on y trouva la collation (5) dressée d'après l'ordre que Blanche avait envoyé au maître-queux, par un de ses écuyers. On goûta avec beaucoup de gaîté, et ensuite la noble compagnie s'étant groupée autour de la fontaine, sire Etienne, après en avoir reçu l'ordre des reines, reprit ainsi la narration de son histoire.

« Olivier voyant la trève arrêtée entre les chrétiens et les Maures, ne songea plus qu'à retourner en France. Lorsqu'il prit congé du chef de l'armée castillanne, il en reçut les éloges les plus flatteurs, et un très-beau diplôme qui constatait sa réception de chevalier, en stipulant les belles actions qui justifiaient l'honneur qui lui avait été accordé. Le général espagnol avait demandé qu'il lui présentât Almazin, ce qu'il fit; mais, dès que cette cérémonie fut faite, Olivier dit au Maure : « Emir, je te renvoie sans rançon, si tu veux me promettre seulement de donner la liberté aux esclaves chrétiens que tu peux avoir. — J'en avais dix, répondit Almazin, et je te jure, par le prophète, qu'ils sont déjà libres dans ma pensée. Mais dis-moi, jeune guerrier qui te montres si généreux à mon égard, lorsque je puis encore devenir un ennemi puissant, pourquoi retiens-tu captif un faible vieillard étranger aux armes et sans crédit à la cour? — Almazin, répond Olivier, il faut qu'Abulfehla me suive jusqu'au-delà de l'embouchure de la Garonne; mais je lui promets,

devant toi que jamais aucun mauvais traitement ne lui sera fait, et mes plus vifs désirs sont de te le renvoyer prochainement. »

Olivier se mit donc en chemin pour la France, emmenant avec son médecin arabe, un interprète espagnol qui parlait le maure et le roman. Il prit aussi à son service un page et deux varlets d'un chevalier breton qui avait été tué dans la bataille. Mais il laissa en Espagne les deux archers qu'il y avait menés, l'un parce qu'il était grièvement blessé, et à celui-là il fit de beaux présens, quoiqu'il eût déjà reçu une bonne part de butin ; en outre il lui donna, pour le soigner, le gros varlet qui l'avait servi lui-même jusque-là. L'autre archer, au contraire, resta parce qu'il avait pris un Maure riche d'une contrée lointaine, et qu'il désirait en attendre la rançon, avant de retourner dans son pays. Olivier ne fut point contrarié de revenir sans ces hommes ; car il désirait cacher à tout le monde, et surtout à la princesse Almodie, le véritable motif de son voyage en Espagne. En arrivant en Saintonge, il se rendit directement chez sa mère ; mais avant d'entrer dans son vieux château, il la fit prévenir de son arrivée, pour qu'elle ne fût pas émue. Il y eut pourtant de grosses larmes de joie de part et d'autre quand ils s'embrassèrent. D'abord, elle ne vit que lui ; mais quand sa première émotion fut calmée, et qu'elle aperçut de beaux chevaux menés en main et deux mulets chargés de bagages, elle demanda ce que c'était que tout cela? « — Ce sont, reprit Olivier, les dots de mes sœurs que les Maures m'ont payées. — Ah ! cher enfant, s'écria la sensible mère, tu as bien risqué ta vie pour cela; que le Dieu des chrétiens te récompense ! »

Dès qu'Olivier eut satisfait à sa tendresse envers sa mère et ses sœurs, il alla trouver le vieux seigneur de

Varzay qui était son voisin, et qui avait pour lui l'amitié d'un père. Après les premiers embrassemens et bien des questions réciproques, Olivier le prit à part et lui dit : « Sire Gaspard, il faut que vous me rendiez un grand et important service. Vous souvenez-vous d'avoir parlé un jour, à l'occasion de la maladie de la princesse de Bourgogne, d'un célèbre médecin arabe qui était en Espagne? Eh bien! je l'ai, ici, en mon pouvoir. — Quoi! le vieil Abulfehla! s'écria sire Gaspard. — Oui, lui-même; je l'ai enlevé du palais d'un émir, et il est, dans ce moment, au château de Brassaud. — Eh bien! il faut le conduire bien vite auprès de la princesse Almodie. — Mon intention est qu'il y soit conduit; mais c'est là, sire Gaspard, que j'aurai besoin de votre secours. Je ne voudrais pas que la princesse, ni aucun autre que vous sût que j'ai été chercher ce médecin si loin, pour elle. Je désirerais vous le donner en garde. J'irais me présenter chez les princesses, je leur rendrais compte de mon voyage en Espagne; mais sans parler de l'aventure du médecin. Dans quelques jours, vous iriez à Saintes et vous raconteriez qu'un de vos amis, que vous ne nommeriez pas, a laissé en passant à votre garde un médecin arabe qu'il a fait prisonnier en Espagne. Vous vanteriez l'habileté des médecins de ce pays, et vous proposeriez de faire voir à celui-ci la princesse Almodie et de le consulter sur son mal. — Mon jeune ami, répondit le seigneur de Varzay, pourquoi voulez-vous que je m'expose à la reconnaissance et peut-être aux bienfaits de cette généreuse princesse, pour un service dont vous avez seul le mérite, et qui vous a fait sans doute courir d'extrêmes dangers et supporter de grandes fatigues? — Sire Gaspard, reprit Olivier, la comtesse Agnès et la princesse de Bourgogne m'ont déjà comblé de plus de bienfaits que je ne mérite; si je leur

présentais moi-même ce médecin, en leur faisant savoir que je l'ai amené d'Espagne pour leur être utile, et qu'il le devînt en effet, je ne doute pas qu'elles ne me témoignassent une grande reconnaissance; mais je deviendrais un objet d'envie, et je suis encore trop jeune pour m'exposer déjà à ce sentiment. Vos vertus et votre âge vous couvrent de trop de respect, pour que l'envie essaie de mordre sur vous. Rendez-moi le service de vous charger d'Abulfehla, vous n'avancerez qu'une chose vraie, en disant qu'un de vos amis vous l'a donné en garde. D'ailleurs, il n'y a que vous ici qui puissiez adoucir la captivité de ce Maure et lui servir d'interprète auprès des princesses; car il parle l'espagnol et vous le savez aussi; tandis que je n'en ai pu apprendre bien que peu de mots. » Le vieux seigneur de Varzay se défendit encore longtemps de priver son jeune ami de la reconnaissance qui devait lui revenir d'une entreprise si extraordinaire et qui prouvait tant de dévouement pour ses maîtres. Il admirait Olivier de vouloir, à son âge, perdre une si belle occasion de s'attirer la bienveillance de deux grandes princesses, de peur d'exciter l'envie. A la fin, pourtant, il céda à ses instances.

Olivier, heureux, retourna chez lui; et, ayant couvert son interprète espagnol de belles armures d'écuyer, il lui donna un guide et le chargea d'aller remettre Abulfehla aux mains du seigneur de Varzay, et de revenir de suite. Dès le lendemain, il conduisit lui-même cet interprète à un petit port de la Gironde, et il ne le quitta pas qu'il ne l'eût fait embarquer pour Bordeaux, non sans l'avoir généreusement récompensé. Olivier avait déjà congédié également le page et les varlets du chevalier breton, en leur donnant largement de quoi se rendre dans leur pays. Débarrassé de tous ces soins et de ces causes de gêne, il

ne songea plus qu'à se rendre auprès des princesses. Il fut d'abord présenter ses hommages à la comtesse d'Anjou, qui l'accueillit avec une grande bonté, le félicita de revenir chevalier, et lui dit de remettre son diplôme au clerc de ses archives, parce qu'elle voulait qu'il lui en fût délivré une copie en roman *. Après quelques autres questions : « Sire Olivier, lui dit-elle, allez trouver la princesse de Bourgogne qui sera bien aise de vous revoir; car vous êtes un bon et loyal serviteur d'elle, comme vous l'avez été de moi. — Madame, reprit Olivier, j'espère bien que je n'ai pas cessé d'être votre serviteur. — Vous avez raison, dit Agnès, et je compte toujours sur vos services, comme vous pouvez être assuré de mes bontés. »

Olivier se sentait dans une agitation extrême en se rendant chez Almodie : il lui sembla qu'il serait moins embarrassé, si la princesse était prévenue de son arrivée. Il alla donc chez une dame de sa suite, la prier de demander à sa maîtresse quand elle lui permettrait de mettre ses hommages à ses pieds, et de lui rendre compte de son voyage. Almodie ressentit une grande joie en apprenant le retour de ce vertueux écuyer qui la servait avec tant de zèle. « Qu'il vienne de suite, dit-elle, je suis très-désireuse de le voir et de lui faire conter ses aventures. »

Olivier entra tremblant comme une feuille que le vent agite. A la vue de la princesse il voulut se mettre à ge-

---

* On a vu que, dans toute la France, on appelait roman la langue vulgaire, en opposition au latin; mais ce roman variait à chaque journée, depuis les Pyrénées jusqu'aux Ardennes, comme les patois de nos jours.

noux ; mais elle lui dit : « Avancez, damoisel : est-ce que vous venez de si loin pour me demander une grâce? Contez-moi d'abord l'histoire de vos voyages et de vos exploits. » Olivier se remettant un peu, et encouragé par le ton gracieux et riant de la princesse, lui dit : « Madame, je voulais mettre à vos pieds quelques faibles présens que l'émir Almazin m'a chargé de vous offrir. — Comment! répondit Almodie en riant, l'émir Almazin m'envoie des présens! Je ne croyais avoir aucun rapport avec lui, et c'est la première fois que je l'entends nommer.—Madame, il peut avoir le malheur de n'être pas connu de vous, mais votre réputation est parvenue jusqu'à lui et bien au-delà ; et voici ce qu'il m'ordonne de poser devant vous sur le tapis * que foulent vos sandales. — Oh! oh! sire Olivier, reprit Almodie, car je vois à vos éperons que vous êtes chevalier, votre style est devenu bien oriental, depuis que vous avez vu les Sarrazins d'Occident! Parlez-moi roman, et bornez-vous à la courtoisie française, je daignerai m'en contenter. » Alors Olivier tira de son sein une petite boîte ovale, creusée dans une dent d'hippopotame, et, remplie d'un parfum si délicieux, que dès que la princesse en eut levé le couvercle, elle ne put s'empêcher de faire une exclamation sur le charme de cette odeur, qui, dans un instant, embauma toute la chambre. Olivier lui présenta une autre boîte carrée en bois de sandale ; la princesse l'ayant ou-

---

* Les croisades avaient fort répandu en Europe l'usage des tapis. Dans le roman de Gruélan, la reine, qui aime ce chevalier, le fait asseoir sur un tapis. Saint Louis, rendant justice à ses vassaux, au Jardin de Paris, faisait, dit Joinville, étendre des tapis pour ses officiers.

verte, y trouva un petit sachet qui sentait aussi très-bon; mais après l'avoir gardé un instant dans ses mains, elle le remit dans la boîte, en disant : « J'aime mieux la première odeur.—Madame, dit alors Olivier, ce n'est pas pour ce sachet que l'émir vous envoie cette boîte, mais c'est pour le voile qu'il renferme.—Comment un voile! Mais votre émir est un impertinent de m'envoyer un voile pour une poupée.—Peut-être, madame, sera-t-il assez grand pour votre noble personne.» Alors ouvrant le sachet qui était double, il en tira un voile qui était si grand, qu'il aurait enveloppé la plus grande femme de la tête aux pieds; mais il était si fin, qu'on pouvait le cacher en entier dans sa main. Almodie alors fut dans la plus grande admiration de la beauté de cette étoffe. « Olivier, dit-elle, je dois une réparation à l'émir, et je désire qu'il sache que je le regarde comme le plus galant Maure, Arabe ou Sarrazin qui ait jamais paru. Mais, ajouta-t-elle, c'est assez m'occuper de l'émir et de ses présens, tout précieux et agréables qu'ils sont pour moi; je veux que vous me contiez votre voyage. » Olivier satisfit à cet ordre, en accordant autant que possible la vérité avec la modestie. Il omit pourtant tout-à-fait la conquête du médecin; mais il ne négligea point d'expliquer à la princesse pourquoi il ne ramenait pas les deux archers qu'elle avait eu la bonté de mettre à sa suite, et à cette occasion il la remercia beaucoup de sa générosité. Almodie écouta avec un vif intérêt le récit d'Olivier, puis elle lui fit des questions obligeantes sur sa mère et ses sœurs. Enfin elle lui dit : « Quant à moi, vous ne me trouvez pas en beaucoup meilleur état que vous m'aviez laissée; mais nous allons faire de grandes promenades, et j'espère que cela achèvera de me guérir. »

Cependant, au bout de quelques jours, le vieux seigneur

Varzay vint à Saintes, et fit sa cour aux princesses. Il ne manqua pas de parler à Agnès de la maladie de sa nièce, et de lui raconter à ce sujet qu'un hasard heureux mettait à sa disposition un médecin arabe qu'il avait entendu vanter en Espagne comme l'homme le plus habile de son temps. Il ajouta qu'il croyait pouvoir conseiller à la princesse de le consulter sur la maladie de sa fille. Agnès répugnait à mettre la santé d'Almodie entre les mains d'un infidèle. Mais sire Gaspard lui cita l'exemple de plusieurs princes et princesses d'Espagne qui avaient des médecins arabes et même juifs à leur service. Bien plus, il lui rapporta l'histoire d'un roi de Léon (6), qui se trouvant dans un état de santé si misérable, que tous ses médecins désespéraient de l'en tirer, alla se mettre entre les mains des médecins arabes à la cour même du roi maure de Cordoue, et en revint parfaitement guéri, au bout de peu de temps. Enfin le bon chevalier raconta de telles merveilles du vieil Abulfehla, qu'Agnès ramenée par ses raisonnemens, lui permit d'en parler à la princesse de Bourgogne. Almodie opposa la même résistance et céda enfin aux mêmes motifs de conviction que la comtesse. Sire Gaspard, très-content, retourna à son manoir, et s'adressant au Maure, il lui dit : « Vénérable Abulfehla, lumière d'Occident, ta liberté est dans tes mains; je vais te conduire auprès d'une vertueuse et belle princesse qui souffre d'un mal qui a résisté aux remèdes de nos médecins; mais ta réputation m'est connue, je sais que la nature ne t'a caché aucun secret, donne tes soins à la princesse, guéris-la, et tu retourneras dans le royaume de Cordoue, comblé de présens et de bénédictions. — Sage Gaspard, flambeau des chrétiens, répond l'Arabe, la fortune m'a fait ton esclave, dispose de moi, je verrai la princesse pour qui tu demandes mes soins; et si je puis

la guérir, je ne veux d'autre récompense que la liberté d'aller placer mes os auprès de ceux de mes ancêtres; car le temps approche où je ne guérirai plus ni les autres, ni moi. »

Dès que l'Arabe eut vu la princesse, et qu'à l'aide de sire Gaspard il se fut fait expliquer son état, il sourit de pitié, et dit : « O chrétiens ! pourquoi ne conduisez-vous pas aussi mal des bannières que vous étudiez la nature? La sainte loi du prophète régnerait sur toute l'Europe. » Après cette exclamation, Abulfehla précrivit un régime à la princesse, et s'étant retiré dans un appartement qui avait été disposé pour lui au château, il y prépara un remède qu'il porta le lendemain à Almodie. La princesse le prit, non sans s'être signée plus d'une fois.

On peut se figurer, mais il serait difficile de peindre les craintes, les espérances, les émotions de toute espèce qui agitèrent l'âme d'Olivier, dès que ce traitement fut commencé. « Mes soins, mes peines, mes dangers, disait-il, dans la solitude, auront-ils servi à cette céleste princesse ! Aurai-je le bonheur de la voir soulagée, de penser que j'y ai pu contribuer? Suis-je au contraire destiné à voir augmenter ses souffrances, à supporter l'horrible idée que je n'aurai fait qu'augmenter son mal? Oh ! je ne la soutiendrais pas long-temps : mon âme, déjà si malade, succomberait bientôt à un si cruel supplice. » Alors le pauvre chevalier fondait en larmes, comme si le malheur qu'il redoutait fût déjà arrivé. Mais loin qu'il en fût ainsi, la belle Almodie s'aperçut bientôt des heureux effets du traitement de l'Arabe. Elle sentit une plus libre circulation intérieure, et l'embarras qu'elle éprouvait au foie se dissipa. Cette amélioration ne tarda pas à se faire connaître au dehors. Son teint qui, depuis sa maladie, était tantôt trouble et jaune, tantôt d'un

rouge effrayant, reprit peu à peu la nuance constante quoiqu'un peu plus faible du doux incarnat qu'il avait jadis. A la vue de ce changement qu'il guettait avec tant d'avidité, Olivier fut transporté d'une joie dont il avait bien de la peine à dissimuler l'excès.

Il arriva un jour comme il était chez Almodie qui venait de se féliciter du bien-être qu'elle éprouvait dans sa santé, que le seigneur de Varzay entra, pour faire sa cour à la princesse, et s'assurer par ses yeux du succès du traitement de l'Arabe. Le vieux chevalier trouva un teint si frais et si reposé à la princesse, qu'il ne put s'empêcher d'en exprimer par ses regards sa joie et son admiration. Almodie lui adressant la parole, lui dit: « Sire Gaspard, je parlais tout à l'heure des obligations que je vous ai de m'avoir fourni un si habile homme pour médecin; mettez-moi à même de m'acquitter envers vous : car de long-temps personne ne m'a rendu un aussi grand service. »

« Le seigneur de Varzay était un homme d'une grande fierté et d'une délicatesse égale. Plus éloigné que qui que ce fût de vouloir s'attribuer un mérite ou ravir un éloge qui ne lui appartenait pas, il souffrait cruellement de se voir adresser les expressions d'une reconnaissance à laquelle avait seul droit le jeune chevalier qui était auprès de lui. Jamais l'engagement qu'il avait pris avec Olivier ne lui avait paru si difficile à remplir. Cependant il fallait répondre aux paroles obligeantes et gracieuses de la princesse. « Madame, lui dit-il, vous ne me devez rien; mais à celui qui a déposé chez moi cet habile homme. — Et quel est celui-là? demanda la princesse. » Le pauvre Olivier, à cette question, fut saisi d'un frisson mortel, et devint pâle comme la mort. Heureusement que sire Gaspard put répondre, sans mentir, à la princesse : « Madame, c'est un écuyer espagnol qui est reparti de suite, et je ne

sais quand il reviendra le prendre. Qu'avais-je à faire de mieux de ce trésor, que de l'employer à votre soulagement? Quoique l'âge m'ait chargé de bien des infirmités, je ne pouvais occuper à moi seul un si savant homme. Et en vérité, quand il m'eut ôté tous mes maux, cela n'eût certes pas valu l'heureuse cure du seul mal qui vous faisait languir : car mes souffrances ne seront jamais bien longues, et ma perte sera petite; et vous, au contraire, madame, vous pouviez souffrir pendant beaucoup d'années et affliger, tout ce temps-là, bien du monde. — Sire Gaspard, répondit la princesse, vous êtes trop généreux, et ce n'est pas ainsi que toute ma famille apprécie vos jours. » Cette conversation avait donné le temps à Olivier de se remettre un peu, et il avait remercié par un regard expressif le seigneur de Varzay de l'avoir tiré d'un extrême embarras.

Cependant, la belle Almodie, quoiqu'ayant éprouvé une amélioration prodigieuse dans sa santé, restait encore un peu pâle, et ne pouvait recouvrer ni toutes ses forces, ni tout son embonpoint. Abulfehla voyant cela, s'informa s'il n'y avait pas, dans le pays, quelque eau minérale. On lui répondit qu'il y en avait bien une fontaine, mais dont on ne faisait aucun cas. « On a peut-être tort, reprit-il : qu'on m'en apporte une bouteille. » Olivier voulut aller la chercher lui-même, pour être bien sûr qu'il n'y aurait pas d'erreur. L'Arabe ayant goûté cette eau et fait de savantes épreuves dans sa chambre, pour en connaître les qualités, décida qu'elle convenait merveilleusement à l'état de la princesse, et il lui promit, sur sa barbe, que, si elle voulait suivre, pendant un mois seulement, le régime qu'il lui prescrirait, elle reprendrait infailliblement sa santé, ses forces, et toute sa beauté.

Almodie ayant répondu au médecin qu'elle s'était trop

bien trouvée, jusqu'à ce jour, de ses avis, pour ne pas continuer à les suivre, il lui dit : « Perle du Nord, vous irez vous loger à mille pas au moins de la fontaine d'où sort l'eau de santé. Tous les matins vous partirez de votre logement à pied, de manière à arriver, sans vous presser, à la fontaine, au moment du lever du soleil. Le premier jour, vous boirez un verre d'eau que vous puiserez vous-même, et vous reviendrez à cheval ; le second jour, vous boirez deux verres d'eau séparés par une heure ; le troisième jour, trois verres d'eau en une heure, c'est-à-dire, au commencement, au milieu, et à la fin de la première heure du soleil. Enfin le quatrième jour, quatre verres d'eau en une heure et demie ; vous promenant dans les intervalles des potions. Vous continuerez les quatre verres d'eau en une heure et demie, pendant le reste du mois, tant que vous ne serez pas arrêtée par le mauvais temps ; vous ménageant néanmoins une interruption tous les septièmes jours. Pendant ce régime, vous vous promènerez tous les soirs, à pied, dès que le soleil s'approchera de l'horizon ; et dans le jour, vous ferez des courses à cheval, à l'ombre des bois, quand le soleil sera trop vif, et dans la plaine, lorsque des nuages voileront ses rayons.

Il n'y avait rien dans ce régime qui pût assez contrarier les goûts d'Almodie, pour qu'elle ne s'y soumît pas. Elle chargea Olivier de lui chercher, dans les environs de la fontaine, quelque habitation commode et à la distance ordonnée, où elle pût demeurer pendant son traitement. L'habile écuyer ne tarda pas à lui trouver un château dans une jolie position, entre un bois et un ruisseau et qui appartenait à un seigneur qui demeurait dans une autre habitation. Lorsque la princesse y arriva, elle trouva les bois qui entouraient cette demeure, si agréables, qu'elle

appela ce lieu *Bois Charmant*; et ce nom lui est tellement resté, que je ne saurais plus vous dire comment il se nommait auparavant. Almodie suivit là très-exactement l'ordonnance de l'Arabe, et ce régime lui fut si salutaire, qu'au bout de quinze jours elle avait recouvré toutes ses forces, et son teint avait un éclat éblouissant. Son aimable physionomie était encore embellie par cet état de bonheur croissant que procure le retour de la santé. Jamais sa conversation n'avait été animée d'une plus charmante gaîté. Olivier contemplant l'heureuse révolution dont il pouvait se dire la cause, versait en secret des larmes de joie. « J'ai donc pu, disait-il, rendre la santé à cette princesse adorable! Je suis cause de ce bien-être qu'elle éprouve et qui augmente le bonheur de tout ce qui l'entoure. O délicieuse pensée! occupe seule mon âme! écarte l'effroi d'un avenir menaçant! Je sais que je ne pourrai pas toujours soutenir la vue d'Almodie; qu'il faudra la fuir et aller loin d'elle me consumer dans la solitude, mais j'emporterai avec moi le souvenir de lui avoir été utile, et mes plus cruelles douleurs seront adoucies. » Cependant les larmes d'Olivier redoublaient en prononçant ces dernières paroles.

L'aimable et vertueuse princesse, ne se doutant pas du ravage que sa beauté et sa grâce faisaient dans le cœur du jeune chevalier, prenait plaisir à lui témoigner, chaque jour, plus de bienveillance, parce qu'elle lui découvrait, chaque jour, plus d'agrément et de bonté. Quoiqu'il eût été bien peu de temps au dehors, cependant il avait acquis un à-plomb, une aisance noble, qui, sans nuire à sa modestie, augmentait singulièrement la grâce naturelle qu'il avait toujours eue dans les manières; en outre, il avait si bien observé tout ce qui s'était offert à sa vue, que la princesse avait le plus grand plaisir à lui faire des ques-

tions sur les pays qu'il avait traversés ; particulièrement sur les usages des Espagnols et des Maures. Almodie avait emmené avec elle deux dames de sa maison et son maître-d'hôtel. Cette suite l'accompagnait toujours ; mais dans ses promenades à pied, le besoin de l'exercice, la curiosité, le plaisir d'user de ses nouvelles forces, la faisaient aller si vite, qu'Olivier seul pouvait la suivre, et les autres restaient toujours loin en arrière. C'était alors que la princesse avait le plus de plaisir à causer, et qu'elle laissait le plus échapper les grâces et l'amabilité de son esprit, parce qu'elle sentait qu'elle était mieux entendue de tout ce qui l'écoutait. Ces momens de conversation particulière étaient enivrans pour Olivier. Toutefois, n'oubliant jamais son devoir ni sa position ; soutenu par la vertu non moins que par la prudence, aucun regard, aucune parole, aucun soupir ne trahissait son secret.

Cependant, un jour, il se trouva mis à une épreuve si difficile, que ses forces et ses résolutions faillirent à l'abandonner et à lui faire perdre tout le fruit de ses longs efforts. La princesse et lui étaient à la promenade, fort loin du reste de la compagnie. Almodie avait causé avec plus de grâce et d'abandon que jamais ; elle avait même entretenu Olivier de ces choses particulières qui annoncent une grande confiance dans celui à qui on les communique ; et le jeune écuyer était non moins touché qu'honoré de cette preuve d'estime. En continuant ainsi cet entretien si plein d'intérêt, ils arrivèrent à un sentier pratiqué dans un ravin étroit et rapide. La princesse, ayant rencontré sous ses pieds des cailloux roulans, chancela, et eut besoin de prendre le bras d'Olivier. Il était alors à sa droite ; il ne put s'empêcher d'éprouver un frémissement délicieux, en voyant la main d'Almodie si près de son cœur : bientôt il le sentit battre avec une

violence qu'il réprimait de son mieux. Le sentier continuant à être difficile, ils descendaient ainsi sans parler; Olivier supportant toujours ce doux fardeau, et contemplant cette belle main. Son attendrissement était extrême; des larmes roulaient dans ses yeux, mais il les empêchait de couler; sa poitrine se gonflait de soupirs, mais il les exhalait sans bruit. Almodie, parvenue au bas du ravin, fut frappée de la vue d'un paysage qui se présentait à elle, sous un aspect nouveau. « Arrêtons-nous, dit-elle, un instant ici. » Olivier vit avec la plus tendre douleur s'éloigner cette belle main qui occupait, depuis un moment, une place qu'il lui avait si bien abandonnée. Près du lieu où ils s'étaient arrêtés, se trouvait un rocher à fleur de terre d'un côté, mais formant un petit banc naturel de l'autre, à cause de la pente qui était au-dessous. « Asseyons nous là, dit Almodie, en attendant que notre troupe nous ait rejoints. » Elle se plaça donc sur cette pierre, et dit à Olivier de s'asseoir à côté d'elle. Il obéit bien volontiers, mais non sans un grand trouble. Ils restèrent ainsi long-temps en silence, Almodie contemplant, dans le doux calme de la paix du cœur, un charmant paysage éclairé par le soleil couchant, à la fin d'une des plus belles journées de l'été; Olivier regardant sans rien voir, mais le cœur noyé dans les délices de ses tendres pensées. Il arriva qu'Almodie, apercevant, à sa droite, quelque chose qui parut mériter particulièrement ses regards, tourna la tête brusquement de ce côté-là. Dans ce moment, un léger souffle de l'air souleva ses beaux cheveux qui étaient flottans, et les fit voler sur la figure et la poitrine d'Olivier, qui s'en trouva tout enveloppé comme dans un réseau. Il n'avait garde de chercher à s'en dégager. Ces cheveux exhalaient ce doux parfum de l'Orient, qu'Olivier avait lui-même

donné à la belle princesse. Cette odeur ravissante augmentait encore le charme de sa position ; il restait immobile, savourant d'autant plus vivement son bonheur, qu'il ne pouvait le manifester par aucun signe. Il respirait à peine, de peur de déranger lui-même les aimables chaînes dont il était couvert. Son respect était si grand, qu'il n'osait d'abord les toucher, sachant bien quel sentiment le guiderait ; mais sa tendre agitation croissant à chaque instant, ses résolutions faiblissent et cèdent ; il avance une main tremblante vers une boucle de cheveux qui était sur sa poitrine, il la presse sur son cœur, puis il penche sa tête, pour mieux s'enivrer du parfum qui s'en exhale ; enfin il l'approche de ses lèvres, et y dépose un baiser. Son âme semble s'exhaler avec le soupir qui accompagne ce baiser. Olivier ne peut résister à une si pénétrante émotion : ses forces l'abandonnent, et il allait tomber évanoui, lorsqu'un mouvement et quelques paroles d'Almodie le tirent du péril qui le menace. Il se réveille sur le bord d'un précipice dont il aperçoit à l'instant toute la profondeur. L'habitude de se dominer lui fait retrouver la force de dissimuler son trouble. Almodie, qui s'était retournée, le voit avec un air calme, encore couvert d'une partie de ses cheveux, que le vent faisait voler sur le visage de son écuyer. Elle lui en fait des excuses. « Madame, répond Olivier en riant, il faudrait bien des coups comme cela pour me meurtrir ; et le parfum de vos cheveux est si doux, que je ne songeais pas à me plaindre de leur visite. — C'est à vous que je le dois, répondit Almodie, et je vous en remercie, chaque jour : car jamais odeur ne m'a autant flattée que celle-là. »

Cependant la suite de la princesse l'ayant jointe, Olivier, qui sentait un besoin extrême de laisser échapper les larmes et les soupirs qui le suffoquaient, dit à Al-

modie : « Madame, je vais monter sur ce coteau qui est à votre gauche; je suis persuadé qu'on doit avoir de là une très-belle vue : si cela en vaut la peine, je vous inviterai à venir en jouir. » Et sans attendre la réponse de sa maîtresse, il part comme un trait, et parvient bientôt au sommet du coteau. Mais, sans s'y arrêter, il s'avance sur l'autre revers, et, dès qu'il est hors de la vue de la princesse et de sa suite, il se laisse tomber à terre, en disant d'une voix étouffée : « O mes larmes! coulez enfin. Mon cœur, laisse exhaler les soupirs qui te suffoquent! » A peine a-t-il prononcé ces paroles, que, dans un instant, il est noyé de larmes, et des sanglots sortent avec précipitation de sa poitrine. L'infortuné se serait livré long-temps à un soulagement dont il avait tant de besoin, s'il ne se fût souvenu qu'Almodie attendait son retour. Il essuya donc ses larmes, arrêta ses soupirs, et revint dire, d'un air calme, à la princesse, qu'il était trop tard pour jouir de la vue de ce coteau; qu'il valait mieux se réserver ce plaisir, pour une autre fois. Ils retournèrent donc au château, Almodie très-contente de sa promenade, Olivier frémissant du danger qu'il venait de courir, se reprochant sa faiblesse, et se promettant de se défendre désormais d'un pareil abandon.

Almodie acheva le traitement que lui avait prescrit l'Arabe. Elle était loin de se lasser d'un régime agréable, et dont la bonté lui était prouvée par l'accroissement continuel de ses forces et l'affermissement de sa santé. Chaque jour, elle prolongeait ses promenades à pied, et elle étendait plus loin ses courses à cheval. En se rendant à Bois-Charmant, elle avait traversé le Bramerit, et admiré l'agrément des rives de ce joli ruisseau; elle y revint plusieurs fois, et voulut connaître son cours, depuis son embouchure dans la Charente jusqu'à sa source :

elle fut ravie des sites qu'elle découvrit dans ces petites expéditions. Olivier partageait son plaisir, mais non pas son calme. L'infortuné devenait de plus en plus malade; mais son mal avait tant de charmes pour lui, qu'il ne cherchait point à en guérir; il demandait seulement la force de le cacher.

Lorsqu'Almodie, quittant Bois-Charmant, revint à la cour de sa tante, tout le monde fut en admiration de sa beauté. Agnès ne pouvait contenir sa joie en lui voyant un air de santé si brillant. Elle combla l'Arabe de présens, et Almodie ne demeura pas en retard à lui témoigner sa reconnaissance. Abulfehla les remercia l'une et l'autre; mais il dit au seigneur de Varzay: « Sage Gaspard, modèle de loyauté, rappelle-toi la promesse que tu m'as faite. — Je me la rappelle, répondit Gaspard; tes succès ont surpassé nos espérances, et tu reverras les bords du Guadalquivir. » Abulfehla versa des larmes de joie. Dès le lendemain, sire Gaspard annonça aux princesses que son prisonnier lui était redemandé, et qu'il ne pouvait se dispenser de le rendre. Agnès ordonna qu'on lui préparât une bonne litière; elle lui donna pour l'accompagner un ancien archer qui savait quelques mots d'espagnol, parce qu'il avait fait jadis la guerre, au-delà des Pyrénées; et ayant fait délivrer à l'Arabe de belles lettres pour tous les pays chrétiens par où il devait passer, elle lui souhaita ainsi qu'Almodie un bon voyage. Olivier ne laissa point partir le vieillard, sans lui faire aussi des présens. Il voulut même l'accompagner pendant une journée, et en le quittant il l'embrassa et versa des larmes. Abulfehla étonné de toute cette aventure, lui dit en castillan: «Jeune homme, prends garde que je ne t'aie empoisonné.» Mais Olivier ne le comprit pas. D'ailleurs, il savait bien qu'il était empoisonné, depuis long-temps.

Peu de jours après le départ d'Abulfehla, Agnès eut besoin d'envoyer quelqu'un de confiance vers son fils le duc de Guyenne et comte de Poitiers, pour amener, s'il était possible, des arrangemens entre lui et Geoffroi Martel, comte d'Anjou, son mari. Elle jeta d'abord les yeux sur le seigneur de Varzay, pour qui elle avait une haute estime. Elle lui en fit donc la proposition. « Madame, répondit le digne vieillard, ce qui me reste de forces serait sans doute à vos ordres, si je pouvais assez compter dessus, pour me flatter de conduire à fin cette importante affaire. Mais vous avez ici un jeune homme plein de zèle pour votre service, et qui joint toute l'activité de son âge à la prudence d'un vieillard. — Vous voulez parler d'Olivier? interrompit Agnès. — Oui, madame. — Je suis bien aise, reprit la comtesse d'Anjou, que vous le jugiez ainsi; cela confirme la bonne opinion que j'ai de lui; et puisque votre santé ne vous permet pas de vous charger de la commission que je vous proposais, je choisis Olivier; il conviendra d'autant mieux que sa jeunesse fera moins soupçonner le but de sa mission, ce qui est important: car je sais qu'il ne manquera pas de gens disposés à la traverser, dès qu'on en sera instruit. » Agnès fit donc venir le jeune seigneur de Brassaud, et lui fit part de ses desseins. « Madame, dit Olivier, vous me prouvez ce que vous avez daigné me dire, que je n'avais pas cessé d'être à vos ordres; j'en suis pénétré de reconnaissance, et je tâcherai de me montrer digne de la confiance dont vous m'honorez. »

Lorsque sire Olivier eut toutes ses instructions, il alla prendre congé d'Almodie. « Madame, lui dit-il, la comtesse dispose de moi, pour quelques jours; avez-vous des ordres particuliers à me donner, avant mon départ? — Et où allez-vous, sire chevalier? — Noble princesse, ré-

pondit Olivier, madame Agnès s'est réservé de le dire. — Allez, chevalier; je désire que vous soyez aussi heureux à la contenter, que vous l'avez été jusqu'à présent dans votre service auprès d'elle et auprès de moi. — Madame, des paroles aussi flatteuses de votre bouche me comblent de joie et augmentent mon zèle. »

Almodie, sans savoir quelle était la mission d'Olivier, soupçonna bien qu'elle était importante, puisqu'on y mettait du mystère. Elle fut bien aise de cette marque de confiance que sa tante donnait à ce nouveau chevalier, certain qu'il s'en montrerait digne, et en retirerait de l'honneur. Elle se réjouit donc d'abord du départ d'Olivier; mais elle ne tarda pas à trouver son absence longue. Rien ne se faisait plus autour d'elle avec cet empressement et cette exactitude qu'il savait y mettre. Elle cherchait, sans le trouver, quelqu'un autour d'elle, à qui elle pût, avec le même abandon, faire part de ses remarques, communiquer ses projets. Toute conversation lui paraissait aride, comparée avec les entretiens pleins d'agrément que savait lui fournir Olivier. Elle pensa que peut-être l'habitude de la campagne et du grand exercice lui rendait la ville insipide. Elle retourna donc à l'Ormont et recommença ses promenades; l'ennui l'y suivit. Elle voulut revoir les vallons du Bramerit qu'elle avait trouvés si délicieux; ils lui parurent encore jolis, mais elle y éprouva une inconcevable mélancolie. Enfin, elle crut que la vue des lieux où elle avait recouvré la santé, dissiperait le dégoût qui la poursuivait; elle se rendit à Bois-Charmant, pour y passer quelques jours; elle s'y sentit atteinte d'une si grande tristesse, qu'elle en revint, avant le terme qu'elle s'était fixé pour ce petit voyage. A son retour à l'Ormont, Almodie apprit qu'un des archers qu'elle avait donnés à Olivier, pour l'accom-

pagner en Espagne, était de retour, bien riche, et disant des choses merveilleuses, d'abord de ses propres exploits, et puis de ceux du chevalier Olivier. Il était déjà venu à l'Ormont, demander la permission de remercier la princesse de l'avoir envoyé en Espagne, ce qui avait été cause de sa fortune; mais il ne l'avait pas trouvée. Almodie l'envoya chercher, et voulut l'entretenir seule. Ce brave homme, à qui on ne pouvait commander rien de plus agréable que de parler de ses aventures avec sire Olivier, fit à la princesse le récit le plus naïf et en même temps le plus animé de son voyage, et de tous les faits de guerre où il s'était trouvé avec le preux chevalier. La princesse fut dans un étonnement extrême, quand l'archer lui raconta l'enlèvement du médecin; qu'il lui dit que l'émir avait voulu le racheter, et qu'Olivier lui avait dit que, quand il voudrait lui donner une aussi forte rançon que tout ce qu'il avait livré déjà, ce qui (assurait l'archer), valait bien la rançon d'un roi, il ne se rendrait pas. « Mais, interrompit la princesse, que voulait-il faire de ce médecin? — Madame, je n'en sais rien, mais il y tenait fort, car il me l'avait donné à garder, en me recommandant de ne pas le perdre de vue, et d'en avoir grand soin; et quand il est revenu en France, il l'a emmené avec lui; je ne sais ce qu'il en a fait. Quant à moi, je l'aurais bien laissé pour la moitié et même le quart de ce qu'on en offrait. » Almodie ayant écouté pendant plus d'une heure, et avec un grand intérêt, les récits de l'archer, le congédia en recommandant à ses gens qu'on le traitât bien.

Quand elle fut seule, elle se mit à réfléchir à l'étrange aventure de ce médecin. Ce ne pouvait être certainement que l'Arabe à qui elle devait la santé. Mais pourquoi Olivier ne le lui avait-il pas présenté lui-même? Comment le seigneur de Varzay s'en était-il chargé? Il lui tardait

beaucoup de voir sire Gaspard, pour qu'il lui donnât l'explication de cette énigme. En attendant, elle entrevoyait qu'elle avait à Olivier de nouvelles et grandes obligations; elle se rappelait avec complaisance les détails glorieux et honorables des exploits du jeune chevalier, et que lui-même avait supprimés, par modestie, dans ses narrations. Almodie fut heureuse ce jour-là; elle n'éprouva point l'ennui qui l'accablait, depuis quelque temps.

Le lendemain, elle envoya un de ses pages, avec une lettre, au seigneur de Varzay, pour l'inviter à dîner à l'Ormont. Le vieux chevalier s'y rendit. Après le repas, elle mena sire Gaspard seul sur la terrasse, et l'ayant fait asseoir très-près d'elle, car il était un peu sourd, elle lui dit : « Sire chevalier, j'ai désiré vous entretenir, pour vous prier de m'aider à comprendre une chose que je ne puis pas débrouiller seule. Un des archers qui avaient accompagné le jeune seigneur de Brassand en Espagne, est revenu, et dans le récit qu'il m'a fait des exploits de sire Olivier, il m'a parlé de l'enlèvement d'un vieux médecin Arabe qui ressemble si bien au vieil Abulfehla, que je suis plus que tentée de n'en faire qu'un.—Madame, reprit sire Gaspard, vous avez raison. C'était avec une grande répugnance que j'avais consenti à faire les honneurs de la conquête de mon jeune ami; mais enfin il avait exigé cela de moi, et je lui en avais promis le secret. L'arrivée de l'archer m'en dégage, car certainement cet homme n'a pas fait son récit à vous seulement. — Je le pense, reprit Almodie. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi sire Olivier vous a demandé de vous charger de présenter ce médecin arabe à ma tante et à moi? — Madame, il m'a dit que vous et madame Agnès aviez eu déjà de si grandes bontés pour lui, que si vous saviez qu'il

eût amené cet homme de si loin, pour chercher à vous guérir, vous lui témoigneriez tant de reconnaissance qu'il deviendrait un objet de jalousie.—Voilà, dit la princesse, un acte de prudence bien rare, pour son âge. Mais comment a-t-il pu, dans le peu de temps qu'il a été en Espagne, avoir assez de connaissances des talens de ce vieillard, pour imaginer de l'enlever et de l'emmener en France?—Quant à ceci, madame, reprit sire Gaspard, je dois vous dire que, sans y avoir le moindre mérite, j'y ai contribué. Après votre maladie, comme tout le monde s'affligeait de votre état de langueur, cela me donna occasion, un jour, de dire que nos médecins étaient des ignorans, que ceux des Maures d'Espagne étaient bien plus habiles, et que j'en avais vu un surtout, que je nommai, qui avait fait, à ma connaissance, des cures merveilleuses. Le jeune Olivier était présent. Peu de jours après il partit, et il est revenu avec son médecin. » En disant ces dernières paroles, le digne vieillard sourit, mais il avait une larme dans les yeux, parce qu'il aimait tendrement Olivier.

La belle Almodie ne put entendre elle-même ce récit sans être vivement touchée de tout ce que cette entreprise prouvait de dévouement et de délicatesse, indépendamment de la résolution et du courage qu'il avait fallu pour l'exécuter. « Sire Gaspard, dit-elle, voilà un bel exemple de dévouement que ce jeune chevalier donne à ma famille; ne devons-nous pas le publier, et faut-il qu'il soit dupe de sa modestie? — Madame, reprit sire Gaspard, je suis loin de vouloir arrêter le cours de vos bontés pour sire Olivier; mais je crois que vous le contrarieriez de donner de l'éclat à cette aventure, toute glorieuse qu'elle est pour lui. J'irai, dès ce soir, auprès de madame Agnès me dépouiller de la part de mérite qu'elle a cru

devoir m'attribuer dans cette affaire, et restituer à Olivier tout ce qui lui revient. Quant au public, laissez à l'archer le soin de l'instruire de ce qu'a fait sire Olivier pour cet enlèvement. Comme j'ai toujours déclaré que j'avais reçu Abulfehla d'un de mes amis, il n'y a point de contradiction à dire que c'est sire Olivier qui me l'a donné. On fera, sur le mystère qu'il y a mis, les raisonnemens qu'on voudra. Plus la vérité se découvrira, par une voie étrangère à Olivier, plus on sera forcé de rendre justice à sa modestie, et mieux il se trouvera à l'abri de l'envie qu'il paraît redouter. — Sire Gaspard, répondit la princesse, je m'en rapporte à votre expérience; mais quand vous verrez la comtesse, faites-lui bien connaître toute la délicatesse du procédé du jeune seigneur de Brassaud; car elle a plus de moyens de le récompenser que moi. »

Le vertueux Gaspard, à qui cette espèce d'usurpation de mérite pesait beaucoup, ne manqua point, comme il l'avait promis, d'aller, le soir même, raconter toute cette aventure à la comtesse d'Anjou, qui donna à la modestie du jeune chevalier les éloges qu'il méritait, et se promit bien de récompenser son zèle dignement, dès que l'occasion s'en présenterait.

Cependant Almodie, restée seule, ne cessait de réfléchir à l'aventure qui venait de faire le sujet de son entretien avec le vieux seigneur de Varzay. « Quoi ! disait-elle, pendant que, autour de nous, tant de gens s'efforcent d'exagérer de minces et quelquefois d'imaginaires services, ce jeune chevalier s'expose à la mort et reçoit une blessure cruelle pour moi, sans songer à s'en faire un mérite! Puis, pour me procurer du soulagement, il franchit les Pyrénées, pénètre à travers les plus grands dangers au milieu des Infidèles, enlève la proie qu'il a visée, revient,

me rend la santé, et veut que l'auteur de ce bienfait soit toujours ignoré de moi! O généreux Olivier! quel désintéressement! Est-il en mon pouvoir de vous récompenser assez? de m'acquitter de mes obligations? Mais que dis-je? Vous n'avez pas besoin de récompense; vous êtes heureux du bien que vous faites; aucune triste pensée ne vient assiéger votre esprit. Une gaîté constante est la preuve de la sérénité de votre âme. Ah! si jamais l'injuste sort troublait votre repos, si le malheur pénétrait jusqu'à vous, Olivier, je le saurais, n'est-ce pas? Au moins ne me cachez pas cela. »

Almodie s'attendrit tellement pendant ce monologue, que ses beaux yeux se mouillèrent de quelques larmes. Cependant l'aimable princesse croyait le mal dont elle s'occupait si loin d'Olivier, qu'elle en éprouvait plutôt une tendre sollicitude qu'une frayeur réelle. Ces diverses pensées éloignèrent, pour quelque temps, l'ennui dans lequel l'arrivée de l'archer avait trouvé Almodie; mais peu à peu elles se fondirent dans cet ennui, et la princesse retomba dans sa mélancolie et dans le dégoût de tout ce qui avait coutume de lui plaire le plus. Si le soin de chercher des malheureux et de les soulager n'eût fait distraction à sa tristesse, elle serait redevenue malade. Comme elle portait partout les mêmes rêveries, il arriva qu'un jour ses pas incertains la conduisirent au rocher où elle avait vu des vers. Elle voulut les relire. Sa disposition à la mélancolie la rendit encore plus compatissante aux maux qui s'y trouvaient exprimés. Elle s'intéressa davantage à l'inconnu qui avait déposé là le tableau de ses souffrances; elle aurait plus vivement désiré le connaître. « Peut-être, dit-elle, que je pourrais aider ce malheureux à cesser de l'être; quelquefois la fortune creuse, entre deux cœurs qui s'aiment, un abîme qu'ils ne peuvent franchir. Il me

serait peut-être possible de combler celui-ci. Ne l'ai-je déjà pas fait pour d'autres? Si l'amant qui a écrit ces vers est aussi vertueux qu'il paraît tendre et dévoué, il mérite bien qu'on lui porte de l'intérêt. Il était dans ma destinée de n'être point heureuse par le cœur; je veux me venger de la fortune, en faisant quelques heureux. »

Almodie resta assez long-temps assise près de ce rocher, occupée de ces pensées et trouvant quelque soulagement à sa tristesse, dans la recherche des moyens d'alléger le mal d'autrui. Mais elle ne savait sur qui jeter ses soupçons. Elle ignorait quand ces vers avaient été faits. La comtesse Agnès venait souvent à l'Ormont. Elle y amenait, à chaque fois, de nouvelles dames ou demoiselles, pour qui ce voyage était une faveur. Almodie ne savait à qui faire part de sa curiosité et de son projet. Après y avoir beaucoup pensé, elle se détermina à attendre le retour d'Olivier, comme l'homme en qui elle reconnaissait le plus de discrétion et d'adresse.

Il revint enfin, après avoir rempli heureusement la mission dont Agnès l'avait chargé; car il avait déterminé Guillaume VI* à entrer en pourparler de trêve avec Geoffroi Martel. La comtesse d'Anjou reçut le jeune négociateur avec les témoignages de la plus vive satisfaction. Almodie ne lui fit pas un accueil moins gracieux; mais il lui tardait de l'entretenir en particulier, pour lui faire de doux reproches sur l'affaire d'Abulfehla, et aussi afin de l'employer à la recherche de l'auteur des vers du rocher. Un jour donc que la princesse, accompagnée de son écuyer,

---

* Entre Guillaume VI, fils d'Agnès, et Guillaume IV, son mari, il y avait eu Guillaume V, fils de Guillaume IV, mais d'une première femme, lequel était mort sans enfans.

se promenait dans cette vallée même où j'ai l'honneur, ô nobles reines, de vous faire ce récit; ayant, comme de coutume, laissé tout le reste de sa suite fort en arrière, elle s'arrêta près de cette fontaine avec Olivier, et ils s'assirent sur ces deux grosses pierres qui sont là vis-à-vis l'une de l'autre. Alors Almodie commença ainsi, non sans quelque embarras. « Sire Olivier, je vous attendais avec grande impatience, pour vous consulter sur deux choses qui m'occupent. D'abord, je vous dirai qu'un de mes serviteurs m'a trompée. N'est-ce pas bien mal de me tromper, moi qui suis si confiante? — Ah! sans doute, Madame, interrompit Olivier avec surprise, cet homme est bien coupable! Mais est-ce dans un fait très-grave? — Oui, très-grave, et par une bien méchante tromperie. Que pensez-vous, chevalier, que mérite un tel homme? — Madame, la punition la plus sévère, et qui pourtant vous laissera la réputation de clémence dont vous jouissez; je veux dire qu'il vous suffit d'éloigner le coupable de votre service. — Hé bien, je vais vous conter de quoi il s'agit. Ce serviteur qui m'a méchamment trompée, c'est vous. — Moi! madame! — Oui, vous, Olivier. Vous avez été en Espagne, pour gagner vos éperons dorés sur les Maures; vous les avez rapportés et bien glorieusement acquis; mais vous avez en outre ramené, de ces contrées, un médecin arabe que vous avez été enlever, bien loin dans le pays ennemi, à travers de grands dangers. Vous avez fait cela pour moi, parce que vous m'aviez laissée malade; puis, quand vous avez été ici, vous avez craint que la comtesse et moi ne sussions pas reconnaître un si généreux service. Vous nous en avez caché l'auteur. Cependant j'ai guéri; la comtesse a été dans la joie, et nous n'avons pas pu vous faire le moindre remercîment; et vous vous êtes sans doute félicité de votre secret, aimant

mieux nous voir ignorantes de votre service, que de nous trouver ingrates. Cette félonie peut-elle se pardonner? »

Almodie avait mis une telle expression de bonté dans l'aimable reproche qu'elle venait de faire au jeune chevalier, qu'il en fut touché jusqu'au fond de l'âme. Cependant, renfermant en lui-même sa douce émotion, il lui dit : « Ah! madame, vous m'avez cruellement jugé. Comblé de vos bontés et de celles de madame Agnès, je voulais au contraire ne pas me faire connaître comme l'auteur de ce que je venais de tenter pour vous, de peur que de nouveaux bienfaits et trop au-dessus de ce que je mérite, ne me rendissent un objet d'envie. — C'est bien ce que nous a dit sire Gaspard; mais il avait lui-même peine à croire à tant de modestie et de prudence à votre âge. Cependant, sire Olivier, je dois vous dire que j'ai de grandes preuves de votre modestie; car vous m'avez caché, ou vous avez oublié de me raconter de très-beaux faits d'armes qui m'ont été rapportés par l'archer. Je ne veux pas vous parler de la grosse rançon que l'émir vous a offerte pour Abulfehla, et que vous avez refusée, vous seriez humilié qu'on vous louât de cela; mais un pareil refus ferait pourtant la réputation d'un autre. »

Cette conversation se soutint avec un intérêt réciproque. L'aimable et bienveillante princesse éprouvait un grand plaisir à exprimer au jeune chevalier combien elle appréciait ses généreux procédés. Olivier, de son côté, quelle que fût sa modestie, sentait un charme indicible à s'entendre louer par une bouche si chère. Depuis le rocher de Bois-Charmant il n'avait pas connu un moment aussi délicieux. Il n'était pas cette fois sur un banc à côté de la princesse, les beaux cheveux d'Almodie ne volaient pas sur la figure et sur la poitrine du chevalier, il n'en respirait point le délicieux parfum; mais il était

assis vis-à-vis d'elle. Il contemplait cette bouche qui lui adressait des paroles si douces à entendre, et ces yeux animés de tant de grâce et de bonté.

Almodie fit redire à Olivier ses aventures d'Espagne qu'elle ne savait que par le rapport de l'archer, et elle prolongea tellement l'entretien sur ce chapitre, que la promenade se termina avant qu'il fût épuisé, et elle remit, au jour suivant, à lui parler de l'autre sujet dont elle voulait lui faire part.

Quand Olivier fut seul, il se dit : « Quels doux instans viennent de s'écouler pour moi! Je crois encore entendre cette voix dont les moindres paroles pénètrent si vite au fond de mon cœur. Je vois toujours là ces beaux yeux dont le charme surpasse tout ce que la nature à fait de plus ravissant. » Le chevalier se laissa entraîner, pendant quelque temps, par la plus délicieuse rêverie. Puis s'interrompant tout à coup, il s'écria avec un soupir douloureux et un sentiment d'effroi : « Mais où cela me conduit-il? Quel sera le terme de ce chemin semé de fleurs? Me restera-t-il toujours la force de m'arrêter sur le bord du précipice? O Almodie, vos grâces, vos bontés me tuent! Il est temps que vous me repoussiez, que vos justes mépris préviennent le délire du malheureux Olivier. » Alors il versa des larmes en abondance. L'épanchement de sa douleur ramena un peu de calme chez lui; puis il attendit, avec un nouveau desir mêlé d'inquiétude, que le lendemain lui rendît la vue de la princesse.

Olivier ne prévoyait pas à quelle épreuve il allait être mis. Le soleil était près de quitter l'horizon, quand Almodie sortit pour la promenade. « Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-elle à Olivier; mais cela me suffit pour ce que j'ai à vous conter. Près du sommet de

ce coteau qui est vis-à-vis de nous, au milieu de ce bois de chênes, il y a des rochers qui forment une espèce de grotte; il faut que vous n'ayez jamais vu cela, car vous m'en auriez parlé : c'est assez remarquable. Eh bien! sur un de ces rochers sont écrits des vers que vous allez lire; ils annoncent une grande peine dans celui qui les a mis là. Je voudrais savoir quel en est l'auteur; car il a l'air si malheureux, que je ne puis m'empêcher de m'intéresser à lui; et si je pouvais changer son sort, je le ferais avec plaisir. Vous m'avez aidé à de pareilles œuvres, il faut que vous me serviez encore, avec votre habileté ordinaire, dans cette occasion. »

Aux premières paroles d'Almodie, un frisson glacé avait traversé le cœur d'Olivier. Jamais le mensonge n'était sorti de sa bouche; mais mentir à une princesse dont il était le serviteur, lui paraissait une chose non-seulement odieuse, mais impossible. D'un autre côté, s'avouer l'auteur de ces vers et laisser connaître celle à qui s'adressait le sentiment qui les avait dictés, c'était tout ce qu'il y avait de plus affreux, et il n'aurait pas hésité entre la mort et un pareil aveu. Il marchait donc à côté de la princesse comme un coupable que l'on va confronter avec des preuves incontestables de son crime, pour l'envoyer de là au supplice. « Eh bien! la mort, avant les preuves, disait-il, en lui-même. »

Cependant, Almodie ne lui avait heureusement fait aucune question. Tout occupée, dans sa bienveillance, d'exposer son projet, elle laissa bien voir qu'elle n'avait aucun soupçon sur l'auteur de ces vers. Olivier se remit donc un peu du trouble horrible qu'il avait éprouvé d'abord. Dès qu'il put parler : « Madame, dit-il, on ne doit pas toujours juger de l'état des poëtes par leurs vers. Ils s'abandonnent souvent à des peines imaginaires, pour

chercher des inspirations. — Je crains, reprit la princesse, que les couplets dont je vous parle n'aient été dictés par une vraie douleur. »

Ici, Olivier ne put s'empêcher d'exhaler un profond soupir. Heureusement qu'il était alors en arrière d'Almodie, parce que le sentier était fort étoit. En conversant ainsi ils arrivèrent aux rochers, le pauvre Olivier tremblant de tous ses membres, tant par le souvenir des tendres et douloureuses émotions qu'il avait souvent éprouvées dans ce lieu, que par l'affreuse inquiétude sur le dénoûment de la scène où il se trouvait engagé. Almodie lui ayant montré les vers, il se mit à les lire, mais comme quelqu'un qui avait peine à les déchiffrer. La princesse l'aida souvent. Quand il eut fini : « Madame, dit-il, il est vrai qu'il y a de la tristesse dans ces vers, mais cela peut aussi bien être produit par une imagination qui se travaille volontairement que par une véritable souffrance. » Alors Almodie lui dit : « Olivier, vous avez de l'entêtement, venez vous placer là, sur cette pierre, et voyez, à travers cette trouée, la maison de l'Ormont qui paraît à un jet d'arbalète. N'est-ce pas une position pour contempler et composer ? » Le pauvre Olivier obéit; mais quelques charmes qu'eût ordinairement pour lui la présence d'Almodie, il aurait désiré qu'elle fût, en cet instant, sur la terrasse de l'Ormont, pour qu'il pût se rappeler, en effet, les tendres méditations auxquelles il s'était si souvent livré, en ce lieu. Cependant il fallait répondre à la princesse. « Je conviens, lui dit-il, madame, que la maison de madame Agnès est placée bien à propos au bout de cette percée; il semble que tout cela soit arrangé exprès, pour la contemplation d'un amant infortuné. — Eh bien, Olivier, il faut tâcher de découvrir qui est venu écrire ses tristes adieux, sur ce rocher. Les

poëtes ne doivent pas être si nombreux dans ce pays-ci, qu'on ne puisse les compter. Une fois tous connus, on peut, d'après leurs diverses positions, être amené à découvrir l'auteur de ces vers. — Madame, répondit Olivier, je m'occuperai de la recherche que vous me commandez. » Dans ce moment les dames de la suite de la princesse la joignirent : elle leur permit de se reposer quelques minutes, et puis elle reprit le chemin de la maison.

Olivier venait d'être tiré d'une crise difficile; mais tous les embarras de cette aventure n'étaient pas terminés pour lui. Il connaissait la vertueuse opiniâtreté de la princesse à poursuivre une bonne œuvre. Il ne put donc demeurer plus de huit jours, sans lui rendre réponse : « Madame, lui dit-il, je sais qui a écrit les vers dont vous m'avez ordonné de découvrir l'auteur. Mais il n'y a pas lieu ici à donner cours à votre bienfaisance. Ce n'est pas le défaut de fortune qui rend impossible le bonheur du plaignant. Je sais de plus qu'il vient lui-même d'effacer ses vers; cela doit faire penser qu'il ne désire pas qu'on s'en occupe. — Il peut être tranquille, dit Almodie, je n'en ai parlé qu'à vous et je n'en parlerai plus à personne.

C'est ainsi que se termina cette aventure, après avoir jeté le malheureux Olivier dans une anxiété cruelle. Il se reprocha son imprudence, et se promit bien de ne plus confier ses peines, même aux rochers qui lui sembleraient le plus inaccessibles.

Cependant les ouvertures d'accommodement entamées par Olivier avaient eu le plus grand succès. Une trêve venait d'être signée entre Geoffroi Martel et Guillaume VI. Agnès, qui s'était portée médiatrice dans cette pacification, voulut célébrer cet heureux événement par

des réjouissances publiques. Elle ordonna une grande fête où il y eut, pendant le jour, des banquets et des largesses pour le peuple, et le soir, au château, un souper et des danses où toute la principale noblesse de la province, invitée par la princesse, se réunit. Le bal fut ouvert par la belle Almodie et le vicomte de Châtellerault qui était venu de la part du duc d'Aquitaine remercier la comtesse d'Anjou de sa médiation. Tout le monde admira les grâces légères de la jeune princesse, et ceux qui étaient assez habitués à l'approcher, pour se permettre de lui en faire leur compliment, s'empressèrent d'aller lui porter leur tribut d'admiration. Bientôt la danse fut générale, et tout le monde parut animé de la plus franche gaîté. Olivier se fit remarquer non-seulement par son talent à danser, mais par sa politesse et le soin avec lequel il s'acquittait, pour sa part, des fonctions de veiller au bon ordre et à la juste distribution de toutes choses. La comtesse Agnès, qui était à la fois sévère et bonne, et par conséquent savait se faire obéir, dans ce qu'elle voulait de bien, avait ordonné à tous les jeunes officiers de sa maison de faire danser de préférence et d'abord, les dames et demoiselles, qui, moins bien partagées des avantages extérieurs de la nature que les autres, auraient pu être négligées. Aucun des varlets ne se serait permis de se soustraire à cet ordre; mais la plupart le faisaient de manière à laisser voir qu'ils s'acquittaient d'une commission. Olivier y portait le même air d'empressement et de courtoisie que lorsqu'il invitait les danseuses les plus recherchées, desquelles il était pourtant toujours accueilli avec grand plaisir : car, outre qu'on le savait en faveur, il dansait mieux qu'aucun chevalier ou damoisel de la fête.

Au milieu de cette joyeuse agitation et des justes hommages dont elle était l'objet, Almodie s'étant assise dans

l'embrasure d'une fenêtre, pour se reposer, se laissa aller peu à peu au cours de ses pensées. Après une assez longue rêverie, elle jeta les yeux sur ce bruyant appareil de joie, le regarda en pitié, et dit en elle-même : « Tout cela ne vaut pas une heure d'entretien avec quelqu'un de raisonnable, ou même quelques momens de méditation solitaire dans une belle campagne, par un beau temps. » En disant cela, elle tourna la tête vers la fenêtre ; et, voyant que la lune était levée, elle éprouva une envie extrême de s'éloigner, pendant quelques instans, de tout ce brillant fracas, et d'aller jouir seule de la fraîcheur de l'air, dans le jardin du château. Pour que son absence fût moins remarquée, elle se promena lentement dans toutes les parties de la salle, regardant les groupes de danses et affectant de dire quelques mots aux personnes de sa connaissance ; puis elle sortit, par une porte qui menait à sa chambre ; et là, s'étant enveloppée dans une grande cape fourrée, elle passa sur une terrasse au bout de laquelle se trouvait un cabinet dont les murs étaient couverts de chèvre-feuille et de jasmin. On descendait de ce cabinet dans le jardin par un escalier de trois ou quatre marches en gazon. Agnès et Almodie avaient seules la clef de cette petite retraite qu'elles avaient fait très-bien orner en dedans. La jeune princesse ne voulant pas qu'on la vît du château, de peur qu'on ne vînt déranger sa solitude, se hâta de se renfermer dans ce cabinet ; et, s'étant assise près d'une petite fenêtre, elle se mit à contempler le jardin qui était sous ses yeux, la ville qui était à ses pieds et toute la campagne au-delà de la ville. « Car, vous savez, madame, interrompit sire Etienne en s'adressant à Blanche, que le château domine tout ce qui l'entoure. » Ces divers objets, éclairés par une lune qu'aucun nuage ne voilait, formaient un spectacle des

plus agréables, et que la princesse croyait n'avoir jamais si bien observé. « Que je suis bien ici! dit-elle, et que je me sais gré de m'être dérobée à tout ce bruit! Combien j'en voudrais à qui viendrait me déranger!» Alors elle se mit à réfléchir aux divers événemens de sa vie. Elle donna quelques gémissemens au malheur qu'elle avait eu de n'avoir pas rencontré un mari qui fût capable d'un long attachement. Elle se dit qu'elle n'avait trouvé de consolation à ses peines que dans la pratique de la vertu, et l'exercice de la bienfaisance; elle se rappela les diverses familles qu'elle avait soulagées; non pour en tirer vanité, mais pour s'encourager dans ce sage emploi de ses loisirs et de sa fortune. Par un sentiment naturel à une âme délicate, elle pensa avec reconnaissance aux personnes qui l'avaient aidée à la recherche des infortunes à soulager. Dans ce nombre, Olivier ne pouvait pas être oublié. « Estimable serviteur, dit-elle, un généreux instinct lui a fait deviner que je prenais quelque plaisir à soulager les malheureux, lorsque cela m'était possible et qu'ils en étaient dignes. Que cette opinion était honorable pour moi! C'est pour cela sans doute qu'il a toujours mis tant de zèle à me servir; quelles preuves héroïques de dévouement ne m'a-t-il pas données! Et il a voulu cacher de si belles actions, avec le même soin qu'un autre aurait mis à les faire valoir! Olivier, je ne suis point assez puissante par moi-même pour récompenser d'aussi grands services; mais j'y emploîrai tout mon crédit, et ma reconnaissance vous suivra partout. Au reste, je sais d'avance que votre plus douce récompense est dans la pratique même de la vertu, et votre bonheur dans le noble et heureux caractère que le ciel vous a départi. Qu'il en soit béni à jamais! »

Comme Almodie émettait ce vœu avec toute la sincé-

ité d'un cœur reconnaissant, elle entendit les pas d'un homme dans le jardin, et vit quelqu'un qui s'avançait vers le pavillon. L'ombre de quelques arbres l'empêchait de reconnaître qui c'était. Elle fut contrariée et même chagrinée de cette apparition. Elle s'éloigna de la fenêtre, assez pour n'être pas vue. L'inconnu marchait à pas lents, les bras croisés sur sa poitrine ; il relevait la tête de temps en temps, puis paraissait regarder autour de lui comme pour voir s'il était seul. Il tenait dans sa main un mouchoir qu'il approchait par fois de sa figure. Il arriva ainsi jusqu'au pied du pavillon où était la princesse, et s'assit sur les degrés de gazon dont j'ai parlé, qui se trouvaient tout-à-fait dans l'ombre. Après quelques soupirs sortis d'une poitrine oppressée : « Quel silence ! dit-il, comme tout est calme dans la nature! Quel contraste avec l'agitation de mon âme ! » Après ces paroles, il se tut et soupira de nouveau. Dès le premier mot, Almodie avait reconnu la voix d'Olivier, et son étonnement était extrême. Avant qu'elle pût faire aucune réflexion, il reprit : « Pendant que l'on se réjouit dans ce château, que le plaisir et la gaîté sont dans tous les cœurs, je viens chercher un lieu isolé où je puisse pleurer seul. Oh! mal affreux, qui ne peut être dévoilé à aucun médecin ! qu'aucune main ne peut guérir ! Trait cruel, qui me perce le cœur et que je dois cacher dans mon sein et dérober à tous les yeux! Mais, que dis-je! Quel droit ai-je de me plaindre? Est-ce que si un remède s'offrait à mes yeux, je ne le repousserais pas? Oh! oui, mes souffrances sont plus cruelles que la mort, et je les préfère à toutes les jouissances de la vie. Cause adorable et innocente de mes maux ! C'est le souvenir de vos regards qui adoucit les larmes que je verse en secret ; c'est le son de votre voix qui charme mes gémissemens, dans la solitude où je crois encore l'enten-

dre; c'est votre image, partout présente à mes yeux, devant qui je meurs sans regret. Non, je ne me plains pas. Dès que je vous ai connue, j'ai désiré d'exposer ma vie pour vous. Eh bien! deux fois j'ai eu ce bonheur; mon sang a coulé pour vous. J'ai pu vous épargner une affreuse douleur et peut-être la mort. Fer cruel! tu m'aurais précipité dans le tombeau, si tu avais frappé celle devant qui je me suis précipité; mais je te bénis de t'être arrêté à moi. »

En disant ces paroles Olivier tira de son sein un trait d'arbalête et le couvrit de baisers et de larmes; puis il reprit ainsi : « Mais que n'as-tu frappé mon cœur? Que de maux tu lui aurais épargnés! Vœu coupable, ma tâche n'était pas finie. Je devais rendre la santé à celle par qui je meurs, je devais lui rendre cette beauté qui me consume; mais aujourd'hui, si mon sang, si mes fatigues, si ma vie ne doivent plus être utiles à celle pour qui seule je respire, que la mort termine ma misère! Que je ne porte plus cet affreux secret qui m'accable! Qu'il ne me faille pas cacher plus long-temps mon agitation, sous l'apparence du calme, déguiser les déchiremens de mon cœur par le sourire de la gaîté. Oh! mon Dieu, que ce travail est long! il est au-dessus de mes forces! abrège mon supplice. » Ces dernières paroles furent interrompues par des sanglots et un torrent de larmes. Olivier s'abandonna pendant quelques instans sans résistance à l'excès de sa douleur. Puis faisant tout à coup un effort sur lui-même : « Allons, dit-il, le temps s'écoule rapidement, quittons une douleur qui, toute cruelle qu'elle est, a trop d'attraits pour moi, et allons revêtir le masque d'une odieuse joie. » Alors il s'essuya les yeux, et s'étant levé, il reprit l'allée qui le ramenait le plus directement au château.

Pendant tout le douloureux monologue de l'infortuné

chevalier, Almodie s'était tenue debout, cachée derrière la fenêtre, osant à peine respirer de peur d'être entendue d'Olivier ; non par le seul sentiment de la curiosité, mais parce que, instruite, dès ses premières paroles, des sentimens qu'il croyait exhaler dans la solitude, elle sentit quel affreux tourment ce serait pour lui que de croire son secret révélé. Dès qu'elle connut qu'il était parti, elle retomba sur un siége, s'abandonnant aux plus pénibles réflexions. « Que viens-je d'entendre ! dit-elle, en gémissant. Quoi, vous, Olivier, que tout-à-l'heure encore je croyais si heureux, c'est de vous que j'apprends que vous êtes en proie à une passion qui ne peut qu'empoisonner le reste de vos jours ; et vous devez tous vos maux à celle à qui deux fois vous avez sauvé la vie ! Infortuné chevalier, votre vertu même a contribué au malheur qui vous accable. Si je ne vous avais pas reconnu cette ardeur à soulager la souffrance, cette piété filiale pour votre mère, ce généreux dévoûment pour vos sœurs, toutes ces nobles qualités qui ornent votre âme, et la modestie qui les embellit tant ; je ne vous aurais pas distingué du milieu de mes serviteurs ; je ne vous aurais pas admis dans mon intimité ; je ne vous aurais pas associé si jeune à mes desseins : c'est cette intimité à laquelle je trouvais moi-même du charme qui vous a perdu. Que puis-je faire aujourd'hui pour arrêter le progrès de votre mal, pour en préparer la guérison ? Vous traiter avec plus de froideur ? Mais à quoi attribueriez-vous un pareil changement ? Si vous soupçonniez que j'ai pénétré votre fatal secret, dans quel affreux désespoir ne tomberez-vous pas ? Croiriez-vous d'autre part que déjà le souvenir de vos actes de dévouement a pu s'affaiblir dans mon âme ? Mais quelle horrible idée serai-je forcée de vous donner de moi ? Vous à qui nul sacrifice ne coûte, que penseriez-

vous d'un tel retour? Que ne puis-je au contraire vous faire connaître toute mon estime pour votre caractère, et ma pitié pour vos maux? Mais ce serait encore attendrir votre âme, et vous avez tant besoin de force. Oh! dans quelles peines, Olivier, m'a jetée la révélation de vos souffrances. Qu'il m'en coûte de cesser de vous croire heureux! »

La belle Almodie oublia long-temps, dans ces tristes réflexions, et la fête et le château. Cependant elle songea tout à coup que son absence pourrait être remarquée. Elle quitta donc, mais non sans peine, ce petit pavillon, et repassant par sa chambre, elle y déposa son manteau dont elle s'était enveloppée, et rentra dans la salle du bal. La première chose qui frappa ses regards, fut Olivier qui dansait de toutes ses forces. Le courage du jeune chevalier la toucha plus encore que n'avaient fait ses discours. Il lui était impossible de douter de toute la violence qu'il se faisait. « L'infortuné, dit-elle, que ne doit-il pas souffrir! » Cette réflexion attendrit tellement l'âme sensible de la princesse que, retournant se placer dans l'embrasure d'une fenêtre devant laquelle un rideau était suspendu, elle y laissa échapper des larmes qu'elle ne pouvait plus retenir. Mais bientôt elle se vit obligée de se faire à elle-même une violence semblable à celle qu'elle venait d'admirer dans Olivier. La comtesse la fit demander, et lui dit : « Ma nièce, vous avez ouvert le bal avec l'envoyé de mon fils : nous devions cette distinction à l'éminence de son souverain et au rang du vicomte de Châtellerault; mais il faut que vous le terminiez avec mon jeune ambassadeur. Je veux que tout le monde sache la part qu'il a eue à l'heureux événement qui cause la joie générale. » Almodie fut d'abord fort troublée de cette proposition; mais elle ne put voir sans plaisir qu'une

marque si flatteuse d'approbation fût rendue publiquement aux talens et à l'habileté d'Olivier. Quant au jeune chevalier, il accepta cet honneur avec son respect et sa modestie ordinaire, mais sans aucune émotion apparente. Cependant la princesse crut le sentir trembler lorsqu'il fallut qu'il lui présentât la main. Ils dansèrent aux grands applaudissemens de tous les spectateurs; car personne ne les égalait en grâces et en légèreté. La fête se termina par un banquet magnifique, après lequel chacun alla chercher le repos.

Almodie ne le trouva point. Le malheur d'Olivier qu'elle venait d'apprendre ne cessa d'occuper sa pensée. Elle ne voyait rien ni dans sa vertu, ni dans sa fierté, qui pût l'armer de ressentiment contre le jeune chevalier. Elle savait bien qu'aucun vœu coupable ne s'était glissé dans son âme, et qu'il était résolu de mourir avec son secret. Elle gémissait sur le concours des circonstances qui avaient servi à le perdre. Elle admirait cette fatale conformité de goûts et de talens qui les avait rapprochés l'un de l'autre. Mais comme toutes ces causes ne pouvaient être changées, il était difficile que l'effet ne continuât pas. Un seul remède s'offrait à son esprit, non comme devant certainement guérir le mal, mais comme pouvant au moins prévenir que quelque instant de distraction, quelque imprudence ne mît à la connaissance du public le malheureux secret d'Olivier. « La comtesse, se disait-elle, aurait pu se trouver dans le cabinet du jardin, elle aurait pu y mener quelques dames avec elle. Que serait-il arrivé si le monologue du chevalier eut été entendu? Quoiqu'on eût appris son innocence, en même temps que son malheur, il aurait certainement été éloigné; la comtesse aurait mis à cela toute sa bonté et sa prudence ordinaire; mais aurait-elle obtenu des personnes qui l'auraient ac-

compagnée le silence qu'elle aurait voulu leur imposer. Il vaut mieux qu'il parte avant, qu'après une telle révélation. Mais quel déchirement de cœur pour le malheureux chevalier! Il faudra qu'il quitte sa mère dont il est le soutien et la consolation; et c'est moi qui commanderai ce sacrifice! moi pour qui l'infortuné a versé son sang et exposé sa vie! moi qui lui reprochais d'avoir voulu me cacher les obligations que je lui avais, et de ne pas assez croire à ma reconnaissance! Sans doute je ferai en sorte que son exil paraisse une récompense aux yeux du public; mais je n'en saurai pas moins toute l'horreur de son supplice, moi qui voudrais tant qu'il fût heureux! »

Telles furent les douloureuses pensées qui occupèrent la sensible et malheureuse princesse, pendant toute cette triste nuit. Elle repassa dans son esprit les diverses circonstances qui auraient pu lui donner quelque idée de la fatale passion d'Olivier; entre autres choses, elle se rappela les vers du rocher, et ne douta plus qu'elle ne les eût inspirés. Il est vrai que le jeune chevalier ne lui avait jamais dit qu'il fît des vers; mais il lui avait tant caché de choses! Elle songea à quelle épreuve cruelle il avait été mis, le jour où elle l'avait conduit au rocher. Que de peines, dit-elle, je lui ai causées, sans le savoir! Et désormais je suis condamnée à lui imposer volontairement de plus cruelles souffrances encore!

Dès ce moment, Almodie ne songea plus qu'à chercher quelque commission honorable qui pût tenir Olivier long-temps éloigné. En attendant, elle mit tous ses soins à ce qu'il ne pût apercevoir rien de changé dans la manière dont elle avait coutume de le traiter. Cependant elle faisait survenir des affaires, des embarras, qui rendaient moins fréquentes leurs promenades et les autres circonstances où ils étaient ensemble.

Olivier, de son côté, instruit par la journée des cheveux et par les vers du rocher, se rappelait avec effroi ces dangers, et redoublait de surveillance sur lui-même. Se contentant de remplir les devoirs de sa charge, il n'allait point au-devant des occasions de se trouver avec Almodie. C'est ainsi que ces deux âmes vertueuses faisaient les plus généreux efforts pour combattre la douce sympathie qui les attirait l'une vers l'autre. Il serait difficile de dire de quel côté il y avait le plus de courage : car si Olivier avait à se défendre d'un sentiment qu'il s'était avoué, la princesse avait à combattre sa reconnaissance, pour des preuves de dévouement auxquelles il était d'autant plus difficile de n'être pas sensible, qu'elles avaient été fournies avec plus de désintéressement. Les sacrifices qu'ils s'imposaient devenaient donc de plus en plus pénibles ; mais leur résolution croissant avec leur souffrance, il y avait plus de deux mois qu'Olivier n'avait été, que de très-courts instans, seul avec la princesse, et qu'elle ne lui avait adressé la parole autrement que pour son service, lorsqu'un jour, la comtesse Agnès se rendit, avec une partie de sa cour, à un jardin hors de la ville. Aux approches de la nuit, le temps changea : on vit un orage se former à l'horizon, et s'avancer assez rapidement. On se disposa à retourner au château. La comtesse s'était fait suivre par des porteurs ; elle dit à sa nièce de prendre le bras d'Olivier, et de hâter le pas le plus possible, parce qu'elle croyait qu'on n'avait que le temps d'arriver avant l'orage. Le chevalier présenta donc son bras à la princesse, qui le prit, et ils marchèrent à grands pas vers le château ; mais sans se parler. La longue privation qu'avait eue Olivier d'un si doux rapprochement, rendait son émotion d'autant plus vive ; toutes ses peines, toutes ses souffrances, semblaient s'offrir à la fois à son imagina-

tion, et le supplier de les faire connaître, au moins par un soupir ou par une larme. Mais il aurait eu la force de mourir, avant qu'une si coupable faiblesse trouvât place dans son cœur. Almodie, qui ne pouvait pas douter de tout ce qu'éprouvait son malheureux écuyer, n'osait rompre un silence qu'elle sentait bien être plus cher pour lui qu'aucune conversation.

Dès qu'on fut rentré, la princesse s'assit, ou plutôt se laissa tomber dans un grand fauteuil qui était vis-à-vis d'une fenêtre près de laquelle Olivier se tint debout. On y voyait alors encore assez pour reconnaître les personnes à la taille et à la tournure, mais il était impossible de distinguer ni les traits ni la couleur du visage. Olivier, assez loin de la princesse pour qu'elle ne pût plus sentir l'agitation de sa poitrine, protégé par les ténèbres qui cachaient ses larmes, tournait les yeux vers la place qu'occupait Almodie, et se laissait pénétrer, avec délices, de toute sa douleur. La princesse, de son côté, pensant à tout ce que souffrait l'infortuné chevalier, et se rappelant qu'elle lui devait la vie, la santé, et cette beauté qui le perdait, lui demandait pardon d'être cause de tant de maux, et s'abandonnait sans contrainte à la plus tendre compassion. Comme ils se livraient ainsi, en toute sécurité, à ce silencieux et invisible épanchement, un éclair vint remplir la chambre de la plus vive lumière, et leurs yeux se rencontrèrent à travers les pleurs dont ils étaient noyés. Olivier n'avait jamais vu de larmes dans les yeux d'Almodie. Il ne se flattait pas qu'une tendre pitié pour les maux qu'il endurait fût la cause de celles qu'il lui voyait verser. Cependant, cette sympathie de douleur, dans ce moment, entre lui et la princesse, pénétra son cœur d'un sentiment qu'il n'avait point encore éprouvé. Oh ! s'il avait pu mourir innocent, après être tombé à genoux de-

nt elle, avec quelles délices il s'y serait précipité! Au lieu de cela, il eut la force de quitter la place qu'il occupait, alla s'enfoncer dans l'embrasure d'une fenêtre plus éloignée, et là, après avoir laissé couler quelques larmes sur le lambris de la fenêtre, et y avoir pressé ses lèvres, il essuya ses yeux et se disposa à reprendre la contenance qu'il devait avoir en public. En effet, l'orage continuant, la comtesse ordonna qu'on apportât des flambeaux et qu'on fermât les fenêtres. Olivier se revêtit alors de toute l'apparence de sa gaîté ordinaire. Agnès lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit avec une entière liberté d'esprit. Almodie qui venait de lire si bien, dans ses yeux, la désolation de son cœur, admirait cet empire sur lui-même; mais elle n'en resta pas moins résolue dans le dessein qu'elle s'était proposé.

Olivier rendu à la solitude, se replongea avec empressement dans l'émotion que lui avait causée la vue des larmes d'Almodie. Il s'étonnait du charme que lui causait le souvenir de ce spectacle. « Quoi! disait-il, est-ce que j'aurais du plaisir à savoir qu'elle souffre, moi qui donnerais ma vie pour lui épargner un instant de douleur! Ah! si elle connaissait mes maux affreux, s'il était possible qu'un instant de pitié..... Ah! sans doute, j'aimerais ses larmes, je les paierais de tout mon sang..... Mais mon malheur sera toujours un secret pour elle. Que je meure, avant qu'il lui soit connu. Hélas! elle a aussi des peines, la grandeur et la fortune n'en mettent pas à l'abri. Le hasard nous a fait penser ensemble à nos souffrances, et nos yeux se sont rencontrés dans ce moment. Voilà tout ce qu'il y a de commun entre nous. D'où vient donc ce doux frémissement qui a pénétré, jusqu'au fond de mon cœur à la vue, de ces larmes? Est-ce que, dans le malheur, on espère trouver plus de compassion dans ceux qui souffrent? Ah!

si mon mal pouvait être avoué, quelle que soit la distance qui me sépare de la princesse, je lui parlerais de mes peines avec plus de confiance qu'à tout autre, je connais si bien l'excellence de son cœur. Si elle-même avait des chagrins qu'elle daignât me confier, avec quel religieux dévoûment je me consacrerais à en combattre la cause, si le ciel permettait que cela fût en mon pouvoir! Mais mon respect m'interdit toute recherche auprès d'elle, à ce sujet. Et quant à mes propres douleurs, je dois en emporter le secret dans la tombe.

Ces pensées occupèrent tellement Olivier, qu'il ne put prendre aucun repos de toute la nuit, et le lendemain elles ne furent chassées par aucune autre.

Le jour suivant, il avait encore devant les yeux les larmes d'Almodie, lorsqu'un jeune page vint lui dire que la princesse le demandait. Dans sa préoccupation, il crut qu'elle avait à l'entretenir de quelque chagrin particulier, et tout en se préparant à partager ses peines, il était flatté d'une si honorable confiance. Mais Almodie l'accueillit d'un air riant, et dès qu'ils furent seuls, elle lui dit : « Sire Olivier, je cherchais depuis long-temps, avec madame Agnès, le moyen de vous récompenser de vos loyaux services, et des rares preuves de dévoûment que vous nous avez données à l'une et à l'autre. La comtesse a pu enfin le trouver, et elle a voulu me charger de vous l'apprendre. Elle vous destine d'abord une commission aussi flatteuse qu'agréable, qui est d'aller féliciter le duc de Bourgogne, mon oncle, sur le mariage de sa fille avec le fils du comte de Provence; secondement, elle veut vous procurer un emploi qui est à la fois avantageux et honorable, puisqu'il prouve la haute confiance que vous lui avez inspirée, et qu'elle communique à un très-grand prince. Voici de quoi il

s'agit. Le duc de Bourgogne, son frère (7), a un jeune fils de la plus haute espérance, qui, jusqu'à ce moment, avait été élevé par un seigneur de sa cour, non moins recommandable par ses vertus que par ses lumières. Ce digne serviteur est mort il y a quelques mois. Le duc, fort affligé de cette perte qu'il regardait comme irréparable, a eu occasion d'en instruire ma tante, qui n'a point hésité à vous proposer pour remplacer ce gouverneur. Et elle a tellement fait l'éloge de votre courage, de votre prudence et de votre habileté, que malgré la prévention qu'inspirait d'abord votre jeunesse, le duc vient de mander à ma tante qu'il vous désirait avec le plus grand empressement. La comtesse souhaite vivement, par intérêt pour son frère, que cette commission vous soit agréable, car elle ne dissimule pas qu'elle vous regrette beaucoup. Toutefois elle ne pense pas être quitte envers vous, en vous la procurant, et elle se propose bien d'ajouter ses propres bienfaits aux avantages qui pourront vous revenir de votre nouvelle charge. Quant à moi, sire chevalier, je suis condamnée à être toujours bien en reste envers vous, et, à moins de vous sauver la vie plus d'une fois, les preuves de ma reconnaissance seront bien au-dessous des services que j'ai reçus de vous. Mais je vous prie pourtant de ne pas emporter l'idée que je les méconnaisse; être crue ingrate par vous qui êtes si généreux, serait une pensée insupportable pour moi. Mes vœux vous suivront partout, et j'apprendrai avec une grande joie tous vos succès.

Almodie disait toutes ces choses avec un air à la fois affectueux et riant. Olivier les écoutait de même, et il répondit : « Ah! madame, avez-vous pu me croire capable d'une si injuste opinion sur votre compte? Lorsque je n'ai reçu de vous que des leçons de bienfaisance, comment irai-je imaginer que l'ingratitude puisse jamais

trouver place dans votre âme? Je devais ce que j'ai fait aux bienfaits dont madame Agnès et vous m'avez comblé. J'irai partout où la comtesse voudra m'envoyer, et j'y porterai la renommée de ses mérites, ainsi que le souvenir de ses bontés et des vôtres.

Celui qui eût pu voir, en même temps, la riante sérénité qui était sur ces deux figures, et les déchiremens de ces deux cœurs, n'aurait certainement pu se défendre d'une grande compassion.

Almodie sentant que ce rôle devenait trop difficile à soutenir pour tous deux, dit à Olivier : — Sire chevalier, allez trouver la comtesse, elle vous instruira sur votre nouvelle destination et vous donnera ses ordres. Dès qu'Olivier fut sorti, la princesse courut se renfermer dans le cabinet de sa terrasse, et là elle donna un libre cours à toute sa sensibilité.

Agnès ne témoigna pas moins de bonté à Olivier que n'avait fait Almodie. Elle l'entretint fort long-temps sur la cour où elle l'envoyait, et finit par le prévenir de se préparer à partir sous huit jours, parce que le mariage de sa nièce était fixé à une époque très-rapprochée.

Olivier s'était trouvé tellement surpris par la nouvelle que les deux princesses venaient de lui annoncer, et il avait tellement l'habitude d'une déférence aveugle à leurs volontés, qu'il ne s'était présenté à son esprit aucune objection contre leur offre bienveillante. Son cœur avait été brisé de tristesse aux premières paroles d'Almodie; mais dans la crainte de laisser percer le moindre indice de la cause de sa peine, il avait mis tous ses efforts à montrer sur son visage l'apparence du calme et de la satisfaction. Mais quand il fut seul et qu'il envisagea devant lui une absence à laquelle on n'indiquait pas de limites, ses forces l'abandonnèrent et il tomba dans le plus affreux

désespoir. Quelquefois il admirait l'erreur des princesses qui, pour le récompenser, lui commandaient le plus cruel sacrifice. Mais ensuite il se disait : « Hélas! il y a long-temps que j'aurais dû me l'imposer à moi-même ce sacrifice, par un éloignement volontaire. J'aurais trouvé quelque consolation dans l'accomplissement de cet acte de courage ; au lieu que je suis condamné par le sort à recevoir cet exil, comme une punition et comme un remède que je n'ai pas eu la force de prendre. »

Cependant les huit jours accordés au chevalier, pour se disposer à son voyage, s'écoulèrent bien vite. Il en avait employé deux à aller prendre congé de sa mère et de ses sœurs. La veille de son départ, il alla recevoir les derniers ordres de la comtesse d'Anjou et de la princesse de Bourgogne. Agnès lui dit : « — Mon argentier a ordre de pourvoir à ce que vous soyez à même de paraître dignement à la cour du duc de Bourgogne. Quant à votre suite, ma nièce a voulu se charger d'en faire les frais, et je n'ai pas pu le lui refuser, puisque vous êtes particulièrement attaché à son service. Voici les lettres que vous remettrez au prince mon frère, et j'espère qu'il vous recevra comme un envoyé que j'honore de toute mon estime. » Olivier fléchit un genou, baisa * les lettres que lui remit la comtesse et se retira pour passer de-là chez Almodie.

Cette princesse lui dit : « — Sire Olivier, ma tante m'a laissé bien peu de chose à faire pour vous. Cependant comme j'ai été assez heureuse dans le choix des gens que je vous ai donnés pour votre voyage en Espagne, j'ai beaucoup tenu à me charger de pourvoir à votre suite :

---

* C'était un usage des serviteurs des grands de baiser les lettres qu'on leur donnait en message.

votre écuyer, vos pages et vos archers sont prêts et iront prendre vos ordres ce soir, ils resteront auprès de vous, à mes frais, pendant un an. D'ici-là le duc de Bourgogne, mon oncle, aura eu le temps de reconnaître votre mérite et il vous traitera en conséquence. Comme la comtesse m'a dit qu'elle voulait se réserver de fournir à vos finances, je ne puis me permettre de vous offrir que bien peu de chose. Aussi je ne vous donne que cette bourse que j'ai *ouvrée* (travaillée) moi-même et cette petite pièce d'or (8) que mon père a fait frapper à l'époque de ma naissance : mais je veux qu'elle puisse devenir pour vous, au besoin, un espèce de talisman. Si jamais (ce que Dieu veuille détourner !) vous vous trouviez, par fortune de guerre, tomber entre les mains des ennemis, ou dans quelque grande détresse, faites-moi parvenir cette petite monnaie, et quelque part où vous soyez, je paierai votre rançon, ou j'enverrai à votre secours. Gardez-la donc, je vous prie, avec soin, comme un moyen de salut. Cependant je supplie Dieu qu'elle vous soit inutile. « Olivier pénétré d'attendrissement, mit un genou en terre pour recevoir ce précieux cadeau, et il l'approcha respectueusement de ses lèvres, selon l'usage; il reçut de la même manière une lettre que la princesse lui remit pour le duc de Bourgogne, son oncle. Il voulut prononcer quelques mots de remercîmens, mais sa langue balbutia, des larmes roulaient dans ses yeux. La princesse voyant son trouble, lui dit : « — Adieu, sire Olivier, à la veille d'un départ on a toujours beaucoup à faire. Que Dieu vous préserve de tous maux, pendant le voyage et après ! Mais si jamais vous étiez dans l'embarras, ne nous épargnez point. »

Olivier se retira plus rempli que jamais de tous les sentimens que la beauté, la grâce, la vertu, la bienveil-

lance réunies dans une même personne, peuvent inspirer. Dès qu'il fut seul : « Voilà pourtant, s'écria-t-il, ce qu'il faut fuir. Mais je sais plus que jamais qu'il le faut. Tout à l'heure mes larmes ont failli me trahir. Du moins quand je serai loin, elles couleront sans danger. Le ciel a eu pitié de moi, il a vu ma faiblesse, et il me défend du péril. »

Le lendemain, dès l'aube du jour, Olivier partit. Almodie entendit le bruit du cor que sonnait un des gens du chevalier, en sortant du château, et puis pour faire baisser le pont-levis de la tour de Montrible à l'entrée du pont. L'écuyer continua de sonner, de distance en distance, tant qu'il fut à la vue du château. La princesse jugeait de l'éloignement par l'affaiblissement du son ; lorsqu'elle n'entendit plus rien, elle se signa et se mit à prier pour le voyageur.

Il y avait alors près de l'église de Saint-Palais, à l'endroit où est aujourd'hui l'église de cette abbaye, qu'honorent de leur présence les nobles princesses qui daignent m'écouter, il y avait, dis-je, une petite chapelle à laquelle la comtesse d'Anjou et la princesse de Bourgogne avaient une dévotion particulière. Almodie y fit dire, pendant neuf jours, une messe pour les voyageurs, et ne manqua d'assister à aucune, quoique ce fût à l'aube du jour.

Ici, le seigneur de Rochemont, ayant vu que le soleil ne dorait plus que le sommet des arbres qui couronnaient les coteaux, interrompit encore une fois son histoire, et s'agenouillant devant les reines, il leur dit : « — O nobles et hautes dames ! pourrez-vous pardonner une seconde fois à un long conteur, à qui le temps que vous daignez lui accorder ne suffit jamais ? Toutefois il aime mieux s'exposer à votre juste courroux, que de vous retenir plus long-

temps sans action, dans ce beau lieu, où la trop grande fraîcheur pourrait vous incommoder. »

Sire Etienne, dit la reine Blanche, vous faites bien de nous avertir du danger où nous sommes, car le charme du lieu et l'intérêt de votre histoire nous auraient empêché d'y songer. — O la plus grande et la plus gracieuse des reines, reprit Etienne, vous savez enchanter vos amis, par votre bienveillante courtoisie, comme vous avez toujours su déconcerter les projets de vos ennemis, par votre habileté et votre courage. »

Cependant les reines s'étaient levées ainsi que toute leur compagnie, et les écuyers avaient amené les chevaux près d'elles, lorsque Blanche dit : « — J'ai trouvé ce vallon si joli, que pour le mieux voir, je veux retourner à pied jusqu'à Bussac; d'ailleurs un peu d'exercice ne peut qu'être bon, pour combattre la fraîcheur de ces lieux. »

Quand on fut embarqué, les ménestrels qui étaient dans le second bateau commencèrent une belle *mélodie* : mais la reine Blanche s'adressant au seigneur de Rochemont lui dit : — « Sire Etienne, croiriez-vous avoir le temps de finir votre histoire pendant le trajet d'ici à la ville? — Ma doubtée dame, répondit Etienne, je n'ose plus répondre de rien; mais pourtant je le pense, si la nef est seulement livrée au *flot* * que je vois commencer. — Eh bien, dit la reine, qu'on fasse taire les ménestrels et qu'on laisse aller la barque au gré de la marée; je crois en outre qu'il sera bon de tendre le pavillon, car je sens un peu de serein; d'ailleurs nous serons moins distraits pour écouter le seigneur de Rochemont. Ainsi donc, sire Etienne, reprenez le récit de votre histoire,

* Le flot signifie ici la marée montante.

car j'ai grande envie d'en entendre la suite. Toutefois, ajouta-t-elle en souriant, sans empressement d'en voir la fin. » Le seigneur de Rochemont sourit aussi en s'inclinant respectueusement, et reprit ainsi sa narration.

« Il y avait environ dix jours qu'Olivier de Brassaud était parti de Saintes, lorsque la comtesse d'Anjou reçut un message d'Archambaud * sire de Bourbon qui lui apprenait que le jeune chevalier chargé de ses lettres pour le duc de Bourgogne avait eu un combat contre des brigands, près d'une forêt éloignée d'une lieue de sa résidence; que le chevalier était sorti victorieux de cette rencontre, mais qu'il avait été blessé ainsi que presque tous ses gens. Le sire de Bourbon ajoutait qu'afin que le message de madame Agnès, au duc de Bourgogne, ne fût pas retardé, il avait demandé au sire Olivier les lettres dont il était chargé et les avait expédiées par un écuyer à lui, accompagné d'un page d'Olivier, le seul homme de sa troupe qui ne fût pas blessé. Archambaud terminait en rassurant la comtesse sur les suites des blessures du jeune chevalier et de ses gens. Il lui annonçait qu'il les avait fait tous transporter dans son château de Bourbon, pour leur faire donner tous les soins que réclamait l'état de chacun.

Ce fut avec un grand chagrin que la comtesse d'Anjou apprit cette triste nouvelle, et il lui en coûtait beaucoup de l'annoncer à sa nièce, dont elle connaissait le bon cœur. Cependant elle ne voulut remettre ce soin à personne qu'à elle-même. Elle la fit donc appeler et lui dit : — « Almodie, j'ai des nouvelles d'Olivier; elles ne sont pas bonnes,

---

Ce devait être Archambaud III, de la première maison de Bourbon.

mais il n'y a pas de danger pour lui, et il est en bonne maison.» Après ce préambule, elle lui fit part de la lettre du sire de Bourbon. Almodie fut vivement affligée, mais elle ne laissa voir qu'une partie de sa douleur; ce ne fut que dans la solitude qu'elle donna un libre cours à ses douloureuses plaintes. «Pourquoi faut-il, s'écria t-elle, que je sois la cause de tous les malheurs de cet infortuné chevalier! S'il savait tous les soins que j'ai pris pour l'éloigner de moi, pour déterminer ce fatal voyage où il s'est trouvé exposé aux flèches et aux poignards d'obscurs brigands, n'aurait-il pas droit de regretter toutes les preuves de dévoûment qu'il m'a données? Cependant, Olivier, je ne suis point ingrate; personne n'apprécie mieux vos services et ne désirerait plus vivement que moi de vous savoir heureux.»

Dès qu'Almodie put se rendre à la chapelle, où elle avait sa dévotion particulière, elle y alla, et tombant à genoux, elle dit: — « O mon Dieu, mes prières ne peuvent donc parvenir jusqu'à vous, et ceux pour qui j'implore le plus votre miséricorde, deviennent exposés à de plus grands malheurs; vous connaissez pourtant, ô mon Dieu, la pureté de mes vœux; vous connaissez les efforts généreux de celui pour qui je vous prie; ayez pitié de lui, ayez pitié de moi!»

La bonne princesse renouvelait de semblables prières, tous les matins. Un jour qu'elle revenait de la chapelle, on lui dit qu'il y avait en ville un marchand forain qui racontait qu'il avait été arrêté dans le Bourbonnais, en compagnie avec d'autres marchands, par des bandits, et délivré par un chevalier et ses gens, après un grand combat où il y avait eu beaucoup de monde de blessé. Almodie ne douta point que le libérateur de ces pauvres gens ne fût Olivier. Elle ordonna donc qu'on lui amenât ce

marchand, et voulut l'interroger seule. « Haute dame, lui dit-il, je revenais de la foire de Dijon, avec plusieurs autres marchands qui se rendaient, la plupart, à Bordeaux, lorsque, près d'une forêt, dans la baronie de Bourbon, nous avons été assaillis, par une troupe de voleurs qui, après nous avoir menacés de nous tuer tous, si nous jetions un cri, nous ont forcés de quitter notre route avec nos voitures et nos bêtes de charge, et à prendre un chemin qui menait dans le bois, où sans doute ils se proposaient de nous égorger plus à leur aise que sur la route. Nous nous en allions donc tous pleurant, mais sans oser pousser une plainte, car, au moindre sanglot, ils nous accablaient de coups et nous présentaient un poignard devant les yeux, sans épargner de pauvres femmes et filles que nous avions avec nous. Nous pensions donc être à notre dernier jour, lorsque nous avons vu paraître un jeune et beau chevalier, suivi de sept à huit serviteurs à cheval, et qui est tombé, avec eux, sur les voleurs, à grands coups d'épée. Mais ceux-ci, qui étaient bien une bande de quinze ou vingt, et armés d'arbalètes, d'épieux et de dagues, se sont mis en défense; ils ont tué des chevaux et blessé le brave chevalier et plusieurs de ses gens, mais sans leur faire lâcher prise, car ils combattaient comme des lions. Cependant, lorsque nous avons vu que nous étions si bien secourus, nous nous sommes tous armés, jusqu'aux femmes, de bâtons, de couteaux et de pierres, et nous avons, grâce à Dieu, si bien aidé nos défenseurs, que tous les brigands ont été tués ou pris; du moins il ne s'en est guère sauvé. Nous sommes donc revenus sur la route, emmenant nos prisonniers, et nous avons regagné le plus prochain village, pour y déposer et soigner nos blessés. A peine le brave chevalier a-t-il été mis sur un lit, dans une pauvre hôtellerie, qu'il s'est

1006

évanoui, à cause du sang qu'il avait perdu et de toutes les plaies et meurtrissures qu'il avait reçues à la tête et ailleurs. En lui ôtant ses vêtemens, pour laver et panser une grande blessure qu'il avait dans le côté gauche, j'ai trouvé une petite bourse suspendue à un ruban, et dans laquelle était enfoncée la pointe d'une dague qui s'y était cassée. J'ai mis cette petite bourse de côté, et lorsque les plaies du chevalier, et toutes ses meurtrissures ont été pansées, j'ai voulu voir ce qui avait pu arrêter et rompre cette pointe de poignard, et je n'ai trouvé dans la bourse qu'une belle petite pièce d'or à moitié percée par l'arme qui s'était brisée là, mais dont le reste de la lame, continuant sa course, avait cruellement déchiré les chairs du bon chevalier sur une côte, sans toutefois pouvoir pénétrer plus avant. Je n'ai pu faire autrement que de croire que cette petite pièce d'or était une sainte relique qui venait de la châsse de quelque saint, pour avoir si miraculeusement sauvé ce jeune et brave seigneur. Quand il a été remis de son évanouissement, je lui ai montré sa bourse et sa pièce d'or, en lui disant : « Voyez, beau cher sire, à quoi vous devez la vie ; c'est sans doute une sainte relique, et elle a bien montré sa vertu, dans ce jour. — Mon ami, m'a-t-il dit, cette petite monnaie vient bien d'une sainte et vertueuse personne, mais qui est encore de ce monde, et qui, je l'espère, y sera long-temps pour l'orner et l'édifier. » Alors il a pris la pièce d'or avec la bourse et la regardait bien tendrement en pleurant ; mais il ne l'a point baisée ; à quoi j'ai bien connu que ce n'était pas une sainte relique. Je lui ai dit : « Monseigneur, si ce n'est une relique, le bon Dieu n'en a pas moins fait un grand miracle, par son moyen, en ce jour. — Mon ami, m'a-t-il répondu, je ne mérite pas que le bon Dieu fasse un miracle pour moi ; mais il est vrai qu'il

m'a traité en grande miséricorde, quand il a permis qu'une si petite monnoie se trouvât sous la pointe de la dague qui allait me percer le cœur. Je vous en prie, rassemblez tous les marchands qui étaient avec vous et allez prier le curé de chanter demain une messe si solennelle que le lieu le comporte, pour remercier Dieu de notre délivrance. Tous mes gens qui ne sont pas trop malades y assisteront, et j'en paierai les frais. — Mon beau seigneur, lui ai-je dit, vous avez assez payé de votre sang, c'est bien à nous autres de fournir la dépense de cette messe, car les voleurs n'auraient eu garde de s'en prendre à vous, si vous ne les aviez pas cherchés. — Eh bien! m'a répondu le brave seigneur, il en sera dit deux. Vous pourrez prendre la première à votre compte, si vous êtes prêts à repartir. Quant à moi, qui suis retenu pour long-temps, je *voue* la mienne; mais je la retarderai jusqu'à ce que j'y puisse assister. En attendant, je vous prie tous, bonnes gens, de ne pas m'oublier à la vôtre, et de long-temps dans vos prières, ainsi que la personne qui m'a donné la bourse qui m'a sauvé et peut-être vous. — Ah! brave sire, lui ai-je dit, nous n'avons garde de vous oublier. » Alors il m'a prié de lui passer le ruban qui tenait sa bourse autour du cou. Ce que j'ai fait, après avoir bien enveloppé la pointe du poignard dans du papier, pour qu'elle ne le blessât pas, et l'avoir remise dans la bourse. Puis j'ai été trouver tous les marchands, et nous nous sommes rendus ensemble chez le *prouvaire*, afin de lui demander une belle messe pour le lendemain; à quoi il a accédé très-volontiers.

« Cependant, noble dame, le sire de Bourbon, dont le château n'était qu'à une lieue de là, ayant été instruit de cette aventure, avait envoyé un écuyer et un page, au village où nous étions, pour complimenter le brave chevalier, et lui offrir son château, ainsi qu'à tous ses compa-

gnons blessés. Bientôt arrivèrent sa justice et ses gardes, et après nous avoir tous conduits sur le lieu où nous avions été arrêtés, pour y faire procès-verbal, ils se firent remettre les voleurs et les emmenèrent dans la *géole* (prison) du château de Bourbon.

« Le lendemain, après la messe, nous allâmes tous saluer le bon chevalier. Les femmes que nous avions avec nous se mirent toutes à pleurer bien haut, quand elles virent ce brave seigneur, qui était si gaillard, la veille, et combattait si *asprement*, pour les sauver de grand danger, à présent gisant, pâle et faible, dans un mauvais lit. « Bonnes femmes, dit-il, ne pleurez pas; car, par la grâce de Dieu, je n'ai pas de blessure mortelle, et je n'ai point de regret à ce que je souffre, pour avoir empêché le grand *méfait* de ces voleurs. Je vous prie seulement de penser à moi dans vos prières, et à la personne de qui je tiens la pièce d'or qui m'a sauvé la vie.—Ah! beau cher sire, nous n'y manquerons de la vie, » dirent-elles toutes à la fois; et elles recommencèrent à pleurer plus fort; puis elles lui demandèrent bien humblement, mais avec grand désir, de voir la petite pièce d'or qui avait si bien servi à son salut; ce que le chevalier leur ayant bénignement octroyé, elles la baisèrent toutes, en se signant et en pleurant, quoiqu'il leur dît bien que ce n'était pas une relique; mais elles avaient peine à le croire.

« Cependant le sire de Bourbon avait envoyé une belle litière et des brancards, pour transporter le chevalier et ceux de ses gens qui étaient blessés. C'est moi-même, ma haute dame, qui, avec le chirurgien et un page, l'ai porté de son lit à la litière, et il m'a aussi courtoisement remercié, que si je ne lui devais pas bien plus que cela. Nous avons tous voulu suivre nos braves défenseurs, en récitant nos patenôtres, tout le long du chemin, et

quand nous avons été au château de Bourbon, nous avons demandé au bon sire Archambaud la permission de le remercier de ses soins pour ceux qui nous avaient sauvés, et d'aller baiser la relique de la *vraie croix* (9), dans sa sainte chapelle. Le noble sire nous a débonnairement accueillis, et il nous a dit : « Allez, bonnes gens, allez adorer la croix par qui nous sommes tous sauvés et rachetés.

« Avant de nous remettre en route, nous avons fait une bonne somme entre nous, avec laquelle nous avons acheté les trois meilleurs chevaux que nous avons pu trouver dans la ville de Bourbon, pour remplacer ceux qui avaient été tués par les brigands, et nous les avons fait conduire dans les écuries du sire, à côté de ceux du bon chevalier qui avait combattu pour nous. Mais nous avons recommandé aux varlets et gros garçons de n'en point parler, jusqu'à ce que nous fussions partis. Alors nous avons encore une fois demandé la permission de voir le brave chevalier et ses compagnons. Il était dans une grande et belle chambre pour lui tout seul, et le sire de Bourbon, avec plusieurs nobles seigneurs, lui tenaient compagnie. Nos femmes, là, ont recommencé à bénir le chevalier de tout leur cœur, en pleurant si *piteusement*, que le bon sire de Bourbon et toute sa compagnie ne pouvaient guère se défendre de *larmoyer* aussi un peu. Quand nous sommes sortis, le sire de Bourbon a dit à un officier de ses *queux* de nous faire conduire dans ses cuisines ; mais nous avons tous dit que nous avions le cœur trop gros, pour pouvoir rien manger à cette heure. Nous avons donc été voir les compagnons du brave chevalier, qui avaient été blessés comme lui ; et, après les avoir bien remerciés, nous leur avons fait présenter, par une jeune et belle fille de notre troupe, une

pièce de toile de Frise et une autre de drap de Reims, pour remplacer le linge et les habits qui avaient été déchirés et souillés par le combat. Nous leur avons aussi laissé une petite bourse, pour les régaler quand ils se porteraient bien, et nous nous sommes ainsi séparés de ces braves gens, à qui nous devions la vie. Depuis, grâce à Dieu, noble dame, il ne nous est arrivé aucune malencontre. »

La princesse avait écouté tout le récit du marchand sans l'interrompre, mais non sans être vivement attendrie; elle avait eu surtout bien de la peine à retenir ses larmes, lorsqu'il avait parlé de cette bourse et de la pièce d'or qui avait si miraculeusement sauvé la vie à ce brave chevalier. Elle avait béni Dieu, de toute l'ardeur de son âme, de ce que le salut d'Olivier était venu par ce faible moyen. Pour se distraire un peu de son émotion, elle fit quelques questions au marchand, concernant son métier; et, sur ses réponses qu'il vendait de belles étoffes pour les dames, elle lui dit de revenir après le dîner, avec ses marchandises.

Dès qu'il fut sorti, Almodie alla dans un petit oratoire où elle tomba à genoux et remercia Dieu de tout son cœur de ce qu'Olivier et sa troupe avaient sauvé la vie à ces marchands, et avaient puni les voleurs, sans qu'aucun honnête homme eût péri dans ce combat. Elle se promit bien de faire dire, dès le lendemain, une messe d'actions de grâce, dans la même chapelle où elle avait tant prié pour les voyageurs.

A dîner, Almodie ne manqua pas de faire part, à la comtesse, de son entrevue avec le marchand. Agnès dit qu'elle voulait le voir lorsqu'il apporterait ses marchandises. Les deux princesses réunirent toutes leurs dames et demoiselles, et le pauvre homme fit, dans une heure une meilleure foire qu'il n'avait fait jusque-là, en plusieurs jours d'éta-

lage. Outre cela, Agnès, après l'avoir fait beaucoup causer, l'envoya à sa cuisine avec ordre à ses queux de le bien régaler; à quoi ils ne manquèrent pas pour lui faire raconter aussi les TERRIBLES AVENTURES DU CHEVALIER OLIVIER, DANS LA FORÊT DE BOURBON, CONTRE D'ÉPOUVANTABLES BRIGANDS.

Dès le sur-lendemain, après le passage de ce marchand, la comtesse d'Anjou reçut, par des voyageurs, de nouvelles lettres du sire de Bourbon, qui lui annonçait que le jeune seigneur de Brassaud allait de mieux en mieux, et que, dans peu de temps, il serait en état de se remettre en route. Archambaud faisait un grand éloge de sire Olivier, et disait qu'indépendamment du désir d'être agréable à madame Agnès, en accueillant bien un de ses serviteurs, il avait une grande et particulière obligation à celui-ci, qui avait délivré son pays d'une bande de voleurs qu'il faisait poursuivre depuis long-temps; qu'ainsi donc, la comtesse pouvait être assurée qu'il lui ferait donner tous les soins possibles.

Olivier avait profité de la même occasion pour écrire, mais par la main d'un clerc, à la comtesse d'Anjou; lui disant que ce qui le désolait le plus dans son événement, c'était de n'avoir pu remettre lui-même, de suite, au duc de Bourgogne, les lettres dont elle l'avait chargé. Il se louait beaucoup des bontés du sire de Bourbon; il vantait le courage des hommes qui l'avaient accompagné; nommait les plus grièvement blessés et les recommandait tous à la bonté de la comtesse, s'ils retournaient auprès d'elle. Il terminait en priant madame Agnès de mettre ses hommages aux pieds de la princesse Almodie. La comtesse, après avoir pris connaissance de ces deux lettres, les envoya à sa nièce qui les lut avec un grand intérêt. Elle voyait, non sans un vif plaisir, que sire Olivier soute-

nait partout le caractère de bravoure et de générosité dont il avait donné les premières preuves pour elle. Quoique la lettre du sire de Bourbon fût rassurante sur le compte de son écuyer, elle était loin d'être délivrée de toute inquiétude. Néanmoins, un de ses premiers soins fut d'envoyer un message à la dame de Brassaud, pour lui porter ces deux lettres et une petite que lui adressait son fils, toujours par la main d'un clerc. Cette pauvre mère, qui avait appris la rencontre qu'avait faite Olivier et en avait éprouvé de mortelles angoisses, fut un peu calmée par la lecture de ces lettres.

La troisième fois que la comtesse Agnès reçut des nouvelles d'Olivier, ce fut par un des archers du jeune chevalier qui avait reçu une blessure qui, sans être dangereuse, était de nature à guérir très-lentement; en conséquence, Olivier l'avait renvoyé chez lui, avec des lettres que, pour cette fois, il avait écrites lui-même; il annonçait sa guérison et son départ; il priait la comtesse de remercier le sire de Bourbon de toutes les bontés qu'il lui avait témoignées, sans doute à cause d'elle. Archambaud, de son côté, n'entretenait la comtesse que de la haute opinion qu'il avait conçue de son jeune et vaillant serviteur.

Ces lettres furent reçues avec une grande joie, et l'archer fut comblé de présens.

Olivier ne put arriver à la cour du duc de Bourgogne, qu'après les noces de la fille de ce prince; mais il n'en fut pas moins bien accueilli, parce qu'il avait été précédé par la réputation que lui avait faite son combat contre les voleurs, qui avait été raconté par son page et par l'écuyer du sire de Bourbon.

Le duc de Bourgogne le fit de suite entrer en fonction

de la charge de gouverneur de son fils; et, quoiqu'Olivier ne se fût jamais occupé de semblable besogne, il la remplit si bien et acquit si promptement l'amitié du jeune prince, que bientôt celui-ci ne put plus se passer de lui, et que le duc son père en écrivait des lettres de remercîment à la comtesse d'Anjou, par toutes les occasions qui se présentaient.

Almodie avait été agitée, pendant quelques mois, par une alternative d'inquiétudes, d'alarmes et d'espérance, selon les diverses nouvelles qu'elle avait successivement reçues. Lorsqu'elle sut Olivier parvenu à sa destination, et qu'elle apprit combien il était agréable à son nouveau maître, elle en éprouva une joie sincère. Cependant elle ne tarda pas à être tourmentée de l'idée de savoir si le généreux chevalier était heureux, s'il avait pu surmonter le funeste sentiment qu'il avait emporté avec lui. Mais elle se voyait condamnée à ne faire à ce sujet que de vaines conjectures; car comment éclaircir une telle question?

Cette inquiétude jetait Almodie dans une grande tristesse; elle retombait dans cet état de dégoût et d'ennui qu'elle avait déjà connu. Elle n'en fut tirée que par un profond chagrin que lui causa une lettre par laquelle le duc de Bourgogne marquait à sa sœur que le nouveau gouverneur de son fils, après avoir montré pendant quelques mois une gaîté aimable qui avait charmé tout le monde, était devenu peu à peu sombre, mélancolique, et enfin paraissait attaqué d'un maladie de langueur qui donnait de l'inquiétude. En effet, le malheureux chevalier avait lutté, tant qu'il avait pu, contre la douleur qu'il avait emportée avec lui; il avait fait surtout des efforts surnaturels dans le commencement, pour écarter toute idée sur l'origine de son mal; mais à la longue fatigué du combat et pensant qu'après plusieurs mois de séjour à la

cour de Bourgogne, on n'irait pas rechercher si loin en arrière la cause de sa tristesse, il s'y abandonna, ne tarda pas à en être abattu et devint malade.

Almodie, qui ne doutait pas plus du mal d'Olivier et de ce qui lui avait donné naissance, que si l'aveu lui en avait été fait par lui, se dit tristement : « Faut-il donc que je poursuive cet infortuné chevalier jusqu'aux lieux où je le force à me fuir! »

Cependant elle ne parlait d'Olivier qu'avec la comtesse et le vieux seigneur de Varzay, parce qu'elle savait le grand intérêt que lui portaient Agnès et ce digne vieillard. Un jour donc qu'ils discouraient sur ce sujet, sire Gaspard lui dit : « Madame, il est possible qu'Olivier ait ce qu'on appelle la maladie du pays; alors il n'y a point d'autre remède pour lui que de revenir ici; non pour y rester, car il perdrait les avantages de la belle position dans laquelle vos bontés l'ont mis, mais pour s'y marier. Une compagne aimable qu'il emmenera, l'entretiendra de son pays, de la manière la plus propre à lui adoucir les regrets d'en être absent; et, s'il a des enfans, la contrée où ils seront nés deviendra sa patrie. »

Aux premières paroles du seigneur de Varzay, la belle princesse avait été un peu troublée et même avait légèrement rougi; mais comme il n'y fit pas d'attention, elle se remit pendant qu'il continuait son discours. Lorsqu'il eut fini, elle lui dit en souriant : « Mais, sire Gaspard, croyez-vous que le damoisel Sans-Chaloir voulût se marier? Vous savez combien de fois on lui a fait la guerre sur son indifférence pour les femmes. — Cela est vrai, madame, mais il aime tant sa mère, il a tant de dévoûment pour madame Agnès et pour nous, que je ne doute pas que si la dame de Brassaud l'en priait, si la comtesse le lui ordonnait, si surtout vous-même daigniez lui pro-

poser une compagne de votre choix, je ne doute pas, dis-je, qu'il ne cédât à de telles instances, et je vous garantis qu'il rendrait heureuse la femme qu'il aurait; car elle ne pourrait manquer d'être digne de lui, puisqu'elle serait choisie par vous. — Sire Gaspard, reprit la princesse, je penserai à ce que vous venez de me dire, je vous promets de m'en occuper beaucoup: faites-en de même, et si vous trouvez ce que vous croyez convenable, vous m'en donnerez avis. »

Almodie n'avait pas besoin de se commander de réfléchir à la proposition du vieux chevalier. Lorsqu'elle fut seule, elle se dit: « Le bon sire Gaspard ne sait pas à qui il vient de proposer une telle commission. Olivier voudra-t-il recevoir une femme de ma main? S'il pouvait soupçonner que j'ai le secret de son mal, me saurait-il gré de lui présenter ce remède? Cependant je ne puis me dispenser de m'en occuper, puisque j'ai tant de part à son malheur. »

Comme la bonne princesse cherchait autour d'elle une jeune fille noble qui réunît les qualités qu'elle voulait trouver dans l'épouse d'Olivier, son choix fut déterminé par les circonstances suivantes. Il y avait environ cinq ans qu'un brave gentilhomme, ancien serviteur du comte d'Anjou dont il avait reçu plusieurs témoignages d'intérêt, étant au lit de la mort, avait envoyé un de ses amis vers la comtesse Agnès pour lui dire que, laissant après lui une jeune fille qui avait déjà perdu sa mère, il la recommandait à ses bontés, non pas pour que la princesse pourvût à sa fortune, car elle tiendrait de lui assez de bien; mais pour qu'elle daignât veiller à ce que la jeune orpheline n'épousât qu'un loyal et vertueux chevalier, quand le temps en serait venu. « Dites à la princesse, avait-il répété à son ami, que depuis que cette

pauvre enfant a quelque connaissance, elle ne s'est jamais occupée que de me rendre heureux, et que je suis sûr qu'elle fera le bonheur d'un mari qui sera digne d'elle. » Agnès avait reçu la jeune Marie, c'était son nom, parmi les demoiselles de sa suite. Elle pouvait alors avoir douze à treize ans, elle n'était pas d'une beauté éclatante, mais elle avait dans la physionomie et dans les manières une air de douceur qui lui attirait la bienveillance de tout le monde ; elle joignait à cela une ingénuité de caractère tout-à-fait aimable, parce qu'on voyait que c'était une suite de son innocence et de sa bonté. Il arriva qu'un jour, comme elle causait avec ses compagnes, une d'elles lui demanda si elle n'avait pas de regret de n'avoir point de frères. « Si j'en avais eu, dit-elle, je crois que je les aurais aimés ; mais je ne m'occupe pas à regretter ce que je n'ai pas connu : d'ailleurs ne vois-je pas que souvent ils tourmentent leurs sœurs? Ah ! s'ils étaient tous comme le damoisel de Brassaud, je regretterais davantage de n'en pas avoir ; car je sais que celui-là n'a jamais tourmenté ses sœurs; elles me l'ont souvent répété, et vous n'en direz pas toutes autant. » On pense facilement que les compagnes de Marie ne manquèrent pas de lui faire la guerre sur cet éloge du damoisel Sans-Chaloir; mais elle n'en fut pas troublée, parce qu'elle n'avait fait qu'exprimer une opinion et pas du tout un sentiment, ou du moins elle ne s'en doutait pas. Cette petite conversation fut rapportée à la comtesse qui se borna à dire que Marie avait raison et qu'elle n'avait pas besoin de cacher une pensée comme celle-là. Elle en avait elle-même parlé à sa fille qui avait fait la même réflexion.

Cependant à l'époque où nous en sommes, cette petite anecdote revint à l'esprit d'Almodie, elle examina Marie avec un nouvel intérêt, et trouva en elle les plus aima-

bles qualités qu'on pût désirer dans une fille de son âge. Elle approchait alors de dix-huit ans, elle était très-bien faite, et sa figure, sans être belle, était des plus attrayantes, parce que ses douces vertus se peignaient dans sa physionomie, et y répandaient un charme inexprimable.

Plus Almodie regardait la jeune Marie, plus elle croyait que si le malheur d'Olivier pouvait être adouci, ce serait par elle. Un jour, elle alla trouver la comtesse sa tante et lui raconta que le vieux sire Gaspard lui avait dit que probablement Olivier avait la maladie du pays, et que pour le guérir il fallait le faire revenir et tâcher de le marier, avant de le renvoyer en Bourgogne. « J'ai pensé, dit-elle, à cette aimable petite Marie de Servaux dont vous avez toujours paru si contente et dont tout le monde dit du bien. Mais vous savez, madame, ajouta la princesse, combien Olivier est farouche sur le chapitre des femmes; il ne faut pas nous hâter de lui faire connaître notre dessein; car il ne viendrait pas. Mais je vous ai entendu exprimer le desir de voir votre jeune neveu. Si vous demandiez au duc de Bourgogne de vous l'envoyer avec son nouveau gouverneur: Olivier ne verrait dans son voyage qu'une conséquence nécessaire de sa place. — Ma nièce, répondit Agnès, vous avez là deux bonnes idées. Marie est une aimable créature: je crois qu'après avoir desiré Olivier pour frère, elle ne le refusera pas pour mari. Quant à mon neveu, il est très-vrai que j'ai la plus grande envie de le voir. »

La comtesse ayant donc approuvé ce projet ne perdit pas de temps, et elle écrivit de suite au duc de Bourgogne qui fut charmé du desir que lui témoignait sa sœur. Il pensa aussi que c'était une très-bonne occasion de faire voyager son fils de bonne heure.

Olivier aurait vainement essayé de se dispenser de ce voyage ; car le duc prévint ses objections, en lui offrant, s'il se croyait trop faible pour aller à cheval, de lui donner une litière, parce que les médecins pensaient que le changement d'air lui était indispensable. Il partit donc avec son noble élève et une suite très-brillante, telle qu'il convenait au fils d'un grand prince.

Cependant, à chaque journée de chemin, Olivier sentait augmenter l'agitation à laquelle son âme était livrée, depuis l'annonce de son voyage. Souvent il se disait avec effroi : « Dieu, où suis-je ramené ! que deviendrais-je en présence de celle que j'avais fui trop tard ? Je vais achever de me consumer.... Mais du moins je l'aurais contemplée encore une fois.... Si, près d'expirer, je lui disais.... si du moins je lui faisais savoir que je meurs pour elle : est-ce qu'alors elle ne me le pardonnerait pas ?.... Mais non, ô mon Dieu ! donne-moi la force d'ensevelir mon secret avec moi. »

Malgré la violente agitation où ces pensées jetaient l'âme d'Olivier, le changement d'air, l'action du voyage, et peut-être aussi un charme intérieur, plus puissant que ses peines, rétablirent un peu sa santé, et il arriva plus fort qu'il n'était parti : ce qui n'empêcha pas qu'Almodie ne le trouvât très-changé, et ne souffrît beaucoup à sa vue.

L'accueil le plus brillant fut fait au jeune prince, et de très-belles fêtes furent données à son occasion. Au milieu de ce fracas, Almodie, occupée de l'infortuné chevalier dont elle avait fait le malheur, ne songeait qu'à la manière dont elle ferait part à Olivier de son nouveau dessein. Elle allait tous les jours à la chapelle réclamer l'assistance et les lumières d'en haut, pour cette démarche difficile. Un jour, pendant qu'elle y était, le temps tourna

à l'orage et devint si accablant, qu'après avoir fait quelques prières à genoux, la princesse s'assit et ne tarda pas à s'assoupir; alors il lui sembla voir Olivier, mais qui venait la remercier et lui présenter une petite fille belle comme un ange. Almodie embrassait cet enfant avec une affection extrême, et elle éprouvait un soulagement et une satisfaction qu'elle n'avait jamais connus. Ce bonheur paraissait partagé par Olivier et Marie. Dans sa joie, la princesse s'écriait : « Nous sommes donc enfin tous trois heureux ! » Dans ce moment elle crut se voir couverte d'un grand voile, et son émotion fut si vive qu'elle se réveilla. Toutefois, au lieu d'éprouver de l'effroi, elle continua à ressentir ce bien-être qui avait commencé pour elle, dans son rêve. La pieuse Almodie, sans se flatter d'avoir eu une vision, remercia Dieu du bienfait qu'il lui procurait et se sentit plus encouragée à poursuivre son projet. Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle fit appeler Olivier, et dès qu'ils furent seuls, elle lui dit : « Sire Olivier, j'ai reçu de vous de si grands services, qu'il est bien rare d'en éprouver de pareils, deux fois dans la vie, de la même personne. Je ne sais si vous êtes bien persuadé de ma reconnaissance; je puis vous assurer qu'il ne se passe point de jour que les actes de votre généreux dévouement ne se présentent à mon esprit, et que je ne prie Dieu de vous en récompenser dès ce monde : car il ne m'a pas rendue assez puissante, pour le faire moi-même. Cependant, loin que mes obligations envers vous me soient à charge, je viens encore vous demander un nouveau service, et je désire bien vivement que vous m'accordiez ce que j'ai à requérir de vous. — Ah ! madame, reprit Olivier, quel langage me tenez-vous là? Pensez-vous donc que j'aie cessé d'être votre serviteur, parce que vos bontés m'ont porté à un poste éloigné qui est au-dessus de mon

mérite? Que ne me donnez-vous des ordres? Vous me verrez faire tous mes efforts pour remplir mon devoir. — Je sais, Olivier, que vous avez toujours témoigné de l'éloignement pour ce que j'ai à vous proposer; mais vous avez tant fait pour moi, que vous ne me refuserez peut-être pas ce nouveau service. Sachez donc de quoi il s'agit. Le vieux seigneur de Servaux, en mourant, a légué sa fille à la comtesse, en la priant de la marier au plus honnête homme qu'elle connaîtrait. Ma tante, qui a une affection extrême pour la jeune Marie, m'a ordonné de l'aider dans l'acquittement de la commission qui lui a été confiée par la tendresse paternelle du vieux chevalier.

Depuis donc que l'orpheline de sire Servaux a quinze ans, je cherche quelqu'un par qui je puisse remplir l'engagement que j'ai, en quelque sorte, partagé avec la comtesse. Jamais il ne s'est présenté à mon esprit un chevalier plus digne de mon estime que vous, et je vous prie d'épouser la jeune Marie, orpheline du seigneur de Servaux.» Comme Almodie prononçait ces dernières paroles, elle s'aperçut qu'Olivier pâlissait, que ses yeux se troublaient, que ses genoux fléchissaient sous lui, et qu'il était prêt à s'évanouir; elle s'avança précipitamment pour le soutenir, en lui disant: « Olivier, asseyez-vous. » Et en même temps elle le força de s'asseoir dans un grand fauteuil qui se trouvait près de là. Olivier y tombe évanoui. La bonne princesse court à une armoire dont elle rapporte du vinaigre; elle en fait respirer à Olivier; elle lui en mouille les tempes et le front. Dès qu'il peut avoir quelqu'usage de ses sens, et qu'il s'aperçoit des soins dont il est l'objet, sans toutefois savoir qui les lui rendait, il fait un geste comme pour les repousser, en disant: « De grâce! laissez-moi plutôt mourir! — Non; Olivier, vous ne mourrez pas, reprit Almodie; vous m'accorderez ce que

je vous demande, et un jour vous serez heureux ; j'en ai l'assurance. » En disant ces paroles, la princesse continuait ses soins envers le jeune chevalier, qui, entrouvrant enfin les yeux ; et reconnaissant celle par qui il était secouru (car, dans son évanouissement, il avait perdu toute idée du lieu où il était) : « Quoi ! c'est vous, madame ! dit-il. » Et il se laissa tomber à genoux, les mains jointes ; puis, se prosternant tout-à-fait, il se mit à baiser la place que les pieds d'Almodie venaient de quitter, et à l'arroser de larmes. La sensible Almodie avait grand besoin de tout son courage, pour n'être pas trop attendrie. « Levez-vous, dit-elle, Olivier ; achevez de vous remettre et de m'entendre. Ce que je fais pour vous est bien peu de chose, et ne mérite pas tant de reconnaissance : songez donc à ce que je vous dois. » Olivier obéit ; et il voulait rester debout, mais la princesse lui commanda de s'asseoir, alla lui chercher de l'eau dans un beau gobelet de vermeil dont elle avait coutume de se servir et le força de boire ; puis ayant avancé un siége auprès de celui du chevalier, elle s'y plaça, et reprit ainsi courageusement sa conversation. « Ce que je viens de vous proposer, Olivier, est le vœu de votre mère, de la comtesse Agnès, du respectable sire Gaspard ; mais ce n'est pourtant qu'un vœu, et personne ne songe à vous en faire un ordre. Si vous aviez d'autres engagemens, ou seulement d'autres vues.... — Moi ! madame, reprit Olivier avec quelque vivacité, je n'ai aucun engagement, aucunes vues..... Mais, ajouta-il en réprimant son émotion, je voudrais rester libre. — Olivier, j'espère que vous ne me refuserez pas la main du plus honnête chevalier que je connaisse, pour accomplir les dispositions léguées à ma tante par un vieillard expirant, et que je me suis chargée de vous proposer. Toutefois, je ne prétends

pas surprendre votre consentement. Quoique vous deviez croire que, si je ne jugeais pas Marie de Servaux digne de vous, je ne songerais pas à vous unir à elle (car j'ai aussi pris un engagement envers votre bonheur); il est juste que vous la connaissiez et que vous preniez le temps de réfléchir à une affaire aussi importante. Consultez votre mère et vos amis, sur cette proposition. Je vous prie seulement de songer que vous me rendrez très-heureuse en l'acceptant. »

Pendant le discours d'Almodie, Olivier avait eu le temps de reporter ses pensées sur la scène qui venait de se passer; il ne se rappelait pas sans effroi le sentiment qui l'avait porté à se jeter à genoux devant Almodie, à baiser la place de ses pieds; il craignait que, pendant son évanouissement, il ne lui fût échappé quelques paroles qui eussent dévoilé son secret. Quoiqu'il n'eût aperçu aucun signe de courroux ni même d'étonnement chez la princesse, cependant il voulait prévenir les réflexions qu'elle pourrait faire sur la cause de son évanouissement. « Madame, lui dit-il, je suis bien honteux de l'accident qui vient de m'arriver et de toute la peine que je vous ai causée; mais je suis si faible, depuis quelque temps, que tout ce qui m'étonne me cause une émotion dont je ne suis pas le maître, et je sens que dans de tels momens ma raison s'égare. Je vous prie donc de me pardonner ce qui, dans mes actions ou dans mes paroles, aurait semblé s'écarter du dévouement et du respect que vous doit votre serviteur. — Rassurez-vous, Olivier, dit la princesse, je vous connais trop pour mal interpréter aucune action de vous. »

Olivier s'étant retiré, alla se livrer, dans la solitude, à toutes les pensées que la proposition qu'il venait d'entendre pouvait faire naître dans son esprit. « Ah! di-

sait-il, est-ce bien à moi que la princesse veut confier le bonheur d'une orpheline qu'on lui a léguée? Est-ce que cette pauvre créature n'aura pas besoin d'être aimée? Et moi, puis-je aimer quelque chose? O Almodie! si vous connaissiez l'état de mon cœur!..... peut-être que c'est alors que vous désireriez le plus me distraire d'un égarement insensé, par un attachement légitime. Mais pourriez-vous croire qu'il fût en ma puissance de vous obéir en cela? Et ne hasarderiez-vous pas trop le bonheur de celle à qui vous vous intéressez?»

Le malheureux Olivier passa plusieurs heures livré à ces tumultueuses réflexions, jusqu'à ce que les soins qu'il devait à son noble élève vinssent le forcer de s'en arracher. Il se rendit, avec le jeune prince, chez la comtesse, qui, après quelques paroles d'amitié adressées à son neveu, se fit suivre par le chevalier, dans une chambre voisine, et lui dit: « Sire Olivier, ma nièce vous a sans doute parlé d'un projet qu'elle m'a dérobé, car je me reproche de ne l'avoir pas imaginé la première. — Oui, madame, répondit le chevalier, la princesse m'a dit que vous aviez eu, ainsi qu'elle, la bonté de vous occuper de moi. J'en suis pénétré de reconnaissance, mais.... — Olivier, interrompit Agnès, je serais au désespoir que vous eussiez de bonnes raisons à opposer à ce dessein. Je vous prie, ne m'en donnez que de mauvaises. Cette petite Marie est un ange! Almodie et moi désirerions avec passion qu'elle fût heureuse, et pour être certaines de son bonheur, nous ne voudrions pas la donner à un autre qu'à vous. — Madame, reprit Olivier, je ne sais comment répondre aux choses trop flatteuses que votre bienveillance vous suggère. Je suis fort embarrassé aussi dans le choix des motifs que je pourrais objecter au projet dont vous avez daigné vous occuper. Car si vous me défendez, de votre

propre bouche, de vous en présenter de raisonnables, mon respect ne m'interdit pas moins de vous en énoncer d'autres. — Eh bien! voilà justement où je veux vous amener, répondit Agnès en riant. » Olivier, malgré sa cruelle tristesse, ne put s'empêcher de sourire un peu. « Mais enfin, madame, reprit-il, puisqu'il m'est impossible de parler de moi, savez-vous si votre aimable orpheline serait disposée à entrer, sans répugnance, dans vos vues? Car, quelque droit que vous ayez sur elle, vous ne voudriez pas, sans doute, la contraindre. — Je ne la contraindrai pas, elle n'aura aucune répugnance. Quant à celles du *damoisel Sans-Chaloir* pour le mariage, c'est ce dont je ne m'occupe pas du tout. Il vaincra cela comme il a vaincu les Maures. » Après ces paroles, la comtesse rentra dans son salon, et ne parla plus que de choses générales.

Le pauvre chevalier touché des bontés des deux princesses, mais ne pouvant obtenir, de son cœur malade, le sacrifice que la raison lui commandait, était accablé de sa position. Pour faire diversion à ce tourment, il alla voir sa mère et ses sœurs; mais là, il eut un nouvel assaut non moins difficile à soutenir que les autres. La dame de Brassaud connaissait la jeune Marie et même l'avait eue chez elle, où cette aimable enfant s'était liée d'amitié avec ses filles. Ayant d'autre part un désir très-vif de voir son fils marié, elle ne trouvait rien de plus convenable que de l'unir à la fille du seigneur de Servaux, d'autant plus que Marie étant orpheline et fille unique, elle était destinée à n'avoir d'autre intérêt que ceux de son mari. Tous ces motifs furent présentés à Olivier, avec les instances d'une mère à laquelle il était accoutumé de ne rien refuser. Cependant il se défendit de lui faire aucune promesse, se réservant de méditer davantage sur cette grande

affaire. Il lui restait encore à traiter ce sujet avec sire Gaspard ; et il espérait mieux se tirer de cette discussion que des autres. Mais malheureusement il ne se trouva aucune objection acceptable à présenter, qu'une vague répugnance pour le mariage; à quoi le seigneur de Varzay répondit : « — Croyez-moi, mon jeune ami, former à votre âge le projet de rester dans le monde, sans vous marier, c'est vous exposer à tomber, tôt ou tard, dans un libertinage coupable et honteux, ou à vous laisser peut-être surprendre par quelque passion extravagante qui vous rendrait malheureux, quand même elle resterait cachée; et plus malheureux encore, si elle éclatait, parce qu'elle vous couvrirait de ridicule. Vous ne pouvez vous tirer de semblables écueils qu'en vous mariant, ou en entrant en religion : mais ce dernier parti désolerait votre mère qui vous voit le seul héritier de votre nom ; de plus vous avez fait un trop honorable début dans la carrière des armes, pour y renoncer déjà.

Heureusement pour Olivier que cette conversation avait eu lieu dans une allée de jardin, et en se promenant, de sorte que le vieux chevalier qui n'était pas en face du seigneur de Brassaud, n'avait pas remarqué l'effet qu'avait produit sur le visage de son jeune ami, certaine phrase de son discours. Olivier avait pâli d'effroi et puis rougi, lorsque sire Gaspard avait parlé d'une passion insensée. Il avait eu le temps de se remettre, pendant le reste de l'entretien, mais l'impression lui en resta ; et ce fut le motif qui le détermina le plus, à se soumettre au parti qu'on voulait lui faire prendre. Il aurait consenti à être enterré vivant, s'il l'avait fallu pour que son secret fût enseveli avec lui. Il se rappela alors combien de fois il avait été près de se trahir. Tout récemment encore, il s'était évanoui devant la princesse et il était tombé à ses genoux,

il avait baisé la place de ses pieds. « Sire Gaspard, dit-il au vieux chevalier, je vois que c'est une conspiration de tous mes amis de vouloir me marier. J'ai résisté aux sollicitations bienveillantes des princesses, aux tendres instances de ma mère et de mes sœurs; j'espérais que vous me soutiendriez: au lieu de cela vous m'accablez; je succombe, et je me rends. Je vous prie de vous charger de dire à la comtesse que je ferai tout ce qu'elle ordonnera; pour moi je retournerai, demain, chez ma mère, lui faire part de ma résolution. »

Le seigneur de Varzay s'empressa de s'acquitter de sa commission. « Sire Gaspard, lui dit la comtesse, vous m'apportez une nouvelle qui me plaît beaucoup, quoique je ne vous cache pas que je suis jalouse de ce que vous avez eu plus de crédit que moi sur l'esprit d'Olivier; on voit bien qu'il n'est pas bon courtisan, car autrement il m'aurait ménagé l'honneur de ce succès. Mais je lui pardonne sans peine, et je ne veux plus m'occuper que de fixer son bonheur et celui de l'aimable petite créature que j'unis à lui. »

Dès qu'Agnès revit Almodie, elle lui dit : — « Ma nièce, sire Gaspard a été plus habile que vous et moi à persuader Olivier : mais n'en soyons pas trop piquées, car il a eu plus de crédit même que la dame de Brassaud, pour qui cependant le jeune chevalier a toujours témoigné de bien tendres égards; je ne sais comment le seigneur de Varzay s'y est pris. Quoi qu'il en soit, il m'a assuré qu'Olivier était à ma disposition, pour le mariage. En conséquence, je vais instruire la jeune Marie de nos projets sur elle, et quand je lui aurai parlé, je vous l'enverrai, pour qu'elle vous remercie. »

La comtesse ayant donc fait venir la demoiselle de Servaux, lui dit : « — Marie, j'ai toujours beaucoup es-

timé votre père; et quand il vous a léguée à moi, je vous ai reçue avec le plus grand plaisir; depuis je n'ai eu lieu que de me féliciter de vous avoir témoigné des bontés. Votre père, qui comptait avec raison sur mon désir de reconnaître ses bons services, m'a particulièrement priée de veiller à ce que vous eussiez pour mari un brave et loyal gentilhomme: le temps est venu de s'occuper de votre établissement, et je crois avoir trouvé un chevalier qui réunit toutes les qualités qui peuvent rendre heureuse une femme raisonnable. Je désire vivement qu'il vous convienne. Il vous est déjà connu. Il n'est pas en mon pouvoir de vous le donner pour *frère*; mais je puis vous le donner pour époux. » Ici, la jeune Marie qui écoutait Agnès, en la regardant avec beaucoup d'attention et de respect, rougit et baissa les yeux. —« Ma chère enfant, continua la comtesse, quoique toutes les convenances paraissent se trouver dans le parti que je vous propose, cependant je ne puis être éclairée que par vous sur la condition la plus importante pour cette affaire : c'est que le chevalier dont je veux parler et que je pense que vous avez deviné, ne vous soit pas désagréable. Car je ne supposerai jamais que votre père m'ait donné le droit de vous contraindre. J'ai donc besoin que vous me répondiez. — Madame, dit alors Marie, avec beaucoup d'attendrissement, je n'ai cessé de bénir tous les jours la mémoire de mon père pour toutes ses dispositions à mon égard; mais surtout de ce qu'il a osé, en mourant, me recommander particulièrement à vos bontés et à celles de madame Almodie. S'il vivait, il ne me contraindrait certainement pas, car je n'aurais d'autres volontés que les siennes. Puisque vous daignez me tenir lieu des bons parens que j'ai perdus et suppléer à mon inexpérience, je n'aurai jamais d'autres volontés que les vôtres. » Et alors elle s'agenouilla devant la prin-

cesse, qui la fit relever en lui donnant sa main à baiser; et lorsqu'elle fut debout, elle la baisa elle-même sur le front, en lui disant : — « Allez, ma chère enfant, pensez à cette grande affaire; dans quelques momens, je vous ferai conduire chez ma nièce, que vous remercîrez : car c'est elle qui a conçu la première le projet dont je viens de vous entretenir; mais je l'ai adopté si volontiers, que j'exige une part dans la reconnaissance que vous lui paîrez un jour. »

Lorsque la demoiselle de Servaux fut en présence de la princesse Almodie, celle-ci lui dit : « Aimable Marie, j'étais bien aise de vous entretenir un peu sur le grand événement dont la comtesse vient de vous instruire. Vous allez épouser le jeune chevalier le plus digne d'être aimé que ma tante et moi connaissions. En vous le proposant, nous croyons l'une et l'autre accomplir en entier le vœu de votre père; comme aussi, en vous donnant à sire Olivier, nous pensons acquitter de très-grandes obligations que nous lui avons: car sachez que son bonheur nous est bien cher. Vous nous paraissez donc destinés l'un pour l'autre. Cependant, ma chère Marie, je dois vous prémunir contre de trop brillantes images qui pourraient occuper votre esprit, et auxquelles il vous en coûterait trop ensuite de renoncer. Plus sire Olivier vous connaîtra, et plus il vous aimera, je vous le garantis; mais ne vous attendez pas d'abord à ces démonstrations vives, à ces adorations continuelles dont vous avez pu entendre dire que les nouveaux maris sont si souvent prodigues. Sire Olivier était autrefois fort gai; mais il sort d'une espèce de maladie dont un des effets est de laisser, pour long-temps, après elle, un malaise et une tristesse dont on ne peut pas toujours se défendre. Ne vous étonnez donc pas, et ne vous affligez point, si, même auprès de vous,

il paraît atteint d'accès de mélancolie. Ne lui en faites surtout jamais de reproches; n'exigez pas qu'à votre gré il bannisse toute tristesse : je vous réponds que son humeur n'influera jamais sur ses procédés à votre égard. Les ordres du duc de Bourgogne ne lui permettent pas un long séjour dans ce pays-ci. Vous partirez donc, peu de temps après votre mariage. Vous savez combien sire Olivier aime sa mère et ses sœurs; il ne les quittera pas, sans beaucoup de regrets : attendez-vous donc à voir alors redoubler ses chagrins. Loin de lui en savoir mauvais gré, n'oubliez pas qu'un bon fils est presque toujours un bon mari. Vos tendres soins, sans exigeance, dissiperont peu à peu sa tristesse; il ne tardera pas à voir en vous un objet qui lui rappellera tous ceux de ses affections, parce que vous viendrez du pays où sont les personnes qu'il a appris à aimer; vous lui en deviendrez d'autant plus chère; il vous saura gré aussi de toute la déférence que vous aurez eue pour ses chagrins; il étudiera et appréciera vos aimables qualités, et j'ose vous prédire que vous serez la femme la plus tendrement et la plus constamment aimée; tandis qu'on en compte beaucoup qui, à l'époque de leur mariage, semblaient un objet d'idolâtrie pour leurs maris, et qui en ont été promptement et injurieusement délaissées : les feux de paille sont les plus vifs, mais ils durent peu. »

« Madame, répondit Marie, lorsque la princesse eut cessé de parler, je n'ignore pas que c'est uniquement à vos bontés et à celles de madame Agnès que je suis redevable de ce que sire Olivier jette les yeux sur moi. La cour de la comtesse d'Anjou renferme plus d'une fille noble qui me passe en richesse et en beauté, et dont sire Olivier n'aurait pas inutilement recherché la main. Il a préféré celle que vous honoriez d'une protection parti-

culière. Je me ferai un devoir de régler ma conduite sur vos leçons. Je ne les perdrai jamais de vue, et j'espère les mettre à profit. Je vous prie de croire, madame, à mon humble reconnaissance pour vos incomparables bontés; j'y reconnais l'effet de la bénédiction que me donna mon père en mourant, et du soin qu'il prit de me recommander à la bienveillance de la comtesse et à la vôtre. »

Marie s'était mise à genoux, pour prononcer ces dernières paroles. La princesse, en la faisant relever, l'embrassa avec une tendre affection, et la congédia.

Olivier revint de la campagne où il avait laissé sa mère bien heureuse. Lorsqu'il alla rendre ses devoirs à la comtesse, il trouva chez elle Almodie. Les deux princesses le remercièrent avec autant de reconnaissance de ce qu'il consentait à être heureux, que d'un service éminent qu'il aurait pu leur rendre. Agnès lui dit : « A présent, sire Olivier, il faut que vous fassiez votre déclaration à la DAME DE VOS PENSÉES. » A ce mot, Olivier, surpris, rougit, et eut bien de la peine à s'empêcher de soupirer; cependant il se remit. « Puisque vous m'y autorisez, madame, et que même vous me l'ordonnez, je suis prêt à vous obéir. » Agnès fit appeler Marie, qui, ayant aperçu sire Olivier, en entrant, fut fort troublée, et rougit beaucoup. Olivier n'était guère moins embarrassé qu'elle; cependant comme il était la franchise même, il se tira de cette position difficile, en exposant naïvement la vérité. « Mademoiselle, lui dit-il, les hautes et nobles dames qui sont ici, et dont je fais profession d'être éternellement l'homme lige, n'ont cessé de m'accabler de bienfaits, depuis le premier jour où j'ai été admis à leur service; elles veulent y mettre le comble aujourd'hui, en m'enjoignant de vous demander votre

main. J'ai trop de soumission à leurs ordres et trop de foi dans leurs lumières, pour ne pas leur obéir. Je ne vous cache pas qu'il y a peu de jours que je ne songeais pas à me marier; mais je puis vous déclarer, foi de chevalier, qu'il n'y a aucune demoiselle à qui je m'estimasse plus heureux d'unir mon sort qu'à vous. Cependant j'ai une condition à vous proposer, et même à vous imposer : c'est que vous ne consentiez pas à ce que rien soit ajouté à la fortune qui vous revient de vos parens. Je vous trouve assez riche de votre héritage, et surtout de vos vertus et de vos aimables qualités. Je serais fâché que l'on pût croire qu'aucun autre avantage ou quelque espérance d'accroissement de fortune ait pu me déterminer, dans la démarche que je fais.

— « Que dites-vous là, chevalier? interrompit vivement la comtesse; c'est une trahison. Nous sommes bien maîtresse de nos dons. De quel droit prétendez-vous arrêter nos largesses? Et d'ailleurs qui vous a dit que cette aimable enfant vous trouve assez riche pour elle? — Madame, reprit Olivier, la demoiselle de Servaux est encore libre : si elle préfère un mari qui lui permette d'être plus riche, je me retire. Quant à moi, je la voudrais plus pauvre. » Et il se tut, en regardant Marie. « Sire chevalier, dit alors la demoiselle de Servaux, avec un air tout-à-fait content, votre désintéressement me flatte trop, pour que je ne me conforme pas, avec la plus grande joie, à vos intentions. — Méchant petit couple! interrompit la comtesse, avec un air de dépit tout-à-fait aimable, comme ils s'entendent déjà! ils sont bien faits l'un pour l'autre! Mais qui vous a dit, sire Olivier, que nous eussions des projets? — Madame, répondit le chevalier, en fait de bienfaisance, je suis toujours prêt à vous soupçonner de quelque chose. Si je n'étais pas le

plus humble de vos serviteurs, j'oserais vous demander si, dans ce cas-ci, je me suis trompé? — Vous n'en saurez rien, pour vous punir, » reprit la comtesse.

Olivier savait ce qu'il disait : il avait appris, par hasard, que l'argentier de la comtesse était en marché pour un joli petit fief, voisin de la terre de Servaux, et il se doutait bien de la destination qu'il devait avoir. Mais il tint si bon, qu'il fallut y renoncer.

Cependant la comtesse avait dit : « Nous discuterons cette affaire, dans un autre moment. Aujourd'hui, Olivier, il faut que vous alliez chez votre mère, et que vous la rameniez demain. Je ne veux point qu'on fasse languir une affaire décidée, et dont j'ai fort à cœur de voir l'accomplissement. »

A partir de ce jour, Almodie n'eut plus d'entretien particulier avec Olivier; mais toutes les fois qu'elle le voyait chez la comtesse, elle lui parlait avec une si douce affection et en même temps avec une si haute sagesse, que le pauvre chevalier se sentait à la fois pénétré de la plus tendre reconnaissance, et subjugué par la raison.

Le mariage se fit, dans le château, avec un petit concours des parens les plus proches des deux époux. Le seigneur de Varzay conduisit Marie à l'autel. Les princesses se vengèrent de ce qu'elles n'avaient pas pu faire accepter des terres à la nouvelle mariée, en la comblant de cadeaux. La mère et les sœurs d'Olivier, à qui il avait distribué toute la part de joyaux qui lui était revenue de la dépouille de l'émir Almazin, donnèrent à l'envi tout ce qui s'y trouvait de plus beau, à leur belle-sœur, et elles lui en auraient donné encore davantage, si elle ne s'y était absolument refusée.

Olivier ne resta qu'un mois en Saintonge, après son mariage. Avant qu'il se mît en route pour la Bourgogne,

la comtesse voulut qu'il allât avec son jeune élève visiter les côtes, depuis l'embouchure de la Charente jusqu'à Bordeaux. Il faut, dit-elle, que mon neveu sache ce que c'est que la mer et ses ports; il n'y en a pas beaucoup en Bourgogne. Il s'embarquera peut-être un jour pour le saint voyage; je veux qu'il soit moins étonné à la vue de la mer. Je tiens surtout à ce qu'il connaisse notre charmante île d'Oleron et qu'il y prenne les *déduits* de la chasse et de la pêche.

En effet, cette île était un lieu de délices où les comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, avaient rassemblé une grande quantité *de bêtes fauves* (10) qui s'y trouvaient renfermées dans un parc naturel; et ces princes allaient s'y délasser des fatigues de la guerre ou des autres soucis du gouvernement, par la vénerie, la fauconnerie et même par la pêche. Le jeune prince fut enchanté pendant tout ce voyage, et Olivier en revint avec une amélioration dans sa santé qui charma tous ses amis.

Peu de jours après leur retour de Bordeaux, Olivier et son élève se disposèrent à retourner en Bourgogne. La veille de leur départ, Almodie fit venir Marie, et après l'avoir louée sur la manière parfaite dont elle se conduisait dans sa nouvelle position, elle lui recommanda de nouveau le bonheur d'Olivier avec de si tendres instances, qu'une sœur, ou une mère n'auraient pu mieux faire. Lorsqu'elle la congédia, Marie, après l'avoir remerciée de toutes ses bontés, voulut se mettre à genoux et lui baiser la main : mais Almodie l'embrassa tendrement, sans pouvoir parler et avec des yeux rouges et humides des larmes qu'ils retenaient; elle la suivit de ses regards jusqu'à la porte; et lorsque la jeune dame fut sortie, la princesse tombant sur un fauteuil resta longtemps plongée dans un grand attendrissement.

Il y avait environ un an qu'Olivier était en Bourgogne avec sa femme, lorsque le prince Ranulphe mourut, à la suite d'une douloureuse maladie, dans laquelle la vertueuse Almodie lui donna les soins les plus touchans. Olivier ayant été instruit de cet événement, se hâta d'écrire à la comtesse Agnès que, dans son voyage à Bourbon, il avait eu occasion de juger des belles qualités de l'héritier de cette noble maison; qu'il l'avait entendu parler avec admiration de la princesse Almodie, que ce seigneur avait vue très-jeune à Dijon, et dont la renommée l'avait souvent entretenu. Olivier ajoutait qu'il était persuadé que le fils du sire de Bourbon serait facilement amené à désirer et à demander la main de cette jeune et aimable veuve, pour peu qu'on lui en suggérât l'idée; que si cette alliance convenait à madame Agnès et qu'elle daignât lui en confier la négociation, il aurait beaucoup de facilités à l'entamer, par les relations très-fréquentes du duc de Bourgogne avec le sire de Bourbon; qu'on la traiterait secrètement, jusqu'à ce que les convenances permissent de lui donner de la publicité.

Agnès ne tarda pas à faire part à la princesse de Bourgogne de cette idée, en lui disant: « Ma nièce, je n'ai pas été aussi heureuse que je le désirais et le croyais, dans le choix de votre premier mari; mais Olivier est un homme bien sage et qui n'est point, comme je pouvais l'être, prévenu par des affections de famille: s'il croit le jeune Archambaud de Bourbon digne de vous, croyez qu'il l'est en effet. »

Almodie lui répondit: « Madame, je vous rends grâce de votre tendre intérêt pour moi; et je vous prie de remercier Olivier de ce qu'il continue à s'occuper de mon sort: mais, quoique jeune, je crois avoir reconnu que le monde a plus d'orages que de calmes; et avec votre agré-

ment et celui du comte mon père, je me propose d'y renoncer. » Agnès fort étonnée de cette réponse combattit le dessein de sa nièce par toutes les raisons qui se présentaient facilement à elle. Mais voyant qu'elle gagnait peu sur l'esprit d'Almodie, elle lui dit : « Ma chère enfant, je vous laisse tout le temps de réfléchir à cette grande résolution : je vais écrire à Olivier qu'il attende de nouveaux ordres, avant d'entamer aucune ouverture sur le projet dont il m'a fait part. En même temps j'instruirai le duc de Bourgogne et le comte de Dôle, votre père, non pas de votre projet, mais de votre envie de quitter le monde. »

Le temps ne fit que fortifier Almodie dans son dessein, malgré les tendres représentations de la comtesse. Celle-ci, vaincue par la résolution de la jeune princesse, lui dit enfin : puisque vous voulez absolument quitter le monde, je ne veux pas que vous entriez dans aucune communauté déjà existante. Il en sera fondé une pour vous, et je suis sûre d'être approuvée en cela par le comte mon mari ; car nous avions, depuis long-temps, un semblable projet en vue. Vous aurez le choix du lieu, et je me propose d'ajouter aux biens que le comte et moi avions destinés à cette fondation, les sommes et les terres que j'avais l'intention de vous donner, pour votre second mariage, sans préjudice à mes anciens dons, desquels vous avez tout droit de disposer.

Almodie charmée de voir la comtesse seconder si généreusement ses désirs, l'embrassa tendrement et lui dit que, puisqu'elle lui laissait le choix de l'emplacement de sa fondation, elle désirait rebâtir sur de plus grandes dimensions la petite chapelle qui était près de Saint-Palais, et construire tout auprès un moutier de filles nobles.

Agnès, qui n'avait pas moins de dévotion à cette chapelle qu'Almodie, approuva fort son choix. Les murs de la nouvelle église furent élevés tout autour de l'ancienne chapelle, sans que le service divin y fût jamais interrompu; seulement on suspendait le travail des ouvriers, tous les matins, pendant le temps de la messe. Lorsque la nouvelle église fut ainsi construite, on consacra une des chapelles que l'on isola de la nef et du chœur, par une cloison, et dans laquelle on entrait par dehors. Alors on abattit et on enleva l'ancienne chapelle; et l'autel ainsi que les ornemens intérieurs de la grande église furent achevés. Quand tout fut terminé, la cloison de la petite chapelle neuve tomba, et le nouvel édifice parut dans tout son entier; sans que la messe eût manqué un seul jour, en ce lieu, pendant les trois ans que dura la construction de ce bâtiment. Dès qu'il fut débarrassé de toute trace d'ouvriers, les archevêques et évêques que le comte et la comtesse d'Anjou avaient invités à sa dédicace assistèrent à cette cérémonie qui fut célébrée par le vénérable Arnulfe, évêque de Saintes. Il fut dressé un acte de cette dédicace qui fut *signé* (11) par tous ces dignes prélats.

En même temps que l'église s'était élevé un moutier fort beau, quoiqu'il fût loin d'être aussi grand qu'on le voit aujourd'hui; car presque tous les ducs de Guyenne et les rois d'Angleterre y ont fait des agrandissemens et embellissemens, entr'autres la reine Aliénor qui s'y retira pendant une partie du temps qui s'écoula entre ses deux mariages. Il semble, ajouta sire Etienne en regardant Blanche et les hautes personnes qui composaient son auditoire, que ces princes aient prévu le grand honneur auquel ce noble édifice était destiné de nos jours. Quoi qu'il en soit, les bâtimens du comte d'Anjou et de la comtesse Agnès que l'on reconnaît encore furent ter-

minés en même temps que la chapelle, et les illustres fondateurs qui avaient rassemblé leurs plus grands vassaux, leur firent donner lecture de l'acte de fondation où étaient établis les grands biens dont ils dotaient la nouvelle abbaye. Tous ces seigneurs *apposèrent leurs scels à cet acte* (12).

Ces dispositions étant faites, la veuve de Ranulphe, qui avait reçu pour cela l'approbation du comte de Dôle, son père, et du duc de Bourgogne, son oncle, prit le voile avec vingt filles ou veuves nobles, sous la règle de saint Benoît, et elle fut de suite nommée abbesse du nouveau moutier où elle réunit en même temps de saintes nones déjà accoutumées à la vie monastique.

Ce fut un spectacle bien touchant et bien édifiant, de voir une princesse aussi jeune et aussi belle qu'Almodie, douée de tous les avantages qui pouvaient lui préparer une existence agréable et brillante dans le monde, renoncer à toutes ses séductions, pour se consacrer, sous le voile, à l'exercice de la religion et de la charité. Toutefois, les personnes qui la connaissaient bien, savaient qu'elle ne faisait qu'acquérir un peu plus de liberté pour se livrer aux pratiques religieuses et au soulagement des pauvres. Cependant, cette modeste princesse, comme si elle eût eu besoin de faire oublier ce qu'elle avait été dans le monde, voulut quitter le nom d'Almodie qu'elle y avait porté, pour prendre celui de Constance, en l'honneur de la fille du grand Constantin qui, après avoir été fiancée, avait aussi consacré sa vie à la retraite et à la chasteté.

L'abbesse Constance gouvernait son moutier depuis six ans, à la grande édification de ceux qui étaient à même de contempler sa conduite, lorsqu'Olivier vint à Saintes, avec sa femme et une petite fille qu'il avait eue

dans la seconde année de son mariage. Comme au moment de son arrivée Marie se trouvait un peu fatiguée et, indisposée, Olivier alla seul au couvent. Son entrevue avec la noble abbesse fut des plus touchantes. « Olivier, lui dit-elle, vous êtes donc enfin heureux? — Oui, madame, grâce à la femme angélique que vous m'avez donnée; mais j'ai eu bien de la peine à le devenir, car j'étais grandement malade, quand je l'ai prise. — Je puis vous dire, Olivier, interrompit Constance, que je n'ai jamais prié le ciel avec plus d'ardeur, que pour votre guérison. J'ignore si mes prières ont mérité d'être entendues; mais à quelque cause que vous deviez votre bonheur actuel, je bénis Dieu de toute mon âme du bien qu'il vous a enfin accordé. Oh! que je le remercie surtout de m'avoir si bien guidée dans le choix de la femme que je vous ai tant pressé d'accepter! Et moi aussi je suis heureuse, depuis que j'ai appris que le calme vous était rendu; vous me voyez ici dans une fort douce retraite; je n'ai pas fait un grand sacrifice, en renonçant au monde. Mais amenez-moi donc, le plus tôt possible, cette aimable Marie à qui j'ai tant d'obligations, et votre joli enfant, afin que je voie l'accomplissement d'un rêve que j'ai fait, lorsque j'étais si occupée de vous marier. »

Olivier revint le lendemain, avec sa femme et sa fille. Almodie fit un cri en les voyant. « C'est bien elle; c'est l'aimable enfant que j'ai vue, dit-elle, donnez-la moi bien vite, que je l'embrasse. » Marie conduisit sa petite fille un peu timide auprès de l'abbesse, qui la prit sur ses genoux et l'accabla de caresses, non sans verser quelques larmes. « Je me rappelle, ajouta Constance, qu'en voyant ce charmant enfant dans mon rêve, je me suis écriée: Nous sommes donc enfin tous heureux! Eh bien! je le répète aujourd'hui: Marie, c'est à vous que nous le devons, après

Dieu, de qui émane tout bien. Je ne cesserai de le prier qu'il conserve son ouvrage, jusqu'à ce qu'il daigne nous appeler tous à lui.

La princesse fut exaucée ; l'aimable couple parcourut, sans nuage, une longue carrière, et Almodie elle-même coula des jours sereins et calmes, dans l'exercice continuel d'une piété et d'une charité actives. »

« Telle est, madame, dit alors Etienne, en s'interrompant et s'adressant à Blanche, l'histoire de la fondation de l'abbaye de Saintes, que vous m'aviez demandée. Je désire que mon long récit n'ait pas trop fatigué le noble auditoire qui a daigné me prêter une si bienveillante attention. »

« Seigneur de Rochemont, répondit Blanche, je vous remercie de votre histoire, elle m'a fait un grand plaisir, et je vois que tout le monde l'a écoutée avec un pareil intérêt. » Puis, comme elle était près d'Etienne, elle lui dit plus bas : « Je vous sais gré, sire chevalier, de n'avoir jamais prononcé que la princesse Almodie aimât Olivier; ce sont des égards que l'on doit aux grandes dames. Rien ne me paraît plus inconvenant que d'en parler d'une autre manière. — Madame, répondit Etienne, j'aurais été fort téméraire d'énoncer une pareille chose, car je ne pouvais l'affirmer ; et la princesse elle-même n'en savait rien, tant elle était vertueuse. — C'est parfait, sire Etienne, vous êtes dans les vrais principes ; je veux vous donner, un jour, une histoire à faire, et peut-être deux. » Par la première, elle entendait celle de son aïeule Aliénor de Guienne, parce que cette princesse avait été cruellement traitée, jusque-là, par les historiens français, anglais et gascons. Quant à l'autre, je ne saurais affirmer de qui elle voulait parler.

Quoi qu'il en soit, elle ajouta : « Je vois, sire Etienne,

que vous avez eu peur de recommencer votre histoire une quatrième fois; car vous en avez bien pressé la fin. Voilà des gens qui n'ont plus guère de mystère en se parlant, et vous ne m'avez pas dit ce qui les avait ainsi mis au courant de leur position. Je ne vous en tiens pas quitte, vous me conterez cela, à moi toute seule, une autre fois. Mais nous approchons de la ville, et il faut bien que nos ménestrels nous fassent une entrée triomphante. » Alors elle donna l'ordre qu'ils jouassent ; mais ils lui firent une terrible *mélodie*, car ils avaient passé à boire, tout le temps qu'ils auraient dû jouer. Heureusement que la musique ne fut pas longue.

De toutes les personnes qui avaient entendu le récit du seigneur de Rochemont, aucune ne l'avait écouté avec plus d'intérêt que sire Raoul ; non que sa situation se trouvât entièrement analogue à celle du chevalier dont il venait d'entendre raconter les souffrances; mais il se voyait, ainsi qu'Olivier, dominé par un sentiment dont il ne pouvait prévoir la guérison.

Cependant, le projet de la reine Blanche, de faire une neuvaine à la fontaine de sainte Ustelle, n'avait pas tardé à se répandre, parmi ses courtisans et dans la ville de Saintes. Le lendemain, sur tous les chemins et sentiers qui conduisaient aux arènes, on vit des pèlerins et des pèlerines s'avancer vers la fontaine, tenant d'une main un gobelet et de l'autre un livre ou un chapelet. On apprit, avec grand regret, qu'une légère indisposition avait empêché la reine de s'y rendre. Le jour suivant elle y alla ; mais de si grand matin qu'elle devança tout le monde. On espérait au moins se trouver sur son passage, à son retour ; mais Blanche, après avoir bu à la fontaine et fait ses prières, monta à cheval et alla se promener dans la campagne jusqu'au château de Brassaud. Elle n'y vit guère que des

ruines, car depuis deux siècles il n'était plus habité, mais le pays de Bocage, que Blanche traversa, et la belle vue du bassin de la Charente, dont elle jouit à son retour, sous un nouvel aspect, lui firent trouver sa course fort agréable, et la mirent de très-bonne humeur. Le soir, elle sut la grande affluence qu'il y avait eue le matin à la fontaine de sainte Ustelle. Diverses occupations qui se succédèrent ne lui permirent pas de continuer sa neuvaine, mais elle la fit accomplir par son chapelain, répandit de grandes aumônes, et annonça qu'au lieu d'une petite fille, elle en doterait trois. Blanche voulut pourtant clore sa neuvaine, en personne. Elle se rendit donc le neuvième jour à la fontaine, avec son chapelain, son chambellan et une seule de ses dames, sans prévenir aucune autre personne. Elle ne rencontra sur sa route qu'une dame fort pieuse et fort modeste, qui, voyant venir la reine, se détourna de son chemin pour se dérober à sa vue. Le soir, à son cercle, la reine s'approchant d'elle, lui dit d'une voix assez haute : « Madame, je n'ai pu apercevoir que vous, ce matin, en allant à la fontaine de sainte Ustelle, et encore vous sembliez chercher à m'éviter. Je ne sais pas pourquoi on se cache de moi, pour faire le bien. Sans doute ce pèlerinage n'est pas une chose obligée, mais l'intention peut rendre méritoires les plus petits actes de dévotion, et je n'aime pas qu'on ait honte de s'y livrer. » Blanche dit ces paroles d'un air si naturel que quelques personnes y furent prises; mais ce fut bien le petit nombre. On prétend, toutefois, qu'une dame un peu naïve allait se justifier, lorsque sa voisine l'arrêta. L'affectation que mit la reine à ne parler, presque de tout le soir, qu'à la même dame qu'elle avait surprise se cachant d'elle, et le surcroît de bonté qu'elle lui témoigna, ne laissa aucun doute sur l'interprétation de ses paroles. Blan-

che fit plus, elle choisit cette dame pour tenir à sa place, sur les fonts, les trois petites filles qu'elle dota et qu'elle nomma Ustelle-Blanche.

Cependant la reine reprit ses longues courses, pour visiter la nouvelle conquête du roi son fils, toujours accompagnée du seigneur de Rochemont, mais non de sire Raoul qui ne pouvait plus la suivre : car au lieu de guérir de la contusion qu'il avait reçue à la poitrine, il en souffrait de plus en plus; et on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était formé chez lui un abcès, sous la clavicule, ce qui le soumit à des traitemens longs et difficiles. Tant que la cour de Louis resta à Saintes, les *physiciens* de ce bon roi ou ceux de madame Blanche ne cessèrent de donner leurs soins au brave chevalier; mais les besoins du royaume rappelant le monarque français dans la capitale de ses états, cet excellent prince fit dire au sire de Pons de venir recevoir le chevalier Raoul qu'il lui confiait. Renaud se rendit en toute hâte à Saintes; et, quand le roi lui eut répété qu'il lui remettait sire Raoul comme un serviteur précieux et un guerrier qu'il honorait de toute son estime, le sire de Pons dit à Louis : « *Mon doubté sire*, je ne puis pas en répondre sur ma tête, mais j'en réponds sur mon cœur; c'est-à-dire que je serais le plus malheureux des hommes, si je ne voyais pas revenir à la santé, chez moi, un si brave chevalier auquel le plus grand roi de la terre témoigne tant d'intérêt. »

La veille du départ de la cour, le roi et les reines envoyèrent leurs chambellans complimenter sire Raoul, et lui firent remettre de beaux présens. Les frères du roi allèrent en personne le visiter. Tant d'honneurs et tant de marques de bienveillance auraient fait couler dans le sang de Raoul un baume qui aurait avancé la guérison de

ses blessures, s'il n'avait eu au fond du cœur une tristesse qui empoisonnait chez lui le principe de sa vie. Il ne mettait aucun prix à sa propre conservation, et ce n'était que par sentiment religieux qu'il se soumettait aux remèdes nécessaires à ses maux. Les Sarrasins de la Palestine ou les Maures de l'Espagne étaient les seuls motifs qu'on pût lui présenter avec succès, pour lui suggérer le désir de recouvrer ses forces.

Le bon chevalier aurait eu grand besoin d'être soutenu, dans son abattement, par les sages conseils de ses deux respectables amis, le seigneur de Rochefort et frère Archambaud l'hospitalier. Dès que la trêve avait été arrêtée entre le roi de France et ses ennemis, Raoul avait envoyé vers eux un écuyer leur faire ses complimens et les assurer qu'aussitôt que quelques légères blessures qu'il avait reçues le lui permettraient, il s'empresserait d'aller les voir; et il espérait bien, disait-il, que cela serait prochain. Mais les bienveillantes courtoisies de la reine Blanche le retinrent jusqu'à ce que son mal, au lieu de guérir, se trouva fort empiré; et alors le roi de France ayant quitté Saintes, comme nous venons de le voir, le sire de Pons s'empara du chevalier, le fit mettre dans une litière et l'emmena dans son château. Raoul aurait bien préféré retourner chez le digne hospitalier; mais à cause de sa nombreuse suite, il ne pouvait aller que chez le sire de Pons, qui était un très-riche et puissant seigneur, et qui aurait de plus été fort affligé si Raoul s'était refusé à le mettre à même de remplir ses engagemens envers le roi de France et d'acquitter de cette manière la rançon de son fils que Raoul avait fait prisonnier. En quittant Saintes, il envoya un nouveau message à ses deux vénérables amis, pour les instruire des circonstances qui le

forçaient de s'éloigner d'eux, au lieu d'aller les trouver, comme il le désirait tant.

Cependant Renaud, charmé de posséder chez lui un guerrier pour lequel il avait conçu la plus haute estime et que le roi de France lui avait recommandé, s'empressa de lui prodiguer tous les soins qui pouvaient amener la guérison de ses blessures, et dissiper un peu la sombre mélancolie dont il paraissait affecté. Le sire de Pons était un des seigneurs les plus aimables de son temps, et son château était une école de politesse et de galanterie. La noble société qui s'y trouvait réunie s'empressa de le seconder de tous ses efforts, pour soulager le brave chevalier malade. Mais sire Raoul, en leur exprimant sa reconnaissance avec une extrême courtoisie, ne put pas leur donner la consolation de voir qu'ils profitassent beaucoup dans leur louable dessein. Il y avait alors au château de Pons une belle et gracieuse dame qu'on appelait la *dame aux Soëfs* Regards*, à cause de la douceur de ses yeux. Elle se trouva si touchée de la souffrance et de la tristesse du beau chevalier, qu'elle allait, chaque jour, avec une prude demoiselle, tenir compagnie au malade, pendant une heure ou deux. *Comme elle savait lire*, elle voulut d'abord le distraire, par la lecture des vers malins de Hugues de Bercy, ainsi que des chansons galantes de Thibaut de Champagne et de Henry de Soissons; mais le bon chevalier ne s'en montrait guère récréé, quoiqu'il remerciât bien la noble dame de sa grande complaisance. Alors voyant que le malade paraissait surtout éloigné de prendre goût aux vers gais, elle se mit à lui lire l'histoire si lamentable de

* Soëf ou souef, de *suavis*, doux.

Geoffroi Rudel (13), seigneur de Blaye, languissant d'amour pour la princesse de Tripoly avant de l'avoir vue, et mourant en la voyant; puis, l'aventure encore plus tragique de Guillaume de Cabestaing (14) et de l'infortunée Marguerite, dame de Castel-Roussillon; enfin, les amours long-temps mystérieuses du bel Agolane et de la châtelaine de Vergy (15), que le dépit jaloux de la duchesse de Bourgogne fit terminer par une si terrible catastrophe. Le chevalier Raoul qui s'en allait aussi mourant d'amour, non pas avant d'avoir vu la dame de ses pensées, mais avant de lui avoir dit qu'il l'aimait, fut fort touché du malheur de Rudel. Quant à la sanglante catastrophe du troubadour Catalan, il dit que sans doute Guillaume et surtout Marguerite avaient été victimes d'une cruelle vengeance; mais qu'ils avaient été bien coupables l'un et l'autre; l'écuyer ayant trahi le chevalier son seigneur, et la dame faussé la foi à son mari qui avait toute fiance en elle et en son serviteur. La dame aux *Soëfs Regards* fut étonnée de la sévérité du jugement de sire Raoul. Elle lui dit que le roi Alphonse d'Aragon et toute la noblesse du pays avaient pensé autrement là dessus. Mais le vertueux chevalier continuait à dire très-courtoisement que ces deux amans *étaient grandement félons; dont la dame aux Soëfs Regards fut aucunement dépitée en dedans; mais elle n'en laissa rien paraître.*

« Eh! que pensez-vous donc, dit-elle, sire chevalier, de l'histoire d'Agolane et de la belle châtelaine de Vergy? — Madame, je pense que le mystère et le secret en amour sont des devoirs auxquels un amant doit sacrifier, au besoin, son bonheur et même sa vie. Mais la vertu et le respect à la foi jurée doivent encore passer avant. — Sire chevalier, voilà de beaux et nobles sentimens; et d'autant

plus précieux qu'ils commencent à devenir rares, du moins en-deçà des mers. »

Depuis ce jour, la dame aux Soëfs Regards fit au chevalier des visites de plus en plus courtes, et de moins en moins fréquentes.

Sire Raoul n'était donc guère soulagé, par tous les soins qu'on prenait de le distraire, quoiqu'il en fût très-reconnaissant; lorsqu'un jour il vit entrer chez lui le seigneur de Rochefort. Dans ce moment, toutes ses aventures à Tonnay, et tous les sentimens qu'il y avait éprouvés lui reviennent à l'esprit, et remplissent son cœur; il se jette dans les bras du digne vieillard, et verse des larmes en le serrant contre sa poitrine. Dès qu'ils purent parler, sire Eudes lui dit que frère Archambaud avait eu beaucoup de regret de n'avoir pu l'accompagner dans ce petit voyage; mais qu'il était légèrement indisposé; que lui Eudes avait fortement insisté pour que le vénérable hospitalier ne fît point cette course qui était une fatigue pour un homme souffrant, quelqu'âge qu'il eût, et à plus forte raison pour frère Archambaud. « Je vous en remercie, répondit Raoul; quelque plaisir que j'eusse à l'embrasser, je désire plus vivement encore que le vertueux homme se ménage pour ses amis. J'espère bien aller le trouver moi-même : car il me semble, sire Eudes, que votre vue me donne une force que je ne m'étais point sentie depuis longtemps.... Et cependant, au milieu de la satisfaction bien grande que je ressens à vous voir, que de tristes et funestes événemens vous me rappelez ! Ah ! pardonnez-moi de réveiller vos propres douleurs, en vous entretenant de l'affreuse catastrophe de madame Hélissente et de son adorable fille. Mais je n'en puis parler à d'autres qu'à vous. Avez-vous pu, sire Eudes, expliquer cet incompréhen-

sible malheur ? Pour moi, je suis tenté de croire quelquefois que c'est le fait d'une effroyable vengeance de Leycester et du sire d'Albret. J'ai su, depuis la trève, que j'avais combattu ce dernier, après le passage de Taillebourg par le roi ; je l'ai fait généreusement, mais je ne le connaissais pas, tant sa cotte d'armes et son écu étaient criblés et déchirés par les assauts qu'ils avaient déjà soutenus : sans cela, cette journée eût été probablement funeste pour lui. Quant à Leycester, j'ai lieu de croire qu'il se souviendra long-temps de ma rencontre.—Sire Raoul, repartit le seigneur de Rochefort, ne vous repentez point de votre générosité, et ne confondez pas les deux hommes dont vous venez de parler. Le sire d'Albret est un des plus loyaux chevaliers de la chrétienté. Jamais un dessein criminel n'est entré dans son âme. Pour Leycester, je ne puis pas en dire autant ; aucun moyen de satisfaire son insatiable ambition ne lui répugne. Il l'a prouvé par ses infâmes manœuvres pour perdre la vertueuse Ermeline : et si le château du Diable eût été à lui, je n'hésiterais pas à le croire coupable d'une infernale machination, soit par vengeance, soit pour des desseins plus criminels encore. Mais le château était au sire d'Albret ; c'est lui qui a invité les dames à voir ses souterrains. Alors je ne puis plus expliquer cet événement extraordinaire, par l'action des hommes. Je ne pense pas non plus que ce soit le démon qui ait pu disposer de personnes aussi vertueuses ; mais les jugemens de Dieu sont impénétrables : peut-être a-t-il voulu soustraire la belle Ermeline aux dangers où sa beauté la tenait exposée, et rappeler un roi puissant à la vertu, par cette épouvantable catastrophe. Toutefois, en adorant les décrets de la providence, il ne nous est pas défendu de regretter et de pleurer deux femmes

qui faisaient la gloire de leur sexe, et les braves gentilshommes qui ont péri avec elles. »

Alors les deux chevaliers qui, au premier abord, avaient eu tant de joie à se retrouver ensemble, se mirent à se *lamenter* et se *douloir* sur la perte des deux nobles et vertueuses dames. Ensuite Raoul raconta au seigneur de Rochefort comment il avait rencontré dans la mêlée, au combat de Saintes, et avait défendu le jeune Hugues l'Archevêque contre Geoffroi de Tonnay, puis avait reconnu celui-ci à l'air de sa sœur, après lui avoir abattu sa visière d'un coup d'épée. « Sire Eudes lui dit que Geoffroi lui avait envoyé un page l'instruire qu'arrivé à l'armée de Henry, la veille de la bataille, il y avait été blessé, puis transporté à Bordeaux pour y être soigné. Le malheureux, ajouta sire Eudes, me fait demander des nouvelles de sa mère; j'ai été forcé de lui écrire qu'elle s'était absentée pendant les fureurs de la guerre, sans dire où elle s'était retirée: mais jugez combien une pareille réponse, de ma part surtout, doit lui laisser concevoir de tristes et effrayans soupçons! Et d'ailleurs, peut-il être long-temps à Bordeaux, sans entendre parler de l'étonnante aventure du château du Diable, qui a laissé une impression d'horreur si profonde sur l'esprit de tous les habitans de cette ville? Aussi, je vais me rendre auprès de lui pour le préparer moi-même au récit de cet épouvantable événement. Si cette aimable famille a fait long-temps le charme de ma vie par sa douce société, elle empoisonne cruellement la fin de mes jours, par ses malheurs. »

Cependant, le seigneur de Rochefort fut forcé de quitter le chevalier Raoul, pour se rendre au dîner du sire de Pons, où il était attendu. A peine était-il sorti de la

chambre de son jeune ami, qu'on vint dire à celui-ci qu'une demoiselle étrangère demandait avec instance à lui parler. « Qu'elle vienne, dit le chevalier, non sans quelqu'impatience, car sa grande tristesse lui faisait trouver presque toute conversation importune. Cependant sa porte s'ouvrit, et il vit entrer une femme vêtue en noir, dont un grand voile de même couleur cachait la figure. L'inconnue ayant exprimé le désir d'être seule avec le chevalier, Raoul fit sortir ses gens. Alors l'étrangère tombe à genoux au milieu de la chambre, sans pouvoir proférer une parole; puis, elle éclate en sanglots et fond en larmes. Le bon chevalier, étonné de ce spectacle, lui disait en vain : « Rassurez-vous, ma mie; je ne sais ce que vous avez à me demander, mais si l'on vous a dit que j'étais un homme dur et sans pitié, l'on s'est trompé. Je vous promets que si ce que vous venez requérir de moi n'offense ni Dieu ni le prochain, je mettrai mes efforts à vous le procurer. »

Enfin l'inconnue vint à bout de donner passage à ses paroles et s'écria, non sans continuer de pleurer : « Ah! sire Raoul, dès que vous aurez reconnu ma voix, vous n'aurez plus pitié de moi; car j'ai été bien coupable envers vous. — Quoi! Béatrix, s'écria Raoul, c'est vous qui êtes devant moi? — Oui, noble chevalier, mais ne me traitez pas selon mes grands torts à votre égard, car j'en mourrais de honte et de chagrin; et j'ai pourtant de grands événemens à vous raconter et qui vous intéresseront, je pense, plus que toute chose au monde. — Levez-vous, Béatrix, et hâtez-vous de m'apprendre ce que vous savez; car je meurs, ici, de langueur et de tristesse. — Sire chevalier, je ne me leverai point que vous ne m'ayez pardonné. — Ah! s'il ne faut que cela, je vous pardonne et vous commande de vous lever et de vous

hâter de parler; mais, asseyez-vous et ôtez ce voile qui vous brise la parole.'» Béatrix obéit. Sire Raoul la trouva pâle et maigre, ce qui l'émut encore à pitié. « Avez-vous été malade! lui dit-il. — Non, sire chevalier, c'est la tristesse et le chagrin qui m'ont ainsi consumée. Mais il ne s'agit pas de moi. Sachez, beau et bon chevalier, que je viens ici de la part du sire d'Albret, vous dire que madame de Tonnay et son aimable fille vivent et sont libres! — Que dites-vous, Béatrix! — La vérité, sire Raoul; mais laissez-moi continuer et modérez-vous. Le sire d'Albret m'a chargée de plus de vous assurer qu'il a une haute estime pour vous; et que loin d'être un obstacle à votre bonheur, il s'emploiera de tous ses moyens à l'assurer. Voilà au reste tout ce que je puis vous dire, car je n'en sais pas davantage. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas tout ce que vous désireriez apprendre. — Ah! Béatrix, si ce que vous dites est vrai, en voilà assez pour me rendre à la vie et bénir le ciel de sa miséricorde. Mais puis-je être certain de ce que vous m'annoncez là de si inattendu? » Béatrix lui jura, sur le nom des Saints et Saintes qu'elle honorait le plus, qu'elle lui disait la vérité. — Puisqu'il est ainsi, reprit le chevalier, vous me faites autant de bien que vous m'avez fait de mal; mais, pour achever de me guérir ne pourriez-vous pas aussi me dire si la belle Ermeline m'a conservé quelque estime? — Sire chevalier, je sais qu'elle a refusé la main du sire d'Albret, votre généreux rival. Je sais aussi qu'elle a repoussé toutes les propositions du roi d'Angleterre; même le mariage pour lequel il était prêt à faire casser celui qui l'unit à madame Eléonore de Provence. Quant aux raisons qui ont porté la belle Ermeline à rejeter deux alliances qui en auraient ébloui tant d'autres, elle ne me les a point confiées; mais j'ai toujours cru en voir

une grande dans l'estime que vous lui aviez inspirée. Beau chevalier, il y a de petites choses qui en prouvent de grandes, à ceux qui regardent de près. Lorsque ma maîtresse disparut avec sa mère, on retrouva, dans sa chambre, presque tous ses bijoux, mais point le joli miroir que le chevalier de la Palestine avait envoyé à madame Hélissente et que celle-ci avait donné à sa fille, non trop volontiers je soupçonne, pour certaine raison, mais parce que le petit Henry l'avait voulu ainsi. Au reste, sire chevalier, j'ai rempli mon message, et je ne puis pas rester plus long-temps, sans retourner auprès de ma nouvelle maîtresse. J'accompagne, dans ce moment, la veuve du châtelain de Saintes, tué dernièrement, devant cette ville. Mais le sire d'Albret doit venir lui-même ici, à Pons, très-prochainement et vous aurez de lui les éclaircissemens et détails qu'il s'est réservé de vous donner. — Béatrix, reprit le chevalier, vous m'avez causé, à Bordeaux, une si grande peine, que j'en ai failli mourir; mais je vous ai pardonné, et je le fais de nouveau et avec grande joie en faveur des bonnes nouvelles que vous venez de me donner. Cependant il faut que vous me disiez ce qui avait pu vous porter à abandonner ainsi mes intérêts que vous aviez d'abord paru prendre à cœur? — Ah! sire chevalier, ce sont les présens et les promesses du comte de Leycester qui m'ont perdue. Il m'avait assuré que si la belle Ermeline était sensible à l'amour du roi, je serais comblée de faveurs; et en effet déjà un bel écuyer gascon qui se disait riche, commençait à me courtiser et promettait de m'épouser; beaucoup de gens me flattaient par des complimens et des cadeaux. Mais à peine madame de Tonnay et sa fille eurent-elles disparu, que tout le monde me tourna le dos. Mon écuyer s'en vint tout désolé me raconter qu'une crue d'eau subite lui avait enlevé

et brisé six moulins sur la Garonne, de manière à n'en pas sauver une pelle; et que pour surnager lui-même à un tel naufrage il était forcé de s'accrocher à une vieille douairière qui avait bien l'air d'une planche, mais qui avait autant d'estellins que j'avais de charmes, ajoutait il galamment. Et en effet il épousa bientôt une veuve qui aurait bien pu être sa tante, si ce n'est sa mère. Malgré le juste dépit et le chagrin qui m'agitaient, je ne pus, sire Raoul, m'empêcher de rire du singulier dénoûment de cette aventure, et des adieux de l'écuyer gascon; et dans ce moment même le souvenir de la ridicule figure de ce pauvre diable accroché à sa vieille douairière me donnerait presque envie de recommencer. Toutefois je ne m'en trouvai pas moins la plus malheureuse des femmes. Ce qui me rendait encore plus à plaindre, c'est que je sentais que mon sort était mérité. Dans cet abandon, je voulus recourir au comte de Leycester; mais il ne voulut pas même me voir. J'avais entendu vanter la bonté du sire d'Albret; mais je me trouvais bien coupable pour m'adresser à un homme si vertueux. La nécessité m'y contraignit; j'allai me jeter à ses pieds, en lui avouant mes fautes comme mes malheurs: il eut pitié de moi, crut à mon repentir, et me plaça auprès de la femme du châtelain de Saintes qui se trouvait alors à Bordeaux, qui passe ici dans ce moment et pour laquelle je suis forcée de vous quitter. — Béatrix, est-ce que votre maîtresse ne s'arrête pas chez le sire de Pons? — Non, sire chevalier: cette maison est trop joyeuse pour une nouvelle veuve. — Il faut pourtant, Béatrix, que vous rendiez encore un autre chevalier presqu'aussi heureux que moi. C'est le bon sire Eudes, qui se trouve ici. — Ah! beau chevalier, je vous prie, laissez-moi partir, je n'oserais paraître devant un si saint et si prud'homme, avec ma grande faute! »

Raoul s'efforça en vain de retenir Béatrix, elle prétexta que sa maîtresse l'attendait ; et lui souhaitant non moins de félicités qu'il avait eu de peines, elle lui dit adieu. Le bon chevalier alors voulut lui faire quelques présens, pour la remercier de l'heureuse nouvelle qu'elle venait de lui donner, mais elle s'y refusa opiniâtrément ; disant qu'elle n'en était pas digne, qu'elle s'en allait trop contente d'avoir obtenu son pardon.

Raoul demeuré seul était presque tenté de croire que ce qu'il venait de voir et d'entendre était une vision. Il lui tardait que le seigneur de Rochefort eût dîné, pour lui parler de la visite inattendue de Béatrix et de ce qu'elle lui avait révélé. Il envoya donc un page guetter le moment où le dîner du sire de Pons finirait, et prier le seigneur de Rochefort de venir le trouver. En attendant, il se livrait tantôt à la joie la plus vive, en bénissant Dieu de tous les élans de son âme ; tantôt il doutait de la vérité de la nouvelle de Béatrix, et se reprochait sa facile croyance qui lui préparait peut-être un affreux désenchantement ; puis il se disait : suffit-il que la noble dame de Tonnay et sa céleste fille vivent ? sont-elles heureuses ? Alors des pensées lugubres venaient malgré lui offusquer son esprit. Le bon chevalier ne pouvait s'empêcher de songer aussi à son propre bonheur.... Comme il était en proie à toutes ces idées tumultueuses, le seigneur de Rochefort entra : « Sire Eudes, lui dit-il, vous m'avez vu, il y a peu de momens, mourant de langueur, vous me trouvez à présent livré à la plus violente agitation : je viens d'entendre dire que Madame Hélissente et la belle Ermeline sont vivantes et libres ; mais je n'ose m'abandonner au bonheur de croire cette nouvelle. » Alors il lui rendit compte de la visite de Béatrix. Sire Eudes

lui dit : « Je connais la veuve du châtelain de Saintes, je vais de suite la saluer et je verrai Béatrix. » A son retour il assura le chevalier malade, qu'il ne doutait pas de la vérité de cette heureuse nouvelle, que cela lui ferait continuer son voyage jusqu'à Bordeaux dans de plus heureuses dispositions d'esprit qu'il ne l'avait commencé. Mais il ne concevait pas comment la dame de Tonnay ne s'était pas rendue dans ses terres, aussitôt qu'elle avait été instruite de la trève, et comment elle ne l'avait pas informé de sa délivrance. Les deux chevaliers se perdirent en conjectures sur tout ce que ces événemens présentaient d'extraordinaire.

Dès le lendemain, le seigneur de Rochefort partit pour Bordeaux. Il y trouva le jeune Geoffroi de Tonnay, dont la blessure était presque guérie, mais se mourant de chagrin, pour avoir appris l'épouvantable catastrophe qui avait fait disparaître toute sa famille. Sire Eudes lui fit d'abord concevoir des doutes sur le résultat de cet événement ; puis il lui donna des espérances, et enfin il lui assura que personne n'avait péri, dans l'étonnante aventure du château du Diable. L'ayant ainsi tiré, par degrés, de sa tristesse mortelle ; pour achever de guérir son âme, il le mena chez le sire d'Albret. Ce seigneur leur témoigna la plus grande satisfaction de les voir : il leur assura que madame Hélissente, sa fille et son jeune fils, étaient sortis sains et saufs du château du Diable, et qu'ils étaient tous vivans. Puis il ajouta : « Vous me voyez prêt à partir pour le château de Pons. Je pense, sire Geoffroi, que vous êtes désireux de retourner chez vous. Eh bien ! nous ferons route ensemble jusqu'à Pons ; là, je dois voir un brave chevalier Raoul ; à qui j'ai fait annoncer que je lui raconterais toute l'aventure de madame de Tonnay, dans mon terrible châ-

teau du Diable, parce que je sais combien il s'intéresse au sort de cette noble dame. Le sire de Pons sera flatté de vous recevoir chez lui, et je ne doute pas que le chevalier Raoul n'ait une grande joie à faire votre connaissance. Si donc vous le permettez, nous différerons le récit de notre histoire, jusqu'au moment de notre réunion à sire Raoul. »

Geoffroi de Tonnay se trouva guéri, dès ce moment : le bon seigneur de Rochefort se crut rajeuni de dix ans: et, le lendemain, ils se rendirent l'un et l'autre, de grand matin, au logement du sire d'Albret, d'où ils se mirent tous les trois en route pour le château de Pons. Renaud leur témoigna une grande joie de les revoir; car il les avait tous eus, à différentes époques, dans son château. Après s'être acquittés de leurs civilités envers le maître du logis et sa famille, ils passèrent dans la chambre de sire Raoul. Le chevalier, déjà instruit de leur arrivée, les attendait avec la plus vive impatience. Dès que Geoffroi l'aperçut, il fit un cri d'étonnement et de joie. « Quoi ! c'est vous, sire Raoul ! » Le chevalier le reconnaissait bien pour celui à qui il avait fait tomber sa visière au combat près de Saintes; mais il ne se souvenait pas de l'avoir vu ailleurs. Geoffroi reprit donc : « Ah ! chevalier, je vous dois le peu de gloire que j'ai acquis en Espagne. J'étais du nombre des guerriers qui montèrent derrière vous à l'assaut de Toralva. Je vois encore le moment où, après avoir précipité dans les fossés les Maures qui défendaient la muraille, vous relevâtes votre visière, pour crier plus librement Castille ! Castille ! Il est vrai que, peu d'instans après, je fus blessé dans la ville, en poursuivant avec trop d'ardeur les Infidèles, et, depuis ce jour, nous ne nous sommes plus rencontrés qu'à la bataille de Saintes. — Ah ! dit Raoul, si j'avais pu vous

reconnaître là, avant de vous traiter en ennemi, je n'aurais pas été cause, comme je le vois, que vous ayez été blessé au visage. — Le sire d'Albret m'a déjà presque guéri, répartit Geoffroi; mais il m'a promis d'achever mon traitement, devant vous. — C'est, répliqua Raoul, une grande courtoisie de monseigneur d'Albret, de vouloir me rendre témoin de votre bonheur; je le prie instamment de ne pas le différer. » Alors le sire d'Albret, prenant la parole, commença ainsi :

« Vous savez tous trois, nobles seigneurs, à quel point en était venue la passion du roi d'Angleterre pour la belle Ermeline. En vain ce prince avait vu tous ses moyens de séduction échouer contre la vertu de cette fille céleste; en vain l'offre même d'une couronne avait-elle été repoussée; excité par Leycester, il attendait de ses soins et de sa persévérance ce qu'il n'avait pu obtenir des plus éblouissantes propositions. Je croyais voir combien Ermeline et sa pieuse mère étaient malheureuses de leur position, et j'aurais volontiers exposé ma vie, pour les en tirer. Mais des considérations particulières m'empêchaient de leur offrir mes services. Elles continuaient donc de souffrir, et moi de m'affliger, en silence, de leurs peines, lorsque enfin le hasard, ou plutôt la Providence, qui fait naître ces circonstances imprévues que, dans notre aveuglement, nous attribuons à la fortune, amena une rencontre d'où sont éclos tous les événemens que je vais vous raconter. La cour de Henry était un jour à la promenade, à la suite d'une fête que ce prince avait donnée, dans un château voisin de la ville, et chacun devinait bien en l'honneur de qui. Jamais madame de Tonnay et sa fille ne m'avaient paru aussi tristes, et jamais je n'avais éprouvé, en les voyant, une aussi profonde compassion pour leurs souffrances. Comme donc

on s'en retournait vers la maison, il survint tout à coup une pluie d'orage si violente, que chacun fut forcé de se réfugier, sans choix, sous l'abri le plus prochain. Dans cette confusion, je me trouvai seul sous le même arbre avec la fille de madame Hélissente, à peu de distance de vingt groupes différens qui s'étaient formés de la même manière. Après un instant de silence, la belle Ermeline, prenant la parole, me dit : « Sire d'Albret, vous allez être bien étonné de ce que je vais vous dire, et que ce soit moi qui, la première, vous entretienne d'un pareil sujet ; mais j'ai une si haute opinion de votre vertu (pardon, messeigneurs, si je répète de telles expressions, adressées à moi ; mais vous n'y devez voir que la grande courtoisie de la noble demoiselle) ; j'ai une si haute opinion de votre vertu, que je n'hésite pas à recourir à vous, dans les malheurs qui me poursuivent, ainsi que ma mère. Je pense que vous êtes instruit de tout ce que nous souffrons ici. Qui peut l'ignorer ? Des êtres seuls assez méprisables pour nous croire heureuses. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que nous sommes prisonnières, et que nous avons autant de désir que de besoin de nous arracher de ce funeste séjour. Aidez-nous, généreux sire d'Albret, de vos conseils et de vos bons offices. Ma mère a balancé jusqu'ici à vous parler de notre position, quoiqu'elle ait une confiance entière en vous ; mais elle trouvait indiscret de rechercher l'assistance d'un homme qui a réclamé la sienne sans succès. Pour moi, noble chevalier, je crois, que le malheur peut s'adresser, sans réserve, à la générosité de votre âme : le plaisir d'exercer la vertu doit être pour vous la première des récompenses. »

« Mademoiselle, lui répondis-je, jamais une plus aimable bouche ne m'a tenu un langage si flatteur ; et après un bonheur auquel je sais que je ne dois pas aspirer, le

plus grand que j'ambitionne est d'obtenir l'estime de deux dames d'une aussi haute vertu que vous et madame de Tonnay. Je connaissais en effet vos peines et je n'en étais pas moins touché, que pénétré d'admiration pour votre conduite. Je vous rends grâces d'avoir daigné jeter les yeux sur moi, pour m'appeler à votre aide. Je consacrerai tous mes soins et mes efforts à votre délivrance. — Puisque je ne me suis pas trompé, reprit la belle Ermeline, je vous en prie, généreux chevalier, voyez ma mère le plus tôt possible, et avisez ensemble aux moyens de notre salut. Mais usez d'une grande prudence, car elle est, ainsi que moi, toujours environnée d'espions ; et sachez que sans la circonstance indépendante de vous et de moi, qui nous a réunis seuls sous cet abri, jamais je n'aurais osé vous entretenir si long-temps, de peur de vous rendre suspect d'intérêt à notre sort : et, dès ce moment, il vous eût été impossible de nous rendre service. »

La pluie s'étant alors dissipée, la vertueuse Ermeline se rapprocha de sa mère, et je me mêlai dans la foule, sans que personne pût soupçonner que je venais de recevoir, devant tant de spectateurs, une confidence d'un si haut intérêt.

Dès que la demoiselle de Tonnay fut seule avec sa mère, elle lui rendit compte de la conversation qu'elle venait d'avoir avec moi. Madame Hélissente fut d'abord surprise que sa fille eût osé réclamer mes services. Celle-ci se justifia sur l'urgence des circonstances et sur l'estime que sa mère elle-même daignait m'accorder « Puisqu'il en est ainsi, reprit la dame de Tonnay, je me réjouis de ce que le sire d'Albret connaît nos intentions et veut les seconder. »

Dès le lendemain, je me rendis chez cette respectable

dame, et nous entrâmes tout de suite en matière. « Sire d'Albret, me dit-elle, vous voyez les deux femmes les plus malheureuses du monde. Forcées de quitter nos terres pour réclamer l'appui de nos parens et de notre roi, nous avons trouvé ici un genre de persécution plus terrible encore que celui que nous avons fui. Jugez combien notre position est cruelle, puisque ma fille a pu vaincre sa timidité naturelle et les considérations particulières que vous n'ignorez pas, pour réclamer votre secours. Mais vous devez voir en cela, noble chevalier, la preuve de l'opinion que je lui ai appris à concevoir de vous, non moins que l'excès de nos malheurs. — Madame, répondis-je, la conduite de votre vertueuse fille est si admirable, que je ne puis qu'être flatté de la confidence qu'elle m'a faite de vos desseins, et toute démarche qui a un but aussi louable que le vôtre, ne peut qu'être bien interprété. »

Alors madame de Tonnay m'expliqua comme elle était observée, surveillée ; elle m'apprit qu'elle avait inutilement demandé au roi la permission de se rendre à Royan. Elle ajouta que ce qui l'effrayait le plus, c'était que le comte de Leycester et la comtesse Adelarde étaient ligués pour entretenir le roi dans ses projets insensés. « Je m'en suis déjà aperçu, répondis-je, et je partage votre juste défiance à l'égard de ces deux personnes. Simon est un ambitieux à qui tous les moyens de s'élever sont bons. Il est d'autant plus dangereux, qu'il soutient ses vices par les qualités les plus brillantes. Il est brave, habile, magnifique, insinuant. Quant à la comtesse Adelarde, elle a passé les trois quarts de sa vie, dans les intrigues et les cabales ; ce n'est qu'à l'avénement du roi actuel qu'elle a affecté une grande réforme, parce que ce prince s'est annoncé comme ami de la religion. Mais dès qu'elle

a connu qu'il était loin d'être inaccessible aux passions, elle a repris son ancien métier d'intrigante, et la voilà prête à favoriser tout désordre dont elle croira pouvoir profiter. »

Après ces premiers éclaircissemens, madame de Tonnay m'apprit que le seigneur d'Apremont était venu à Bordeaux avec l'intention de lui offrir ses services; qu'il était accompagné d'un autre chevalier poitevin aussi bien disposé que lui. Elle m'engagea à voir le premier en me disant qu'elle le ferait prévenir de ma visite et que je pourrais m'ouvrir à lui en toute confiance comme à un *preux et prude homme*. Toutefois elle me recommanda bien que mes rencontres avec ces braves gentilshommes ainsi qu'avec elle-même, ne fussent pas trop fréquentes et parussent même fortuites, autant que possible. J'admirai la prudence de cette pieuse dame, à qui la vertu suggérait autant d'habileté, pour conduire une aventure dont le but était louable, que le vice en fait naître chez d'autres, pour arriver à l'accomplissement de coupables desseins. Le lendemain, je vis sire Eustache que je trouvai prévenu. Nous entamâmes tout de suite la question qui faisait le sujet de ma visite. Il me dit qu'il avait, à la disposition de madame de Tonnay, un bateau pêcheur bon voilier et conduit par un habile pilote; mais que la difficulté gisait à y conduire les nobles captives et le jeune Henry *; que connaissant bien la ville et le pays,

---

* Je ne sais pourquoi l'auteur du roman s'est embarrassé de cet enfant, dont l'histoire ne dit rien et qui ne laissa pas de postérité; car après que Jeanne, fille de Geoffroi, son frère, eut porté la seigneurie de Tonnay-Charente dans une maison étrangère, on ne vit plus de trace de l'ancienne famille de Tonnay.

et, ayant du monde à mes ordres, cette partie de l'entreprise me serait plus facile qu'à lui et à son ami qui étaient étrangers et sans suite. Je convins de la justesse de sa réflexion, et je promis de m'occuper de notre dessein avec tout le zèle que pouvait me suggérer l'intérêt que j'avais voué à madame Hélissente. Je quittai sire Eustache, et je me retirai chez moi, pour méditer sur le projet dont nous venions de nous entretenir. Mille expédiens se présentèrent à mon esprit, mais la plupart étaient presqu'aussitôt rejetés que conçus. Cependant j'en soumis quelques-uns aux deux seigneurs poitevins. Ils y trouvèrent des inconvéniens trop graves, je les reconnus; nous songeâmes à autre chose. Nos rencontres n'étaient jamais chez nous C'était tantôt à la chasse où nous nous rendions par des chemins opposés et faisant partie de sociétés différentes; tantôt sur la rivière où nous arrivions comme par hasard ensemble, pour passer l'eau. Nous nous séparions toujours sur l'autre rive; mais le temps de la traversée avait suffi pour nos communications.

Il y avait huit jours que nous ne cessions de conspirer la délivrance de madame de Tonnay et de sa fille, sans avoir pu nous arrêter à un expédient assez sûr; lorsque, me trouvant seul à mon château du Diable, plongé dans la plus grande tristesse de ce que je ne pouvais être utile à des dames si pleines de mérite, tout à coup une idée nouvelle vint frapper mon esprit, et me charma du premier abord. « Oui, m'écriai-je transporté, j'arracherai la vertu aux coupables desseins de ceux qui la poursuivent, et ce seront ses geôliers eux-mêmes qui viendront me la remettre, pour sa délivrance. Aussitôt j'appelle deux braves et fidèles écuyers : je leur commande d'allumer des torches; nous prenons des armes et nous descendons dans les terribles souterrains du château.

Je n'en avais jamais vu que la première voûte. Cette fois je suis une première et une seconde galeries séparées par d'énormes portes ; j'arrive à des chambres voûtées qui me paraissent d'abord le terme des souterrains. Ce sera là, me dis-je, que je ferai réfugier mes aimables captives jusqu'à ce que, à la faveur de l'effroi que j'aurai su répandre, je puisse les en tirer pour les faire embarquer. Mais en examinant mieux ces chambres, je m'aperçus qu'il y en avait une dont la coupole était ouverte par un trou circulaire assez grand pour que quelqu'un pût y passer facilement, à l'aide d'une échelle. M'en étant fait apporter de suite une, nous y montâmes, et nous vîmes une nouvelle galerie fort longue. Nous la parcourûmes jusqu'à ce que nous nous trouvâmes arrêtés par une porte. Nous la forçâmes à l'aide de quelques outils dont nous nous étions munis, et nous fûmes fort surpris de nous trouver dans une petite chapelle sur le bord de la rivière, où l'on ne disait la messe qu'une fois l'an, le jour de la fête de saint Nicolas, à qui elle était consacrée. Dieu soit loué ! dis-je à mes compagnons, voilà qui est d'un bon augure pour le succès du projet que je vais vous confier, parce que je vous connais pour aussi discrets que dévoués. Je leur expliquai donc de quoi il s'agissait. Ces loyaux serviteurs me promirent de me seconder de tous leurs efforts, dans mon entreprise. Nous revînmes par le même chemin. En descendant dans les chambres voûtées, je pensai qu'il serait bon de pouvoir masquer ce passage, afin de persuader à ceux qui pourraient avoir commission de fouiller ces souterrains, après l'événement que je préparais, que ces cachots voûtés étaient le terme des galeries. Dès que je fus rentré dans le château, j'envoyai chercher, par mes écuyers, des ouvriers intelligens qui travaillaient ordinairement à mes machines de guerre. Je m'assurai de leur secret par

des menaces et des promesses. Comme ils savaient que j'étais homme de parole, ils n'avaient garde de me tromper. Je leur fis réparer les portes qui depuis long-temps ne jouaient plus sur leurs gonds; ils rajustèrent et raffermirent les serrures et les verroux; enfin ils façonnèrent une espèce de tambour en bois dont le fond était peint et figuré en pierres de taille pour fermer le trou de la coupole qui donnait passage à la galerie supérieure. Il se trouva s'ajuster si bien à la place qu'il devait occuper, qu'en dedans il était impossible de soupçonner aucune issue à ces chambres que le chemin par lequel on y arrivait du château. Les portes de la chapelle furent également réparées et disposées à être ouvertes et fermées à volonté.

Tous ces préparatifs étant terminés, j'allai faire part de mon plan aux dames de Tonnay. La réputation des souterrains du château du Diable les étonna un peu d'abord; mais aidé de l'extrême désir qu'elles avaient de quitter le palais du roi, je les familiarisai avec l'idée de mes caves. Assuré de leur résolution, j'allai trouver les deux seigneurs poitevins. Pour cette fois, ils applaudirent de suite à mon projet, et me dirent qu'ils seraient prêts, quand je le voudrais, à contribuer de leurs moyens à son exécution. Alors j'annonçai, avec un peu de fracas, une fête que je voulais donner, au château du Diable, le jour de la saint Michel. Je ne manquai pas d'y inviter Leycester, la comtesse Adelarde, et tout ce que je savais le plus dévoué à leur cabale. C'était le seul moyen d'y avoir les dames de Tonnay, car le roi ne permettait qu'elles allassent nulle part, hors de la vue de leurs surveillans. Le jour même qu'elles vinrent chez moi, sous prétexte de leur faire honneur, il les fit accompagner par des hommes d'armes et des archers de sa garde.

Pendant que je faisais les préparatifs de ma fête, madame Hélissente et sa fille envoyèrent en deux ou trois reprises, par un vieil écuyer bien sûr, au seigneur d'Apremont, quelques effets en petit nombre, pour le voyage. Sire Eustache, de son côté, se procura des coiffes et des capotes olonaises dont elles devaient s'affubler, pour entrer dans la barque. Là, des costumes complets les attendaient.

Le grand jour étant venu, toute la brillante société se rendit joyeusement chez moi, et le soir arriva l'épouvantable catastrophe dont on ne parle pas encore à Bordeaux et au loin à la ronde, sans frissonner. Chacun joua parfaitement son rôle. Cependant, les dames et leur escorte traversèrent les terribles galeries, et parvinrent à leur bateau, sans mauvaise rencontre. J'ai su qu'elles étaient heureusement arrivées sur les côtes du Poitou. J'ai appris récemment qu'elles se portaient bien, mais je n'ai point cherché à savoir quel asile elles avaient choisi, pendant la guerre, et j'ignore où elles sont maintenant : mais je pense que la paix va les ramener dans le château de Tonnay. »

Geoffroi, Raoul, et le seigneur de Rochefort comblèrent d'éloges et d'actions de grâces le sire d'Albret, dont la prudence et l'habileté avaient si heureusement enlevé les dames de Tonnay des mains de leurs ennemis. Raoul, adressant la parole à Geoffroi, lui dit : « Sire chevalier, vous devez m'en vouloir de ce que monseigneur d'Albret a différé jusqu'à ce moment, à cause de moi, de vous raconter une histoire d'un si haut intérêt pour vous. —Sire Raoul, reprit Geoffroi, de l'entendre devant vous a été un surcroît de plaisir pour moi. Je n'ai point oublié que m'ayant reconnu par la chute de ma visière à la bataille de Saintes, vous me défendîtes contre un jeune écuyer de l'armée de Louis qui paraissait avoir bonne envie de gagner

d'autres éperons à mes dépens ; et sans soupçonner ce qui pouvait me valoir tant d'intérêt, je vous en ai conservé une grande reconnaissance qu'en toute occasion je m'estimerai heureux de vous prouver, surtout à présent, que je sais à quel héros je dois cette courtoisie. Messeigneurs, ajouta-t-il en s'adressant au sire d'Albret et au seigneur de Rochefort, je ne viens point de dire trop ; car à l'armée de Castille, tout le monde appelle ainsi le chevalier Raoul. — Et moi aussi je suis très-disposé à lui accorder ce titre, reprit le sire d'Albret ; et de plus je lui devais bien l'attention de vouloir qu'il entendît en même temps que vous et le seigneur de Rochefort, le récit de la délivrance de madame Hélissente et de la belle Ermeline : car j'ai aussi éprouvé de lui une grande courtoisie, dans la retraite des troupes du roi d'Angleterre, après le passage du pont de Taillebourg par les Français. »

Le reste du jour se passa en témoignages réciproques d'estime et d'intérêt entre ces trois chevaliers. Geoffroi voulut savoir à quoi il devait d'avoir été reconnu de sire Raoul, puisque celui-ci ne se souvenait pas de l'avoir vu en Espagne. Alors Raoul lui dit que c'était à son air de famille ; parce qu'il avait eu l'honneur de voir sa mère et sa sœur au château de Tonnay, mais il ne parla point du tournoi ni de ses suites. Le lendemain, le seigneur de Rochefort et Geoffroi repartirent pour Tonnay, mais le sire d'Albret prolongea son séjour au château de Pons. Il était chargé de la part du roi d'Angleterre de traiter de quelques arrangemens, suite de la trêve, avec le seigneur de Rochemont, que le roi de France avait nommé, de son côté, à cet effet. Le sire de Pons avait offert son château pour ces conférences.

Cependant, la renommée avait porté, dans toutes les parties de la France, le bruit des brillans succès du roi.

Après avoir célébré la gloire de Louis, elle avait aussi conté les exploits des principaux guerriers qui s'étaient signalés sous l'oriflamme. Elle n'avait point oublié, dans ses récits, les beaux faits d'armes et les prouesses merveilleuses d'un chevalier Raoul, qui venait d'Espagne, où il avait rendu de si grands services à la cause des chrétiens et à la couronne de Castille, que le roi Ferdinand lui avait donné un comté et offert une princesse de son sang en mariage. La renommée ne disait pas que le chevalier eût refusé une si belle destinée, mais seulement que pendant une trêve avec les Infidèles, ayant appris la querelle de Louis et de Henry, il était venu en France offrir son épée au premier de ces monarques, dont il avait reçu l'accueil le plus flatteur, ainsi que de la reine Blanche.

La dame de Tonnay et son aimable fille, qui se trouvaient alors dans la royale abbaye de Maubuisson, avaient entendu ces nouvelles avec un grand intérêt. Hélissente se réjouissait de passer avec ses terres sous la domination du roi de France, dont elle entendait encore plus célébrer les vertus que la gloire. Elle pensait qu'elle n'aurait plus à craindre les persécutions de Leycester, qui dominait Henry III. Quant à la belle Ermeline, les succès de Louis ne la satisfaisaient pas moins que sa mère, et par les mêmes raisons; mais elle était de plus sensiblement touchée des exploits admirables que venait d'accomplir le chevalier Raoul, tant en Espagne qu'en France. Toutefois, cet excès de gloire ne la laissait pas sans inquiétude. Le jeune héros serait-il assez inaccessible à l'ambition pour refuser la brillante perspective qui l'attendait au-delà des monts? Cette pensée troublait cruellement le bonheur d'Ermeline, et ce n'était pas la seule qui vînt l'affliger. Mais pour faire connaître toutes les circonstances qui concouraient à rendre difficile et douloureuse

la situation de la noble fille de la dame de Tonnay, il convient de raconter comment elle se trouvait transportée ainsi que sa mère, du château du Diable dans le *benoît moutier* de Maubuisson. On se rappelle le dénouement ridicule, pour Jacques l'Archevêque, de sa *joute mortelle* contre Bertrand de Broue, et la triste issue de son expédition maritime contre Tonnay. Par suite de ces deux événemens, le jeune Hugues de Parthenay, se trouvant moins observé, fit secrètement un voyage à Bordeaux. Là, sans se faire connaître, il écouta tout ce qui se disait d'Hélissente et de sa fille. Déguisé et confondu dans la foule, il les vit souvent à l'église, et dans diverses circonstances. La tristesse constante qu'il découvrit sur leurs visages le convainquit que ceux qui les disaient retenues par force et très-malheureuses, avaient raison, quoique ce fût le plus petit nombre: car la multitude avait de la peine à se persuader qu'elles résistassent sérieusement aux offres d'un prince aussi puissant et aussi magnifique que le roi d'Angleterre. Mais l'honnête damoisel n'avait point de peine à croire à la vertu. La persuasion qu'il eut des chagrins de la belle Ermeline et de sa mère, enflamma encore la passion qu'il avait conçue pour la première. Chaque fois qu'il l'apercevait, la pitié autant que l'amour faisait naître en lui un violent désir d'aller se découvrir à Hélissente et de lui offrir ses services. Mais il fut assez sage pour considérer que sa jeunesse ne permettrait jamais à la noble dame de s'en remettre à sa prudence pour une pareille entreprise. Il se résolut donc à retourner en Poitou, afin d'engager encore une fois sire Eustache, son oncle, à prêter son secours aux dames de Tonnay. Le bon seigneur d'Aprémont, qui aimait tendrement le damoisel, parce qu'il voyait en lui tous les germes de vertu d'un preux chevalier, et qui, de plus, avait une grande

admiration pour la veuve de Geoffroi de Tonnay et pour sa fille, se laissa entraîner à ce dessein. Il se rendit donc à Bordeaux, avec un de ses amis qui, déjà, devait y aller pour d'autres affaires. En même temps, sire Eustache fit partir de chez lui, car son château était non loin de la mer, un bateau bien solide, conduit par un bon patron. En arrivant à Bordeaux, il trouva le bateau qui l'avait précédé de deux jours, grâce au vent et à la marée. Sire Eustache ayant complotté la délivrance des nobles dames avec le sire d'Albret, comme il a été dit plus haut, envoya son pêcheur mouiller au pied de la chapelle Saint-Nicolas, le jour de la Saint-Michel. Tout ayant succédé à souhait dans le château du Diable, par l'habileté du sire d'Albret, les chevaliers libérateurs, avec les aimables captives délivrées, sortirent des terribles souterrains, après avoir fermé derrière eux tous les passages, et arrivèrent dans la chapelle. Là ils se couvrirent tous de manteaux et de capotes à la mode des Sables-d'Olone, changèrent de chaussures, et descendirent lestement dans la barque. Le bon sire Eustache avait arrangé la cabane du patron le plus proprement possible, de manière pourtant à ne pas trop éveiller les soupçons. Les dames y furent logées avec le petit Henry; les hommes se disposèrent à passer la nuit sous une voile arrangée en tente. On ne fut pas sans inquiétude tant qu'on navigua dans la rivière de Bordeaux, parce que, quoiqu'un bateau-pêcheur ne dût guère exciter la cupidité, cependant, comme les rois de France et d'Angleterre rassemblaient leurs forces pour une guerre qui paraissait inévitable, il était possible que, d'un moment à l'autre, on saisît de chaque côté, sur l'eau, tout ce qui serait à l'ennemi. Enfin, à la seconde marée, on déboucha de la rivière avec un vif contentement d'esprit, mais non sans grande souffrance de la part des deux pau-

vres dames qui avaient assez bien résisté à la navigation de la rivière, mais qui, en entrant dans la grande mer, payèrent cruellement le tribut au nouvel élément. Ces souffrances firent au reste trouver le terme du voyage d'autant plus agréable. Lorsque la dame de Tonnay et sa fille furent débarquées aux Sables-d'Olonne, et qu'elles furent remises des fatigues et du malaise de la mer, elles éprouvèrent une joie inexprimable. Elles récompensèrent généreusement le brave patron qui les avait habilement conduites au port de salut.

Quant au seigneur d'Apremont, elles ne savaient comment lui exprimer leur reconnaissance, pour les preuves d'attachement qu'il venait de leur donner et le grand service qu'il leur avait rendu. Cependant le prud'homme leur dit : « Il n'est pas encore temps, nobles et aimables dames, de vous croire à l'abri de tout danger. Vous êtes ici dans la province de France la plus livrée aux divisions intérieures. Les deux princes qui portent le nom de comtes de Poitiers, Alphonse à qui son frère le roi de France en a donné l'investiture tout récemment, et Richard, frère du roi d'Angleterre, qui proteste contre cette disposition, ont leurs partisans parmi la noblesse belliqueuse de ce pays. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai la grande puissance dont jouit l'illustre maison de Lusignan dans le Poitou. Non-seulement son chef y possède d'immenses domaines, mais une foule de maisons nobles se font une gloire de se rattacher à ce tronc glorieux; et quoiqu'on les ait souvent vues en opposition avec le chef de cette maison, elles affectent, dans la circonstance présente, de soutenir sa cause, comme une preuve de leur origine commune. Jacques l'Archevêque, dont je viens d'apprendre l'évasion du château de Poitiers, est dans ce cas-là; et vous savez de reste qu'il y a pour vous d'autres motifs

particuliers de le redouter. Quoiqu'il ne soit pas personnellement aimé de la noblesse poitevine, le nom de Parthenay tient toujours une grande place dans le Poitou. Toutefois, si la faction anglaise est puissante dans ce pays, elle y a des ennemis nombreux et ardens. Il est rare de voir ici deux châteaux voisins qui ne soient en opposition, à moins qu'ils n'appartiennent au même maître. Dans ce moment, il n'y a pas d'éclat; seulement on s'observe, on se guette, on attend les grands événemens: mais la moindre étincelle pourrait bien produire une explosion qui les devancerait. Nous avons donc besoin de la plus vigilante prudence. Il convient surtout de déguiser vos noms; quant aux costumes, celui que vous avez là aurait pu servir à vous cacher sur la rivière de Gironde aux bateaux par qui nous étions exposés à être abordés; mais ici vos manières et votre langage vous trahiraient bientôt et vous feraient suspecter. J'ose donc vous en conseiller un autre qui s'ajuste à toutes les conditions; c'est l'habit de pèlerin. Il y a justement, non loin de mon château, un pèlerinage assez fréquenté, qu'on appelle Notre-Dame-de-Mont. Afin de n'avoir rien à dire contre la vérité, formez, dès ce moment, le projet de vous y rendre en pèlerinage. Je vous prie seulement d'agréer mon manoir pour gîte; et de là vous irez satisfaire à votre dévotion. Rendus chez moi, nous aviserons à ce qu'il vous conviendra de faire ultérieurement, jusqu'au dénouement de la guerre qui se prépare: car, d'ici-là, je vous engage à rester ensevelies, pour tout le monde, dans les abîmes du château du Diable, quelque chagrin qu'en doivent ressentir vos amis.—Sire Etienne, reprit Hélissente, votre projet me paraît dicté par la sagesse même, et vous n'en pouviez proposer qui fût plus conforme à mes vues: car, depuis que Dieu et la Vierge m'ont arra-

chée avec ces chers enfans aux grands périls où la perversité des hommes et les fureurs de la mer nous ont exposés, j'ai un grand désir d'aller bénir notre Sauveur et sa glorieuse Mère, en quelque lieu où ils soient particulièrement honorés, et je fais de bien bon cœur, dès ce moment, le vœu de me rendre en pèlerinage à Notre-Dame-de-Mont.

Ce projet ainsi arrêté, Hélissente et sa fille quittèrent leurs capes olonaises, qu'elles eurent l'air de n'avoir prises que pour se préserver du froid dans le bateau, et firent venir une couturière qui leur prit mesure de robes de pèlerines. L'ouvrière alla leur chercher la plus belle toile grise qu'il y eût aux Sables-d'Olonne, et se mit de suite à la tailler. Afin qu'elle parlât moins, et qu'elle travaillât plus assiduement, Hélissente la retint à son hôtellerie, et elle ne dédaigna pas de mettre elle-même la main à l'ouvrage avec sa fille; de sorte que, dans le jour même, les deux costumes complets furent achevés. Le lendemain de grand matin, les pieuses dames allèrent à l'église entendre la messe, et faire bénir des bourdons et des panetières; puis, montant à cheval, elles prirent le chemin de Notre-Dame-de-Mont. Les deux seigneurs poitevins les accompagnaient, suivis chacun d'un fidèle serviteur, et le brave écuyer, Guy de Saint-Hippolyte, tenait devant lui, sur son cheval, le petit Henry. On arriva vers *nones* (16) au château d'Apremont où l'on était attendu: car sire Eustache avait envoyé, la veille, un exprès à sa femme, lui annoncer qu'il lui amenait deux dames (elles avaient pris le nom d'un petit fief réuni au domaine de Tonnay) qui, faisant un pèlerinage à Notre-Dame-de-Mont, avaient bien voulu accepter sa maison pour gîte. Nous laisserons les nobles dames se reposer, en si bon lieu, de leur voyage par mer et par terre, et, pendant

ce temps-là, nous vous raconterons ce qu'il advint des deux serviteurs du sire d'Albret qui les avaient accompagnées.

HISTOIRE

DES DEUX PÈLERINS.

Le sire d'Albret, en chargeant ses deux écuyers d'escorter les dames de Tonnay, dans leur évasion, leur avait dit, qu'étant forcé de se passer, pendant long-temps peut-être, de leurs services, il approuverait beaucoup que, après avoir exécuté leur mission, ils profitassent de cette occasion, pour contenter le louable désir qu'ils avaient souvent manifesté de faire la guerre aux Maures; ajoutant, qu'à leur retour, il les ferait chevaliers, et tâcherait de les mettre à même de soutenir leur dignité.

En conséquence, ces deux braves serviteurs, voyant Hélissente et sa fille heureusement arrivées aux Sables-d'Olone, où elles n'avaient plus besoin de leurs secours, ils songèrent à accomplir leur voyage en Espagne. Le hasard les servait à souhait, car il y avait dans le port un navire prêt à faire voile pour Saint-Sébastien. Ils prirent donc congé des nobles dames et des seigneurs poitevins, et s'embarquèrent gaîment pour de nouvelles aventures. Hélissente leur avait fait un présent, non pas proportionné au grand service qu'elle en avait reçu, ni à sa reconnaissance, mais tel que les circonstances le permettaient. Ses manières gracieuses et ses assurances de souvenir les avaient plus que contentés. La générosité du sire d'Albret les avait mis à même de s'équiper, de s'armer de joindre les armées de Castille, et de s'y main-

tenir au moins pendant une année. Ils voguaient donc joyeusement, comme des gens qui venaient d'accomplir une bonne action, et qui allaient commencer une entreprise méritoire et glorieuse, lorsque, par le travers de la côte de Gascogne, après avoir dépassé l'embouchure de la Gironde, ils furent accueillis d'une affreuse tempête qui, malgré tous les efforts de l'équipage, poussait leur vaisseau vers la terre et les menaçait d'une perte presque inévitable.

Ces deux écuyers étaient des serviteurs fidèles à leurs maîtres, braves devant l'ennemi, loyaux et courtois envers tout le monde; mais ils avaient souvent mené joyeuse vie. Dans le péril où la mer les mettait, ils se souvinrent du bon temps qu'ils avaient pris sur terre, chaque fois que l'occasion s'en était présentée. Ils en eurent du remords; et, dans leur détresse, ils firent vœu que, s'ils échappaient au cruel élément, ils iraient en pèlerinage, au tombeau de saint Jacques en Galice qui était en grande réputation chez eux.

Peu de momens après, le bateau entra dans la baie d'Arcachon, mais dans un tel état d'avarie, qu'il fallait évidemment plusieurs jours pour le remettre à même de reprendre la mer. Les écuyers, se voyant là, à une petite journée de Bordeaux, pensèrent qu'il ne leur convenait pas d'y faire un long séjour. Aussi, le lendemain, dès qu'ils eurent entendu la messe, ils se mirent en route pour Bayonne. Ils y arrivèrent, le quatrième jour, à la nuit tombante; et, le soir même, ils s'informèrent, dans leur hôtellerie, s'il y avait en ville des pèlerins qui se disposassent à partir prochainement pour la Galice, comme il s'en trouvait souvent à Bayonne. On leur dit que, positivement le lendemain, il y avait, à la messe de l'aube, une bénédiction de bourdons (17) dans l'église des Frères

Prêcheurs. Les deux écuyers allèrent de suite acheter des robes de toile et de grands bâtons; et, le lendemain, ils se rendirent à l'église indiquée. Au peu de clarté qu'il faisait alors, car l'église était naturellement sombre, et le ciel était obscurci par un brouillard, ils virent une vingtaine de pèlerins qui se disposaient, comme eux, à entendre la messe et à faire bénir leurs bâtons et leurs panetières. Les deux écuyers se mirent à leur suite.

Cependant, le ciel s'éclaircit durant la messe et la bénédiction des premiers pèlerins. Lorsque nos deux voyageurs présentèrent aussi leur équipage de route, le frère qui faisait cette cérémonie parut fort troublé à la vue du premier des deux qui s'approcha de la balustrade. On vit son visage pâlir et sa main trembler; sa parole était très-altérée. Cependant, il acheva la bénédiction. Mais, quand vint le tour du second, qui était un homme fort remarquable par sa haute taille, son teint brun, et une cicatrice qu'il avait au-dessus d'un œil, le clerc s'arrêta d'abord devant lui, comme pétrifié, puis fit un effort pour avancer; mais, sans pouvoir proférer une parole, ni faire usage de son goupillon; enfin, on le vit reculer d'effroi et tomber à la renverse. Dans sa chute, il se fit une blessure assez grave à la tête.

Cet événement mit toute l'assistance en un émoi extrême. Les moines et les pèlerins ne purent s'empêcher de croire que ces deux étrangers, à la vue desquels le frère venait d'éprouver une si terrible commotion, étaient des gens chargés d'énormes sacriléges et réprouvés de l'église. Pendant que d'un côté on portait des secours au moine blessé, de l'autre on entourait les deux étrangers, cause de cet étonnant accident; on les regardait et on leur parlait avec un mélange de terreur et de menace. Enfin, on leur demanda qui ils étaient : ils répondirent

qu'ils se nommaient, l'un Gaston de Lescar et l'autre Centule de Morlas, non qu'ils fussent seigneurs de ces lieux, mais parce qu'ils en étaient natifs et vavasseurs. Comme on leur fit la question s'ils avaient commis quelque grand crime contre l'église, qui eût occasioné au frère qui venait de bénir les bourdons, le bouleversement qui l'avait fait tomber à la renverse; Gaston qui parlait ordinairement le premier, répondit que sans doute ils étaient pécheurs, et que c'était pour cela qu'ils entreprenaient le pèlerinage de saint Jacques de Compostelle; mais que, grâce à Dieu, ils croyaient n'avoir aucun crime à se reprocher contre l'église, ni ses clercs. Malgré cette assertion, on continuait à les regarder d'un air farouche et inquiet. Alors Centule dit : « Laissez revenir à lui ce prud'homme de clerc; il nous connaît et ce qu'il vous dira sera mieux cru que tous nos discours. » Ce langage parut si raisonnable qu'il suspendit, sinon l'inquiétude, au moins l'irritation des assistans. On se contenta donc d'observer les deux Béarnais, et de leur faire connaître qu'ils ne songeassent pas à s'éloigner, avant l'éclaircissement de cette aventure.

Les soins donnés au blessé, produisirent leur effet, et dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, un des moines lui demanda si les gens à la vue desquels il avait été frappé d'une si grande terreur, étaient des hérétiques ou des sacrilèges. « Non, répondit le frère : ils peuvent être pécheurs, comme chacun de nous; mais je n'ai jamais appris qu'ils aient renié la foi, ni outragé l'église ou ses clercs: au contraire, je les ai toujours trouvés courtois et bienveillans, pour moi et mes pareils. — Comment donc se fait-il que leur vue ait suffi pour vous faire tomber à la renverse? — Hélas! c'est que je ne sais de quel lieu ils viennent dans ce moment, et j'ignore si ce sont

les vraies personnes vivantes, que j'ai connues, ou leurs fantômes. »

Ce discours rendit à l'assistance toutes ses terreurs, mais sans ramener la fâcheuse prévention qui l'occupait d'abord. Seulement, il arriva qu'au lieu de serrer de près les deux étrangers, chacun s'éloigna d'eux peu à peu. Le moine, premier auteur de tout cet effroi et qui était loin d'en être revenu, n'osait regarder les deux pèlerins. Il s'adressa à un des frères qui avait aidé à le relever et à le soigner: Allez, lui dit-il, prier notre saint prieur de se rendre ici. Ce message se trouva superflu, car le père Anastase, déjà instruit de l'événement extraordinaire qui se passait dans l'église, y entra dans le moment même. Il s'avança vers le lieu de la scène, où frère Basile était assis tremblant sur un fauteuil, entouré de quelques religieux fort troublés eux-mêmes; tandis qu'au-delà de la balustrade, on voyait, d'un côté, les deux écuyers du sire d'Albret, seuls, et de l'autre, toute la troupe des pèlerins, et quelques assistans, qui témoignaient une curiosité fort inquiète du dénouement de cette aventure.

« Ah! mon révérend père et prieur, s'écria frère Basile, dès qu'il vit Anastase, hâtez-vous de me donner votre bénédiction, pour me fortifier contre la terreur qui m'obsède. Puis, vous parlerez à ces deux figures de pèlerins que vous voyez là, sur la droite. — Calmez-vous, frère Basile, dit Anastase, je vous donne ma bénédiction très-volontiers, car je vous reconnais pour un homme de bien et un digne clerc; mais expliquez-moi d'où vient la terreur que vous cause la présence de ces deux pèlerins. — Ah! révérend père, ne vous souvenez-vous pas de l'effroyable aventure du château du Diable, près Bordeaux, où je vous ai dit que furent englouties de si dignes

dames et de si braves seigneurs? Eh bien! ces deux fantômes que vous voyez là, car je ne puis croire que ce soient de vrais corps vivans, étaient de ce nombre, et ils étaient, avant cela, deux écuyers du sire d'Albret, comme j'en étais chapelain, ainsi que vous le savez. Je les ai vu entrer dans l'abîme qui s'est fermé sur eux, et je ne puis croire qu'ils n'en soient sortis autrement qu'en esprits. Dieu a pu leur faire miséricorde, car ils ne furent jamais ni Albigeois, ni Patarins *. Mais certainement ils appartiennent à l'autre monde. — S'ils furent des gens de bien de leur vivant, répondit le prieur, leurs âmes ne peuvent nous vouloir de mal; ainsi cessez donc de vous troubler. Je vais leur parler. Alors s'approchant de la balustre, contre laquelle étaient les deux étrangers, il leur dit : « Pèlerins, je vous somme de me dire qui vous êtes et d'où vous venez. « Gaston, pensant aussitôt à l'importance du secret que lui avait recommandé le sire d'Albret, et se voyant entouré de gens préparés au merveilleux, jugea qu'il serait dangereux de tirer son auditoire de la croyance qu'il avait déjà adoptée, et qu'il valait mieux abonder dans le sens des prodiges qu'il était disposé à croire. En conséquence, il répondit sans hésiter: « Révérend père, nous sommes, ainsi que vous l'a dit tout à l'heure frère Basile, deux écuyers du sire d'Albret, dont il était chapelain. Le jour de la Saint-Michel nous fûmes en effet engloutis dans les abîmes du château du Diable, avec de nobles et belles dames et de braves chevaliers, comme le sait toute la ville de Bordeaux. Cependant ce sont nos vrais corps que vous voyez; mais miraculeusement retirés des profondeurs de la terre. » A

---

* Hérétiques des douzième et treizième siècles.

ces mots, les assistans rassurés par la présence du prieur et fortement attirés par la curiosité, se rapprochèrent peu à peu des écuyers, pour entendre le récit de leur délivrance. Car presque tous avaient ouï parler de l'épouvantable catastrophe du château du Diable. Gaston poursuivit de la manière suivante.

« Quand les terribles portes qui nous séparaient des hommes vivans sur la terre furent fermées derrière nous, avec un horrible fracas et des cris affreux, dans les souterrains du château du Diable, un abîme sans fond s'ouvrit sous nos pas et nous y fûmes entraînés, sans pouvoir nous en défendre. Nous y descendîmes, pendant trois jours et trois nuits, comme une pierre qui tombe dans un puits, chacun jetant des cris pitoyables et invoquant les saints en qui il avait le plus de confiance. Je ne sais ce qu'il sera advenu de nos compagnons d'infortune. Quant à l'écuyer que vous voyez là, et à moi, quoique grands pécheurs, le troisième jour, après beaucoup d'autres prières, nous invoquâmes le grand apôtre saint Jacques, et nous lui fîmes le vœu que s'il nous rendait à la surface de la terre, nous irions en pèlerinage à son tombeau. A peine eûmes-nous formé notre vœu bien ardemment, que nous vîmes devant nous un bourdon scellé et bridé (18) qui était bien aussi long que le cheval des quatre fils Aymon. Mon camarade monta dessus hardiment et je me mis en croupe derrière lui. Aussitôt, au lieu de continuer à descendre, nous commençâmes à monter, aussi vite que nous étions descendus. Cependant nous mîmes cinq jours, pour regagner la surface de la terre; sans doute parce que nous prîmes un chemin plus long. Quoi qu'il en soit, le sixième jour de grand matin, nous vîmes le ciel et les étoiles; le gouffre se ferma sous nos pas, le bourdon disparut entre nos jambes, et nous nous trouvâmes sur la terre.

Dès qu'il fit un peu clair, nous reconnûmes que nous étions sur le bord de la mer, tout près du cap Breton *. Ravis de nous voir si proches de la ville de Bayonne, nous nous sommes hâtés de nous y rendre, pour nous y revêtir de l'habit de pèlerin, recevoir la bénédiction comme voyageurs, dans ce saint couvent, et nous acheminer ensuite vers la Galice, pour l'accomplissement de notre vœu. Toutefois nous n'aurions jamais osé raconter notre merveilleuse aventure, si le frère Basile ne se fût trouvé là, par une rencontre presqu'aussi étonnante que le reste, pour donner de la croyance à nos paroles, et bénir les instrumens de notre voyage. »

A ces mots, toute l'assistance poussa des exclamations à la louange de saint Jacques, et commença à regarder les deux écuyers avec le plus grand respect, comme des gens sauvés miraculeusement par la puissance du grand apôtre. Mais le père Anastase ayant imposé silence par ses signes et par ses paroles, dit à Gaston : « Seigneur écuyer, voilà certainement une étonnante aventure ; mais je pense que vous en avez eu plus d'une dans votre vie : vous n'en êtes pas à votre premier pèlerinage : je serais charmé d'entendre le récit de vos diverses fortunes. Je connais le sire d'Albret, et je l'estime beaucoup ; il m'a donné plus d'une fois l'hospitalité ; je suis bien aise de trouver l'occasion de l'offrir à deux de ses serviteurs. Je pourrai vous remettre des lettres de recommandation pour la Galice. « Alors ouvrant la balustrade qui le séparait des écuyers pèlerins, il les invita à entrer ; et les faisant passer par la sacristie, il les conduisit dans sa chambre. Quand il fut seul avec eux, il leur dit : « Seigneur Gaston, j'ai admiré

* Promontoire, près Bayonne.

votre présence d'esprit et votre imperturbable sang-froid, ainsi que l'immobilité de votre compagnon : mais vous me mettez dans un grand embarras. Le chapelain du sire d'Albret est arrivé ici tellement frappé de l'aventure du château du Diable, que toute la population de Bayonne n'a pas le moindre doute sur le merveilleux de cet événement. Ce que vous venez de raconter, et qui sera répété dans l'instant par mes moines et les pèlerins qui étaient tout-à-l'heure dans l'église, va confirmer et le frère Basile et tout le peuple dans cette croyance. En me taisant sur votre invention, je parais y ajouter foi et je fortifie la disposition du public à croire à votre miraculeuse délivrance; et cependant il répugne à ma conscience de favoriser un mensonge. Les vérités que je suis chargé d'annoncer ne veulent point d'une telle alliance; elles la repoussent. — Révérend père, répondit Gaston, vous êtes un saint et prud'homme; je vous dois toute franchise. Si, pour rassurer le frère Basile, je lui avais raconté la vérité; d'abord, il ne m'aurait pas cru; il était trop préoccupé pour cela; ensuite j'aurais compromis les intérêts et violé les ordres de mon maître, qui, je puis le confier à votre sagesse, a fait une grande et belle action; mais qu'il a fallu envelopper de prodiges. Laissez le peuple de Bayonne croire ce qu'il voudra à ce sujet. Vous dissiperez, quand il en sera temps, cette erreur qui n'a rien de funeste ni même de dangereux. Quant à nous, souffrez que nous partions bien vite; vous contentant de dire aux gens raisonnables qu'il est possible que l'aventure inexplicable du château du Diable nous ait affecté le cerveau, comme elle a certainement un peu troublé celui de frère Basile. Faites les honneurs de notre raison, comme vous l'entendrez; elle est à vos ordres.— Mon intention est bien que vous ne perdiez pas beaucoup de temps ici, dit

le prieur, car je m'attends que la matinée ne se passera pas, sans que l'évêque ne soit instruit de cette aventure, et ne désire m'en entendre parler. Puisque vous le permettez, je disposerai un peu de votre bon sens. Je dirai que je n'ai fait aucun effort pour vous arrêter dans votre empressement de poursuivre votre route vers la Galice, de peur de heurter votre idée, ce qui est dangereux en certaines circonstances. Mais à propos de voyage, je pense qu'il y a à l'embouchure de la Nive des navires d'Espagne qui n'attendent que la fin de la marée, pour lever l'ancre et descendre l'Adour. Vous allez sortir d'ici par le jardin; vous suivrez une rue peu fréquentée à cette heure-ci, et au bas de laquelle vous vous trouverez sur le port. Là, vous agirez selon votre prudence. Je ne veux pas savoir ce que vous ferez, pour avoir le droit de répondre, avec vérité, que je l'ignore. Dans tous les cas, restez le moins possible en vue du public : mais commencez votre métier de pèlerins en mettant dans vos escarcelles ces bouteilles de vin vieux de Jurançon, ce fromage de Roquefort, ces figues sèches de Marseille, ces biscuits de Pau et ces pâtes d'Auvergne. Vous trouverez des choses plus solides sur le bateau; on y est accoutumé à transporter des passagers. En disant cela, le bon père joignit les effets aux conseils, et ayant garni de provisions les panetières des pèlerins, il les conduisit à travers le jardin, à une porte de sortie, et leur souhaita un bon voyage, en les priant de le recommander au sire d'Albret si, à leur retour, ils le voyaient avant lui. Gaston et Centule arrivés sur le port, virent un bateau prêt à partir pour Saint-Ander. Ils se jettèrent dedans, descendirent l'Adour et furent bientôt en pleine mer.

Cependant la délivrance merveilleuse des écuyers du sire d'Albret des gouffres du château du Diable, répétée

par les moines et les pèlerins qui en avaient entendu le récit, à l'église des Frères Prêcheurs, remplit bientôt toute la ville de Bayonne et la mit en grand émoi. On se portait en foule vers l'église, où, selon quelques versions, le miracle aurait eu son accomplissement : car des gens disaient que les écuyers avaient été transportés jusque dans l'église, en personne; d'autres affirmaient les avoir vu entrer. L'évêque ne tarda pas à être instruit des bruits étranges qui circulaient parmi les fidèles de sa ville épiscopale. Il y fit peu d'attention d'abord, car c'était un homme aussi sage et prudent que vertueux; mais tant de bouches répétaient la même chose, avec le ton de la persuasion, qu'il jugea qu'il convenait au moins de s'informer de l'origine de ces bruits. Rien ne lui parut plus raisonnable que de mander près de lui le père Anastase. « Que signifient donc, lui dit-il, les rapports qui m'arrivent de tous côtés, sur ce qui s'est passé dans l'église de votre couvent? — Monseigneur, un pèlerin dont la tête paraissait fort exaltée, a débité en effet des choses très extraordinaires: mais il n'est ni de votre prudence ni de votre dignité de paraître ajouter foi à des récits qui sont aussi peu appuyés de preuves. — Mais cependant, frère Basile.... — Ah! monseigneur, ce frère est certainement un digne homme, mais il est revenu si frappé de la catastrophe dont il a été témoin auprès de Bordeaux, que sa tête en est restée assez faible. — Eh! que sont devenus ces deux hommes? — Monseigneur, je l'ignore. Je pense qu'ils ont pris la route d'Espagne, car ils paraissaient avoir un grand empressement d'accomplir leur vœu : et je n'ai rien fait pour les retenir. — Tant pis, père Anastase; car si ce sont des imposteurs, il eût été bon de les faire arrêter : mais peut-être cela peut-il se réparer. Je vais faire prévenir le gouverneur et le prévôt. Il est important que

l'on sache si de tels récits sont dus à la vérité, à l'illusion ou au mensonge. » Toutes les autorités mirent donc leurs agens sur pied pour découvrir et arrêter les écuyers qui avaient débité des choses miraculeuses dans l'église des Frères Prêcheurs; mais on ne découvrit aucun vestige du passage de ces deux hommes. Cette recherche infructueuse augmenta la disposition du public à croire au merveilleux de cette aventure. Frère Basile, dont l'esprit, déjà ébranlé par la catastrophe du château du Diable, venait d'éprouver une si rude secousse, par l'apparition des deux écuyers dans l'église et par leur récit, ne douta point qu'ils ne fussent partis, comme ils étaient arrivés, sur le bourdon de saint Jacques. Il ne put s'en taire, et ce fut l'opinion qui prévalut, pendant long-temps, à Bayonne. En vain le père Anastase, lorsqu'il jugea les deux serviteurs du sire d'Albret en sûreté, commença-t-il à dire que peut-être ces deux pèlerins avaient voulu passer par leur pays, avant d'entrer en Espagne, que peut-être s'étaient-ils embarqués sur quelque bateau de Galice ou de Biscaye. Ces sages raisonnemens ne firent impression que sur les esprits les plus raisonnables; la multitude resta ferme dans l'opinion de frère Basile, qui ne s'occupait pas à faire des conjectures, mais qui affirmait, et persuadait, parce qu'il était persuadé. Et cependant le bon chapelain n'était pas à la fin de ses épreuves.

Vous avez entendu de reste qu'il était au château du Diable, lorsqu'une partie de la noble compagnie que le sire d'Albret y avait invitée, disparut dans ses souterrains. C'était lui que les dames échappées à ce désastre avaient entouré et forcé de les accompagner à Bordeaux. Le trouble qui les agitait ne leur avait pas permis de remarquer que le digne homme avait encore plus besoin d'être rassuré qu'elles-mêmes. A peine arrivé en ville, il fut

pris de la fièvre avec le délire, et resta deux jours dans cet état-là. Enfin, il se calma, plus par les sages discours d'un clerc fort prud'homme, que par les secours de la médecine. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de prier le sire d'Albret de lui permettre de se rendre à Bayonne, où il voulait faire une neuvaine à une chapelle de l'église de Notre-Dame, à laquelle il avait une dévotion particulière. D'ailleurs, le couvent auquel il appartenait était dans cette ville. Le sire d'Albret lui accorda facilement sa demande. Partout où il passa, il raconta l'épouvantable événement dont il avait été témoin; et il en remplit, à son arrivée, la ville de Bayonne et son cloître. Le sage père Anastase, sans pouvoir lui expliquer la cause de la catastrophe du château du Diable, lui avait persuadé de se soumettre avec paix et résignation à tous les événemens, quels qu'ils fussent, que Dieu permettait; et le frère commençait à reprendre tranquillement toutes les fonctions de son état, et même il se disposait à retourner près de son maître, lorsque la terrible apparition des deux écuyers, et leurs étonnans récits, vinrent produire l'effet que nous avons vu. Leur disparition, qu'il interpréta à sa manière, n'était pas faite pour le guérir. Dans sa pieuse croyance, il fit vœu d'aller en pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, pour remercier le grand apôtre du miracle par lequel avaient été sauvés deux braves écuyers qu'il estimait. Le père Anastase, persuadé qu'il eût été réellement dangereux cette fois de le contrarier dans ce dessein dont le motif était tout louable, lui donna facilement la permission qu'il demandait. Frère Basile se mit donc en route pour la Galice, et il ne manqua pas de rencontrer sur le chemin, quelques pèlerins du nombre de ceux qui avaient été témoins, comme lui, des événemens de l'église des Frères Prêcheurs. On pensera facilement que cette circonstance

les lia de compagnie, et devint le sujet principal de leur conversation. Ils s'édifiaient les uns les autres, par les pieuses réflexions qu'ils se communiquaient sur ce grand événement. C'est avec de telles dispositions qu'ils arrivèrent dans la ville d'Oviédo, qui se trouvait sur leur passage. Ils y entrèrent vers neuf heures du matin : leur premier soin, après une heure de repos, fut d'aller à l'église de Saint-Sauveur, remercier Dieu qui les avait conduits heureusement jusque-là; ils s'y rendirent en ordre de procession, frère Basile marchant à leur tête, en sa qualité de clerc. Un peuple nombreux les voyait passer, et mêlait ses prières aux leurs. Comme ils étaient à peu de distance de l'église, une autre procession de pèlerins en sortait, à la tête de laquelle ils aperçoivent Centulè et Gaston. Habitués à se nourrir de l'idée que ces deux écuyers du sire d'Albret étaient partis miraculeusement de Bayonne, comme ils y étaient arrivés, Basile et ses compagnons ne purent résister à leur pieuse émotion. Ils se jettent tous à genoux, en criant au miracle, et bientôt ils tombent évanouis. On s'empresse autour d'eux pour leur donner du secours, et savoir la cause de cet accident général. Les deux écuyers pèlerins qui n'avaient pas eu le temps de reconnaître Basile avant qu'il fût tombé et entouré de monde, s'approchent aussi, fort étonnés de cette chute de leurs confrères en pèlerinage. A peine ont-ils reconnu le bon chapelain, qu'ils veulent s'échapper de la foule, pour se dérober aux scènes qu'ils prévoient. Mais déjà quelques compagnons de frère Basile, revenus de leur stupéfaction, les signalent à la multitude, en criant que c'étaient là les hommes, en faveur de qui s'était opéré le miracle qui avait excité leurs exclamations. Aussitôt on entoure les deux écuyers comme des objets de vénération ; et on ne veut pas leur permettre de

s'éloigner, avant qu'ils aient fait le récit de leurs merveilleuses aventures. Ils répondent qu'il ne leur est plus permis de parler. Cette discrétion est attribuée à une humilité chrétienne et augmente la curiosité des assistans. Les compagnons de frère Basile racontent ce qu'ils leur ont entendu dire, dans l'église des Frères Prêcheurs de Bayonne. Le chapelain, enfin revenu à lui, confirme ces assertions; les deux Béarnais deviennent pour tout le public, des hommes incontestablement honorés de la protection particulière du grand apôtre. Ce n'est pas assez de les voir, chacun veut les toucher; on leur apporte des présens de vivres de tous côtés; leurs panetières ne peuvent plus les contenir. Alors on leur donne de l'argent, des croix, des bagues, des chapelets, des chaînes d'or et d'argent. On ne leur demande, en retour, qu'une place dans leurs prières. Centule et son ami, en qualité de Gascons, n'étaient pas obligés d'être modestes; mais ils l'étaient, et ce qu'ils avaient d'humilité souffrait de tant d'honneurs et de distinctions; en outre, au milieu de leur gloire, la pensée qu'elle ne posait pas sur des bases bien solides ne les laissait point sans inquiétude : ils craignaient qu'en punition de leur mensonge, quoiqu'ils l'eussent fait à bonne intention, il n'arrivât, de quelque part, des éclaircissemens qui pourraient amener un dénouement fâcheux à une si brillante aventure. Ils auraient donc vivement désiré se soustraire à la foule qui les obsédait, mais pourtant les chaînes d'or dont on les entourait, les retenaient d'une grande force.

Comme ils étaient ainsi balancés entre les charmes du présent, et les craintes de l'avenir, ils furent tirés de cet embarras par l'invitation que vinrent leur faire un chapelain et un majordôme d'entrer dans une maison voisine d'une belle apparence. Ils s'aperçurent que ces deux ines-

sagers étaient considérés de la multitude qui s'écartait pour les laisser passer. Nos deux voyageurs les suivirent donc au milieu des acclamations et des regrets du peuple. Lorsqu'ils eurent passé le seuil d'une porte extérieure, ils se trouvèrent dans une grande cour, où ils éprouvèrent le bonheur de pouvoir respirer à l'aise ; car depuis une heure, ils étaient pressés par la foule, jusqu'à la suffocation. Leurs conducteurs les voyant ainsi haletans, et aspirant l'air avec délices, les laissèrent reposer, un petit moment, pendant qu'un serviteur exécutait l'ordre de leur préparer des rafraîchissemens. Le majordome voulut leur en servir lui-même, après les avoir fait passer dans une salle à manger. Enfin il les introduisit dans le salon. En y entrant, ils virent une dame d'un port distingué et deux demoiselles d'une extrême beauté, tomber à genoux devant eux et leur demander leur bénédiction. Le premier mouvement des écuyers fut de se précipiter eux-mêmes à genoux ; et même de se prosterner devant ces nobles et belles Asturiennes; puis Gaston leur dit : « A Dieu ne plaise, mesdames, que nous ayons la coupable pensée d'usurper un privilége qui n'appartient qu'aux clercs, nous qui ne sommes que laïques et pécheurs. La maîtresse de la maison leur dit : Des hommes en qui s'est manifestée la puissance du grand apôtre doivent avoir bien des titres à notre vénération ; mais puisque votre humilité l'exige, nous vous obéirons. Alors la dame se releva ainsi que ses deux filles, et ayant fait approcher des siéges, elle s'assit et invita les étrangers à faire de même, puis elle leur dit : « Nobles et saints pèlerins, c'est un grand bonheur pour moi de recevoir, sous mon toit, deux hommes aussi visiblement honorés de la protection de l'apôtre d'Espagne. — Madame, répondit Gaston, votre charité nous donne un titre que nous sommes loin

de mériter; nous ne sommes, encore une fois, que de pauvres pécheurs qui allons en pèlerinage à Compostelle, pour implorer le pardon de nos fautes. Mais nous serait-il permis de vous demander ce qui nous procure les prévenances si honorables que votre bienveillance daigne nous faire? Nous pensions vous être totalement inconnus. — Vous allez voir bientôt, reprit la dame, celui à qui je dois l'avantage de savoir qui vous êtes, et les grandes merveilles opérées pour votre délivrance. C'est le digne chapelain du sire d'Albret qui m'a fait connaître votre naissance noble, votre courage à l'armée, l'épouvantable catastrophe dans laquelle vous avez paru engloutis à jamais, et la protection miraculeuse par laquelle vous en avez été sauvés. Vous ne pouvez avoir mérité une si grande faveur que par vos vertus et votre piété. Vous prouvez bien aujourd'hui vos sentimens religieux, par votre dessein d'aller remercier le saint apôtre sur son tombeau, et de consacrer ensuite votre valeur à combattre les ennemis de la foi. — Madame, l'intérêt que nous porte frère Basile, comme serviteurs du même maître, l'a conduit à vous parler de nous avec une prévention trop favorable. Nous sommes nobles, il est vrai, mais de simples domingeois du Béarn. La fortune ne nous a point permis d'être chevaliers. Nous n'avons fait à l'armée que suivre dans les combats le sire d'Albret, dont nous sommes les écuyers. Quant à la manière dont nous avons été retirés du château du Diable, près Bordeaux, c'est un événement sur lequel il nous est désormais interdit de parler. Notre devoir est de continuer notre pèlerinage et d'accomplir le reste de notre vœu, en offrant nos bras aux chrétiens d'Espagne, contre les Infidèles. Nous déposons notre reconnaissance aux pieds de votre courtoisie, en remerciant Dieu qui nous a mis

à même de contempler une dame aussi bienveillante que noble et pieuse. La dame asturienne, charmée de la politesse et de la modestie de Gaston, répondit : « Nobles pèlerins, les momens de votre voyage ne sont pas comptés ; faites-moi la grâce d'honorer, pour quelques jours, ma maison de votre présence. — Madame, tout l'honneur serait certainement de notre côté ; mais il ne nous est point permis de l'accepter. Nous devons poursuivre notre pèlerinage jusqu'à son terme. — Au moins, vous ne quitterez pas cette maison, sans vous être assis à notre table. — Madame, nous voyageons, depuis quelques jours, avec des compagnons qui paraissent désirer que nous continuions notre route ensemble jusqu'à Compostelle. — Je le crois aisément, nobles écuyers ; mais il vous serait si facile de les rejoindre. (La dame pensait à la monture miraculeuse qu'elle croyait être à leur disposition). Si toutefois vous jugiez devoir vous servir de moyens terrestres, j'ai des chevaux à vos ordres, et vous me ferez plaisir d'en faire usage. »

Les deux Béarnais, voyant l'extrême courtoisie de cette dame et la grande beauté de ses filles, craignirent de les offenser, en les refusant. Ils résolurent donc d'accepter le dîner qui leur était offert ; puis Gaston reprenant la parole, dit : « Madame, oserions-nous vous demander où est le chapelain à qui nous devons toutes les bontés dont vous nous comblez? — Je pense, seigneur, qu'il est encore à se remettre de la grande émotion que lui a causée, il y a une heure, votre rencontre ; mais je vais le faire avertir que vous êtes là. » Le majordome sortit pour remplir les intentions de sa maîtresse ; mais, un moment après, il revint seul, en disant : « Madame, le digne frère vous fait ses humbles excuses ; mais il a craint d'éprouver encore une trop vive secousse à la vue

de ces saints personnages, et, malgré mes efforts, il est sorti pour aller rejoindre la troupe de voyageurs avec laquelle il est entré à Oviédo. » Gaston alors reprit : « Madame, le bon chapelain de notre maître avait-il l'honneur d'être connu de vous, pour s'être présenté dans votre maison? — Non, seigneur; c'est mon chapelain qui, ayant été témoin de son accident et en ayant appris la cause, l'a fait entrer ici, où le digne homme m'a raconté les prodigieuses aventures qui vous sont arrivées, au-delà et en deçà des monts.

La conversation se continua jusqu'au moment du dîner, qui même avait été un peu retardé par le grand événement de ce jour. A table, la dame asturienne fit placer les deux pèlerins à ses côtés, en face de ses deux filles que séparait le chapelain de la maison. Les deux étrangers étaient un grand objet de curiosité pour les convives et pour les serviteurs; on ne savait pas si des gens si miraculeux mangeraient. Ils s'en acquittèrent d'une manière toute humaine : car ils étaient affamés. La maîtresse de la maison était ravie de ce qu'ils daignaient s'accommoder de ce qu'elle avait à leur offrir. Dans les *entremets*, ils répondirent avec autant de politesse que de sens et d'agrément à toutes les questions qu'on leur faisait. Les aimables objets qui étaient devant eux ne les disposaient pas médiocrement à mettre au dehors ce qu'ils avaient de ressource dans l'esprit. Toutefois leurs yeux avaient toute la discrétion et la modestie que commandait leur situation. Des yeux encore plus modestes et plus timides, malgré leur étonnante beauté, se dirigeaient nécessairement quelquefois vers eux : car on n'aurait pu faire autrement sans affectation. Nos deux pèlerins n'avaient qu'à gagner à ces rencontres. Centule, malgré sa cicatrice, et son teint fort brun, avait

une très-belle figure parfaitement assortie à sa haute taille, et un air tout-à-la-fois martial et doux. Gaston avait les traits moins réguliers, mais les yeux fins, la carnation brillante et toute la physionomie très-spirituelle. Il arriva donc, pendant ce repas, que si les charmes des belles Asturiennes n'échappèrent point aux regards modestes des dévôts pèlerins, le mérite des nobles écuyers ne fut point perdu pour les aimables demoiselles. On éprouva par suite ce bien-être qui résulte de la convenance réciproque ou sympathie. Mais malgré ce doux attrait, peu de momens après le dîner, les voyageurs, comblant d'actions de grâce la dame qui leur avait donné l'hospitalité avec tant de courtoisie, lui demandèrent la permission de se remettre en route. « Nobles pèlerins, dit-elle, on vous prépare des chevaux; mais avant de recevoir vos adieux, j'ai une faveur à requérir de vous. Laissez-moi, en mémoire de votre passage, les deux bourdons que vous avez apportés, et souffrez que je vous en propose deux autres, en place, pour achever votre voyage. » Alors le majordome sortit un instant, et revint apportant deux superbes bourdons d'un bois des Indes aussi souple que fort, et surmontés chacun par une boule massive d'argent doré qui était maintenue par une longue virole et des clous de même métal. « Ces deux bourdons, dit la dame asturienne, n'ont point fait le saint voyage auquel ils étaient destinés. Don Diégo, mon frère, et don Inigo, mon mari, qui les avaient fait faire et bénir à cette intention, furent retenus, au moment de leur départ, par de fatales circonstances; et ils sont morts, sans avoir accompli le vœu qu'ils avaient tant à cœur. Depuis trois ans, je conserve ces deux bourdons, avec l'intention constante de les confier à deux guerriers pèlerins qui soient disposés à remplir en entier le vœu de

mon mari et de mon frère, qui était, après avoir déposé en offrande ces deux instrumens de voyage sur le tombeau du saint Apôtre, d'aller combattre les ennemis du nom chrétien. J'ai trouvé souvent un pèlerin qui était dans le dessein de remplir cette double condition; mais il ne s'en était pas encore présenté deux à la fois, et je tenais à ne pas diviser cette offrande. Aujourd'hui, nobles écuyers, je rencontre en vous tout ce que je pouvais désirer, et si vous voulez vous charger de cette commission, vous me rendrez un service extrême: car à qui pourrais-je remettre, avec plus de confiance, cette offrande qu'à vous? et qui serait plus propre à la faire agréer du saint Apôtre, que des hommes pour lesquels il a déjà manifesté sa faveur d'une manière si éclatante? Toutefois, seigneurs, je ne vous les remets qu'à une condition, c'est que vous acceptiez une somme égale à la valeur de ces bourdons, pour servir à votre armement de guerre, en me permettant, en retour, de porter à mon mari et à mon frère une partie des mérites que vous allez acquérir, en combattant les Infidèles.—Noble et généreuse dame, répondirent les Béarnais, notre dessein est en effet de nous rallier aux drapeaux des successeurs de Pélage contre les éternels ennemis de la foi; mais les secours que votre libéralité nous offre ne nous sont pas nécessaires pour accomplir ce projet; d'autre part, la confiance que vous nous témoignez, en nous remettant des objets aussi précieux, nous honore assez pour nous récompenser des soins que nous mettrons à nous acquitter de vos ordres. — Braves écuyers, ne me refusez pas de contribuer à armer, pour la cause de la croix, deux guerriers qui paraissent si propres à la faire triompher. »

Les serviteurs du sire d'Albret essayèrent en vain de se défendre encore d'accepter le don de la dame asturienne.

Ils virent qu'ils l'affligeraient réellement par une plus longue résistance ; et ils se rendirent à ses vœux. Alors elle leur remit à chacun une jolie bourse pleine de besans et de maraboţins, en les remerciant beaucoup de ce qu'ils l'acceptaient. Puis un de ses serviteurs apporta deux petites coiffes de cuir de Maroc, avec lesquelles il couvrit les pommes de vermeil qui surmontaient les bourdons. Les deux pèlerins, ayant mis un genou en terre et baisé la main de la dame asturienne, prirent congé d'elle et de ses filles, en les saluant de la manière la plus respectueuse ; et ils descendirent dans la cour où des chevaux et un guide les attendaient. Ils sortirent par une porte de derrière : car il y avait encore des groupes devant la maison, pour guetter leur passage. Leur guide les ayant fait passer par les rues les moins fréquentées, ils furent bientôt sur la route de Lugo.

Mais les aventures de cette journée n'étaient pas finies pour eux. Parmi la foule du peuple qui les avait entourés le matin, il s'était glissé quelques affidés d'une bande de voleurs qui venaient en ville, pour épier les marchands et les autres voyageurs qui devaient se mettre en route vers les régions qu'ils infestaient. Ordinairement, ils faisaient peu de cas des pèlerins ; mais ayant remarqué, cette fois-là, tous les cadeaux dont on avait chargé ceux qui traversaient Oviédo, ils s'empressèrent d'aller avertir leurs camarades de la montagne de ne pas dédaigner la troupe de pèlerins qui devaient passer ce jour-là par leur canton, parce qu'elle valait la peine d'être dévalisée. Ils étaient partis, pour donner cet avis, avant que les deux écuyers béarnais fussent tirés de la foule et emmenés chez la dame qui les avait si bien traités. Les voleurs pensant donc qu'ils devaient se trouver avec les autres, se disposèrent à arrêter leur troupe.

Cependant Gaston et Centule cheminaient sans inquiétude, se hâtant toutefois de rejoindre leurs confrères les pèlerins, pour renvoyer les chevaux de la dame asturienne. Le soleil était près de toucher l'horizon, mais aucun nuage n'altérait son éclat, lorsqu'ils aperçurent de loin leurs compagnons de voyage qui allaient entrer dans un vallon étroit entre deux montagnes boisées; mais ils virent en même temps sortir de la forêt des gens armés qui se précipitèrent sur la troupe et l'arrêtèrent. Nos braves Béarnais se souvenant bien vite de leur métier, enlevèrent promptement à leurs bourdons les capuchons qui en enveloppaient les pommes de vermeil, de peur que les coups n'en fussent amortis; et donnant des coups de talons à leurs chevaux, au défaut d'éperons, ils se trouvèrent, en un instant, au milieu de la bagarre. Comme il leur était facile de distinguer les pèlerins, tout ce qui n'en avait pas le costume ne tarda pas à éprouver la vigueur de leur bras, et la pesanteur ainsi que la dureté de leurs bourdons. Chaque coup qu'ils portaient mettait un homme hors de combat, et quelquefois l'étendait mort (19).

Comme ils expédiaient si chaudement leur besogne, un seigneur asturien qui voyageait aussi vers la Galice, suivi de deux écuyers et de gros varlets, arriva sur le lieu de la scène, et les aida de très-bonne grâce à terminer ce travail; non sans être émerveillé de ce qu'ils avaient déjà exécuté à eux deux; car toute la troupe des pèlerins semblait pétrifiée d'étonnement et se contentait de bénir ses libérateurs, sans les assister en aucune manière.

Ce seigneur asturien se trouvait parent de dona Urraca de Selvas Alvas, cette généreuse dame que je crois avoir oublié de vous nommer jusqu'à présent. Il reconnut le guide des deux vaillans pèlerins pour être un des serviteurs de sa cousine. Il s'enquit de lui quels étaient les terribles

voyageurs qu'il accompagnait. Cet homme lui répondit qu'il avait entendu dire que c'étaient de nobles écuyers du Béarn qui, par dévotion, faisaient le pèlerinage de saint Jacques; mais qu'ils avaient déjà reçu des preuves miraculeuses de la protection du grand apôtre. Le noble asturien entendant cela, dit aux guerriers pèlerins : « Preux écuyers, je suis arrivé à propos pour admirer les brillantes preuves de votre courage; mais je desire connaître plus amplement deux hommes d'un si grand mérite. Je vais coucher dans un de mes châteaux où se trouvent ma famille et quelques amis; je vous prie d'y accepter l'hospitalité; vous m'affligeriez beaucoup de la refuser. » Sans attendre leur réponse, il ordonna à ses gens de rester avec la troupe de pèlerins et de l'escorter jusqu'à la bourgade voisine, poussant devant eux, liés et garottés, ceux des brigands qui pouvaient encore marcher. Pour lui, emmenant les deux étrangers et leur guide, il partit de suite pour son château, faisant diligence; car il ne lui restait guère de temps pour arriver chez lui, avant la nuit. Le long du chemin il apprit des deux écuyers qu'ils étaient au service du sire d'Albret. Cette circonstance augmenta les dispositions favorables que lui avaient inspirées leur courage, parce qu'il connaissait et estimait beaucoup ce seigneur.

Cependant on fut fort étonné au château du seigneur asturien, lorsqu'on vit, qu'au lieu des deux écuyers qu'il avait en partant, il revenait suivi de deux pèlerins à cheval, portant en main des bourdons en guise de lances ou d'épées. Mais lorsque don Juan de Cueva-Honda eut expliqué à sa famille la cause de ce changement, tout le monde le felicita de cette bonne rencontre, combla d'éloges les braves étrangers et s'empressa de leur offrir tout ce qu'ils pouvaient désirer. Centule prenant la parole répondit qu'ils avaient eu grand chaud, dans leur rencontre

avec les brigands, et beaucoup de poussière le long du chemin; que, s'il n'y avait pas d'indiscrétion à demander un bain, ils en profiteraient avec beaucoup de reconnaissance. Don Juan donna ordre aussitôt qu'on chauffât les étuves; et pendant que ses serviteurs s'empressaient de lui obéir, il entretint les voyageurs sur le sire d'Albret et sur la guerre qui paraissait imminente entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Ensuite il leur demanda s'ils devaient repasser les monts aussitôt qu'ils auraient acquitté leur vœu au tombeau de saint Jacques. Les écuyers lui répondirent qu'ils avaient l'agrément du sire d'Albret, pour faire au moins une campagne contre les Maures d'Espagne; de quoi le seigneur asturien les loua beaucoup. Alors il en vint à leur demander quelle circonstance heureuse avait procuré à sa cousine l'avantage de faire leur connaissance. Ils lui dirent que dona Urraca ayant vu le chapelain du sire de Pons évanoui dans la rue, l'avait recueilli chez elle, pour lui faire donner des soins, et que frère Basile lui ayant parlé d'eux, plus avantageusement sans doute qu'ils ne méritaient, elle les avait aussi invités à venir se reposer et dîner chez elle; que cette noble dame avait porté la confiance et la générosité jusqu'à leur remettre ces deux précieux bourdons pour déposer sur le tombeau du grand apôtre, en y ajoutant une somme égale à la valeur de ces mêmes bourdons, pour les aider à s'armer et s'équiper dans la guerre qu'ils allaient faire aux Infidèles. — « Braves pèlerins, reprit don Juan, lorsque ma cousine saura quel usage vous avez déjà fait de vos bourdons, elle se félicitera de les avoir remis en de si bonnes mains; et moi je lui garantirai d'avance que vous n'emploierez pas moins bien les armes et les chevaux que vous achèterez avec les besans qu'elle a pu vous donner.

Pendant cette conversation le bain se trouva prêt, et un serviteur vint en avertir les étrangers et les y conduisit. En y entrant, il leur montra une armoire où il y avait du linge et de riches habits, dont il leur dit qu'ils étaient invités à se revêtir, quand ils se r'habilleraient.

Lorsque les deux écuyers furent enfin seuls, Gaston regarda son ami en riant, et comme un homme qui va faire explosion, après une longue contrainte. Mais Centule lui dit: « Je ne me serais pas de moi-même engagé dans de telles aventures; mais puisque nous y sommes, nous ne devons pas rire, même entre nous, qu'elles ne soient terminées: contentons nous de rire en dedans, ou mieux encore ne rions pas du tout. » Cette résolution ne se trouva pas superflue: car nos voyageurs eurent long temps encore besoin d'une grande force de sérieux. Après le bain, ils s'habillèrent des vêtemens qu'on leur avait destinés, et ils retournèrent au salon, où ils trouvèrent toute la société réunie. Mais ils furent étonnés de ne plus voir sur les figures le même air d'affabilité et d'aisance avec lequel ils avaient été accueillis. Ils crurent d'abord que c'était du refroidissement causé par quelque doute sur ce qu'ils avaient dit. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir au contraire qu'on leur portait un surcroît d'égards qui allait jusqu'à la vénération. Il ne leur fut pas difficile d'en soupçonner l'origine. Pendant le bain, don Juan avait questionné le serviteur de dona Urraca. Cet homme avait été témoin de la prosternation de tous les pèlerins de la troupe de frère Basile, à la vue des deux écuyers; il avait entendu les exclamations de ces dignes gens dès qu'ils avaient pu parler, et les récits merveilleux qui s'étaient répétés dans la rue, et ceux que le chapelain avait contés chez sa maîtresse. Quoique ce fût un garçon simple, ses discours à l'appui desquels venaient les terri-

bles effets des bourdons avec quoi les deux nobles pèlerins avaient assommé les brigands, ne laissaient pas de faire impression sur les habitans du château.

Cependant on servit le souper qui avait été fort retardé, d'abord à cause de l'absence de don Juan, puis par courtoisie pour les étrangers. Centule et Gaston, bien que simples écuyers, furent placés près de la maîtresse de la maison, qui leur fit les honneurs de sa table, avec une recherche de courtoisie qui approchait du respect. Nos deux domingeois, quoique peu accoutumés à être traités ainsi par les femmes des chevaliers, soutinrent cependant fort bien leur nouvelle position par un redoublement de politesse et de gravité. Ils s'aperçurent qu'on ne leur faisait des questions qu'avec beaucoup de réserve, ce qui les accommodait assez; mais ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves.

On était encore à table, lorsqu'arrivèrent les deux écuyers de don Juan, qu'il avait chargés d'accompagner la troupe des pèlerins et les brigands prisonniers jusqu'au bourg, qui devait être leur gîte sur le chemin de Lugo. Ils entrèrent dans la salle à manger, pour rendre compte à leur maître de leur mission. Tout le monde observa qu'à la vue des deux étrangers ils donnèrent des signes de la plus respectueuse admiration, car ils baissèrent la tête et fléchirent un genou. Don Juan leur demanda comment les choses s'étaient passées, depuis leur séparation jusqu'au bourg. Ils répondirent qu'ils n'avaient eu aucune malencontre, mais qu'il avait fallu que l'un d'eux cédât son cheval à un Frère Prêcheur qui faisait partie de la troupe des pèlerins, parce que le saint homme ne pouvait marcher à cause de la grande émotion que lui causaient les choses extraordinaires dont il avait été témoin et qu'il racontait. Don Juan vit bien que ses écuyers étaient re-

tenus de s'expliquer plus clairement, par la présence des deux étrangers. Il se réserva de les interroger à part, sur l'article du chapelain; mais il leur demanda ce qu'ils avaient fait des brigands qu'ils avaient emmenés prisonniers. Ils répondirent qu'ils les avaient remis à l'alcade qui, de suite, les avait fait conduire en prison. — C'est très-bien, mes amis, reprit leur maître, allez vous reposer et vous rafraîchir; et ils se retirèrent. Mais don Juan ne pensait pas à remettre, jusqu'au lendemain, à leur parler plus amplement. Dès qu'il fut sorti de table, laissant les étrangers aux soins de sa famille, et de quelques amis qui étaient chez lui, il fit venir ses deux écuyers dans sa chambre, et les interrogea sur tout ce qu'ils paraissaient lui avoir dissimulé devant la compagnie. Alors ils lui avouèrent que tous les pèlerins et surtout le Frère Prêcheur, regardaient les deux étrangers qui les avaient délivrés des brigands, comme des hommes particulièrement protégés du grand apôtre de la Galice, et en faveur de qui la puissance de saint Jacques s'était déjà manifestée d'une manière miraculeuse. Cette opinion en effet avait été grandement fortifiée chez frère Basile et ses compagnons, par le dernier événement dont ils avaient été témoins et auquel ils devaient leur délivrance. Le hasard faisait qu'il ne se trouvait parmi eux aucun homme accoutumé aux armes. Ils n'avaient donc fait aucune résistance aux voleurs; mais tout à coup voyant arriver trois hommes à cheval, dont deux portaient à la main des armes étincelantes (c'étaient les pommes de vermeil des bourdons sur lesquelles réfléchissaient vivement les rayons horizontaux du soleil) le bon chapelain, toujours préoccupé de l'influence surnaturelle de saint Jacques, sur les deux écuyers pèlerins, s'écria : Dieu soit loué, et saint Jacques! voici nos libérateurs! A peine avait-il achevé ces paroles qu'on vit et

qu'on entendit les terribles bourdons tomber comme la foudre sur les brigands et les renverser morts ou blessés sur le chemin. L'action fut si prompte et si étrange que véritablement elle avait quelque chose de merveilleux, et aucun des pèlerins n'hésita à croire une chose dont frère Basile était si persuadé.

Lorsque les deux écuyers de don Juan eurent fait part à leur maître de la croyance où ils avaient laissé les pèlerins, et qu'eux-mêmes avaient emportée, ce seigneur sentit croître fortement en lui la haute opinion qu'il avait déjà des étrangers, qu'il avait recueillis chez lui. On aurait pu le remarquer à la manière dont il les aborda en rentrant dans le salon. Il leur fit quelques questions auxquelles ils répondirent avec beaucoup de sens et de modestie. Il leur demanda, entre autres choses, s'ils comptaient revenir par le même chemin, après avoir accompli leur pèlerinage, et employé à faire la guerre aux Maures le congé que leur avait donné pour cela le sire d'Albret. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient pas en être certains, parce qu'ils ne savaient où les conduiraient les événemens de la guerre. » — J'aurais du regret, nobles écuyers, à ne pas vous voir à votre retour; mais dites-moi, où pensez-vous acheter des chevaux de bataille ? — Monseigneur, à Compostelle, lorsque nous aurons acquitté notre vœu. — Je vous préviens qu'ils y sont rares. Le roi Ferdinand de Castille y a dernièrement fait enlever tout ce qui s'y trouvait de propre au service de l'armée. Mais si vous le permettez, je vous prierai d'en accepter deux dont je vous garantis la bonté; je m'estime heureux de trouver l'occasion de contribuer aussi à l'armement de tels défenseurs de la foi, et d'augmenter par eux le nombre des libérateurs de l'Espagne. — Mais, sire chevalier, nous nous proposions d'achever notre pèlerinage à pied. C'est déjà

peut-être trop, que nous ayons accepté hier les chevaux que dona Urraca nous a offerts avec tant d'instance. — Nobles pèlerins, pouvez-vous concevoir du repentir d'avoir usé d'un moyen qui vous a fait arriver à temps pour sauver d'un dépouillement total, et peut-être de la mort, vos pauvres compagnons de voyage ? Puis, pensez-vous que moi-même je ne vous aie pas d'obligation? J'étais destiné à rencontrer ces brigands, et malgré ma bonne volonté de les charger avec vigueur, il n'est pas certain que je m'en fusse tiré aussi heureusement que vous. La nouveauté ainsi que l'éclat de vos armes ont contribué à jeter de l'étonnement chez vos ennemis que la vigueur de vos coups a achevés d'abattre. Continuez donc à faire usage de montures qui peuvent vous porter plus rapidement au secours des malheureux que le hasard mettra sur votre route. Le cadeau que je vous fais est bien peu de chose, au prix de la rançon que ces brigands m'auraient imposée, si par surprise, ou à force de nombre, ils se fussent rendus maîtres de ma personne, et m'eussent permis de racheter ma vie. » Les deux domingeois ne sachant comment s'y prendre pour refuser les offres de don Juan, se virent forcés de les accepter.

Au milieu de ces courtoisies, l'heure de se retirer étant arrivée, le seigneur du château voulut conduire lui-même les deux étrangers dans leur chambre, les faisant précéder par deux pages armés de flambeaux. Il était accompagné de son chapelain qui leur donna sa bénédiction, mais qui leur aurait volontiers demandé la leur. Un lit magnifique les attendait. Cependant les écuyers, qui avaient l'intention de partir le lendemain de bonne heure, ne voyant pas leurs vêtemens de voyage, demandèrent aux pages où ils étaient. Alors don Juan, prenant la parole, dit : « Nobles et braves pèlerins, ne vous en

occupez pas. Vous reprendrez demain ceux que vous avez dans ce moment, parce que vous resterez au moins la journée avec nous. Quand vous devrez partir, on vous donnera vos habits de voyage. » Don Juan ayant dit ces paroles, et salué les étrangers, les laissa dans la contemplation des merveilles qui se succédaient pour eux, sans interruption. Toutefois, ces pensées ne les empêchèrent point de se livrer au sommeil dont ils avaient grand besoin.

Le lendemain, après avoir entendu la messe, ils congédièrent le serviteur de dona Urraca, non sans l'avoir généreusement récompensé et chargé de porter leurs respects et leurs remercîmens à la noble dame. En rentrant dans le salon, ils trouvèrent les marques de vénération encore plus générales que la veille, parce que les rapports des écuyers de don Juan n'étaient ignorés de personne.

Cependant, au milieu des belles dames et demoiselles qui remplissaient ce château, Centulle et Gaston se trouvaient quelquefois gênés du haut degré de perfection auquel ils se voyaient élevés. Car ils rencontraient, de temps en temps, des yeux si vifs et si humains, que le surnaturel de leur situation leur devenait incommode. D'autre part, au contraire, ils étaient fréquemment tourmentés de la pensée qu'ils devaient à un mensonge les égards et les témoignages de respect qu'on leur payait. Ils avaient beau se dire qu'ils n'avaient pas fait ce mensonge pour s'exalter eux-mêmes, mais de peur de compromettre le secret de leur maître, cette réflexion ne détruisait pas leurs scrupules. Ils ne jouissaient donc qu'imparfaitement de tous les honneurs et des soins dont ils étaient l'objet ; et quelque douce que semblât être leur position, il leur tardait d'en sortir. Au dîner, on voulut leur faire quelques questions sur l'événement du château du Diable que la renommée

avait porté jusque-là. Mais ils prièrent qu'on les dispensât de revenir sur une aussi triste catastrophe. On se contenta alors de leur faire quelques questions sur la belle Ermeline et sur sa mère. Ils ne firent pas moins d'éloges de la vertu de ces dames que de leur beauté : ce qui donna l'espoir à leurs convives qu'elles avaient pu aussi être sauvées de leur côté, par quelque autre prodige. Ils ne crurent pas devoir refuser de joindre leurs espérances à celles de leurs hôtes.

Après le dîner, don Juan invita les étrangers à une partie de chasse, et leur fit prendre des habits propres à cet exercice. Ils ne rentrèrent qu'une heure avant le souper, et non sans avoir donné de nombreuses preuves de leur savoir et de leur adresse à ce noble *déduit*. Les divers événemens de la chasse devinrent le principal sujet de la conversation, ce qui soulagea beaucoup les deux Béarnais.

Quand l'heure de se reposer fut venue, don Juan conduisit de nouveau les deux étrangers dans leur chambre. Là, comme ils ne virent point encore leurs robes de pèlerins, ils dirent au page de don Juan, que, désirant partir le lendemain de bonne heure, ils seraient bien aises de les avoir. « Nobles écuyers, reprit alors le maître de la maison, vous ne partirez pas demain avant la messe de l'aube ; et l'on pourra vous voir et vous accompagner jusqu'à ce qu'on vous ait mis sur la route la plus fréquentée ; car nous sommes ici sur la gauche du chemin d'Oviédo à Lugo et Compostelle. On vous portera demain vos habits de voyage. » Après ces paroles, don Juan se retira, laissant les Béarnais se communiquer, sur leurs aventures, mille réflexions au milieu desquelles ils s'endormirent.

Le lendemain, avant le jour, un serviteur entra chez eux portant d'une main un flambeau, et de l'autre deux

vêtemens de toile grise, et il leur dit : « Seigneurs, voilà vos habits de voyage. » Puis il leur demanda s'ils avaient besoin de quelque autre chose; et, sur ce qu'ils lui répondirent que non, il leur laissa de la lumière et se retira. Lorsque les deux écuyers prirent leurs robes pour s'habiller, ils leur trouvèrent un lustre et une fraîcheur qu'elles étaient loin d'avoir quand ils les avaient quittées. Ils pensèrent qu'on les avait lavées avec beaucoup de soin, et se proposèrent de remercier leurs hôtes de cette nouvelle attention. En les endossant, ils crurent trouver quelque légère différence sur la manière dont elles s'ajustaient sur leurs corps. Ils attribuèrent encore cela au blanchissage. Quoi qu'il en soit, ils achevèrent de s'habiller, prirent leurs bourdons et leurs escarcelles, et se rendirent à la chapelle où, peu de momens après, commença la messe. Ils y trouvèrent don Juan qui, à la fin du saint office, les salua très-affectueusement, et leur dit qu'en toute autre circonstance, il ferait les derniers efforts pour les garder chez lui, le plus long-temps possible; mais qu'il n'osait pas les retarder davantage dans leur pieux voyage. Seulement, ajouta-t-il, comme, dans cette saison, le jour commence trop tard pour qu'on déjeune, j'ai fait avancer le dîné d'une heure, afin que nous ayions le plaisir de faire encore un repas avec vous. Tout en discourant ainsi, on sortit de la chapelle; et, comme le soleil se levait par un temps clair, les deux pèlerins, en se regardant mutuellement, s'aperçurent que leurs robes et leurs manteaux de voyage étaient d'un gris plus foncé et d'un tissu beaucoup plus fin que ceux avec lesquels ils étaient arrivés. Ils en témoignèrent leur étonnement, et remercièrent le noble Asturien de cette nouvelle galanterie qu'on leur faisait chez lui. Mais loin d'accepter leurs remercîmens, à la manière de celui qui

a obligé, il se confondait en excuses de ce qu'il avait osé retenir, pour souvenir de leur passage, des vêtemens aussi précieux que les leurs, sans pouvoir leur offrir rien qui fût digne d'eux, à cause de l'espèce d'étoffe et de la couleur auxquelles il avait fallu s'en tenir. Pour cette fois, la gravité des pèlerins faillit les abandonner, en reconnaissant que l'honnête Asturien avait fait cet échange avec eux, pour avoir de leurs reliques. En même temps ils étaient tourmentés au fond de l'âme de tenir dans l'erreur, sur un sujet aussi grave, un homme aussi estimable. Cependant, comme ils ne pouvaient le désabuser, sans remonter à l'origine des choses, et compromettre le secret de leur maître et des vertueuses dames qu'ils avaient délivrées, ils se contentèrent de faire intérieurement une amende honorable de leur invention, et répondirent avec beaucoup de politesse à don Juan, que, dans cette affaire, tout l'avantage était de leur côté; mais que, de plus, ils avaient déjà, dans les chevaux dont il voulait les gratifier, de si magnifiques preuves de sa générosité, que ce nouveau témoignage de sa courtoisie n'était pas nécessaire. Dans ce moment, le seigneur asturien leur proposa de visiter ses écuries, en attendant que les dames fussent prêtes pour le dîner. Les deux pèlerins admirèrent le nombre et la beauté de ses chevaux. Ils en virent deux déjà en partie couverts de leurs harnais et auxquels on donnait de l'orge*. « Voilà, dit don Juan, ceux que vous avez daigné accepter. L'un connaît

* On sait qu'en Espagne, on ne donne point d'avoine aux chevaux : c'est l'orge qui la remplace. C'était aussi l'usage en Grèce, aux temps héroïques. Il n'y a pas un brin d'avoine dans l'*Iliade*; mais beaucoup d'orge.

déjà le chemin du royaume de Cordoue, car il en vient. Je l'ai pris sur un Maure à la dernière bataille où je me suis trouvé sous les ordres du roi Ferdinand. L'altération de ma santé me retient pour quelque temps chez moi; mais si je me fortifie d'ici au printemps prochain, je me propose d'offrir de nouveau mon bras à ce glorieux prince, et ce serait avec beaucoup de plaisir que je vous retrouverais à son armée. — Sire chevalier, répondirent les Béarnais, nous serions bien heureux de vous y voir, et nous combattrions avec grande joie sous votre bannière.—Cet autre cheval, reprit l'Asturien, est né dans mes haras, mais je ne pense point qu'il le cède à l'autre ni en vigueur ni en légèreté; vous savez que ce vieux royaume de Pélage est célèbre pour les chevaux.—Et pour ses chevaliers braves et courtois, reprirent vivement les Béarnais. Noble don Juan, vous donnez en ce jour une belle preuve de leur générosité, car voilà des chevaux qui conviendraient à des guerriers couverts de hauberts, et de cottes d'armes, plutôt qu'à de simples écuyers comme nous. — Vaillans pèlerins, des guerriers tels que vous ne demeureront pas long-temps en présence des Maures, sans conquérir de là gloire et de la fortune, de reste, pour obtenir les honneurs de la chevalerie, et en soutenir la dignité. » Ensuite don Juan leur donna quelques instructions sur la route qu'ils avaient à tenir pour joindre l'armée castillane la plus voisine, sur les usages des chrétiens et des Maures pendant la guerre. Cela conduisit le noble Asturien à parler de ses campagnes; ce qui dura jusqu'à ce qu'un page vînt l'avertir que le dîner était prêt, et qu'on attendait ses ordres pour servir. « Qu'on serve, » dit-il; et en même temps il ramena les deux étrangers vers le salon où toute la compagnie était rassemblée.

Après les premiers saluts, Gaston dit : « Nobles dames,

vous nous voyez en habits plus élégans que ceux que nous avions apportés : c'est une recherche d'attention que don Juan a voulu ajouter à sa grande munificence, et dont nous sommes extrêmement reconnaissans. — Seigneur, dit alors la maîtresse de la maison, si le temps l'avait permis, nous aurions mis plus de soin à cette besogne, et nous craignons bien qu'elle ne se ressente de la précipitation que nous y avons employée. — Madame, répondit Gaston, excusez-moi, si je ne vous comprends pas bien clairement. Quoique voisin de l'Espagne, et que j'en aie appris la langue de bonne heure, bien des mots m'échappent dans la conversation. Je vous ai entendu parler de travail, de soin, je ne me rends pas bien compte de cela. — Noble écuyer, c'est votre modestie qui vous empêche de me comprendre. Sachez donc qu'il n'y a pas ici une dame ni une demoiselle qui ne se soit fait un honneur et un plaisir de travailler à des habits qui devaient être portés par des pèlerins aussi braves que vous et aussi manifestement protégés du grand apôtre. — Quoi! mesdames, vous auriez daigné employer vos belles mains à une besogne si commune! Vous nous jetez dans la confusion. » Alors prenant successivement sa manche gauche avec sa main droite et sa manche droite avec sa main gauche, il les porta à sa bouche et les baisa avec respect et transport, et en fit de même du petit manteau qui lui couvrait la poitrine et les épaules. Centule l'imita, et fit plus; car il tomba à genoux et se prosterna devant les dames : ce que Gaston ne tarda pas à faire; puis, se relevant, il s'écria avec enthousiasme : « Eh bien! nobles et généreuses dames, ces robes de pèlerins ne s'arrêteront pas à Compostelle. Après avoir vu le tombeau du grand saint Jacques, elles verront les bannières des Maures; elles nous serviront de cottes

d'armes. Oui, nous jurons de les porter sur nos armures, et de pénétrer avec elles dans les plus épais escadrons de l'ennemi ! »

En prononçant ces paroles, Gaston avait dans les yeux un feu que quelques spectateurs attribuèrent à un enthousiasme surnaturel. Mais des dames crurent n'y voir qu'une inspiration plus humaine. Toutefois elles n'en furent pas choquées. Ce fut avec cette satisfaction réciproque que l'on se mit à table. La conversation se ressentait déjà d'une plus intime connaissance entre les hôtes et les étrangers : on s'exprima réciproquement les regrets d'une si courte rencontre. Mais le devoir était trop impérieux d'un côté et trop bien apprécié de l'autre, pour qu'il se trouvât de l'hésitation ou du retard dans son accomplissement. On commença donc à se faire des adieux, dès que parurent le dernier vin et les épices, les deux écuyers employant les paroles les plus expressives qu'ils sussent, pour peindre leur reconnaissance de toutes les marques de bonté dont ils s'en allaient comblés; mais ils n'étaient pas à bout de la munificence de la noble compagnie. Au moment où ils croyaient faire leur dernier salut de retraite, la maîtresse de la maison, et, après elle, toutes les dames et demoiselles, remirent, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des pèlerins, un cadeau de quelque joyau d'or ou d'argent, pour déposer sur le tombeau du saint apôtre, et toujours, à l'exemple de dona Urraca, une somme égale à la valeur des joyaux, pour les frais de guerre du pèlerin, ne voulant pas avoir moins de part dans ce mérite, que dans celui du saint pèlerinage. Cette libéralité remplissait nos deux domingeois d'admiration et de reconnaissance. Leur condition d'écuyers ne leur permettait pas de refuser les cadeaux de dames et demoiselles riches et de haute naissance; toute-

fois le souvenir de leur mensonge leur pesait toujours sur le cœur, et les rendait honteux de se voir les objets de tant d'honorables largesses; mais leur embarras était pris pour de la modestie. Au reste, ils en furent bientôt tirés par le bruit des chevaux qu'on leur amenait au pied du perron. Ils s'armèrent de leurs bourdons et de leurs escarcelles, et prirent congé de la noble et généreuse compagnie. Don Juan alors leur donna une lettre pour un seigneur de ses amis à Lugo. Il les accompagna jusqu'au dehors de son château, et là, ayant fait ses recommandations à celui de ses serviteurs qui devait servir de guide aux deux étrangers, il leur souhaita, pour la dernière fois, un bon voyage.

Il n'arriva rien à nos pèlerins jusqu'à Lugo; mais à peine eurent-ils remis à l'ami de don Juan la lettre dont ils étaient chargés pour lui, que ce seigneur fit les plus vives exclamations sur le bonheur qui lui était procuré; et il donna aux deux étrangers les plus grandes marques d'estime et de respect. Ils comprirent bien qu'ils étaient précédés par leur renommée, et qu'il fallait encore s'attendre à être traités comme des gens fort extraordinaires. En effet, comme ils s'étaient écartés de la route directe de Lugo pour se rendre chez don Juan et qu'ils avaient passé chez lui un jour et demi, la troupe de leurs anciens compagnons de voyage les avaient précédés dans cette ville, et là le bon frère Basile et les autres pèlerins avaient rapporté tous les faits merveilleux qu'ils savaient sur leur compte, et surtout la manière miraculeuse dont ces braves écuyers étaient venus à leur secours sur le chemin, et avaient assommé en un clin d'œil, avec des *bourdons flamboyans*, une douzaine de voleurs armés qui voulaient dévaliser et peut-être massacrer leur troupe. Don Gabriel ne put renfermer long-temps en lui-même la félicité

qu'il éprouvait d'avoir été choisi par le ciel, pour garder sous son toit, quelques momens, deux hommes aussi extraordinaires. A peine eut-il fait accepter quelques rafraîchissemens aux deux étrangers, qu'il vole porter cette nouvelle à ses amis déjà préparés, par la renommée, à l'honneur insigne que devait recevoir leur ville. Aussitôt on accourt chez lui de tous côtés; et quand les deux voyageurs retournent au salon, ils le trouvent si plein, qu'ils ont de la peine à y rentrer: mais le silence le plus respectueux y régnait. Don Gabriel les présente aux dames, ou plutôt il leur présente les dames et les seigneurs. Comme il était occupé à cela, il s'aperçoit que ce ne sont pas seulement ses parens et ses amis qui s'empressent de venir chez lui; tout le peuple de Lugo remplit sa maison; les plus hardis pénètrent dans les appartemens, les autres restent dans la cour. Quand tout est plein, la porte de la maison est assiégée, et ceux du dehors poussent encore les premiers arrivés pour entrer aussi. Des gens étouffés commencent à crier, d'autres plus impatiens repoussent violemment ceux qui les pressent ainsi. Quelques-uns de ces derniers se vengent, on en vient aux coups. Don Gabriel veut en vain ramener l'ordre; il n'est plus le maître chez lui: on veut voir les favoris du grand apôtre. De la rue et de la cour, on crie à la fois qu'ils se montrent au moins aux fenêtres. Les deux pèlerins se partagent pour se prêter à l'empressement du public; ils sont reçus avec acclamations: mais de chaque côté on veut les voir tous deux; il faut qu'ils changent de poste. On leur demande de montrer les bourdons flamboyans, avec lesquels ils ont si admirablement déconfit les bandits. De nouveaux cris s'élèvent à la vue des merveilleux instrumens; mais l'avide public ne s'en tient pas là. Des bruits, timides d'abord, mais qui s'accroissent à chaque instant, font connaître

que quelque chose est encore attendu. Enfin le mot de miracle se fait entendre, et bientôt il est répété par mille bouches ; on demande des miracles aux saints pèlerins. Pour le coup, les domingeois* sont fort embarrassés de leur rôle. Leur première faute se présente à eux, avec ses plus graves conséquences. Gaston fait signe avec son bourdon qu'il va parler. Un profond silence a lieu aussitôt, et il adresse au peuple les paroles suivantes : « Braves Galiciens, pieux habitans de Lugo, ne nous demandez pas ce qui ne nous a point été accordé, parce que nous sommes loin d'en être dignes. Nous ne sommes que de pauvres pécheurs, et plus pécheurs peut-être qu'aucun de vous. C'est pour nous purifier que nous entreprenons un pèlerinage au tombeau de votre saint patron. Au lieu de croire à notre sainteté, priez pour notre entière conversion et le pardon de nos fautes. Si on vous a dit plus que cela sur notre compte, une trop grande charité a pu seule mettre nos amis dans l'erreur. Nous vous devons la vérité et nous vous la disons. Nous avons aujourd'hui enduré beaucoup de fatigue, et nous avons besoin de repos. Allez bénir Dieu dans vos églises, en nous donnant place dans vos prières ; mais laissez-nous aux soins du généreux don Gabriel, qui veut bien accorder l'hospitalité à deux étrangers qu'un motif de pénitence amène dans votre pays. » Ayant dit ces paroles, Gaston salua très-poliment le public, rentra dans la chambre et ferma la fenêtre ; Centule en fit autant. La multitude se calma peu à peu. Don Gabriel, à l'aide de quelques gardes qu'il avait fait deman-

* Le mot de domingeois répondait, dans le Béarn, à celui de damoiseaux dans le reste de la France ; il signifiait donc des gentilshommes qui n'étaient pas chevaliers. J'aurais dû le rappeler plus tôt.

der à l'alcade, parvint à faire vider sa maison par le peuple, ne gardant que ses amis et ses connaissances. Le moment du repas était attendu avec grande impatience des deux pèlerins; car ils avaient eu une longue et fatigante journée, pendant laquelle ils avaient fait fort maigre chère. Lorsqu'on se mit à table, Gaston, qui n'était pas fâché de prévenir ses hôtes de la disposition où il se trouvait, dit au maître de la maison, en souriant : « Vous ne verrez que trop, noble don Gabriel, jusqu'à quel point vos honnêtes concitoyens se sont trompés sur notre compte, et combien nous sommes loin d'être exempts des besoins de l'humanité. Nous n'avons pas rencontré sur notre route des tables fournies comme la vôtre : il y paraîtra. » Le bon Galicien qui ne pouvait s'empêcher de croire que c'était par courtoisie que les deux saints pèlerins daignaient prendre part à son souper, fut dans l'extase et le ravissement du prodigieux honneur qu'ils lui firent. Cette première fougue étant calmée, les deux voyageurs causèrent avec les convives de leur hôte, qui avaient bien plus l'air de saints qu'eux : car de préoccupation, ils n'avaient pu manger. Ils répondirent à toutes les questions qu'on leur fit sur la situation des rois de France et d'Angleterre; mais dès qu'on venait à toucher tout ce qui avait rapport à la terrible catastrophe du château du Diable, ils s'excusaient d'être obligés de garder le silence sur cet événement et toutes ses suites. Après le souper, il vint de nouveaux amis de don Gabriel, qui n'avaient pas eu le bonheur de contempler les saints pèlerins plus tôt. Dans le nombre se trouvèrent deux vénérables dames vêtues en pèlerines, qui prièrent les deux voyageurs d'accomplir pour elles le voyage au tombeau de l'apôtre, que leur santé ne leur permettait pas d'exécuter elles-mêmes. Alors elles présentèrent aux deux écuyers deux escarcelles de cuir de

Maroc garnies chacune d'un large fermail d'argent et d'une chaîne en or, avec un petit manteau couvert de coquilles d'argent. Ces dames, instruites, on ne sait trop comment, de la générosité de dona Urraca, et des dames du château de don Juan, ne manquèrent pas de mettre, dans chacune des escarcelles, une somme égale à la valeur des joyaux qu'elles donnaient pour le tombeau de saint Jacques, afin d'avoir part au mérite de la croisade des guerriers pèlerins. Les Béarnais firent beaucoup de façon pour accepter ces nouveaux présens, protestant que c'était les honorer beaucoup que de leur confier la commission dont ces nobles dames les chargeaient, et qu'ils se feraient un devoir de la remplir, sans aucun intérêt. Mais don Gabriel leur dit si bien que ces dames seraient affligées s'ils refusaient leurs dons, qu'il leur fallut se soumettre.

Cependant, à l'exemple de ces dames, toute la noblesse de la ville et des environs, qui était réunie chez don Gabriel, se mit à l'envi à remettre aux étrangers des offrandes pour le tombeau de saint Jacques, avec une somme égale pour les pèlerins, toujours afin d'avoir part aux mérites de leur croisade. Les choses étaient tellement engagées, que les pauvres Béarnais étaient obligés de se laisser faire, quoiqu'il se trouvât, dans le nombre des offrandes, de très riches cadeaux, tous également accompagnés de leur valeur en besans et marabotins, dans une bourse à part.

Enfin don Gabriel fit entendre à ses amis que les deux voyageurs, ayant eu beaucoup de fatigue dans la journée, avaient besoin de se reposer de bonne heure : seulement il leur dit en quelle église il les conduirait à la messe, le lendemain, mais en les priant de ne point le publier, pour qu'il n' yeût pas trop d'affluence. La compagnie se retira donc peu à peu, et don Gabriel demanda aux étrangers s'ils ne seraient pas bien aises de prendre du repos. Ils ne

manquèrent pas de répondre affirmativement, et le noble Galicien les conduisit à leur chambre. Lorsqu'il fut seul avec eux, il leur dit : « Braves et pieux pèlerins, je ne serai pas le seul qui ne contribuerai pas à vous aider dans le généreux dessein que vous avez de porter la guerre aux plus cruels ennemis du monde chrétien, mais surtout de l'Espagne. J'ai aussi combattu pour la croix, mais désormais l'âge me rend inhabile aux armes, sans toutefois, grâces à Dieu, avoir éteint en moi la haine des Sarrasins et le zèle pour les progrès de la foi. Permettez-moi donc de vous offrir des armes que je ne puis rendre par moi-même utiles à la cause sacrée. Alors il tira un rideau qui était suspendu devant l'embrasure d'une fenêtre, et leur montra deux harnais complets d'écuyers, en armes défensives et offensives ; et sans se laisser interrompre par les remercîmens des Béarnais, il ajouta : « Je pense bien, nobles guerriers, que toutes ces armures ne vous serviront pas long-temps, et que vous changerez bientôt ces cuirasses contre des hauberts ; mais il me suffit de penser que vous en serez couverts, dans la première bataille où vous joindrez les ennemis de Dieu. Quant à ces épées, j'espère que vous les conserverez davantage ; car elles ont été forgées avec le plus grand soin à Tolède, et je n'en ai jamais vu de meilleures. En les faisant tomber sur les Infidèles, souvenez-vous quelquefois de don Gabriel de Sierra-Llana. — Noble et généreux seigneur, répondirent les domingeois, jamais votre courtoisie et votre libéralité ne sortiront de notre mémoire ; puissent nos bras se montrer dignes du fer dont vous daignez les armer. » Les Béarnais en auraient dit bien davantage, si le Galicien ne les eût quittés, en leur souhaitant une bonne nuit. Son vœu fut accompli ; car, malgré l'agitation où des événemens si extraordinaires jetaient les

esprits de nos voyageurs, la fatigue du corps leur faisait un besoin impérieux du sommeil, et ils dormirent profondément. Avant l'aube, on vint, selon la prière qu'ils en avaient faite, leur apporter de la lumière. Dès qu'ils furent levés, ils passèrent dans le salon, où ils trouvèrent don Gabriel qui déjà les attendait. « Je me suis conformé à vos ordres, dit-il, en permettant qu'on vous réveillât de si bonne heure; mais pourtant j'espère que la nuit vous aura porté conseil, et que vous ne partirez pas avant le dîner. — Généreux don Gabriel, dirent les pèlerins, permettez que nous nous privions de cet honneur. Nous avons de puissans motifs pour désirer de ne plus retarder d'un instant notre voyage. La reconnaissance, non moins que le plaisir, nous retiendraient auprès de vous; mais notre devoir nous impose la loi de résister à ces sentimens. Souffrez donc que nous partions aussitôt après la messe. — Puisque vous faites parler des raisons si imposantes, dit Gabriel, je n'ose vous retenir; mais alors profitons d'une petite demi-heure que nous avons jusqu'à la messe, pour prendre un peu de vin *rancio** de Navarre et quelques bagatelles. » Don Gabriel ayant appelé un de ses serviteurs, la table fut garnie en un instant, et les trois convives s'en étant approchés, don Gabriel servit les étrangers: et comme il n'avait pas soupé la veille, à cause de sa grande émotion, il leur donna l'exemple de bien soutenir le vieux vin de Navarre par du jambon et du pâté. Les Béarnais, pénétrés d'une prévoyante horreur pour le dénuement des montagnes de Galice, ne firent pas de difficulté de l'imiter. Ils

---

* *Rancio* est un adjectif qui veut dire vieux. Ainsi quand on dit du vin *de rancio*, on dit une chose ridicule.

avaient à peine terminé, qu'ils entendirent sonner la messe. En se levant, les voyageurs dirent à leur hôte : « Vous voudrez bien, noble don Gabriel, vous charger de nos excuses auprès de votre famille et de toute l'illustre compagnie de qui nous avons reçu un si grand accueil. Assurez toutes les personnes qui nous ont donné des commissions ; que nous mettrons le soin le plus scrupuleux à nous en acquitter. »

Quoique le seigneur galicien n'eût indiqué qu'à quelques amis l'heure et l'église où les saints pèlerins devaient entendre la messe, et qu'il leur eût recommandé le secret, l'église se trouva si remplie, que les Béarnais eurent peine à arriver aux places qui leur étaient destinées dans le chœur. Ce que voyant Centule, et craignant quelque retard et quelque éclat pour la sortie, il dit au noble galicien : « Seigneur chevalier, y a-t-il ici une autre issue que la grande porte? — Oui sans doute, et nous pouvons sortir par la sacristie. — Eh bien! vénérable don Gabriel, envoyez un de vos serviteurs donner ordre secrètement au *garçon* qui doit nous amener nos chevaux de les conduire avec le moins de bruit possible, à la fin de la messe, à la porte extérieure de la sacristie. Le Galicien chargea un de ses pages de cette commission en lui imposant la loi du secret ; et un instant après, la messe commença. Elle fut entendue avec plus de recueillement, par les deux voyageurs et par don Gabriel, que par le reste des assistans, qui étaient occupés de guetter la sortie des pèlerins, pour les voir de plus près et les toucher, s'il était possible ; mais ces espérances furent trompées. Vers la fin de la messe, don Gabriel qui connaissait les religieux de cette église, fit un léger signe au frère sacristain qui s'approcha, et le seigneur de Sierra Llana lui dit tout bas de tenir prêtes les clés de la porte extérieure de la

sacristie, pour la lui ouvrir ainsi qu'aux deux étrangers qu'il avait avec lui. Le frère exécuta parfaitement ses ordres et aussitôt après le dernier évangile, le noble galicien et les deux Béarnais s'avancèrent vers la sacristie, d'un pas grave, comme s'ils avaient seulement voulu parler à quelqu'un des moines; mais aussitôt qu'ils y furent entrés, le sacristain leur ouvrit la porte de sortie, ils embrassèrent leur hôte et montèrent à cheval. Ils étaient déjà hors de la ville, qu'on attendait encore leur sortie dans l'église. Car don Gabriel, pour n'être pas obligé de donner des explications, rentra chez lui en traversant le couvent.

Nos deux voyageurs continuèrent leur route, sans aventure remarquable, jusqu'à une demi-journée de Compostelle, parce qu'ils ne s'étaient point arrêtés aux mêmes stations que la troupe de frère Basile qui les précédait. Mais là, l'hôte chez lequel ils firent halte, leur dit: « Seigneurs pèlerins, vous avez hâte sans doute de vous rendre à Compostelle pour assister à la grande réception que l'on va faire à deux saints personnages qui viennent remercier le grand apôtre de leur délivrance miraculeuse, des plus profonds abîmes de la terre, et peut-être pis que cela. Les Béarnais répondirent qu'ils ne savaient rien de ces grandes choses, mais qu'ils lui seraient obligés, s'il voulait leur raconter de quoi il était question. Le cabaretier qui était loin de soupçonner qu'il avait devant lui les deux hommes annoncés avec tant d'éclat, dans tout le pays, leur raconta ce que la renommée avait publié sur les préparatifs de la ville de Compostelle, pour la réception de ces grands personnages, en y ajoutant de lui-même tout ce que son imagination lui suggérait. Quoique nos deux voyageurs vissent bien qu'il y avait beaucoup à rabattre sur les annonces de ce brave homme,

comme la moindre démonstration était plus qu'ils ne méritaient et ne voulaient, ils se promirent bien de s'y soustraire. Dès que leurs chevaux eurent mangé leur paille et leur orge, et qu'eux-mêmes eurent fini le chétif repas qu'ils purent se procurer dans ce lieu, ils remontèrent à cheval. Mais il arriva, comme ils y mettaient quelque précipitation, que le bourdon de Centule s'accrocha à un clou qui sortait d'un mur, et en le retirant la coiffe qui couvrait la pomme de vermeil se détacha en partie, et en laissa voir l'éclat. A cette vue l'hôte qui avait tant entendu parler des *bourdons flamboyans* avec lesquels les voleurs avaient été assommés, ne douta point qu'il n'eût devant les yeux les pèlerins attendus. Il se prosterna aux pieds des chevaux, criant de toutes ses forces à ses voisins d'accourir. Mais les deux écuyers piquèrent si vivement leurs montures, qu'en un instant ils furent perdus de vue. Ils continuèrent d'aller ainsi grand train, pendant une heure. Alors, se voyant près d'un bois, ils y entrèrent assez avant, et là, s'étant dépouillés de leurs manteaux de pèlerins, ils prirent des vestes de buffle que le bon Gabriel avait fait mettre dans leurs valises, pour leur servir à porter sous les armures qu'il leur avait données; puis ils se passèrent au cou un baudrier auquel leur épée était attachée. Cela fait, ils revinrent sur le chemin, et le suivirent jusqu'à une demi-lieue de Compostelle. Là ils prirent à gauche et tournèrent la ville à grande distance, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent sur le chemin de Vigo. Alors ils se rapprochèrent de Compostelle et y entrèrent par un côté absolument opposé à celui par lequel on devait les attendre, en supposant qu'il y eût quelque chose de vrai dans le rapport du cabaretier. Comme, en outre, la nuit avait eu le temps d'arriver, pendant ce détour, personne ne les remarqua. Ils s'informèrent d'une hôtellerie,

et y ayant mis pied à terre, ils logèrent leurs chevaux, puis portèrent leur bagage dans la chambre qui leur fut destinée. Là ils mirent, dans une de leurs valises, tous les cadeaux qu'ils étaient chargés de déposer sur le tombeau de saint Jacques. Ils enveloppèrent leurs deux bourdons ensemble dans leurs manteaux de pèlerins qu'ils lièrent tout autour avec un ruban et ils sortirent, sans dire à leur hôte où ils allaient.

Dès qu'ils furent à quelques pas de distance, ils demandèrent au premier passant, le chemin de l'église métropolitaine. Ils y arrivèrent en peu de minutes. Tout proche, était la maison du chapitre de Saint-Jacques, ils y sonnèrent, et ayant demandé à parler au trésorier ; ils furent conduits chez lui. Dès l'abord, ils lui dirent qu'ils avaient des commissions importantes pour le chapitre, mais qu'ils devaient les lui faire connaître premièrement en particulier. Le trésorier voyant que Centule avait sous le bras une valise qui paraissait lourde, et que Gaston portait à la main un long faisceau qui avait l'air d'un drapeau autour de sa hampe, il jugea bien qu'il était question de quelques présens pour le tombeau de saint Jacques. Il leur fit donc très-gracieuse mine, et ayant congédié poliment un jeune chanoine qui était avec lui, il invita les étrangers à s'asseoir, et dès que la porte fut fermée, il s'établit entre les deux écuyers et le trésorier le colloque suivant. Mais avant de le rapporter, je rappellerai qu'entre les deux amis, c'était ordinairement Gaston qui était l'orateur, et en effet il était plus inventif, avait la parole plus facile, et d'ailleurs il savait mieux le castillan. Aussi se complaisait-il parfois à faire usage de ses talens, et il était un peu bavard. Centule, au contraire, parlait rarement, brièvement, mais toujours juste. Il avait un esprit droit et précis, qui lui faisait

distinguer de suite ce qui était nécessaire à dire, et il écartait le reste. Il était de même pour ses actions : quoiqu'il ne parût pas vif, il faisait beaucoup, parce qu'il ne faisait rien d'inutile. Après ce préambule, je reprends la conversation des trois interlocuteurs.

Le Trésorier. Seigneurs étrangers, faites-moi connaître à qui j'ai l'avantage de parler? — *Gaston.* Nous sommes de simples domingeois du Béarn, écuyers du sire d'Albret, seigneur d'un haut mérite, et dont la réputation a dû parvenir jusqu'aux oreilles du vénérable Ildephonse. Quant à nous, dont on devrait fort peu parler, une suite de circonstances extraordinaires fait que l'on s'en occupe beaucoup plus que nous ne méritons. — *Le Trésorier.* Venez-vous ici de la part du sire d'Albret? — *Gaston.* Non, seigneur, nous sommes venus comme des pécheurs que nous sommes, implorer l'intercession du grand Apôtre de la Galice, sur son tombeau. — *Le Trésorier.* Vous êtes donc des pèlerins? — *Gaston.* Oui; et voilà nos manteaux. » (Pendant cette conversation, Centule avait déroulé les robes de pèlerins qui enveloppaient les bourdons, car Gaston, pour être plus libre de gesticuler en parlant, lui avait remis le tout.) *Le Trésorier.* Pourquoi ne les avez-vous pas gardés sur vous, en vous présentant ici? ne savez-vous pas que cette maison est surtout destinée à accueillir les pèlerins? — *Gaston.* C'était afin d'éviter des éclats et peut-être des honneurs dont nous ne sommes point dignes. Car enfin, seigneur trésorier, vous voyez devant vous ces deux pèlerins sur lesquels on a débité tant de choses merveilleuses. — *Le Trésorier.* Quoi! serait-il possible? vous seriez!.... — *Gaston.* Rassurez-vous, sage et prudent Ildephonse. C'est pour prévenir le scandale qui aurait pu résulter d'une erreur trop prolongée, que nous venons nous confier à votre prud'hommie. — *Le*

Trésorier. Et où sont vos bourdons flamboyans? — *Centule* (en les découvrant). Les voici. Les pommes en sont en argent massif doré surdoré, et pèsent chacune quatre marcs. — *Le Trésorier.* Je ne m'étonne pas que chaque coup de ces masses remuées par vous, seigneur écuyer, ait assommé un brigand. — *Centule.* Nous venons les déposer sur le tombeau du grand Apôtre..... Mais, don Ildephonse, prenez une plume et du papier, car nous avons, grâce à Dieu, d'autres dons à offrir à saint Jacques; et il importe que vous nous en délivriez *instrument* (quittance), car ces dons ne viennent pas de nous. — *Le Trésorier.* La confiance, seigneurs écuyers, qu'on a eue en vous est honorable; et vous prouvez que vous la méritiez. (En disant cela, le trésorier prit du papier et une plume). — *Centule.* Nous disons : deux bourdons valant huit marcs d'argent, de la part de dona Urraca de Selvas Alvas, de la ville d'Oviédo. — *Le Trésorier.* La sainte et digne veuve! Que le ciel la garde en santé, ainsi que ses filles! »

Cependant, Gaston continuait son récit. « Pour remonter, vénérable Ildephonse, à l'origine des erreurs qui se sont répandues sur notre compte, vous saurez que ce ne fut point dans l'intention criminelle d'usurper une réputation à laquelle nous n'avions nul droit, que nous avons inventé un récit merveilleux sur notre délivrance du château du Diable. — *Le trésorier.* Et ces deux jolies gourdes d'or, ou au moins de vermeil, c'était sans doute pour attacher aux bourdons? Et elles viennent aussi de dona Urraca? — *Centule.* Pardon, seigneur trésorier. Elles sont envoyées par don Manuel Sancillo de Lugo. Elles sont d'or fin et pèsent ensemble un marc. — *Le Trésorier.* Le vertueux et respectable homme! Puisse-t-il édifier le monde, pendant un siècle! — *Gaston.* Mais nous avions à ménager un secret d'une grande importance. — *Le Tré-*

sorier. Ah ! voilà qui doit venir de quelques nobles et pieuses dames. — *Centule.* En effet, ces mantelets de pèlerines garnis de coquilles d'argent, et ces jolies escarcelles avec des fermails de même métal, et leur chaîne d'or, sont des cadeaux de dona Isabella de Matta-Secca, et dona Berenguella de Fuente-Quemada. Ces présens comportent chacun deux marcs d'argent fin et un demi-marc d'or. — *Le Trésorier.* Que Dieu le leur rende au centuple ! — *Gaston.* Malheureusement notre révélation a eu des suites que nous ne désirions pas, et que nous ne pouvions prévoir. Un honnête chapelain du sire d'Albret, homme vertueux, mais trop facile à exalter, n'a cessé de voir du miracle dans chacune de nos actions. — *Le Trésorier.* Oh ! oh ! voilà une chaîne qui rappelle les armes de Navarre ! Est-ce don Sanche-le-Fort (20) qui nous envoie cela ? — *Centule.* Non ; c'est don Jossé Coxo de Valricco, qui, délivré des chaînes des Sarrasins, envoie celle-ci au tombeau de saint Jacques ; elle est d'or fin et pèse deux marcs. Quant aux autres objets, ils sont trop nombreux et trop petits pour que nous vous les détaillions, dans ce moment. Mais nous en savons la valeur totale ; il y a pour trois marcs d'or et dix marcs d'argent. — *Le Trésorier.* Et comment, noble écuyer, savez-vous si juste la valeur de ces objets ? Les avez-vous pesés ? — *Gaston.* Non, seigneur trésorier ; mais c'est que, par une admirable largesse, toutes ces généreuses personnes, après nous avoir remis leurs cadeaux pour le saint Apôtre, nous ont forcés, nous, pèlerins indignes et grands pécheurs, de recevoir, en besans d'or et en marabotins, des sommes égales à la valeur des offrandes destinées au trésor de saint Jacques. — *Le Trésorier.* Eh ! que pensez-vous faire de ces largesses ? — *Centule.* Elles sont déjà vouées pour équiper en guerre des hommes d'armes et des archers

contre les Maures ennemis de la foi.— *Le Trésorier.* Voilà sans doute un noble et généreux emploi. Et d'où pensez-vous tirer ces compagnons d'armes ? — *Centule.* De partout où nous en trouverons qui voudront nous suivre. — *Le Trésorier.* Vous comptez donc rejoindre les armées de Castille ou de Portugal ? — *Gaston.* Oui, vénérable Ildephonse; et même nous désirerions partir, dès demain, aussitôt que nous aurons prié sur le tombeau du grand Apôtre, et déposé là les dons que nous sommes chargés d'y porter. Mais vous sentez qu'avec la préoccupation qui s'est emparée de certains esprits, si nous nous acquittions de cette commission devant tout le monde, nous serions encore exposés à des honneurs dont de pauvres pécheurs comme nous sont loin d'être dignes, et qui tourneraient en grand scandale, quand l'erreur se dissiperait. Cependant, nous ne pouvons la combattre nous-mêmes, parce que, ainsi que je vous l'ai déjà dit, cela compromettrait le secret d'autrui. Ayez donc la bonté, digne trésorier, de nous faire ouvrir, demain, l'église avant la messe de l'aube, pour que nous y fassions nos prières, sur le tombeau de l'apôtre saint Jacques, et que nous y déposions les offrandes qui nous ont été remises pour cela. Quand nous serons partis, vous userez de votre sagesse et de votre prud'hommie, pour faire connaître la vérité. — *Le Trésorier.* Nobles écuyers, vous aurez ce que vous désirez; et même plus, car on dira une messe pour vous avant l'aube, mais qui ne sera point sonnée. Vous viendrez me trouver demain, aussitôt que vous voudrez; je vous conduirai moi-même à l'église, et je ferai disposer tout pour que vos riches offrandes soient convenablement placées; car il faut bien les mettre, quelque temps, en évidence; cela ne peut que produire un bon effet. Voici la quittance de tout ce que vous m'a-

vez remis, et selon vos déclarations. Je la transcrirai, tout-à-l'heure, sur mon registre, pendant que vous mangerez un morceau. Car nous avons été si occupés, depuis votre arrivée, que je n'ai pas songé à vous offrir des rafraîchissemens. Recevez-en toutes mes excuses. »

Alors le vénérable Ildephonse ayant déposé, dans une grande armoire, les précieux dons qu'il venait de recevoir, sonna et fit servir aux deux écuyers un petit souper froid, mais tel qu'ils n'en regrettèrent aucun autre. Comme ils étaient au plus fort de cette agréable occupation, le trésorier leur remit sa quittance qu'il venait de transcrire. Alors Centule lui dit: « Don Ildephonse, vous avez encore un petit article à porter sur votre registre. Nous vous avons dit que nous avions voué les présens que nous avons reçus pour notre compte, à équiper des hommes d'armes pour la guerre contre les Maures; mais nous avons deux chevaux qui nous ont été donnés par un brave seigneur des Asturies. Ceux-là ne nous coûteront rien, et nous voulons en offrir le prix au saint apôtre. Mais nous ne vous en ne demandons point de quittance, parce que nous n'en devons compte à personne. Ecrivez donc douze marcs d'argent, dont voici la valeur en bons besans d'or. — Nobles pèlerins, répondit le trésorier, vous êtes aussi généreux que fidèles. Il est beau de se disposer, par de telles actions, à combattre les ennemis de la croix. Certes, le patron de l'Espagne ne peut vous refuser sa protection. — Nous vous prierons de l'implorer pour nous, dit Gaston. Mais, à propos, nous serait-il possible de voir demain, soit avant ou après la messe, le pénitencier du chapitre? car si les circonstances ne nous permettent pas de faire, dans cette ville, un séjour assez long pour nous y préparer, par le recueillement et la prière, à l'accomplissement de nos devoirs dans toute leur plénitude; pourtant nous voudrions bien ne pas en partir

sous le poids de tous les péchés que nous y avons apportés, et surtout de ce mensonge qui nous grève *tant*. — Braves guerriers, ce pieux desir achève de me pénétrer d'estime pour vous. Je parlerai, dès ce soir, au pénitencier; et je pense que vous pourrez le voir demain après la messe : car auparavant ce serait de bonne heure. Le vénérable Ponce est un peu vieux et il a eu beaucoup de besogne aujourd'hui. Au demeurant, ce petit retard ne doit vous causer aucune inquiétude, vous ne serez pas moins invisibles pour le public. »

Les deux écuyers causèrent encore environ une heure avec le trésorier, après leur souper, puis ils se retirèrent, en le remerciant de ses courtoisies. Il les remercia encore bien davantage, au nom du chapitre, des riches cadeaux qu'ils avaient apportés.

Le lendemain, une heure avant l'aube, les deux Béarnais étaient chez le trésorier qu'ils trouvèrent déjà levé. Dès qu'*il les* eut salués, il leur proposa de se rendre à l'église, parce que le prêtre qui devait leur dire la messe les attendait dans la sacristie. Ils y allèrent donc, et ne furent pas peu surpris de voir leurs cadeaux déjà étalés de la manière la plus apparente sur le tombeau du saint apôtre. Les deux bourdons étaient élégamment arrangés en croix de saint André, ayant les pieds engagés dans des trous qui les maintenaient debout. Près des pommes de vermeil qui les surmontaient, on avait attaché les gourdes d'or de Manuel Sancillo, et au-dessous les mantelets de pèlerines et les escarcelles des deux dames de Lugo. La chaîne d'or de don Josse Coxo de Valricco allait d'une pomme de bourdon à l'autre, et supportait plusieurs objets précieux au milieu desquels on voyait, dans un filet à larges mailles, les douze marcs d'argent offerts par les deux pèlerins chargés de remettre tout le reste. Gaston et Centule louè-

rent le bel ordre dans lequel le trésorier avait arrangé toutes ces offrandes. Ils se mirent à genoux devant le tombeau, firent de très-humbles prières, et bientôt la messe commença. Quand elle fut finie, ils se rendirent chez le pénitencier qui écouta leurs confessions, et les loua de vouloir achever de laver leurs fautes dans le sang des Infidèles. Ils avaient endossé leurs robes de pèlerins, pour prier sur le tombeau de saint Jacques et pour paraître au tribunal du pénitencier; mais ils les ôtèrent, pour sortir du chapitre, ce qu'ils firent par une porte de derrière. Ils gagnèrent donc leur hôtellerie en habits d'écuyers, remontèrent à cheval et prirent le chemin de la Castille, sans que d'autres que le trésorier et le pénitencier du chapitre eussent connaissance de leur passage par Compostelle.

Avant de les suivre dans les combats qu'ils vont livrer aux Sarrasins, nous dirons que c'était très-à-propos pour leur modestie qu'ils s'étaient soustraits si promptement aux regards du public. A peine la messe qui avait été dite pour eux fut-elle finie, qu'on sonna celle de l'aube. Aussitôt on vit se précipiter dans l'église une foule nombreuse de fidèles, et parmi eux la troupe de pèlerins dont avaient fait partie nos deux écuyers. Elle s'avance, d'abord, avec ordre et recueillement, remerciant Dieu et l'apôtre saint Jacques d'être parvenue heureusement au terme de son voyage, après de grandes fatigues et de grands dangers; mais, lorsqu'en approchant davantage les pèlerins aperçoivent les bourdons flamboyans auxquels ils avaient dû leur délivrance, ils se prosternent tous à terre, en laissant échapper des exclamations de joie et de gratitude. Le peuple qui les entoure, instruit par eux de la cause de ces transports, les partage, et l'église retentit des louanges du grand apôtre. Ce furent de nouvelles exclamations lorsqu'on fut assez près du

tombeau pour voir tous les riches présens qui accompagnaient les bourdons. Puis on se demanda comment ces glorieuses armes se trouvaient là, tandis qu'on avait guetté jusqu'à la nuit les deux pèlerins qui s'en étaient si bravement et si utilement servis pour la délivrance de toute la troupe. Ces réflexions n'expliquaient pas l'événement qui n'était à leurs yeux qu'une merveille de plus. Le bon frère Basile ne s'en rendait compte que par un voyage semblable à celui qui avait transporté les deux écuyers du sire d'Albret, du château du Diable, dans l'église de son couvent de Bayonne. La messe, qui commença alors, suspendit les questions des habitans aux pèlerins ; mais quand elle fut finie, il n'y eut pas un de ces étrangers qui ne fût entouré par vingt personnes de la ville qui lui faisaient redire tout haut ce qui s'était débité la veille, et avec de nouvelles circonstances. Le spectacle qu'on avait sous les yeux ne laissait aucun doute aux plus défians. Les premiers qui ont satisfait leurs yeux de ces merveilles, se dispersent dans la ville pour les annoncer à tous ceux qu'ils rencontrent. La nouvelle se répand des petits aux grands ; une curiosité générale s'empare des esprits, les gens de toute classe, de tout âge, et de tout sexe se précipitent dans l'église métropolitaine, pour admirer les bourdons flamboyans et les riches offrandes qu'ils supportent.

Cependant le trésorier, tant pour reconnaître la générosité des donateurs, que pour satisfaire à la curiosité des fidèles de la ville, avait écrit en grosses lettres sur chaque cadeau le nom de celui de qui il provenait ; de sorte que chacun, qui savait lire, pouvait s'en instruire facilement. Au plus fort de l'admiration du public pour ces richesses, une voix (on ne sait d'où elle partit) s'écria : « Quoi ! les habitans de Lugo font de tels présens à saint Jacques ; et

nous, qui possédons son corps, nous restons les mains fermées! » Ces paroles furent bientôt répétées par mille bouches. Un sentiment de honte et de jalousie s'empare de tous les riches habitans de Compostelle; ils quittent l'église et rentrent chez eux; mais c'est pour s'y charger de précieux cadeaux, et ils reviennent les déposer sur le tombeau du saint apôtre.

Il eût été impossible, il eût été imprudent de vouloir arrêter ce torrent de générosité. On le laissa s'épuiser. Le moment vint de faire entendre raison à cette multitude exaltée. Le chapitre s'acquitta de ce devoir avec sagesse et prudence. Tout en rendant justice à Centule et à Gaston sur leur fidélité à remplir les commissions dont ils avaient été chargés, en exaltant le courage qu'ils avaient déployé contre les brigands, des mains desquels ils avaient délivré une nombreuse troupe de pieux pèlerins, on les dépouilla du merveilleux qu'une confiance trop prompte leur avait attribué. Le bon frère Basile fut le dernier à ramener (il avait tant vu de choses de ses propres yeux!); mais on parvint à obtenir de lui qu'il ne parlerait plus sur ce sujet.

Cependant les deux écuyers pèlerins poursuivant leur route, cheminèrent tant à travers les royaumes de Léon et de Castille, qu'ils s'approchèrent des contrées qui étaient le théâtre de la guerre. Ils n'arrivaient pas seuls. Le long de la route ils avaient recruté un homme d'armes et trois archers qui ayaient consenti avec joie à les servir pour l'équipement, la nourriture, et la part dans les chances heureuses de la guerre.

Comme ils traversaient ainsi les montagnes de la Sierra-Moréna, ils virent devant eux, sur le chemin, un guerrier à pied, traînant à grand' peine, par la bride, un cheval qui boitait : il était suivi d'un chien. A la

forme des armes du guerrier et aux harnais de son cheval, ils jugèrent que c'était un Français. Quand ils l'eurent joint, ils furent frappés de la jeunesse et de la beauté du damoisel; mais il paraissait profondément affligé et fatigué. Alors Gaston s'approchant de lui, et modérant son allure sur celle de cet étranger, le salua et lui dit : « Noble damoisel, si je ne me trompe, vous êtes Français. — Oui, seigneur écuyer. — Nous souffrons de vous voir seul et à pied, dans ces montagnes, nouvellement soumises aux armes chrétiennes. Il doit encore y avoir du danger dans ces cantons. — Hélas! à qui le dites-vous? répondit le Français. Une cruelle imprudence vient de me coûter bien cher. Nous étions deux jouvencels, partis ensemble des bords de la Loire, d'où les nobles demoiselles que nous servions nous avaient ordonné d'aller faire la guerre aux Sarrasins d'Espagne, contre lesquels nos aïeux avaient jadis combattu, dans les champs de la Touraine, sous les ordres du terrible Charles Martel. Nous devions revenir chevaliers, avant d'espérer de voir couronner nos feux. Cette condition nous avait paru douce; car elle était conforme à nos désirs. Mon ami avait été confié à la garde d'un ancien écuyer, plein d'expérience, et deux gros varlets le suivaient. Pour moi, je n'avais pour suite qu'un vieil archer; car je n'ai pas honte de vous dire que la fortune m'a peu favorisé de ses dons. Quoi qu'il en soit, nous étions réduits à trois, lorsque, dans le dernier bourg que nous avons quitté, ce matin, on nous a conseillé fortement d'attendre le passage de quelques autres guerriers chrétiens, pour nous engager dans ces montagnes, où se montrent, de temps en temps, de petites troupes de Maures qui surprennent les voyageurs. Le vieil archer, quoique bien brave assurément, appuyait cet avis; mon ami lui-même penchait

à le suivre. Mais moi, dans ma folle ardeur, j'ai dit que tout ce qui pourrait me donner la chance de voir les Maures quelques heures plus tôt, m'était agréable; que, quand je serais seul, je franchirais les montagnes. Alors, mon ami, pour ne pas paraître moins désireux que moi de voir les Infidèles, a dit qu'il était prêt à partir, et le vieil archer, malgré sa sage expérience, a été forcé de céder à deux jeunes fous qu'il ne voulait pas abandonner. Déjà nous étions de ce côté-ci des montagnes, et nous pensions être hors des passages les plus dangereux, lorsque tout à coup nous avons été assaillis si brusquement par une douzaine de ces bandits, sortis d'une embuscade, que le vieil archer seul, toujours en défiance, a eu le temps de tirer son épée, et il en a fendu la tête du premier des Infidèles qui s'est approché de lui. Mais bientôt, frappé de tous côtés, il est tombé mort. Mon ami a été enlevé de dessus sa selle, par les Maures, et égorgé à terre. Pour moi, j'ai été renversé avec mon cheval par un choc terrible, et j'allais subir le sort de mes infortunés compagnons, lorsque des hommes d'armes castillans, que le hasard amenait là, sont tombés sur les brigands, en ont tué la moitié, les autres s'étant sauvés par la fuite; puis, voyant que je n'étais que brisé par ma chute, ils m'ont fait monter en croupe derrière un archer de leur troupe, et m'ont emmené, en s'éloignant aussi vite que la vitesse de leurs chevaux pouvait y suffire. Après avoir couru ainsi, pendant une lieue, ils m'ont dit : « A présent vous êtes hors de danger; rendez-vous tout doucement au prochain bourg, qui est habité par des chrétiens; vous y serez en sûreté. Quant à nous, des ordres impérieux nous forcent à une extrême diligence, et nous sommes obligés de vous quitter, parce que le cheval qui vous porte ne peut plus suivre les autres. Alors un d'eux a mis

pied à terre, pour m'aider à descendre, et, me recommandant à Dieu, ils ont pris leur course, plus vite que jamais.

« Cependant mon cheval, quoique estropié de sa chute, m'avait suivi autant qu'il avait pu; car vous saurez que c'est un animal que j'ai élevé poulain et que j'ai dressé à me suivre comme un chien. Toutefois il ne pouvait aller le train des chevaux de mes libérateurs, et bientôt je l'ai perdu de vue. Mais quand j'ai été mis à terre, la difficulté que j'ai trouvée à avancer, surtout dans les premiers pas, a donné le temps au pauvre animal de se rapprocher un peu de moi, et je l'ai entendu hennir. Alors je l'ai appelé, j'ai envoyé mon chien à sa rencontre, et les deux fidèles animaux m'ont rejoint. »

Les deux écuyers béarnais furent fort touchés du récit du jeune Français. (21) « Noble jouvencel, lui dit Centule, vous n'êtes point certain que vos compagnons aient péri de la main des brigands. Si vous êtes en état de remonter à cheval, prenez celui d'un de nos archers, conduisez-nous au lieu de votre fâcheuse rencontre, et nous nous assurerons de ce qui en est. — Généreux écuyer, reprit le damoisel, ce serait un bien grand bonheur pour moi de retrouver mes deux compagnons vivans, et je m'exposerais volontiers à cette recherche; mais je ne voudrais pas compromettre la vie de braves guerriers de la foi, pour recueillir des corps morts. — Il est différent, dit Centule, d'être trois ou d'être sept; car l'archer qui va mettre pied à terre est un Basque qui suivra bien nos chevaux. D'ailleurs les Maures doivent avoir été effarouchés de la rencontre des Espagnols, et s'être éloignés du lieu de l'embuscade. S'ils nous voient, ils craindront que d'autres troupes encore ne soient envoyées à leur poursuite. » Le Français, se laissant persuader par la géné-

rosité des écuyers et par le désir de ne rien négliger pour le salut de ses amis, monta, avec l'aide de l'archer, sur le cheval de celui-ci, fit attacher le sien dans le bois, un peu à l'écart du chemin, et il se mit, avec ses nouveaux compagnons, à la recherche de ses anciens amis. Son chien semblait deviner ses intentions, par l'ardeur avec laquelle il battait le terrain devant eux, à droite et à gauche du chemin. Le premier objet sur lequel l'animal s'arrêta, quand on fut rendu sur le lieu de la scène, fut le corps du Sarrasin que le brave archer avait tué. On ne s'en occupa point d'abord, parce qu'on avait des recherches plus intéressantes à faire. Centule et Gaston firent mettre pied à terre à leurs autres archers, pour qu'ils aidassent le jeune damoisel à descendre et à chercher ses amis; ils ordonnèrent au Basque de monter sur un rocher très-élevé qui se trouvait près de là, pour faire le guet. Quant à eux, ils restèrent à cheval avec leur homme d'armes, tous la lance au poing, et prêts à combattre les Maures qui tenteraient de les troubler dans leur besogne. A peine le jeune Français eut-il mis pied à terre, que son chien lui fit découvrir le bon archer, qui avait la tête appuyée contre un arbre et ouvrait encore les yeux. Le damoisel l'embrassa en pleurant et lui serra tendrement la main, et laissa près de lui un des archers de ses nouveaux amis; puis il se mit à la recherche de son jeune compagnon d'aventures. Il le trouva gisant sur la terre, sans donner aucun signe de vie. Cependant en lui mettant la main sur le cœur, il reconnut qu'il battait encore. Il lui souleva la tête, qu'il appuya sur ses genoux, et pria l'archer qui l'assistait d'aller prendre de l'eau à une source, tout proche de là. Pendant que celui-ci en apportait dans son heaume, il cherchait les plaies de son ami : il en trouva deux au corps et une à la tête. Il les arrosa de

bien des larmes, avant de pouvoir les laver avec de l'eau. Quand il en eut, il s'acquitta de ce triste soin, et en rafraîchit les lèvres et le visage du pauvre blessé. Il eut le bonheur d'entendre celui-ci pousser un soupir. Il l'embrassa tendrement, en l'appelant par son nom, tout en travaillant à déchirer du linge et à bander ses plaies. Pendant ce temps, l'archer espagnol rendait le même service au vieil archer français. Le damoisel alla se joindre à lui, dès qu'il eut pansé, aussi bien qu'il était en son pouvoir, celui des blessés qui lui avait paru le plus malade, et qu'il l'eut arrangé, dans la place la plus commode qu'il pût trouver. Lorsqu'il eut mis, sur les blessures de ses deux compagnons, tous les appareils que le lieu et son savoir-faire comportaient, il en avertit ses nouveaux amis. Alors Centule et Gaston descendirent de cheval, laissant leur homme d'armes seul et le Basque en observation. Ils portèrent les deux blessés sur les selles de leurs chevaux, faisant monter derrière eux les archers en croupe, qui les soutenaient dans leurs bras. Lorsqu'ils furent ainsi placés, ils firent signe au Basque de venir les joindre; mais avant de quitter eux-mêmes la place, Centule lui dit de visiter un peu les Sarrasins qui étaient étendus morts, par ci, par là. Il s'acquitta aussi heureusement que lestement de cette besogne. Il trouva, dans leurs ceintures, beaucoup d'argent et quelques dagues fort bonnes. Cette circonstance fit juger que les Maures, effrayés de la rencontre des Espagnols, s'étaient enfuis précipitamment et au loin, sans revenir sur leurs pas. Alors Centule dit que les chevaux des Français blessés pourraient bien ne s'être pas fort écartés. Et en effet, à l'aide du chien, le Basque les eut bientôt trouvés, qui paissaient tranquillement dans le bois, ayant encore sur le dos les valises de leurs maîtres. Tout étant ainsi recouvré, et avec usure, nos braves pè-

lerins reprirent leur route vers leur destination. Mais ils eurent beaucoup de peine et de fatigues, pour emmener leurs blessés. Centule, qui était fort grand, et l'homme d'armes, qui ne lui cédait guère, marchèrent tout le long du chemin, à côté d'eux, aidant les archers à les soutenir. Le Basque conduisait tous les chevaux qui n'étaient pas montés. C'est dans ce triste équipage qu'ils gagnèrent tout doucement, et après plusieurs pauses, nécessitées par les évanouissemens des blessés, le bourg peuplé de chrétiens, qui était au bas de la montagne. En passant, ils reprirent le cheval du premier damoisel qu'ils avaient rencontré. De sorte qu'il n'y eut absolument rien de perdu.

Le ciel qui ne voulait pas que le zèle des braves Béarnais à secourir les soldats de la foi, fût sans fruit, leur fit trouver dans le lieu où ils déposèrent leurs blessés, un bon chirurgien, qui après avoir visité leurs plaies, assura qu'elles n'étaient pas mortelles. Le curé instruit de l'événement, voulut les loger dans sa propre maison.

Les écuyers pèlerins s'arrêtèrent dans cette bourgade, tant pour s'y reposer, que pour assister autant que possible leurs nouveaux amis. Les deux blessés leur témoignaient de leur mieux leur reconnaissance. Quant au premier damoisel, qu'ils avaient trouvé sur la route, la situation de son âme continuait à être un objet de pitié. L'espérance de voir ses compagnons rendus à la vie, ne pouvait encore calmer chez lui la désolante pensée d'avoir été cause de leur malheur. Comme les écuyers cherchaient à le consoler, il leur dit : « Ah! vous ne savez pas, seigneurs, combien doit être accablant pour moi le chagrin d'avoir été si près de voir périr, par mon imprudence, les deux compagnons que votre courage et votre charité viennent de sauver. En justifiant ma douleur à vos

yeux, je vous ferai connaître en partie le mérite et la vertu de ces deux hommes ; et en augmentant, pour eux en particulier, l'intérêt que vous avez bien prouvé que vous portiez à tous les guerriers chrétiens, j'éprouverai quelque consolation à mes maux. Sachez donc, seigneurs écuyers, que l'un est le frère de la noble fille à qui j'ai voué ma foi, et que l'autre est un serviteur ou plutôt un ami de mon père et qui a bien généreusement prouvé qu'il était le mien. Je suis né sur les bords de la Loire, dans un château relevant de la seigneurie d'Amboise. Mon titre de gentilhomme se trouva bientôt tout ce que je possédais dans le monde. Mon père se ruina entièrement, pour faire le voyage d'outre-mer ; à son retour il lui fallut vendre presque tout son avoir, pour satisfaire ceux qui l'avaient soutenu dans la Terre Sainte et qui lui avaient fourni le moyen de revenir dans sa patrie. J'étais né avant son voyage ; en me revoyant il eut autant de peine que de joie ; car il pensait à la gêne à laquelle je serais condamné, ainsi que lui et ma mère. Cependant dès que j'eus sept ans, il me plaça comme page, chez Renaud de Berrie, seigneur d'Amboise. Là j'appris les exercices d'un noble varlet, selon mon âge. A quatorze ans je fus écuyer ; le seigneur et la dame que je servais me témoignaient de la bonté ; mais toutes les fois que j'allais voir mon père, j'éprouvais une grande peine, en comparant son pauvre manoir, où les chambres n'offraient plus que des murailles toutes nues, de chétifs lits et des chaises de paille, avec le magnifique château d'Amboise, et même avec ceux des parens de mes jeunes compagnons ; car aucun d'eux n'était réduit à la misère de mon père ; et s'ils tenaient leurs enfans chez Renaud, c'était seulement pour qu'ils y fussent à l'école du langage et des manières qui conviennent à des gentilshommes ;

en quoi cette maison était justement renommée, par le grand concours de chevaliers et de dames qu'on y voyait affluer de toutes parts, attirés par la magnificence et la courtoisie des maîtres de la maison. Je sentais bien que, ce qui n'était qu'un avantage pour les autres, était un besoin pour moi. J'en étais d'autant plus humilié, que je savais que mon père avait été riche; et quoique la cause de sa ruine fût honorable, je souffrais vivement de me voir dans une condition pire que beaucoup d'autres qui étaient nés avec moins de fortune que moi. Mais ce fut bien pis encore, quand le temps vint que je fus amoureux : car l'amour n'épargne pas plus les pauvres que les riches; et selon sa coutume, il me conduisit en aveugle. En effet la beauté pour laquelle il me blessa le cœur, appartenait à des parens comblés des faveurs de la fortune et qui n'en étaient pas peu orgueilleux. Je voyais fréquemment cet objet si dangereux pour mon repos; car la charmante Amicie passait une partie de l'année au château d'Amboise, la femme de Renaud étant sa marraine et sa parente. De plus, elle avait un frère qui était comme moi noble varlet dans cette maison. De tous mes compagnons de service c'était celui pour lequel j'éprouvais le plus de sympathie, indépendamment, je le crois du moins, de ce que la belle Amicie était sa sœur. Ma passion ne manquait donc point d'occasions de se nourrir par la vue de la beauté que mon cœur avait choisie, et par les entretiens que j'avais à son sujet. Mais il ne me fut pas toujours possible de cacher ce doux secret. Mes regards cherchaient à le faire deviner à celle qui occupait toutes mes pensées. Elle fut long-temps sans les remarquer, ou feignit de ne pas les comprendre. Il y eut à Amboise des jeux de lice, où l'on permit aux jeunes poursuivans de s'exercer. Des prix même leur furent af-

fectés. J'en remportai quelques-uns, et je demandai à la mère d'Amicie, la permission de les déposer aux pieds de la sœur de mon meilleur ami. Cette dame y consentit, mais avec un certain sourire de supériorité qui indiquait qu'elle regardait cette offrande comme sans conséquence. Cette hauteur, en me rappelant ma triste situation, me navra le cœur; mais je dissimulai ma pénible impression. A la fin des jeux, me trouvant près d'Amicie, je lui dis, mais sans la regarder : « Noble et belle demoiselle, l'offrande que je vous ai faite est bien peu proportionnée à vos mérites. Ah! que ne puis-je exposer ma vie pour vous, et mettre à vos pieds quelque chose de digne de vos regards! Mais, peut-être que si vous deviniez le sentiment qui me porterait à vous le présenter, vous détourneriez les yeux. — En pareil doute, répondit-elle, il serait prudent de s'abstenir. » Quoique ces paroles ressemblassent à un conseil désespérant, il y avait dans la voix d'Amicie quelque chose qui sentait plus la pitié que le reproche et la fierté. Toutefois je ne répliquai rien pour le moment; mais les occasions ne me manquèrent pas de faire connaître à cette noble fille que la sœur de mon ami était la souveraine de mes pensées. Jamais elle ne m'exprima qu'elle agréait mon servage. Mais, un jour que j'étais près d'elle, avec son frère, elle dit à une de ses compagnes pour laquelle Rainier (c'était le nom de mon ami), éprouvait le plus tendre penchant, que dernièrement son père lui avait montré le champ de bataille où Charles-Martel avait exterminé l'armée des Sarrasins d'Espagne, qui voulaient conquérir la France. Que depuis ce temps, elle avait formé le désir de ne jamais donner sa main, qu'à un guerrier qui aurait été fait chevalier en Espagne, en vengeant la longue querelle des chrétiens contre les Maures.

Son amie, qui s'appelait Marthe, lui répondit que c'était un vœu digne d'une fille noble et chrétienne, et qu'elle formait le même souhait, toutefois sous le bon vouloir de ses parens.

Vous devez croire que, de ce moment, toutes mes pensées se tournèrent vers l'Espagne. Je fis part de mon désir à mon père qui le trouva digne de son sang, mais il gémit de ne pas être en état de m'équiper et de me faire arriver jusque-là. « Attendons, dit-il, que quelque riche chevalier te propose de t'emmener en qualité d'écuyer. » Comme il ne s'en présentait pas, je tombai dans un profond chagrin qui était remarqué de tout le monde.

Il y avait alors près du manoir de mon père un ancien archer qui avait autrefois fait la guerre sous ses ordres, étant né sur les terres de ma famille qui depuis avaient été vendues; ce brave homme avait conservé un respectueux attachement pour son ancien seigneur, et il me portait beaucoup d'amitié; il m'avait souvent exercé à tirer de l'arc et à monter à cheval. Dans le temps dont je parle, voyant ma tristesse, il m'en demanda la cause, et je la lui contai sans détour.

Marcelin, c'était son nom, avait fait, depuis qu'il avait quitté les armes, une petite fortune par le commerce des chevaux, où il était très-entendu. Comme il était fort difficile à tromper, et que lui-même ne trompait jamais, il avait la confiance de tous les gentilshommes du pays. Ce digne et vertueux homme se souvenant alors des anciennes bontés et libéralités de mon père, éprouva, dans cette circonstance, le désir de les reconnaître de la manière qu'il jugeait lui être le plus agréable, ainsi qu'à moi. Il vint donc trouver mon père et lui offrit de me fournir des armes complettes, et de me conduire lui-même à ses frais, en Espagne; n'étant pas fâché, disait-

il, de faire, pour la gloire de Dieu, une campagne contre les Maures. Mon père le remercia beaucoup de cette offre généreuse en lui tendant la main avec une extrême affection; moi je lui sautai au cou, et de ce moment, ma tristesse fut dissipée. Dès que je revis Rainier, je lui parlai de mon bonheur. « Gratien, me dit-il, crois-tu que tu feras ce voyage seul, avec ce bon archer? penses tu que je ne devine pas de quel moment tu as formé le vœu d'aller en Espagne, et que je n'aie pas remarqué depuis, ta tristesse? Apprends donc que du même jour j'ai conçu le même dessein, et que depuis, je ne cesse de prier mon père de me fournir des armes, des chevaux et de l'argent pour ce voyage. Je crois bien l'avoir un peu ébranlé; mais je n'ai pu lui arracher sa décision formelle. Je me proposais, lorsque je l'aurais eue, de t'offrir de partager tout ce qu'il aurait mis à ma disposition; car je pensais bien que si une fois il se rendait, il ferait les choses généreusement. Aujourd'hui, je me sens presque certain d'obtenir son agrément, en lui disant que je t'aurai pour compagnon et que le brave Marcelin t'accompagne; car il l'estime beaucoup: et la noble conduite de ce digne homme envers toi augmentera la confiance de mon père pour lui. Du reste, il me donnera bien aussi un tuteur, et j'entrevois déjà qui ce pourra être. » J'embrassai Rainier et nous ne songeâmes plus qu'à hâter le moment de notre départ. Le père de mon ami, apprenant le trait de générosité de l'archer, en fut si touché d'admiration qu'il le fit venir et lui dit: « Brave Marcelin, votre procédé envers votre ancien maître est au-dessus de tout éloge, et doit vous mériter l'estime de tout le monde. Cela me détermine à faire partir mon fils pour l'Espagne avec son ami Gratien. Quoique je donne à Rainier un preux et prud'homme pour l'accompagner, je vous demande, pour lui aussi, les

sages conseils de votre expérience; et comme je sais que le père de votre damoisel a eu de grands malheurs qu'il n'a point mérités, voici deux cents besans d'or que je vous donne, pour parer aux événemens de votre bien honorable entreprise. Marcelin le remercia beaucoup pour le fils de son maître, et se mit de suite à faire les préparatifs de notre voyage.

Le père de Rainier de son côté, ayant fait choix d'un ancien et brave écuyer qui avait déjà porté les armes en Espagne, lui remit tout ce qu'il fallait pour l'équipement de guerre de son fils et de son escorte. Elle se composait du bon écuyer et de deux gros varlets pour soigner le bagage et les chevaux : il y en avait six, car outre les palefrois des maîtres et les roussins des varlets, ceux-ci menaient en *dextre* deux chevaux de bataille pour mon ami et le vieil écuyer. Ma troupe était bien plus modeste; elle consistait toute dans moi et le brave Marcelin, sans aucune suite. Il avait choisi son plus vigoureux cheval qui pouvait servir au voyage et à la bataille; le mien était de même. Pour cette fois, la différence de mon train avec celui de mon compagnon d'aventures ne m'humiliait pas; je ne songeais qu'à la reconnaissance que je lui avais et au but de mon entreprise qui, avec l'aide de Dieu, pouvait me rendre digne d'aspirer au grand bien dont la pensée m'occupait tout entier.

Quand tout fut prêt pour notre départ, mon père me donna sa bénédiction avec le plus tendre épanchement. Je l'embrassai en pleurant et lui promettant de ne jamais oublier ses bontés et ses sages conseils. De là je me rendis chez le père de Rainier, pour prendre mon compagnon de voyage. Je dis à ce brave seigneur que j'étais bien heureux de ce qu'il avait permis à son fils de faire le voyage d'Espagne en même temps que moi; mais je ne le remer-

ciai point de l'argent qu'il avait remis à Marcelin, parce que je devais ignorer cela. Je saluai bien respectueusement sa femme et sa fille : celle-ci me dit : « Gratien, quoique vous ne soyiez que d'un an plus vieux que mon frère, je vous prie de veiller à ce qu'il ne fasse pas d'imprudences inutiles. Revenez-nous tous deux pleins de gloire et de santé. » Pendant qu'elle disait ces mots, je crus voir dans ses yeux l'expression d'un tendre intérêt que, dans sa grande réserve, elle ne m'avait jamais laissé entrevoir. Mais, dans ce moment, elle pouvait le couvrir de ses seules alarmes pour son frère. Je l'en remerciai toutefois par le regard le plus reconnaissant et en lui promettant de ne point oublier ses ordres. Je fis plus dans le fond de mon cœur; je m'engageai de me jeter tant que je le pourrais au devant des coups qui menaceraient Rainier. Jugez donc à présent, braves et généreux écuyers, de la douleur qui doit accabler mon âme, lorsque j'ai à me reprocher d'avoir bravé les conseils de l'expérience, pour entraîner dans un danger inutile et sans gloire un ami que sa tendre sœur m'avait recommandé en partant, et le brave archer qui avait sacrifié son aisance et son repos au fils de son maître, dont il n'avait plus rien à espérer. Sans votre courage, seigneurs écuyers, mon malheur eût été complet, et j'aurais infailliblement succombé à mon chagrin. Ma faute est la même, mais l'espérance de voir mes amis rendus à la vie, me donne la force de la supporter avec plus de courage. »

Les deux Béarnais furent très-touchés du récit et de la douleur de Gratien; et ils essayèrent de le consoler. Gaston lui dit : « Mais, noble damoisel, vous nous avez parlé d'un écuyer et de deux *garçons* qui accompagnaient votre ami, que sont-ils devenus? — Hélas! répondit le jeune Français, c'est par eux qu'ont commencé les mal-

heurs de notre voyage. Un de nos gros varlets est mort dans les Pyrénées. Un peu plus tard, le vieil écuyer est tombé malade à Ségovie. Il a fait des efforts surnaturels pour continuer sa route: mais parvenu à grand' peine à Tolède, il a été forcé de s'arrêter. Nous lui avons procuré tous les secours que nous avons pu trouver dans cette ville, et nous lui avons donné tous les soins dont nous étions capables. Mais, les médecins ayant déclaré que sa maladie tournerait en langueur, un jour que Rainier et moi étions près de son lit, le généreux écuyer nous dit : « Mes amis, vous n'êtes point venus en Espagne pour être gardes-malades; la campagne contre les Maures est commencée ; allez rejoindre les bannières du roi Ferdinand. Si le ciel me rend la santé, j'irai vous retrouver ; mais je ne veux pas, je ne dois pas retarder pour vous les occasions d'acquérir des mérites et de la gloire, en combattant pour la cause de la croix. Partez avec le brave Marcelin, et suivez toujours les conseils de son expérience. » Forcés de nous rendre aux raisons et aux ordres du bon écuyer, nous nous soumîmes à reprendre notre voyage sans lui, laissant, pour le garder, celui de nos gros varlets qui nous restait ; et en ayant fait chercher deux dans la ville, pour le remplacer ainsi que celui que nous avions déjà perdu, nous quittâmes Tolède, pour joindre les armées castillanes. Mais, à la deuxième journée, nos nouveaux serviteurs disparurent un soir, emmenant les destriers et les roncins qui portaient notre bagage. Enfin, nous allions finir notre triste destinée, dans ces montagnes, mes compagnons par suite des blessures que leur ont portées les Maures, et moi de douleur de les avoir perdus par ma faute, lorsque le ciel vous a envoyés, braves écuyers, pour nous rendre à la vie. Qu'il en soit béni à jamais! Et, vous, recevez les protestations de mon éternelle reconnaissance.—Le ciel

achèvera ce qu'il a commencé, dit Gaston. Vos amis guériront, vous viendrez avec eux nous rejoindre à l'armée de Ferdinand, et nous combattrons ensemble les Maures. Vous retournerez chevalier en Touraine, et vous porterez de si riches dépouilles aux pieds de la belle Amicie, que même sa mère sera glorieuse de vous avoir pour gendre. »

Malgré sa grande tristesse, Gratien sourit aux paroles du Béarnais, et il alla porter les faibles espérances qu'il concevait à ses compagnons de voyage. Rainier et le bon archer, voyant sa douleur, ne lui firent aucun reproche des maux qu'il avait attirés sur eux. Ils lui dirent que c'étaient des fortunes de guerre qui arrivaient tantôt plus tôt, tantôt plus tard; qu'il ne fallait songer qu'à remercier Dieu, et, après lui, les braves écuyers béarnais qui les avaient sauvés et conduits en lieu de sûreté. Le digne Marcelin ajouta : « Cher et beau damoisel, ne vous désolez donc plus; quand nous serions morts, vous ne devriez pas le faire; car qu'importe de verser son sang dans la montagne, ou dans la plaine, devant douze hommes, ou devant cent mille, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, lorsque c'est pour la cause de Dieu! — Ah! preux et prud'homme, répondit Gratien, jamais de plus nobles sentimens ne sont entrés dans le cœur d'un guerrier chrétien! »

Cependant, deux jours après, Centule et Gaston, voyant leurs nouveaux amis en sûreté, et entourés de tous les soins qui pouvaient amener leur guérison, prirent congé d'eux, en les invitant à venir renouveler amitié ensemble, à l'armée de Ferdinand. Ils leur dirent de s'y informer, en arrivant, *des deux pèlerins béarnais.*

En effet, les écuyers du sire d'Albret s'étaient souvent rappelé, en causant de leurs aventures, dans les Asturies et en Galice, la promesse qu'ils avaient faite aux dames

chez don Juan, de montrer aux Infidèles les robes de pèlerins qu'elles avaient travaillées pour eux; et, quoique Gaston n'eût fait cette promesse que par une espèce d'élan improvisé, ils ne se crurent pas moins liés envers les nobles dames; et ils résolurent, dès qu'ils se seraient fait recevoir sous quelque bannière de l'armée de Ferdinand, de se revêtir de ces robes par-dessus leurs armures, toutes les fois qu'ils iraient à l'ennemi.

Ils arrivèrent à l'armée, trois jours après leur départ du bourg où ils avaient laissé les jeunes damoiseaux et le vieil archer. Ils furent de suite enrôlés dans une bannière presque toute composée d'aventuriers venus de par-delà les monts Pyrénées. Ils ne tardèrent pas à entendre parler d'un jeune chevalier Raoul, le plus beau et le plus brave guerrier qui eût paru depuis long-temps sous les drapeaux chrétiens. Ils le recherchèrent et demandèrent à servir sous son pennon. Ils passèrent avec lui, dans la nacelle, pour attaquer Puente-Nero. Ce furent eux principalement qui l'enlevèrent blessé du milieu des Maures, le jour où il faillit rester prisonnier. Dans tous ces combats, ils avaient porté leurs robes de pèlerins sur leurs armes; de sorte que, bientôt, les deux écuyers pèlerins du Béarn furent aussi renommés dans l'armée chrétienne, que redoutés des Sarrasins. Ainsi, lorsque Gratien et Rainier, guéris de leurs blessures, rejoignirent l'armée de Ferdinand, ils n'eurent pas de peine à trouver leurs libérateurs en les demandant sous le nom que ceux-ci leur avaient indiqué. Ils s'associèrent à leur petite troupe, avec le bon archer Marcelin, et se montrèrent bientôt dignes de si vaillans compagnons.

Cependant, le roi de Castille, ayant fait une trève, peu de mois après, avec les Infidèles, nos braves aventuriers, ne voulant point encore se reposer, allèrent offrir leurs

bras à don Jacques d'Arragon, qui faisait alors une guerre acharnée au roi maure de Valence. Leur petit escadron fut très-bien accueilli par Jacques. Ils trouvèrent également à son armée beaucoup de guerriers accourus de par-delà les monts, pour signaler leur valeur aux dépens des Infidèles. Le maréchal d'Arragon les mit sous la bannière d'Archambaud de Comborn, beau-frère du vicomte de Limoges, qui ne tarda pas à se féliciter de cette recrue. Partout où se portaient les deux pèlerins et leurs compagnons, les Infidèles étaient enfoncés, quelqu'épais que fussent leurs escadrons ou leurs bataillons. Le bruit de leurs prouesses frappa si souvent les oreilles du roi, qu'il désira les voir. Lorsqu'ils lui furent présentés, il leur demanda pourquoi ils conservaient ainsi des robes de pèlerins qui étaient toutes en lambeaux. « Sire, dit Gaston, nous sommes entrés en Espagne, comme pèlerins de saint Jacques de Compostelle. De très-nobles et très-aimables dames ont daigné travailler elles-mêmes à ces robes, et nous leur avons promis de les porter dans les rangs les plus épais des Sarrasins. — Vous leur avez tenu parole, interrompit le roi. Mais bientôt ces robes vous quitteront, si vous ne les quittez. Je veux vous les changer contre des cottes d'armes. — Sire, reprit Gaston en fléchissant un genou, c'est un grand honneur et une grande largesse que vous daignez nous offrir; et il n'appartient guère à de pauvres domingeois comme nous, qui reçoivent une si haute faveur d'un roi victorieux, d'y mettre des conditions. Toutefois, nous osons prier votre débonnaireté de porter ses bienfaits au comble, en ordonnant qu'il nous soit délivré par votre chancelier, *instrument* (acte légal) de l'échange dont votre infinie bonté daigne nous gratifier; afin que les dames elles-mêmes qui nous ont fait don de ces robes, ouvrage de leurs

mains, loin d'être offensées, en apprenant que nous les avons quittées, se trouvent au contraire honorées en sachant que ceux à qui elles en avaient fait présent, ont mérité qu'un prince célèbre par tant de victoires les convertît, pour eux, en cottes d'armes. » Le roi Jacques, qui était galant de reste, prit en très-bonne part la supplique des Béarnais. « Braves pèlerins, leur dit-il, j'estime votre respect pour les dames; j'espère qu'elles ne me sauront pas mauvais gré d'avoir changé vos cottes d'armes, et qu'elles vous le pardonneront aussi. Alors il donna ordre à son chancelier qu'on délivrât aux deux guerriers de beaux diplômes où il fût stipulé que don Jacques, roi d'Arragon, en témoignage de sa haute satisfaction pour la brillante conduite des écuyers pèlerins Gaston de Lescar et Centule de Morlas, qu'il avait vus porter dans les rangs les plus épais des Sarrasins les robes qu'ils avaient reçues de nobles dames des Asturies, avait voulu changer lesdites robes de ces guerriers, prêtes à tomber en lambeaux par l'effet des coups de l'ennemi, contre des cottes d'armes qu'il avait données aux deux écuyers, en leur conférant lui-même les honneurs de la chevalerie. Le prince enjoignit même, par courtoisie, qu'on ajoutât qu'il priait les dames de dégager les nouveaux chevaliers de leur vœu, qu'ils avaient bien loyalement et bien glorieusement accompli.

Le roi ayant donné cet ordre, dit aux deux écuyers de s'agenouiller devant lui, et de sa propre main il leur conféra la chevalerie; ne se contentant point de leur donner les cottes d'armes qu'il leur avait annoncées, mais leur faisant délivrer des hauberts, des éperons dorés, et des épées garnies de leurs ceinturons.

Lorsque cette cérémonie fut faite et que les Béarnais eurent leurs diplômes, ils les envoyèrent par un message,

avec les restes de leurs manteaux de pèlerins, dans les Asturies, à don Juan, pour qu'il montrât le tout aux dames et justifiât leur conduite auprès d'elles.

Dès le lendemain, il y eut une grande bataille, où les nouveaux chevaliers accomplirent de si beaux faits d'armes, que le roi les fit encore venir devant lui et leur demanda ce qu'il pouvait faire pour leur témoigner sa satisfaction. Alors Centule prenant la parole dit : « Sire, les habits de pèlerins que nous portions avant les cottes d'armes dont vous avez daigné nous honorer, nous ont plus fait remarquer que d'autres guerriers qui avaient autant de droits que nous à votre bienveillance. Depuis que nous servons sous vos drapeaux, nous avons toujours été accompagnés, dans nos combats, par deux jeunes et braves damoiseaux qui sont venus, de bien plus loin que nous, concourir à la délivrance de l'Espagne du joug des Infidèles. Ils avaient déjà fait connaître leur valeur dans les champs de l'Andalousie ; ils n'ont pas montré moins de zèle pour la foi dans les plaines de Valence. Intrépides devant l'ennemi, timides devant vous, ils n'ont pas osé vous demander un honneur qu'ils ambitionnent par dessus tous les biens de la fortune ; car de nobles et fières demoiselles leur ont ordonné de ne reparaître devant elles qu'avec le titre de chevalier gagné aux dépens des Maures. — J'aime, dit le roi d'Arragon, que les dames imposent de pareilles conditions ; et je vous loue, chevaliers, de vouloir faire retomber généreusement sur vos compagnons d'armes, mes bontés que je vous avais permis de solliciter pour vous-mêmes. Messire Archambaud, dit-il alors, au chef de leur bannière, que pensez-vous des jeunes damoiseaux vers qui ce loyal chevalier appelle mes regards? — Sire, répondit le banneret, je les crois dignes de toutes vos bontés; je n'ai eu de peine qu'à retenir leur trop fougueux

courage : mais ce défaut doit se pardonner à la grande jeunesse. — S'il est ainsi, qu'on fasse approcher les nobles jouvenceaux. » Gratien et Rainier s'étant donc avancés, tombèrent à genoux devant le roi qui leur dit : « Beaux et vaillans infançons, je vous sais gré d'être venus, si jeunes et de si loin, combattre en Espagne les ennemis du nom chrétien. » Alors Gratien qui était aussi joyeux qu'il avait été long-temps triste, dit : « Sire, les Maures sont venus jadis visiter nos pères; nous avons voulu leur rendre leur courtoisie chez eux; et, pour être bien reçus, nous sommes venus sous vos drapeaux. — Nous tâcherons qu'ils ne nous laissent pas à la porte, répondit le roi; en attendant, je vais vous accorder ce que vous requérez de moi; mais je vous ordonne de dire aux dames de vos pensées, quand vous les reverrez, qu'elles vous octroient à ma recommandation, ce que plus vous désirez d'elles. » Alors il leur donna l'accolade et leur fit délivrer de très-beaux présens.

Dès que les jeunes chevaliers furent relevés, ils se précipitèrent dans les bras de leurs amis, en leur disant qu'ils leur devaient un bienfait presqu'aussi grand que la vie qu'ils leur avaient sauvée dans les montagnes de la Sierra-Moréna. Alors ils racontèrent aux assistans leur triste aventure, qui, ayant été rapportée au roi Jacques, il en conçut un surcroît d'intérêt pour tous ces braves étrangers.

Cependant Gratien et Rainier, impatiens de payer leurs éperons dorés, se jetèrent si chaudement dans les rangs ennemis, qu'ils y acquirent beaucoup de gloire et firent prisonniers de riches Sarrasins dont ils tirèrent de fortes rançons, qu'ils partagèrent toujours avec le bon archer Marcelin, première cause de leur voyage. Au bout de quelque temps, ce brave homme ayant été blessé, ils le déterminèrent à rentrer en France, pour porter de leurs

nouvelles à leurs familles; mais avant de le laisser partir, ils remplirent sa valise de besans d'or. A son arrivée en Touraine, Marcelin fut comblé de caresses par le père de Gratien, et de cadeaux par la famille de Rainier. La belle Amicie ne cessait de lui faire des questions sur son frère et son compagnon d'armes. Elle apprit, avec une grande joie, qu'ils avaient été faits chevaliers par le roi Jacques d'Arragon. Elle forma dans son cœur le tendre vœu de devenir un jour la récompense des exploits dont elle pensait qu'elle était le premier motif. Elle fut exaucée. Après deux ans de séjour en Espagne, les deux amis revinrent couverts de gloire et de riches dépouilles des Sarrasins. Alors sire Gratien, encouragé par son ami dont il était le frère d'armes, ne craignit plus de mettre sa fortune aux pieds de la belle Amicie, dont les fiers parens, comme l'avait prédit Gaston, se trouvèrent glorieux d'avoir un tel gendre. Avant son mariage, Gratien racheta tous les biens de son père, et en confia la conduite au brave archer, qui les fit prospérer comme les siens propres.

Mais il est temps de revenir en Espagne, auprès de nos deux chevaliers pèlerins. Ils continuaient à combattre avec gloire sous les drapeaux du roi Jacques, quand tout à coup leur prospérité fut interrompue par un triste événement. Gaston, un jour, s'abandonnant trop à son courage, entra pêle-mêle, avec des ennemis qu'il poursuivait, dans un fort qu'il espérait prendre d'emblée : mais à peine avait-il passé la porte, que la herse tomba derrière lui. Ses compagnons furent tués à ses côtés, et lui blessé et pris. Le château où lui arrivait ce malheur appartenait à un Maure puissant, mais dur, fanatique de sa religion, et par conséquent cruel ennemi du nom chrétien. Pour comble de malheur, Gaston fut reconnu pour un de ces deux pèlerins qu'on avait si souvent vus à la tête de la

bannière qui enfonçait toujours la première les escadrons des Maures. Aussi, quand, le lendemain, le roi d'Arragon envoya un héraut pour demander à racheter ou à échanger ce chevalier, Benazar, c'était le nom du maître du château, répondit qu'il ne le rendrait pas, tant que durerait la guerre. Il croyait, en effet, avec beaucoup de Maures, que les deux pèlerins étaient animés d'un courage surnaturel. Quoi qu'il en soit, sa réponse porta la désolation dans l'âme de Centule, qui avait déjà été si alarmé sur le compte de son compagnon. Il savait que Gaston avait une mère et des sœurs dont il était tendrement aimé, et auxquelles il portait une vive affection. Il craignait que son ami, se voyant captif pour un temps indéterminé, et peut-être exposé à de mauvais traitemens, ne fût trop affecté de sa position et ne succombât à son chagrin. Centule, au contraire, n'avait de parent qu'un vieil oncle avare, dont il n'espérait rien de son vivant et peu après sa mort. Comparant donc sa situation avec celle de son compagnon, il conçut le généreux projet de le délivrer en se mettant à sa place. Mais il fallait négocier cet échange assez secrètement pour que le captif ne sût pas à qui il devait sa délivrance. Comme il était occupé de cette pensée, il fit prisonnier un Maure qui parlait espagnol, et qu'il reconnut bientôt pour un homme habile et intelligent. Il lui dit un jour : « Mousa, désires-tu voir la fin de ta captivité?—Eh, quel est le prisonnier, répondit le Maure, qui ne soupire pas après la liberté?—Eh bien ! elle est dans tes mains, si tu peux déterminer Benazar à relâcher le chrétien qui s'est dernièrement trouvé pris dans son château; écris-lui qu'à la place d'un guerrier blessé, je lui en fournirai un sain ; et ce guerrier c'est moi. Tu ajouteras que je suis un de ces pèlerins qu'il redoute tant. Il t'est facile, ici, de t'assurer

que je te dis la vérité. Mais tu préviendras Benazar qu'il faut que cet échange se fasse, sans que son prisonnier en connaisse les conditions : car il n'y consentirait point. Que le captif obtienne donc sa délivrance comme un bienfait de son maître. » Mousa se mit de suite à travailler avec ardeur à sa négociation. Il eut beaucoup de peine à persuader à Benazar qu'un homme sain et libre voulût prendre les fers d'un prisonnier. Il doutait surtout que le chrétien qui faisait cette proposition fût vraiment un des terribles pèlerins dont il était si fier de posséder le compagnon. Mais Mousa lui donna tant de preuves de cette vérité, qu'il la lui rendit évidente. Toutefois, Benazar se serait encore défendu de l'échange, s'il n'eût été déterminé par un projet atroce que lui suggéra sa haine contre les deux pèlerins. Il avait chez lui un médecin nommé Hizen, auquel il avait confié le soin de Gaston, dans la vue de tirer une bonne rançon de son prisonnier, à la fin de la guerre. Lorsqu'il consentit à l'échange dont nous parlons, il commanda à son médecin de donner un poison lent au malade, au moment où on le livrerait aux chrétiens. Hizen lui dit qu'il lui obéirait ; mais il se promit de n'en rien faire ; car Gaston avait des manières si prévenantes et si aimables, qu'en peu de jours il avait gagné l'affection du médecin. Celui-ci eut donc horreur de l'ordre de son maître, et quand le jour vint de livrer Gaston aux chrétiens, qui vinrent l'emmener, il lui fit prendre au lieu de poison un breuvage calmant qui lui procura seulement un sommeil de quelques heures.

Cependant Centule s'était remis entre les mains du Maure qui, sans se laisser toucher par son généreux procédé, l'envoya travailler, avec d'autres esclaves, dans un jardin. Ils avaient là un traitement dur, une mauvaise nourriture et beaucoup de fatigue. Mais le senti-

ment de sa noble action et le plaisir d'avoir prévenu le désespoir de Gaston et la désolation de sa famille, soutenaient le généreux Béarnais. Il y avait deux mois qu'il était ainsi captif, lorsque, un jour, le feu prit tout à coup au palais de Benazar, avec une grande activité. Centule, ne consultant que le sentiment de l'humanité, sans songer aux dangers de diverses natures auxquels il s'exposait, arrive au milieu des serviteurs consternés, mais inactifs, trempe dans l'eau le manteau grossier qui lui couvrait le corps, prend une échelle et l'applique contre une fenêtre, d'où il partait des cris aigus. Il y monte, et se précipite dans un appartement où les flammes pénétraient déjà. Le premier objet qu'il voit est Benazar qui, à sa vue, oubliant le danger qui l'environne, n'est frappé que de l'horreur de voir un étranger, et surtout un chrétien, pénétrer dans cet asile redouté. « Infâme mécréant, s'écrie le Maure, oses-tu souiller ce lieu de ta présence? Tu mourras. » Sans lui répondre, Centule le saisit, l'emporte à la fenêtre, au milieu des flammes, descend avec lui jusqu'à moitié de l'échelle, et, de là, le laisse tomber à terre. Il remonte rapidement, pour sauver quelque autre personne; il est étourdi par les glapissemens d'un eunuque qui, par la force de l'habitude, s'avance vers lui pour le frapper d'un large poignard. Centule le renverse d'un coup de pied, le saisit et le porte également à la fenêtre; il descend avec lui quelques degrés de l'échelle, puis il lui dit d'achever le reste, et, sans s'en occuper davantage, il remonte rapidement. Pour cette fois, l'objet qui s'offre à sa vue est une femme d'une admirable beauté, que les flammes menaçaient de toutes parts, et qui était dans les convulsions du plus horrible effroi. Centule lui jette son manteau mouillé sur le corps, l'enlève, court à la fenêtre, descend, et la dépose aux pieds

de Benazar. Au lieu de le remercier, le farouche Maure lui dit : « Chien d'infidèle, tu mériterais la mort, pour avoir permis à tes yeux de voir une femme appartenant à un vrai croyant. Mais puisque les flammes terrestres t'épargnent, sans doute parce que tu es destiné à celles de l'enfer, je te donne la vie et la liberté, si tu peux sauver un fils que j'ai encore là haut. » Centule prend son manteau, qui enveloppait la belle Maure, le trempe de nouveau dans l'eau, et remonte intrépidemment à l'échelle. Il est conduit par les cris et éclairé par les flammes. Il arrive à une porte devant laquelle est étendu un gardien, déjà suffoqué par la chaleur et la fumée. L'intrépide Béarnais enfonce cette porte, et voit une femme et un jeune enfant prêts à se précipiter par une fenêtre ; il les enlève tous deux à la fois, et les porte à son échelle. Il n'a que le temps de descendre ; le bâtiment croule derrière lui, et un chevron embrasé l'atteint et le renverse, fortement blessé à la tête. Cependant le farouche Benazar, tout en faisant enlever à la hâte les deux femmes et le jeune garçon, sauvés de l'incendie, était plus tourmenté par son orgueil jaloux que touché d'admiration et de reconnaissance. Il délibérait encore si, malgré sa promesse, il ne ferait pas égorger cet odieux chrétien, dont les regards avaient souillé les femmes d'un fidèle serviteur du prophète. Heureusement pour Centule que le médecin de l'émir, qui se trouvait là, lui dit : « Seigneur, tu as promis, par le nom de Mahomet, de donner la vie et la liberté à ce captif, s'il sauvait ton fils. Il l'a tiré des flammes avec sa mère. Quoiqu'il ne soit qu'un misérable chrétien, digne de tous maux, tu ne peux pas fausser une parole donnée au nom du grand prophète. Laisse-moi le guérir, et, quand il pourra partir, donne-lui la liberté. — Quand tu auras soigné tous mes servi-

teurs, dit Benazar, si ce chien vit encore (22), tu pourras songer à lui. »

Le bâtiment qui venait d'être dévoré par les flammes n'était qu'une petite construction en bois, que l'émir avait fait ajouter à la hâte à sa maison, du côté du jardin, pour y placer la belle Zoraïde, et une autre esclave dont il avait un fils qu'il aimait avec passion. Le reste de son harem était demeuré dans un autre château qu'il avait plus loin des frontières. Ces deux femmes étaient servies par quelques esclaves de leur sexe et par trois eunuques. Il périt une des esclaves et un des gardiens : les deux autres furent blessés, l'un en tombant de l'échelle, l'autre en se précipitant d'une fenêtre. La terreur qu'inspire chez les Infidèles l'appartement des femmes, avait empêché les autres serviteurs de Benazar de se porter à éteindre l'incendie. Centule y avait donc travaillé seul. Le médecin arabe, après avoir donné ses soins aux femmes de l'émir et à ses esclaves, vint enfin à Centule, qui était fort souffrant. Il le pansa, et le fit coucher à part des autres captifs, pour qu'il eût plus de repos.

Peu de jours après cet événement, Benazar, voyant les progrès que faisaient les armes chrétiennes, craignit pour le château où il était alors, et en retira ses femmes, ses esclaves, ainsi que tout ce qu'il avait de plus précieux, et les renvoya à son autre palais, sur les bords du Guadalaviar. Centule, quoique fort souffrant, y fut transporté sur un mulet. Ce nouveau séjour lui parut, à la première vue, un lieu de délices, par la richesse des bâtimens, la beauté des jardins arrosés d'eaux courantes et l'agrément des pays environnans; mais il éprouva bientôt qu'il n'y a pas de belles prisons. En effet, lorsqu'il fut guéri, il eut beau demander à Benazar l'accomplissement de sa promesse, le farouche Maure lui répondit toujours

qu'il lui avait bien promis sa liberté ; mais qu'il n'avait pas dit quand il la lui donnerait. Ce perfide détour jetait dans une grande tristesse l'âme du chevalier captif. Sa seule consolation était de causer quelquefois avec le médecin arabe, qui savait l'espagnol et qui était un homme curieux des coutumes et des mœurs étrangères. Il y avait bien, dans le jardin, d'autres captifs chrétiens ; mais ils appartenaient à des classes tout-à-fait grossières.

Cependant il arriva que Zaël, roi de Valence, vivement pressé par Jacques d'Arragon, donna ordre à tous ses vassaux de ne plus s'occuper en personne de la défense particulière de leurs villes et châteaux, mais de venir le joindre, pour combattre la principale armée chrétienne qui menaçait sa capitale, et contre laquelle il était indispensable de livrer une bataille générale. Benazar fut forcé d'obéir. Centule, instruit de son départ prochain, chercha à se trouver sur son passage et lui dit : « Noble émir, tu m'avais promis la liberté ; ne pars point, sans accomplir ta parole. Misérable infidèle, répondit le Maure, penses-tu que le grand prophète me sût gré de fournir, dans ce moment, un ennemi de plus à sa sainte loi ? Tu resteras dans les fers, jusqu'à ce que les infâmes chrétiens soient chassés du territoire entier du royaume de Valence. » Centule désolé fut obligé de se taire, car il voyait dans les regards farouches du Maure une disposition à se porter contre lui aux plus cruels excès. Il resta donc, et son sort devint plus rude que jamais : car, d'après les ordres de Benazar, il était enchaîné la nuit, et le jour il travaillait avec les autres captifs.

Cette cruelle existence durait depuis près d'un mois, lorsqu'un soir, comme il revenait de l'ouvrage, un peu séparé des autres captifs, et rêvant tristement à son malheur, un eunuque passant lentement à côté de lui, sans

le regarder, et sans s'arrêter, lui dit : « Chrétien, ne t'étonne pas, si cette nuit je détache tes chaînes ; et prépare-toi à me suivre, sans crainte. » Le Béarnais reconnut l'eunuque qu'il avait tiré des flammes. Il répondit également sans s'arrêter : « Viens, et je te suivrai. » Ils continuèrent l'un et l'autre leur route, et personne ne put soupçonner qu'ils s'étaient parlé.

Mille pensées diverses roulèrent dans la tête du captif, depuis ce moment, jusqu'à celui où il entendit ouvrir bien doucement sa porte; un homme délia ses chaînes sans parler, et puis sortit. Centule suit son guide à travers des sentiers et des corridors tout-à-fait disposés pour le mystère. Après qu'ils ont marché ainsi quelque temps, l'eunuque ouvre une porte, et à la faible lueur d'une lampe, le chevalier voit un cabinet où est une baignoire remplie d'eau chaude. Le gardien lui fait signe de se dépouiller et de se plonger dans le bain. Le Béarnais s'y jette avec délices, car les travaux grossiers auxquels il était condamné, en augmentaient pour lui le besoin et l'agrément. Au bout d'une demi-heure, son guide lui fait signe de sortir, lui présente du linge, et puis lui remet de nouveaux vêtemens, à la place de ceux qu'il avait quittés. Alors ils sortent du cabinet que l'eunuque referme, et ils reprennent leur marche. Après avoir passé plusieurs portes que le guide ferme derrière lui, ils arrivent enfin à une chambre où Centule voit une femme d'une admirable beauté, qu'il juge être la même qu'il avait sauvée de l'incendie. Mais il ne l'avait vue la première fois, que pâle et mourante d'effroi; cette fois, il la voit tranquille et colorée du plus doux incarnat. Elle ordonne à Centule de s'asseoir sur un large carreau qui était en face d'elle, puis à un signe qu'elle fait, l'eunuque s'étant retiré, elle commence à parler ainsi en espagnol :

« Brave chrétien, j'étais jalouse de voir et de remercier l'homme généreux qui a exposé sa vie pour moi, de plus d'une manière. Car le monstre qui nous retient l'un et l'autre captifs, a montré bien moins de reconnaissance de me voir rendue à lui ainsi qu'une autre esclave et son fils, qu'il n'était irrité de t'avoir vu pénétrer dans notre prison; et son affreuse jalousie a failli t'être aussi funeste que les flammes que tu bravais. Dis-moi quelle est ta patrie; je suis désireuse de connaître le pays qui produit des hommes si prompts à exposer leur vie, pour des gens qu'ils ne connaissent même pas.—Belle captive, répondit Centule émerveillé, tu serais reine, si les couronnes étaient au concours de la beauté; tous les hommes qui t'abordent doivent devenir tes esclaves; je m'empresse donc de t'obéir. Je suis né dans une de ces contrées que les Pyrénées séparent de l'Espagne. — As-tu reçu le jour loin de ces montagnes? — Non, du lieu qui m'a vu naître, je puis les atteindre et même les franchir en une journée. — Tu dois connaître la langue des troubadours? — Oui, sans doute, c'est celle de mon pays. — Eh bien, n'en parlons plus d'autre ensemble, dit alors la belle captive, faisant usage du roman de la Provence. (23) Cette langue me rappelle des temps heureux, précédés et suivis de grandes infortunes. — Quoi! demoiselle, seriez-vous née sur les bords du Rhône ou de la Durance? — Non, seigneur; mais avant d'aller plus loin, dites-moi, je vous prie, quelle est votre profession? Etes-vous troubadour? — Non, demoiselle, la nature m'a refusé le don des vers; je suis guerrier. Sorti du Béarn ma patrie, simple écuyer, le roi Jacques d'Arragon m'a, depuis peu de temps, donné l'accolade. — Sire chevalier, je suis heureuse de devoir ma délivrance à un de ces preux aventuriers de France, si célèbres dans l'Orient; je me réjouis d'en voir un et de pouvoir le remer-

cier.—Mais, demoiselle, dit Centule, devenu bavard, tout augmente le désir que j'avais déjà de savoir quel heureux pays a vu naître le prodige de beauté qu'il est donné à mes yeux de contempler.—Noble chevalier, je vais vous satisfaire. Que puis-je refuser à celui qui m'a sauvé la vie au risque de la sienne? » La belle captive ayant pris alors une boisson parfumée, et en ayant offert à Centule qui suivit son exemple, elle commença, de la manière suivante, le récit de ses aventures.

HISTOIRE

DE LA PRINCESSE DE MINGRÉLIE.

« Je suis née sur les bords du Phase. Mon père y commandait à une région qui s'étendait depuis les bords de la mer où se jette ce fleuve, jusque par-delà le sommet du Caucase.— Madame, je ne m'étonne pas que ce pays soit si célèbre pour la beauté des femmes. S'il en sort souvent qui vous ressemblent, il mérite certes toute sa réputation. —Sire chevalier, vous avez cette courtoisie française que l'on vante tant. Mais je vais poursuivre mon récit. Esclave, depuis trois ans, d'un maître farouche (moi, la fille d'un grand prince!) j'éprouve une vive consolation de parler de mes maux avec un homme qui vient du pays de la terre où les femmes sont le plus honorées, où elles sont l'objet d'un véritable culte, où elles sont libres de leur cœur et de leur main; tandis que dans l'Orient, et partout où dominent les mœurs asiatiques, elles sont esclaves sous la soie comme sous la bure, sur les tapis comme sur les nattes. Un chevalier Français

apprécira mes infortunes. Mon enfance s'éleva dans le bonheur, et une perspective aussi brillante qu'on peut l'avoir dans mes contrées, se montrait à moi. Dès l'âge de huit ans, je savais que j'étais destinée à épouser un fils du roi de Géorgie. Mais, vers cette même epoque, une guerre s'étant élevée entre mon père et plusieurs princes voisins, il éprouva d'affreux revers. Menacé jusque dans la capitale de ses états, il m'envoya avec une partie de sa maison et beaucoup d'objets précieux, dans un château qu'il avait près de l'embouchure du Phase. On s'y croyait en sûreté, lorsqu'un jour des pirates, de je ne sais quelle nation, firent une descente près de notre demeure, et s'avancèrent si secrètement vers le château, qu'ils y entrèrent avant qu'on eût le temps de fermer les portes. Ils tuèrent quelques hommes qui voulurent se mettre en défense, m'enlevèrent, avec les femmes qui me gardaient, et regagnèrent leurs vaisseaux, avant qu'on pût les atteindre. Leur cruelle joie égalait notre désolation; mais elle ne fut pas longue. Comme ils approchaient d'un port, sur la côte de la Natolie, où, sans doute ils allaient nous vendre, car, dans ces affreux pays, nous sommes une marchandise, ils furent surpris et attaqués par un vaisseau latin. Ils se défendirent long-temps, et jugez de notre effroi, dans ce moment affreux. Enfin ils succombèrent. Les femmes qui me gardaient, voyant le triomphe des chrétiens, se mirent à se signer, ainsi que moi, pour faire connaître à quelle foi nous appartenions; et elles montrèrent des croix qu'elles avaient au cou. Ce signe nous fit respecter. On nous laissa dans la chambre que nous occupions déjà. Tous les pirates furent mis aux fers et jetés au fond du bâtiment. Nos vainqueurs firent voile pour Thessalonique, d'où ils étaient partis. Le roi, ayant appris qu'il y avait des femmes chrétiennes sur le

vaisseau pirate qui venait d'être amené dans le port de sa capitale, voulut nous voir, et ordonna qu'on nous traitât avec égard ; ce qui eut lieu. Mais personne ne nous comprenait. Le chagrin s'empara bientôt des deux femmes qui étaient avec moi, et elles moururent. Mon jeune âge me préserva d'une aussi grande tristesse. D'ailleurs, je recevais tant de caresses, dans ce séjour, qu'il était difficile que je ne m'y accoutumâsse pas. Démétrius, fils du célèbre Boniface, marquis de Montferrat, régnait alors à Thessalonique. Comme ce prince n'avait point d'enfans de Dauphine, sa femme, l'affection qu'ils prirent l'un et l'autre pour moi, devint telle que bien des gens crurent, pendant quelque temps, qu'ils m'adopteraient et me feraient épouser un des fils de Guillaume, frère du roi. Mais je n'ai jamais ajouté foi à ces discours. Quoi qu'il en soit, je croissais, au milieu de cette petite cour, entourée de gens empressés à me plaire, comme il arrive toujours à une jeune fille qui n'est pas sans quelques avantages physiques, et que le prince paraît affectionner particulièrement. Je ne dois pas oublier de vous dire que, dès que j'avais pu me faire comprendre, j'avais souvent répété que j'étais la fille d'un prince, et, comme cela était d'accord avec ce qu'on avait pu recueillir des pirates, et avec les égards que me témoignaient les femmes avec lesquelles j'avais été enlevée, personne n'en doutait. On me disait même, obligeamment, que mon air ne démentait pas mon origine. Le roi faisait donner les plus grands soins à mon éducation, et, comme je n'ignorai jamais le besoin que j'avais de plaire, je m'efforçai de répondre à la bienveillance qu'on me témoignait. Cette petite cour était singulière ; on y parlait toutes les langues. La population du pays était grecque, mais les dominateurs étaient des croisés latins, venus, la plupart, de

Champagne, de Flandre et d'Italie. En outre, le marquis Boniface, grand amateur de la poésie, avait amené, au moment de la conquête, plusieurs troubadours provençaux, entre autres Rambaud de Vaqueiras, le plus célèbre de tous ceux qu'a produits cette province. Il avait formé là une école de poésie et de chant qui s'était soutenue après lui. Démétrius, son fils et son successeur, la protégeait, et attirait sans cesse de nouveaux troubadours et jongleurs de ce pays; de sorte que le roman provençal était devenu la langue musicale de Thessalonique. Dauphine tenait des cours d'amour. On trouva que j'avais de la voix, les plus habiles troubadours et jongleurs furent chargés de m'enseigner la poésie et la musique. Je pris du plaisir et du goût à cette étude, et j'y fis des progrès. Je me sais gré aujourd'hui, sire chevalier, d'avoir appris une langue qui me permet d'exprimer ma reconnaissance à mon libérateur, de manière à ce qu'il comprenne au moins ma pensée.—Madame, interrompit Centule, un seul de vos regards paierait facilement tout ce que j'ai fait pour vous; et ce serait à moi, maintenant, à vous remercier de la grâce que vous mettez à cet entretien. Mais je ne veux pas interrompre un récit auquel je prends un si vif intérêt.—Je vais donc le continuer, reprit la belle captive. Depuis que j'avais quinze ans, plusieurs partis s'étaient présentés pour m'épouser. Quoiqu'il se trouvât, dans le nombre, des seigneurs aimables, je n'en distinguais vraiment aucun. Je m'étais fait un devoir de me défendre de toute préférence, pour laisser ma destinée entièrement à la disposition de mes généreux protecteurs. J'étais arrivée, sans aucune impatience, à dix-huit ans, lorsqu'ils se décidèrent pour le prince d'Argos, qui était un vassal du prince d'Achaïe. Ce jeune seigneur était riche, bel homme, un peu vain, n'ayant pas beaucoup d'esprit, mais d'un caractère

assez bon. Il paraissait fort amoureux de moi, il convenait à mes tuteurs, je ne fis aucune difficulté de l'épouser. Par suite de sa vanité, il tranchait du haut baron, et voulut que je fusse conduite dans sa principauté. Démétrius y consentit en souriant; il me donna une escorte de prudes dames, sous la conduite d'un vénérable chevalier, et fit préparer une jolie nef dans laquelle on m'embarqua pour Argos, avec mon trousseau, après les plus tendres adieux de mes protecteurs et de toute la cour de Thessalonique, qui me témoigna des regrets. De mon côté, j'avais plus de chagrin de ce que je quittais, que de joie de ce que j'allais trouver, quoique je ne me dissimulasse pas que, dans l'isolement où la fortune m'avait mise, je devais regarder mon mariage comme avantageux. Peut-être que cette disposition était un pressentiment du malheur qui m'attendait. Le prince d'Argos m'avait devancée pour me recevoir dans sa cour, avec toute l'étiquette qu'il croyait convenable.

Lorsque je quittai le port, le temps était superbe; mais il se changea, dès que nous fûmes hors du golfe, et il devint bientôt si affreux, que le patron du navire, ne pouvant plus lutter contre la tempête, se trouva trop heureux d'entrer et de jeter l'ancre dans une petite rade de l'île de Négrepont. Comme il s'y réfugiait, un bateau, sous le pavillon vénitien de Candie (car vous savez que Boniface de Monferrat avait vendu cette île aux Vénitiens), vint également y chercher abri. Nous nous félicitions d'être échappés à la tempête, et nous attendions que le beau temps nous permît de continuer notre route, lorsque le navire vénitien qui était à quelques brasses du nôtre, nous accoste, et il en sort tout à coup un équipage nombreux qui monte à notre bord, la dague au poing. Nos gens, surpris, sont accablés dans l'instant. Le brave chevalier qui m'accompagnait met l'épée à la main et fait

tomber à ses pieds deux de ces pirates; mais il succombe sous ses nombreux ennemis. Il est dépouillé et jeté à la mer. Tout le reste de l'équipage est mis aux fers, et nous reconnaissons que nous sommes entre les mains de pirates majorquains, les plus redoutables de la Méditerranée. Ces féroces brigands, maîtres de notre navire, nous font monter sur le pont, pour nous envisager: car il commençait à faire sombre. Là, reconnaissant que les deux dames qui m'accompagnaient étaient vieilles, ils leur arrachent leurs riches vêtemens et jettent ces infortunés à la mer; ils ne gardent que moi et une jeune fille de vingt ans environ qui me servait : puis, ayant transporté sur leur navire tout le butin qu'ils trouvent dans le nôtre, tant en personnes qu'en choses, ils mettent le feu à ce dernier bâtiment, et partent aussitôt, quoique la mer fût encore bien violente. Je n'essaierai point, sire chevalier, de vous peindre les effroyables souffrances auxquelles je fus en proie pendant les horribles scènes que je viens de vous rapporter; ces souffrances ne furent suspendues que par un long évanouissement, qui se renouvela plusieurs fois, le lendemain et le surlendemain. Après quatre jours de navigation, par un temps des plus violens, nous arrivâmes à Majorque. Là, je fus vendue à un marchand d'esclaves qui me conduisit à Valence, où Benazar m'acheta. J'ai oublié de vous dire que, dans mon enfance, mon nom était Ginasca Maria, c'est-à-dire, madame Marie. Aussi m'appelait-on Marie à la cour de Thessalonique; mais ici on m'a donné le nom de Zoraïde. Il y a bientôt trois ans que j'y languis dans l'esclavage, et j'y aurais trouvé la mort d'une manière affreuse, sans votre généreux courage. »

L'entretien des deux captifs fut de près de deux heures, après quoi l'eunuque vint reprendre Centule, et le ramena

au bain, où il se revêtit de ses habits d'esclave ; puis il fut reconduit à sa prison, où ses chaînes lui furent rattachées. Ces entrevues se renouvelèrent, les nuits suivantes, avec un intérêt réciproque. Je n'ai jamais bien su si le bon chevalier s'était flatté d'en sortir toujours innocent ; mais l'événement prouva qu'il aurait eu tort de tant compter sur ses forces; tant il y a que sa captivité lui devint si douce, qu'il oublia et le pénitencier de Compostelle, et don Gabriel de Sierra Llana, et don Juan de Cueva Honda, et les filles de dona Urraca d'Oviedo, et jusqu'à son vieil oncle l'avare. S'il pensait encore à Gaston, c'était pour se féliciter d'avoir eu l'heureuse idée de prendre ses fers.

Il s'en fallait bien que le brave Gaston soupçonnât le bonheur de son compagnon d'armes. Dès qu'il avait été guéri de ses blessures, il n'avait cessé d'employer tous les moyens possibles pour la délivrance de son ami. A sa prière, le roi d'Arragon avait fait à Benazar des offres d'échange très-avantageuses; mais ce Maure s'y était toujours refusé, dans la persuasion qu'il y avait quelque chose de magique d'attaché à ces pèlerins, et qui les rendait si redoutables aux vrais croyans. Enfin Gaston trouva le seul moyen qui pouvait lui être offert d'arriver à la délivrance de son ami. Il sut, par des espions, en quelle partie de l'armée combattait Benazar. Il passa dans la bannière qui lui était opposée, et chercha si bien les occasions de rencontrer son ennemi, qu'il en vint à bout. Le combat qu'ils se livrèrent fut terrible. A la fin, Benazar, blessé et épuisé de fatigue, fut renversé de son cheval. Le Béarnais, qui désirait surtout l'avoir vivant, le fit relever par ses archers, et l'envoya en lieu de sûreté. La perte de ce vaillant chef fut le signal de la défaite des Maures. Ils abandonnèrent aux chrétiens le champ de bataille et leur camp rempli d'un riche butin. Mais Gaston

n'y trouva rien de plus précieux que le captif qu'il avait déjà. Lorsque toute la journée fut terminée, il se rendit au lieu où son prisonnier était gardé, et il lui dit : « Benazar, tu es le plus heureux des Maures tombés aujourd'hui entre les mains des chrétiens ; car tu as ta rançon toute prête. Tu vas remettre, au roi Jacques, le château dans lequel tu m'as fait prisonnier, et tu rendras la liberté au chevalier qui s'est si généreusement mis dans tes fers à ma place, et bien sans mon consentement.» Quelle que fût l'animosité de Benazar contre les chrétiens et la superstition qui lui faisait particulièrement redouter les deux pèlerins, il crut sans doute que ce serait un trop grand malheur pour la foi de Mahomet, si elle était plus long-temps privée de son secours. Il consentit donc au marché. Il envoya ordre à celui qui commandait dans son château, en son absence, de mettre Centule en liberté; mais en même temps il écrivit une lettre à son médecin, où, après lui avoir reproché l'inexécution de ses ordres à l'égard du premier captif qui était sorti de chez lui, il lui enjoignait de ne pas y manquer cette fois-ci, et d'empoisonner le chevalier chrétien qu'il était obligé de rendre pour racheter lui-même sa liberté. Mais le médecin n'exécuta pas plus ce commandement barbare que le premier. Le Maure qui portait le message de Benazar était accompagné d'un héraut chrétien et d'un écuyer qui menait un cheval à Centule. Ils furent tous également frappés de l'air calme avec lequel le prisonnier dont ils allaient briser les chaînes apprit sa délivrance. Loin de montrer de l'empressement à profiter de sa liberté, il dit aux messagers qu'il ne pouvait partir que le lendemain. Il ne se soucia pas même de prendre les nouveaux habits qui lui étaient envoyés, disant que ce n'était pas la peine, pour la fin du jour. Enfin il voulut rester

la nuit dans sa cabane de captif, tandis que le héraut et l'écuyer furent logés dans un bel appartement destiné aux étrangers.

Centule désirait avoir une nouvelle entrevue avec la belle captive. Elle fut des plus tendres. Zoraïde fit de riches cadeaux au chevalier, mais elle lui dit de ne chercher aucun prétexte pour prolonger son séjour chez Benazar, car ils périraient infailliblement tous deux victimes de la jalousie du cruel Maure. Le médecin et l'eunuque me sont dévoués, dit-elle, mais ils sont espionnés. Lorsque le chevalier la quitta, elle le pria de lui envoyer, par son guide, sa ceinture d'esclave, pour avoir, disait-elle, quelque chose qui lui eût appartenu. Elle lui cachait ainsi l'idée qu'elle avait de l'usage qu'elle pourrait en faire. Centule la lui envoya, sans défiance.

Dès l'aurore, le chevalier délivré partit pour le camp des chrétiens; et dès qu'il y fut rendu, Benazar accompagné d'un héraut arragonnais fut reconduit sur les terres du roi de Valence; et il regagna son château. Lorsqu'il sut le retard volontaire que Centule avait mis à son départ, l'indifférence avec laquelle il avait appris la nouvelle de sa liberté, le jaloux Maure entra dans d'affreux soupçons, et médita les plus terribles vengeances. Zoraïde qui lut ses desseins dans ses farouches regards, se disposa à les prévenir, en se pendant avec la ceinture du Béarnais, après l'avoir baignée de larmes. Mais comme elle allait exécuter cet affreux dessein, son fidèle eunuque vint lui annoncer que Benazar était mort. Le médecin arabe qui avait jugé que l'émir roulait dans sa tête des projets funestes, et qu'il ne lui pardonnerait pas à lui-même d'avoir épargné les deux pèlerins chrétiens, contre ses ordres, lui donna, non pas un poison lent, mais un breuvage des plus énergiques, qui le fit mourir dans l'instant.

Cependant, comme la guerre n'avait pas été suspendue, peu de jours après la mort de Benazar, son château fut pris par les chrétiens. La belle Zoraïde fut enlevée et conduite au roi Jacques qui en fit sa maîtresse, sans trop la consulter. L'histoire de cette femme est assez singulière pour que j'achève de rapporter ici, ce qui m'en est parvenu.

« La princesse de Mingrélie avait le cœur sensible, peut-être faible, mais elle avait l'âme fière. Elle fut indignée de la manière dont le roi d'Arragon disposait d'elle. « Est-ce donc là, disait-elle, avec indignation, ce que je devais m'attendre à trouver chez un chrétien d'Occident, où les femmes donnent et ne reçoivent pas les lois? La conduite du roi d'Arragon est-elle bien différente de celle de Benazar? Celui-ci m'avait achetée dans un marché, l'autre m'a prise comme une part de butin. Ma chaîne est ici un peu plus longue que chez l'émir; mais elle n'est pas moins forte. » Cependant Zoraïde vit des femmes qui jouissaient réellement de la liberté et paraissaient l'objet de véritables hommages. Elle compara sa destinée à la leur, et n'en fut que plus misérable. » Quoi, disait-elle, parce que l'on m'a trouvée dans l'esclavage, on se croit en droit de me maintenir dans cette condition au lieu de m'établir généreusement et selon qu'il convient à ma naissance! Ah! tâchons de briser ces odieuses chaînes, pour jouir aussi de ces hommages auxquels la liberté seule donne droit. « Dès ce moment, Zoraïde ne songea plus qu'à s'échapper de la cour de Jacques. Mais privée de tout appui, elle sentit bien qu'il fallait recourir à la ruse, que les âmes les plus fières ne sont pas toujours maîtresses de dédaigner. Elle feignit donc de s'accoutumer à sa position, et se montra plus gaie et plus aimable qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

Il y avait alors, à la cour du roi d'Arragon, un jeune troubadour provençal, qui se faisait appeler Raimond de Digne, pour avoir commencé à se faire connaître dans cette ville; car du reste on ne savait point son origine, et personne ne lui faisait de question là-dessus. Quoi qu'il en soit, il était fort goûté, et ne plaisait pas moins, par sa bonne mine et ses manières, que par ses talens. Il était accompagné d'un jongleur, nommé Folquet, qui le secondait à merveille. Ces deux hommes étaient tout-à-fait à la mode en Arragon et en Catalogne. Quand Zoraïde les entendit, elle fut extrêmement émue, parce qu'ils lui rappelèrent l'époque heureuse qu'elle avait passée à Thessalonique. Un jour qu'elle était seule et qu'elle voyait, sans être vue, le roi d'Arragon qui se dirigeait vers sa chambre, elle se mit à fredonner des vers provençaux. Jacques agréablement surpris, entra tout doucement pour ne pas la troubler. Comme elle tournait le dos à la porte, elle feignit de ne pas l'entendre et continua, mais en se reprenant et se répétant, à la manière de quelqu'un qui cherche et étudie. Toutefois elle jetait, de temps en temps, des éclats de voix admirables, puis descendait à des tons très-bas, mais d'une douceur ravissante. Le prince, ravi, l'écouta jusqu'à ce qu'elle se tût. Puis s'approchant d'elle, il lui dit: « Quoi! Zoraïde, vous nous avez caché si long-temps ce trésor! » A ces mots, la belle chanteuse se retournant brusquement, avec toute l'apparence d'une personne surprise, laissa voir beaucoup d'embarras et même rougit. — « Pourquoi ce trouble? lui dit le roi, seriez-vous fâchée d'avoir une manière de plus de me charmer? Je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est de ne m'avoir pas fait jouir plus tôt d'un si beau talent. — Ah! sire, ce n'est pas un talent. J'ai bien su autrefois un peu de provençal, mais j'ai tout oublié,

et je me garde bien de fatiguer les autres de mes faibles souvenirs, qui ne sont que des débris. — Vous ne les fatigueriez pas, Zoraïde, et j'exige que vous chantiez dans nos fêtes. — Sire, vous êtes bien puissant, mais le vainqueur des Maures échouerait ici. Il me faudrait plus de six mois d'étude avec un bon maître, avant que j'osasse chanter devant un enfant. Je fredonnais là quelques bribes de chansons échappées par hasard à l'oubli de tout le reste, parce que je me croyais seule. — S'il ne vous faut qu'un maître, interrompit le roi, ce ne sera pas difficile à trouver. Nous avons positivement ici le troubadour le plus en vogue que la Provence nous ait envoyé depuis longtemps, et il est accompagné d'un très-habile jongleur. — Sire, il ne suffit pas qu'un homme chante agréablement pour bien montrer, il faut savoir enseigner; c'est un art aussi difficile qu'ennuyeux, et je doute fort que votre brillant troubadour voulût perdre son temps à me remettre sur la prononciation de sa langue et sur l'étude des notes. — J'ignore ce qu'il ferait pour d'autres, reprit le roi; mais il est probable que si je lui demande de vous donner des leçons, il ne me le refusera pas. — Ah! sire, épargnez-lui cette triste occupation; car je craindrais bien que ce ne fût de la peine mal employée. Quand on a été trois ans sans chanter, il est bien difficile de s'y remettre. — Ce n'est pas à votre âge, Zoraïde, que les talens se perdent sans retour; et dès demain vous allez commencer à étudier. »

Jacques ayant fait venir le troubadour, lui dit qu'il avait découvert un trésor de voix; mais qu'il fallait le talent du célèbre Raimond pour le mettre en valeur. Il lui expliqua que c'était Zoraïde, et le pria de lui donner des leçons sur la langue et la musique provençales, qu'elle avait sues autrefois, mais qu'elle avait oubliées. Le jeune

poëte dissimulant le plaisir que lui causait cette commission, car il avait vu Zoraïde avec ravissement et croyait en avoir été remarqué, répondit avec un profond respect, au roi, qu'il était à ses ordres. Il se rendit donc, dès le lendemain, chez la belle écolière, à l'heure qui lui fut commandée. Le roi voulut assister à la première leçon. Zoraïde fut, tout le temps, intimidée par sa présence; cependant elle fit des efforts sur elle-même et produisit quelques beaux sons, mais elle manquait à la prononciation, et sa méthode n'était pas celle du jour. Jacques prévit qu'il faudrait un peu de temps pour réformer tout cela; et il prit le parti de se faire remplacer par une dame qu'il jugea très-propre à cette commission. Marina Gorda, c'était son nom, avait été laide, dès son printemps, et trente années qu'elle avait employées depuis à s'embellir, avaient été complétement perdues pour elle, sous ce rapport; du reste, elle était aigre, jalouse, soupçonneuse et en état d'inimitié constant contre le monde dont elle n'avait jamais pu être aimée. Sa présence toutefois ne changea rien au zèle du maître et de l'écolière qu'elle était chargée de surveiller. Raimond s'était particulièrement chargé de former Zoraïde sur la prononciation, la prosodie et le goût du chant : mais pour l'étude des notes et de l'accompagnement, il se faisait remplacer par son jongleur. Folquet était un grand et fort garçon, très habile dans toutes les parties de son métier, et très-attaché à son maître. Un jour, Raimond lui dit : « Folquet, te sentirais-tu le courage d'être amoureux de Marina? — Quoi! de la duegne? — Oui. — Je n'y aurais pas songé de moi-même; mais, s'il le faut, je n'ai rien à vous refuser, répondit intrépidement le jongleur; » et il fut amoureux de Marina. Dès ce moment, Zoraïde ne fut observée qu'autant qu'elle le voulut. Elle complota, avec son maître, son évasion de la

cour de Jacques. Ce prince était alors à Barcelonne. Raimond et Zoraïde résolurent de profiter de la première absence du roi, pour s'échapper par mer. L'occasion ne tarda pas à se présenter d'accomplir leur dessein. Jacques annonça un voyage de quelques jours à Sarragosse. La fuite de Zoraïde et de ses compagnons fut fixée au lendemain du départ du prince. Folquet retint un passage, sur un navire de Marseille qui partait la nuit même, pour cette ville. Les fugitifs étaient, pour le patron, des pèlerins qui allaient visiter la sainte Baume. Ils en prirent les costumes. Mais en outre les deux femmes se déguisèrent le visage, Marina à force de blanc, Zoraïde avec du jaune. Elles sortirent du palais à la nuit tombante, par des couloirs dont la duegne avait la pratique, et par une porte dont elle avait la clef. Elles étaient enveloppées de grands surcots noirs par dessus leurs robes de pèlerines. A peine hors de la ville, elles trouvèrent Raimond et Folquet qui les attendaient. Tout-à-coup les deux provençaux et Zoraïde feignant de voir et d'entendre des gardes chargés de les arrêter, courent si rapidement vers la mer, que Marina ne peut les suivre. Ils se jettent précipitamment dans une petite barque qui les mène au navire qui les attendait, sous voile, à cent brasses du rivage; ils montent à bord et partent. La pauvre Marina délaissée, et n'osant jeter un cri, reste long-temps comme pétrifiée sur le rivage; enfin, n'entendant plus rien, elle rentre au château, livrée à toutes les réflexions que chacun peut imaginer.

Zoraïde ne fut pas sans inquiétude, tant qu'elle se vit sur mer, craignant toujours qu'on n'envoyât à sa poursuite. Mais quand elle se trouva en sûreté à Marseille, libre de toutes ses actions, objet des regards très-attentifs et des courtoisies les plus prévenantes des gens qui l'abordaient,

elle éprouva une ivresse de joie inexprimable. Par un hasard singulier, Raimond avait un air de ressemblance assez frappant avec elle, pour faire croire facilement qu'ils étaient frère et sœur. Ils se présentèrent donc en cette qualité; mais il fallut que Zoraïde quittât son nom oriental; elle prit celui d'Esclaramonde. Les talens du jeune troubadour lui ouvrirent bientôt accès à la cour de Bérenger. Il y fut comblé de présens et sa sœur de preuves générales d'admiration. Elle éprouva là pour son compte que ce qu'on lui avait rapporté du culte que l'on rendait aux dames, chez les peuples d'Occident et dont elle avait vu des exemples à la cour de Thessalonique, était fondé en vérité. Elle assista à des tournois où les dames donnaient les prix aux vainqueurs, et à des cours d'amour où elles présidaient. Ce pays lui paraissait le paradis des femmes bien plus que celui de Mahomet, où il n'est pas dit qu'elles dominent.

Cependant la prudence obligea le jeune troubadour son frère à s'éloigner avec elle de ce séjour enchanteur. Il y avait de trop fréquentes communications entre les cours de Provence et d'Arragon, pour qu'il se passât beaucoup de temps sans qu'il parût chez Raimond-Bérenger quelques seigneurs catalans ou arragonais, qui auraient pu les avoir vus à Barcelonne. Il fut donc résolu qu'on passerait à Gênes, ville riche et où les troubadours étaient d'autant mieux traités, que le pays n'en produisait guère, parce qu'on s'y occupait plus de négoce que de poésies.

Raimond et la belle Esclaramonde y eurent le plus grand succès, lui par ses talens, elle par son incomparable beauté. Parmi les nombreux admirateurs de celle-ci, se fit distinguer le jeune prince de Pesaro, riche seigneur de Lombardie. Ses démonstrations devinrent très-vives; mais Esclaramonde fut si vertueuse qu'Ubald se déter-

mina à l'épouser, et l'emmena triomphant dans sa principauté avec son frère qu'il fit de suite chevalier, le jongleur Folquet que Raimond convertit en écuyer, et une belle et jeune provençale qu'Esclaramonde avait à son service. Tous les vassaux et les voisins d'Ubald s'empressèrent de porter le tribut de leurs hommages à la nouvelle princesse et ils y ajoutèrent bientôt celui de leur admiration. Elle reçut l'un et l'autre en femme née pour cela. Le culte des dames était plus mystérieux en Italie qu'en Provence, elles y régnaient moins évidemment. Néanmoins Esclaramonde trouvait son existence bien heureuse, lorsqu'elle la comparait au temps qu'elle avait passé en Espagne chez l'émir Benazar, et même à la cour du roi Jacques; mais peu de mois après son arrivée à Pesaro, elle fut privée de Raimond.

Un jour Ubald fit venir le troubadour dans sa chambre, et quand ils furent seuls, il lui montra d'une main un poignard et de l'autre une bourse; puis il lui dit: « Beau-frère, si vous voulez partir demain, voilà deux cents florins d'or; si vous restez, je vous fais poignarder et jeter à la mer. — Monseigneur, lui répondit Raimond, je vous remercie de me laisser le choix, et je prends les florins. Je partirai demain; ce soir même si vous voulez. — C'est assez tôt demain; pourvu que vous formiez la sage résolution de ne jamais vous approcher d'ici, à dix lieues de distance. »

Raimond se disposa donc à quitter Pesaro, le lendemain, avec son écuyer destiné à redevenir jongleur. Au moment de son départ, il embrassa sa sœur qui lui fit de beaux présens; Ubald lui donna un cheval de ses écuries, et l'escorta jusqu'aux frontières de sa principauté, pour lui faire honneur. Là ils se séparèrent, après s'être embrassés devant tout le monde, et s'être pro-

mis tout bas de ne se revoir jamais. Ils se tinrent parole. A son retour, Ubald exprima tout haut, à la princesse, son regret de perdre sitôt son beau-frère. Esclaramonde répondit que c'était aussi une grande peine pour elle; mais elle remercia beaucoup le prince du beau cheval qu'il avait donné à Raimond.

Peu de temps après cet événement, arriva l'époque de la fête du mariage du doge de Venise avec la mer Adriatique. Ubald proposa à la princesse de lui faire voir cette cérémonie qui attirait un grand nombre de curieux, de fort loin. Esclaramonde y consentit. Il se trouvait positivement, dans le port de Pesaro un bâtiment vénitien dont ils résolurent de profiter. Le prince n'emmena avec lui qu'un écuyer, et il voulut qu'Esclaramonde n'eût d'autre suite que la demoiselle Pétronille, qui était venue de Provence avec elle; parce que, disait-il, la ville de Venise serait si pleine de monde qu'il ne fallait pas s'embarrasser de gens, à cause de la difficulté des logemens. On partit très-gaîment à la nuit tombante. Mais au lieu de tourner à gauche, on tourna à droite, et le lendemain, de grand matin, pendant que la princesse et Pétronille dormaient, Ubald et son écuyer descendirent dans un esquif, et se firent mettre à terre à une lieu d'Ancone, sur une petite plage déserte. La princesse et Pétronille continuèrent leur route vers l'Orient, croyant toujours aller à Venise. Ubald les avait vendues au maître du vaisseau vénitien, à peu près ce qu'elles lui avaient coûté, depuis qu'il les avait. Oto-Zanino, qui faisait toute espèce de commerce, et avec tous les humains, se proposait de les conduire à Smyrne, qui était un marché célèbre d'esclaves où s'approvisionnaient les plus riches souverains de l'Asie, tant Turcs que Sarrasins; et il espérait en tirer un bon bénéfice, car si Esclaramonde,

ou Zoraïde, où la princesse de Mingrelie avait cette admirable beauté de traits qui distingue les femmes du Caucase, Pétronille avait la physionomie la plus vive et la plus piquante qu'ait jamais produite la Provence. Seulement elle était un peu plus grande et plus forte que ne le sont d'ordinaire les femmes de son pays. Ce qui avait déterminé le prince à se défaire ainsi de ces deux femmes, c'est qu'il avait entendu Esclaramonde, se croyant seule avec Pétronille, lui parler de choses qui prouvaient qu'elle avait déjà vu bien du pays. Il avait dit en lui-même : « Eh bien ! elle en verra d'autre. » Mais comme, si Ubald sacrifiait beaucoup à ses plaisirs, il aimait beaucoup l'argent qui procure des plaisirs; il ne voulut pas se défaire de sa femme, sans en retirer ses frais. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il revint chez lui, deux jours après cet événement, et par un grand détour, il annonça, tout en larmes que, pendant qu'il se faisait mettre à terre avec son écuyer pour chercher quelques provisions, des pirates avaient enlevé le navire où était la princesse sa femme.

Cependant Esclaramonde s'étant réveillée, ne tarda point à s'étonner de ne pas voir le prince. Comme son absence se prolongeait, elle dit à Pétronille de savoir s'il était malade. La demoiselle provençale sortit pour exécuter cet ordre; mais elle rentra bientôt, en disant qu'elle avait inutilement cherché et appelé le prince, et puis l'écuyer; qu'elle avait même remarqué qu'Oto-Zanino riait de ses recherches. Comme le navire était trop petit pour qu'on pût s'y perdre long-temps, la princesse commença à être fortement inquiète, et, s'étant levée, elle parcourut en grande hâte tout le bâtiment, sans trouver son mari, et l'appelant inutilement; elle vit aussi le capitaine vénitien et ses gens qui souriaient. Alors elle leur demanda ce qu'était devenu le prince. Au lieu de lui ré-

pondre, Zanino se mit, pendant quelque temps, à ricaner, en levant les épaules de pitié; ce qui irrita vivement la fière dame, accoutumée à donner des ordres et à recevoir des témoignages de respect. A la fin, le capitaine lui dit: « Pauvre femme, prenez votre parti; vous ne le verrez plus. — Eh, mon Dieu! qu'est-il donc devenu, dit Esclaramonde avec un trouble extrême. — Ma foi, je n'en sais rien; mais il tourne au Ponent et vous au Levant, ce n'est pas le moyen de vous rencontrer de sitôt. » La princesse n'avait pas grand usage de la mer; mais enfin elle voyait bien que le vaisseau allait vers la côte du soleil, et elle avait souvent entendu dire que Venise était au nord de Pesaro. Elle voyait à sa droite les côtes d'Italie, et elle devait les avoir à gauche. « Eh, mon Dieu! s'écria-t-elle, où sommes-nous? où allons-nous? — Puisque vous êtes si curieuse de le savoir, j'aime autant vous le dire à présent que plus tard, répondit Zanino, pour que vous vous accoutumiez de bonne grâce à votre sort. Vous allez dans l'Orient, et là vous serez la femme, ou autant vaut, de quelque riche sultan; car ce ne sera pas un gueux qui vous aura; soyez tranquille. — Eh, grand Dieu, s'écria Elclaramonde, avec horreur, pensez-vous à me vendre? — Pourquoi pas, si vous valez de l'argent? » A ces cruelles paroles, la pauvre princesse tomba évanouie. Pétronille la soutint assez pour que sa chute ne lui fût pas funeste. Zanino alla chercher du vinaigre, et en frotta assez brutalement le visage de la princesse, en lui disant: « Ah ça! la belle, n'allez pas m'échapper; je ne veux pas vous vendre aux poissons; cela ne serait pas mon profit. » Quand l'infortunée princesse reprit sa connaissance, elle se trouva, avec Pétronille, dans sa chambre, où Zanino l'avait portée. Lorsqu'il sortit, il les enferma sous clef, et, depuis ce moment, toutes les fois qu'il menait ses cap-

tives sur le pont, pour respirer l'air, il les attachait au mât, de peur que l'extrême désespoir où il les voyait ne les fît se précipiter à la mer. Toutefois il y avait un genre de mort dont il ne pouvait pas leur ôter la disposition. La fière Esclaramonde, indignée de la perfidie de son mari, exaspérée des traitemens auxquels l'avarice du Vénitien la condamnait, jura, pour se venger, de se laisser mourir de faim. D'ailleurs l'idée d'un nouvel esclavage, chez les Turcs ou chez les Sarrasins, lui paraissait plus odieuse que la mort. Le féroce marchand, voyant sa proie qui voulait lui échapper de cette manière, se mit à battre cruellement la malheureuse Esclaramonde, pour la forcer à manger. Mais elle lui disait : « Frappe plus fort, bourreau; je mourrai plus tôt, et ton avarice sera punie, infâme renégat, qui vends des chrétiennes aux païens. — Je te vendrais au grand sultan d'enfer, s'il voulait te payer, répondait Zanino. » En disant cela, il lui poussait quelques alimens dans la bouche; mais Esclaramonde les lui crachait au visage. Alors Zanino, furieux, lui portait la pointe de son poignard jusque près des yeux, et la menaçait, avec les plus exécrables juremens, de la tuer. Mais la fière princesse lui disait : « Qu'est-ce qui te demande autre chose, scélérat? » La seule avarice retenait le monstre.

Cette affreuse lutte dura trois jours. Pétronille faisait d'inutiles efforts pour engager sa maîtresse à manger, en lui disant que peut-être elles rencontreraient quelque vaisseau qui les délivrerait: qu'enfin elles pourraient trouver moyen, du lieu de leur captivité, de faire savoir leur malheur, au comte de Provence qui les rachèterait. Du reste, elle n'épargnait pas elle-même les reproches et les malédictions à Zanino. Moi, je veux manger, lui disait-elle, brigand. Mais c'est afin de vivre assez, pour

te faire pendre ou écorcher vif.» Zanino était peu touché des fureurs et des menaces de Pétronille ; mais, s'apercevant qu'Esclaramonde s'affaiblissait horriblement, dans sa rage de voir sa cupidité frustrée, il imagina un nouveau supplice pour la contraindre à manger : ce fut de lui brûler les pieds avec la flamme d'une chandelle. Ayant, à l'aide d'un de ses gens, mis Pétronille hors de la chambre, il s'apprêtait à exécuter son infernal projet, lorsqu'il en fut détourné par une autre occupation. Il était alors entre l'île de Candie et la Morée. Ses compagnons lui crient qu'ils ont en vue un navire qui leur fait des signaux. Zanino alors ajourne son atroce exécution, pour s'assurer de ce que c'est. Il croit reconnaître un vaisseau de Corinthe armé en guerre. Comme il ne se souciait de communiquer avec personne, surtout avec plus fort que lui, au lieu de répondre aux signaux de l'étranger, il se couvre de voiles pour se dérober à lui ; mais, dans ce moment, un vent furieux venant du sud, accompagné de grêle et de tonnerre, le pousse, malgré tous ses efforts, dans le golfe de Nauplie. Le brigand avait une épouvantable frayeur d'être forcé d'entrer dans le port de cette ville, à cause de l'espèce de marchandise qu'il portait. Il s'en défendit donc tant qu'il put ; mais la violence de la tempête lui en fit une loi, sous peine d'une perte assurée. Toutefois, il était si troublé par la contrariété et avait pris ses mesures si tard, qu'il manqua le milieu du goulet, qui est très-étroit, et toucha fortement contre un des bords. Une voie d'eau se fit aussitôt à son bâtiment, et menaçait de le faire bientôt couler. Malgré l'imminent danger qui le pressait, Zanino, poursuivi de l'idée de la peine à quoi pouvaient l'exposer les déclarations des deux femmes qu'il emmenait captives, résolut de les jeter à la mer. Il descendit donc à leur chambre ; mais son

avarice les sauva. La princesse avait encore au cou un collier qui, sans être magnifique, était pourtant de quelque prix. Zanino voulut le lui arracher, avant de se débarrasser d'elle. Cette action et la férocité plus qu'ordinaire qui était dans les yeux du bandit, fit soupçonner son affreux projet à Pétronille, laquelle était revenue auprès de sa maîtresse, pendant la tempête. Elle était forte et courageuse comme un petit lion. Zanino n'étoit pas un homme très-robuste; elle le prit d'une main par les cheveux, et de l'autre, saisissant un gros chandelier de fer, la seule arme qui fût à sa portée, elle en assena deux si violens coups, l'un sur la bouche, l'autre sur la tempe du brigand, qu'elle l'étendit sans connaissance sur le plancher. Un des compagnons de Zanino voulut venir à son secours; mais Pétronille lui montrant son chandelier, lui dit qu'elle lui en ferait autant qu'à son maître. Cela ne fut pas nécessaire, parce que dans le moment le navire de Zanino fut rempli par les gens d'un vaisseau de la ville, envoyé au secours de l'étranger en péril. Tout le monde fut enlevé de celui-ci et porté sur l'autre. A peine cette besogne était finie, que le premier fut englouti par les flots. Zanino et la princesse furent portés dans un hôpital. Pétronille suivit sa maîtresse, et fut logée avec elle dans une chambre où on leur donna tous les soins que leur état pouvait exiger. Pétronille se hâta de dire à la princesse : « A présent, madame, vous pouvez manger; vous êtes en toute sûreté. J'ai entendu, pendant la tempête, Zanino dire en jurant, qu'il était perdu s'il était obligé de relâcher dans un port des domaines du prince d'Achaïe; et, s'il est perdu, nous sommes sauvées.—D'Achaïe ! reprit Esclaramonde avec toute la vivacité que sa faiblesse permettait. Eh ! où sommes-nous donc ?—Nous sommes dans le port de Nauplie de Romanie. — Nous

sommes donc près d'Argos?—Je n'en sais pas tant, madame.—Moi, je le sais.» En effet, lorsque la princesse de Mingrélie avait dû aller à Argos, pour en épouser le prince, elle avait souvent entendu dire qu'elle débarquerait à Nauplie. Les femmes qui assistaient les deux naufragées étaient Grecques, et n'entendaient rien à leur dialogue. Cependant, dès qu'Esclaramonde eut bu un peu de vin de Chypre et pris un bouillon pendant que la brave Pétronille dévorait des choses plus solides, elle fit comprendre qu'elle désirait se coucher et dormir. Aussitôt que les bonnes hospitalières l'eurent mise dans son lit, elles se retirèrent. Alors la princesse, qui avait pris un nouveau degré d'attachement et de confiance dans sa compagne d'infortune, lui raconta que, parmi les aventures extraordinaires de sa vie, elle avait été accordée en mariage au prince d'Argos, et en route pour l'épouser, lorsqu'une tempête l'avait mise entre les mains des pirates de Majorque; de même qu'une tempête venait l'arracher des mains du pirate Zanino, pour la rapprocher du prince d'Argos, tant sa vie était destinée à être orageuse. « Tu vois, ma chère, ajouta-t-elle, que je me trouve dans une situation extraordinaire. Tâchons d'en tirer le meilleur parti possible. Tu m'aideras à cela. Tout-à-l'heure tu m'as sauvé la vie; il faut déployer autant d'adresse avec le prince d'Argos que tu as montré de courage contre le monstre Zanino.—Madame, répondit aussitôt Pétronille, je prévois que nous aurons besoin de ce dernier. Il a voulu nous vendre, il a voulu nous jeter à la mer; tout cela ne fait rien. Laissons aux gens heureux le soin de se haïr. Dans le malheur, il faut tout pardonner à ceux qui peuvent nous être utiles, eussent-ils passé leur vie à nous nuire.» Alors elle expliqua en gros à sa maîtresse la fable que sa fertile et prompte imagination ve

nait de concevoir à l'instant. Quand elles eurent bien arrangé leur thème : « A présent, dit Pétronille, je vais trouver Zanino, et, s'il en est encore temps, je lui ferai son rôle. Mais, avant que je vous quitte, il faut que vous preniez encore un bouillon et un verre de vin de Chypre, car il s'agit de vivre à présent. »

Pétronille se rendit donc auprès de Zanino. Le scélérat était couché, la tête enveloppée de bandes, et ne pouvant parler ; car le coup de chandelier qu'il avait reçu au visage avait été si violent qu'il en avait eu plusieurs dents cassées et la langue tellement déchirée et meurtrie qu'elle était enflée au point qu'il ne pouvait s'en aider. Quand il vit Pétronille, il crut qu'elle venait l'achever, et il fit un mouvement d'effroi. « Ah! ah! dit-elle, Zanino, tu sens ce que tu mérites, et tu as raison de trembler, car il dépend de moi de te faire pendre et même écorcher vif, comme je t'en ai menacé. La princesse a de puissantes connaissances dans ce pays-ci. Mais elle veut bien t'épargner, et ta vie est dans tes mains. As-tu déjà déclaré d'où tu venais ? » Zanino fit signe que non. « Et tes gens? » Le malade fit signe qu'ils ne parlaient la langue de personne du pays. En effet c'étaient des Dalmates. « Eh bien! je vais t'apprendre d'où tu viens, où tu allais, enfin, tout ce que tu as à répondre pour n'être pas pendu. » Alors Pétronille eut une longue conversation avec Zanino, et lui fit sa leçon, avec une clarté et une précision admirables. Le bandit qui avait fait plus de mensonges, dans sa vie, qu'il n'avait de cheveux sur la tête, fut étonné de la puissance d'invention d'une si jeune fille. Il ne savait pas qu'elle avait suivi le jongleur Folquet. Tirant donc de sa poitrine un scapulaire sur lequel il y avait une petite image presque effacée par la crasse du brigand, il le mit dans sa main gauche, et étendant l'autre dessus, après s'être si-

gné, il fit comprendre qu'il jurait là-dessus d'exécuter tout ce que commanderait Pétronille. Avant de le quitter, elle lui dit de faire venir ses gens et de leur apprendre d'où ils venaient, afin qu'ils répondissent en conséquence. Zanino lui fit signe qu'il le ferait.

La jeune et habile Provençale retourna très-satisfaite vers sa maîtresse, et lui dit que, grâces au chandelier, Zanino n'avait encore rien dit, car il ne pouvait parler; qu'il lui avait juré sur une image de suivre toutes les instructions qu'elle lui avait données. La princesse de Pésaro, prenant bon courage, demanda à Pétronille de lui apporter une petite soupe et un peu de vin; puis elle dit qu'elle voulait dormir. Sa demoiselle de compagnie elle-même alla se coucher; car la nuit était venue, et, après une journée si fatigante, elle avait besoin de repos.

Le lendemain, de grand matin, après avoir porté à manger à sa maîtresse, elle alla dans la ville, et acheta de l'étoffe noire, qu'elle trempa dans l'eau aussitôt qu'elle fut rentrée chez elle, pour la délustrer. Quand cette étoffe fut sèche, Pétronille se mit à en faire deux robes, une pour sa maîtresse et une pour elle; mais lorsqu'elles furent faites, elle les foula aux pieds, les râpa avec une pierre ponce et même les tacha, pour qu'elles n'eussent pas l'air neuf. Tout ce travail dura trois jours. Quand toutes ses dispositions furent faites, elle retourna vers Zanino, qui commençait alors à parler un peu. Elle lui répéta ses instructions, et en reçut quelques-unes de lui; puis, ayant pris pour guide un homme âgé et bien famé qu'on lui indiqua, elle monta sur un mulet, et prit le chemin d'Argos, en compagnie de quelques gens de Naûplie qui s'y rendaient également, et parmi lesquels il s'en trouva qui parlaient le roman et l'italien. L'habile et aimable demoiselle ne manqua pas de tirer d'eux tout ce

qu'ils savaient sur la ville, la cour et le prince d'Argos; mais avec tant d'habileté et de finesse, que ses compagnons se virent, dans ses questions, qu'une curiosité et une envie de causer, qui se trouvent quelquefois dans les personnes de son sexe; et, loin d'en être fatigués, ils allaient d'eux-mêmes au-devant de ses désirs. Toutefois Pétronille s'était armée d'un air de dignité qui inspirait autant de respect que son esprit et sa beauté avaient d'attraits. Le soir, à l'hôtellerie, elle continua son étude auprès de l'hôte et de sa femme, tous les deux très-disposés à la conversation. Le lendemain, s'étant informée à quelle heure on pouvait parler au prince, elle se rendit au château. Là, introduite d'abord devant le chambellan, elle lui dit qu'elle arrivait de Provence, et qu'ayant des choses importantes à communiquer au prince, elle désirait avoir l'honneur de lui parler. Au bout d'une demi-heure, elle fut admise devant lui. Elle vit un grand bellâtre, portant le nez au vent, ayant l'air plein de son mérite et de son importance. Il avait à ses côtés et un peu en arrière deux gentilshommes, celui de droite qu'il appelait son maréchal, et celui de gauche son chambellan: ce dernier était le même qui avait reçu d'abord l'étrangère. Pétronille fit une profonde révérence: mais se tut. « Parlez, demoiselle, dit le prince; ne vous troublez pas. — Monseigneur, j'ai à vous dire des choses qui ne doivent être entendues que de vous. — Ma mie, je n'ai pas de secret pour ces deux seigneurs qui sont les premiers officiers de ma maison. — Mon seigneur, quand vous saurez ce que j'ai à vous dire, votre sagesse en disposera selon ses lumières; mais j'ai charge de ne parler d'abord qu'à vous seul. — Ce n'est donc pas pour votre compte que vous êtes ici, et vous venez en ambassade? — Oui, monseigneur; mais j'ai ordre de vous demander une audience secrète. — En

ce cas, sire maréchal, et vous, sire chambellan, dit le prince avec un sourire presque fin, passez un moment dans le salon voisin. » Les deux grands officiers se retirèrent en souriant aussi, autorisés par leur maître, et en regardant la jolie Provençale d'un air malin. Alors le prince s'étant redressé de nouveau en face de l'ambassadrice, lui dit : « Eh bien ! demoiselle, de quoi s'agit-il ? — Monseigneur, je viens devant vous de la part de la princesse Marie de Mingrélie, la pupille du roi Démétrius et de la reine Dauphine *. — Que dites-vous là, ma mie ? s'écria le prince avec un trouble extrême.... Mais vous m'en imposez, et savez-vous ce que vous risquez ? — Monseigneur, jamais il n'entrera dans ma pensée de mentir à un prince tel que vous. — Alors vous êtes vous-même abusée. L'infortunée princesse est morte depuis plus de trois ans. Que l'on vous fasse une autre fable. — Plût à Dieu, pour elle, monseigneur, qu'elle fût morte depuis ce temps-là ; elle n'aurait point passé trois années dans la douleur et les larmes. » Ici Pétronille pleura. — Allons, ma mie, ce n'était pas la peine de me faire éloigner les nobles et prudeshommes que j'avais là tout-à-l'heure, pour venir follement, si ce n'est impudemment, me rappeler des souvenirs douloureux. — Puisque monseigneur parle de souvenirs (et plût à Dieu que ma noble maîtresse eût entendu ce mot ; ses peines en auraient déjà quelque consolation), monseigneur daignera-t-il se rappeler la veille de la Pentecôte de l'année 1438, lorsque, dans la chambre du roi de Thessalonique, ce prince remit à monseigneur une bourse de cuir rouge d'Orient, renfermant mille besans, avec la promesse de

* Dauphine était le nom propre de la reine.

lui en livrer autant à Noël et autant à Pâques, pendant les trois années suivantes, pour la dot de la princesse de Mingrélie? Monseigneur se souvient-il de la riche ceinture avec un magnifique fermail en or, et monté en perles fines, que lui-même offrit à ladite princesse, et du baiser qu'il prit en retour sur sa belle main, quand elle l'avança pour recevoir ce magnifique cadeau? Monseigneur se rappelle-t-il qu'il requit de la princesse qui allait devenir sa femme une tresse de ses beaux cheveux, que la reine Dauphine coupa, avec ses ciseaux à branches dorées, pendus à sa ceinture avec une chaîne d'or? Monseigneur se souvient-il que quand il eut ses beaux cheveux, il s'en fit une ceinture, par manière de plaisanterie, pour montrer combien ils étaient longs? Monseigneur se rappelle-t-il que lorsqu'il apprit la nouvelle de la perte du vaisseau qui lui amenait l'incomparable princesse, il voulut s'étrangler avec ces beaux cheveux? Monseigneur se souvient-il.....

Dans ce moment Pétronille s'aperçut que monseigneur ne se rappelait plus rien. Car il était tombé évanoui sur un large fauteuil qui se trouvait heureusement placé derrière lui. La messagère d'Esclaramonde jugea de suite qu'elle devait s'évanouir aussi. Se jetant donc à terre, près de la porte, elle poussa deux cris aigus suivis d'un cri étouffé, puis s'évanouit. A ce bruit le maréchal et le chambellan se précipitent dans la chambre du prince. Le premier qui avait une très-mauvaise vue, s'embarrassa les pieds dans la robe de Pétronille, trébucha et alla tomber à deux pas de là, le nez contre une table; il se releva saignant abondamment. Le chambellan voyant d'un côté, une femme très-belle, étendue mourante sur le parquet, et de l'autre son maître évanoui dans un fauteuil, ne sait à quoi courir. Cependant le devoir l'em-

porte sur la tendre pitié, et il s'occupe de rappeler, chez son maître, l'usage de ses esprits, mais ses soins sont inutiles. Alors il sort éperdu: criant à tout ce qu'il rencontre, d'aller chercher le médecin de la cour. On lui demande ce qu'il a; il ne peut que répondre: le prince se meurt! On se précipite dans la salle d'audience, on voit une femme étendue par terre sans mouvement, le prince évanoui dans un fauteuil: l'un et l'autre couverts de sang; car le maréchal voulant leur porter secours, les en avait inondés; lui-même en était baigné. Jamais, depuis les Pélopides, un spectacle plus tragique n'avait été vu dans Argos. La vie du maréchal fut un instant en danger. Les gardes le voyant seul debout, le crurent le meurtrier de leur maître et de la femme qui était étendue à leurs pieds. Le chambellan rentra fort à propos pour leur expliquer l'accident. Le médecin arriva enfin, et ses secours parvinrent à faire recouvrer, au prince, l'usage de ses sens. Dès qu'il put parler, on lui demanda si quelque main criminelle avait attenté à ses précieux jours. — « Non, dit-il, c'est le récit d'un événement extraordinaire et tel qu'il n'est réservé qu'à votre prince d'en avoir de pareils. » Dans ce moment, il aperçoit Pétronille toujours étendue sur le tapis. Elle y serait, au besoin, restée encore plus long-temps, quoique la position fût gênante. Qu'on relève cette demoiselle, dit-il; qu'on la secoure. Alors les gardes relevèrent Pétronille et la portèrent dans un fauteuil. Ce mouvement la rendit à la vie. Elle ouvrit les yeux et les promena avec étonnement sur les divers objets qui remplissaient la chambre. Le médecin s'approcha et lui donna ses secours. Dès qu'elle eut repris l'usage entier de ses sens, elle se leva quoique en chancelant et alla se précipiter aux genoux du prince. « Ah! monseigneur, dit-elle, pardonnez moi mon imprudence; je vous ai parlé avec trop peu de

précaution d'un événement trop sensible pour vous; mais j'en ai été bien punie : car croyant votre vie en danger, par votre excessive émotion, j'ai été si vivement frappée moi-même du malheur que je venais de causer, que je suis tombée sans connaissance. » Relevez-vous, demoiselle, dit le prince magnanime; et quand nos sens seront plus rassis à l'un et à l'autre, nous reprendrons notre entretien; car le sujet en est d'une bien haute importance! » Il commanda alors qu'on allât chercher une grave demoiselle attachée à sa maison et que l'on confiât cette étrangère à ses soins. Pour lui, il se fit conduire sur une terrasse, où le grand air et quelques cordiaux achevèrent de lui donner assez de force, pour entendre la suite du récit de Pétronille que sa curiosité ne lui permettait pas de voir différer. Il envoya donc savoir si la demoiselle étrangère serait en état de poursuivre sa conversation avec lui. On la trouva parfaitement remise, grâces aux soins de la demoiselle du palais à qui elle avait été confiée. Elle fut conduite, cette fois, dans une chambre particulière du prince, qu'elle trouva assis dans un fauteuil. Il lui dit avec bonté : « Vous êtes encore faible; ici vous pouvez vous asseoir, sur un tabouret. Je suis fier, mais je suis humain. » Pétronille fit quelques difficultés; mais il lui dit d'un ton à la fois digne et bienveillant : « En pareil cas, un prince qui permet, ordonne. » Alors elle obéit; puis elle reprit ainsi sa narration.

« La belle et infortunée princesse de Mingrélie vit; elle n'est pas même très-loin des états de monseigneur; mais qu'il me permette de remonter jusqu'à l'origine des malheurs de cette noble et vertueuse princesse. Elle était donc partie de Thessalonique comblée des bienfaits du roi et de la reine; escortée par un digne et brave chevalier et deux dames vénérables. La perspective la plus brillante s'ou-

vrait devant elle, le plus beau temps semblait favoriser son prochain bonheur; lorsqu'après avoir parcouru la côte d'une longue île qu'on nomme Negri..... Negro..... Negra..... — Negrépont, sans doute? dit le prince. — Oui, monseigneur; vous devinez tout. C'est bien Negrépont. Le vent devint violent, la mer se grossit, un orage terrible se forma. Le vaisseau fut balotté par la tempête au milieu d'une multitude de petites îles, sans pouvoir être gouverné par le patron qui n'osait en aborder aucune. Après plusieurs heures de péril, on était sorti de cet affreux labyrinthe, et quoique le temps fût toujours fort gros, on avait quelque espoir de se sauver; lorsque tout auprès d'une île (pour celle-là, je me rappelle bien son nom, c'était Cérigo), ce bâtiment toucha contre un rocher ou petit îlot; et dans l'instant le vaisseau s'ouvrit et fut englouti. La princesse était alors sur le pont avec une jeune fille de sa suite, qu'on appelait, je crois, Barbe. — Oui, dit le prince, je me rappelle ce nom-là, c'était la fille d'un brave écuyer, elle devait accompagner la princesse. Continuez. — Ces deux infortunées, dans ce péril affreux, saisirent, par un mouvement naturel, un gros ballot qui renfermait des matelas et des lits : elles s'y accrochèrent si bien qu'elles y restèrent suspendues lorsque le vaisseau disparut. Elles furent quelque temps balottées par les flots; puis une vague plus forte que les autres les jeta sur la grève, heureusement dans un petit enfoncement où le sable était fin, car sans cela elles auraient été écrasées, anéanties. Voilà donc ces deux infortunées seules sur ce rivage désert, paraissant n'avoir échappé aux flots que pour mourir de faim à terre. » Ici le prince interrompant le lamentable récit de Pétronille, lui dit : « Mais comment se fait-il qu'aucun des matelots n'échappe avec elles? — Monseigneur, ils étaient tous ivres,

et ils furent engloutis de suite ou brisés contre les rochers. La princesse et la demoiselle Barbe passèrent plusieurs heures dans cette affreuse situation, attendant que le hasard leur amenât de l'île voisine, ou de toute autre part quelque bateau qui les recueillît. La pieuse princesse et sa compagne invoquaient le ciel de toutes leurs forces. Il eut pitié d'elles : comme la nuit approchait et que leur désespoir augmentait, car mouillées comme elles étaient, elles seraient mortes de froid, elles virent paraître un vaisseau qui se dirigeait vers elles de l'orient. L'idée vint alors à Barbe d'ouvrir le ballot qui les avait sauvées ; elles en tirèrent une grande couverture blanche comme la neige; elles l'attachèrent au bout d'un bâton qu'elles trouvèrent sur le rocher. Le vent qui l'agitait le fit remarquer du navire. La tempête alors était calmée; il n'avait plus à craindre pour lui d'approcher de l'îlot, et ceux qui étaient dessus aperçurent deux femmes qui agitaient d'autres étoffes, pour faire comprendre leur détresse. Ils envoyèrent un petit esquif pour recueillir les deux naufragées. Par un bonheur singulier, ce navire, parti d'Antioche, portait un vénérable prélat et de saintes nonnes, qui retournaient en France parce que leur couvent de Syrie avait été détruit par les Sarrasins. Ces bonnes et pieuses filles s'empressèrent d'emmener les deux naufragées et de leur faire changer de vêtemens. Voyant les riches habits de la princesse, elles avaient une grande curiosité de savoir qui elle était. « Hélas, leur dit-elle, j'allais épouser le plus beau des princes, lorsqu'une cruelle tempête a détourné de sa route le vaisseau qui me portait, et l'a poussé jusque sur le fatal rocher où il s'est brisé, avec perte de tout le monde et de toutes les richesses qu'il portait, sauf nous deux. » Quand la princesse eut des vêtemens secs, mais qui étaient bien différens de ceux qu'elle quittait, car c'était

des habits de nonnes (elle ne savait pas alors qu'elle les garderait si long-temps!), elle s'en fut devant le prélat et lui dit : « Vénérable Grégoire, (elle avait appris son nom des saintes filles), je suis la princesse de Mingrélie, la pupille du roi Démétrius et de madame Dauphine sa femme. J'allais épouser le prince d'Argos, quand mon vaisseau a fait naufrage. Ordonnez, je vous prie, au capitaine de votre navire qu'il me ramène à Thessalonique ou à Nauplie de Romanie. — Madame, répondit le prélat, j'ai été à la cour de Démétrius, et j'y ai vu le prince d'Argos qui est le plus beau et le plus magnifique prince de l'empire des Latins en Orient. Je vous félicite de lui être destinée; je vais faire ce que vous me commandez. » Il envoya donc appeler le patron qui était un brave Vénitien appelé Oto-Zanino; il lui ordonna de rentrer dans la mer de Grèce, pour ramener en Morée la princesse qu'on venait de recueillir; l'assurant qu'il serait bien payé de son retard, par le plus généreux des princes qu'elle allait épouser. — Monseigneur, répondit le Vénitien, quand vous me promettriez de l'or gros comme mon navire, je n'essaierais pas de revenir en arrière, dans ce moment; je vous perdrais avec moi. Une nouvelle tempête, pire que celle qui nous a forcés de passer en dedans de l'île de Candie, ne va pas tarder à commencer, et nous n'éviterions pas, pour cette fois, le sort du bâtiment où étaient ces deux dames que nous venons de recueillir. La princesse pleura beaucoup, quand elle entendit ces paroles; mais elle ne tarda pas à se convaincre que les raisons du capitaine n'étaient que trop fondées. En effet, il ne se passa pas une demi-heure que le vent ne recommençât à souffler avec une violence épouvantable. Cette tempête dura trois jours, et quand elle finit, le vaisseau n'était plus qu'à deux journées des côtes de France où était sa destina-

tion. L'infortunée princesse alors fut forcée de s'abandonner à son triste sort, dans un pays où elle ne connaissait personne. — Mais le prélat, dit le prince, interrompant Pétronille, aurait pu la faire connaître et la protéger. — Ah! monseigneur, c'est bien là que parut tout le malheur de la pauvre princesse! A la vue de terre, le prélat mourut. L'infortunée Marie n'eut de recours qu'auprès des bonnes nonnes dont elle avait déjà l'habit qu'elle n'avait cessé de porter. Elle donna sa belle robe et une chaîne d'or assez riche, la seule chose qu'elle eût sauvée du naufrage, au capitaine, pour les frais de son passage; et elle se mit à suivre les saintes filles, dont le couvent était bien loin en France. Le long du chemin, elle disait bien qui elle était; mais les uns ne voulaient pas la croire, les autres ne pouvaient l'aider en rien. Elle arriva donc ainsi jusqu'en Lorraine, où était le couvent des nonnes, et elle les pria de l'y recevoir. « Je ne puis, dit-elle, faire des vœux, étant promise en mariage au prince d'Argos, sans savoir s'il m'a dégagée de ma foi; mais je vous servirai. Le bon Dieu veut m'humilier, je dois me soumettre à ses volontés. J'ai peut-être été long-temps trop fière d'être destinée à épouser le plus beau des princes; aujourd'hui me voilà punie par la misère et l'abandon; mais je ne dois pas me révolter. » Les saintes filles qui avaient déjà admiré la piété de la princesse sur le vaisseau, et pendant leur voyage par terre, lui voyant tant d'humilité, tandis qu'elle aurait pu être encore glorieuse de sa naissance et de sa beauté, la reçurent chez elles. On ne lui commandait rien de bien fatigant, mais d'elle-même elle s'employait de son mieux, pour n'être pas à charge. Le reste du temps elle le passait dans les prières et dans les larmes. Trois ans s'écoulèrent ainsi. Elle avait écrit plusieurs fois par des pèlerins, par des croisés qui

allaient dans l'Orient ; mais elle n'avait point eu de réponse.

Enfin, il arrive dans le pays une riche et pieuse dame qui, entendant les bonnes sœurs parler d'une princesse admirablement belle qu'elles avaient ramenée de l'Orient, et qui servait humblement dans leur monastère, avec une soumission et une piété angéliques, voulut la voir, et fut prise de suite du plus vif intérêt pour elle. Cette dame avait un parent en Champagne, qui avait fait un long séjour en Grèce d'où il était revenu depuis peu. Il s'appelait Thibaud de Massy.... de Passy..... de Bassy.... il s'appelait toujours Thibaud. — Thibaud de Vassy, interrompit vivement le prince. — C'est cela même, monseigneur ; mais comment l'avez-vous deviné ? — C'est que je l'ai beaucoup connu à Constantinople, à Thessalonique, à Corinthe, chez moi-même, ici, dans Argos. — Aussi, reprit Pétronille, sa cousine l'ayant prié de venir chez elle, pour voir ensemble la princesse, il la reconnut de suite, malgré la grande pâleur et maigreur où ses chagrins l'avaient réduite, malgré sa robe de bure noire bien différente des beaux habits dans lesquels ils l'avaient vue en Grèce. Quant à la princesse, elle fit un cri de surprise et de joie lorsqu'elle vit ce bon sire Thibaud, qui lui rappelait tout ce qu'elle avait connu de plus cher ; mais son émotion fut si vive qu'elle serait tombée évanouie, si on ne l'eût retenue. Vous devinez, monseigneur, tout ce qu'ils se dirent, quand elle fut tout à-fait revenue à elle, de Thessalonique et d'Argos, etc. ; elle ne disait pas quatre paroles sans sanglotter. Le bon chevalier lui même était bien troublé ; car, la veille, il aurait fait serment qu'elle était noyée, depuis trois ans.

Quand donc la riche dame vit qu'ils se reconnaissaient si bien, elle prit le chevalier à part et lui dit : « Mon

cousin, ce serait une grande et bonne œuvre, et digne d'un preux et prud'homme comme vous, de ramener cette pauvre princesse en Orient, à son tuteur et bienfaiteur le roi de Thessalonique. Je ferais, volontiers, les avances de tous les frais de ce voyage, bien sûre que le roi Démétrius me les rembourserait, ou bien le prince d'Argos lui-même, s'il n'est pas marié. — Ah! madame, interrompit sire Thibaud, il sera marié; c'était le plus beau et le plus généreux des vassaux de l'empire d'Orient. Mais ce serait toujours bien de la ramener à son protecteur le roi de Thessalonique. Et si je ne puis pas accepter moi-même la commission dont votre confiance voudrait m'honorer, je suis du moins assez heureux pour vous proposer une occasion telle que vous pouvez la souhaiter: c'est Valleran de Saint-Dizier, mon beau-frère, vertueux homme s'il en fut, qui a le projet de retourner en Grèce; et je suis sûr qu'il se chargera volontiers d'escorter la noble princesse. — Quoi! Valleran de Saint-Dizier, s'écria le prince d'Argos, toujours plus émerveillé de ce qu'il entendait; c'est le plus digne chevalier qui ait passé du Ponent en Grèce, depuis le roi Baudouin. Il était l'ami de mon père, et il m'a fait bien des caresses dans mon enfance: — Aussi je lui ai entendu dire plus de vingt fois qu'il serait bien content de vous revoir. Comme cela doit faire un bel homme, disait-il, s'il a tenu ce qu'il promettait! — Mais, demoiselle, vous l'avez donc vu, Valleran! — Ah! monseigneur, que trop, pour le chagrin que j'ai de penser que ni vous ni moi ne le reverrons plus. » Ici Pétronille larmoya. — Que dites-vous, demoiselle, que nous ne le reverrons plus? — Hélas, monseigneur, ce n'est que trop vrai! mais, avec votre permission, je vais suivre mon histoire. Le pauvre brave homme y aura sa place de reste.

« La riche dame envoya donc vers sire Valleran, le

prier de venir dîner chez elle un certain jour, avec sire Thibaud, et quand il y fut, elle lui proposa de se charger d'emmener la princesse Marie de Mingrélie en Grèce. Lorsque ce bon seigneur apprit qu'elle avait été destinée à épouser le prince d'Argos, il ne savait s'il devait être triste ou gai, à cause des malheurs qu'elle avait eus, et de la manière miraculeuse dont elle avait échappé à la mort. « Ah! oui, noble dame, dit-il, je serai flatté de ramener cette belle princesse dans un pays où elle a été si heureuse, et où le sort le plus désirable lui était destiné; mais quoique je sois bien assez vieux pour qu'il n'y eût rien à redire de me voir chargé de cette admirable personne, cependant il convient à sa dignité qu'elle ait non-seulement une femme pour la servir, mais une sage et prude dame ou demoiselle pour lui tenir compagnie. » Aussitôt ces braves seigneurs se mirent en cherche pour cela, et ils en vinrent à bout. Ils trouvèrent ce qu'ils désiraient dans la veuve d'un honnête écuyer, la plus honnête et la plus pieuse demoiselle de loin à la ronde. Quand tout cela fut arrangé, la riche dame retourna au couvent, et là elle dit à la princesse : « Madame, j'ai trouvé un vénérable chevalier et une prude demoiselle qui veulent vous ramener en Grèce, soit chez le roi Démétrius, soit chez le prince même d'Argos, s'il n'est pas marié. — Ah! madame, répondit la noble et tendre Marie en gémissant, il sera bien sûrement marié; mais je m'estimerai trop heureuse si l'on veut me ramener chez mon bon tuteur, à qui je ne demanderai d'autre grâce que de me donner une dot pour entrer dans un couvent, dès que je serai certaine du mariage du prince; car, pour moi, jamais je n'épouserai d'autre homme après avoir été destinée à celui-là. La sainte dame voyant de si louables sentimens dans cette charmante princesse, fit tous les préparatifs

du voyage ; et emmena la princesse chez elle au milieu des regrets et des larmes de tout le couvent qui avait été tant édifié des vertus et de l'humilité d'une si grande dame réduite à un état si bas. Au bout de très-peu de jours, sire Valleran et la prude demoiselle vinrent prendre la princesse et ils partirent. — Et la pauvre Barbe? interrompit le prince. — Ah! monseigneur, je l'oubliais. La bonne fille avait essayé de demeurer au couvent avec sa maîtresse, mais cette vie lui avait paru trop triste. — Je le crois, dit le prince d'un air malin; elle n'avait pas trop une mine à couvent. Les saintes nonnes ayant vu cela, l'avaient placée chez une dame du voisinage où elle paraissait contente. Mais dès que la princesse lui eut fait savoir son départ pour Thessalonique, vous jugez si elle courut bien vite vers elle. — Les voilà donc tous quatre en route, après avoir comblé de bénédictions la sainte dame à laquelle la princesse devait l'espérance de revoir sa seconde patrie.

« Ils allèrent ainsi jusqu'en Provence, où ils devaient s'embarquer pour la Grèce. Comme ils attendaient une bonne occasion à Marseille, voilà que la pauvre Barbe tombe malade et meurt. Vous saurez, monseigneur, que je me trouvais, par hasard, dans la même maison que la princesse, servant là une noble et riche dame qui m'aimait beaucoup, parce que j'étais la fille de son écuyer. J'avais fait connaissance avec Barbe; et quand elle fut malade, je lui donnai tous les soins dont j'étais capable. Lorsque la pauvre fille mourut, je fus désolée et je pleurai, comme si je l'avais connue depuis dix ans. Mais j'eus bientôt un autre chagrin, encore plus fort. C'est que ma maîtresse mourut aussi. Pour le coup je faillis tomber dans le désespoir : car outre mes regrets, j'étais bien embarrassé de quoi devenir. Mais la bonne princesse ayant su

ma désolation, m'envoya chercher et me dit : « Demoiselle, je suis bien fâchée de vous voir si affligée que cela; mais restez ici, avec moi, jusqu'à ce que je parte, vous me consolerez de la pauvre Barbe que je regrette tant; je vous sais bien gré des soins que vous lui avez donnés dans sa maladie, cela m'a fait connaître que vous avez un bon cœur. » Je demeurai donc avec la princesse, que je trouvai si charmante, que je l'aimai chaque jour davantage. Nous sortions avec le bon chevalier, car pour la veuve de l'écuyer, elle ne pouvait guère marcher, elle étouffait toujours. Nous allions donc, tous trois, aux dévotions des différentes églises; et un peu aux promenades, pour prendre l'air. La princesse était toujours en noir, non pas tout-à-fait comme une nonne, mais comme une veuve; elle disait qu'elle n'était pas veuve de son mari, mais de son mariage, et que sans doute elle n'aurait jamais d'autre couleur que celle-là. Malgré cet habit sombre, tout le monde la regardait dans les rues, sur le port, même dans les églises, on ne pouvait pas s'empêcher de tourner la tête pour la voir. Mais elle n'y faisait pas plus d'attention qu'aux pierres des murs.

Cependant elle entendit parler du pèlerinage de la sainte Baume, elle dit qu'elle voulait y aller, pour obtenir un bon voyage. Nous y allâmes donc; et ce fut là qu'on regarda la belle pèlerine étrangère! On se pressait quelquefois tellement autour d'elle, que nous avions de la peine à passer. La bonne princesse ne savait pas pourquoi il y avait tant de foule; elle croyait que c'était par dévotion; moi je la laissais croire. Peu de temps après, il y eut un tournoi que donna le comte Raimond-Bérenger. Le bon sire Valleran, qui avait couru tous ces nobles jeux, dans sa jeunesse, ne put pas s'en tenir de voir celui-là, et il força la princesse, quoi qu'elle en eût, à y assister. Je vous

laisse à croire, beau prince, si toute cette brave et galante jeunesse de seigneurs se mit à la regarder. Je suis bien sûre qu'il y en eut plus d'un qui fut infidèle, ce jour-là, dans le secret de son cœur. Aussi je ne vous cache pas, monseigneur, que voyant tant de beaux et vaillans chevaliers qui faisaient de grandes prouesses, je me pris à dire à la princesse : « Mon Dieu, madame, vous allez là-bas dans cette Grèce, chercher un prince qui est peut-être marié, peut-être mort (pardon, monseigneur); si vous vouliez rester ici, et vous laisser connaître pour ce que vous êtes, vous trouveriez bientôt de jeunes et beaux seigneurs qui valent de reste (pardon, monseigneur, je ne vous connaissais pas alors) celui que vous allez chercher, à travers tant de dangers et de fatigues! — Oh! ma chère, me répondit-elle, si tu avais vu comme moi le plus beau des princes de l'Orient, tu ne ferais pas grand cas de tout ce qu'il y a ici. » Cette réponse me piqua un peu, car je suis Provençale, (pour vous servir, monseigneur,) et chacun aime son pays. La bonne princesse qui vit bien qu'elle m'avait un peu fâchée, me fit tant de caresses que je lui pardonnai de tout mon cœur, et je me mis à l'aimer plus fort que jamais; si bien que je me dis, en moi-même : jamais je ne pourrai quitter une si aimable princesse. Cependant il partait bien souvent des vaisseaux pour Constantinople, mais aucun ne voulait s'arrêter à Thessalonique ou à Nauplie. Cela désolait le bon sire Valleran, mais encore plus la pauvre princesse. Le brave chevalier, dans son impatience, nous menait souvent promener sur le port, et là il s'informait, aux uns et aux autres, de ce qui arrivait et de ce qui partait. Un jour donc, que nous étions à regarder ce qui se passait, et que sire Valleran faisait ses questions comme à l'ordinaire, un capitaine de navire

s'approcha de la princesse et la salua très-profondément. Elle le regarda un moment, puis elle lui dit : « Ah ! c'est vous, Zanino ! — Oui, princesse, pour vous servir. — Et que faites-vous ici ? — Madame, j'arrive de ce matin, et si le vent veut tourner à la *tramontane** je partirai dans trois jours. — Et où allez-vous comme cela, brave Zanino ? — Noble dame, je fais voile pour Constantinople. » Alors sire Valleran prenant la parole, lui dit : « Mais prud'homme, est-ce que cela vous dérangerait donc beaucoup de passer à Thessalonique ? — Monseigneur, je n'en avais point le projet, et on reste souvent plus qu'on ne veut, dans ce maudit golfe (pardon, monseigneur, dit ici Pétronille en s'interrompant, vous savez que les marins ne parlent pas long temps sans jurer un peu ; et en répétant ce qu'ils disent on ne pense pas toujours à s'arrêter assez court). Mais, continua le patron, si c'était pour rendre service à cette belle et bonne princesse que j'ai déjà une fois sauvée de grand péril, je ferais le tour de la mer, plutôt que de la laisser dans l'embarras. — Eh bien, brave patron, dit sire Valleran, c'est pour lui rendre un grand service. Car nous attendons, ici, depuis un mois, pour cela. — Monseigneur, et vous noble princesse, vous pouvez compter sur moi. » Sire Valleran et la princesse de Mingrélie, s'en revinrent bien contens à la maison ; mais il n'en était pas de même de moi ; j'étais toute chagrine. La princesse s'en aperçut et ne put s'empêcher de me demander ce que j'avais. — Hélas ! lui dis-je, madame, j'ai, que vous avez eu tant de bonté pour moi, que je suis si triste de vous voir partir, que je

---

* Les Vénitiens et les Génois ont appelé le vent du nord tramontane, parce qu'il leur vient par dessus les Alpes ou les Apennins.

ne sais pas comment je me consolerai, quand je ne vous verrai plus. » La princesse fut un moment à rêver, puis elle me dit : « Demoiselle Pétronille, (monseigneur, c'est mon nom, pour vous obéir) auriez-vous le courage de passer la mer avec nous? je vous garderai volontiers à mon service, si je reviens en état d'avoir des serviteurs; autrement, sire Valleran trouvera bien à vous placer convenablement là-bas — Ah! chère et noble dame, lui dis-je, vous me donnez la plus grande joie que j'aie sentie depuis long-temps : je vous suivrai, non-seulement en Grèce, mais au bout du monde. »

« Nous partîmes, huit jours après cette conversation, sur le vaisseau de Zanino. Nous eûmes beau temps jusqu'à ce que nous eûmes passé cette funeste île de Cérigo (je n'ai pas oublié le nom de celle-là). La princesse reconnut le rocher où elle avait fait naufrage : elle ne put s'empêcher de frémir en le voyant. Il semblait que c'était un pressentiment du malheur qui nous attendait; car, dès ce moment, le vent a commencé à souffler plus fort, et au lieu de nous permettre de nous avancer dans la mer de Grèce, pour gagner Thessalonique, il nous a poussé si violemment dans le golfe de Nauplie, qu'à l'entrée du goulet de ce port, le vaisseau a touché contre un rocher. La secousse a été si violente, que le bon sire Valleran, qui était sur le bord, positivement avec sa mauvaise jambe vers le dehors, car vous savez bien, monseigneur, qu'il était un peu boiteux... — C'est vrai, dit le prince toujours plus étonné; un perfide Grec lui avait donné un coup de lance dans le jarret. Eh bien, qu'est-ce qui lui est arrivé? — Monseigneur, c'est qu'il est tombé à la mer et a disparu. Dans ce moment, on est arrivé de la ville à notre secours; mais on n'a pu sauver que Zanino, deux ou trois de ses matelots, la princesse et moi. Tout le

reste a été englouti avec le vaisseau ; car la mer y entrait comme un torrent, par la grande voie d'eau qui s'y était faite, dans le choc contre le rocher. — Mais quoi! s'écria le prince, la princesse est donc à Argos? — Non, monseigneur; elle a tant souffert pendant la tempête, ajouté à tout le chagrin qu'elle a eu depuis trois ans, qu'elle est restée malade à l'hôpital de Nauplie. — A l'hôpital? Grand Dieu! s'écria le prince. — Eh! monseigneur, que vouliez-vous que fissent deux pauvres naufragées qui avaient tout perdu? Elle m'a donc envoyé vers vous, pour vous supplier de la faire conduire à Thessalonique, où elle veut se mettre en religion et passer le reste de sa vie à prier pour vous. — Ce ne sera pas sans que je l'aie vue, dit le prince; et puisque je me trouve libre aussi, par une aventure non moins extraordinaire que tout le reste, car il ne m'arrive rien comme aux autres, nous verrons ce que nous aurons à faire... Mais pourtant, dites-moi, demoiselle Pétronille, puisque c'est votre nom, comment avez-vous pu savoir ce qui s'est passé ici depuis le départ de votre maîtresse? Par exemple, l'histoire de cette tresse dont je voulais m'étrangler, dans mon désespoir; car c'est la vérité. Mais je ne voudrais pas qu'il y eût de la magie dans votre fait. — Monseigneur, il n'y a point de magie; c'est le bon sire de Valleran qui me l'a dit plus de dix fois sur le vaisseau. — Valleran! Mais il n'était pas ici depuis long-temps. » Cette objection aurait pu embarrasser toute autre que Pétronille, car elle ne tenait cette histoire que du cabaretier d'Argos, qui la lui avait contée la veille; mais, sans s'étonner un instant, elle répondit : « C'est vrai, monseigneur; aussi il m'a bien dit qu'il le savait de Thibaud de Vassy, qui l'avait raconté également à la princesse; mais elle n'aimait pas à parler de cela, parce que, disait-elle, il n'est jamais permis de se

tuer soi-même. — C'est vrai.... Mais il y a de si grands chagrins!.... J'espère que Dieu m'aura pardonné, et je le crois, puisqu'il me permet de revoir la belle Marie de Mingrélie. — Ah! monseigneur, la bonne princesse peinera bien de paraître devant vous; elle a tant pleuré et tant gémi, depuis trois ans, que vous la trouverez fort changée. Ce n'est plus cette princesse rayonnante de joie d'épouser le plus beau des princes! C'est une infortunée, battue par les chagrins, les souffrances, les naufrages.... Ici Pétronille fut interrrompue par les larmes. — « N'importe, demoiselle, je veux la voir. En attendant, allez vous reposer, et tenez-vous prête à repartir, dans une heure, pour Nauplie. » Pétronille, ayant fait une profonde révérence au prince, se retira fort contente de la tournure que prenait son ambassade.

Alors le prince d'Argos fit appeler son maréchal. Dès qu'il l'entendit entrer, il lui dit, avant de l'avoir regardé : « Maréchal, dans une heure, vous partirez pour Nauplie, avec six hommes d'armes. » Tout à coup avisant son maréchal qui avait le nez tout meurtri de sa chute et gros comme le poing : « Non, c'est impossible, vous ne partirez pas avec un nez comme cela... J'y enverrai le chambellan... Mais il ne sait pas commander deux hommes, et j'en ai six à lui donner... Pourtant... Mais encore, non, du moins pas aujourd'hui... Je ne puis pas, dit-il en lui-même, faire prendre la princesse dans un hôpital !... Qu'on fasse venir mon clerc du secret.... Maréchal, donnez ordre seulement qu'un homme d'armes et deux archers se tiennent prêts à partir, dans une heure, pour accompagner la demoiselle Pétronille. »

Le maréchal sortit, pour exécuter les ordres du prince, et fort content de n'être pas envoyé en mission avec un nez si ridicule. Le clerc du secret entra, et le prince lui dit.

d'écrire à l'évêque de Nauplie, pour le prier de retirer, de l'hôpital une dame qui s'y trouvait, par suite du naufrage d'un bâtiment vénitien qui avait péri à l'entrée du port de sa ville ; ajoutant que le prince, qui portait un grand intérêt à cette dame, l'enverrait chercher, lorsqu'elle serait remise de ses fatigues.

Tout étant prêt, Pétronille repartit avec son homme d'armes et ses archers d'escorte, qu'elle ne manqua pas de faire causer, le long du chemin. A l'entrée de la ville, il ne resta auprès d'elle qu'un archer qui n'avait même pas la livrée du prince. Pour l'homme d'armes et l'autre archer, ils se rendirent chez l'évêque, auquel ils remirent la lettre dont ils étaient chargés. Le prélat envoya de suite son chambellan à l'hôpital, inviter la dame naufragée à prendre un logement chez lui, en la priant de recevoir ses excuses de ne le lui avoir pas offert, dès son malheur, qu'il avait ignoré. La princesse, qui avait un peu repris ses forces, dans ces quatre jours de repos à l'hôpital, se rendit, accompagnée du chambellan et de Pétronille, chez le prélat qui la reçut avec tous les égards dus à une dame qui lui était recommandée par le prince d'Argos. Malgré l'humble toilette de la princesse, la noblesse et la beauté de ses traits frappèrent le prélat d'admiration ; il lui renouvela ses regrets de n'avoir pas été plus tôt instruit de son naufrage. Il lui offrit tous les secours dont elle pourrait avoir besoin, après un tel malheur, tant pour ses vêtemens que pour toute autre autre chose. Mais elle le remercia avec beaucoup de politesse, sans rien accepter que l'hospitalité qu'il voulait bien lui accorder.

Cependant Zanino, qui avait recouvré l'usage de sa langue, s'en servait pour répondre aux préposés du port conformément aux instructions de Pétronille. Néanmoins celle-ci voulant faire bien concerter ses réponses

avec celles que sa maîtresse serait dans le cas de faire soit à Nauplie, soit à Argos, lui dit de venir au palais épiscopal, pour conférer avec la princesse et puis d'aller implorer la charité de l'évêque en qualité de naufragé. Lorsqu'il fut en présence de la princesse, elle lui dit : « Eh bien, Zanino, n'es-tu pas content à présent de ne m'avoir pas jetée à l'eau, comme tu en avais bonne envie? — Madame, je vous ai achetée pour vous revendre avec profit : je voulais vous jeter à la mer pour n'être pas pendu ; mais je n'ai jamais eu de haine contre vous ; et s'il y a quelque chose aujourd'hui à gagner à vous servir, je le ferai volontiers. » Alors on fit une répétition de toutes les réponses à donner aux questions qu'on put prévoir. Zanino, qui n'en était pas à sa millième fourberie, continua à aider beaucoup les dames sur la navigation qu'elles devaient avoir faite, les terres qu'elles devaient avoir vues, les mers qu'elles devaient avoir traversées, les vents qui les avaient jetées à la côte, etc. Comme il avait affaire à des personnes habiles, disposées à profiter de ses leçons, elles ne furent pas perdues.

La princesse et Pétronille édifièrent l'évêque et tout son clergé, pendant les trois jours qu'elles restèrent chez lui. Dans cet intervalle, le prudent prince d'Argos fit venir secrètement Zanino, l'interrogea, et fut si content de la conformité de ses réponses avec les récits de Pétronille, qu'il renvoya l'honnête patron avec des présens. Les matelots de Zanino furent aussi questionnés ; mais les coquins se trouvèrent si stupides qu'ils ne purent dire que Marseille, Thessalonique, naufrage et Nauplie. Ces pauvres gens ainsi que leur capitaine furent mis dans le premier vaisseau qui partit pour le Ponent ; et depuis on n'entendit plus parler d'eux, jusqu'à ce qu'on apprît que Zanino était entré à Corinthe, pendu au bout

d'une vergue, pour avoir essayé de vendre des croisés aux Sarrasins (24).

Cependant le prince d'Argos, certain de son bonheur, fit arranger pompeusement sa litière ; et après avoir longtemps délibéré par qui, du maréchal ou du chambellan, il ferait commander l'escorte qui devait aller chercher la princesse, il se décida pour le maréchal, malgré que son nez ne fût pas encore tout-à-fait désenflé. L'ayant donc fait venir, il lui ordonna de commander six hommes d'armes et vingt archers, et d'aller avec eux à Nauplie chercher la princesse Marie de Mingrélie qui était chez l'évêque. Le maréchal partit suivi de la litière. L'évêque, qui avait été officiellement instruit de l'illustre origine et de la glorieuse destination de la dame qu'il avait chez lui, la remit au maréchal, après lui avoir rendu tous les honneurs qui lui étaient dus. Il la fit accompagner jusqu'à Argos par son chambellan avec deux hommes d'armes et six archers. Le prince vint au-devant d'elle, jusqu'à la frontière de ses domaines. L'entrevue fut des plus touchantes. Il trouva bien la princesse un peu pâle ; mais Marie, ou Esclaramonde, ou Zoraïde, était encore si belle, qu'aucune femme grecque ou latine ne l'égalait.

Toujours sévère sur les bienséances, le prince voulut qu'elle logeât dans la maison de la veuve de son précédent maréchal, prude et vertueuse dame. Il lui avait fait préparer là un appartement digne d'elle. La princesse y demeura jusqu'à ce que toutes les dispositions fussent prêtes pour la cérémonie du mariage. Toutes les conventions étaient dressées depuis plus de trois ans ; il ne s'agissait plus que de la bénédiction nuptiale. Néanmoins dès le lendemain de l'arrivée de la princesse à Argos, un courrier fut expédié pour Thessalonique (25) afin d'y annoncer le grand événement, et demander de nouveau l'agrément

des augustes protecteurs de Marie. Ils ne trouvèrent aucun inconvénient au mariage du prince d'Argos; ils lui envoyèrent au contraire de grands complimens de félicitation sur son bonheur. Dans cet intervalle, Pétronille manœuvra si bien, qu'elle acheva d'enflammer le grand-chambellan qui se souvenait toujours du touchant intérêt qu'elle lui avait inspiré, lorsqu'il l'avait vue évanouie sur le parquet de la salle d'audience du prince. Il lui demanda sa main. Pétronille le renvoya, pour obtenir cette grâce, à la princesse de Mingrélie sa maîtresse. Marie l'octroya, avec toute la bénignité possible. Le prince de son côté donna toute permission à son chambellan. Les deux mariages se firent le même jour, mais à des heures différentes, afin que le chambellan pût remplir les hautes fonctions de sa charge, à la cérémonie du mariage du prince. De brillantes fêtes annoncèrent aux grands et au peuple d'Argos le bonheur de leur souverain. Marie et Pétronille, aussi habiles qu'aimables et belles, firent non-seulement la joie intérieure de leurs ménages; mais elles répandirent un tel charme dans la cour d'Argos, qu'elles en firent le modèle de toutes celles de l'Orient, pour la politesse des manières et le raffinement des plaisirs délicats. Leur conduite fut si parfaite, qu'il n'est point venu à ma connaissance qu'aucun nuage ait troublé la sérénité des jours de ces deux couples fortunés.

Je reviendrai donc, avec ceux qui voudront me suivre, vers les deux chevaliers pèlerins, jadis écuyers, que nous avons laissés en Arragon. Quoique Centule emportât dans le cœur des regrets qui l'empêchaient de savourer tout le charme de la liberté, il fut heureux de revoir Gaston, et le loua de son courage qui les réunissait encore une fois. Gaston que rien ne troublait dans sa joie, embrassa son ami avec transport, et toute leur petite troupe partagea

son contentement. Le dévouement de Centule avait inspiré la plus grande vénération pour lui.

Cependant le roi Jacques, fort satisfait de la conduite de Gaston qui, ayant en sa possession l'émir Benazar, lui avait imposé pour condition de remettre au roi d'Arragon un château (26) important par sa position, fit venir le brave Béarnais et lui dit : « Je ne pense pas, sire chevalier, que ce fort puisse être en meilleures mains qu'en celles du guerrier qui l'a acquis par son courage : soyez-en donc seigneur, en m'en faisant foi et hommage. » Gaston, qui aimait beaucoup son pays, et qui pensait souvent à la seconde fille de dona Urraca de Selvas Alvas, remercia beaucoup le prince de sa générosité ; il lui dit qu'il serait bien glorieux d'être son vassal ; mais que ce château l'éloignerait trop d'une famille qu'il affectionnait beaucoup. Enfin il lui demanda la permission d'en traiter avec un chevalier Catalan, auquel il paraissait faire envie. Le roi se prêta de fort bonne grâce à cet arrangement, et Gaston en tira une très-forte somme d'argent.

Centule voyant la bienveillance avec laquelle le roi d'Arragon avait traité son ami, pensa que Jacques ne serait pas moins généreux à son égard, sous un autre rapport. Il crut donc pouvoir faire dire à ce prince que, dans sa captivité volontaire, chez Benazar, il avait sauvé la vie à la belle Zoraïde, et qu'il priait le roi, qui ne manquait pas de beautés désireuses de lui plaire, de lui laisser celle-là, près de laquelle il avait quelques droits. Le courtisan arragonais, à qui le bon Centule fit naïvement cette confidence, eut grande envie de lui rire au nez ; mais comme le Béarnais avait une mine un peu imposante, il se retint et se contenta de lui dire : « Sire chevalier, votre belle conduite comme guerrier, et votre dévouement comme ami, vous ont valu l'estime de tous ceux

qui vous connaissent. Le roi même a parlé de vous, plus d'une fois, de la manière la plus flatteuse. Néanmoins, j'ose vous dire que vous connaissez peu ce prince, si vous le croyez disposé à un sacrifice tel que celui dont vous parlez. Je ne vous conseillerais pas même de faire parvenir un pareil vœu jusqu'aux oreilles de ce prince. » Centule ne put pas se persuader qu'un roi chrétien fût assez injuste pour se croire le droit de retenir dans la captivité, une femme qu'il ne devait qu'à la force, au préjudice d'un chevalier qui avait sauvé la vie à cette même beauté, et qui en était devenu l'amant, par reconnaissance. Il s'adressa donc ailleurs pour faire parvenir sa demande qu'il trouvait toute simple. Le second courtisan auquel il parla, le regarda avec plus d'étonnement encore que le premier et lui dit qu'il se gardât bien de laisser paraître une pareille prétention qui pourrait être très-dangereuse pour lui. » Le brave Centule avait un esprit de droiture qui ne lui permettait pas de croire facilement à l'injustice, surtout d'un puissant prince qui avait tant d'objets de distraction à choisir. Il chercha donc l'occasion de faire directement sa demande au roi ; et il ne lui fut pas difficile de la trouver. Un jour qu'il était avec Gaston, chez ce prince qui leur faisait toujours un accueil distingué, il dit à Jacques avec un admirable sang-froid « Sire, j'ai été prisonnier chez Benazar. — Je le sais, dit le roi, et jamais victoire ne fit plus d'honneur qu'une telle prison. — Sire, quelque charme qu'il y ait à entendre approuver sa conduite par un si grand roi, cependant je vous supplie de croire que jamais il ne m'arrivera de rappeler mes faibles actions, pour en solliciter l'éloge. Mais pendant mon séjour chez ce Maure, j'ai été assez heureux pour sauver d'un incendie, une belle captive qui allait y périr. Elle m'avait donné les plus tou-

chantes preuves de sa reconnaissance pour ce service. Aujourd'hui, elle est en votre pouvoir, je prie votre magnanimité de me la rendre; tant de beautés de toutes nations se trouveront heureuses de la remplacer près de vous (27)! » Tous les assistans furent frappés de stupeur à ce discours, et Centule seul en attendait le résultat avec une tranquillité merveilleuse. Mais le roi, au lieu de lui répondre, le laissa en place, et, prenant Gaston par le bras, il l'éloigna d'un pas seulement, et lui dit brusquement et sans baisser la voix : « Votre ami est fou. — Sire, il n'est pas fou, répondit plus bas le chevalier béarnais; mais il ne connaît pas bien les usages, et il est quelquefois distrait. — Je vous assure qu'il est fou, et qu'il est fort heureux que je le regarde comme tel. — En ce cas, sire, permettez moi de l'emmener. — Vous ferez bien. » En disant cela, le roi laissa Gaston, et alla à un autre bout de la salle. Le Béarnais entraîna donc son ami, aidé des signes que tous les courtisans faisaient à Centule de ne pas braver les regards du roi, mais sans pouvoir lui faire comprendre qu'il avait fait une démarche extraordinaire et fort imprudente. Le bon chevalier avait une idée absolue de la justice, il n'entendait rien à la justice relative.

Quoi qu'il en soit, de ce moment, l'accès du château du roi lui fut interdit. La belle Zoraïde désespérant d'être rendue à Centule, disparut peu de temps après, comme nous l'avons vu, avec Raimond le troubadour. A la première nouvelle de son évasion, Jacques ordonna d'arrêter Centule; et quoiqu'il sût bientôt après que la belle infidèle s'était enfuie avec son maître de poésie et le jongleur Folquet, ne pouvant pas saisir les coupables, il laissa tomber sa mauvaise humeur sur le chevalier, qui l'avait précédé auprès de Zoraïde, et contre lequel il conservait de la jalousie, ayant toujours trouvé sa belle cap-

tive préoccupée de regrets, avant qu'elle pût l'être de nouveaux desseins.

L'infortuné chevalier qui avait entendu faire souvent en France, l'éloge des vertus de Louis, qui avait admiré de près, en Castille, celles de Ferdinand, eut tout le temps de gémir de ce que le pouvoir suprême n'était pas toujours remis en des mains aussi sages et aussi équitables. Mais enfin, à force de réfléchir, il pensa que le bien qu'il avait osé réclamer n'était pas désiré par lui à trop louable intention, et que si le roi était injuste de le lui refuser, lui Centule était coupable de vouloir en poursuivre la possession : car il n'avait certainement pas l'intention d'épouser Zoraïde. Cette tardive, mais sage réflexion amena chez lui le remords. Il pensa alors au pénitencier de saint Jacques de Compostelle, puis à l'aînée des filles de dona Urraca d'Oviédo ; il remonta même ainsi jusqu'à son vieil oncle l'avare, dans la triste maison duquel il se serait estimé heureux de se trouver transporté, au lieu d'être logé dans la tour d'un château du roi d'Arragon. Dans sa détresse, il fit vœu, s'il sortait de prison, de retourner aux pieds du pénitencier de Galice, puis aux genoux de la belle Asturienne, et de lui être constamment fidèle. Peu de jours après, sa prière fut exaucée. Gaston employa tant de monde à solliciter son élargissement ; il prouva si bien que Centule n'était pour rien dans l'évasion de Zoraïde, dont les complices étaient si parfaitement connus, qu'il fut rapporté au roi qu'elle avait été vue s'embarquant à Marseille pour Gênes, avec Raimond de Digne et son jongleur, que Jacques ne put se refuser plus long-temps à rendre la liberté à son prisonnier. Dès que Centule fut hors de sa *géole*, il sauta sur le plus vif de ses palefrois et ne cessa de courir, qu'il ne fût dans les états du sage roi de Castille. Là il attendit Gaston. Celui-ci crut devoir

aller remercier Jacques de ce qu'il ne prolongeait pas une injustice. Quand ce prince le vit, il lui demanda où était son ami? — Sire, il est en Castille. — Déjà! dit le roi; avec surprise et en riant : il a eu tort de tant se presser; mais je lui dois la justice de déclarer qu'il n'a jamais fui devant les Maures. Quand vous le reverrez, dites-lui qu'il peut reparaître dans mes états, dès qu'il voudra. » Gaston s'inclina profondément et demanda au roi ses ordres, car il voulait lui-même retourner dans son pays. Jacques lui dit de fort bonne grâce qu'il était très satisfait de sa conduite, sous tous les rapports, et il le congédia. Le soir même, il lui envoya de nouveaux présents. Gaston partit le lendemain, et rejoignit, à petites journées, Centule à Valladolid, ainsi qu'ils en étaient convenus. Il lui amenait tout le butin qu'ils avaient mis en commun. Ils continuèrent leur route vers saint Jacques de Compostelle. Leur arrivée fut une fête pour le convent. Ils y furent accueillis avec tous les témoignages de la reconnaissance qui leur était due, pour les riches cadeaux qu'ils avaient valu au trésor. Don Ildephonse les embrassa tendrement, et les traita comme de vieux amis, avec de vieux vins et bonne chère à l'avenant. Le pénitencier entendit les humbles aveux de leurs faiblesses, et les affermit dans la voie du salut où ils voulaient rentrer. Il s'étonna de ce que c'était celui des deux pécheurs qui parlait le moins qui avait le plus à dire; mais aussi son repentir était proportionné à ses fautes. Les chevaliers firent une neuvaine entière au tombeau de saint Jacques, et ils ne quittèrent Compostelle qu'entièrement purifiés et réconciliés. Leur réputation les avait précédés à Lugo; ils y furent reçus avec enthousiasme. Ils revenaient glorieux et riches des dépouilles des Maures; tous ceux qui leur avaient fait des cadeaux se félicitaient d'avoir contribué

à armer de si vaillans champions. On savait la fidélité qu'ils avaient mise à s'acquitter des commissions dont on les avait chargés, pour le tombeau de saint Jacques; tout ce qui était arrivé d'heureux depuis, dans les familles des donneurs de présens, était attribué à leurs mérites. Quoique la première croyance sur leur délivrance et leur mission miraculeuse eût été détruite, par la franchise de leurs aveux, que les religieux de Compostelle avaient publiés, dès que cela avait pu être entendu, l'opinion resta [illegible] qu'ils avaient mérité une haute protection de l'apôtre de Galice.

Don Juan vint enlever à Lugo les illustres pèlerins, pour les mener à son château, où il avait réuni la même compagnie qui s'y était trouvée, à leur premier passage. On leur montra leurs premières et leurs secondes robes qui étaient précieusement conservées, non plus comme des reliques de saints, mais comme des monumens de deux illustres guerriers de la foi. Il n'y avait pas de dame dans le château qui ne se vantât d'avoir fait quelques points de couture à ces manteaux qui avaient été portés si loin dans les rangs des Sarrasins et en avaient de si glorieuses marques.

Après avoir gardé, trois jours, les deux chevaliers pèlerins, don Juan voulut les accompagner à Oviédo. Il avait souvent vu dona Urraca de Selvas Alvas et ses deux filles; il les avait toujours entendu parler avec un grand intérêt des deux Béarnais. C'était lui qui leur avait appris, dans le temps, que le roi d'Arragon avait échangé leurs robes en cottes-d'armes, pour manifester à tous la haute estime qu'il avait de leur valeur et de leurs prouesses contre les Maures. Don Juan avait répété de même aux nobles Asturiennes les éloges qu'il savait que le roi Ferdinand avait fait de leur courage. Ce digne seigneur avait

cru voir plus que de l'approbation au récit de tous ces glorieux détails; il avait cru surprendre des larmes d'attendrissement dans les yeux de dona Elvire et de dona Sancha. Ramenant les pèlerins, chevaliers et riches des dépouilles des Infidèles, il pensa qu'il pouvait rendre service à quatre personnes qui avaient besoin d'un intermédiaire; il se fit un plaisir de l'être. Dona Urraca avait appris, dans le temps, avec une joie céleste, le glorieux usage que les pèlerins avaient fait des deux bourdons qu'elle leur avait confiés. L'honneur qu'ils avaient [illegible] depuis, en combattant les Maures, en faisait, à ses yeux, de véritables héros chrétiens. Elle avait bien quelques regrets qu'ils ne fussent pas tout-à-fait des saints, comme elle l'avait cru long-temps; mais elle le leur pardonnait, persuadée qu'ils le deviendraient; ses filles pardonnaient aussi. Les deux chevaliers restèrent assez de temps à Oviédo, pour que le généreux don Juan pût mettre leur poursuite en bon train. Ils ne quittèrent la capitale des Asturies qu'assurés de voir leur bonheur prononcé à leur retour. Ils allèrent donc ensemble en Béarn. Gaston rendit sa famille ivre de joie; Centule même fit plaisir à son oncle l'avare, en lui apprenant qu'il avait fait fortune et qu'il allait épouser une fille riche, parce que cela tranquillisa la conscience du vieux lâdre, qui, dans tous les cas, était bien décidé à ne rien donner, de son vivant, à son neveu. Les deux chevaliers envoyèrent un message au sire d'Albret, pour lui remettre des lettres où ils le remerciaient de ses anciennes bontés, lui faisaient part de leur nouvelle fortune, et s'excusaient, sur la nécessité de retourner dans les Asturies, de ce qu'ils n'allaient pas lui porter leurs hommages en personne. Amanieu les félicita très-cordialement. Il fit plus, il écrivit à dona Urraca pour la complimenter de ce qu'elle donnait ses filles à deux gen-

tilshommes qu'il avait toujours estimés, auxquels il avait confié les commissions les plus importantes, et à qui il n'avait manqué, jusqu'à présent, que la fortune et le titre de chevalier, pour prétendre à la main des plus nobles demoiselles.

Munis de toutes les approbations qu'ils pouvaient désirer, les deux chevaliers pèlerins retournèrent à Oviédo, et bientôt ils contractèrent avec les filles de dona Urraca, [illegible]iens les plus heureux.

Nous les laisserons près des belles Asturiennes, et nous retournerons en Poitou, vers les dames de Tonnay et le bon sire Eustache, dont nos braves Béarnais s'étaient séparés aux Sables-d'Olonne, comme on peut se le rappeler.

Hélissente et sa fille passèrent quinze jours au château d'Apremont, comblées des courtoisies de leurs hôtes qui, de leur côté, étaient enchantés de leurs grâces et de leur esprit. Pendant ce séjour, elles accomplirent une neuvaine, au pèlerinage de Notre-Dame de Mont, et sire Eustache délibéra avec elles, sur l'asile qu'il leur convenait de choisir : car quelque désir qu'il eût eu de les garder indéfiniment, la prudence ne le permettait pas. Il avait eu soin, depuis leur arrivée, de n'inviter aucun voisin ; et lorsque les dames pèlerines allaient à Notre-Dame de Mont, elles tenaient toujours un voile abattu sur leur visage. Mais le seigneur d'Apremont était trop honorable pour que sa maison restât long-temps sans visite.

Hélissente avait pensé, dès le principe, que la seule retraite où il lui convînt d'attendre l'issue de la guerre, qui paraissait imminente entre les rois de France et d'Angleterre, était un couvent de dames, dont il y avait plusieurs en Poitou et en Anjou. Après les avoir passés en

revue, avec son digne conseil, sire Eustache, on se fixa sur la célèbre abbaye de Fontevraut. Mais le seigneur d'Apremont pensa que pour qu'Hélissente y fût reçue avec les égards qui convenaient à son rang, sous le nom qu'elle avait pris, il était à propos d'avoir une recommandation imposante. Le noble monstier était sur les terres de Charles, comte d'Anjou, mais il dépendait du diocèse de Poitiers. Le prince Charles étant absent, c'était au comte Alphonse qu'il convenait de s'adresser. Mais le bon sire Eustache, que sa prudence n'abandonnait jamais, dit à Hélissente : « Madame, si le preux roi de France était encore à Saumur ou à Poitiers, comme il y est venu l'année dernière, certainement ce qu'il y aurait de mieux à faire, dans la position où vous vous trouvez, serait d'aller vous jeter, avec votre noble fille, à ses pieds, et de lui raconter qui vous êtes et ce qui vous détermine à réclamer son assistance. L'estime que lui inspireraient votre courageuse résolution et la vertu de votre fille, vous assurerait de suite sa protection généreuse. Mais ce prince est absent ; et il n'est pas probable qu'il revienne avant le printemps ; comme il est bien certain qu'il paraîtra alors à la tête d'une armée. Le comte de Poitiers, son frère, a sans doute de brillantes qualités ; il annonce un grand courage, de la fermeté, de la justice; on n'attaque pas ses sentimens religieux : mais pourtant un prince qui mène à sa suite, qui traite avec libéralité, un poëte aussi licencieux que Rutebeuf (28), ce trouvère Normand, dont la célébrité est un scandale, un tel prince n'offre pas une garantie bien rassurante de la sévérité de ses mœurs. Je craindrais donc que, s'il voyait la trop belle Ermeline, sa protection ne fût pas aussi désintéressée que l'eût été celle du roi, son frère. Peut-être même que s'il apprenait qu'une beauté qui, sans le vouloir, a jeté le

roi d'Angleterre en si grande démence, est dans son comté, il aurait une trop cuisante curiosité de la voir. Je crois donc, madame, que vous serez réduite à faire traiter cette affaire par moi. Je m'adresserai à l'évêque, qui est un homme d'une haute sagesse et d'une égale habileté : il dira au prince ce qu'il faudra dire de vous, sans vous faire connaître et sans nuire à la vérité. Les ordres arriveront à Fontevrault, pour que vous soyez reçue [redacted] tous les égards que vous méritez et toute la discrétion que les circonstances exigent. — Oh ! preux et prud'homme, reprit la dame de Tonnay, si le ciel m'accorde quelque jugement, dans la situation difficile où je suis, c'est pour discerner la sagesse de vos conseils. [illegible]

Les choses ainsi réglées, sire Eustache dit à Hélissente : « Madame, nous allons nous rapprocher de Fontevrault, mais en prenant un détour ; car nous ne saurions trop éviter le voisinage de Parthenay. Une mauvaise rencontre pourrait nous jeter dans de grands embarras. J'aurai donc l'honneur de vous conduire d'abord au château de Clisson, et de là nous nous rendrons à Thouars (29). Quoique le père du vicomte actuel ait commandé les armées du roi d'Angleterre contre la France, celui-ci est franchement attaché au parti de Louis-Dix-Huit, il est fort ennemi du seigneur de Parthenay ; ainsi, nous ne risquons pas de trouver ce dernier chez lui. Pendant votre séjour à Thouars, que je me rendrai à Poitiers pour y conférer avec l'évêque sur votre retraite à Fontevrault. »

Hélissente et sa fille prirent congé de la dame d'Apremont, avec des expressions si sincères d'un regret réciproque. L'ami de sire Eustache les avait quittées comblé de leurs remerciemens, dès le lendemain de leur arrivée chez ce seigneur ; mais celui-ci renforça son escorte d'écuyers et d'archers choisis parmi ses plus fidèles vassaux.

Les deux dames voyagèrent presque toujours voilées; les seigneurs chez qui elles allaient, prévenus par sire Eustache, évitaient toutes questions qui auraient pu les embarrasser, et ils s'étaient assurés qu'ils n'avaient personne chez eux qui les eussent connues. Du reste, elles ne demeurèrent que deux jours à Clisson et quatre à Thouars. Ce dernier séjour suffit au seigneur d'Apremont pour faire son voyage de Poitiers et y négocier l'importante affaire dont il s'était chargé. La noble Adèle, fille du comte de Bretagne (30), alors abbesse de Fontevrault, reçut les lettres du comte Alphonse et du vénérable évêque, avec les égards qu'un tel message méritait; mais elle eut la courtoisie de dire au seigneur d'Apremont, qui lui était fort connu, que sa recommandation eût suffi pour qu'elle reçût avec plaisir les dames qui, dans ce moment, réclamaient une retraite dans son abbaye.

Le bon sire Eustache avait affecté, au service d'Hélissente et de sa fille, une sage demoiselle, veuve d'un de ses écuyers, qui convenait d'autant plus à la circonstance, qu'elle était fort simple et un peu sourde, de sorte qu'il n'y avait pas à craindre qu'elle surprît les paroles que, par distraction, ces dames pourraient laisser échapper devant elle. Le seigneur d'Apremont l'engagea à rester avec les dames étrangères pendant tout leur séjour au moutier de Fontevrault, ce qui ne devait être que de cinq à six mois. Elle y consentit sans peine.

Sire Eustache avait persuadé à Hélissente de laisser son fils à Thouars, lorsqu'elle en partit pour se rendre à Fontevrault; lui disant, avec raison, que la vie sédentaire et retirée qu'elle se proposait de mener dans cette abbaye, deviendrait nuisible à la santé du jeune damoisel qui avait besoin de mouvement et de grand air; de plus, qu'il était bien difficile qu'un si jeune enfant pût être plusieurs

mois sans laisser échapper quelques paroles qui, répandues au séjour même qu'elle habiterait, mineraient entièrement ses desseins ; tandis qu'au loin, et lorsque l'enfant ignorerait lui-même le lieu que sa mère habiterait, les inconvéniens seraient bien moins graves. La tendre Hélissente avait eu grand' peine à se séparer d'un fils qui lui était d'autant plus cher qu'il venait d'être son compagnon de fortune dans les grandes aventures qu'elle avait courues. Mais l'intérêt de la santé de l'enfant et la sûreté [illegible]te la famille l'emportèrent sur le besoin de voir et de caresser son fils. Le vieux Guy resta avec lui ; et, à son retour, sire Eustache les ramena l'un et l'autre à son château où l'enfant, lorsque son premier chagrin fut passé, se fit fort aimer par sa gentillesse. Le bon écuyer sut aussi se rendre agréable, parce qu'il était fort entendu à chasser les oiseaux d'hiver dans les marais. C'était au demeurant un homme simple mais dévoué, fidèle, et qui avait l'instinct de la discrétion comme celui de la chasse.

Si Hélissente et sa vertueuse fille n'eussent pas eu à remercier Dieu, tous les jours, de les avoir tirées de la cour d'Angleterre, elles se seraient trouvées bien malheureuses d'être ainsi séparées de tous les objets de leurs affections. Mais la pensée qu'elles étaient hors de la portée des poursuites de Henry et des embûches du comte de Leycester, leur faisait souffrir, sans se plaindre, les privations du cœur les plus pénibles. Du reste, elles n'eurent qu'à se louer des soins de la noble abbesse, et de la discrétion qu'elle observa et fit observer avec elles.

Le bon Guy fit deux voyages à Fontevrault, dans le courant de l'hiver, une fois avec le seigneur d'Apremont, et l'autre fois seul. On jugea prudent qu'il ne les renouvelât pas plus fréquemment.

Enfin, le printemps, si ardemment désiré, arriva,

et l'on sut que Louis allait rassembler son armée à Chinon.

Aussitôt que sire Eustache fut instruit que ce prince était arrivé dans cette ville, il se rendit à Fontevrault en passant par Thouars, où il laissa le petit Henry sous la garde du vieux écuyer de la dame de Tonnay.

Hélissente, assistée des sages conseils du digne seigneur d'Apremont, prit sans peine la résolution de se rendre près du vertueux monarque français, pour réclamer sa protection. En conséquence, sire Eustache alla trouver Pierre de Villebeon, grand chambellan du roi, qu'il avait vu à Saumur et à Poitiers, à l'époque de l'investiture d'Alphonse, et lui expliqua qu'une très-noble dame, digne de toute estime, désirait se jeter aux pieds du roi son maître, pour implorer de lui refuge et appui.

Le bienveillant monarque assigna de suite un jour et une heure où il recevrait la dame suppliante qui recourait à lui; et, ce moment venu, il accueillit Hélissente avec sa bonté ordinaire; lui permit à peine de fléchir le genou, et lui commanda avec tant de douceur d'exposer sa supplique, que la dame de Tonnay sentit tout à coup dissiper le trouble qui l'agitait en abordant un si grand prince.

« Sire, lui dit-elle, vous voyez devant vous une ennemie qui pourtant vient réclamer votre protection contre un de vos vassaux, et en même temps chercher près de vous un abri contre vos ennemis qui sont devenus les siens. » Alors la dame de Tonnay expliqua au roi la guerre que Jacques l'Archevêque et Guillaume Maingot lui avaient suscitée, il y avait bientôt un an; puis elle ajouta : « Connaissant, sire, la perfidie et la cruauté de ces deux seigneurs, j'étais allée chercher un refuge auprès du comte de la Marche, qui est mon parent, et

du roi d'Angleterre, dont j'ai aussi l'honneur d'être alliée par sa mère. Mais j'avais avec moi ma fille, que la nature a douée de quelque beauté. Ce dangereux avantage est devenu pour nous une cause de persécution. L'asile que j'avais choisi a été converti en une prison, et je n'ai pu m'en échapper que par le dévoûment de quelques amis et en bravant de grands dangers. »

Quand Hélissente eut fait à Louis le récit de ses malheurs : « Rassurez-vous, madame, lui dit ce prince, le bruit de la beauté ainsi que de la vertu de votre aimable fille est parvenu jusqu'à moi. J'éprouve une grande satisfaction à vous savoir sorties heureusement l'une et l'autre d'une aventure dont on avait fait les récits les plus effrayans. C'est contre mon gré que Jacques l'Archevêque et Guillaume Maingot se sont permis de porter la guerre sur vos domaines. Il entre dans mes desseins d'abolir, autant que possible, dans mes états, le droit que s'arrogent les vassaux de se faire raison, par la force, au lieu de recourir à ma justice *. Dès que, avec l'aide de Dieu, j'aurai forcé le comte de la Marche à rentrer dans l'obéissance, et dégoûté le roi d'Angleterre de soutenir un rebelle dans d'injustes prétentions, vous retournerez dans votre château, maîtresse de tous vos biens et libre de disposer de la main de votre fille. En attendant, restez dans l'asile que vous avez choisi ; je vous y assure de ma protection. Si quelque raison me déterminait à vous indiquer une autre retraite plus conforme au désir que vous avez de vivre ignorée, jusqu'au dénouement de la guerre, soyez certaine qu'elle sera digne de votre rang et de votre vertu. »

---

* On a vu plus haut, dans les notes sur les guerres privées, que saint Louis travailla, pendant tout son règne, à les abolir.

La dame de Tonnay s'agenouilla de nouveau pour remercier le roi; et, s'étant relevée, elle se mit en devoir de se retirer, attendrie jusqu'aux larmes de la bonté de Louis. Comme elle était presque à la porte, le roi lui fit signe de s'arrêter, et lui dit : « Madame, la reine ma mère doit aller très-prochainement à Fontevrault, prier pour le repos de l'âme de ses aïeux, Henri II, roi d'Angleterre, et Aliénor, duchesse de Guienne (31), dont les cendres reposent dans l'église de cette noble abbaye. Vous demanderez à lui offrir vos hommages, et vous saurez d'elle ce que nous aurons décidé pour votre retraite; car je me propose de lui parler de cette affaire. » Hélissente fit une nouvelle génuflexion, et sortit de la chambre du roi.

En effet, Louis qui savait qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable à la reine sa mère que de lui fournir l'occasion de protéger la vertu persécutée, lui fit part, dès le jour même, de ce qu'il venait d'apprendre dans l'audience qu'il avait accordée à la dame de Tonnay.

Le reine, après avoir loué Dieu, qui avait déjoué les desseins de Henry et de Leycester, réfléchit quelque temps à tout ce qu'elle venait d'entendre; puis elle dit au roi : Beau fils, le mystère qui a voilé le nom et les aventures des dames de Tonnay pendant le long séjour qu'elles viennent de faire à Fontevrault, est une chose presqu'aussi merveilleuse que leur évasion de Bordeaux. Il ne serait pas prudent de penser qu'il pût se prolonger beaucoup au milieu des circonstances actuelles. Tout ce que la France a de plus illustre se rassemble dans ce moment à Chinon ou dans la contrée qui l'environne. Fontevrault va certainement devenir l'objet de fréquentes visites. Les uns y seront attirés par la piété; d'autres par des rapports d'amitié ou de parenté; d'autres enfin, par

la simple curiosité de voir un des plus illustres moutiers de France. Pourrait-on interdire aux princes vos frères, au duc de Bourgogne, au comte de Bretagne, à la reine Marguerite, à la comtesse Jeanne, et à tant d'autres illustres personnes qui vont se trouver ici, l'entrée de la noble abbaye où elles ont des nièces, des sœurs, des parentes de divers degrés? Or, si Ermeline de Tonnay est aussi belle que la renommée le répète, sa vue n'exciterait-elle pas un vif désir de savoir qui elle est, et serait-il toujours facile de la couvrir du nom obscur qu'elle porte dans ce moment? Que si, pour éviter tous les regards, elle ne paraît à l'église que voilée; si, tout le reste du temps, elle demeure constamment renfermée ainsi que sa mère; ne pensez-vous pas que, dans l'intérieur du couvent, il se fera mille conjectures sur un tel soin de se cacher qu'on verra à ces dames? Ne parlera-t-on pas de la beauté d'Ermeline aux personnes étrangères dont on recevra les visites? Le portrait qui en sera fait ne pourra-t-il pas conduire à faire deviner quelle est cette personne mystérieuse? Je pense donc que pour seconder les intentions de la dame de Tonnay et de sa fille, (lesquelles j'approuve très-fort, d'après la connaissance que j'ai ainsi que vous, du caractère de Henry et surtout de Leycester, qui se vengeraient de l'évasion de leur proie, sur les biens et sur les amis de ces nobles victimes de la vertu), je pense, dis-je, que vous ne sauriez trop et trop tôt les éloigner du voisinage de votre cour et de votre armée. Il est bon que leurs ennemis restent dans la persuasion qu'elles ont péri, jusqu'à ce qu'ils soient dans l'impuissance de leur nuire; ce qui ne tardera pas à arriver si le ciel vous porte aide, comme la justice de votre cause doit vous le faire espérer.

Je vous propose donc, sire, pour les deux nobles réfu-

giées que vous protégez, mon abbaye de Maubuisson (32). Sans doute que c'est un asile un peu éloigné du château de Tonnay; mais, outre que ces deux dames doivent être flattées du choix de cette retraite, je veux, à cause de la circonstance où elles se trouvent et du beau motif qui les tient exilées, fournir à tous les frais de leur voyage et de leur retour. »

Louis applaudit à la prudence et à la générosité de sa mère. Cette princesse aussitôt envoya Guillaume de Chartres, chapelain du roi, à Fontevrault, prévenir l'abbesse que, le lendemain, elle irait coucher à son abbaye, et que, le jour suivant, elle ferait célébrer un service pour le repos de l'âme de Henry d'Anjou, roi d'Angleterre, et d'Aliénor de Guienne, sa femme, dont les tombeaux étaient dans son église. Le digne et sage clerc était aussi chargé de voir la dame de Tonnay, et de lui dire que la reine Blanche la recevrait, ainsi que sa fille, aussitôt après l'office. Le messager dont la reine faisait choix, dans cette circonstance, prouvait assez les dispositions où elle était, de mettre, dans toute cette affaire, la discrétion que le cas exigeait. Le moment de l'audience étant venu, Hélissente se rendit à l'appartement de la reine avec Ermeline. Elles se jetèrent l'une et l'autre à genoux devant Blanche; mais cette princesse leur commanda, avec bonté, de se relever, et, ayant fait signe à ses serviteurs de se retirer, elle pria les deux dames de laisser voir leurs visages. Ayant été obéie, elle dit à Hélissente : « Madame, je croyais que la renommée avait exagéré ce qu'il y avait à dire sur votre fille, mais je vois que, contre sa coutume, elle est restée en arrière de la vérité. Je vous confierais cela bien bas, madame, si la belle Ermeline ne venait de donner un merveilleux exemple de sagesse. Mais, comme elle a prouvé qu'elle estime plus la vertu que tous les avantages

que peut procurer la beauté, on peut parler sans inconvénient, devant elle, de ce fragile et dangereux présent de la nature. Le roi mon fils et mon seigneur m'a fait savoir, madame, que vous veniez réclamer auprès de lui un refuge contre vos nouveaux ennemis qui ont toujours été les nôtres. J'ai trouvé votre conduite et celle de votre charmante fille si admirables, que je suis devenue tout-à-coup jalouse d'être votre protectrice, et j'ai prié le roi de me laisser le soin de vous choisir un asile. Il y a consenti; et j'ai voulu que l'abbaye royale de Maubuisson, que j'ai fondée moi-même, pour laquelle on connaît mon affection, eût son origine signalée par la retraite qu'elle offrirait à la vertu persécutée. Ne vous effrayez point de la distance, madame, il sera pourvu à ce que vous fassiez ce voyage avec toutes les commodités possibles; et comme les circonstances extraordinaires qui vous ont forcé à la fuite, et la guerre qui se prépare, pourraient rendre pénible pour vous une longue absence de vos biens, j'ai résolu de fournir à tous vos besoins, pendant le temps de votre exil et jusqu'à votre retour. » Alors la reine expliqua en peu de mots, à Hélissente, les motifs qui déterminaient son déplacement; celle-ci les comprit sans peine : car, déjà, elle était effrayée de l'affluence d'illustres étrangers et surtout de dames qui visitaient l'abbaye, car les seigneurs n'entraient que chez l'abbesse et à l'église; mais c'était déjà trop. Elle se jeta de nouveau, avec sa fille, à genoux devant la reine, en la remerciant de tant de bienveillance et de générosité, et lui demandant la permission de lui baiser la main. Blanche la leur tendit avec autant de bonté que de grâce, et avant que la fille d'Hélissente fût entièrement relevée, elle lui posa les mains sur les épaules et lui donna un baiser sur le front en lui disant : « Belle

Ermeline, restez toujours digne de vous et de votre vertueuse mère. »

Dès le lendemain, les dames de Tonnay partirent de Fontevraut dans une grande litière, des écuries de la reine, où elles purent facilement avoir avec elles le petit Henry et la demoiselle qui les avait servies à Fontevraut, et qui demanda avec instance de continuer à les suivre. Le bon sire Eustache et son écuyer, ainsi que le fidèle Guy, les accompagnaient à cheval. Mais la reine voulut joindre à leur escorte un officier de sa maison, qui les fit loger et traiter, pendant toute la route, comme des personnes de la cour.

On leur fit à Maubuisson l'accueil qui convenait à des dames couvertes de la protection de la royale fondatrice. Il n'y eut toutefois que l'abbesse qui sût leur véritable nom et la cause de leur retraite. Pour tout le couvent elles conservèrent le nouveau nom qu'elles avaient adopté.

Le seigneur d'Apremont passa encore trois jours avec les aimables voyageuses après leur arrivée, puis il se disposa à se remettre en route pour rejoindre l'armée de Louis, car il avait toujours été secrètement partisan de la France. Comme la veille de son départ, Hélissente lui répétait qu'elle ne saurait jamais comment reconnaître le grand service qu'il lui avait rendu, sire Eustache lui répondit : « Madame, je suis déjà grandement payé, car le roi de France m'a dit qu'il me savait plus de gré de vous avoir sauvée avec votre fille des mains du roi d'Angleterre, que si je lui avais conquis deux forts châteaux. Vous voyez que je vous dois autant que vous pouvez me devoir, car d'autres auraient pu faire pour vous, ce que j'ai fait. Si cependant, madame, il ne vous suffisait pas de vous

en rapporter à un si grand monarque du soin de me récompenser, je vous avouerais qu'il dépend de vous, de faire plus pour l'auteur de votre délivrance, que ne peut le roi Louis. Avez-vous remarqué, madame, sur le bateau qui vous a transportée, de la chapelle de Saint-Nicolas, aux Sables-d'Olonne, un jeune matelot, d'une jolie figure, mais assez malhabile à son métier, et qui ne faisait pas grand'chose aux manœuvres? C'est là, madame, votre véritable libérateur; c'est lui qui est allé à Bordeaux s'assurer de la situation où vous y étiez, qui convaincu de votre juste horreur pour la prison brillante dans laquelle on vous retenait, est revenu me supplier, à genoux, de travailler à votre délivrance. C'est le même qui m'avait prié d'aller vous trouver à Tonnay, au moment où la *défiance* de guerre de Jacques l'Archevêque et de Guillaume Maingot, nous forçaient à quitter votre château; enfin c'est le jeune Hugues de Parthenay, mon neveu, le frère de votre cruel persécuteur. Le pauvre damoisel n'a pas osé se découvrir, pendant la navigation, ni à votre arrivée en Poitou : car il regardait comme indiscret de faire valoir ses services, dans une circonstance si gênante pour vous. L'admiration que m'inspiraient vos vertus, madame, pouvait bien seule me déterminer à faire tous mes efforts pour vous rendre à la liberté; mais vous excuserez bien un damoisel qui n'a pas vingt ans, d'avoir été excité, en outre, par un autre motif. A présent, madame, vous savez tous mes secrets, vous êtes en lieu libre; ce n'est point une condition qui vous est imposée. Si vous daignez travailler au bonheur de mon neveu, ce qui sera le mien aussi, vous trouverez chez nous une reconnaissance non moins grande que celle que la bonté de votre cœur vous porte dans ce moment à nous exprimer.

Sire Eustache, répondit la dame de Tonnay, j'admire

la délicatesse des procédés de votre neveu, elle ne me touche pas moins que le grand service que vous m'avez rendu l'un et l'autre. Mais vous me proposez une chose qui présente plus d'une difficulté. D'abord, comment unir ma fille à un damoisel dont le frère aîné, qui est le chef de sa famille, se trouve notre ennemi capital? Ne serait-ce pas exposer le nouveau couple aux plus affreuses persécutions? Jacques l'Archevêque pourrait-il jamais pardonner au jeune Hugues de lui avoir été préféré? Secondement, je vous dirai que ma fille a, sur le mariage, des idées antiques; il ne lui suffit pas d'un mari qu'elle aime et qu'elle estime; elle veut trouver en lui cette supériorité d'âge qui convient au chef de la maison. Le damoisel de Parthenay est, je crois, au contraire, un peu plus jeune qu'elle. Voilà, sire Eustache, deux obstacles qui me paraissent insurmontables; car il ne dépend pas de nous de changer ces circonstances. — Madame, répliqua le seigneur d'Aprémont, si Hugues de Parthenay était assez heureux pour obtenir le bien qu'il désire tant, je me chargerais de mettre ordre à ce qu'il ne craignît rien de son frère. Il est si aimé dans le pays, que tout le monde se tournerait pour lui. Quant à son âge, je conviens qu'il est jeune d'années; mais je puis vous assurer qu'il est vieux de raison, et je n'ai encore eu aucune folie de jeunesse à lui reprocher. — Sire Eustache, je suis désolée de ne pouvoir pas vous donner d'espérances; mais cependant je vous promets de ne jamais parler de Hugues de Parthenay qu'avec l'estime et l'intérêt qu'il a tant de droit de m'inspirer. Je ne laisserai point ignorer le nouveau titre qu'il s'est acquis à notre reconnaissance, et l'extrême délicatesse qui augmente le mérite de son dévouement: du reste, c'est à cela que je suis forcée de borner ma médiation. Si j'ai employé

quelque autorité pour déterminer ma fille à donner son consentement à la demande de Guillaume l'Archevêque, c'est que ce mariage était dans les dispositions de mon mari; il me l'avait recommandé en mourant. La même considération n'existe pas aujourd'hui ; je n'imposerai jamais d'obligation à ma fille à ce sujet; d'ailleurs j'ai un fils qui est le chef de sa famille ; j'espère que le ciel me le ramènera bientôt ; je serais fâchée de décider cette grande question sans lui.

Le seigneur d'Apremont partit comblé des bénédictions des dames de Tonnay, mais emportant un faible espoir pour le succès des amours du damoisel de Parthenay. Celui-ci n'osa l'interroger qu'en tremblant, et il reçut, avec un grand crêve-cœur, l'exposé véritable de la négociation de son oncle. Mais il arriva bientôt un événement qui mit tout-à-coup de plus brillantes chances en leur faveur et ranima leurs espérances. Aussitôt après leur entrevue ils s'étaient séparés, le seigneur d'Apremont allant armer et munir son château pour le conserver en la foi du roi de France; Hugues, au contraire, se trouvant forcé de suivre la bannière de son frère qui tenait pour le parti anglais et la maison de Lusignan. On se rappelle qu'il a été parlé de l'évasion de Jacques l'Archevêque. Or voici comment elle avait eu lieu. Il était fort étroitement gardé, dans une tour du château de Poitiers; mais le roi de France ayant mandé à son frère Alphonse de le venir trouver à Paris, afin de conférer avec lui, sur les mesures à prendre pour la guerre prochaine; le comte, avant de partir, crut plus prudent de transférer son prisonnier au château de Saumur, comme moins exposé, par l'éloignement, aux entreprises que pourrait tenter le comte de La Marche pour le délivrer. Mais quelque secret qu'il crût mettre dans ce dessein, Jacques l'Archevêque

en fut prévenu et trouva le moyen d'en faire instruire ses amis qui dressèrent une embuscade sur sa route, surprirent l'escorte qui l'emmenait et le délivrèrent. Mais son bonheur ne fut pas de longue durée; car, au printemps suivant, la guerre s'engageant entre tous les partisans de la France et ceux de l'Angleterre, il arriva, par suite des événemens, qu'il se rencontra aux champs avec sa bannière contre celle de Guillaume Maingot, sire de Surgères, que nous avons déjà dit avoir fait hommage à Louis. L'Archevêque, à la vue de Maingot, se rappela la triste fin de son expédition maritime et la prise de ses troupes dans la ville de Surgères. Aussitôt enflammé de colère il crie à Maingot : « Ah! traître, je vais te punir de ta perfidie »; et il s'élance sur lui. Le sire de Surgères qui était devenu un homme sage, comme on peut s'en souvenir, lui répliqua tout en se mettant en défense : « L'Archevêque, je n'ai point été traître, ce sont tes gens qui ont envahi et pillé ma ville: mais je me souviens que nous avons été amis; je ne veux point que tu périsses de ma main. » Il se contenta de parer le coup que lui portait le seigneur de Parthenay, sans chercher lui-même à le frapper. Mais Jacques, emporté par sa fureur et peut-être par son cheval, se jeta au milieu de la *bannière** de Maingot et il y fut tué. Cet événement ayant intimidé sa troupe, elle fut facilement mise en déroute; mais le sire de Surgères ne voulut pas la faire poursuivre, et le lendemain il renvoya au jeune Hugues de Parthenay le corps de son frère, fort honorablement accompagné par des hérauts et des trompettes. Hugues se voyant, par cette

---

* Bannière signifie ici troupe, escadron. Il est assez remarquable qu'il en est de même à la Chine.

mort, seigneur de Parthenay, fit de suite demander une trève de huit jours au roi de France, pour enterrer son frère ; ce qu'il obtint facilement. Puis, comme rien ne l'empêchait plus de suivre son inclination naturelle, non-seulement il fit sa soumission à Louis, en prêtant foi et hommage à son frère le comte de Poitiers ; mais il lui amena tous ses vassaux et sujets armés pour combattre sous l'oriflamme. Ce fut le seigneur d'Apremont qui le présenta au monarque. Hugues l'Archevêque, (car il avait pris ce titre, du moment de la mort de son frère), fut reçu avec la distinction que méritait un seigneur aussi illustre par sa naissance que puissant par ses vassaux, et à qui la renommée attribuait déjà la réunion des plus nobles et des plus aimables qualités. Hugues se fit remarquer par son courage, au passage de Taillebourg, ainsi qu'à la bataille de Saintes, et le roi de France le fit chevalier aux fêtes qu'il donna dans cette ville.

Lorsque la guerre fut terminée, le seigneur d'Apremont, voyant l'existence de son neveu si agrandie, et le premier obstacle que lui avait objecté la dame de Tonnay détruit, se flatta que désormais ses vœux pouvaient être offerts avec plus de confiance. Après donc qu'il se fut rendu dans ses terres, pour y réparer les désordres occasionés par son absence et le fait de la guerre, il se mit en route vers Paris et l'abbaye de Maubuisson.

La dame de Tonnay revit le brave et vieux chevalier avec une joie extrême, et lui renouvela, avec un entier abandon, les expressions de sa reconnaissance. Ermeline avait l'âme trop belle pour ne pas payer au seigneur d'Apremont les sentimens que méritaient les grands services qu'elle et sa mère en avaient reçus. Cependant la vue du bon sire Eustache jeta de l'inquiétude dans son âme. Hélissente avait fait plus d'une fois l'éloge du damoisel de

Parthenay ; elle avait raconté la grande part qu'il avait eue à l'entreprise de sa délivrance et de celle de ses enfans. C'était plus à la vérité pour acquitter sa conscience de la promesse qu'elle avait faite à l'oncle de ce jeune seigneur et des obligations qu'elle avait à l'un et à l'autre, que pour présenter le jeune Hugues comme un aspirant à la main de sa fille. Mais ces éloges et ces récits avaient suffi pour porter l'alarme chez Ermeline : le retour du vieux chevalier ne put que l'augmenter. Cependant ce brave seigneur se livrant à la satisfaction de voir ces deux nobles dames désormais à l'abri des poursuites de tout ennemi, leur dit : « De grands événemens se sont passés, mesdames, depuis que je vous ai accompagnées dans ce moutier royal. Louis s'est couvert d'une gloire immortelle, et il a encore plus conquis de cœurs par ses vertus et sa bonté, qu'il n'a fait tomber d'armes par la force de son bras. Je pense, mesdames, que vous allez vous hâter de retourner dans vos terres, pour vous rendre à vos vassaux qui seront si heureux de vous revoir. Je vous offre mon escorte pour votre retour, comme je l'ai fait pour votre venue. — Sire Eustache, répondit Hélissente, votre courtoisie est sans bornes, et rien ne m'est plus agréable que l'offre de votre compagnie ; mais je craindrais d'abuser de votre bonté en l'acceptant. Aussitôt que la trêve a été arrêtée, la reine Blanche a daigné me faire dire, par l'abbesse Guillaume *, qu'elle se proposait de visiter son abbaye à son retour vers Paris, et qu'elle désirait que je n'en partisse pas, avant cette époque ; elle a même fait entendre que je ferais bien de ne pas laisser connaître ma retraite à qui que ce fût, jusqu'à ce moment-là. Les dé-

* *Voyez* la note 52, à la fin du volume.

sirs d'une si illustre protectrice sont des ordres; j'ai dû m'y conformer. Je me suis contentée de faire savoir au sire d'Albret que je me portais bien, sans lui dire où j'étais. Je l'ai prié de communiquer cette nouvelle à mes amis. J'attends la venue de la reine, pour obtenir d'elle la permission d'en dire davantage et de retourner chez moi. Vous devez croire que je regrette surtout de n'avoir pu instruire le digne seigneur de Rochefort de mon séjour; il y serait certainement venu, et j'aurais été bien heureuse de retourner, accompagnée de vous et de lui, dans le château de Tonnay. »

Ce que le seigneur d'Apremont venait d'entendre lui fit à son tour concevoir des inquiétudes; mais il n'en témoigna rien pour le moment. « Madame, dit-il à Hélissente, je ne veux point désespérer de vous accompagner chez vous. J'attendrai, dans ce pays, la visite que la reine doit faire à son abbaye, et dès qu'elle vous permettra de retourner en Saintonge, je me tiendrai prêt à être votre écuyer. » Sire Eustache s'établit donc dans une hôtellerie de Pontoise, et, chaque jour, il venait passer plusieurs heures dans la compagnie des deux aimables réfugiées. La première fois qu'il trouva Hélissente seule, il lui dit : « Madame, permettez-moi de reprendre la conversation que j'eus avec vous, la veille de mon départ de ce pays-ci, après vous y avoir conduite. Depuis ce moment, j'ai eu ma part dans la prospérité des armes du roi de France. Mon neveu a été fait chevalier de la main de Louis, dans la ville de Saintes, après les victoires qui ont amené la paix. De plus, il est aujourd'hui Hugues l'Archevêque. — Que me dites-vous là? reprit Hélissente, avec étonnement. J'ai peine à vous comprendre : votre neveu était sous les drapeaux de Henry. — Oui, madame. Tant que son frère a vécu, il ne pou-

vait se dispenser de suivre la bannière du chef de sa maison; mais Jacques l'Archevêque ayant été tué par les gens de ce même Maingot qui l'avait aidé autrefois à vous persécuter, dès que mon neveu s'est vu maître de disposer de ses actions, il ne lui a plus été possible de rester l'ennemi du prince qui vous protégeait. Il a offert ses services au roi de France, pour lequel il se sentait déjà la plus haute admiration, et il s'est montré si brave écuyer au passage de Taillebourg et au combat de Saintes, que le roi lui a changé ses éperons. A présent, madame, j'oserai vous prier d'observer que des deux grands obstacles qui s'opposaient naguère au bonheur de mon neveu, l'un a cessé d'exister; quant à l'autre, l'accolade d'un monarque tel que Louis ne doit-elle pas émanciper un jouvencel et le mûrir de dix ans? — Sire chevalier, répartit alors la dame de Tonnay, vous m'annoncez là de grandes choses, et je ne vous dissimule pas que la gloire que vient d'acquérir votre neveu et sa brillante situation, désormais à l'abri de toute inquiétude, s'ajoutant aux importans services qu'il nous a rendus et à l'extrême délicatesse de ses procédés, me touchent sensiblement; d'autres puissantes considérations combattent encore en sa faveur dans mon esprit; mais, malgré tout cela, je ne puis encore vous donner de grandes espérances. Et pour vous témoigner toute la confiance à laquelle vous avez droit, sachez, sire Eustache, que, dans des circonstances bien difficiles, où nous avions le plus grand besoin d'un appui, ma fille a refusé la main du sire d'Albret, auquel cependant elle accordait tant d'estime, qu'elle l'a choisi entre tous les chevaliers et seigneurs qui se trouvaient à Bordeaux, pour réclamer son assistance, ainsi que vous le savez. Je livre cette pensée à votre *prud'hommie*, et ce n'est pas la seule qui doive nous donner de l'inquiétude

pour nos projets (car je ne vous cache plus que vos désirs deviennent désormais les miens). Pourquoi la reine Blanche a-t-elle voulu que je restasse ici, jusqu'à son retour, et que ma retraite continuât à être un mystère pour mes amis? N'aurait-elle pas aussi quelques desseins? Il y a peut-être de la présomption à moi à concevoir cette pensée; mais cette princesse m'a témoigné tant de bienveillance et a daigné honorer Ermeline de tant de marques d'intérêt, que je crains qu'elle n'ait songé à s'occuper du sort de ma fille. Je suis bien certaine qu'en ce cas, elle ne lui destinerait qu'un parti très-honorable; mais je vous assure, sire Eustache, qu'à présent que je n'aurais plus à redouter pour ma fille les persécutions de Jacques l'Archevêque, tout ce qui m'empêcherait de reconnaître vos services de la seule manière qui soit en mon pouvoir, me contrarierait violemment.—Madame, répondit le seigneur d'Apremont, les dispositions que vous me laissez voir font naître chez moi autant de reconnaissance que ce que vous me dites de la reine me cause d'alarmes. Et je vous avoue que ce n'est pas de ce moment que je les éprouve. Je les ai conçues dès la première fois que vous m'avez parlé du désir qu'avait cette princesse, que vous attendissiez son retour. Il n'y a point de présomption à vous, à penser que Blanche ait eu l'idée de récompenser quelque service éclatant, par la main de votre fille. Elle est bien sûre de ne pouvoir accorder un plus beau *guerdon* pour prix de la valeur d'un jeune héros.

L'arrivée d'Ermeline fit changer le sujet de la conversation. Jamais elle n'avait paru si belle aux yeux de sa mère et du seigneur d'Apremont. Ils en frémirent l'un et l'autre. Cependant Hélissente lui dit : « Ma fille, aide-moi à féliciter sire Eustache, de l'honneur qu'a eu son

neveu, d'être armé chevalier par le roi de France.» Alors elle lui raconta les événemens qui étaient arrivés dans la maison de Parthenay, par suite desquels Hugues était passé dans le parti de Louis avec tous ses vaisseaux, et s'était fait remarquer de ce prince par sa vaillance. Ermeline portait trop d'estime et de reconnaissance au seigneur d'Apremont et à son neveu, pour ne pas se réjouir franchement de la gloire qu'ils venaient d'acquérir : ce fut donc avec autant de vérité que de grâce qu'elle lui adressa ses félicitations.

Cependant il fallait bien que la dame de Tonnay entamât le chapitre délicat des propositions de sire Eustache. Elle le fit, dès qu'elle se trouva seule avec sa fille. Celle-ci l'écouta avec tout le respect qu'elle lui portait : elle ne l'interrompit point, dans l'énumération des éloges du jeune Hugues l'Archevêque, des obligations qu'on lui avait et des brillans avantages qu'offrait cette alliance. Mais lorsqu'Hélissente se fut arrêtée pour lui donner la faculté de répondre, elle lui dit : « Je sens, madame, combien tout est vrai dans ce que je viens d'entendre, et quand je n'aurais pas eu des preuves, d'avance, des aimables qualités de Hugues l'Archevêque et de ses vertus, il me suffirait qu'elles me fussent garanties par ma mère, pour que je les crusse ; mais cette bonne mère sait bien que je lui ai toujours dit que j'aurais une extrême répugnance à épouser un chevalier qui ne serait pas de quelques années plus vieux que moi, et celui-ci n'a pas même tout-à-fait mon âge. » Ah ! ma chère, interrompit Hélissente, le sire d'Albret avait au moins dix ans de plus que vous, et vous l'avez refusé. » Ici Ermeline fut quelque temps sans répondre, ne trouvant rien à objecter à cet argument. Puis, prenant les mains d'Hélissente, qu'elle serra tendrement dans les siennes, elle lui dit :

« Ah! ma mère! pourquoi êtes-vous si pressée de me marier? Nos terres, nos châteaux ne sont plus menacés par le terrible Guillaume, que le don de ma main pouvait seul désarmer. Que n'attendons-nous le retour de mon frère? Est-ce qu'il vous tarde de vous débarrasser de moi? ajouta-t-elle en se penchant doucement sur l'épaule de sa mère, et lui baisant le cou. Ce que vous dites là, reprit Hélissente, est plus près de la vérité que vous ne croyez. Votre beauté m'effraie, et je crains bien de n'être pas long-temps maîtresse de vous proposer un époux de mon choix. Je vous laisse, ma chère, avec cette pensée, réfléchissez y bien; et songez que vous pourrez vous trouver bientôt moins consultée, que dans ce moment.

Ces paroles plongèrent la pauvre Ermeline dans les plus tristes idées. Hélissente, de son côté, éprouvait une grande peine d'esprit. Depuis qu'elle était instruite de la mort de Jacques l'Archevêque, aucun parti ne lui convenait plus pour sa fille que le nouveau sire de Parthenay. Elle ne considérait pas seulement, dans ce mariage, l'illustration, la puissance, la richesse de Hugues, sa gloire et ses vertus; elle y voyait encore une manière d'acquitter l'engagement de feu son mari envers Guillaume l'Archevêque. Le grand respect et l'attachement extrême qu'elle portait à la mémoire de sire Geoffroi ne lui avait jamais permis de se croire entièrement libre envers la maison de Parthenay; la mauvaise réputation et les indignes procédés de Jacques, avaient fait taire, mais non entièrement étouffé ses scrupules. Enfin, en outre, de toutes ces raisons, son cœur s'effrayait de l'idée que la reine Blanche allait peut-être lui demander sa fille, pour quelque seigneur dont les terres seraient fort éloignées de la Saintonge. Or, la privation d'Ermeline

lui paraissait un malheur auquel il lui serait impossible de résister. Cette tendre mère était donc vivement affligée, et ne cessait de s'occuper tantôt seule, tantôt avec le seigneur d'Apremont, de trouver des moyens de ramener sa fille à ses desseins. Mais la sensible Ermeline ne pouvait chasser de son souvenir le héros qui, le premier, s'était exposé pour elle, à toute la fureur du terrible Guillaume l'Archevêque. L'étonnante gloire que s'était acquise depuis, le beau chevalier de la Palestine, en Espagne et en France, sa réputation de courtoisie, de douceur et de piété, tout cela n'était pas fait pour affaiblir, chez la fille d'Hélissente, la profonde impression qu'avaient laissée, dans son cœur, l'acte de dévouement et le brillant succès de sire Raoul. Toutefois, jamais Ermeline ne justifiait ses refus par l'aveu de ses véritables sentimens. Elle savait trop qu'il n'y avait ni gloire, ni renommée qui pût déterminer sa mère à accepter pour gendre, un chevalier dont la famille serait inconnue. La dame de Tonnay, de son côté, ne prononçait jamais devant sa fille, le nom de Raoul, et mettait le plus grand soin à éviter de rappeler aucune de ses actions. Cependant elles s'entendaient toutes les deux, sur la vraie cause qui les empêchait de se rapprocher dans la grande affaire qui seule les trouvait divisées : car du reste aucune altération n'était portée à leur tendresse réciproque.

Telle était leur situation lorsque la reine Blanche, étant revenue dans la capitale de la France, avec son glorieux fils, se rendit bientôt après à l'abbaye de Maubuisson qu'elle ne manquait jamais de visiter au retour de ses voyages. L'abbesse Guillaume, suivie de toutes ses religieuses, la reçut à la porte de l'église; et aussitôt que la reine fut placée, on chanta les louanges du Seigneur qui venait d'accorder la victoire au roi et la paix au peuple. Ensuite l'abbesse

conduisit la reine dans ses appartemens, où, après qu'elle s'y fut reposée quelque temps, la dame de Tonnay et sa fille furent admises à porter leurs respects à ses pieds. Blanche les accueillit avec la même grâce et la même bonté que la première fois; elle daigna même leur témoigner de la satisfaction de ce qu'elle les trouvait encore dans le noble moutier, malgré l'empressement qu'elles devaient avoir de retourner dans leur château. Hélissente alors, s'inclinant, lui dit : « Madame, ayant été instruites que vous deviez honorer ce séjour de votre présence, nous avons regardé comme un grand bonheur de pouvoir vous y offrir l'hommage de nos cœurs, en attendant que sire Geoffroi, mon fils, fasse un jour, au roi de France, l'hommage de ses terres. » La reine, l'ayant fait relever, lui dit : « Madame, la haute réputation de vertu que vous avez laissée en tous les lieux où vous avez été connue, et le bel exemple qu'en a donné votre aimable fille à Bordeaux, devaient porter le roi mon fils à mettre beaucoup de prix à vous compter au nombre de ses vassales; et il vous regarde, en effet, comme un des beaux fleurons de sa dernière conquête. » Alors la reine parla avec complaisance de la glorieuse campagne que venait de terminer Louis; elle cita les guerriers qui, sous ses ordres, s'étaient acquis le plus d'honneur. Après avoir nommé les frères du roi et le duc de Bourgogne qui, de sa main, avait tué le châtelain de Saintes, elle dit : « Parmi les chevaliers d'un rang moins élevé, mais non d'un moindre courage, il en est deux dont le roi a été particulièrement satisfait; c'est le jeune Guichard de Beaujeu, et un chevalier qui n'est connu que sous le nom de Raoul; mais il est en chemin de le rendre si célèbre qu'il ne lui en faudra pas d'autre. » Alors la reine raconta en peu de mots la brillante expédition que ces deux jeunes guerriers

avaient conduite avec tant d'habileté, et qui avait si puissamment contribué au succès du passage de Taillebourg. « Sire Raoul, continua-t-elle, a été noblement récompensé par mon fils ; mais le roi l'aurait traité avec plus de magnificence encore, s'il n'avait su quelle haute fortune attend ce jeune guerrier en Espagne. Le roi de Castille, mon neveu, pour prix d'exploits merveilleux accomplis par sire Raoul, dans la guerre contre les Maures, lui donne la main d'une princesse de son sang avec un comté qui a près de dix lieues en tous sens. Lorsque nous avons quitté Saintes, il était encore souffrant d'une blessure ; mais le sire de Pons l'a emmené dans son château pour en avoir soin, et, dès qu'il sera guéri, il se rendra aux ordres de Ferdinand, pour y recevoir le beau *guerdon* qui lui est destiné. Quant à Guichard de Beaujeu, j'ai prié le roi de me laisser le soin de le récompenser ; et peut-être que son sort ne fera pas moins de jaloux, ajouta-t-elle avec une expression particulière, que celui du chevalier Raoul. » La reine, alors, congédia la dame de Tonnay et sa fille, sans se douter de quel terrible coup elle venait de frapper le cœur de la noble demoiselle sur qui elle ne songeait qu'à répandre ses bienfaits. La pauvre Ermeline, en effet, n'imaginant pas qu'une si grande reine pût se tromper dans ce qu'elle disait, ne douta aucunement du départ prochain de sire Raoul pour l'Espagne, et de son mariage avec une princesse de Castille. Un froid glacial traversa son cœur ; plus elle avait écouté avec une joie avide les éloges du beau chevalier dans la bouche de la reine, plus elle fut accablée lorsqu'elle vit qu'il lui fallait renoncer au héros qui, le premier, lui avait fait trouver si doux le sentiment de la reconnaissance, en s'exposant aux plus grands dangers pour la soustraire à la cruelle alliance qu'elle redoutait. Elle

sortit de chez la reine toute tremblante, et à peine fut-elle rendue chez elle, qu'elle ne put cacher à sa mère qu'elle souffrait, et se mit au lit. Bientôt une fièvre violente la saisit, sans que les médecins pussent rien comprendre à la cause ni à la marche de sa maladie. Hélissente seule soupçonnait le principe du mal, mais il n'était pas en son pouvoir d'y porter remède. Pouvait-elle promettre à sa fille de retenir un jeune guerrier allant chercher, en Espagne, la main d'une princese et de riches domaines? S'il eût dépendu d'elle d'exécuter une chose qui paraissait si impossible, elle l'aurait fait, sans doute, pour sauver la vie à sa fille ; mais elle-même, ensuite, serait morte de chagrin de lui voir épouser un inconnu. « Un roi, disait-elle en elle-même, peut faire comte, duc, prince, le héros qu'il honore de son alliance. Moi je dois garder mon gendre tel que je l'aurai pris. » Dans cette triste et cruelle conjoncture, Hélissente regrettait vivement de n'avoir pas auprès d'elle le bon seigneur de Rochefort. Elle connaissait la tendre amitié que tous ses enfans lui portaient; elle pensait que c'était le seul homme qu'Ermeline eût pu voir alors avec plaisir. Quelque estime et reconnaissance que sa fille eût pour sire Eustache, l'avocat des intérêts de Hugues l'Archevêque ne pouvait lui être agréable, dans ce moment. Toutefois la dame de Tonnay n'osait écrire à sire Eudes, car la reine ne lui avait rien dit pour l'autoriser à faire connaître sa retraite. Cette princesse avait témoigné à Hélissente une grande peine de la maladie de sa fille; mais loin de soupçonner qu'elle pût y avoir contribué, chaque jour elle envoyait une des dames de sa suite auprès de la jeune malade, pour la distraire et la consoler en l'entretenant de la bienveillance et de l'intérêt que lui portait la reine. Hélas ! ces consolations étaient autant de coups de poi-

gnard pour l'infortunée Ermeline. Elle y voyait l'intention constante de Blanche de disposer de sa main.

Cependant Hélissente désolée, ne pouvant plus supporter seule les maux qui l'accablaient, dit un jour à la reine : « Madame, vous aviez paru désirer que je ne fisse point connaître à mes amis le lieu que votre bonté m'avait donné pour asile; il était de mon devoir de me conformer à vos volontés; mais je viens vous supplier aujourd'hui, à genoux, de changer cet ordre. Ma fille me donne les plus vives alarmes : dès que la fatigue ou le sommeil me forcent de m'éloigner d'elle, ses yeux ne voient plus rien qui lui soit connu. Je me suis aperçue que cette circonstance l'affecte beaucoup et augmente son mal. Depuis la mort de mon mari et le départ de mon fils pour l'Espagne, mes autres enfans ont été accoutumés à regarder comme leur père un ancien ami et compagnon du feu sire Geoffroi, nommé sire Eudes, seigneur de Rochefort. Ses vertus, sa droiture, ses lumières en avaient fait le conseil et l'appui de ma famille : je vous conjure de permettre que je le prie de venir m'assister dans cette triste conjoncture; je ne doute point que sa présence ne cause une grande satisfaction à ma fille; si toutefois le bon Dieu me fait la grâce qu'il puisse venir assez tôt pour..... » Ici la dame de Tonnay ne put retenir des larmes qui la suffoquaient. « Madame, lui répondit la reine avec bonté, ne faites point d'efforts pour contraindre votre émotion. Votre aimable fille mérite toute la tendresse que vous lui portez, et vos larmes n'ont pas besoin d'être justifiées. Il est vrai que l'ayant trouvée si belle et si vertueuse, j'ai eu la pensée de lui chercher moi-même une alliance digne d'elle et de vous, et de récompenser en même temps, par le don de sa main, les exploits de quelque loyal serviteur de mon fils; et que c'est pour cela

que je vous ai fait prier d'attendre ici mon retour : mais à présent que vous savez vers qui se dirigent mes vues, sans que j'aie eu occasion de m'en expliquer plus amplement avec vous, à cause du triste événement qui cause vos alarmes et m'afflige moi-même beaucoup; non-seulement je vous verrai avec plaisir entourée de vos amis ; mais je veux que ce soit un de mes messagers qui porte votre lettre au seigneur de Rochefort : il ira plus vite que tout homme que vous expédieriez vous-même. Hélissente se jeta aux pieds de la reine pour la remercier. Blanche la releva en lui disant : « Allez, Madame, préparer sans retard votre message pour sire Eudes, et croyez que je désire vivement vous voir assistée de tout ce qui peut aider à dissiper vos craintes. » La dame de Tonnay en quittant la reine, alla d'abord au lit de sa fille, et l'ayant embrassée avec une espèce de joie qu'elle ne connaissait pas depuis plusieurs jours, elle lui dit : « Ma chère, je vais écrire au seigneur de Rochefort pour le prier de venir. Ne seras-tu pas contente de le revoir? — Oui, répondit Ermeline, car je pense souvent à lui. — Eh bien, prends bon courage, afin de te mieux porter quand il arrivera; car tu sais comme il t'aime. » Hélissente embrassa encore une fois sa fille et se mit à faire sa lettre pour le seigneur de Rochefort. Avant qu'elle l'eût terminée, on vint lui dire qu'un des gens de la reine était à sa porte. C'était le messager de Blanche qui était déjà prêt. Hélissente ferma la lettre et la lui remit en priant le seigneur d'Apremont, qui se trouvait chez elle, de bien lui expliquer la route qu'il devait suivre; mais cet homme lui dit qu'il avait déjà été dans ce pays, avec l'armée du Roi, et qu'il en connaissait tous les chemins. La dame de Tonnay lui fit un présent et l'assura de sa reconnaissance au retour. Il partit, et la tendre mère d'Ermeline se hâta

d'aller lire sa chère malade puis sa lettre pour sire Eudes était déjà en route.

Cependant la reine Blanche se disposait à retourner à Paris, lorsqu'un événement qui mit toute la France en alarmes la retint à l'abbaye de Maubuisson. Le roi étant en chemin pour aller visiter la province de Normandie, tomba malade à Pontoise (33), et son mal prit, en peu de jours, un caractère si alarmant, que bientôt on craignit pour sa vie. La reine Blanche éprouva toutes les angoisses auxquelles Hélissende était en proie depuis long-temps. Malgré la foule des courtisans qui remplissait l'abbaye et les tristes embarras qui obsédaient la malheureuse reine, la dame de Montmorency crut devoir lui faire demander la permission d'aller se jeter encore une fois à ses pieds, pour lui exprimer la part qu'elle prenait à ses angustes douleurs. « Ah! qu'elle vienne, dit Blanche, personne mieux qu'elle ne peut comprendre ce que je souffre; nous pleurerons ensemble. » Dès qu'Hélissende fut devant la reine, elle tomba à genoux en lui disant : « Madame, votre bienveillance a daigné naguère m'adresser des paroles de consolation pour de bien grandes peines que le ciel m'a envoyées; permettez-moi de vous porter, en ce triste jour, le tribut de larmes qu'une nouvelle cause me fait répandre, mais qui diffèrent peu des premières. J'entends dire de tous côtés que le roi est le père de tous les Français, et sa bonté justifie ce titre; mais il me semble, à la douleur que j'éprouve dans ce moment, qu'il est le fils de toutes les mères. — Madame, reprit Blanche en la faisant relever, vous ne pouviez mieux m'exprimer la part que vous prenez à ma souffrance; je vous remercie de vous être arrachée d'auprès de votre fille, pour venir consoler la mère de notre roi. Je recommande mon fils à vos prières, car les vœux d'une personne aussi vertueuse que

vous doivent être agréables à Dieu. — Madame, je prierai avec tous les Français qui ont appris le grand malheur qui les menace. Tous les chemins qui aboutissent à cette ville sont couverts de gens qui viennent prier pour leur roi, et savoir si déjà le bon Dieu a pitié d'eux. » Alors la reine demanda à Hélissente comment se trouvait sa fille. » — Hélas, madame, elle me tient toujours en de grandes alarmes. Quand je lui ai annoncé que, grâces à vos bontés, j'écrivais au seigneur de Rochefort, pour le prier de venir, elle a paru en éprouver une joie sensible ; mais à présent elle dit qu'il est si loin que jamais elle ne le verra. Ce qui a l'air d'un pressentiment qui me désespère. » Blanche, après avoir dit à la dame de Tonnay quelques paroles de consolation dont elle-même avait grand besoin, la congédia, pour se rendre auprès du roi.

Cependant le dixième jour, depuis le départ du messager, était à peine écoulé qu'on vint dire à Hélissente qu'il était de retour et demandait à lui parler. Il lui remit une lettre du bon sire Eudes qui lui marquait que son âge ne lui permettant pas d'aller aussi vite que son messager, il le renvoyait en avant; mais qu'il le suivrait le plus tôt possible. La dame de Tonnay récompensa généreusement cet homme et alla porter cette bonne nouvelle à sa fille. Ermeline était alors dans un grand accablement; mais sa mère lui ayant dit qu'elle venait de recevoir une lettre du seigneur de Rochefort, qui annonçait qu'il arriverait bientôt, elle dit : « Ah! ce bon sire Eudes, je serai bien contente de le voir: il aimait tant mon frère! et... » ici elle s'arrêta et reprit : « Oh! oui, il aimait bien ce pauvre Geoffroi... Est-ce qu'il ne viendra pas aussi, celui-là, avant que je meure? Peut être que s'il était venu plus tôt!... » Ces paroles navrèrent le cœur de la pauvre mère, qui ne put retenir ses larmes. Elle pria tendrement

sa fille de n'avoir pas de si tristes pensées. Elle lui dit qu'elle priait tous les jours pour le retour de son fils, comme pour la guérison de sa fille, et qu'elle espérait que le bon Dieu lui accorderait ces deux grâces. Le lendemain on vint lui dire qu'un écuyer étranger demandait à lui parler. Dès qu'il entra, elle reconnut l'écuyer de sire Eudes qui lui remit une nouvelle lettre du bon chevalier, dans laquelle il s'excusait encore de la lenteur de sa marche; mais il ajoutait qu'il espérait, que madame Hélissente lui pardonnerait, en faveur du compagnon de voyage qu'il lui amenait; il ne s'expliquait pas davantage. La première pensée de la dame de Tonnay se porta sur son fils, mais elle n'osa interroger l'écuyer de sire Eudes; elle lui fit aussi bon accueil que sa tristesse le permettait, et lui dit d'aller trouver le vieux Guy de Saint-Hippolyte qui ne l'avait point quittée, depuis son départ de Tonnay. Cependant, elle alla annoncer à sa fille que bien sûrement le bon sire Eudes ne tarderait pas à venir, puisque son écuyer était déjà arrivé; Ermeline lui répéta qu'elle serait bien contente de le voir.

Cependant, le soir, Hélissente fit venir le vieux Guy, et lui demanda si l'écuyer de sire Eudes ne lui avait pas parlé d'un autre chevalier qui venait avec son maître. « Oui bien, madame; il ne m'a pas tout-à-fait voulu dire qui c'était; mais je crois bien que cela nous fera plaisir à tous. » Outre qu'Hélissente répugnait, par dignité, à presser de questions un serviteur qui se défendait de répondre, un autre motif l'empêchait d'interroger elle-même l'écuyer du seigneur de Rochefort. Elle espérait bien que le compagnon de voyage de sire Eudes était Geoffroy, son fils; mais elle pensait que ce pouvait bien être aussi le chevalier Raoul, pour qui elle connaissait l'attachement de ce seigneur et de tout ce qui l'avait

connu chez elle. Or, comme malgré l'estime qu'elle portait à ce jeune héros, sa venue l'aurait fort contrariée dans ce moment; elle ne voulait pas laisser voir une curiosité et un intérêt dont il aurait pu paraître l'objet : elle se soumit donc à attendre l'arrivée du vieux chevalier. Deux jours après, il lui vint un jeune varlet de sire Eudes, qui lui remit une nouvelle lettre. Celle-ci était plus positive que l'autre. Le bon chevalier lui disait : « C'est votre fils, madame, que je vous amène. J'ai voulu vous en donner l'espoir, avant la certitude, pour amortir le coup trop vif de la joie que cet événement devait vous causer. Geoffroi est plein de gloire et de santé; il a une petite cicatrice à la figure qui lui va très-bien : il ne la donnerait pas pour beaucoup d'argent. Faites entrevoir à votre charmante fille le retour prochain de son frère, je fortifierai cet espoir, et enfin nous ferons paraître Geoffroi, quand votre prudence croira l'entrevue sans danger. »

Il serait difficile de dire si la dame de Tonnay avait, dans ce moment, plus de joie du retour de son fils que de tristesse de l'état toujours alarmant de sa fille. Elle alla chez Ermeline, dès qu'elle eut fini de lire la lettre du seigneur de Rochefort, et après lui avoir parlé de l'arrivée d'un nouveau serviteur de sire Eudes, elle ajouta : « Mais ce n'est pas tout; le bon chevalier m'a fait savoir qu'il a des nouvelles de mon fils. » A ces mots, Ermeline regardant sa mère avec un air très-ému : « Mon frère! dit-elle. Et où est-il? — Il est en route, revenant d'Espagne; et tu dois bien penser que nous sachant retenues ici par ta maladie, il ne manquera pas de venir, dès qu'il aura passé quelques jours avec sa femme. — Ah! Dieu soit loué! » s'écria Ermeline; et tendant ses bras vers sa mère, elle l'embrassa en versant des larmes en

abondance ; ce qu'Hélissente ne lui avait pas vu faire pendant sa maladie : car sa fille se défendait de pleurer devant elle.

Le lendemain, le seigneur de Rochefort et Geoffroi arrivèrent. Après les tendres caresses de la mère et du fils, Hélissente voulut emmener sire Eudes à part, pour s'excuser de ce qu'elle lui avait laissé ignorer si longtemps sa retraite ; mais le bon chevalier lui dit : « Madame, il y a trop long-temps que vous m'honorez de votre amitié, pour que jamais je souffre que vous vous justifiiez envers moi. Vous ne pouvez avoir eu que de bonnes raisons. Permettez-moi de vous dire que nous avons quelque chose de plus pressé dans ce moment : j'éprouve une impatience extrême de voir votre charmante fille ; elle m'a toujours témoigné tant d'amitié, parce qu'elle savait combien j'étais dévoué à vous et à tous les vôtres, que j'ai la confiance de croire qu'elle me verra avec plaisir. Pour sire Geoffroi, il faut qu'il attende que nous ayons préparé son aimable sœur à soutenir la joie que lui fera sa vue. De trop vives émotions seraient dangereuses. » Geoffroi se rendit à ces raisons, et la dame de Tournay, passant chez sa fille, lui dit que le seigneur de Rochefort était enfin arrivé et qu'elle allait le voir dans un moment. — « Ah ! qu'il vienne donc, le digne chevalier, je serais bien contente de le voir. » Là-dessus, sire Eudes qui était à la porte, entra. Ermeline le voyant, lui tendit la main que le brave chevalier serra dans les siennes et qu'il baisa en pleurant ; car il était fort attendri de voir en si grand danger de maladie, une si belle et si vertueuse personne. « Cher sire Eudes, lui dit Ermeline, j'ai une grande satisfaction de vous voir ; asseyez-vous là, et parlez-moi de mon frère. Vous en avez donc des nouvelles ? — Oui, mademoiselle, et il viendra bien-

tôt. — Mon Dieu, qu'il se presse donc. — J'espère bien qu'il ne tardera pas, et vous le verrez plus tôt que vous ne croyez. Je vous préviens qu'il a une cicatrice à la figure, mais ne vous en affligez pas, car il en est enchanté. — Je pense bien qu'il aura vu le sire d'Albret, à Bordeaux; c'est un bien loyal chevalier, c'est lui qui nous a sauvés des piéges de Leycester. — Mademoiselle, votre méchant persécuteur a été puni. Le brave chevalier Raoul l'a joint, dans la mêlée près de Saintes, et lui a donné un si terrible coup de sa lance d'armes sur la tête, qu'on ne sait pas s'il en guérira jamais. » Au nom de Raoul, la belle Ermeline éprouva une vive émotion, une légère teinte de pourpre vint suspendre un moment la pâleur de son visage; mais accoutumée à se maîtriser, elle dit avec assez de calme : « Sire Eudes, ce chevalier doit être parti pour l'Espagne à présent. — Pour l'Espagne! non, mademoiselle, et je ne pense pas qu'il en ait le projet. La reine Blanche nous l'a pourtant dit, comme une chose certaine. — J'ose croire que la reine n'a pas été bien informée; et Geoffroi et moi, nous l'avons vu dans d'autres dispositions... Comment! interrompit Ermeline avec vivacité; Geoffroi et vous! vous avez donc vu mon frère? Et vous me cachez cela! Ah! sire Eudes, dites-moi qu'il est, serait-il malade aussi, pour n'être pas venu avec vous? Si vous n'aviez pas voulu me cacher d'abord que vous l'aviez vu, je le croirais avec sa femme; mais d'après ce qui vous est échappé, je ne puis croire autre chose, si ce n'est qu'il est malade, ou ici. » Le seigneur de Boshenfort vit bien qu'il n'était plus possible de revenir sur sa distraction; son embarras le trahissait, il lisait dans les yeux de la demoiselle de Tonnay, qu'elle était sûre que son frère était près d'elle. Calmez-vous, aimable Ermeline, lui dit-il, je vois bien qu'il serait désormais inutile et

même dangereux de vous cacher que votre frère est ici. Nous voulions vous préparer plus doucement à cette entrevue. — Ah! je ne saurais le voir trop tôt; si quelque chose peut me sauver la vie, c'est de le voir. Mais allez le prévenir lui-même que je suis bien changée; cependant qu'il ne s'en afflige pas trop, car je me porterai mieux, dès que je l'aurai vu.

C'était bien contre le gré de la dame de Tonnay que ce dialogue s'était engagé et poursuivi de cette manière. Dès qu'elle avait entendu le nom de sire Raoul, elle n'avait cessé de faire des signes au seigneur de Rochefort pour qu'il changeât de conversation; mais le bon chevalier, tout occupé de l'aimable malade, n'avait jamais détourné ses regards d'un autre côté, et son empressement à lui dire quelque chose qui lui fût agréable, lui avait fait oublier sa prudence ordinaire. Cependant, Hélissente, voyant qu'il n'était plus temps de différer l'entrevue de son fils et de sa fille, voulut au moins aller prévenir Geoffroi de ce qu'il devait taire, en causant avec sa sœur. Mais, à l'instant qu'elle ouvrait la porte pour sortir, elle le trouva qui venait d'entendre toute la conversation de sire Eudes; et comme il vit bien que son arrivée était connue, il se précipita dans la chambre, sans qu'il fût possible de l'arrêter. Malgré son accablement, Ermeline poussa un cri de joie et trouva des forces pour serrer son frère dans ses bras. Ils pleurèrent l'un et l'autre d'attendrissement; mais il y avait autant de tristesse que de satisfaction dans les larmes de Geoffroi, tant il trouvait sa sœur changée. Elle s'aperçut bien de l'impression qu'elle faisait sur lui, et lui dit : « N'est-ce pas que vous me trouvez bien pâle et bien maigrie? Mais je sens que vous venez me guérir. — Ce sera bien selon mes vœux, dit Geoffroi, et j'en ai grande espérance. Mais il est vrai que quelqu'un qui

nous verrait séparément aujourd'hui, moi avec ma balafre et vous privée de vos belles couleurs accoutumées, aurait de la peine à nous reconnaître l'un par l'autre, comme a fait le brave chevalier Raoul à la bataille de Saintes, et fort à propos pour moi. » Alors Geoffroi raconta cette aventure telle qu'on l'a vue plus haut. Il allait s'étendre davantage sur l'éloge du beau chevalier, lorsque Ermeline, dont il tenait une des mains, serra la sienne de manière à lui faire comprendre de changer de discours pour le moment; ce qu'il fit, par une transition très-naturelle. Il raconta rapidement son voyage en Espagne, son retour en France, ses aventures à l'armée de Henry, enfin, le petit séjour qu'il venait de faire chez le seigneur de Vivonne (34), son beau-père, où il avait trouvé sa femme et la petite Jeanne, sa fille, bien portantes. C'était là que le bon sire Eudes était venu le prendre, pour le conduire auprès de sa mère et de sa sœur; mais sans jamais vouloir lui dire, d'avance, où elles étaient, de peur qu'il ne prît les devants et ne fît quelqu'imprudence; et vous voyez, ajouta-t-il en riant, que le sage chevalier qui se défiait tant de moi, n'a pas été assez en garde contre lui-même. Mais loin de lui en faire un reproche, je lui sais gré d'avoir avancé pour moi le moment d'embrasser ma chère Ermeline. Cependant la dame de Tonnay, jugeant qu'il fallait laisser reposer sa fille des émotions qu'elle venait d'éprouver, emmena son fils et les deux vieux chevaliers dans sa chambre, où elle fit à Geoffroi de nouvelles questions sur toutes ses aventures. Après le dîner, Hélissente voulut aller seule chez sa fille. Geoffroi ne la contraria pas; mais connaissant la piété de sa mère, il se douta bien que la journée ne se passerait pas, sans qu'elle allât à l'église remercier Dieu de lui avoir ramené son fils. Il guetta ce moment, pour se rendre chez sa sœur, et ayant éloigné les

femmes qui la servaient, dès qu'il fut seul avec elle, il lui raconta qu'après avoir vu à Pons le sire d'Albret et le chevalier Raoul, il avait rencontré, à Saintes, Béatrix qui, non sans avoir auparavant beaucoup pleuré, lui avait raconté toutes les aventures du beau chevalier de la Palestine au tournoi de Tonnay ? la mort de Guillaume l'Archevêque, l'assassinat de sire Raoul, son séjour à la commanderie de frère Archambaud, son passage à Bordeaux pour aller en Espagne. « D'après tout cela, ma chère, ajouta Geoffroi, et certaines paroles du sire d'Albret, je ne doute pas que ce ne soit à cause de vous que ce brave chevalier a refusé de rester en Espagne où le roi Ferdinand voulait le retenir par les plus brillantes offres, et je puis vous assurer qu'il est bien éloigné de vouloir retourner dans ce pays-là, depuis que votre conduite à Bordeaux l'a rempli d'une nouvelle admiration pour vous. C'est le sire d'Albret lui-même qui lui a raconté devant moi les persécutions que vous avez endurées, votre héroïque courage et votre merveilleuse délivrance — Ah ! cher Geoffroi, c'est le sire d'Albret qui s'est montré héroïque, dans cette circonstance ; je l'avais bien jugé ainsi et je lui ai prouvé toute la confiance que j'avais dans sa vertu. — Je suis content, reprit Geoffroi, qu'il ait eu à se louer de la générosité de sire Raoul, dans une rencontre qu'ils ont eue à la guerre. Mais tous ceux qui ont connu ce jeune chevalier en font l'éloge ; aussi le roi de France et la sage reine Blanche l'ont comblé de marques de bienveillance. — Mais savez-vous, cher Geoffroi, si le chevalier Raoul a pu enfin découvrir son origine. — Je ne le crois pas ; du moins je n'en ai rien appris ; mais elle ne peut être que très-noble, et ne peut pas rester long-temps cachée, car quelle est la famille qui ne s'honorerait pas d'un si preux chevalier ? »

Alors Geoffroi quitta sa sœur, et ayant fait rentrer les femmes qui la gardaient, il alla trouver sa mère qui était encore à l'église, et il joignit ses prières à celle de la pieuse Hélissente.

Mais de trop vives émotions avaient agité le cœur de la belle Ermeline dans cette journée, pour qu'il ne s'en suivît pas une crise violente. En effet, elle eut dans la nuit un accès de fièvre des plus terribles et le lendemain elle retomba dans un tel accablement, que tout ce qui l'entourait désespéra de la conserver.

Par un de ces contrastes dont la fortune semble se faire un jeu, tandis que dans la noble abbaye de Maubuisson, tous les cœurs étaient livrés aux plus affreuses angoisses, la joie la plus vive régnait dans le château de Pons, même parmi les amis des dames de Tonnay; et le chevalier Raoul qui, pendant si long-temps, n'avait connu que l'inquiétude et la douleur, s'abandonnait alors aux plus délicieuses émotions et à la perspective la plus enivrante.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

NOTES

DU TROISIÈME VOLUME.

(1) Page 27. *Un mire arabe.* Voilà la première fois que dans mon manuscrit je trouve le mot de *mire* pour médecin : partout ailleurs il y a *physicien*. Cela me fait soupçonner que ce nom donné pendant long-temps en France aux médecins, pouvait bien venir du mot arabe émir que les Sarrasins et les Maures donnaient chez eux aux personnages éminens. On sait que la médecine était florissante parmi ces peuples à cette époque, et les noms d'Avicenne et d'Averroès se sont conservés avec éclat. Les Maures pouvaient donc donner le titre d'émir à leurs grands médecins, et les Français d'alors prendre ce mot pour celui qui signifiait leur profession. Je sais que les hellénistes vont se moquer de moi et assurer que mire vient de *myron*, qui veut dire baume, onguent, parce que les médecins guérissent tout avec leur baume. Mais je prie les arabistes de venir à mon secours et de soutenir les origines orientales. Peut-être que les *romanistes*, je veux dire les doctes en langue romane, se jetteront à la traverse et prétendront que le grec ni l'arabe n'ont rien à faire là : que le mot de *mire* n'est qu'une abréviation de *messire*, et qu'on le donnait par courtoisie aux médecins, comme aujourd'hui on les appelle docteurs par politesse. J'avoue que j'ai vu, dans une tenson de Sifre, poëte méridional, *mir Bernart* pour messire Bernard ; mais j'ignore si ce Bernard était médecin.

En attendant, pour ceux de mes lecteurs qui ne se souviendraient pas que le mot de mire a signifié médecin, je citerai ces vers du *Jardin de Plaisance* :

Soyez mon *mire*,
Pour m'ôter l'ire
Et le tourment
Qu'incessamment
Ay à vous dire :
Mon cœur soupire, etc.

Dans quelques provinces, on disait *mière*, et Gaston Phœbus, dans ses *déduits de la Chasse*, voulant dire que la blessure du cerf est encore plus dangereuse que celle du sanglier, rappelle ce proverbe :

Après le sanglier, le *mière*;
Mais après le cerf, la bière.

Le mire et *le mière* sont restés des noms de famille qui se retrouvent assez fréquemment. Nous avons eu entre autres un rude poëte de ce nom.

(2) Page 39. *Changer mes éperons blancs en éperons dorés.* Le père Daniel, dans son histoire de la *Milice française*, cite un passage des registres d'hommages des gentilshommes de Guienne, où il est dit : « *S'il n'est pas chevalier, il doit venir au service avec des éperons argentés* (cum calcaribus argentatis). » Il cite en outre une vieille chronique portant ce passage : « Nous avons trouvé la bataille contre le plus vaillant écuyer qui oncques en son temps chaussa *éperons blancs*. »

(3) Page 39. *Noble infançon.* C'était en effet le nom qui, en Espagnol, répondait au damoisel des Français. On l'avait latinisé. *Infantio potest per quem libet militem promoveri ad militiæ dignitatem.* (*De militari officio in Aragonia*).

Dans le Béarn, on appelait les damoiseaux *domingeois*, en Catalogne et en Savoie *donzels*, etc.

(4) Page 47. *Le cardinal de Saint-Ange.* Romain, cardinal du titre de Saint-Ange, légat du pape Honorius II en France,

y jouit d'un grand crédit sous le règne de Louis VIII et pendant la régence de Blanche de Castille. Ayant prononcé une décision contraire à l'Université de Paris, au sujet d'une prétention de ce corps qui offensait les priviléges du chapitre de la capitale, les écoliers l'assiégèrent, dans sa maison, avec des armes et des pierres, et ils étaient près de l'y forcer, malgré la vigoureuse résistance de ses gens, lorsque le roi (Louis VIII) qui revenait par hasard de Melun, dans ce moment, envoya une partie de son escorte au secours du prélat, qui fut délivré, mais non sans effusion de sang. Romain excommunia les écoliers qui avaient pris part à cette insulte. Eux de leur côté écrivirent contre le légat des épigrammes si grossières, que bien qu'en latin elle ne peuvent être rapportées.

J'ajouterai ici que, peu après, les clercs ou étudians de l'Université, ayant eu une violente dispute avec les bourgeois de Paris, et n'ayant point obtenu la justice qu'ils prétendaient leur être due, les maîtres et les écoliers se dispersèrent, et l'Université ne fut rétablie à Paris, qu'en 1231, par la médiation du pape Grégoire IX.

J'ai pensé que ces faits aidaient à la connaissance des mœurs du temps; mais plus d'un lecteur fera la remarque qu'au dix-neuvième siècle, nous avons été bien près de voir des désordres fort semblables à ceux du treizième.

(5). Page 48. *La collation.* Je me sert du mot *collation* pour *goûter*, quoique je sache fort bien que, depuis long-temps, il n'était plus pris dans ce sens, et ne s'employait que pour désigner le léger repas que l'on faisait les jours d'abstinence à la place du souper (aujourd'hui c'est à la place du déjeuner). Mais autrefois collation signifiait goûter, et il conserve encore cette signification, en quelques provinces. En Italien il veut dire *déjeuner*: ce qui prouve d'autant plus, que ce mot a signifié dans son origine tous ces légers repas qui n'étaient ni le dîner, ni le souper. Je m'en sers pour éviter les répétitions qui choquent bien autant l'oreille que l'emploi d'un mot vieilli du mode.

(6) Page 55. *Un roi de Léon.* Ce prince nommé Sanche-le-Gros, ayant été forcé de quitter ses états en 959, par suite d'une révolte, et s'étant retiré en Navarre, y fut, pour comble de disgrâce, attaqué d'une hydropisie, contre laquelle tous les talens des médecins chrétiens ne purent lui être d'aucun secours; il demanda un passeport à Abderrame, roi de Cordoue, pour aller dans cette capitale, se mettre entre les mains des médecins arabes. Ayant, sans peine, obtenu ce qu'il demandait, il fut parfaitement accueilli par le prince mahométan, et guéri par ses médecins.

J'ajouterai que ce voyage fut pour lui la source d'un autre bien; car il gagna l'amitié d'Abderrame, qui l'aida à remonter sur son trône.

Les Juifs également exercèrent la médecine, avec éclat, en Espagne, vers la même époque. Alphonse VI, dit le Brave et l'empereur, roi de Léon et de Castille, eut pour médecin un juif célèbre nommé Cidelle.

(7) Page 93. *Le duc de Bourgogne son frère.* Il y a ici une petite erreur du romancier. Agnès était fille d'Otto Guillaume, fils d'Albert de Toscane, roi d'Italie, fils de Berenger II. La mère d'Otto Guillaume était Herberge, fille et héritière de Hugues de Vienne, comte de Dijon. Cet Otto Guillaume, après de grandes infortunes qu'éprouva son père, fut apporté en France à la comtesse Herberge, qui avait épousé, en secondes noces, Henry duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet; lequel duc Henry n'ayant point d'enfant légitime, adopta pour successeur et héritier Otto Guillaume, qui fut aussi comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté. Il est quelquefois appelé comte d'Outre-Saône; mais il fut obligé de céder ses prétentions sur le duché de Bourgogne à Robert, roi de France, qui le donna en apanage à Robert son troisième fils, après une sanglante guerre. Il paraît toutefois qu'Otto Guillaume conserva le titre de duc sa vie durant; mais il ne le transmit point à ses fils. Du reste, il demeura possesseur du comté de Dijon, qu'il tenait de sa mère.

Je pense bien qu'on n'aurait pas généralement fait un grand reproche à un romancier de s'être trompé de titre en cette circonstance; mais ma conscience de commentateur ne me permettait pas de ne point relever cette méprise.

(8) Page 96. *Petite pièce d'or.* A cette époque les ducs et les comtes de Bourgogne, étaient de si grands seigneurs, qu'ils pouvaient frapper des monnaies d'or et d'argent. Plus tard, les rois de France ne permirent à leurs vassaux de frapper que de la *monnaie noire*. C'est ainsi qu'on appelait le billon et le cuivre. D'ailleurs, il s'agit peut-être ici d'une médaille.

(9) Page 105. *La vraie croix.* Voici encore un anachronisme que je me fais en devoir de relever : le morceau de la vraie croix, qui fut long-temps placé dans la *sainte chapelle* de Bourbon, était un don de saint Louis à Robert de Clermont, son fils, premier seigneur de Bourbon, de la maison royale de France. Par conséquent il n'exista, pour la ville ou château de Bourbon, que deux siècles après l'époque dont il est ici question. * Ce fut Jean II, duc du Bourbonnais (ou de Bourbon) qui commença, et Pierre II ainsi que sa femme Anne de France (la célèbre madame de Beaujeu), qui achevèrent le bel édifice que la révolution a détruit, et qui offrait un des monumens, dits gothiques, les plus curieux que la France renfermât.

(10) Page 129. *Bêtes fauves.* Si jamais (ce qui n'est guère à présumer) ce livre parvenait jusque dans les mains d'un habitant d'Oleron, il est très-probable qu'il leverait les épaules de grand'pitié, en voyant placer des bêtes fauves dans son île, où il n'y a pas, aujourd'hui, de quoi abriter les amours d'un lièvre.

Voici pourtant ce qui se trouve dans l'acte de fondation de

* Ceci est encore une preuve que ce roman n'a été écrit qu'à une époque assez postérieure au règne de saint Louis.

l'abbaye de Saintes. Parmi les donations que Geoffroi Martel et Agnès de Bourgogne, sa femme, veuve de Guillaume de Poitiers, font à ladite abbaye, ils disent : « Damus quoque in insula, cui Olarionis nomen est, quam famosissima solis fertilitas et amanitatis commoditas nobilitat.... Eclesiam sancti Dionys cum appendicis et utilitatibus suis et duos mansos terræ.... Decimam omnium rosiarum *cervorum cervarumque*, quæ in ipsa capta fuerint, ad librorum volsuras. »

Comme c'est du latin fort barbare que celui-là, il serait possible qu'il embarrassât plus d'un lecteur, même parmi les humanistes. Je dirai donc que Du Cange (*Glossaire*) croit qu'au lieu de *rosiarum*, il faudrait *rofiarum*, et il entend par là les cuirs ou peaux des bêtes. *Volsura* est la couverture d'un livre.

Les donateurs accordent donc, à l'abbaye qu'ils viennent de fonder, la dîme de toutes les peaux de cerfs et de biches, qui seront pris dans l'île d'Oleron, célèbre par la fertilité du sol et l'agrément du séjour, pour faire des couvertures de livres aux religieuses.

(11) Page 132. *Qui fût signé.* Comme Étienne Pasquier, dans ses *Recherches*, et après lui quelques historiens et commentateurs, ont fait la remarque que, pendant long-temps, sous la troisième race de nos rois, on ne signait pas les actes, mais qu'on se contentait de les sceller d'un sceau, j'ai eu quelque étonnement de voir qu'il fut là question de signature : j'ai pensé que cette expression *signé*, ne voulait peut-être dire que marqué d'un *signe* quelconque, d'un cachet. Toutefois j'ai cru que cela valait la peine d'être éclairci. J'ai donc eu recours au volumineux et précieux recueil du *Gallia Christiana*; j'y ai trouvé l'acte de dédicace dont il est ici mention, et je n'ai plus douté qu'il ne fût question d'une véritable signature, lorsque j'ai lu au bas de l'acte : *Notitiam istam conscribi jussimus et propria manu subscripsimus.*

Les évêques et prélats signataires, furent Arnulphe, évêque de Saintes, Archambaud, archevêque de Bordeaux, Hugon,

archevêque de Besançon, Aimon, archevêque de Bourges, Geoffroi, abbé de Saint-Jean d'Angely, etc.

Cet exemple d'acte signé de la main des intéressés ou des assistans, n'est pas le seul. L'histoire de l'abbaye de Saint-Germain en fournit plusieurs, pour cette époque, et même un peu plus tard.

D'après un examen assez scrupuleux des pièces justificatives qui sont à la suite de cette histoire de l'abbaye de Saint-Germain, voici ce que j'en ai recueilli sur le sujet dont il est ici question; c'est-à-dire sur la formule employée pour valider les chartes, diplômes et autres actes.

Sous la première et la seconde races de nos rois, les chartes de ces princes et les lettres des évêques et abbés, sont généralement signées et scellées avec cette formule ou un équivalent : *Propria manu firmavimus et annuli nostri impressione sigillari jussimus.* Sous la troisième race on trouve deux chartes du roi Robert, l'une de 1027 et l'autre de 1030, qui ne portent que l'indication du sceau. *Singuli nostri impressione corroborari fecimus.* Mais il n'y est point question du *propria manu.*

Mais des chartes de Robert, duc de Bourgogne, et des lettres d'Imbert, évêque de Paris, indiquent la signature et le sceau.

Une charte de Henry I^er^, roi de France (de l'an 1058), porte *Propria manu firmavimus et sigilli nostri impressione signari præcepimus.*

Une autre de Philippe I^er^, (1061), annonce également la signature et le sceau. Il en est de même d'une lettre de Geoffroi, évêque de Paris.

Sous Louis VII on voit une différence. A la place de la signature est le chiffre du roi: *Præsentem cartam fieri et sigilli nostri patrocinio regii nominis karactere subtus annotato communiri præcepimus.* Cette charte est de 1176.

Une autre de Philippe Auguste, de 1200, se termine également par : *Sigilli nostri munimine et regii nominis karactere inferius annotato præsentem paginam præcepimus roborari.*

Des lettres de Berthélemy, évêque de Paris, datées de 1205 et de 1230, n'indiquent pas l'apposition du sceau. *

Il en est de même d'une transaction de Philippe III (le Hardi), en 1272. *Præsentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum.*

Une charte du même prince de 1275, se termine de la même manière.

Une charte de Philippe IV (le Long), de 1286, et une de Charles VI, de 1397, ne font mention que du sceau.

On voit, sous ce règne, au bas d'une charte de Jean duc de Berry, en Français : *Nous avons fait mettre notre scel à ces présentes.*

Ce fut dans ce siècle que les actes et chartes commencèrent à s'écrire en français. Mais dans celui-ci et le suivant il n'est question que du *scel*, sans signature.

Au seizième, on trouve des actes qui sont signés et scellés; d'autres qui ne sont que scellés.

Enfin, au dix-septième siècle, les lettres-patentes du roi sont signées et scellées. Les actes de donation et autres, sont le plus souvent signés, sans être munis d'aucun sceau.

Une autre observation à faire, c'est que les rois de la première et de la seconde races, ne datent que de l'année de leur règne. Ceux de la troisième, datent de l'incarnation du Verbe, ou de l'an du Seigneur, ou de l'an de grâce, avec l'année de leur règne.

De tout cela, il résulte qu'il y a eu en France un long intervalle de temps, dont les limites se trouvent dans le douzième

---

* La lettre que les grands vassaux de France, Hugues, duc de Bourgogne, Pierre, comte de Bretagne, Hugues, comte de la Marche, Amauri, comte de Montfort, connétable de France, etc., écrivirent au pape Grégoire IX, au sujet de vives altercations entre eux et le clergé, était scellée de vingt-huit sceaux. (Fleury, *Histoire Ecclésiastique.*)

et dans le seizième siècle, sans que je puisse en assigner d'époques plus précises, ni en déterminer les causes, pendant lequel, en général, les chartes, diplômes, actes et lettres, n'ont point été signés, mais seulement scellés. Je dis en général, car il est prouvé par les nombreuses signatures apposées au bas de l'acte de dédicace de l'église de l'abbaye des Dames de Saintes, que, même à cette époque, au moins les évêques signaient, tandis que les seigneurs ne faisaient qu'apposer leur sceau. Cette différence pouvait très-bien venir de ce que, le talent de signer son nom n'étant pas universel parmi la noblesse, on n'exigeait pas cette formalité même de ceux des seigneurs qui pouvaient la remplir.

Il y eut même une époque où les ecclésiastiques se contentaient de sceller.

Pasquier qui, des premiers, en a fait l'observation, cite à l'appui de sa remarque une lettre de saint Bernard, terminée par ces paroles : « Je n'ai pu sceller ma lettre de mon *cachet*; mais je pense que le *style* vous fera connaître de qui elle est. »

C'est de cet usage de mettre son cachet au bas de ses lettres, que nous est restée cette expression proverbiale : On reconnaît le *cachet* de tel auteur, pour dire son style.

Au reste, Pasquier en indiquant une époque où l'on se contentait de sceller les lettres sans les signer, ne marque pas quand cet usage avait commencé et fini. J'ai essayé d'y suppléer. Je ne pense pas que cette longue note intéresse un grand nombre de lecteurs de romans; mais comme mon dessein est de tirer le plus de parti possible de celui que je produis, pour faire connaître les usages du moyen âge de notre monarchie, je n'ai pas voulu négliger cet article qui peut être de quelque utilité à ceux qui ont des archives à consulter.

(12) Page 133. *Apposèrent leurs scels à cet acte.* Il n'est point ici question de signature, et en effet ayant trouvé cet acte de donation (toujours dans le *Gallia Christiana*), je n'y ai vu que l'indication des signes de ces seigneurs, sans qu'il y soit

parlé de *subscription*. Voici comme se termine cet acte : « *Ut presens donatio nostra fidelium nostrorum nobiliumque virorum auctoritate roborata, firma in perpetuum perseveret.* » Alors viennent les *signes* ou sceaux. Le premier après ceux de Geoffroi Martel et d'Agnès, sa femme, est celui d'Aymerie de Rancon, ce qui ne prouve pas qu'il fût le plus considérable des assistans, puisqu'on y voit le signe de Guillaume, duc d'Aquitaine, frère d'Agnès, de Geoffroi, frère de Guillaume, de Geoffroi, comte d'Angoulême, de Guillaume de Parthenay (un ancêtre de celui du roman), de Macelin, seigneur de Tonnay-*sur-Charente* (un des ancêtres de Geoffroi et d'Ermeline), etc.

Cette donation est assez curieuse pour que j'en donne ici quelques passages qui ne seront pas sans intérêt, du moins pour un petit nombre de lecteurs.

Geoffroi et Agnès donnent entr'autres choses à l'abbaye, la dîme sur toute la terre de Marennes. *Tam agrorum quam vinorum nemorum atque* marmorum *ceterarumque aliarum rerum unde decima progredi debeat.* J'ai souligné marmorum parce qu'on ne connaît point de marbre dans cette partie de la Saintonge : cela vaudrait la peine d'être recherché.

Agnès céda à la nouvelle abbaye la monnaie et le droit de battre la monnaie (*monetam et monetagium*), qui devait courir dans tout l'évêché de Saintes : droit qu'Agnès avait par elle-même à moitié, et dont elle avait acheté l'autre moitié de Macelin, seigneur de Tonnay-*Charente* (*de Macelino Tauniaci domino*), pour le prix de trois mille sols et deux chevaux de prix (*Dato pretio trium millium solidorum et duobus equis de pretio*). Elle avait rassemblé des ouvriers pour la monnaie, et leur avait fait prêter serment dans les mains de l'abbesse Constance. « *Congregatis autem monetariis monetam qui facerent, ex diversis civitatibus, fecimus eos facere fidelitatem et securitatem sanctæ Mariæ in abbatissæ manu Constantiæ* *, *et*

* On voit, dans une charte du *Gallia Christiana*, que cette abbesse,

omnibus sub castimoniæ jugo sibi parentibus. » Elle leur donna une maison pour fabriquer la monnaie, située près de l'arche du pont, etc.

Agnès avait donné, à la même abbaye, l'île Dieu qu'elle avait achetée de Guillaume de Parthenay 1500 sols, et d'autres aides (*auxiliis*) qu'elle ou le comte de Poitou lui avait faites.

Mais voici l'article le plus remarquable, parce qu'il laisse voir des goûts et des divertissemens bien différents de ceux de nos jours. « *Insuper Christi pietate compuncti statuimus ut quot annis abatissa, misso venatore suo, quoquo modo poterit, habeat de prefata sylva* (Braconis) *ad recreandam fœmineam imbecillitatem, aprum unum cum fera sua, cervum cum cerva sua, damum cum dama, caprum cum capra, duos lepores.* »

Certainement de nos jours il ne viendrait jamais à l'idée d'un fondateur de couvent de filles de leur assurer annuellement pour récréer la faiblesse du sexe (*ad recreandam fœmineam imbecillitatem*), le don d'un sanglier vivant avec sa laie, d'un cerf avec sa biche, d'un daim avec sa biche, d'un chevreuil avec sa chevrette, d'un couple de lièvres. *

Geoffroi et Agnès, après avoir menacé de la colère de Dieu, de la Vierge et de tous les Saints (*Iram Dei et sanctæ Mariæ et omnium Sanctorum incurrat*) celui qui tenterait de faire du tort à l'abbaye, le condamnent à payer au monastère cent livres d'or (*à partibus monasterii auri libras centum persolvere rogatur*).

Au reste, il paraît qu'il n'y avait pas seulement, sur le terrain où fut bâtie la nouvelle abbaye, la petite chapelle dont

---

Constance, vivait encore en 1061. (*Constantia, prima monasterii gubernatrix, vivebat adhuc* 1061.) Son installation datait à peu près de 1044, ce qui fait bien deux siècles avant la bataille de Taillebourg.

* Je crois que, si demain, on offrait de tels cadeaux à la congrégation du Sacré-Cœur, elle les refuserait : la *fœminea imbecillitas* ne se récrée plus des mêmes objets.

parle le romancier, mais une ancienne abbaye d'hommes, sous le nom de Saint-Palais. Laquelle abbaye appartenait à un vicomte nommé Guillaume, à qui Geoffroi Martel l'avait donnée, (on sait que, par abus, les laïques possédèrent souvent des abbayes) *, et de qui il la retira, par arrangement amiable, pour y construire l'abbaye des Bénédictines nobles de Sainte-Marie. Cependant le comte Geoffroi et la comtesse Agnès, rétablirent

---

* Charles Martel avait donné l'exemple de s'emparer des biens de l'Eglise, sous prétexte de la guerre contre les Sarrasins. Il prit pour lui les évêchés et les abbayes les plus riches, et distribua les autres à ses principaux capitaines; les moindres officiers eurent des cures pour leur part. Il paraît qu'alors ces bénéfices ne furent qu'à vie; mais par la suite, sous la décadence de la famille de Charlemagne, les biens d'Eglise devinrent héréditaires et se vendaient et se partageaient comme les autres biens de famille. Ce désordre se continua sous la troisième race. Hugues Capet tenait de son père les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Martin de Tours, de Couci, etc. (Le Gendre, *Mœurs des Français.*)

Les remontrances des papes et des évêques déterminèrent les rois Robert et Henri à restituer la plupart de ces biens. Plusieurs grands seigneurs les imitèrent; mais il ne paraît pas que ce fût général. Au reste, pendant que les uns s'emparaient des biens de l'Eglise, d'autres lui faisaient de grands dons; ce qui ne justifiait pas les spoliations, mais conservait au clergé une grande richesse et une grande puissance.

M. l'abbé de la Rue, dans ses *Essais historiques sur la ville de Caen*, fournit un exemple frappant des révolutions auxquelles les biens de l'Eglise étaient exposés.

L'abbaye de Sainte-Trinité de Caen fut fondée, en 1066, par Mathilde de Flandre, femme de Guillaume-le-Conquérant. Cette princesse, ainsi que le duc, son époux, dotèrent richement cette abbaye. Le duc, devenu roi d'Angleterre, l'enrichit de nouveaux et immenses dons. A son exemple, les plus grands seigneurs normands s'empressèrent de donner à cette abbaye des domaines et des rentes,

sous le titre de l'abbaye de Saint-Palais, un chapitre de chanoines pour desservir l'ancienne église de Saint-Palais et la nouvelle abbaye. (*In qua abbatia construxit comes Goffridus et comitissa Agnes, canonicos à serviendum sancto Palladio et monachabus*). Par cette disposition le nouvel établissement avait quelque rapport avec celui de Fontevraud, sur lequel, à différentes époques, et surtout au siècle dernier, on a fait beaucoup d'impertinentes réflexions, comme si, les femmes ne pouvant ni célébrer les mystères de notre religion, ni conférer les sacremens, il n'était pas indispensable que, près d'un grand couvent de religieuses, il y eût des prêtres pour dire la messe, confesser, communier, donner l'extrême-onction, etc. Or, qu'y avait-il d'extraordinaire que ces prêtres fussent soumis à l'ordre et à la discipline d'un cloître, enfin fussent des moines ou des chanoines réguliers? Mais comme il est beaucoup plus aisé et surtout plus amusant de plaisanter que de raisonner, il est probable que ma remarque ne fera pas grande fortune et que le souvenir des moines de Fontevraud continuera encore, de loin en loin, à fournir matière à de malignes interprétations. On voit toutefois qu'il sera toujours facile d'y répondre.

---

en y plaçant leurs filles, leurs sœurs, leurs mères, même leurs femmes (c'était une abbaye de filles).

Mais à peine Guillaume eut-il fermé les yeux, que les seigneurs normands et même quelques-uns de ceux qui avaient contribué à la fondation de l'abbaye, se mirent à ravager toutes les terres données à ce monastère, enlevant le grain et le bétail, emprisonnant, tuant même les fermiers et cultivateurs. Henry, le plus jeune des fils de Guillaume, était lui-même au nombre des dévastateurs.

Pour expliquer cette fureur, M. l'abbé de la Rue soupçonne que Guillaume avait bien pu donner ce qui ne lui appartenait pas, et forcer ses vassaux à des concessions.

L'arrivée du duc Robert en Normandie rétablit l'ordre, et les pertes de l'abbaye furent réparées par de nouvelles donations.

(13) Page 141. *Geoffroi Rudel.* C'était un vicomte de Blaye *, de la maison des comtes d'Angoulême, qui, sur le récit que quelques pèlerins lui firent de la beauté d'une comtesse de Tripoly, que l'on croit être Melisinde, fille de Raymond I.er, la même qui dut épouser Manuel, empereur de Constantinople, en devint tellement amoureux, qu'il résolut de passer la mer pour se consacrer à son service. Selon l'esprit du temps, il prit la croix et s'embarqua pour la Palestine, non sans avoir auparavant célébré les mérites et l'incomparable beauté de celle qu'il ne connaissait pas encore. « J'aime, disait-il, un objet que je n'ai point vu, à qui je n'ai pu expliquer mes sentimens ni demander l'explication des siens. Mais, je le sais, parmi les beautés sarrasines, *juives* ou chrétiennes, il n'est aucune qui l'égale..... Chaque nuit je m'endors plein de son image, et des songes enchanteurs l'offrent à moi. Le réveil, hélas! dissipe cette illusion. Je n'ouvre les yeux que pour apprendre qu'il m'est impossible de la voir. Je me souviens alors qu'elle habite une terre étrangère, qu'un espace immense me sépare d'elle..... Cet espace je le franchirai..... Mon voyage pourrait-il n'être pas heureux? Amour sera mon guide.... Celle que j'adore me verra donc avec un bourdon de pèlerin et un habit de toile. Ah! si pour l'*amour de Dieu* elle daignait m'accorder l'hospice dans son palais!... Non, il suffira à mon bonheur d'être prisonnier chez les Sarrasins. Je serai plus près des lieux qui la possèdent. *O mon Dieu! transportez-moi dans ses jardins ou dans sa chambre. Faites du moins que je la voie.* C'en est fait, je pars. Puissé-je seulement ne pas mourir, avant qu'elle ait su ce que l'amour m'a fait entreprendre pour elle..... Ma chanson l'en instruira à mon arrivée. Je lui ferai chanter mes vers par un *interprète*; car ils sont en langage *roman*. Certes, si elle n'est pas touchée de tant d'amour, j'aurai lieu de croire que mes parrains ont jeté sur moi un mauvais sort. »

* Il est quelquefois nommé prince de Blaye.

J'ai eu occasion de dire plus haut que quoique Rudel appartînt par sa naissance et par sa seigneurie à la langue d'oyl, il était troubadour *provençal*. Ce qu'on vient de lire est une traduction par Millot. Ce morceau est assez curieux sous plusieurs rapports. Il fournit entr'autres un exemple, et ce n'est pas le seul, de l'étrange profanation que faisaient les poëtes de ce temps en priant pour le succès de desseins qui n'étaient rien moins que pieux. Il donne le costume des pèlerins, enfin il laisse penser que déjà les princes établis dans la Palestine, avaient oublié la langue qu'ils avaient apportée d'Europe. Les premiers comtes de Tripoly étaient de la maison de Toulouse; ils avaient la même langue romane, que celle dans laquelle chantait Rudel. Les vassaux qu'ils avaient menés d'outre-mer, sont nommés provençaux par les historiens des croisades; et en effet, ils étaient ou du comté de Toulouse, ou du comté de Saint-Gilles qui comprenait une partie de la Provence, ou du comtat venesain, appelé alors le marquisat de Provence. Cependant Rudel aura besoin d'*un interprète*.

On est aussi étonné d'entendre le troubadour parler des beautés *juives* à une époque où l'on brûlait un chrétien qui avait eu commerce avec une femme juive, où l'on pendait les Juifs entre deux chiens comme *bestias* et *sans-foi*, dit Olivier de La Marche.

Sans doute que cela n'empêchait pas les Juives d'être belles; mais il semble qu'un tel préjugé devait rendre leur beauté moins poétique*.

Quoi qu'il en soit, le troubadour Rudel tomba malade sur le vaisseau qui le transportait à Tripoly. Au moment d'arriver au port, ses compagnons le crurent mort, et le déposèrent dans la première maison de la ville. On courut informer la comtesse d'un événement où elle paraissait avoir part. Elle accourut pour voir la victime de l'amour. Geoffroi respirait encore: elle l'em-

* Aujourd'hui elle n'en serait que plus romantique.

brasse; il la voit et meurt dans ses bras en *louant Dieu, et le remerciant de lui avoir accordé le seul bien qu'il désirait.* La comtesse le fit enterrer pompeusement chez les templiers de Tripoly; et dès le même jour, soit dévotion ou chagrin, elle se voua au cloître. *

(14) Page 141. *Guillaume de Cabestaing.* C'était un gentilhomme de Roussillon. Il était page de Raimond de Castel-Roussillon, autre seigneur du même pays, riche chevalier. Celui-ci content de ses services, le donna pour écuyer à sa femme. Madame Marguerite fut trop sensible à la bonne mine, à l'esprit, aux jolies manières de son jeune serviteur. Il paraît qu'elle s'expliqua la première. Cabestaing ne fut point inflexible, la passion le rendit poëte, et il célébra ses amours. Pour abré-

---

* L'histoire tragique de Rudel de Blaye, qu'on vient de lire, ainsi que celle de Cabestaing et celle d'Agolane, qui suivent, sont rappelées dans beaucoup de romans, tant anciens que modernes. Je n'ai pas cru que ce fut une raison d'en supprimer les indications que j'ai trouvées dans mon manuscrit, et d'en omettre ici les notices : elles appartiennent à tout le monde. J'ai pris ce qui regarde les deux troubadours (Rudel et Cabestaing) dans Millot, et le récit des infortunes d'Agolane et de la châtelaine de Vergy est extrait d'un fabliau rapporté par Legrand d'Aussy. Les réflexions que j'en tire, pour la connaissance des mœurs aux époques de la chevalerie, avaient déjà été, en partie, suggérées à Millot, et je lui rends ici ce qui lui revient. Je ferai une observation au sujet de la châtelaine de Vergy; c'est que, dans des traditions et des complaintes, on a accolé son nom à Raoul de Coucy, quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de commun entre eux, dans les vieux romans ou fabliaux. Les amours de Raoul et de la dame de Fayel eurent lieu en Picardie, et ce fut au château de Fayel, également en Picardie, qu'arriva la terrible catastrophe du cœur mangé, ou du moins les romanciers anciens la placent là. La scène des amours d'Agolane et de la châtelaine de Vergy est en Bourgogne, à la cour même du duc.

ger, la jalousie de Marguerite fut cause que leur liaison coupable éclata. Raimond, dans sa fureur, tue Cabestaing, lui coupe la tête et lui arrache le cœur. Ensuite il fait apprêter ce cœur par son cuisinier et le fait manger à sa femme. Il lui demande si ce qu'elle vient de manger lui a paru bon. « Excellent! répond-elle. — Je le crois bien, c'est ce que vous avez toujours le plus aimé. » Et montrant la tête de Cabestaing: « Le voilà, dit-il, celui dont vous venez de manger le cœur. » A cette vue, à ces effroyables paroles, Marguerite s'évanouit. Lorsqu'elle reprend ses sens elle s'écrie : « Oui, barbare, j'ai trouvé ce mets si délicieux que je ne mangerai jamais autre chose. »

Transporté de rage, Raimond veut la percer de son épée, elle fuit; mais elle se précipite d'un balcon et meurt sur-le-champ.

Tous les chevaliers et les amans du pays se liguèrent contre Raimond. Alphonse, roi d'Arragon, de qui dépendait le Roussillon, le fit arrêter, fit démolir son château, et distribua ses terres aux parens de Guillaume et de Marguerite. Raimond mourut en prison. Le roi honora ensuite, par de pompeuses funérailles, la mémoire des deux amans. On les mit dans le même tombeau, et on les enterra devant une église de Perpignan *, et on y grava leur histoire. Il fut un temps où les chevaliers et les dames des environs se réunissaient chaque année à un service solennel en mémoire de Marguerite et de Cabestaing. On croit même que cet anniversaire fut institué par le roi d'Arragon. Tant il est vrai qu'à cette époque on rendait à l'amour

* Il paraît qu'alors Perpignan n'était qu'un bourg. Voici ce que dit le biographe ancien :

Et fetz (el reis Anfos d'Aragon) Guillem et la dompna mettre en un monimen denan l'uis de la glesia à *Perpignut* en un *borc* qu'es en plan de Rossillon et de Surdogna, lo cels borc es del reis d'Aragon.

Plus loin, il écrit *Perpignac*.

une espèce de culte qui portait à fermer les yeux sur les plus coupables déréglemens. *

Comme les malheurs du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel sont postérieurs à l'histoire de Guillaume de Cabestaing et de Marguerite de Castel-Roussillon, il est probable que les romanciers du nord de la France ayant trouvé celle-ci d'une belle horreur, en auront transporté les agrémens en Picardie.

(15) Page 141. *Le bel Agolane et le châtelaine de Vergy.* La châtelaine de Vergy était, selon les romanciers, une nièce du duc de Bourgogne dans le château de qui elle demeurait. Il y avait à la cour de ce prince un châtelain nommé Agolane fort beau et fort aimable; mais qui paraissait être indifférent pour toutes les femmes. Toutefois il aimait en secret la belle châte-

* Un autre exemple à l'appui de cette assertion se trouve dans les honneurs que le duc de Bourgogne fit rendre à la châtelaine de Vergy et au seigneur de Vaudrai (il est nommé Agolane dans un des fabliaux faits à ce sujet), dont la première mourut de chagrin, croyant son amant infidèle et indiscret, et l'autre se tua de son épée sur le corps de son amante. Le duc leur fit élever un riche mausolée dans lequel ils furent renfermés tous deux sous la même tombe. Et cependant la châtelaine avait un mari! Quel étrange oubli de la morale et de la religion!

Quand même ces histoires ne seraient pas vraies, les romanciers qui les composèrent ne purent être inspirés que par les opinions, les préjugés de leur temps: ils en peignirent les mœurs.

Cependant on voit, par l'exemple de Raoul, qu'au milieu de ces aberrations générales, il y avait quelques esprits sains qui avaient une opinion plus juste de ce qui méritait d'être honoré ou réprouvé, mais ce n'était pas le plus grand nombre. C'est ce qui fit qu'alors on ne trouva rien d'inconvenant à mettre Abeilard et Héloïse dans le même tombeau. Qui ne serait révolté, de nos jours, de voir un moine et une religieuse ainsi réunis, parce qu'ils auraient eu autrefois un commerce criminel?

line de Vergy, et en était aimé. Cependant la duchesse de Bourgogne, trop sensible à la beauté ainsi qu'aux succès dans les tournois du bel Agolane, crut que c'était par timidité qu'il n'osait faire de déclaration à aucune femme : elle lui fit des prévenances qu'il ne comprit pas. Elle lui parla plus clairement de l'estime et de l'amitié qu'elle se sentait pour lui, et lui demanda ce que répondrait sa modestie, si elle allait le choisir pour son chevalier. Agolane répondit qu'il remerciait Dieu d'avoir permis qu'il méritât les bontés de la duchesse et du duc son mari ; qu'il espérait que le ciel lui ferait encore la grâce de ne jamais oublier la foi qu'il leur devait à tous les deux. La princesse furieuse reprit : « Eh ! qui vous conseille de trahir votre seigneur ! » Puis elle se retira la rage et la vengeance dans le cœur. Pour satisfaire ces cruels sentimens, elle accusa Agolane auprès du duc d'avoir osé lui adresser de coupables vœux. Pour le persuader elle lui dit que c'était à cet amour audacieux qu'il fallait attribuer l'indifférence d'Agolane pour toutes les dames de la cour, et dont chacun s'étonnait.

Le duc fut d'autant plus affecté de cet affront que, jusque-là, il avait tendrement aimé Agolane. Il le fit venir et lui reprocha son crime. L'accusé se justifia avec une apparence de vérité qui frappa le prince. Cependant, il lui dit qu'il ne pouvait pas croire qu'un homme tel que lui ne pût rien aimer, et que tant qu'il ne connaîtrait pas l'objet de ses affections, il le croirait coupable du dessein dont il était accusé.

Agolane, après un long combat entre le besoin de se justifier et le serment qu'il avait fait, à la belle Vergy, de ne jamais dévoiler leur amour, cède enfin aux menaces et aux instances du duc, non sans en avoir reçu la parole de ne point révéler son secret. Le duc hésite à croire à la faiblesse de sa nièce qui paraissait vivre dans une sévère retraite. Il pense qu'Agolane a imaginé cette supposition pour se tirer d'un mauvais pas. Il veut que l'accusé le conduise au rendez-vous. Agolane, forcé de le satisfaire, le mène, la nuit, dans un verger sur lequel donnait la chambre de la belle châtelaine. Au moment convenu

entre les amans, un petit chien, dressé à ce manége, vient caresser Agolane, pour lui faire savoir qu'il est attendu; la porte s'entr'ouvre, et le duc voit sa nièce accueillir le chevalier avec les plus tendres démonstrations. Le duc, désireux d'une entière conviction, a la patience d'attendre, dans le verger, la sortie d'Agolane, et il le voit reconduit avec des adieux répondant aux transports de l'accueil. Charmé d'être tranquille sur les intentions d'Agolane envers la duchesse, il l'embrasse, lui demande pardon de ses soupçons, lui jure une amitié inaltérable, et il lui en donne en public les plus honorables témoignages. La duchesse lui reproche en vain d'être insensible à son honneur, il répond qu'il sait à quoi s'en tenir sur l'état du cœur du chevalier qu'elle accuse. Cette réponse jette la princesse dans une nouvelle fureur. Elle voit qu'elle a une rivale, mais qu'elle ne peut connaître et punir. Toutefois elle n'y renonce pas. A force de manége elle arrache du faible duc le secret d'Agolane, et jure, en elle-même, de se venger de l'heureuse châtelaine. Un jour de *Pentecôte*, le duc tenant cour plénière où toute la haute noblesse de Bourgogne était invitée, la duchesse, après avoir exhorté les dames à la gaîté, dit à la châtelaine de Vergy : « Pour vous, *belle nièce*, je ne vous y invite pas, et m'en repose sur votre bel ami. — *Madame*, répondit la châtelaine, j'ignore ce que vous voulez dire; je n'ai point d'amis que je ne puisse avouer. — Je le crois bien, *belle nièce*, quand on sait si bien dresser les petits chiens, on peut n'avouer que ce que l'on veut. »

La châtelaine, accablée de chagrin et de honte, passa dans une chambre voisine, se jeta sur un lit, et après les plus tendres et les plus lamentables plaintes de son amant, dont elle croit avoir été trahie, elle meurt suffoquée de douleur. Agolane arrive, et, au spectacle qui lui est offert, il se reproche l'oubli de son serment et se perce de son épée. Le duc tue sa femme, cause de ce double malheur, fait enterrer les amans dans le même tombeau, et passe à la Terre-Sainte, où il entre dans l'ordre du Temple.

(16) Page 167. *Vers nones.* Il paraît que l'on comptait encore souvent, alors, à la manière des Romains ; c'est-à-dire par prime, tierce, sexte, nones et vêpres, ce qui formait les grandes divisions du jour lumineux, je veux dire depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Ce jour était censé divisé en douze parties égales entre elles, mais dont chacune diminuait ou allongeait suivant la saison. Mais dans l'usage habituel on ne parlait que des grandes divisions que nous venons d'indiquer *. Prime s'étendait depuis le lever du soleil jusqu'au milieu de la matinée (dans l'équinoxe c'était neuf heures). Tierce comprenait la seconde moitié, c'est-à-dire allait jusqu'à midi. Sexte s'étendait depuis midi jusqu'au milieu de l'après-midi (dans l'équinoxe jusqu'à trois heures). Nones comprenait la seconde partie de l'après-midi (c'est-à-dire, dans l'équinoxe, depuis trois heures jusqu'à six). Alors commençait vêpres, c'est-à-dire le soir. La nuit se partageait également en quatre divisions qu'on appelait veilles, et chaque veille contenait trois heures mais inégales aussi selon les saisons. La première veille commençait au coucher du soleil ; la seconde trois heures après, et finissait à minuit ; la troisième commençait à minuit, et la quatrième trois heures après, pour finir au lever du soleil.

Outre cette manière de compter, qui était particulièrement celle du clergé, et dont les expressions se sont conservées dans les *heures* de l'église ; on comptait aussi par vingt-quatre heures, de minuit à minuit. On en a l'exemple dans des proverbes qui se sont conservés, et que j'aurai peut-être occasion de citer.

(17) Page 169. *Bénédiction de bourdons.* Nous avons vu ailleurs que dans les abbayes, on fournissait les bourdons et les panetières ou escarcelles aux pèlerins, on échange de dons vo-

---

* On voit un exemple de cette manière de compter, dans le fabliau de *la Dame qui fut corrigée*. « Déjà le soleil baissait, et l'on était après nones.

lontaires que ceux-ci faisaient. Les présens des seigneurs riches couvraient largement les pertes que pouvaient supporter les abbayes, de la faiblesse des rétributions des autres pèlerins. Dans les églises pauvres, telles que celles des moines mendians, on se contentait de bénir les instrumens de route que présentaient les pieux voyageurs.

(18) Page 174. *Bourdon sellé, bridé.* Je me trouve assez embarrassé à expliquer quelle a été ici l'intention de l'auteur. A-t-il voulu parler d'une monture animale ou d'un simple bâton de pèlerin. C'est ce que je ne puis affirmer. Car le mot de *bourdon* a signifié l'un et l'autre; le bâton des pèlerins, n'ayant eu ce nom que comme représentant leur monture de voyage. Tous les étymologistes sont d'accord là-dessus. Voici ce que dit Ducange, dans son *Glossaire* : « Burdo, baculus, *a burdonibus* seu asinis aut semimulis quos inequitabant et insidebant qui peregre proficiscebantur, nomen mansit longiusculis baculis quos gestare solebant peregrini nostri hierosolymitani pedites, quibus equitaturæ loco quodam modo erant. »

C'est-à-dire : bourdon, bâton ainsi nommé des *bourdons*, soit ânes, soit mulets que chevauchaient et montaient ceux qui partaient pour un long voyage. Le nom en resta aux longs bâtons qu'avaient coutume de porter nos pèlerins piétons de Jérusalem, auxquels ils servaient, en quelque sorte, de monture.

Ménage donne la même origine au nom du bâton des pèlerins, et il cite ce passage d'un ancien commentateur. « Caballi equi pusilli dicuntur quos vulgò *burdos* vocant.»

Selon quelques-uns, le *bourdon* était l'animal produit par le cheval et l'ânesse. Calepin dit positivement : *Burdo* dicitur qui ex equo et asinâ natus est. Aujourd'hui on l'appelle *bardeau*, ce qui n'est pas une très-grande altération.

(19) Page 190. *L'étendaient mort.* Nous avons déjà vu au commencement de ce roman un pèlerin, sire Gérald ou Antoine, faire un terrible usage de son bourdon. L'ouvrage que

j'offre au public, n'est pas le seul qui rappelle un semblable emploi de cet instrument.

Dans une vieille chronique d'Arragon, on trouve ce passage : « Al llevar del almiral vederetz colps de darts, de llances e de francescos colps de *bordon*. »

(20) Page 200. *Don Sanche le fort.* En effet on attribue à ce prince, l'origine des armes de Navarre. A la bataille de Muradal, en 1212, après sa victoire sur le Miramolin d'Afrique, il enfonça le camp de ce prince qui s'y était retranché avec de grosses chaînes de fer. L'éclat de ce beau fait d'armes fit porter l'image de ces chaînes sur l'écu de Navarre. Au reste ce prince dont toute l'histoire est une suite d'aventures fort extraordinaires, fut aussi surnommé *l'Enfermé*, parce que vers la fin de sa vie, ayant vu périr tous ses enfans et se trouvant lui-même affecté d'une cruelle plaie à un pied, il en conçut une si triste mélancolie, qu'il se renferma dans le vieux château de Tudèle, ne se montrant plus à ses sujets : il y mourut après y avoir langui deux ans.

(21) Page 227. *Du jeune Français.* On voit ici les deux Béarnais regardant les jeunes damoiseaux Français comme appartenant à une autre nation. Plus tard on les verra se considérer eux-mêmes comme de la grande famille française. Ces apparentes contradictions arrivaient sans cesse alors : elles étaient une suite du régime féodal. En dedans, les sujets des grands vassaux, tels que les ducs de Bourgogne, de Bretagne, les comtes de Provence, de Toulouse; à plus forte raison ceux du roi d'Angleterre en sa qualité de duc de Normandie ou de Guienne, se regardaient comme étrangers aux Français contre lesquels ils étaient sans cesse en guerre; mais au dehors, et vis-à-vis les étrangers, ils se trouvaient tous flattés du nom général de Français, comme ayant un commun seigneur suzerain. Pour les Orientaux ce nom ne se borna pas aux guerriers de l'Occident, qui venaient des pays compris entre les Pyrénées, l'Océan, le Rhin, les

Alpes et la Méditerranée; il s'étendit à tous les peuples chrétiens qui n'étaient pas du rite grec; et cette dénomination subsiste encore, le mot de *Franc* voulant signifier, dans l'Orient tout chrétien d'Europe qui n'est pas Grec.

(22) Page 250. *Si ce chien vit encore.* Les personnes prévenues de la galanterie et des beaux procédés des Maures d'Espagne, auront de la peine à croire à cette brutalité de Benazar; et ce sera pour elles un sujet de douter de l'ancienneté de mon livre. Voilà bien le bout de l'oreille, diront-elles; le stupide fanatisme d'un Turc de nos jours est attribué aux aimables et courtois Maures de l'Espagne du treizième siècle. Je prie ceux qui ont puisé de telles préventions favorables, dans d'autres romans que celui-ci, de jeter un instant les yeux sur l'histoire véritable de la longue lutte des chrétiens et des Maures en Espagne. Ils y verront qu'il y avait quelquefois trêve aux beaux sentimens, et que les actes de fanatisme, de férocité, n'y étaient pas rares de part et d'autre.

(23) Page 253. *Le roman de la Provence.* Le roman méridional, la langue d'oc, s'étendait en France, de l'Orient en Occident, depuis le Var jusqu'à l'embouchure de l'Adour, et du sud au nord, depuis les Pyrénées jusqu'à la rencontre de la langue d'oyl, entre les quarante-cinq et quarante-six degrés de latitude. Le Béarn s'y trouvait compris. Dans cette vaste étendue de terrain, les dialectes changeaient bien alors, comme aujourd'hui, à chaque lieue, mais de manière seulement à se faire distinguer, sans cesser d'être intelligibles. C'est pourquoi Centule et la belle Zoraïde se trouvent avoir une langue commune, mais deux dialectes, le premier se servant du béarnais, l'autre du Provençal. Je dois ajouter ici, que pour la classe élevée qui parlait la langue d'oc, il y avait moins de différence de la Provence au Béarn par exemple, ou du Périgord au comté de Foix, qu'aujourd'hui, parce qu'alors les grandes réunions de la noblesse, occasionées par la guerre, les tournois, les

cours plénières, etc., déterminaient un langage commun, mais non tel néanmoins que l'idiôme de chaque province ne se reconnût. De nos jours, où le roman d'oc n'est plus parlé par la haute société, chaque canton garde son idiôme, sans être initié aux perfectionnemens qui peuvent naître, à quelques lieues de distance. Les gens du peuple parlant le patois du midi de la France, doivent donc moins se faire comprendre, en s'écartant de chez eux, même sans sortir des limites méridionales, que ne faisaient jadis les nobles et les troubadours, pour lesquels il y avait une langue commune. Aujourd'hui il se forme bien une langue commune pour tous ces peuples, mais elle ne ressort plus du roman méridional : c'est la vieille langue d'oyl, le français, qui efface peu à peu tous les patois intérieurs, et pourrait bien convertir les langues étrangères en patois, si seulement un petit siècle comme le dix-septième, nous était rendu ; mais nous n'allons pas vers là.

(24) Page 300. *Pour avoir essayé de vendre des Croisés aux Sarrasins.* Le romancier ne prête rien de trop, ici, au marchand Zanino. J'engage les personnes qui ont le bel ouvrage de M. Michaud, sur les Croisades, à lire la note 12 de son 3e volume. Elle est trop longue pour que je la transcrive en entier. Je me contenterai de dire qu'elle porte la preuve des faits suivans. Au commencement du treizième siècle, il s'éleva en France et en Allemagne, une opinion que les Lieux-Saints devaient être délivrés par des enfans. Aussitôt dans ces deux pays, il se forma de nombreuses bandes d'enfans de l'un et de l'autre sexe. Ils prirent la croix, et se dirigèrent les uns sur Marseille, les autres vers Gênes. Il en périt, en route, un grand nombre des deux troupes ; ceux de la première qui arrivèrent à Marseille devinrent l'objet d'une affreuse spéculation pour deux marchands de cette ville, dont les noms se sont conservés et méritent de l'être. L'un était Hugues Ferreus, et l'autre Guillaume Porcus. Ces deux hommes entretenaient déjà habituellement l'exécrable commerce de jeunes garçons avec les Sarrasins. Ils profitèrent de l'heureuse occasion qui se présentait, de faire une *grande opé-*

ration; ils reçurent donc ces jeunes insensés à bord de leurs vaisseaux; et transportèrent ce qui ne périt pas sur mer (car une grande tempête engloutit deux de leurs navires) en Egypte, où ils les vendirent aux Sarrasins.

Le vieux romancier aurait donc pu prendre son héros de négoce en France; mais il n'a pas fait d'injustice aux Vénitiens, en le cherchant chez eux. On voit, dans la même note de M. Michaud, que le pape Zacharie racheta plusieurs esclaves chrétiens enlevés à Rome même, par des marchands de Venise. D'ailleurs les Vénitiens furent très-souvent accusés d'avoir trahi la cause générale des Croisés, pour des intérêts de commerce.

Le premier de ces faits, sur lesquels il est difficile de jeter des doutes raisonnables, conduit, ce me semble, à deux réflexions assez importantes : la première, c'est que des folies analogues, si ce n'est dans leur but, du moins dans leur conception, peuvent se reproduire, à des périodes bien différentes de la civilisation des peuples. Nous voyons, au treizième siècle, des enfans vouloir se charger d'une entreprise où l'empereur Conrad, le roi de France Philippe-Auguste, et Richard, roi d'Angleterre, princes très-belliqueux et chefs de grandes et puissantes nations, avaient échoué. Au dix-neuvième siècle, nous avons vu les écoliers d'Allemagne, de France, même d'Espagne, se croire appelés à opérer le grand œuvre de la régénération des peuples et de la refonte des gouvernemens. Je ne sais, en vérité, laquelle de ces deux folies est la plus digne de pitié. Quelque chose de très-remarquable, c'est la conformité de plusieurs circonstances dans ces deux événemens, séparés par six cents ans. Les chroniques rapportent qu'au treizième siècle, des *clercs*, soit égarés par un faux zèle, soit corrompus par l'or et les promesses des Infidèles, travaillèrent à échauffer l'enthousiasme de ces jeunes infortunés, et que des hommes et des femmes d'âge raisonnable quittèrent leurs louables travaux, pour se joindre à leur folle entreprise.... De même, au dix-neuvième siècle, on a vu des *clercs*, des doctes du temps, souffler, exciter le feu d'une jeunesse en délire, pour la porter à se saisir de la puissance législa-

tive. Et un autre point de ressemblance, c'est que tout à côté des excitateurs qui poussaient les écoliers du dix-neuvième siècle à la délivrance de la Charte (car il me semble que c'était le cri de la croisade, du moins chez nous), il y avait des marchands, tels que Ferreus et Porcus, qui se tenaient tout prêts à les vendre au premier sultan qui aurait voulu les payer; ainsi que cela avait déjà été fait, il n'y avait pas très-long-temps. Et la preuve qu'on ne les calomnie pas ici, c'est que plusieurs d'entre eux viennent de se vendre eux-mêmes, corps et âme, non pas même à un sultan, mais à un pacha de sultan, et combattent pour le plus absurde et le plus féroce des despotismes, contre la seule insurrection légitime qu'aient vue nos âges *.

* C'est par une affligeante confusion, que des gens, dont il est impossible de ne pas estimer le caractère et les principes, s'obstinent à voir, du même œil, la cause des Grecs et celle des révolutionnaires chez les nations de l'occident de l'Europe; tandis qu'il n'y a aucune parité dans les rapports des uns et des autres avec leurs gouvernemens respectifs. Pour spécifier cette thèse, et parler de ce qui est le plus près de nous, comparons la situation de la France avec celle de la Grèce. Nous avions une monarchie de treize siècles, toujours française, phénomène unique dans l'histoire des peuples. A la tête de la nation, était une dynastie sortie du milieu d'elle, et déjà illustre, avant d'arriver au trône. Elle l'occupait depuis huit siècles, et avec une telle gloire, que jamais les fastes d'une famille de rois n'offrirent rien de pareil. En France, tout était français : l'habitant du Roussillon, réuni depuis le traité des Pyrénées, avait les mêmes droits que l'habitant du Languedoc, réuni au treizième siècle; le Flamand, reconquis par Louis XIV, était aussi Français que le Picard, qui n'avait jamais été déjoint de la monarchie. Sur une population de vingt-huit millions d'habitans, il y avait à peine un quinzième qui ne professât pas la religion de l'état, et ces dissidens jouissaient d'une telle tolérance et liberté, depuis plus d'un demi siècle, qu'aujourd'hui une condition pareille à la leur est l'objet des inutiles vœux des catholiques d'Angleterre, ce pays qui a tant de prétention à la liberté, à la justice et, je crois, même à la sagesse. Et cependant les catholiques forment le tiers au moins de la population

La seconde réflexion importante que fait naître l'événement de la croisade des enfans est celle-ci :

Depuis un siècle bientôt, la mode se soutient de crier contre le fanatisme des prêtres et la tyrannie des nobles, pendant tous les siècles qui ont précédé la révolution. On leur attribue tous les maux qui ont affligé l'humanité, durant cette longue période. Je suis loin de penser que jamais un zèle trop ardent n'ait porté les clercs de ces temps à brûler ce qu'ils ne devaient qu'éclairer; qu'il n'y ait jamais eu de Raoul Barbe-Bleue qui, dans son donjon, traitât cruellement sa femme, ses serviteurs, et en sortît

---

du royaume-uni ; et à cause des sectes qui attaquent et minent sans cesse la religion anglicane, les catholiques ne sont pas très-loin d'égaler en nombre la religion exclusivement nationale.

Ceux-là ont donc commis un parricide contre la patrie en France, qui ont voulu la faire divorcer d'un roi, héritier de huit siècles de gloire ; qui ont violemment renversé le plus doux des gouvernemens, lorsque le souverain lui-même les appelait à la réforme des abus (et dans quelle institution humaine n'y en a-t-il pas?), et enfin ont terminé leur monstrueuse tragédie, par la plus épouvantable catastrophe.

La situation des Grecs sous le joug des Ottomans a-t-elle rien qui puisse ressembler à celle des Français, sous la paternelle administration qui les régissait à la fin du siècle dernier? Depuis plus de trois siècles et demi qu'ils sont tombés sous le cimeterre turc, rien ne les a rapprochés de leurs farouches vainqueurs. Ils n'ont ni la même langue, ni la même religion, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes droits ; ils sont toujours peuple esclave d'un peuple de maîtres, aussi étrangers pour eux que le jour de la conquête : il n'y a jamais eu de pacte entre eux. Leur faire un crime de vouloir se reconstituer en nation libre et indépendante, est aussi injuste qu'il l'eût été jadis de reprocher aux chrétiens d'Espagne de reconquérir leur liberté contre les Maures : cependant ceux-ci ont possédé quelques provinces de la péninsule pendant sept siècles. Charles-Martel aussi aurait donc eu tort de chasser les Sarrasins de Narbonne, d'Avignon et autres villes du midi, où ils avaient prescription?

parfois, pour mettre les passans à contribution et ravager les terres de ses voisins*.

Mais il semble qu'il n'y ait eu de fautes ou de crimes que dans ces deux classes de la société. Qu'on me dise donc, si jamais il y eut de forfait plus monstrueux que celui de prendre les enfans de ses compatriotes, des hommes de sa religion, pour les vendre aux ennemis de son pays et de sa foi!

Quand on se rappelle l'exaltation religieuse qui dominait alors, on juge combien était grande la scélératesse des hommes qui, par cupidité, livraient de jeunes chrétiens à des mahométans qui les forçaient à changer de religion ou les maintenaient dans le plus dur esclavage. Voilà pourtant de quoi le commerce se rendait alors coupable. Et ce n'était pas seulement Porcus et Ferreus qui se livraient à cet infâme négoce; il paraît que cette traite des blancs se faisait assez régulièrement. Dans la même note que j'ai citée plus haut, on voit que Luitprand accuse les habitans de Verdun de mutiler des jeunes garçons pour les vendre aux Arabes d'Espagne, qui les faisaient servir à la garde des femmes, dans leurs sérails. Ces petites inventions de la paisible industrie ne valent-elles pas bien les brutalités et les pillages des gens à créneaux? Eh! qui donc, depuis trois siècles,

---

* Dans tous les temps et dans tous les pays, on a abusé de son pouvoir. Nous avons vu, de nos jours, la puissance illimitée entre les mains de gens qui ne sortaient point de châteaux crénelés, et qui pourtant en ont fait un si terrible usage, qu'après avoir exterminé, autour d'eux, tout ce qui leur faisait ombrage ou qui était bon à dépouiller, ils se sont mangé les uns les autres, jusqu'à ce que, du milieu de cette sanglante anarchie, il soit sorti un homme fort supérieur à ses compagnons, qui a jeté hors des frontières cette agitation destructive, a doré sur tranche quinze années de l'histoire de notre révolution, mais enfin, après d'épouvantables calamités, amenées par le délire de son orgueil, nous a laissés à la merci de tous les peuples de l'Europe, qu'il avait provoqués et souvent humiliés.

va chercher en Afrique des esclaves, pour les transporter en Amérique, si ce n'est l'industrieux commerce? Aujourd'hui même, que presque tous les gouvernemens de l'Europe défendent cet horrible trafic; qui brave les lois de son pays? Qui organise les faux sermens, pour se soustraire à leur sévérité? Qui jette, au besoin, à la mer des cargaisons humaines? si ce n'est le commerce? Et, bien plus près de nous, lorsque toute âme généreuse faisait des vœux pour voir, en Grèce, la religion chrétienne, hors de laquelle il n'y a point de liberté ni de civilisation, triompher du despotisme et de la barbarie; qui suivait les bandes dévastatrices des farouches mahométans, un instant victorieux, pour acheter les dépouilles des généreux défenseurs de la patrie des arts et des sciences? N'était-ce pas l'âpre spéculation?

Que si l'on allait conclure de ce que je viens de dire que je veux déprécier le commerce et l'industrie, je répondrais : « Non, et cent fois non. Personne n'est plus persuadé que moi de la puissance, de la force, de l'éclat qu'ils procurent aux pays où ils sont encouragés. Et si on doutait de la sincérité de cette déclaration, je dirais : Voyez à quel état de puissance et de richesse le commerce et l'industrie ont porté la Hollande, ce pays où la terre, l'eau, et l'air sont mauvais, et qui pourtant est le plus peuplé, et fut long-temps le plus riche du monde, jusqu'à ce que l'Angleterre lui disputât cet avantage qu'elle doit aux mêmes causes. En opposition à cela, jetez les yeux sur l'Espagne, si favorisée par le sol et par le climat, mais qui languit pauvre de population et dénuée de richesses, pour avoir méconnu les véritables sources de la force et de la prospérité des nations, l'agriculture, l'industrie et le commerce.

Jamais donc on ne pourra raisonnablement m'imputer l'absurde pensée d'avoir voulu dénigrer de si importantes et si utiles professions; mais je voudrais que ceux qui les exaltent exclusivement en connussent mieux l'histoire et ne les crussent pas toutes blanches des fautes et des crimes que l'on rejette si libéralement sur d'autres classes non moins indispensables de l'ordre social, surtout dans une monarchie. Or, après treize siècles

de monarchie, il faut rester monarchie, ou s'en aller en lambeaux, au profit des voisins.

(25) Page 300. *Thessalonique.* J'ai mille excuses à faire à mes lecteurs de les avoir laissé aller si loin, sans avertir ceux qui n'y prenaient garde, de la méprise du vieux romancier; mais je le voyais si fort en train de conter, que je n'ai pas eu le courage de l'interrompre : on sait le mal que cela fait à un bavard. A présent qu'il est au bout de son récit, ou peu s'en faut, je dois à la vérité de déclarer que Démétrius, fils du grand Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique, ne régna jamais qu'*in partibus* dans cette ville et ce royaume, qui avait été le partage de son père, à l'époque de la prise de Constantinople et de la conquête de l'empire d'Orient par les Latins. Guillaume VI, marquis de Montferrat, fils aîné de Boniface III, et le pape, firent de vains efforts pour établir Démétrius, son second fils, dans cette partie orientale de son héritage. Des rivaux trop puissans et des circonstances trop défavorables s'y opposèrent. Démétrius, prince d'ailleurs assez médiocre, vécut et mourut en Italie, sans laisser d'enfans de sa femme, qui se nommait en effet Béatrix Dauphine, pour être de la famille des Dauphins de Viennois. La mort même de Démétrius précéda l'époque à laquelle doit appartenir la période principale des aventures de la princesse de Mingrélie : car il mourut en 1230. J'ai donc eu très-fort raison de prévenir mes lecteurs qu'on trouverait de grandes fautes et de grandes inexactitudes, dans le roman que je leur offrais. Toutefois, il ne faudrait pas conclure, de ce nouvel anachronisme de mon vieux romancier, que l'histoire de la princesse de Mingrélie soit fausse; car elle porte, dans tout le reste, un tel caractère de vérité, qu'à moins de faire profession d'un pyrrhonisme obstiné, on doit y croire. Ce n'est pas sans raison que je me suis servi, au commencement de cette note, de l'expression modérée de *méprise*. Je soupçonne en effet que toute la faute de l'auteur original du roman que je traduis aura été de transporter à Thessalonique des événemens qui ont appartenu à Corinthe, ou

régnait Geoffroi de Ville-Hardouin, neveu et successeur du maréchal de Champagne et de Romanie, duquel on a les mémoires. Car le tableau que fait le romancier de la cour de Thessalonique s'appliquerait parfaitement ou à la capitale de l'Achaïe ou même à Athènes, dont était maître Oton de La Roche, avec le titre de duc. Toutes ces nouvelles principautés de l'Orient présentaient ce bizarre mélange des diverses langues de l'Europe, et des mœurs de l'Occident transportées éphémèrement en Grèce et en Asie. Quant à la ville d'Argos, elle changea si souvent de maître alors, que je ne saurais suppléer au silence du romancier sur le nom de l'heureux prince que l'hymen unit à la belle Gisnasca Maria, ou Zoraïde, ou Esclaramonde.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'illustre maison Cornaro de Venise a long-temps possédé cette principauté ou seigneurie, que la veuve de Pierre Cornaro, le dernier de cette famille, vendit en 1383 à la république de Venise.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que le vieil auteur a voulu rendre le prince d'Argos et sa petite cour un peu ridicules; il a chargé le tableau. Par une de ces inconséquences malheureusement si communes à l'esprit humain, pendant que l'on attribuait alors le plus grand mérite à toutes ces expéditions d'outre-mer, à peine les croisés étaient-ils établis dans l'Orient, qu'on les méprisait, on appelait leurs enfans poulains, en jetant du ridicule sur eux. Cela pouvait bien venir de ce que les chrétiens d'Europe établis dans le pays, par les premières croisades ne secondèrent pas toujours très-franchement les nouveaux arrivans, les prétentions et les désordres de ceux-ci les rendant toujours fort incommodes et même redoutables à leurs amis. Cette époque de l'enthousiasme ne fut pas celle de la discipline militaire ni de la bonne police. Le régime du temps ne s'y prêtait point. Vingt mille hommes de troupes d'Europe qui porteraient aujourd'hui en Syrie la discipline que le libérateur de l'Espagne a fait observer à l'armée sous ses ordres, dans la péninsule, et qui lui a valu l'admiration du monde entier, suffiraient pour soumettre ce pays-là, le rendre à la civilisation, et procurer une

gloire éternelle et les plus grands avantages à la nation qui aurait exécuté cette entreprise.

Quant au port et à la ville de Nauplie, où la princesse de Mingrélie fit naufrage, c'est ce que nos géographes appellent aujourd'hui Napoli de Romanie; mais les Orientaux nomment cette ville Nauplia ou Anaplia. Dans les derniers bulletins sur l'insurrection de la Grèce, elle est appelée Nauplia. Il paraît que ce nom était le plus usité dans le moyen âge.

Le goulet du port de Napoli de Romanie est en effet très-étroit.

(26) Page 302. *Un château important.* On a déjà vu plusieurs fois qu'il est question de châteaux en Espagne. Quelques personnes croiront que c'est un contre-sens, parce qu'il n'y a pas aujourd'hui, dans la Péninsule, de châteaux à la manière de ceux de France, c'est-à-dire de belles maisons de campagne entourées de jardins, de parcs, et autres agrémens champêtres, et détachés autant que possible des villes et des bourgs. Mais de ce qu'il n'y a pas, au-delà des Pyrénées, d'habitation de ce genre-là, il ne faut pas en conclure qu'il n'y ait jamais eu de châteaux dans la presqu'île Ibérique: mais ils tenaient aux villes, aux bourgs, aux bourgades, et en formaient la citadelle, le fort.

Il en a été de même long-temps en France, et on en voit encore des milliers d'exemples. Ce n'est que lorsque la sûreté particulière a pu se reposer, chez nous, sur la vigilance de la force publique, qu'on a songé, en France et en d'autres pays, à isoler ses habitations, pour disposer plus librement du terrain environnant. Mais en Espagne, où le défaut de grands chemins et d'institutions protectrices de la sûreté particulière, rendraient l'isolement des habitations des riches trop dangereux, il a fallu rester enveloppé dans les villes et bourgs, ou au moins collé à leurs murs. Le proverbe de *château en Espagne*, pour exprimer une chose vaine, ne doit donc pas son origine à ce qu'il n'y a pas à présent, en Espagne, de châteaux; j'ai fait voir plus haut, que ce proverbe remonte à une époque où il y avait

beaucoup de châteaux dans l'Espagne, mais tels que je l'ai expliqué, de véritables châteaux forts, *castella*. On n'ouvre pas une page des révolutions d'Espagne, sans voir des attaques de châteaux.

(27) Page 304. *La remplacer près de vous.* Ce que le romancier indique ici de la passion violente de Jacques d'Arragon pour les femmes, est très-conforme à ce qu'en dit l'histoire. Ce prince, grand exterminateur des ennemis de la foi, n'était pas très-observateur des devoirs qu'elle prescrit. Aussi s'attira-t-il, comme il a déjà été dit plus haut, de violentes disputes avec les papes, à cause de ses scandaleux désordres.

(28) Page 310. *Rutebeuf.* Ce poète, qui fut en effet très-protégé par Alphonse, ce qui ne l'empêcha pas de mourir pauvre, parce qu'il était fort désordonné, a laissé des contes et fabliaux où la religion et les mœurs ne sont guère ménagées (en cela il ressemble beaucoup à ses confrères de cette époque). Mais, parmi ses ouvrages, on en trouve un qui a cela de remarquable qu'il présente un essai informe de pièce dramatique. Ce sont des scènes entre plusieurs personnages, une action et un dénouement. Son *jeu*, c'est ainsi qu'il appelle sa pièce, parce qu'elle était *jouée* par des jongleurs, c'est-à-dire des joueurs, a pour titre *le miracle de Théophile*. Ses personnages sont la sainte Vierge, l'évêque de Sicile, Théophile, sénéchal du dernier évêque, trois officiers de l'évêque, Salatin, magicien, Satan. On voit que cette ébauche de pièce dramatique est fort antérieure aux *mystères* que l'on regarde communément comme les premiers essais dans ce genre; puisqu'on attribue l'invention de ceux-ci aux Confrères de la Passion qui débutèrent en 1402.

On a encore de Rutebeuf un autre fabliau curieux : c'est un dialogue entre un *croisé* et un *non croisé*, dans lequel on voit que, bien que l'enthousiasme pour les croisades subsistât encore avec force en Europe, il y avait pourtant des gens qui les jugeaient sévèrement. Au reste, comme Rutebeuf est, en général, un frondeur des opinions prévalantes, son autorité ne serait pas

de grand poids, si on ne savait les efforts que la sage reine Blanche et l'évêque de Paris employèrent pour détourner saint Louis de sa première croisade.

Toutefois, le poète, dans son dialogue, fait céder celui de ses chevaliers qui est opposant aux croisades. Mais il est évident qu'il y a plus de finesse que de bonne foi dans cette concession.

(29) Page 311. *Thouars.* Cette belle seigneurie appartenait alors, sous le nom de vicomté, à une famille puissante et ancienne, qui en portait le nom. Louis, vicomte de Thouars, fut le dernier de cette famille. Sa fille Isabeau porta son héritage dans la maison d'Amboise, vers le milieu du quatorzième siècle. En 1446, Marguerite, fille et héritière de Louis d'Amboise, porta la seigneurie de Thouars dans la maison qui la possédait au moment des grandes spoliations.

(30) Page 312. *La noble Adèle, fille du comte de Bretagne.* J'ai eu la curiosité de m'assurer si cette petite circonstance, assez indifférente en elle-même, était exacte, afin de préjuger sur le reste. Voici ce que j'ai trouvé dans le *Gallia Christiana*, répondant à l'époque dont il s'agit : *Adelidis Deo sacratu eccle-siæ Fontis-Ebraldi abatissa ; comitis Britanniæ filiâ.... habi-tum nostræ religionis suscepit ac plurimis annis, tam in prio-ratu quàm in abbatiâ sagaciter ac bene rexit, etc.*

On sait assez que cette célèbre abbaye fut fondée vers 1100, sous le règne de Philippe 1^er^, par Robert d'Arbrissel. Elle prit un accroissement si rapide qu'on y vit bientôt des plus grandes dames pour abbesses. Elle était sous la règle de saint Benoît.

(31) Page 316. *Henry II, roi d'Angleterre, et Aliénor, duchesse de Guyenne.* Alphonse IX, surnommé le Bon et le Noble, roi de Castille, épousa Eléonore d'Angleterre, fille de Henry d'Anjou, roi d'Angleterre, et d'Aliénor de Guyenne, et il en eut, entre autres enfans, Blanche, mère de saint Louis.

Henry et Aliénor furent en effet enterrés à Fontevrault. Le

Père de Montfaucon, dans ses *Antiquités Françaises*, donne les dessins de leurs tombeaux.

(32) Page 318. *Mon abbaye de Maubuisson.* Les fondemens de l'abbaye de Maubuisson, près Pontoise, furent jetés en 1236, par Blanche de Castille, reine de France. En 1240, il y fut transporté des religieuses de l'ordre de Citeaux, tirées d'un monastère de saint Antoine à Paris, auxquelles Blanche donna pour première abbesse une dame nommée Guillaume (Willelma). Ce nom alors, ainsi que celui de Philippe et d'Auguste, se donnait aux femmes comme aux hommes : aujourd'hui il faudrait dire Guillemète, Guillelmine, ou Wilhelmine. La reine Blanche fut enterrée à Maubuisson en 1252, l'abbesse Guillaume gouvernant encore. Des auteurs la font nièce de Blanche. (*Gallia Christiana*).

Au reste, il ne faut pas s'étonner de voir des étrangers logés à l'abbaye de Maubuisson. Dans tous les couvens fondés par les rois et les princes, il y avait des bâtimens consacrés à recevoir les illustres étrangers. Ils étaient si vastes à Cluny, que toute la cour de saint Louis et celle d'Innocent IV y furent logées en même temps, en 1245*, sans que les moines fussent obligés de se déranger de leurs habitudes.

Saint Louis logeait quelquefois à Maubuisson, puisqu'un auteur presque contemporain, Guillaume Guiart, le fait mourir dans cette abbaye.

Dans la plupart de ces grandes abbayes, les abbesses jouissaient de beaucoup de liberté : non seulement elles recevaient les étrangers chez elles, mais elles voyageaient pour l'administration de leurs biens.

M. l'abbé de La Rue rapporte qu'Odon Rigaud, archevêque de Rouen, dans le procès-verbal de sa visite à l'abbaye de Sainte-Trinité à Caen, dit qu'il ne trouva point l'abbesse Jeanne de Saint-Célerin, parce qu'elle était allée visiter les biens que sa maison avait en Angleterre.

---

* L'année précédente, Louis avait logé, avec toute sa cour et les princes, ses frères, à Citeaux.

J'ajouterai ici à l'appui de ce que j'ai dit plus haut, qu'en 1450, Charles VII logea à cette abbaye des dames de Sainte-Trinité, pendant qu'il faisait le siége de Caen.

(33) Page 338. *Le Roi tomba malade à Pontoise.* Il y a ici une petite discordance entre le romancier et les historiens. Ces derniers fixent la maladie de saint Louis au commencement de 1244, et d'après la succession des événemens établis dans le roman, cette maladie doit appartenir au commencement de 1243 (ici il faut se souvenir qu'alors l'année commençait à Pâques). Au reste, je n'oserais pas prononcer bien absolument contre le romancier en faveur des historiens, puisque ceux-ci peuvent bien s'être trompés sur la date, comme l'un d'entre eux, au moins, et peut-être deux se sont trompés sur le lieu de la maladie. Joinville le fixe à Paris, Guillaume de Nangis à Pontoise, Guillaume Guiart à l'abbaye de Maubuisson même. (On sait que cette abbaye était tout près de Pontoise). Au reste, ils s'accordent sur la désolation que témoignèrent à cette occasion les Français de toutes les classes. Les églises étaient pleines de fidèles qui ne cessaient d'implorer le ciel pour la conservation d'un monarque chéri, *prince de paix et de justice.* Les chemins étaient couverts de processions d'où partaient les mêmes prières.

Voici comme Joinville raconte le premier signe de sa guérison : « Et tantôt, sur le discors d'icelles dames, (c'étaient des dames qui gardaient le roi, dont l'une, le croyant mort, voulut lui couvrir le visage, ce que l'autre l'empêcha de faire), Notre Seigneur touché des larmes, des aumônes, des prières, des soupirs et gémissemens d'un peuple éploré, ouvra (opéra) en lui et lui donna la parole. »

(34) Page 345. *Vivonne.* Petite ville de Poitou qui a donné son nom à une famille considérable, mais autre que celle du maréchal de ce nom, vainqueur de Ruyter, non moins célèbre par son esprit que par son courage et ses talens militaires.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME VOLUME.

TABLEAU

DES

MŒURS FRANÇAISES

AUX TEMPS DE LA CHEVALERIE;

TIRÉ DU ROMAN

De sire Raoul et de la belle Emmeline,

Mis en français moderne, et accompagné de Notes sur les guerres générales et privées; sur les rapports des grands vassaux avec le roi et avec leurs vassaux inférieurs; sur le ban et l'arrière-ban; sur l'oriflamme, les bannières, les cris d'armes, les rois et les hérauts d'armes, etc.; sur les combats à outrance, judiciaires et autres; sur les tournois, les joutes, les pas d'armes, etc.; sur les fraternités d'armes et les adoptions; sur les chevaliers, les écuyers, les damoiseaux, les pages, etc.; sur les trouvères et les troubadours, les ménestrels et les jongleurs; sur la langue d'oyl et la langue d'oc; sur les chasses et les repas, etc., etc.; toutes extraites des auteurs les plus accrédités.

PAR

L. C. P. D. V.

Vol 4

Tome Quatrième.

PARIS,

ADRIEN ÉGRON,

IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

RUE DES NOYERS, N° 37.

1825.

TABLEAU

DES

MŒURS FRANÇAISES

AUX TEMPS DE LA CHEVALERIE.

Les conférences qui se tenaient, comme il a été dit plus haut, chez le sire de Pons, pour régler les derniers arrangemens de la trève, avaient retenu dans son château ou dans sa ville, un assez grand nombre de seigneurs de la Saintonge et même de la Guienne qui désiraient en apprendre l'issue, avant de retourner chez eux. La modération du roi de France n'ayant amené, pour la plupart des vaincus, d'autre résultat que de les faire passer de la domination d'un prince faible et gouverné par des courtisans ambitieux, sous le sceptre d'un monarque juste et qui ne se dirigeait que par les plus sages conseils; c'était très-franchement qu'ils se réjouissaient de la paix; et Renaud, qui était riche et magnifique, faisait les honneurs de son château, avec toute la noblesse d'un des plus *larges* seigneurs de son temps.

Le chevalier Raoul, dans son amour et son admiration pour le roi de France, voyait avec contentement les bonnes dispositions des nouveaux vassaux de ce monarque; mais ses peines particulières ne lui permettaient de prendre une part active à aucun plaisir bruyant. Car si la nouvelle de l'existence de la dame de Tonnay et de sa fille avait

soulagé son cœur d'un poids sous lequel il allait incessamment succomber, après qu'il eut loué Dieu avec toute l'effusion de la reconnaissance d'avoir sauvé ces vertueuses dames, et qu'il se fut vivement réjoui avec ses amis de leur délivrance; un retour sur lui-même le fit retomber peu à peu dans l'inquiétude et la tristesse. La belle Ermeline daignerait-elle accepter l'hommage de son cœur? Sire Geoffroi son frère et Hélissente voudraient-ils de l'alliance d'un chevalier inconnu? Tourmenté par ces pensées, Raoul se disposait à retourner à la recherche du roi de Navarre, pour en obtenir le secret de son origine, aussitôt qu'il se sentirait la force d'entreprendre ce voyage. En attendant, il était fort tranquille spectateur des soins et des frais du sire de Pons pour ses hôtes, lorsqu'un jour on annonça l'arrivée de la dame de Castelmoron, sœur de Renaud, et cousine, par feu son mari, du sire d'Albret. Cette dame ne venait point attirée par la foule; mais elle voulait voir son frère et la douairière de Pons sa mère, qu'elle aimait tendrement l'un et l'autre. Elle ne comptait passer que deux jours avec eux, et se proposait de se rendre ensuite au château de Cônac sur la Gironde, qui lui appartenait, et dont les événemens de la guerre l'avaient tenue éloignée, pendant tout l'été.

Raoul, qui depuis quelques jours avait quitté sa chambre et suivait à peu près le train général de la maison, descendit, selon l'usage, dans le salon, au moment où l'on s'y réunissait pour passer ensuite dans la salle à manger. Le sire de Pons alla au-devant de lui et le conduisit à sa sœur pour le lui présenter. Mais au moment où le jeune chevalier et la dame de Castelmoron se virent, on remarqua chez eux une égale surprise accompagnée d'un air de satisfaction et d'estime réciproque. Raoul fléchit un genou; et, prenant la main de la dame de Castelmo-

ron, il la baisa avec l'expression du respect et de la plus vive reconnaissance. Renaud, étonné à son tour de ce qu'il voyait, demanda au chevalier d'où il connaissait sa sœur. Raoul répondit : « Je n'ai vu madame qu'une fois, mais dans une circonstance qui ne me permet pas d'en perdre le souvenir. Je l'ai connue par un bienfait, et je me trouve heureux de lui en témoigner de nouveau ma reconnaissance, et surtout chez vous. — Sire chevalier, interrompit la dame de Castelmoron, lorsque je me suis acquittée d'un devoir bien facile à remplir et indispensable envers quelqu'un que je voyais souffrant, je ne savais pas que je recevais chez moi un héros aussi distingué que s'est montré sire Raoul, mais ce seul instant d'entrevue fut suffisant pour me faire concevoir de vous une très-haute opinion. »

La sœur de Renaud de Pons se trouvait être cette dame qui avait fait relever et avait recueilli chez elle le chevalier Raoul, lorqu'il s'était évanoui dans une église de Bordeaux, en sortant de son entretien avec Béatrix, ainsi qu'on peut s'en souvenir.

Cette circonstance jeta un grand intérêt sur la journée. On demanda à sire Raoul le récit de son aventure de l'église. Il la raconta avec complaisance, mais n'attribuant sa défaillance qu'à la grande chaleur du jour qui l'avait empêché de prendre aucune nourriture; sans parler des peines plus pesantes qui l'avaient accablé.

Le sire de Pons voulut que sa sœur fût assise, à souper, entre le sire d'Albret et le chevalier Raoul. La dame de Castelmoron était une fort belle femme d'environ quarante ans. Elle était habituellement un peu pâle; mais quand quelque agitation ou toute autre cause ramenait un peu d'incarnat sur ses joues, elle était à l'instant reportée à vingt-cinq ans; et il était impossible de voir

une figure qui réunît plus de noblesse, de douceur et d'agrément que la sienne. Quelques personnes furent frappées, pendant le repas, de la singulière ressemblance qu'elles remarquèrent entre elle et le chevalier Raoul. Le sire d'Albret fut de ce nombre, et il ne put s'en taire, après le souper. S'approchant donc de la dame de Castelmoron, il lui dit : « Ma cousine, quoiqu'en général on n'aime pas les comparaisons où l'on est intéressé et les ressemblances d'autrui avec soi-même, le chevalier Raoul est si beau que je crois pouvoir vous dire, sans vous offenser, qu'il vous ressemble autant qu'un homme puisse ressembler à une femme. La dame de Castelmoron fut d'abord un peu troublée de cette apostrophe; mais, se remettant bientôt, elle répondit : « En vérité, loin de m'en offenser, mon cousin, c'est faire un très-joli compliment à une femme de mon âge que de trouver qu'elle ressemble à un chevalier aussi beau et aussi jeune que sire Raoul ; et c'est lui qui aurait le droit de se plaindre de ce qu'on le compare à une vieille femme. Je vous prie de lui épargner cette mortification ; il m'en voudrait peut-être, toute innocente que je sois de votre galanterie. »

Néanmoins ce compliment fut cause que la dame de Castelmoron observa beaucoup le chevalier Raoul, pendant le reste de la journée ; et c'était toujours avec un intérêt croissant. Le son de sa voix surtout, qui l'avait singulièrement frappée à leur première entrevue à Bordeaux, lui causait une impression indéfinissable. La nuit, en dormant, elle crut entendre cette voix qui implorait son secours, et voir le chevalier Raoul encore une fois évanoui, à ses pieds, comme dans l'église de Bordeaux. Troublée par ce rêve, elle se réveilla toute en pleurs, et ne put fermer l'œil du reste de la nuit. Quand le jour fut venu, elle envoya prier son frère de passer

chez elle, dès qu'il serait levé. « Renaud, lui dit-elle, lorsqu'elle le vit, apprenez-moi quel est ce chevalier Raoul. Je l'ai vu par hasard avant vous; mais je ne sais rien de sa famille. Que pouvez-vous m'en dire?—Rien, répondit le sire de Pons; si ce n'est que je le tiens pour un des plus braves et des plus généreux guerriers de l'armée française. Le roi Louis et la reine Blanche paraissaient en faire le plus grand cas. On le dit porteur de très-beaux diplômes; mais il convient lui-même qu'il est à la recherche de son origine. — Mon Dieu! Renaud, reprit la dame de Castelmoron, vous augmentez, par ce que vous me dites là, le trouble où m'a jetée la vue, et surtout le son de voix de ce jeune étranger. Je suis dans une émotion extrême. Le peu de temps que j'ai dormi cette nuit, j'y ai rêvé, et, le reste du temps, je n'ai pensé qu'à cela. Tâchez, je vous en prie, de savoir, le plus adroitement possible, s'il n'a pas, sur le bras gauche, près de l'épaule, une petite croix bleue, tracée sur la peau, d'une manière ineffaçable. Oh! mon Dieu, si mes pressentimens se vérifiaient, je ne sais si je résisterais à mon bonheur! Mais je sens que je souffrirai cruellement, s'il me faut renoncer à la pensée qui m'occupe toute entière. — Quoi! ma sœur! est-ce que vous soupçonneriez? — Je ne sais, mon frère; mais, je vous en conjure, éclaircissez ce doute. » Le sire de Pons, après y avoir réfléchi un instant, dit à la dame de Castelmoron qu'il allait s'en occuper, et qu'il espérait réussir. Il rentra donc dans sa chambre, et fit appeler son chirurgien. « Maître Perrin, lui dit-il, il faut que tu ailles de suite chez le chevalier Raoul, lui dire que tu as oublié, hier soir, de lui ordonner de prendre un bain aujourd'hui, et que tu veux lui faire une friction toi-même, pour fortifier sa poitrine. J'ai ordonné qu'on chauffât les étuves (1) pour plusieurs étrangers

qui arrivent ; ainsi tu trouveras toujours une cuve de prête. Pendant que tu frotteras la poitrine et le dos du chevalier, tu examineras bien son bras gauche, vers l'épaule, pour voir si tu y découvres une petite croix bleue, tracée sur la peau. Tu viendras me dire de suite ce qui en en est, sans en parler à aucune autre personne. » Maître Perrin se hâta de remplir les ordres du sire de Pons. Il trouva le chevalier Raoul prêt à sortir, mais il l'arrêta, en lui disant : « Sire chevalier, il faut absolument que vous preniez un bain, ce matin. J'ai une friction merveilleuse que je veux vous administrer moi-même, au moment où vous en sortirez : vous m'en direz des nouvelles. » Raoul se laissa persuader, plus par complaisance que par confiance. Maître Perrin le frotta avec un mélange de savon, de vin et de menthe, en donnant à sa composition un nom inintelligible. Quoi qu'il en soit, le chevalier s'en trouva merveilleusement soulagé, et, de plus, maître Perrin fit sa commission, et découvrit en effet la marque qu'on lui avait indiquée. Il courut en donner avis au sire de Pons, qui lui renouvela l'ordre du secret, et s'en fut en toute hâte chez la dame de Castelmoron, qui l'attendait avec une extrême impatience. Elle faillit à s'évanouir d'émotion, à la nouvelle que lui apportait son frère ; cependant, soutenue et raffermie par Renaud, elle lui dit : « Ce n'est point encore assez de cet indice, pour une affaire si importante ; envoyez, je vous prie, sans perdre un moment, à Cônac, demander mon brave écuyer Jehan de la Trigalle ; qu'on lui dise, de ma part, qu'il se rende de suite ici. Pour moi, je ne paraîtrai point que cette affaire ne soit éclaircie. Vous direz à la société que je suis indisposée, et vous ne tromperez personne : car si l'état d'agitation où je suis se continuait, je n'y résisterais pas.

Le sire de Pons fit partir sur-le-champ le plus leste de ses pages, sur le meilleur de ses coursiers, avec l'ordre de se rendre, sans aucun retard, au château de Cônac, et d'en ramener Jehan de la Trigalle, sur l'invitation très-pressante de la dame de Castelmoron.

Cependant Renaud ne cessa, de ce moment, d'examiner le chevalier Raoul avec la plus vive curiosité, et de lui faire, le plus discrètement possible, un grand nombre de questions sur ses voyages et les divers événemens de sa vie. Le chevalier, qui n'avait rien à cacher de ses actions, lui répondait avec toute la complaisance possible, ne prenant d'autre soin que d'affaiblir ce qui eût été trop à sa louange. Renaud désirait et espérait de plus en plus, à chaque instant, de voir confirmer les soupçons qu'avait conçus sa sœur.

Le page avait fait si bonne diligence et avait si à propos trouvé Jehan de la Trigalle, que le loyal écuyer put arriver à cinq heures (2), au moment où l'on servait le souper.

Le sire de Pons demanda aux chevaliers et aux dames la permission de les faire souper avec un écuyer (3); il fit placer Jehan de la Trigalle vis à-vis sire Raoul, après l'avoir prévenu de bien examiner ce jeune chevalier; à quoi le bon écuyer ne manqua pas. Après le souper il s'approcha du sire de Pons et lui dit: « Par Saint-Eutrope, monseigneur (c'était son jurement) ce beau chevalier ressemble bien à madame de Castelmoron. Du reste je ne le reconnais pas; et si je l'ai vu, il y a longtemps et il n'était pas si grand que cela. Mais lui-même me reconnaît-il? ce serait plus facile, car je n'ai sûrement pas grandi, depuis qu'il est né. » Renaud alors, allant vers sire Raoul, lui demanda s'il avait reconnu le gros et grand écuyer qui était devant lui, à table. Le

chevalier lui dit que non, mais que ses traits pourtant ne lui étaient pas absolument étrangers. Comme il disait cela, Jehan de la Trigalle qui n'avait cessé de regarder Raoul, crut enfin l'avoir reconnu, et s'approchant, il dit au sire de Pons, avec un trouble visible : « Monseigneur, si je ne me trompe, j'ai conduit ce gentil chevalier en Champagne, lorsqu'il n'avait encore que quatre ans ; j'ai été le voir depuis, il y a une douzaine d'années, quand il allait partir pour Constantinople, avec un brave seigneur champenois. » Alors Raoul l'interrompant lui dit : « Ah ! sire écuyer, pardonnez-moi d'avoir été le dernier à vous reconnaître, vous êtes le brave Jehan de Poil-Bourru. C'est vous qui m'avez apporté de jolies armes et une bourse pleine d'argent, sans compter ce que vous avez remis au seigneur qui devait m'emmener avec lui. Vous n'avez jamais voulu me dire qui m'envoyait tout cela. »

Alors le sire de Pons voyant que la scène allait s'attendrir, emmena Raoul et Jehan, dans une chambre voisine, où ils s'embrassèrent avec une vive émotion. Puis Renaud demanda à Jehan de la Trigalle, d'où venait ce singulier surnom qu'il ne lui connaissait pas. — C'est que je l'avais pris en Champagne, par prudence, répondit-il : vous en saurez la cause bientôt. Le sire de Pons se retint encore un instant de dévoiler au jeune chevalier sa pensée sur les rapports qui les unissaient. Mais le bon écuyer ayant dit à Raoul : « Beau chevalier, pour une plus grande sûreté, apprenez-moi si vous n'avez pas sur le bras gauche une petite croix bleue, et le chevalier ayant dit qu'oui ; le sire de Pons ne pouvant plus résister à son émotion, jeta ses bras autour du cou de Raoul et lui dit en pleurant de joie : — Ah ! cher Raoul, vous ne savez pas le bonheur que vous apportez dans cette maison ! Vous êtes mon neveu ! Mais je crains que nous ne

fassions mourir de joie votre pauvre mère : c'est elle que vous avez reconnue à son arrivée pour la dame qui vous avait recueilli à Bordeaux. Depuis hier, elle a des soupçons sur vous; c'est elle qui m'a dit de prier ce brave écuyer de venir..... Renaud continuait à parler de sa sœur, lorsqu'il sentit que Raoul qu'il tenait dans ses bras l'entraînait, parce qu'il tombait évanoui. Jehan de la Trigalle qui s'en aperçut en même temps l'aida à retenir le chevalier ; ils le placèrent sur un fauteuil, et le sire de Pons appelant des serviteurs, envoya chercher maître Perrin qui parvint, non sans peine, à rendre au jeune chevalier l'usage de ses sens.

Cet exemple et l'émotion que Renaud avait éprouvée lui-même, lui faisaient cruellement appréhender l'effet qu'allait produire sur sa sœur, la révélation qu'il avait à lui faire. Cependant il était impossible de tarder plus long-temps à lui donner une solution quelconque. Il avait bien défendu qu'on lui parlât de l'arrivée de Jehan de la Trigalle ; mais elle l'attendait, et qu'aurait-on gagné à lui laisser quelques heures d'anxiété de plus? Dans cet embarras, maître Perrin vint à son secours. « Monseigneur, dit-il, voulez-vous me permettre de vous accompagner chez madame de Castelmoron? j'aurais envie de lui tâter le pouls et nous agirons en conséquence de son état. Ils allèrent donc ensemble chez cette dame, en concertant leurs rôles. « Ma sœur, lui dit Renaud, avec l'air le plus calme qu'il put se composer, je viens savoir comment vous vous portez? — Mon cher, comme une femme qui a bien peu dormi la nuit dernière, et qui n'a pas mangé de tout le jour.—De ceci tant mieux, dit maître Perrin; mais permettez-moi, ma noble dame, de vous tâter le pouls. — Il s'agit bien de mon pouls, ici. L'écuyer est-il arrivé? — Ma chère, reprit Renaud, je vous prie

de permettre que maître Perrin vous tâte le pouls; je ne puis rien vous dire, sans cela. » La dame donna son bras au chirurgien. « Je le trouve bien agité, dit Perrin, permettez-moi, Madame, de vous tirer un peu de sang? — Eh! mon Dieu! qu'est-ce que tout cela? dit-elle : vous savez bien, Renaud, la cause de mon agitation. Quelle que soit cette cause, dit le sire de Pons, si maître Perrin juge que vous deviez vous laisser tirer du sang, je vous en conjure, ne vous y refusez pas; vous savez que c'est un homme sage. » La dame de Castelmoron qui était d'une grande douceur, et qui éprouvait en effet une extrême chaleur dans le sang, causée par l'insomnie et les pensées qui l'agitaient, depuis vingt-quatre heures, se soumit à ce qu'on exigeait d'elle. Maître Perrin lui fit une saignée assez abondante; puis il lui fit prendre une potion calmante; après quoi, il dit au sire de Pons : je crois, monseigneur, que vous pouvez, à présent, parler à madame, du seigneur Jehan de la Trigalle. Alors le sire de Pons, embrassant tendrement sa sœur, lui dit : je vous demande pardon de tout l'ennui que je viens de vous faire endurer; mais sans cette précaution la joie que je vais vous causer aurait pu vous être funeste et nous jeter tous dans le deuil. Sire Raoul et le bon écuyer se sont reconnus. La Trigalle a parlé, de lui-même de la croix bleue. Mais, je vous en prie encore, modérez vos transports.... Renaud aurait bien allongé son préambule; mais il s'aperçut que sa sœur ne l'entendait plus; elle était évanouie, et il craignit, un moment, que tous ses soins n'eussent servi qu'à tourmenter inutilement cette tendre mère. Cependant l'accident ne fut pas grave; comme la dame de Castelmoron venait de perdre une assez grande quantité de sang, son cœur ne fut pas suffoqué. On rappela facilement ses esprits. En ouvrant les yeux, elle s'écria : « Eh!

bien, où est-il! qu'il vienne donc! aimez-vous mieux me faire mourir de chagrin que de joie! Maître Perrin, dit alors le sire de Pons, qu'en pensez-vous? — Monseigneur, je vais le chercher; mais que Madame s'attende qu'elle ne le verra, que comme une ombre. Lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, la dame de Castelmoron voulut se lever, pour se jeter dans les bras de son fils; mais Renaud la retint dans son fauteuil. Raoul se précipita à genoux devant elle, et ils s'inondèrent de larmes, sans pouvoir, ni l'un ni l'autre, articuler un seul mot. Avant que la parole leur fût rendue, Raoul, à qui maître Perrin avait fait promettre, sur son honneur, d'être docile à ses avis, fut arraché des bras de sa mère, et la dame de Castelmoron, retenue par son frère. Quelle tyrannie! s'écria-t-elle douloureusement.... Mais pourtant, je suis si heureuse, que je dois tout pardonner. Un moment après, elle entendit venir quelqu'un vers sa chambre; moins observée, elle se leva précipitamment de son fauteuil, et courut à la porte. Mais c'était le vieux chapelain du château qui se rendait près d'elle. La dame de Castelmoron fut si désappointée de cette vue, que quoiqu'elle fût une très-pieuse femme, et respectant les gens d'église, elle ne put s'empêcher de s'écrier: *Maujour*(4) *à vous, vieux prouvaire! je vous ai cuidé* (pensé) *baiser pour mon fils.* Le chapelain qui était un prud'homme et fort grand ami de toute la famille, ne fit que rire de ce dépit. « Madame, lui dit-il, je venais vous faire de grandes *semonces* pour vous exhorter à supporter, avec modération, la joie que le bon Dieu vous *départ* en ce jour. Mais je crois que la surprise que je vous ai causée vous fera plus de bien que toutes mes paroles, en contrariant un peu un bonheur trop vif. Cependant, comme vous êtes une sage et pieuse dame, je vais vous demander

de faire, avec vous, des prières d'action de grâce, pour le retour de votre fils. « Ah! saint homme, dit la dame de Castelmoron, soyez le bien venu; et en même temps elle se jeta à genoux sur un prie-dieu; le chapelain, qui en fit de même, lui récita les plus belles prières qu'il sût, pour le cas qui arrivait. Quand cela fut fini, l'heureuse mère dit : je n'ai jamais remercié Dieu d'aussi bon cœur. Mais, Renaud, faites donc revenir mon fils. — Je ne le ferai point, dit le sire de Pons, sans consulter maître Perrin, nous nous sommes bien trouvés de son avis; je vais le faire appeler.» Perrin étant revenu et ayant été consulté, dit : Madame, vous n'avez ni dormi, ni mangé depuis vingt-quatre heures; il faut que vous preniez un bain, que vous mangiez, et que vous vous reposiez. Demain vous verrez monseigneur Raoul. Je crois qu'il a raison, reprit Renaud, maître Perrin et vous sire chapelain, restez auprès de ma sœur, jusqu'à ce que le bain soit prêt. Moi, je vais trouver ma mère qui ne sait encore rien de notre grande découverte. »

La douairière de Pons apprit le nouvel événement avec un grand intérêt, mais cependant, sans éprouver de secousse dangereuse. C'était une femme d'un esprit gai et dont le caractère doux avait été souvent mis à l'épreuve, par l'humeur violente et impérieuse de feu son mari. Elle reçut les respects et les embrassemens de Raoul avec une vive joie, et se rendit de suite chez sa fille, pour la féliciter d'avoir trouvé, dans un fils, un héros aussi distingué. Toute la société réunie dans le château, fut bientôt instruite de cet événement, et il n'y eut personne qui ne prît une part sincère au bonheur qui arrivait à une famille généralement aimée et honorée.

Le lendemain, la dame de Castelmoron eut enfin la permission d'embrasser son fils sans contrainte. Lors-

qu'elle reparut devant la nombreuse compagnie qui remplissait le château, elle reçut mille tendres félicitations. Elle y répondit avec une grâce qui était embellie par le bonheur dont on la voyait enivrée. Après avoir embrassé toutes les dames qui étaient là, elle leur dit : « Mesdames et vous seigneurs chevaliers, soyez bien sûrs que ce beau chevalier est mon fils, et n'ayez point de scandale, si je l'embrasse devant vous, ce qui m'arrivera probablement, plus d'une fois, dans la journée. — Ah ! madame, lui répondirent plusieurs personnes, on ne le prendra jamais que pour votre fils ou pour votre frère, tant il vous ressemble. »

Cependant, le sire de Pons voyant une belle et nombreuse noblesse réunie chez lui, voulut joindre l'heureux événement qui arrivait dans sa famille, au bienfait de la paix, et les célébrer ensemble d'une manière mémorable. Il fit donc dresser des lices pour des joutes, des tournois, et tous les exercices des gentilshommes; en outre, il fit préparer des jeux et des divertissemens pour ses sujets de toutes les classes. Il envoya dans les villes voisines annoncer un *grand pardon d'armes* (5) qui devait commencer dans quinze jours, et durerait une semaine entière.

Tandis que ce seigneur va s'occuper des grands préparatifs de ses fêtes, et mettre tout en mouvement autour de lui pour cela, en quoi nous ne pouvons l'aider, il nous paraît à propos de vous raconter l'histoire de la dame de Castelmoron.

HISTOIRE

DE

CHARLES D'ALBRET ET D'ALFAÏS DE PONS.

Une grande inimitié s'était élevée jadis entre les sires

d'Albret et les sires de Pons. Elle avait pris naissance à l'époque du mariage de Guillaume IV *, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, avec Brisque de Bordeaux, fille et héritière de Sanche-Guillaume, duc de Gascogne. Amanieu, premier du nom, sire d'Albret, avait aspiré à la main de cette princesse, et il se flattait de réussir, lorsque Rûdel de Pons tourna l'esprit de la fille de Sanche en faveur du comte de Poitiers, dont il était le vassal et l'ami. De là une haine implacable entre les deux familles, laquelle se manifestait en toute occasion. Mais elle ne s'était jamais montrée si violente qu'à l'époque de Renaud premier, père du sire de Pons, qui nous occupe dans ce moment, et d'Amanieu IV, sire d'Albret. Ces deux seigneurs, d'un caractère également fier et irascible, s'étaient trouvés avoir des prétentions communes dans lesquelles ils avaient échoué l'un et l'autre, par suite même de leur jalousie. Chacun imputant, non sans raison, à son rival, le manque de succès qu'il avait éprouvé, une aversion personnelle était venue fortifier leur animosité héréditaire. Le sire de Pons, le plus impatient des deux d'assouvir son ressentiment, envoya défier le sire d'Albret au *feu et au sang*, ainsi que toute sa lignée jusqu'à la septième génération. Amanieu, outré qu'un seigneur moins puissant que lui, et dont les terres étaient fort éloignées de ses domaines, osât lui déclarer la guerre, reçut fort mal le héraut qui lui apportait la *défiance*. Il ne daigna pas même l'admettre en sa

---

* Ce Guillaume IV était le même que nous avons vu plus haut, mari d'Agnès de Bourgogne. Il eut même trois femmes : la première fut Almodie de Périgord ; la deuxième, Brisque de Bordeaux, et la troisième, Agnès de Bourgogne. Cette dernière lui survécut, et épousa Geoffroi Martel, comme il a été dit.

présence, disant que c'était une fanfaronade ridicule de défier un ennemi qu'on ne pouvait atteindre. Mais il se trompait. Renaud, qui avait préparé son projet à l'avance, fit partir tout-à-coup, et très-secrètement, du port de Mortagne*, qui était à son frère Richard, quelques centaines d'hommes qui débarquèrent en Médoc, ravagèrent la seigneurie de Lesparre, appartenant à Bernard d'Albret, seigneur de Castelmoron, frère d'Amanieu, et se retirèrent avec un grand butin et plusieurs prisonniers qu'ils mirent à une forte rançon. Quand le sire d'Albret et Bernard apprirent ces nouvelles, il entrèrent dans une colère inexprimable; et ayant donné des ordres à leurs vassaux de Lesparre de rassembler en toute hâte, à Castillon de Médoc, tous les bateaux qu'ils pourraient trouver, ils mirent sur pied une troupe de huit cents hommes dont Bernard prit le commandement. Ils avaient lié des intelligences avec Alain, seigneur de Talmond**. Bernard débarqua dans son port, et marcha de suite sur Mortagne qu'il assaillit. Mais cette ville fut vaillamment défendue par Richard. Ne pouvant la forcer, le seigneur de Castelmoron se mit à ravager horriblement toutes les terres qui en dépendaient, et repartit avec son butin, avant que Renaud pût arriver, avec des forces suffisantes, au secours de son frère. Toutefois, ce n'était là que le début des vengeances qu'Amanieu et Bernard comptaient tirer de l'insolente provocation et de l'agression de Renaud. Ils rassemblaient un *ost* bien plus formidable que le pre-

---

* Il s'agit de Mortagne, sur la Gironde.

* Le Talmond dont il est ici question, est également sur la Gironde : il ne faut pas le confondre avec le Talmond qui est sur les côtes du Poitou.

mier, avec lequel ils se promettaient d'assiéger leur ennemi dans le chef-lieu de sa même baronie, et de l'amener à merci. Mais comme tous leurs préparatifs étaient terminés, que le sire de Pons, de son côté, s'était mis en défense, il arriva que Richard, roi d'Angleterre, qui régnait alors, et qui avait souvent besoin des forces de ses vassaux, pour ses propres guerres, leur ordonna de cesser toute querelle entre eux, et de lui envoyer de suite tous les hommes qu'ils avaient mis sur pied. Ce prince était si terrible dans ses commandemens, que malgré l'animosité qui enflammait ces seigneurs l'un contre l'autre, et quoique le roi leur demandât plus qu'ils ne lui devaient, ils furent forcés d'obéir; et Richard leur rendit si bon compte de leurs gens d'armes et de leurs sergens, que de long-temps les deux partis ne se trouvèrent en état de faire la guerre à qui que ce fût. Mais si les hostilités cessèrent par force, entre les maisons d'Albret et de Pons, la haine continua non moins violente qu'auparavant.

Ce fut au milieu de ces dispositions réciproques que naquit et crut la belle Alfaïs de Pons, fille de Renaud. Elle avait environ quinze ans lorsque sa mère l'emmena avec elle à Bordeaux, à des fêtes que donnait le sénéchal de Guienne. Le début d'Alfaïs sur ce brillant théâtre fut un triomphe. Sa beauté, ses grâces naturelles, son doux langage, son air modeste enchantèrent tous les cœurs. Parmi les jeunes seigneurs dont les regards étaient sans cesse attirés vers elle, aucun ne la contempla avec plus d'étonnement d'abord, et ensuite plus d'admiration que le jeune Charles d'Albret, fils de Bernard, seigneur de Castelmoron. Préoccupé, avant de l'avoir vue, de l'idée que la fille de Bernard de Pons, ce farouche ennemi de la maison d'Albret, ne pouvait avoir qu'un aspect dur et hautain, des manières fières et brusques, il fut d'une

surprise extrême en voyant sur le visage d'Alfaïs l'expression d'une douceur angélique. Il s'assura, auprès de plusieurs personnes, que la jeune beauté assise à côté de la dame de Pons était bien sa fille. N'en pouvant plus douter, il dit en lui-même : « Quoi ! c'est là la figure d'une ennemie ! O Dieu ! qu'un homme est à plaindre d'être destiné à se savoir haï d'elle ! » Ce que le damoisel apprit du caractère doux et de toutes les aimables qualités d'Alfaïs, acheva de remplir son cœur de chagrin sur la triste inimitié qui existait entre sa famille et celle de cette charmante fille.

Plus il se disait qu'il n'en devait attendre que de la haine, plus il se sentait disposé à lui porter de l'amour. Il évitait les regards d'Alfaïs ; et il ne tournait lui-même les yeux vers elle, que quand elle fixait les siens ailleurs.

Il y eut, pendant ces fêtes, des tournois et des joutes. Tandis que tous les jeunes écuyers et poursuivans d'armes qui parurent dans la lice aux *vespres des tournois* (6) faisaient assaut d'élégance et de luxe, le jeune d'Albret ne parut qu'en armes grises, sans aucun ornement, et ne portant aucune livrée ; seulement il avait pris pour devise (7) : *J'oppose l'amour à la haine.* Mais il se fit remarquer par tant d'adresse et de courage qu'il remporta le prix de la journée. On était curieux de savoir aux pieds de quelle inhumaine il déposerait ses trophées, et Bérengère de la Réole, vicomtesse de Bazas, jeune, belle et riche veuve, quoiqu'elle n'eût pas du tout de haine pour Charles, était assez disposée à imaginer que le beau damoisel lui avait supposé une rigueur à laquelle sa devise faisait allusion. Mais le jeune d'Albret distribua tous ses prix, qui étaient assez riches, aux hérauts d'armes. Cette conduite parut extraordinaire, et les amis du damoisel le tourmentèrent beaucoup, pour en avoir l'explication. Mais

il se contenta de répondre qu'il n'avait voulu qu'intriguer le public, et qu'il était bien aise d'avoir réussi. Cependant, comme il était plus solitaire et paraissait, malgré lui, plus rêveur que de coutume, on le supposa réellement amoureux comme sa devise l'annonçait, et on lui en fit la guerre; toutefois sans pouvoir tirer aucun autre éclaircissement de lui.

Les fêtes étant terminées, la noblesse qui y était accourue de tous les environs, se dispersa; la dame de Pons partit comme tout le monde pour retourner chez elle. Le fils du seigneur de Castelmoron, qui observait ses démarches le plus mystérieusement qu'il pouvait, la voyant prête à s'embarquer, se trouva, comme par hasard, avec beaucoup d'autres voyageurs, sur le bateau qui la conduisait à Blaye. Il ne voulait que se donner la jouissance d'être, pendant quelques heures, dans ce frêle bâtiment avec Alfaïs et de courir la même fortune qu'elle; car il ne s'approcha point du quartier des dames; et, s'il céda quelquefois au besoin de tourner les yeux de leur côté, c'était avec tant de distraction et d'un air si indifférent, qu'il était impossible de soupçonner qu'il y en eût aucune là qui l'intéressât particulièrement.

Cependant, en approchant de Blaye, le temps changea; le vent souffla avec violence; il tomba de la pluie, et la rivière devint si mauvaise, que l'arrivage fut difficile. On avait jeté une planche du bord du bateau à terre; mais la pluie la rendit bientôt fort glissante. La dame de Pons voulait qu'Alfaïs prît le bras d'un matelot; mais un seigneur de ses parens lui persuada si bien qu'il avait le pied marin, qu'elle lui permit de donner la main à sa fille. Toutefois, au milieu du petit trajet, le pied glissa à l'un des deux, et ils tombèrent à l'eau en se séparant dans la chute. Le damoisel de Castelmoron, qui suivait des yeux

la belle Alfaïs avec la plus vive sollicitude, se précipite à l'instant dans le fleuve; la saisit heureusement, et la porte sur le rivage, avant qu'elle eût pu boire assez d'eau pour en être incommodée. Là, en pressant ses beaux cheveux qui étaient tout mouillés, il lui dit avec précipitation : « Mademoiselle, je suis heureux d'avoir pu vous être utile; sachez que c'est pour vous que le damoisel aux armes grises a combattu; et que, s'il a distribué ses prix aux hérauts d'armes, c'est qu'il ne lui était pas permis de les mettre à vos pieds. On vous a déjà peut-être instruit à me haïr; mais n'espérez pas être jamais payée de retour. » Le damoisel n'eut que le temps de dire ces paroles; il fut entouré de la famille et des serviteurs d'Alfaïs. La dame de Pons elle-même arriva. Alors Charles se retira pour aller dans l'hôtellerie la plus voisine changer d'habillement. Alfaïs, de son côté, fut emmenée dans une maison où sa mère la fit mettre dans un lit, en attendant qu'on eût ouvert ses coffres. Son accident n'eut aucune suite fâcheuse. Aussitôt que la dame de Pons fut tranquillisée, elle envoya un de ses pages savoir des nouvelles du damoisel de Castelmoron, et le prier de venir recevoir ses remercîmens dès qu'il pourrait sortir. « Gentil page, dit le damoisel, si vous ne me prêtez un manteau, je ne pourrai paraître devant madame de Pons; car je n'ai apporté que ce que j'avais sur le corps, et les bonnes gens chez qui je suis n'ont, comme vous le voyez, que des vêtemens ridicules à me prêter. Le page courut en toute hâte chercher un manteau, et le damoisel s'en étant enveloppé, alla saluer la dame de Pons, qui le remercia avec toute la reconnaissance d'une mère à qui l'on a rendu une fille aussi aimée qu'aimable. Mais elle n'engagea pas le jeune damoisel à venir la voir au château de Pons; ce qu'elle aurait fait sûrement

sans la grande irritation où elle savait son mari contre toute la maison d'Albret. Elle craignait, non sans fondement, que Renaud ne fût que fort médiocrement touché du grand service que venait de lui rendre le jeune Charles. Le damoisel qui vit l'embarras de la dame de Pons, l'abrégea, en lui disant qu'il s'était présenté devant elle pour lui obéir; mais qu'il allait retourner de suite à Bordeaux, afin de rassurer ses parens sur l'accident qui venait d'arriver et qui pourrait les inquiéter, s'ils ne le voyaient pas.

Charles d'Albret (8) revint donc à Bordeaux plus épris d'amour que jamais, sans toutefois avoir aucun indice que son hommage eût été agréé de celle à qui il l'avait adressé. Il n'était pas même certain qu'elle l'eût compris, tant il lui avait parlé avec trouble et précipitation. Ah! qu'il se serait estimé heureux s'il avait pu deviner la douce impression qui occupait le jeune cœur d'Alfaïs! Une prompte sympathie avait fait remarquer à l'aimable fille du sire de Pons, la tournure noble et l'air guerrier du jeune damoisel; elle avait surpris ses regards souvent tournés vers elle; elle s'était intéressée à ses joutes, s'était réjouie de ses triomphes, et lui avait su gré de n'avoir fait hommage des prix qu'il avait remportés à aucune femme. Lorsqu'elle l'avait revu dans le bateau, elle avait eu un soupçon confus qu'il faisait cette traversée pour elle. Enfin, quand elle s'était trouvée sur le rivage de Blaye, sauvée des flots, elle s'était félicitée d'avoir cette obligation au beau damoisel.

Il s'en fallut de beaucoup que l'événement qui venait de se passer à Blaye produisît un effet aussi agréable sur le cœur de Renaud de Pons, que sur celui d'Alfaïs. Ce seigneur était sans doute bien aise que sa fille eût été arrachée aux flots; mais il regardait comme un trait de

persécution de la fortune, que, parmi tous les hommes de la terre, ce fût un d'Albret qui eût été choisi pour la sauver. Quand il sut les brillans succès du jeune damoisel aux joutes et tournois des poursuivans d'armes de Bordeaux, il devint tout-à-fait inquiet de l'impression que tout cela aurait pu laisser sur une jeune fille douce, probablement sensible, et sans expérience.

Il l'observa donc beaucoup, et crut en effet lui trouver un air plus rêveur et plus pensif qu'avant le voyage de Bordeaux.

Charles d'Albret se vit, de son côté, en butte à d'inquiètes observations et à des questions nombreuses. On ne pouvait pas lui faire un reproche de s'être exposé pour sauver la vie à une personne en danger. Mais par quel hasard se trouvait-il dans ce bateau? Qu'allait-il faire à Blaye? Le damoisel se tirait de ces questions tant bien que mal. On se rappela ses armes grises au tournoi, et sa devise à laquelle on trouva une explication.

Le seigneur de Castelmoron, à qui cette aventure avait été racontée avec tous ses accessoires antécédens et leurs circonstances, par d'autres que par Charles (car le fils de Bernard ne se pressa point de lui faire part de tout cela), entra dans une violente inquiétude. « Si mon fils, dit-il, avait la bassesse d'aimer la fille du sire de Pons, l'ennemi acharné de notre famille, je le renierais et le déshériterais; il aurait ma malédiction. » Pour terminer ses soucis à ce sujet, ou du moins s'assurer davantage des dispositions de son fils, il résolut d'accomplir le mariage qu'il avait en vue de Charles avec la veuve du vicomte de Bazas, laquelle possédait de grands biens dans le voisinage des domaines de la maison d'Albret. Il en parla donc à son fils. Mais le damoisel répondit respectueusement que sans doute la vicomtesse était fort belle et fort aimable; mais que vou-

lant aimer sa femme long-temps, il ne devait pas la prendre plus âgée que lui. Ce refus irrita Bernard qui en soupçonnait la cause secrette. Dans sa colère, et songeant à éloigner Charles du jeune objet de ses pensées, il lui dit : « Si vous ne comptez pas obéir à votre père, fuyez loin de lui ; allez en Espagne combattre les Maures. Ce n'est pas dans des tournois et avec des armes courtoises que vous illustrerez votre nom, c'est dans les plaines de la Castille, ou dans les champs de la Syrie, et devant le cimeterre des Sarrasins, que vous soutiendrez la gloire de vos aïeux.—Sire, répondit le damoisel avec calme, mais avec fierté, j'espère qu'il n'arrivera jamais qu'un d'Albret ait refusé de combattre les ennemis du nom chrétien. Donnez vos ordre, et je pars demain ; vous prévenez mes désirs. » Bernard, satisfait de cette réponse, acheta de beaux équipages à son fils, et Charles partit au bout de très peu de jours.

Pendant ce temps-là, le sire de Pons prenait, de son côté, des moyens également puissans, pour prévenir une alliance qui ne lui était pas moins odieuse qu'au seigneur de Castelmoron : ce fut de marier sa fille le plus tôt possible. Et, consultant en cela les seuls calculs de l'intérêt, auxquels il était fort sensible, sans s'embarrasser du goût de la pauvre Alfaïs, il jeta les yeux sur le vieux sire Gaultier de Mirembeau, seigneur fort riche et très-généreux de qui il comptait obtenir un bon douaire pour sa fille, sans donner de dot de son côté. Renaud attira donc chez lui sire Gaultier, par des prévenances et des attentions plus fréquentes qu'à l'ordinaire. Peu à peu il lui fit entendre que son projet était de marier sa fille à quelque voisin riche, mais qui fût d'âge raisonnable, parce que les jeunes gens du temps, disait-il, étaient si libertins, qu'après quelques mois d'adoration pour leurs femmes, ils les négligeaient et les rendaient malheureuses.

Le vieux Gaultier, entendant plusieurs fois les mêmes discours du sire de Pons, se mit à considérer plus attentivement que jamais la jeune Alfaïs, qui ne pouvait que gagner à cet examen. Ses charmes et l'espoir de la paternité qui vint chatouiller le cœur du vieillard, qui était veuf, pour la seconde fois sans enfans, lui firent désirer que les discours de Renaud ne fussent pas sans intention. Il trouvait bien sa fille un peu jeune, mais elle était si grande et si raisonnable! En se considérant lui-même, il se trouvait bien un peu vieux; mais, puisque le sire de Pons voulait un gendre qui ne fût pas jeune, il en valait bien un autre de son âge. La première fois donc que Renaud revint à lui parler de ses projets, il lui dit en riant : « *Par saint Jacques en Galice.* » (C'était son jurement depuis qu'il avait fait un pèlerinage au tombeau du saint Apôtre.) « puisque vous voulez, sire de Pons, donner un vieux mari à votre fille, demandez-lui si elle voudrait de moi, car vous n'en trouverez guère de plus vieux dans nos environs. — Mon voisin, reprit Renaud, ne plaisantez point; je ne connais personne qui me convienne mieux que vous; et si vous n'avez pas peur d'un enfant de seize ans, nous pourrons traiter cette affaire. — Il ne s'agit pas seulement que je n'aie point peur d'elle, répliqua Gaultier, il faut savoir si elle n'aura pas peur de moi. — Ne vous inquiétez point de cela, répondit Renaud, j'en fais mon affaire. »

Alors ils entrèrent en traité. Le sire de Pons dit à Gaultier qu'il devait bien croire qu'une fille aussi jeune et aussi belle qu'Alfaïs, n'avait pas de dot à porter à un mari raisonnable; mais qu'au contraire elle avait droit de s'attendre à un riche et puissant douaire. Le seigneur de Mirembeau qui était naturellement généreux et qui pensait bien qu'il lui convenait de faire quelques sacrifices pour

racheter son âge, ne se défendit pas beaucoup. Il consentit donc à donner pour douaire à la fille de Renaud, la terre et le château de Cônac, avec quelques moindres fiefs aux environs, et en sus une bonne somme d'argent que devait toucher Renaud.

Quand les intérêts furent réglés, le sire de Pons annonça à Mathe de Barbezieux sa femme et à sa fille Alfaïs qu'il voulait marier celle-ci au seigneur de Mirembeau. Elles crurent d'abord qu'il plaisantait; mais quand il leur exposa les grands avantages que faisait sire Gaultier, elles trouvèrent que, vu le caractère intéressé de Renaud, la chose devenait vraisemblable, et en furent désolées. Mathe voulut faire quelques observations; mais Renaud lui dit si impérieusement que c'était une affaire résolue, qu'il lui convint de se taire. Quant à la pauvre Alfaïs, elle ne répondit rien, et attendit d'être seule, pour pleurer de tout son cœur. Elle n'en fut pas moins, au bout de quinze jours, la femme du seigneur de Mirembeau.

Cet événement fit presque un égal plaisir à Bernard d'Albret et au sire de Pons. Mais il arriva que les précautions qu'ils avaient prises avec tant d'empressement, pour mettre des barrières insurmontables entre leurs enfans, devinrent justement la cause du rapprochement et de l'union de ceux-ci.

Le seigneur de Mirembeau était un excellent homme qui, pour avoir fait la folie, à soixante ans, d'épouser une fille qui n'en avait que seize, était incapable de la rendre malheureuse, sans en être affligé. Il crut d'abord qu'à force de riches cadeaux et d'amusemens, il dissiperait la tristesse d'Alfaïs; mais il s'aperçut bientôt que, malgré les efforts qu'elle faisait pour lui exprimer de la reconnaissance de ses soins, tout lui était indiffé-

rent. Craignant qu'elle ne le soupçonnât jaloux, infirmité ordinaire aux vieillards, dès qu'il y avait quelque fête dans les châteaux ou les villes du voisinage, il lui proposait toujours de l'y conduire ; mais elle refusait constamment, ou ne s'y laissait entraîner que par soumission. Du reste, elle était d'une douceur admirable, pleine d'attentions pour lui, charitable envers les pauvres, et bienveillante à l'égard de tout le monde.

Le bon sire Gaultier ne pouvant plus rien imaginer, pour guérir la mélancolie de sa femme qu'il aimait chaque jour davantage, fut atteint lui-même d'un tel chagrin qu'il en tomba malade et ne tarda pas à connaître que sa peine le conduirait au tombeau. Il se reprochait, chaque jour, d'avoir fait ce mariage si précipitamment, sans consulter séparément la dame de Pons, et tâcher de savoir d'elle si la jeune Alfaïs n'avait pas déjà quelque penchant dans le cœur. Se sentant affaiblir de plus en plus, il envoya, un jour, un vieil écuyer qui était son confident, complimenter le sire et la dame de Pons, mais avec ordre de dire en particulier, à Mathe, que s'il n'était pas si faible il irait la voir, parce qu'il désirait beaucoup lui parler; mais que ne le pouvant, il la priait de venir elle-même à Mirembeau, voir sa fille. Il lui faisait insinuer en outre de tâcher de venir seule. Mathe répondit à l'écuyer qu'elle saisirait la première occasion de faire ce que désirait sire Gaultier. En effet, à deux jours de là, le sire de Pons ayant été engagé à une grande partie de chasse chez un de ses voisins, Mathe monta en litière de grand matin, et se rendit à Mirembeau. Elle trouva sa fille avec sa tristesse ordinaire, mais de plus, fortement inquiète sur la santé de son mari. Le seigneur de Mirembeau eut de la peine à se lever de son fauteuil, pour recevoir la dame de Pons. Il la remercia beaucoup de sa visite, et après le dî-

ner, il témoigna à sa femme le désir de s'entretenir, un moment, seul avec sa mère.

Dès qu'ils furent tête à tête : « Madame, lui dit le vieillard, d'une voix faible et altérée par la douleur, c'est m'y prendre bien tard, pour votre fille et pour moi, de vouloir aujourd'hui réparer mes torts envers vous et envers elle. Lorsque j'ai osé, à mon âge, demander la main de votre charmante fille, j'étais encouragé à cela, par tant d'avances de la part du sire de Pons, que je n'ai pas douté que votre approbation ne fût déjà accordée à ce mariage, et je ne vous ai adressé que les demandes que la politesse rend indispensables. D'autre part, sans me flatter de pouvoir, à mon âge, inspirer à votre fille rien qui ressemblât à de l'amour, j'espérais, en lui prodiguant les parures, les bijoux, les plaisirs et les amusemens que la fortune peut procurer, la distraire des besoins vagues qui occupent un jeune cœur, avant qu'il se soit prévenu en faveur d'aucun objet. J'aurais pu réussir si celui d'Alfaïs eût été libre; mais tout me porte à croire qu'un sentiment profond, et qui a une direction bien positive, y domine. Je ne doute pas qu'il ne soit délicat et pur; car je ne connais rien de plus vertueux que votre fille. Mais faute de m'être plus tôt informé auprès de vous, de cette importante circonstance, j'ai fait l'infortune de trois personnes. Je succombe le premier à ce malheur, et en cela tout est naturel; le ciel n'est que juste; mais je l'ai prié de me permettre de réparer ma faute, autant qu'il serait en moi; et c'est pour m'aider, dans cette intention, que je vous ai fait prier, madame, de vous rendre ici, ne pouvant vous aller trouver. Daignez donc, je vous en conjure, m'apprendre quel chevalier ou damoisel avait déjà touché le cœur d'Alfaïs. Elle sera bientôt libre de l'aimer sans contrainte. Mais je veux, de plus, qu'elle soit assez indépendante par

sa fortune, pour n'avoir besoin d'autre approbation que de la vôtre, pour assurer à celui qui m'a prévenu dans son cœur, et qui me succédera, j'espère, dans la possession de sa main, une existence assortie à son rang, si elle lui manquait par la rigueur du sort ou par l'injustice des hommes.

« Quelque peu ordinaire que soit, madame, le discours que je vous adresse, je vous prie de n'en pas moins croire qu'il est l'expression véritable de mes intentions. J'ai assez vécu pour avoir acquis quelque réputation de loyauté; ce n'est pas lorsque je me vois près d'aller paraître devant le grand Juge, que je voudrais tendre un piége à quelqu'un pour qui je n'ai cessé de professer la plus haute estime. »

« Généreux sire Gaultier, dit alors la dame de Pons attendrie jusqu'aux larmes par le discours du vieillard, vous n'avez pas fait le malheur de ma fille; il était décidé d'avance, par la grande inimitié qui existe entre le sire de Pons et la maison d'Albret; car, pour répondre par une confiance sans bornes à vos nobles sentimens, je vous avouerai que j'ai lieu de croire que le fils du seigneur de Castelmoron avait distingué ma fille aux fêtes du sénéchal de Bordeaux; et peut-être s'en était-il fait remarquer. Par une circonstance singulière, le même damoisel s'est trouvé sur le bateau qui nous menait à Blaye; et au moment du débarquement, il a sauvé ma fille qui était tombée dans l'eau. Que ce service, rendu par un jeune homme qui venait de briller dans les tournois, ait pu faire impression sur le cœur d'Alfaïs, c'est ce que je ne prétends pas nier; je vous avoue même que je suis disposée à croire qu'il en a été ainsi. Mais il ne s'en suit pas de là que vous ayez été l'obstacle à l'union de ces jeunes gens. Jamais le sire de Pons, mon mari, n'aurait donné sa

fille à un rejeton de la maison d'Albret. Seulement il est probable qu'il s'est hâté de vous faire des avances, afin de se mettre l'esprit en repos sur les suites de cette inclination naissante, en cas qu'elle existât. Mais je puis vous dire qu'après un premier moment de surprise, que la différence des âges entre vous et ma fille justifiait, connaissant les inflexibles résolutions du sire, mon mari, j'ai éprouvé de la consolation à voir Alfaïs entre les mains d'un homme aussi estimable que vous; et je crois assez connaître le cœur de ma fille pour être persuadée que, ne pouvant espérer d'avoir pour époux le damoisel qui, le premier, avait parlé à son cœur, elle se fût trouvée plus malheureuse d'être forcée à épouser un jeune homme qu'un vieillard, de peur d'être soupçonnée d'avoir cédé à une préférence. Du reste, elle ne m'a jamais parlé qu'avec vénération de votre générosité et de tous vos procédés bienveillans à son égard. Il est vrai que toute la justice qu'elle vous rend n'a pu encore dissiper cette mélancolie qui obsède son âme, et que je voudrais en vain nier devant quelqu'un qui ne s'en est que trop aperçu. Mais, sire Gaultier, ma fille est bien jeune; la raison, en se fortifiant chez elle, peut surmonter une première impression, quelque vive qu'elle soit. Ne désespérez donc pas de voir le calme renaître dans son cœur, et ne vous abandonnez point vous-même à une tristesse qui altère votre santé.

« Madame, répondit sire Gaultier, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez, de la peine que vous avez prise de venir me voir, et des communications que vous m'avez faites. Croyez que je n'en userai pas pour rendre votre fille plus malheureuse. » Alors il appela un de ses serviteurs, et fit dire à sa femme de rentrer. Le reste de la visite se passa dans ce sentiment de tristesse de

trois personnes qui s'estiment et qui se plaignent mutuellement. La dame de Pons retourna le soir même chez elle.

Quinze jours après cette visite, le seigneur de Mirembeau, sentant que sa fin était prochaine, envoya son vieux confident chez Richard de Mortagne, frère de Renaud, chez le seigneur de Barbezieux, père de la dame de Pons, et chez l'abbé de Madion, les prier de se rendre auprès de lui, dans deux jours; mais comme de leur propre mouvement, et sans paraître avoir été appelés. Ils y vinrent en effet. Sire Gaultier les remercia beaucoup d'avoir pensé à le visiter dans sa souffrance, et le lendemain de leur arrivée, il les fit appeler dans sa chambre où était déjà sa femme, et leur dit que se trouvant plus faible que jamais, et voyant réunis auprès de lui les hommes qu'il estimait le plus, il leur demandait de vouloir bien assister à ses dispositions testamentaires qu'il ne croyait pas pouvoir différer. Alors il dit à un serviteur d'envoyer chercher le notaire qu'il avait déjà fait prévenir de se tenir prêt. Quand celui-ci fut arrivé, Alfaïs émue par l'appareil lugubre et solennel de ces dispositions, ne put retenir ses larmes, et voulut se retirer; mais Gaultier lui adressant la parole, lui dit: « Restez, je vous prie, ma chère amie: c'est principalement à cause de vous que je profite de la venue de ces dignes et prudes hommes pour dicter devant eux mes dispositions. Je veux rendre témoignage en leur présence à la douceur, à la piété, et à toutes les excellentes vertus que j'ai reconnues en vous, pendant le court espace de temps que nous avons vécu ensemble. Ce temps a été une époque de deuil et de tristesse pour vous; mais j'espère que vous me rendez la justice de reconnaître qu'aucun mauvais traitement de ma part n'a ajouté au chagrin de votre cœur; il est si vrai, Alfaïs, que j'aurais

désiré votre bonheur, par-dessus toute chose sur la terre, que je meurs, pour n'avoir pu vous voir heureuse. Je n'ai d'autre soulagement, en cette triste extrémité, que de m'occuper de votre future destinée en ce qui dépend de moi; pour le reste, priant Dieu de vous départir, dès ce monde, les consolations et les grâces que vous méritez. »

Au milieu de ces paroles, Alfaïs était tombée à genoux devant le lit de son mari en fondant en larmes; et dès qu'il eut cessé de parler, elle lui dit: « Ah! monseigneur et respectable époux, je reconnais, devant Dieu et devant les hommes, que vous avez constamment usé à mon égard de toute la bienveillance et bénignité dont le cœur le plus généreux était capable; que j'ai accepté vos dons avec la gratitude que je devais à l'intention qui vous portait à me les faire; mais que je n'ai jamais eu la force de bannir de mon cœur la tristesse qui s'en était emparée, quoique je visse qu'elle vous affligeait douloureusement. Je vous prie de pardonner à mon jeune âge et à ma faiblesse. J'ai demandé, chaque jour, à Dieu de m'accorder cette grâce qu'il m'a refusée, parce que, sans doute, je ne m'étais pas rendue digne de l'obtenir. — Ma mie, interrompit Gaultier, c'est moi qui méritais d'être puni pour avoir voulu, à mon âge, exposer le bonheur d'une si jeune fille à une alliance si disproportionnée. J'ai à vous en demander pardon, ainsi qu'à ceux à qui j'ai donné ce mauvais exemple. J'ai l'intention de réparer, autant qu'il est en moi, le mal qui en est advenu. Mais levez-vous, Alfaïs, et asseyez-vous, à côté de ces dignes seigneurs. »

Alors, ayant fait placer une table près de son lit, il ordonna au notaire de s'en approcher, pour recevoir le testament qu'il allait lui dicter. Après avoir légué son château et sa terre de Mirembeau, à Berthold de Champa-

gnole, son plus proche parent, pauvre mais brave et vertueux gentilhomme, sous la condition qu'il respecterait et soutiendrait au besoin les autres dispositions du testament, et qu'il ne prendrait possession dudit château, et n'y habiterait qu'un an après la mort du testateur, Gaultier donnait à sa femme, Alfaïs de Pons, en outre du château et la terre de Cônac, qui formaient déjà son douaire, de grands et riches domaines qu'il y adjoignait; mais sous la condition qu'elle passerait la première année de son deuil dans le château de Mirembeau, et qu'ensuite elle irait habiter le château de Cônac. Gaultier donnait le château et la terre de Saint-Bonnet, à Charles d'Albret, fils du seigneur de Castelmoron. Il léguait le château et la terre de Saint-Fort au seigneur de Mortagne, à condition qu'il prendrait sa nièce Alfaïs sous sa protection spéciale, et la défendrait contre qui que ce fût. Il assignait sur sa terre de Mirembeau une rente viagère en faveur du vieux seigneur de Barbezieux, et reversible à sa fille, femme du sire de Pons; enfin, il faisait don d'un riche vignoble à l'abbaye de Madion, et déclarait l'abbé Adalbert son exécuteur testamentaire, conjointement avec les seigneurs de Mortagne et de Barbezieux.

Ces dispositions et quelques autres envers les serviteurs de sire Gaultier, étant établies sur son testament, le malade s'adressa aux assistans et leur dit: « Messeigneurs, je dois et je veux vous expliquer pourquoi j'ai fait le don de ma terre de Saint-Bonnet au jeune Charles d'Albret auquel je ne tiens point par le sang et que j'ai même à peine vu. Mais c'est que j'en ai entendu faire plus d'éloge que d'aucun noble damoisel de notre temps, et que je désire qu'il épouse un jour Alfaïs de Pons, ma veuve, à laquelle je sais qu'il a sauvé une fois la vie. J'agis ainsi dans

l'espoir qu'il la rendra heureuse, chose que je désire par-dessus toute autre sur la terre. »

A ces mots, la femme de Gaultier tombant de nouveau à genoux près du lit de son mari, lui dit en sanglottant : « O monseigneur! ne vous occupez point de semblables pensées! Je n'ai d'autre désir que votre conservation et d'autre volonté que de vous consacrer tous mes soins, comme c'est mon devoir, et comme vous le méritez par votre grande bienveillance. » Alors elle lui prit la main qu'elle baisa, et arrosa de larmes. Les assistans furent vivement attendris de cette scène où ils voyaient tant de bonté d'une part, et de l'autre une reconnaissance si touchante, parce qu'ils ne doutaient pas de sa sincérité.

Cependant sire Gaultier, ayant de nouveau ordonné à sa femme de se relever et de s'asseoir, et continuant de s'adresser aux témoins de son testament, il leur dit : « Messeigneurs, la pensée de la future alliance dont je viens de vous parler étant une grande consolation pour moi, je la recommande à votre sagesse et prudence, dès que le temps du deuil d'Alfaïs sera terminé; ne voulant point que, pour honorer ma mémoire, elle fasse rien au-delà des usages et convenances des dames de son rang. Je regarde au contraire d'avance l'accomplissement des intentions que j'exprime devant vous, dans ce moment, comme la marque de déférence la plus agréable qu'elle puisse me donner. »

Les amis de sire Gaultier l'ayant remercié de ses dons et lui ayant promis d'exécuter et faire remplir les clauses de son testament, ainsi que ses dispositions verbales, avec toute la prudence que les circonstances exigeraient, le seigneur de Mirambeau s'adressant d'abord à l'abbé de Madion, lui dit : « Digne Adalbert, je vous prie, si cela vous

est possible, de ne point m'abandonner dans ce moment et de m'assister de vos prières et de vos conseils, jusqu'à ma dernière heure. Quant à vous, mes seigneurs de Mortagne et de Barbezieux, je ne vous retiens pas auprès de moi, parce que je puis languir encore plusieurs jours: mais lorsque le temps sera venu, vous en serez avertis et je vous prie d'honorer mon convoi de votre présence et d'assister cette jeune veuve de vos conseils. Vous veillerez surtout à ce qu'elle soit libre de rester ici, jusqu'à ce que le château de Cônac puisse la recevoir. J'ai donné des ordres à de fidèles serviteurs de le préparer pour cela, ce qui, m'a-t-on assuré, exige une année de travail. Je vous prie alors de l'y conduire vous-mêmes et de pourvoir à sa sûreté. Afin qu'elle y soit convenablement, de même qu'ici, vu sa grande jeunesse, ma cousine, la mère de Bertold, viendra vivre avec elle, au moins jusqu'à ce que votre pupille soit remariée; mon vieil ami Pierre d'Ozillac, ce fidèle écuyer qui ne m'a pas quitté depuis trente ans, m'a promis de lui consacrer le reste de ses jours. Il sera assisté dans ses soins, par le brave Jehan de la Trigalle dont je ne saurais vous faire trop d'éloges. Enfin Alfaïs aura auprès d'elle deux demoiselles sages et prudes femmes, pour lui tenir compagnie et la servir honorablement. »

Après avoir ainsi parlé, le seigneur de Mirembeau tendit la main à ses amis, leur souhaitant un bon voyage et témoignant qu'il voulait reposer. Il fut donc laissé seul, avec une garde. Les seigneurs de Mortagne et de Barbezieux retournèrent chez eux, mais se tenant prêts à revenir au premier avis; car ils avaient pu juger que leur vieil ami n'avait pas pour long-temps à vivre. En effet, au bout de trois jours, ils furent avertis que sire Gaultier avait trépassé, dans la nuit précédente. La même nouvelle

avait été portée à Pons, et Renaud ainsi que Mathe se rendirent à Mirembeau, où ils trouvèrent les seigneurs susdits déjà arrivés.

Le deuil dans lequel Alfaïs parut plongée, fut cru sincère par sa mère; mais le sire de Pons ne fut que médiocrement persuadé qu'une aussi jeune femme pût donner tant de larmes véritables à un mari de l'âge de sire Gaultier, et qu'elle avait reçu, sans être consultée. Aussitôt après les cérémonies funèbres, il se disposa à retourner chez lui, et voulait emmener sa fille, sous prétexte que le séjour de Mirembeau ne pouvait que lui offrir des souvenirs tristes et douloureux. Mais Alfaïs fut représenta, avec respect, qu'elle avait beaucoup d'arrangemens dont son mari lui avait recommandé le soin et qui exigeaient sa présence. Renaud voulut alors parler avec autorité; mais le seigneur de Mortagne et celui de Barbezieux lui firent observer qu'Alfaïs était émancipée par son mariage, et que sire Gaultier lui ayant laissé de grands dons, elle était obligée de remplir les conditions sous lesquelles il les lui avait faites. Renaud crut qu'il aurait pour lui l'abbé de Madion qui passait justement pour un saint homme et *grand maître en divinité* *; mais Adalbert appuya, au contraire fortement l'avis des deux seigneurs. Si les circonstances graves où l'on se trouvait empêchèrent le sire de Pons de faire aucun éclat, il emporta dans le cœur un profond mécontentement, et le désir de se rendre tôt ou tard maître de sa fille. Cependant, au bout de trois mois, le frère et le beau-père de Renaud ainsi que l'abbé de Madion se rendirent chez le sire de Pons et

* C'est-à-dire grand docteur en théologie. Cette expression s'est conservée en anglais : *divinity* signifie encore théologie.

lui annoncèrent que sa fille désirait venir lui rendre ses devoirs; mais qu'obligée, par les dispositions de son bienfaiteur et mari, de demeurer à Mirembeau, elle se voyait dans la nécessité de demander à son père qu'il lui garantît la liberté de retourner chez elle, quand elle le voudrait. Renaud qui avait d'abord souri à l'annonce du projet de la visite de sa fille, fronça le sourcil, en entendant la proposition qu'on y ajoutait. Il déclara qu'il la regardait comme injurieuse; que sa fille ne devait pas mettre de conditions à l'accomplissement de ses devoirs envers son père; et que ceux qui lui avaient donné de tels conseils étaient les ennemis d'elle et de lui.

Alfaïs demeura donc toute une année à Mirembeau; après quoi son oncle Richard et le seigneur de Barbezieux, son grand-père, vinrent la prendre et la conduisirent au château de Cônac où ils trouvèrent tout dans le meilleur état, tant au dehors, pour la sûreté, qu'au dedans pour l'habitation. Renaud fit quelques tentatives pour surprendre sa fille; mais elle était si bien sur ses gardes, qu'il échoua dans tous ses projets. Elle lui fit dire que dès qu'il voudrait lui faire l'honneur de venir chez elle, suivi de deux serviteurs seulement, elle serait bien heureuse de lui rendre tous les hommages et les respects qui lui étaient dus; qu'elle s'empresserait de les lui porter, elle-même, à Pons, comme c'était son devoir, dès qu'il lui accorderait la garantie qu'elle lui avait déjà fait demander; mais que s'il continuait à la poursuivre, pour se rendre maître de sa personne, elle serait obligée d'aller à Bordeaux implorer la protection immédiate du roi d'Angleterre, et qu'alors elle serait forcée de renoncer à la donation que lui avait faite son mari en mourant. Cette considération retint un peu Renaud qui espérait tôt ou tard en venir à ses fins; mais il ne répondit rien

sur l'article de la garantie. C'est ainsi que la violence dont le sire de Pons avait usé envers sa fille, pour la marier, avait tourné contre ses intentions et avait rendu Alfaïs indépendante. On va voir que les rigueurs de Bernard d'Albret, seigneur de Castelmoron, envers son fils, servirent de même à rapprocher celui-ci de la personne dont son père voulait l'éloigner.

Charles avait acquis beaucoup de gloire et de profit en Espagne, aux dépens des Maures; et il en revenait chevalier. A son retour il trouva son père devenu veuf, remarié à cette même vicomtesse de Bazas que Bernard avait voulu le contraindre à prendre pour femme. On prétend que cette dame orgueilleuse et vindicative, violemment irritée des refus de Charles pour qui elle éprouvait un vif penchant, avait passé tout à coup à une si grande haine contre lui, qu'elle avait exprès épousé le père, pour avoir plus de facilité de tourmenter le fils.

Le jeune chevalier, repoussé de la maison paternelle, par la présence de cette véritable marâtre, allait se retirer à Lesparre, qui lui appartenait par sa mère, lorsqu'il apprit, à Bordeaux, la part inattendue qu'il avait dans la succession du seigneur de Mirembeau : à cette nouvelle il se rend de suite chez l'abbé de Madion qu'il savait être un des exécuteurs testamentaires de la succession de sire Gaultier, et le prie de lui expliquer, par quelle heureuse fortune, il a pu mériter une si grande preuve d'intérêt de la part du seigneur de Mirembeau. « Sire chevalier, lui dit Adalbert, vous ne la devez qu'à la bonne opinion qu'avait de vous ce noble et généreux seigneur, et au désir qu'il a manifesté devant moi et devant les témoins de son testament, que vous devinssiez, un jour, le mari de sa veuve; parce qu'il avait la persuasion que vous la rendriez heureuse. Si vous êtes destiné à cela, sire Charles,

vous aurez vous-même un sort qui ne vous permettra d'en envier aucun autre; car l'extrême beauté de cette jeune dame est pourtant la moindre de ses qualités. — Ah ! plût à dieu, s'écria le chevalier, que la céleste Alfaïs pensât comme sire Gaultier !—C'est ce que nous saurons, reprit l'abbé : mais il faut de la prudence dans tout ceci; car le sire de Pons n'a point déposé son animosité contre tout ce qui tient à votre nom, et lorsqu'il a su que le seigneur de Mirembeau vous avait légué la terre de Saint-Bonnet, si voisine de Cônac, il a fait tout son possible pour se rendre maître de la personne de sa fille. Aussi elle est comme prisonnière dans son château, ne s'écartant guère qu'avec précaution et bien accompagnée. Elle ne s'éloigne que pour se rendre chez son oncle Richard de Mortagne; et alors il va lui-même la chercher, avec une bonne escorte et toujours très-secrètement, de manière qu'il soit impossible que le sire de Pons ait vent de son allée et de sa venue. Vous devez croire que Renaud ne souffre pas une telle opposition à ses volontés, avec indifférence; mais comme son frère est un homme de résolution, fort aimé dans le pays, et qui n'a pas d'enfants, il le ménage. Demain, sire chevalier, nous irons ensemble à Mortagne et nous y délibérerons sur ce que nous avons à faire. — Mais puis-je espérer, vénérable abbé, reprit Charles, que sire Richard, lui-même, ait déposé le ressentiment qu'ont dû exciter, chez lui, les ravages que mon père a jadis exercés sur ses terres; et qu'il me voie sans répugnance? — Sire Richard, répondit Adalbert, s'est reproché, depuis long-temps, d'avoir partagé aveuglément la haine qui divisait vos familles, et il sera heureux de favoriser une alliance qui doit mettre fin, tôt ou tard, à une animosité si condamnable. »

Charles passa le reste du jour à l'abbaye de Madion.

La perspective heureuse qui s'ouvrait devant lui, le disposait à trouver plus de charme à cette solitude. Il admira la piété des moines et leur intelligence aux travaux de la terre. Cette abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, bâtie entre un marais et une lande, avait fertilisé tout le terrain environnant. Le marais avait été percé de canaux et converti en excellens pâturages; les meilleures terres de la lande avaient été défrichées; le reste nourrissait de nombreux troupeaux de chèvres qui donnaient les meilleurs fromages de la contrée. L'église de l'abbaye était bâtie avec élégance et solidité, et les logements des moines étaient sains et commodes.

Charles et l'abbé partirent le lendemain, après la messe de l'aube, et arrivèrent, avant neuf heures, à Mortagne. Sire Richard les accueillit avec une grande joie et leur dit : « Après dîner, nous parlerons d'affaires. » En effet, en sortant de table, il les emmena dans son jardin sous une treille, et là ils conférèrent sur la conduite qu'il y avait à tenir dans la circonstance présente. Par suite d'une longue délibération il fut résolu que sire Charles ferait le moins de bruit possible dans le pays; qu'après avoir pris possession de sa nouvelle terre de Saint-Bonnet, il se rendrait à Lesparre où il fixerait sa résidence; mais qu'il passerait souvent la Gironde, sous prétexte de voir sa terre de Saintonge. »

Les choses étant ainsi arrangées, le seigneur de Mortagne et sire Charles s'embarquèrent le lendemain sur un bateau léger, et remontèrent le fleuve. Sire Richard se fit mettre à terre devant Cônac, tandis que son compagnon continua jusqu'à la hauteur de Saint-Bonnet. Charles fut accueilli avec grand plaisir par les gens de son nouveau domaine, parce qu'ayant beaucoup aimé le seigneur de Mirembeau, ils étaient disposés à croire qu'un

successeur de son choix devait être un bon maître. Les manières de sire Charles les affermirent bientôt dans cette opinion. Après avoir passé trois jours avec eux, il les quitta, en leur annonçant qu'il les verrait quelquefois; mais que sa présence était nécessaire en Médoc. Avant de se rembarquer sur le bateau qui l'avait amené, il envoya un page prévenir le seigneur de Mortagne de son passage devant Cônac. Sire Richard avait employé ces trois jours à préparer sa nièce, d'abord à la nouvelle de l'arrivée de Charles d'Albret, puis à l'accomplissement futur des dernières volontés du sire Gaultier.

La belle Alfaïs avait été fort émue aux premières paroles de son oncle, sur le retour de sire Charles; et lorsqu'il avait parlé de remplir les dernières volontés de Gaultier, elle n'avait pu retenir ses larmes. « Plus vous me rappelez, mon chez oncle, avait-elle dit, la bienveillance et la générosité incomparable de mon mari, plus il me semble que je manquerais au respect que je dois à sa mémoire, en acceptant un nouvel époux. — Ma chère Alfaïs, lui avait répondu Richard, vous avez, comme nous, entendu les intentions de sire Gaultier. Il avait tout son sens, lorsqu'il les a prononcées bien clairement devant nous, et toutes ses autres dispositions confirment et fortifient ses déclarations. Pourquoi, sans cela, aurait-il donné à sire Charles, qui ne lui est point parent, une terre comme Saint-Bonnet? Pourquoi l'aurait-il choisie touchant la vôtre? Pourquoi m'aurait-il fait promettre de vous protéger et de favoriser ce mariage, et m'aurait-il donné la terre de Saint-Fort, à cette condition? Voilà déjà plus d'un an, *belle nièce*, que votre deuil est terminé. Sire Charles vous a conservé le sentiment qu'il vous a voué à votre première vue. Il souffre pour cela l'indignation de son père et les fureurs d'une belle-mère. Mais il revient

avec le titre de chevalier qu'il a honorablement gagné.— Ah! mon cher oncle, dit Alfaïs, sire Charles a plus de force que moi, pour supporter le mécontentement de son père. Je suis assez malheureuse d'être forcée de vivre éloignée du mien; mais lui désobéir aussi formellement que de me marier contre sa volonté, cela me paraît une violation trop manifeste de ses droits sur moi. — Ma chère, dit sire Richard, en vous mariant une première fois, votre père vous a émancipée; il vous a donné un autre chef. Celui-ci n'a pas le droit, à la vérité, de vous lier après sa mort, mais les droits du premier n'en sont pas moins rompus; vous ne lui devez plus que les actes de respect et d'attachement qui ne peuvent point compromettre le bonheur de votre existence. »

Le seigneur de Mortagne eut beaucoup de peine à combattre les scrupules et les inquiétudes d'Alfaïs, il la laissa encore irrésolue. Il ne s'était pas proposé de lui présenter sire Charles à ce voyage, mais il lui annonça qu'il le lui amènerait assez prochainement. Lorsqu'on vint lui dire que la barque l'attendait, il embrassa sa nièce qu'il laissa en proie à bien des pensées diverses.

Huit jours s'étant écoulés, le seigneur de Mortagne envoya une petite lettre à sa nièce pour la prévenir que, le lendemain, il irait la voir, avec sire Charles. Alfaïs, quoique préparée à cette entrevue, n'en vit point approcher le moment sans une grande émotion. Charles, en l'abordant, lui dit que quelque désir qu'il eût de lui offrir ses hommages, il n'aurait pas osé se présenter chez elle, sous d'autres auspices que ceux du seigneur de Mortagne. « Sire chevalier, répondit Alfaïs, je rends grâce à mon oncle de m'avoir mise à même de remercier celui qui m'a sauvé la vie; ce que je n'ai pu faire à Blaye, au moment de mon accident; car vous disparûtes, avant que je fusse

assez revenue de mon effroi, pour avoir l'usage de la parole. »

Sire Richard, alors, pour abréger l'embarras de ce dialogue, pria le jeune chevalier de leur raconter dans quelles parties de l'Espagne il avait porté les armes, et quels avaient été les principaux événemens auxquels il avait assisté. Le jeune guerrier le satisfit, mais sans parler de ses propres actions ; cependant, sur la question que lui en fit le seigneur de Mortagne, il fut obligé de dire à quelle occasion et par qui il avait été reçu chevalier.

Charles partit après le souper et alla coucher à Saint-Bonnet. Sire Richard resta, pour plaider ses intérêts auprès d'Alfaïs. N'ayant pu encore obtenir d'elle une résolution, il se promit de revenir la voir avec le seigneur de Barbezieux et l'abbé de Madion qui avaient comme lui entendu les dernières intentions de sire Gaultier. Ils se rendirent en effet tous les trois à Cônac, et furent du commun avis qu'Alfaïs avait reçu trop de bienfaits de sire Gaultier, pour ne pas remplir ses intentions; qu'à son âge elle ne pouvait pas rester toujours sans l'appui d'un mari, et dans l'état de prison où elle était forcée de vivre; que sire Charles lui étant désigné par son bienfaiteur, et ayant déjà lui-même un grand titre à sa reconnaissance, il présentait trop d'avantages en sa faveur pour n'être pas préféré à tout autre; qu'un puissant motif se joignait encore à ceux-là, qui était l'espoir d'éteindre un jour, par ce mariage, l'animosité qui divisait si malheureusement deux si nobles maisons; que toutefois, afin d'avoir plus de temps pour aviser aux moyens de préparer l'esprit du sire de Pons et des seigneurs du nom d'Albret à cet événement, on le tiendrait secret, tant que la prudence le ferait juger nécessaire.

Alfaïs, subjuguée par l'ascendant de trois hommes aux-

quels elle portait un grand respect, et à qui son mari mourant avait remis son sort, ne crut pas pouvoir se défendre plus long-temps; elle leur répondit qu'elle ne se croirait jamais plus sage toute seule * que trois si prudes hommes, et qu'elle se soumettait à leur décision.

Dès ce moment, on disposa tout pour cet acte important; mais en avisant, par les plus grandes précautions, à ce qu'il fît le moins d'éclat possible. Alfaïs s'y prépara par de fréquentes prières et de larges aumônes pour le repos de l'âme de son bienfaiteur. Elle pria aussi le ciel de fléchir le cœur de son père et celui du seigneur de Castelmoron, lorsqu'ils arriveraient à savoir son mariage.

Sire Charles, averti de son bonheur, vint se jeter aux pieds d'Alfaïs et faillit y expirer de ravissement. Deux jours après son arrivée, la cérémonie nuptiale se fit à minuit, dans la chapelle du château. L'abbé de Madion bénit l'heureux couple; on admit pour témoins, outre les personnes déjà désignées et la dame de Champagnole, quelques serviteurs fidèles auxquels on fit promettre le secret.

Dès le lendemain, toute la société se dispersa; Charles même partit, croyant n'avoir que rêvé son bonheur. Il revint au bout de peu de jours, avec le seigneur de Mortagne, et ne fit une visite que de deux fois vingt-quatre heures, après quoi il retourna en Médoc. On croira facilement qu'il n'y fit pas un long séjour. Cette contrainte et ce mystère, dans l'union la plus légitime, lui causaient souvent de vives impatiences, mais son bonheur n'en était que plus vif. Il avait pris l'innocente ruse de se rendre

---

* Voilà une femme dans les principes de M. de L. M., touchant l'*autorité*.

à Cônac à l'annonce des orages, afin d'y être retenu par le mauvais temps. Les beaux jours le désolaient.

Cependant, le sire de Pons, déjà cruellement irrité du legs considérable que le seigneur de Mirembeau avait fait à sire Charles; furieux surtout qu'il l'eût choisi si près de la terre qu'habitait sa fille, entra dans une violente inquiétude, lorsqu'il sut que ce jeune chevalier, de retour d'Espagne, était venu prendre possession de Saint-Bonnet. Il ne tarda pas à être instruit que Charles avait été à Mortagne, et que sire Richard l'avait conduit à Cônac. Dans son indignation, il se rend chez son frère et lui reproche amèrement d'être l'appui des ennemis de son nom. « Appelez-vous votre ennemi, lui répondit Richard, celui qui a sauvé la vie à votre fille? — Que vouliez-vous qu'il fît? reprit Renaud. Fallait-il qu'il laissât noyer une dame, devant lui, sans tâcher de la secourir?—Je conviens qu'en pareille circonstance on cède à un premier mouvement; mais enfin c'était votre fille, et vous devez de la reconnaissance à celui qui l'a sauvée; et l'occasion était belle d'abjurer la haine que vous portiez à sa famille; car pour lui, jamais il ne vous a offensé. — Il est d'Albret; cela me suffit pour qu'il n'y ait jamais rien de commun entre lui et les miens; et vous ne devriez pas recevoir un homme de ce nom-là chez vous, et encore moins le conduire chez ma fille. — Sire Gaultier m'ayant nommé un des exécuteurs de son testament, je ne puis me dispenser d'avoir des communications avec ses différens légataires; et sire Charles avait des intérêts à régler avec la veuve de son bienfaiteur. De plus, je ne vous cache pas que l'amitié que je porte à ma nièce me fait voir avec reconnaissance celui à qui elle doit la vie, et que je voulais procurer à votre fille l'occasion de le remercier, ne trouvant rien de si coupable que l'ingratitude. Enfin, en acceptant

un don de sire Gaultier, j'ai contracté des obligations que je remplis. Si je m'y refusais, je devrais, en conscience, rendre à ses héritiers, quelqu'éloignés qu'ils fussent, le lot que j'ai reçu, et qui doit un jour retourner à vos enfans, et peut-être à vous : qui dit que vous ne vivrez pas plus que moi? » Cette dernière considération, la seule qui eût de l'accès sur le cœur de Renaud, lui imposa silence; mais il était facile de voir que son mécontentement était loin d'être apaisé.

Charles, de son côté, ne tarda pas à apprendre que sa belle-mère, qui le faisait observer, irritait l'indisposition déjà existante de son père, à l'occasion des fréquens voyages qu'il faisait en Saintonge. De sorte que la nécessité de cacher son mariage lui était commandée de toutes parts. Au reste, le repos était le seul bien qu'il eût à désirer ; car sa tendresse pour Alfaïs augmentait chaque jour, loin de s'affaiblir, et par suite son bonheur allait croissant. Un événement désiré vint y mettre le comble; mais en même temps il redoubla les inquiétudes et les embarras du couple innocent et néanmoins forcé à la dissimulation, comme s'il eût été coupable.

La tendre épouse de Charles fut avertie qu'elle était mère ; bientôt elle n'en douta plus. Lorsqu'on vit approcher l'époque où cet événement ne pourrait plus se cacher, Alfaïs laissa échapper le dessein qu'elle avait d'aller à Bordeaux; mais elle voulait d'abord faire une visite à son oncle, de chez qui elle devait s'embarquer. Elle se rendit donc à Mortagne ; et après un très bref séjour, elle gagna le retraite que sire Richard lui avait préparée.

Au-delà de l'embouchure de la Gironde, est un petit coin de terre, entouré de dunes de sables, et porté sur des falaises battues par les flots d'une mer presque toujours en courroux. Là vivait une sainte dame qui, pour acquitter

un vœu formé sur un vaisseau en péril, ayait bâti un modeste château, et s'y était consacrée à donner asile aux victimes des naufrages trop fréquens sur cette côte dangereuse. Cette retraite, isolée du monde entier, n'était fréquentée, dans les temps calmes, que par quelques pêcheurs, et dans les tempêtes, par les malheureux échappés aux fureurs des flots. C'était dans cet asile que sire Richard avait résolu de conduire sa nièce, parce qu'il connaissait la dame qui en était maîtresse, contribuait à ses bonnes œuvres, et pouvait compter sur sa discrétion. Il la mit dans la confidence de toute l'histoire d'Alfaïs, et lui dit que ce serait faire un acte de charité que de venir à son aide dans une circonstance aussi difficile, où les fureurs de deux pères déraisonnables la menaçaient comme deux orages terribles. La sainte dame, qui connaissait l'honnêteté de sire Richard et la violence de son frère, ne douta pas un instant de la vérité de ce qu'il lui exposait, et lui dit que sa maison était à son service.

Le seigneur de Mortagne ayant donc mis sa nièce dans une litière, avec la femme de Pierre d'Ozillac, demoiselle sage et dévouée à son service, l'escorta lui-même à cheval, accompagné de ce fidèle écuyer qui avait suivi Alfaïs de Mirembeau à Cônac, et de Jehan de la Trigalle qu'elle y avait trouvé établi. Ils allèrent ainsi jusqu'à Royan. Là, sire Richard renvoya sa litière, comme s'il fût arrivé au terme de son voyage; mais, dès le soir même, ayant mis sa nièce en croupe derrière Jehan de la Trigalle, il se rendit au château de Saint-Palais (c'était le nom de leur retraite). Le vieux Pierre d'Ozillac, avec sa femme et le bagage, les y joignit par un autre chemin, évitant ainsi de se faire remarquer, par leur nombre. La dame de Saint-Palais fit à ses hôtes le plus gracieux

accueil. Mais dès le lendemain, le seigneur de Mortagne, suivi de Jehan de la Trigalle, prit congé de sa nièce, qui eut un grand serrement de cœur en lui disant adieu, et se voyant, pour plusieurs mois, dans un lieu si sauvage, privée de son mari et de tous ses parens.

Alfaïs passait, dans le château, pour une parente de la dame du logis, et elle était censée venir de l'Angoumois. Elle fut plus d'une fois témoin d'affreuses tempêtes et du zèle avec lequel la dame de Saint-Palais excitait, par des exhortations et des récompenses, les habitans de la côte à secourir les naufragés, auxquels elle prodiguait les soins les plus généreux. Un soir, on aperçut une petite barque qui luttait, avec bien de la peine, contre les flots irrités; les matelots, épuisés de fatigue, ne pouvaient plus la gouverner: une vague, plus furieuse, la porta contre un écueil, où elle se brisa. Heureusement qu'un esquif, parti de la côte, arriva à temps pour sauver l'équipage et un seul passager qui s'y trouvait. Le vieil écuyer Pierre d'Ozillac s'était porté sur ce rivage, pour secourir, autant qu'il serait en lui, les malheureux échappés à la mer. Ce fut par un effet de la bienveillance du ciel qu'il se trouva là; car dès que le passager qu'on venait d'arracher à la mort, fut déposé sur le rivage, il le reconnut pour sire Charles d'Albret. Après s'en être fait reconnaître lui-même, et lui avoir appris où il était, il s'empressa d'aller prévenir la maîtresse du château de ne pas laisser voir ce passager à la jeune dame qui était chez elle, avant qu'elle n'y fût préparée, parce que c'était son mari. Pendant donc que la dame de Saint-Palais faisait conduire le jeune étranger dans une chambre, pour y changer de vêtemens, Pierre d'Ozillac alla auprès d'Alfaïs, qu'il engagea à rentrer chez elle, sous prétexte de la détourner de voir les naufragés, parce que cette vue

pouvait lui faire une impression fâcheuse, dans l'état où elle se trouvait ; lui assurait du reste qu'ils étaient sains et saufs. Puis, quand il fut seul avec elle, il lui dit que le vrai motif pour lequel il avait désiré lui parler à part, était pour lui annoncer que son mari était venu à Royan, et qu'elle allait le voir dans peu de momens ; qu'il lui avait fait dire cela par un exprès, sous un nom de convention entre eux. Alfaïs, entendant ces paroles, bénit le ciel et pleura de joie. Pierre retourna alors vers sire Charles, et lui dit que sa femme était prévenue ; mais qu'il fallait feindre d'abord de venir de Royan, pour ne pas lui causer trop d'émotion, et il le pria de lui permettre de l'accompagner. Ils allèrent donc ensemble chez Alfaïs, et l'on peut juger combien l'entrevue fut délicieuse, surtout de la part de Charles, qui venait d'être si près de perdre un si grand bien. Quoique Alfaïs l'eût toujours vu fort tendre, elle lui trouvait pourtant une sensibilité plus qu'ordinaire. Alors le vieil écuyer pensant qu'il valait mieux qu'elle apprît la vérité, dans ce moment, que par quelque parole des compagnons de naufrage de Charles, qui lui seraient rapportées de manière ou d'autre : « Madame, lui dit-il, à présent que vous êtes bien sûre de voir votre mari, comme je vous l'avais annoncé, remercions Dieu tous ensemble de ce qu'il l'a tiré des flots, pour vous le rendre. Point de faiblesse, point de trouble, madame, pensez à votre état. Monseigneur votre mari est sauvé, vous le voyez, le tenez embrassé ; ne songeons qu'à louer Dieu, et tombons à genoux. » Alors il en donna l'exemple, et commença à prier tout haut. Alfaïs et Charles, entraînés par cette action et par de plus grands motifs de reconnaissance encore, se mirent également à genoux, et prièrent de toute l'ardeur de leur âme.

La prudence du vieil écuyer prévint et brisa ainsi la violence d'une émotion qui aurait pu être mortelle.

Le chevalier naufragé passa deux journées ravissantes, dans cette sauvage retraite. Puis il s'en arracha pour se rendre à Royan d'où il passa en Médoc et de là à Saint-Bonnet. Quant aux matelots qui l'avaient amené jusque-là, il les avait renvoyés dès le lendemain du naufrage, largement payés de toutes leurs pertes et de leurs peines. Déjà ils étaient retournés joyeux affronter de nouveaux dangers. Ils avaient eu, comme sire Charles, l'intention de débarquer à Royan ; mais une tempête violente les avait poussés plus loin et jetés sur la côte fatale.

Cependant l'époque de la délivrance d'Alfaïs étant arrivée, cet événement se passa de la manière la plus heureuse. Elle accoucha, sans aucun accident, d'un beau garçon, il fut baptisé sous le nom d'Amanieu le plus usité dans sa famille *. On donna au curé, qu'on avait instruit de toutes choses, les vrais noms de ses parens qu'il inscrivit sur ses registres et dont il remit un extrait en règle à la mère. Une fraîche et robuste femme de pêcheur fut la nourrice du nouveau-né. Mais elle ne connut l'enfant que sous le nom d'Odet. Alfaïs resta environ six semaines auprès de lui, trouvant désormais du charme à cette demeure qui lui avait paru si affreuse d'abord. Avant de quitter son fils, elle voulut lui faire une marque pour le reconnaître. Son vieil écuyer lui enseigna une herbe dont le suc à l'aide de quelques piqûres légères laissait des traces ineffaçables. Elle voulut qu'il lui fît une

* En effet, on trouve huit Amanieu de suite, parmi les seigneurs de cette maison. Le sire d'Albret, dont il a déjà été question dans ce roman, était Amanieu VI. Il en sera encore parlé.

petite croix; et Pierre d'Ozillac la plaça sur le haut du bras gauche, au dessous d'un petit signe naturel qu'avait déjà l'enfant. Le cœur de la pauvre mère saigna beaucoup, quand il fallut se séparer d'un fils si cher. Elle combla de remercîmens et de bénédictions la dame qui lui avait prêté un si long asile; elle acheta près de son château, un terrain dont le revenu fut consacré au soulagement des naufragés; et fonda en outre une messe perpétuelle à cette intention. Toutes ces dispositions terminées, Alfaïs se mit en route pour Royan, avec son fidèle écuyer et sa femme. Elle y trouva Richard qui l'y attendait avec sa litière, pour l'emmener chez lui. A Mortagne, elle embrassa Charles ivre d'amour et de joie; enfin, elle revint à Cônac où la dame de Champagnole et ses serviteurs lui apprirent l'aventure suivante, arrivée le matin même. Le sire de Pons, averti sans doute par des espions que le château de Cônac n'était plus si bien gardé que de coutume, s'y était présenté de très-grand matin, et ne trouvant aucun obstacle, il était entré dans la cour, avec une escorte de cinq à six hommes armés, et il avait demandé sa fille. Quoiqu'on lui dît qu'elle était partie pour Bordeaux, il s'était obstiné à visiter toute la maison, forçant la dame de Champagnole et toutes autres dames et demoiselles à se lever pour fouiller dans leurs chambres et même dans leurs lits. Ne trouvant rien, il avait témoigné une grande colère, et sur un signe qu'il avait fait à un des gens de sa suite, celui-ci était sorti du château, à cheval, et à grande course; ce qui avait fait soupçonner à Jehan de la Trigalle, ce brave écuyer dont nous avons déjà parlé, que le sire de Pons avait une embuscade au dehors et méditait de surprendre le château. Alors ledit écuyer avait, en toute hâte, et secrètement, placé quelques arbalètriers et ser-

gens dans la tour d'entrée, avait fait tomber la herse de la porte, levé le pont-levis, et fermé le guichet. Puis du haut du donjon, il avait sonné l'allarme avec un cor. A ce bruit le sire de Pons, fort troublé, était descendu précipitamment dans la cour, et voyant toutes les issues fermées, il avait demandé si on prétendait le faire prisonnier. « A Dieu ne plaise, monseigneur, avait répondu Jehan de la Trigalle, vous pouvez sortir avec tout votre monde, mais un à un, et par le guichet seulement; laissant en arrière vos armes sur vos chevaux qui vous seront conduits par un de vos gens, lorsque vous serez à distance à ne pouvoir nous surprendre. » Le sire de Pons avait d'abord parlé avec fierté, espérant que ses gens du dehors accourant intimideraient les gardiens du château. Mais bientôt il entendit des cors qui, auprès et au loin, répondaient aux appels de Jehan de la Trigalle. Alors il craignit que cette affaire n'eût un dénouement fâcheux pour lui. Prenant donc un ton plus modéré: « Sire écuyer, dit-il à Jehan, vous avez mal-à-propos et injurieusement pour moi, pris l'allarme; toutefois j'excuse votre zèle pour votre dame qui est ma fille. Je vais sortir, mais n'exigez pas que je quitte mes armes, ce serait une honte que je n'ai jamais éprouvée. — Monseigneur, répondit Jehan, je ne veux point oublier que vous êtes le père de madame de Cônac *, et vous sortirez avec vos armes, mais nul autre que vous n'aura la même permission; et je vous prie, ne différez pas; car je vois d'une part une bande de gens armés que je soupçonne à vous, et de l'autre tous les sergens du fief qui s'assemblent, et je vous

---

* L'écuyer donne ici, à la fille du sire de Pons, le nom du fief par lequel elle était sa *dame* et lui son *homme* (son vassal.)

jure qu'ils ont de braves écuyers pour les conduire. Si le combat s'engage une fois, je serai obligé de faire tirer mes arbalètriers sur vous, à mon grand regret, à cause du respect que je porte au père de madame. » Renaud qui ne croyait que la moitié de ce que lui disait l'écuyer, c'est-à-dire que la troupe de Pons seule approchait, ne se hâtait pas de sortir et parlementait pour sa suite. Mais Jehan de la Trigalle qui le devina lui dit : « Monseigneur, envoyez-moi un de vos gens pour qu'il vous assure si je vous dis vrai. Je vous donne ma foi qu'il ne lui sera fait aucune offense. » Le sire de Pons fit monter au donjon un de ses hommes d'armes, qui descendit bientôt et lui dit qu'il voyait de tous côtés des petits groupes de trois ou quatre hommes armés se diriger vers le château. Que les portes de la cour étant fermées, les gens de la dame de Cônac se trouveraient en plus grand nombre que la troupe de Pons, avant que celle-ci eût pu forcer l'entrée. Il fit de plus remarquer que ceux de l'intérieur du château venaient de fermer toutes les portes de la maison, de sorte que le sire de Pons et son escorte n'avaient aucun refuge contre les arbalètriers et les archers de Jehan de la Trigalle. Ces considérations déterminèrent Renaud à renoncer à sa malencontreuse entreprise. Il sortit avec ses armes, mais tous ses compagnons le suivirent désarmés. Quand ils furent à trois cents pas de la dernière enceinte, Jehan de la Trigalle leur renvoya, selon sa promesse, leurs chevaux et leurs armes. Comme on les leur remettait la troupe embusquée arriva, ce qui ne laissa pas de doute sur les intentions du père d'Alfaïs, qui, la rage dans l'âme, leur dit de s'en retourner. Il en donna l'exemple lui-même, en piquant vers son château de Pons où il ensevelit sa fureur. L'écuyer Jehan sortit alors du château, pour défendre aux hommes de la dame de Cô-

nac d'insulter aucunement la troupe du sire de Pons, père de leur dame. »

Alfaïs ayant entendu ce récit, applaudit beaucoup au zèle et à la présence d'esprit de son écuyer; elle le loua surtout des égards qu'il avait témoignés au sire de Pons, et remercia successivement tous ceux de ses vassaux et sujets qui avaient concouru à la défense du château.

Ce qui avait déterminé Renaud à cette entreprise, c'est qu'on lui avait dit que sa fille était revenue, depuis plusieurs jours de Bordeaux, mais qu'elle ne se faisait plus garder comme auparavant. Ce faux rapport venait de ce que son espion avait pris pour Alfaïs une jeune parente de la dame de Champagnole qui était venue la voir.

Cette aventure prouva bien à la fille de Renaud ainsi qu'à tous ses amis que son père n'avait pas renoncé au projet de la surprendre et de l'enlever. Tous ses *hommes* lui promirent de redoubler de zèle pour sa sûreté et sa défense; leurs protestations étaient sincères: car privés depuis long-temps de la présence de leur seigneur, ils ne pouvaient pas recommencer plus agréablement à en avoir au milieu d'eux, que par l'aimable dame à laquelle ils étaient échus.

Si la sensible Alfaïs avait la douleur de se convaincre des inquiétantes dispositions de son père, Charles d'Albret, de son côté, était instruit que sa belle-mère ne cessait d'exciter l'animosité de sire Bernard contre lui. Il était donc d'une grande importance pour l'aimable couple de continuer à couvrir ses liens du voile du mystère; et surtout de cacher le fruit qui en était déjà résulté.

Lorsque le petit Amanieu eut un an, Alfaïs se rendit à Royan, pour le retirer des mains de sa nourrice, qu'on y fit venir. Mais elle résista au charme de le prendre chez

elle. Sire Richard de Mortagne le confia, toujours sous le nom d'Odet, à la garde de la femme d'un de ses veneurs, comme un enfant auquel il s'intéressait, sans lui en dire davantage; ce qui fit croire, dans le pays, que c'était un fils naturel de ce seigneur, et on s'habitua à l'appeler *le bâtard de Mortagne*. (9) Richard ne fit rien pour confirmer ni détruire cette opinion. Il allait quelquefois le voir, avec Charles d'Albret qui n'avait l'air de le caresser qu'à cause de sa gentillesse.

L'heureux époux d'Alfaïs passait son temps dans des voyages continuels. Pendant une station de quelques jours qu'il fit à Lesparre, il apprit que sa belle-mère, qui entretenait toujours des espions à sa suite, comme lui-même la faisait observer de près, avait laissé échapper quelques paroles qui prouvaient qu'elle avait eu vent de son mariage avec la veuve du seigneur de Miremboau et même qu'elle avait parlé des deux voyages qu'Alfaïs avait faits à Royan, dont l'un avait été de plusieurs mois; que les conjectures qu'elle avait tirées de toutes ces circonstances la rendaient d'autant plus irritée contre lui, que Bérengère venait d'avoir elle-même un enfant. Charles ne sachant où pourrait s'arrêter la fureur d'une femme dédaignée et d'une belle mère aussi violente, confia ses inquiétudes à sa femme sur le fruit de leurs amours. Le petit Amanieu, ou Odet, avait alors trois ans, et il était d'une force et d'une beauté qui frappaient tous les regards. Quelques personnes avaient déjà remarqué qu'il ressemblait à la dame de Cônac, car, à l'exemple des vassaux d'Alfaïs, qui se plaisaient à l'appeler ainsi, tout le monde lui donnait ce nom. A la vérité, cela n'avait fait jusqu'alors que fortifier l'opinion de ceux qui croyaient qu'il était fils naturel du sire de Mortagne, son oncle, parce qu'il est commun que les cousins germains se ressemblent. Mais si les espions de Béren-

gère lui rapportaient cette particularité de cet enfant mystérieux, cette dame, dont la jalousie aiguisait la finesse, pourrait bien soupçonner la vérité, et alors on avait tout à craindre d'elle.

Dans cette triste anxiété, les tendres parens se déterminèrent à éloigner cet enfant chéri, de manière à le soustraire à toutes les recherches de la haine; aimant mieux s'en priver ainsi, que de le voir près d'eux, exposé à de continuels dangers.

Sire Charles avait eu occasion, en Castille, de faire connaissance avec un seigneur de Champagne, que l'amour de la gloire et le zèle de la religion, déterminé par un vœu particulier, avaient porté à franchir les Pyrénées pour faire la guerre aux Maures. C'était un chevalier d'un grand courage et d'un aimable caractère. Charles s'était d'abord lié avec lui par sympathie d'humeur, et ils s'étaient même déclarés frères d'armes. Dans la dernière affaire où ils s'étaient trouvés ensemble, Charles avait relevé sur le champ de bataille, son ami couvert de blessures, l'avait fait porter en lieu sûr, où on avait pu lui donner des soins; et même, comme le jeune guerrier avait perdu tous ses équipages, il lui avait prêté de l'argent pour retourner dans son pays; de quoi le chevalier champenois avait été si reconnaissant que, revenu chez lui, en renvoyant à Charles la somme qu'il en avait reçue, il y avait joint de fort beaux présens, avec de nouvelles protestations d'une éternelle amitié.

Ce fut vers lui que Charles tourna ses vues, non-seulement à cause du grand fond qu'il faisait sur son attachement, mais à cause de l'éloignement qui dérouterait toutes les recherches qu'il croyait avoir lieu de redouter. Voulant s'assurer, toutefois, que son ami était en Champagne, et pourrait accepter la commission dont

il désirait le charger, il se rendit à Bordeaux d'où il lui écrivit par des marchands de Troye, qui retournaient dans cette ville et qui lui promirent de lui faire tenir réponse, par leur correspondant à Bordeaux. Il lui fallut trois mois pour l'avoir; mais elle fut telle qu'il la désirait et l'espérait. Alors il se disposa à exécuter ce grand voyage.

Alfaïs ne sentit pas approcher le moment d'une pareille séparation, sans une affreuse tristesse. Elle voyait quelquefois son fils chez le seigneur de Mortagne, où sire Richard lui-même le lui amenait, dans une chambre particulière, pour qu'elle eût le bonheur de le caresser sans contrainte. La dernière fois qu'elle le vit, avant le cruel départ, la tendre mère pleura tant, que l'enfant qui, ordinairement, répondait à ses caresses par la plus aimable gaîté, se mit à pleurer par sympathie. Alors la pauvre Alfaïs, quoique plus attendrie que jamais, eut le courage de sécher ses larmes pour arrêter celles son fils; mais Dieu sait ce que son cœur souffrit. Enfin, il fallut lui arracher des bras cet objet si cher. Sire Richard l'emporta dans une autre chambre, et le lendemain, de grand matin, il fut confié au fidèle Jehan de la Trigalle, qui se mit en route, avec un bon chariot, pour le grand voyage. Il dit qu'il allait du côté de Royan ramener cet enfant à sa mère qui revenait d'un pèlerinage à Rome. Il suivit donc, pendant quelque temps, les côtes de la Gironde; mais bientôt il prit à droite et se rendit à Saintes, où sire Charles alla le joindre à cheval, et par un autre chemin. Ils continuèrent ainsi leur route, faisant d'aussi longues journées que les chevaux pouvaient les fournir; l'enfant se portant toujours bien, mais déchirant le cœur de son père en lui demandant souvent, et en pleurant, s'il ne verrait pas bientôt la mère Guillemette et cette belle dame qui le caressait tant et lui don

nait des gâteaux. Enfin, le vingtième jour après son départ, Charles arriva chez son ami, qui était un cadet de la maison de Brienne. Il en fut reçu avec ravissement et présenté à sa famille, sous un nom dont ils étaient convenus. Ce jeune chevalier, bien que marié depuis deux ans, n'avait pas encore d'enfant, mais il vivait avec une sœur devenue veuve qui en avait deux. Tout le monde admira la beauté du petit Rodolphe. Ce fut sous ce nouveau nom que son père le désigna, pour mieux dérouter les recherches. Mais il arriva, par la suite, que les autres enfans l'appelèrent Raoul, par abréviation, et que, peu à peu, tout le monde lui donna ce nom. Charles était à peine depuis huit jours chez son ami, qu'il le pria de réunir chez lui deux personnes respectables, dignes de toute confiance, afin qu'il fît devant elles la déclaration de son véritable nom et de celui de son fils. Le chevalier champenois invita l'abbé de Clairvaux et le seigneur de Bar-sur-Aube à venir passer quelques jours chez lui, pour l'aider à fêter un de ses amis qui était venu le voir de fort loin. Le lendemain de leur arrivée, il leur demanda s'ils voudraient bien recevoir une déclaration importante qu'avait à leur faire le chevalier étranger. Ils y consentirent sans peine. Alors, après la messe, ils passèrent dans la sacristie où se rendit aussi un notaire de confiance, et là, en présence du curé, des deux personnes susdites, et de Jehan de la Trigalle, Charles montra son contrat de mariage avec Alfaïs de Pons, veuve de Gaultier, seigneur de Mirembeau; puis l'extrait de baptême de son fils; après quoi il jura sur l'évangile que l'enfant qu'ils avaient sous les yeux, car il avait amené le petit Amanieu, était vraiment celui dont il venait de leur montrer l'extrait de baptême, mais que des raisons d'une haute importance forçaient à tenir éloigné de lui, et sous un nouveau nom.

Le notaire ayant écrit cette déclaration, Charles d'Albret la scella de son sceau. Jehan de la Trigalle affirma sous serment que ladite déclaration était vraie, et la scella. Le notaire consigna leurs sermens, et les scella. Les témoins certifièrent avoir reçu lesdites déclarations, les croire véritables, et apposèrent leurs sceaux à l'acte, dont il fut fait deux copies outre la pièce originale, qui resta entre les mains du notaire. Charles en prit une, et l'autre fut remise à sire Aimery de Brienne (10); c'était le nom de son ami. Deux jours après cette cérémonie, sire Charles partit, malgré toutes les instances que fit son hôte pour le retenir, et ayant lui-même le cœur bien navré de laisser derrière lui un enfant aussi précieux à son bonheur et à celui d'Alfaïs; mais emportant du moins la consolation qu'il avait été accueilli avec le plus vif intérêt, et même avec un plaisir qui n'était pas affecté. Il revint plus rapidement qu'il n'était allé, parce que son écuyer était à cheval ainsi que lui.

Chacun se figure quels avaient été les ennuis et l'inquiétude d'Alfaïs pendant un si long voyage de son fils, à un âge si tendre. Elle ne put en avoir de nouvelles que par le retour de son mari. Charles arriva d'abord à Mortagne, d'où il envoya de ses nouvelles à sa femme; ensuite il traversa la rivière pour aller à Lesparre, de là à saint Bonnet, afin que ses voyages eussent l'air d'être déterminés par ses intérêts. Enfin, il arriva à Cônac, où Jehan de la Trigalle s'était rendu plus directement. On devine de quel prix furent les premiers entretiens de ce couple sensible.

Charles était convenu avec Aimery que celui-ci lui écrirait dans un langage couvert, par toutes les occasions qu'il trouverait pour Bordeaux. Les lettres étaient remises à d'honnêtes marchands de cette ville, chez qui sire

Charles les faisait prendre, et où il envoyait ses réponses. Il reçut ainsi, pendant trois ans, des nouvelles de son fils, quatre à cinq fois par année. Elles étaient toujours bonnes; il y lisait les progrès que faisait l'enfant dans le développement de ses forces, et tout lui montrait que l'intérêt qu'inspirait son fils à son ami, devenait de plus en plus vif. Son amour pour Alfaïs, n'étant jamais exposé à l'épreuve d'une jouissance trop tranquille, se soutenait le même qu'aux premiers temps de son mariage. Charles pouvait donc se dire heureux, depuis six ans, sur cette terre où il y a si peu de bonheur, lorsque, vers ce temps, la guerre s'étant élevée avec chaleur entre le roi d'Angleterre et le roi de France, tous les jeunes chevaliers et écuyers de la Guienne furent *semons* par un ban du roi d'Angleterre, de se réunir sous les ordres du vicomte de Thouars. Charles s'arracha des bras de la tendre et triste Alfaïs, pour se rendre où l'honneur et le devoir l'appelaient. Toujours occupé de sa femme et de son fils, il eut le soin, en allant à Bordeaux, pour ses équipages de guerre, de prévenir les marchands qui recevaient ses lettres, de les envoyer au seigneur de Mortagne, par des patrons de barque qu'il leur indiqua. Il semblait que le brave chevalier eût un pressentiment du sort qui l'attendait. Dès la première bataille, après des prodiges de valeur, il fut atteint d'un coup mortel dans les rangs ennemis où il s'était précipité, avec plus d'ardeur que de prudence. Le brave Jehan de la Trigalle, quoique blessé lui-même, l'arracha du milieu des Français, l'enleva hors de la bataille, et le déposa dans un couvent, où Charles expira bientôt dans les bras du fidèle écuyer, en lui recommandant sa femme et son fils. « Oh! oui, monseigneur, lui répéta plusieurs fois le bon écuyer, je leur consacrerai tout ce que le bon Dieu voudra me

laisser de forces jusqu'à la mort. » Le lendemain, Jehan fit mettre le corps de son maître dans un coffre de bois de chêne qu'il remplit de sel, ne pouvant mieux faire ; et l'ayant chargé sur un cheval, il l'emporta ainsi à Mortagne.

Ah! qui pourrait peindre l'affreuse douleur de la tendre Alaïs, lorsqu'après qu'on l'eût laissée, par une pitié cruelle, dans une longue et dévorante inquiétude, on se détermina enfin à lui donner à deviner plutôt qu'à lui annoncer que Charles, l'objet du plus tendre et du plus vertueux amour, était à jamais perdu pour elle. L'infortunée tomba évanouie et resta plusieurs heures, sans qu'on pût lui faire recouvrer l'usage de ses sens.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, et qu'elle se vit entourée de ses amis et de ses fidèles serviteurs, tous en larmes, elle leur dit : « Pourquoi m'avez-vous rappelée à la vie? Est-ce que sire Charles me serait rendu? » Alors elle retomba de nouveau évanouie, et tous les assistans crurent bien qu'elle allait expirer devant eux. Pendant que ses demoiselles essayaient encore de la ranimer, Jehan de la Trigalle, qui était revenu fort blessé de l'armée, et Pierre d'Ozillac, que son âge avait dispensé d'y aller, étaient à genoux, pleurant et priant Dieu de toutes leurs forces, pour la conservation de leur vertueuse dame. Alfaïs ouvrit les yeux une seconde fois, et voyant ces deux braves guerriers ainsi en prière, elle dit à ses demoiselles : « Mettez-moi donc aussi à genoux (car elle était sans force), afin que je prie Dieu pour monseigneur mon mari. » Sire Richard, son oncle et la dame de Champagnole la mirent eux-mêmes à genoux devant un fauteuil. Elle s'y laissa tomber et pleura beaucoup, pouvant à peine proférer quelques prières à travers mille sanglots. Lorsqu'on la força de se relever, elle s'écria : « Eh! mon

Dieu ! pourquoi ne m'est-il pas permis du moins de baigner son visage de mes larmes ! de presser sa main sur mon cœur ! On a craint que cette vue ne me fît mourir ! Peut-il y avoir un plus grand mal que de lui survivre ! » Alors le seigneur de Mortagne, en s'approchant, lui dit : « Ma chère amie, pensez à votre fils ! — Ah ! pauvre enfant ! s'écria-t-elle ; si jeune il a perdu son père ! » Ce cri fut suivi de mille plaintes déchirantes. Cette scène douloureuse dura toute la soirée. La nuit venue, on porta Alfaïs dans son lit, mais la dame de Champagnole et sa demoiselle de confiance veillèrent à son chevet, et sire Richard, avec les deux écuyers, dans une chambre voisine.

Le lendemain, de grand matin, elle demanda son confesseur, et lorsqu'il fut arrivé, elle pria la dame de Champagnole et son oncle de rester dans la chambre. Cependant, après sa confession, elle fut un peu plus calme, et on commença à espérer qu'on la conserverait ; mais elle fut encore long-temps dans un état bien lamentable. Une circonstance servit pourtant à la soulager un peu. La précaution de sire Charles envers les marchands était arrivée à propos ; le seigneur de Mortagne reçut des lettres de Champagne. Après les avoir lues, il les porta à sa nièce, et il les lui lut. A travers le récit couvert qu'elles contenaient, il leur fut facile de découvrir que le précieux objet de toutes les espérances d'Alfaïs croissait en force et en beauté, et se faisait, chaque jour, plus aimer de tout ce qui l'entourait.

Peu de temps après, ils eurent aussi lieu de penser que le soin qu'ils avaient pris d'envoyer le jeune Amanieu à une grande distance, n'était pas superflu, et qu'il avait été conseillé par une prudence raisonnable ; car ils surent que des étrangers s'étaient présentés, à différentes reprises,

chez la mère Guillemette, lui demandant ce qu'était devenu le bel enfant qu'elle avait gardé chez elle. La bonne femme avait répondu d'abord qu'on l'avait renvoyé à sa mère, du côté de Royan. Puis les voyant revenir à la charge, quelques jours plus tard, elle leur avait dit qu'elle n'en savait pas davantage, ce qui était vrai. Toutefois, elle avait rendu compte de ces questions au seigneur de Mortagne. Celui-ci l'avait remerciée de cet avis, et lui avait dit que si ces gens-là revenaient encore, il fallait leur demander s'ils voulaient parler à celui qui avait emmené l'enfant, sans dire que ce fût un écuyer de la dame de Cônac. Les étrangers revinrent en effet, et, sur la demande de la femme du veneur, s'ils voulaient parler à celui qui avait emmené l'enfant dont elle avait pris soin, ils dirent qu'oui. Alors elle leur dit qu'il était en course; mais qu'ils pourraient lui parler le lendemain, à une certaine heure. La mère Guillemette ne manqua pas de prévenir de cela le seigneur de Mortagne, qui envoya chercher Jehan de la Trigalle. Celui-ci avait grande envie que sire Richard fit arrêter ces deux émissaires, pour les jeter dans un cachot du donjon, jusqu'à ce qu'ils fussent réclamés par quelqu'un; mais le seigneur de Mortagne, qui voulait éviter tout éclat qui aurait augmenté l'inimitié des deux familles d'Albret et de Pons, n'approuva point cette mesure. Il commanda seulement à l'écuyer de tâcher de savoir par qui ces gens-là étaient envoyés. Il le fit accompagner d'un de ses serviteurs, habile clerc, qui devait se tenir derrière le rideau d'un lit, pendant que Jehan de la Trigalle causerait avec ces étrangers, pour bien les observer, afin de les reconnaître au besoin. Les deux émissaires ne manquèrent pas de venir au rendez-vous, et firent beaucoup de questions à l'écuyer qui, après s'être long-temps laissé presser,

finit par leur avouer que la fille d'un gentilhomme de l'Auvergne, ayant eu une faiblesse, était venue en cacher les suites en Saintonge; que le seigneur de Mortagne, qui était un honnête homme, avait couvert cela de son mieux, et que l'enfant ayant été élevé, par ses soins, jusqu'à trois ans, la mère était revenue à Royan, où lui qui leur parlait l'avait conduit à cette pauvre femme, qui l'avait emmené, par la rivière, à Bordeaux, où sans doute elle l'avait laissé; mais qu'il n'en savait pas davantage. Après avoir satisfait leur curiosité, de cette manière, l'écuyer demanda aux étrangers quel intérêt les avait poussés à faire ces recherches sur cet enfant; à quoi ils répondirent qu'ils étaient serviteurs d'une grande et riche dame qui, chagrine de n'avoir point d'enfant, et ayant entendu parler de l'extrême beauté de celui-ci, que l'on disait bâtard, l'aurait volontiers adopté. L'écuyer demanda quel pays habitait leur dame; ils répondirent: Le Béarn. Après quelques autres propos, Jehan de la Trigalle et les étrangers se séparèrent, bien persuadés, de chaque côté, qu'ils n'avaient pas entendu un mot de vrai; en quoi ils ne se trompaient pas. Jehan de la Trigalle était la loyauté même, et il n'aurait pas faussé la vérité à un honnête homme, pour les royaumes de France et d'Angleterre; mais il ne croyait pas la devoir à des scélérats qui ne la cherchaient qu'à mauvaise intention. Quoi qu'il en soit, pendant le dialogue, le serviteur, caché derrière le rideau, avait observé, tout à son aise, les deux émissaires, à l'aide d'un petit trou, et il était bien sûr de les reconnaître partout.

En conséquence, sire Richard l'expédia vers le seigneur de Castelmoron, pour demander à Bernard, s'il voulait qu'il lui envoyât le corps de son fils Charles, qu'un écuyer de son voisinage avait retiré du milieu des ennemis et

déposé provisoirement dans un caveau de l'église de Mortagne. La lettre dont le messager était porteur expliquait que Richard aurait fait plus tôt cette proposition, à sire Bernard, s'il n'eût voulu lui épargner de semblables soins, dans un moment trop voisin d'une si triste perte.

Quoique sire Bernard souffrît d'avoir une obligation à quelqu'un de la maison de Pons, cependant il ne put s'empêcher de répondre convenablement à l'honnêteté de ce procédé. D'ailleurs la vicomtesse, sa femme, qui n'était pas fâchée d'avoir cette preuve de la mort de Charles, par jalousie de marâtre, le disposa à retirer ce corps. Bernard fit donc préparer une caisse de plomb renfermée dans un coffre de bois, et envoya un écuyer avec deux clercs et des chirurgiens pour recevoir le corps de son fils, et faire toutes les cérémonies et opérations convenables, afin de le transporter au château d'Albret, où était la sépulture de sa famille. Ce qui fut fait.

Mais l'envoyé de sire Richard, pendant son séjour à Castelmoron, n'avait pas manqué d'y voir les deux émissaires qu'il avait si bien observés à Mortagne; et à son retour il en rendit compte à son maître, qui ne douta plus par qui et à quelles intentions ces deux espions étaient envoyés.

Cependant le seigneur de Mortagne, ayant lu les lettres qu'Aimery de Brienne adressait au malheureux Charles, lui répondit en lui faisant part du funeste événement qui les privait d'un ami commun, et le priant de continuer sa louable et généreuse entreprise dont il serait béni par des cœurs bien reconnaissans.

Ce fut avec une grande douleur que sire Aimery reçut ces tristes nouvelles. Il l'exprima dans sa réponse au seigneur de Mortagne, ne manquant point d'ajouter que l'engagement qu'il avait pris devenait plus sacré que

jamais pour lui. En effet, il redoubla ses tendres soins pour l'éducation du jeune fils de son ami, et instruisit le plus souvent possible sa mère par le seigneur de Mortagne, de l'état de santé et des progrès de cet aimable enfant.

Mais les malheurs d'Alfaïs n'étaient pas épuisés. Trois ans après le trépas de son mari, Richard son oncle, son protecteur et son ami, tomba dangereusement malade. Outre la tendre reconnaissance dont l'infortunée veuve de Charles d'Albret payait l'attachement que Richard lui avait toujours montré, elle ne voyait qu'avec effroi l'isolement où la jetterait la cruelle perte dont elle était menacée.

Dès les premiers symptômes de la maladie du seigneur de Mortagne, Alfaïs était accourue auprès de lui, et lui prodiguait ses soins, avec tant de zèle et d'affection, qu'elle charmait les souffrances du malade. Mais le mal n'en faisait pas moins des progrès effrayans. Toutefois, tant que Richard eut l'espoir de guérir, il ne voulut point instruire le sire de Pons, son frère, de sa maladie, ne pouvant se résoudre à voir s'éloigner Alfaïs, dont la société était si douce pour lui. Mais lorsqu'il commença à croire qu'il était en danger. Il dit à sa nièce: « Ma chère amie, mon mal dure depuis trop long-temps pour que mon frère ne l'apprenne pas d'une manière quelconque, et il me saura mauvais gré, si cette nouvelle lui arrive par d'autres que par moi; je suis donc obligé de l'envoyer instruire de mon état. Il ne manquera pas de venir, parce qu'il croira les choses plus graves qu'elles ne sont. Dans ce cas, je suis forcé de me priver de votre chère présence, tant qu'il sera ici; car il n'y a point de considération qui l'empêchât de chercher à se rendre maître de votre personne, pour vous renfermer dans le château de Pons. Quoique le grand objet de ses inquiétudes

n'existe plus, il ne vous pardonnera jamais de vous être soustraite à son autorité, bien que lui-même l'ait détruite, en vous mariant à son gré et contre le vôtre. Le mauvais succès de son entreprise sur le château de Cônac n'a fait qu'accroître son ressentiment, et s'il n'a pas fait de nouvelles tentatives depuis ce temps-là, c'est qu'il a jugé que vous étiez bien gardée. Mais je le connais trop pour croire que le temps l'ait calmé. Je ne vous dis point cela, ma chère amie, pour affaiblir chez vous le respect et l'attachement que vous devez à votre père. Ne cessez de prier le ciel qu'il fléchisse son cœur et que Renaud vous permette d'aller lui consacrer vos soins et votre tendresse. Mais jusqu'à ce que vous ayez des preuves de son changement de disposition à votre égard, la prudence pour vous-même, et ce que vous devez à votre fils, vous obligent de prendre les plus grandes précautions. Je vous promets bien de faire tous mes efforts pour ramener Renaud à des sentimens plus doux et plus raisonnables; mais je ne vous cache pas que je me flatte peu de réussir. C'est demain matin que je me propose de lui envoyer un message; il viendra peut-être le même jour; c'est donc demain aussi, qu'il faudra que vous retourniez chez vous. Emportez-y toutes mes bénédictions pour l'amitié que vous m'avez témoignée et les soins que vous venez de me prodiguer depuis huit jours. » — Oh ! mon oncle et mon protecteur, interrompit Alfaïs, qu'ai-je pu faire qui ne fût bien au-dessous de ce que je vous devais ? C'est sous vos ailes que j'ai joui de six années de bonheur. Le ciel ne m'a pas trouvée digne d'en obtenir davantage; mais ma reconnaissance pour vous est sans bornes. Je ne vais cesser de prier Dieu pour que la santé vous soit promptement rendue. » Ces paroles attendrirent beaucoup sire Richard, parce qu'elles lui montraient une

espérance qu'il n'avait plus lui-même. Ne voulant pas toutefois augmenter la douleur d'Alfais, en lui laissant voir sa propre émotion, il abrégea cet entretien, en lui disant avec douceur d'aller se reposer, car il était déjà nuit, et qu'il désirait qu'elle partît de bonne heure, le lendemain, à cause du chaud.

Le sire de Pons ayant donc reçu le message de son frère, qui ne lui dissimulait pas qu'il était en danger, se rendit de suite à Mortagne, où il trouva en effet Richard dans un état alarmant. Quoiqu'il lui gardât un vif ressentiment de l'appui qu'il avait donné à sa fille, et des communications qu'il n'avait cessé d'avoir avec Charles d'Albret, la vue des souffrances du malade, le souvenir des grands services que Richard lui avait autrefois rendus, peut-être l'importance de le ménager dans un moment qui pouvait être celui de ses dernières dispositions, tout cela réveilla chez Renaud les sentimens fraternels. Il témoigna donc à Richard beaucoup de peine de le voir souffrant, mais néanmoins en affectant de ne pas croire au danger de son état. « Je ne m'abuse point, dit sire Richard, je ne quitterai ce lit que pour le tombeau. Aussi je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à venir me voir; car j'aurais été bien affligé de ne pas vous faire mes derniers adieux. Depuis trop d'années, mon cher ami, nous ne vivons pas dans les termes de notre ancienne amitié. Je vous ai irrité contre moi, mais je prends Dieu à témoin, et ces deux respectables et prudes hommes qui sont là, (c'étaient le seigneur de Barbezieux et l'abbé de Madion), et qui connaissent bien ma conduite, et même je dirai ma pensée, n'ayant eu rien de caché pour eux, je les prends à témoin, dis-je, que je n'ai jamais cherché à vous nuire ni dans votre personne, ni dans vos intérêts, ni dans votre réputation,

Il a été de mon devoir de remplir les intentions du bienfaiteur de ma nièce, de l'homme que vous lui aviez vous-même donné pour époux, lui transmettant ainsi votre autorité, et qui m'avait rendu à son tour exécuteur de ses volontés, en ce qui la concernait. Si pourtant, cher frère, dans l'accomplissement de ce devoir, j'avais laissé échapper des paroles ou des actions dont vous ayez eu le droit de vous croire offensé, je vous en demande, aujourd'hui, excuse devant Dieu et devant les dignes témoins, ici présens; comme je suis prêt à le faire devant tout le monde, et je vous prie de me pardonner; ne craignant rien tant que d'emporter devant Dieu la haine d'un chrétien et surtout celle d'un frère. — Mon cher ami, dit alors le sire de Pons, que parlez-vous de haine? je n'en ai jamais eu contre mon frère. Si j'ai ressenti, peut-être trop vivement, quelques actions de vous, qui contrariaient mes volontés, j'abjure ces sentimens et je prie moi-même Dieu, ainsi que vous, de me les pardonner. — Ah! puisque je vous vois dans de si généreuses dispositions, reprit alors Richard, je me trouve encouragé à vous prier de rendre vos bonnes grâces à votre aimable et tendre fille qui vit depuis si long-temps privée de votre vue. » A ces mots, le sire de Pons s'armant tout-à-coup d'un air sévère, et prenant la parole : « Mon frère, dit-il, ne parlons pas de cela; il n'a tenu qu'à ma fille de me voir tous les jours, puisque je lui ai proposé de venir habiter le château de Pons; que même je l'en ai pressée avec instance; mais elle s'en est toujours défendue, et lorsque j'ai été pour la voir, on m'a tendu des piéges chez elle; et je me suis presque trouvé prisonnier de ses gens. — Ah! mon frère, reprit Richard, pourquoi avez-vous donc toujours refusé la garantie qu'elle vous a fait demander? — Je vous l'ai dit, cette demande était injurieuse.

— Elle était justifiée, dès le principe, par les obligations qu'elle avait contractées, en acceptant les bienfaits de son mari, et depuis par les tentatives que vous aviez faites pour vous assurer, par surprise et par force, de la personne de votre fille. Mais brisons là, sur un entretien qui ne vous est pas agréable; je vous demande pardon d'avoir amené ce sujet de conversation; je me bornerai désormais, pendant le peu de temps qui me reste à vivre, à prier Dieu qu'il vous touche le cœur, et qu'il y éteigne tout sentiment de haine et d'animosité, car c'est ce qu'il y a de plus redoutable à porter devant son tribunal. J'en suis plus près que vous; voilà peut-être pourquoi cette pensée me frappe plus vivement. »

Quoique le sire de Pons n'eût pas pu prendre sur lui de dissimuler son inflexible ressentiment contre sa fille, cependant il fut assez maître de lui, ou plutôt assez dominé par les circonstances, pour écouter, avec égard, la dernière exhortation de son frère, que, dans un autre temps, il n'aurait pas entendue sans impatience; car, impérieux comme il était, ce qu'il pardonnait le moins était une remontrance : il préférait une injure.

Ne demandant donc pas mieux que de changer de conversation, il reprocha amicalement à sire Richard de ne l'avoir pas fait avertir plus tôt de sa maladie, et lui fit d'autres questions qui établirent entre eux un entretien assez calme.

Cependant Renaud aurait eu fort envie de savoir si son frère se préparait à faire un testament, ou s'il en avait déjà fait un; mais il ne savait à qui adresser ses questions à ce sujet. Il chargea un de ses serviteurs de s'informer de cela, comme de lui-même. Ce détour ne lui servit de rien, et sire Richard mourut avant de l'avoir tiré de cette ignorance. Ce ne fut donc qu'après cet événement que Re-

naud put connaître ses dernières dispositions. Sire Richard donnait son château et sa terre de Mortagne au second fils de Renaud, et sa terre de Saint Fort à sa nièce Alfaïs; il donnait à leur frère aîné quelques domaines, plus voisins du château de Pons; il faisait d'autres dispositions en faveur de quelques amis et serviteurs. Enfin Richard, ne voulant point mourir, sans faire un legs pieux, pour le repos de son âme, donnait de beaux bois à l'abbaye de Madion, à condition que les moines diraient, à perpétuité, une messe, chaque mois, pour lui, et que l'abbé Adalbert en dirait une lui-même, chaque premier jour du mois, jusqu'à ce qu'il eût obtenu de Dieu la réconciliation du sire de Pons avec sa fille Alfaïs, veuve du seigneur de Mirembeau. Lorsque Renaud entendit cette clause, il ne put se contenir de dire tout haut: « Ah! gens d'Eglise, voilà comme vous profitez des discordes des familles; après les avoir excitées, vous vous faites payer pour les apaiser. » Mais sa surprise fut grande, lorsque l'abbé qui était présent, ainsi que le vieux seigneur de Barbezieux et le seigneur de Talmond, avec lequel Richard s'était réconcilié depuis long-temps, dit à Renaud: « Ah! monseigneur, je vous prie de croire que j'ai été aussi ignorant que vous des dispositions testamentaires de sire Richard, votre frère; mais comme pour ce qui me regarde, ses intentions sont claires et bien louables certainement, puisque c'est de votre bonheur et de celui de votre noble et vertueuse fille qu'il s'occupe, je vous déclare, devant ces dignes seigneurs, que je renonce et m'engage à faire renoncer mon couvent au grand don que feu monseigneur de Mortagne a voulu faire à l'abbaye, si vous consentez à rendre vos bonnes grâces à madame Alfaïs, votre fille, que tout le monde honore et vénère. Je m'en remettrai, du reste, entière-

ment à votre discrétion, pour l'acquittement de la fondation de la messe perpétuelle que sire Richard nous demande pour le repos de son âme. Au demeurant, monseigneur, je ne songe point à vous tourmenter, par une précipitation importune; prenez un temps raisonnable pour vous décider, et faites-moi savoir vos volontés. » Le sire de Pons, qu'un violent accès de colère aurait soulagé dans ce moment, ne savait quelle conduite tenir devant un procédé si généreux. Cependant les assistans feignirent de ne pas remarquer son embarras, et le clerc continua la lecture du testament.

Renaud fut obligé de rester encore, quelques jours, à Mortagne, où ses fils, qui étaient absens au moment de la mort de Richard, vinrent le trouver. Le jour même de leur arrivée, l'abbé Adalbert fit au sire de Pons la lecture d'une lettre d'Alfaïs, qu'il venait de recevoir pour la lui communiquer. Alfaïs mandait qu'ayant eu connaissance que son oncle lui donnait la terre de Saint-Fort, elle bénissait la mémoire de sire Richard, qui la mettait à même d'en faire l'offre à son père, ne demandant en retour que la permission d'aller se jeter à ses pieds, pour recevoir l'assurance qu'il lui rendrait son amitié, et lui permettrait d'embrasser librement sa mère et ses frères.

A la lecture de cette lettre, les fils de Renaud se jetèrent aux pieds de leur père, pour joindre leurs prières à celles d'Alfaïs : toute l'assistance en fit autant; mais on ne put obtenir de réponse.

Le sire de Pons n'avait jamais fléchi volontairement de sa vie; mais, ici, son orgueilleux despotisme se trouvait combattu par un autre sentiment qui n'avait guère moins d'empire sur lui que le premier; je veux dire l'avarice. Il ne put résister à la lutte terrible de deux passions si violentes qui agissaient chez lui, dans une direc-

tion contraire. Son sang tourna dans ses veines, une fièvre ardente s'empara de lui; un délire continuel occupait sa tête. Il parlait souvent de sa fille et de Charles d'Albret; il répétait avec indignation le nom de Jehan de la Trigalle; puis il demandait ce que valait la terre de Saint-Fort et les bois que son frère avait légués à l'abbaye de Madion. De fortes saignées le calmèrent un peu, mais ne le guérirent pas. Cependant Alfaïs s'était rendue à Mortagne, sans toutefois oser paraître aux yeux de son père. Mais elle avait eu le bonheur d'embrasser sa mère et ses frères, qui firent de vains efforts pour engager le sire de Pons à pardonner à sa fille. Ce ne fut qu'aux approches de la mort que la religion parvint à porter une terreur salutaire dans ce cœur si long-temps inflexible. Renaud dit qu'il pardonnait. Alfaïs vint se jeter à genoux devant son lit, prit sa main qu'elle baigna de larmes. La voix et les sanglots de cette tendre fille émurent enfin le cœur de son père; il lui donna sa bénédiction; elle fut si touchée de cet acte d'une bienveillance dont elle était depuis si long-temps privée, qu'il fallut qu'on abrégeât une scène qui aurait pu devenir funeste pour elle. On l'emmena dans la chambre de sa mère, et Renaud expira dans la nuit.

Alfaïs avait éprouvé trop de secousses douloureuses, depuis quelque temps, pour que sa santé n'en fût pas altérée. A ces scènes violentes se joignait une inquiétude continuelle sur le sort de son fils. Des soupçons sur les causes de la maladie de son oncle, qu'on lui avait cachés long-temps, étaient parvenus jusqu'à elle; on avait vu, de nouveau, des étrangers d'un aspect sinistre, rôder dans le pays et faire beaucoup de questions. Tout lui paraissait à craindre d'une femme aussi vindicative que Bérengère. Elle tomba donc malade, et non sans danger, mais la

douceur de son caractère et sa soumission religieuse aux épreuves d'en haut, amortissaient la pointe du mal. Il céda peu à peu ; et la famille d'Alfaïs vit s'évanouir la crainte affreuse de la perdre, au moment où l'on venait de la reconquérir. Dès qu'elle fut en convalescence, sa mère l'emmena au château de Pons, d'où elle était exilée depuis si long-temps. Cette nouvelle vie entre une mère et des frères qui la comblaient de caresses ; la vue des nombreux serviteurs de la maison qui semblaient sans cesse bénir son retour ; tout cela aurait inondé son cœur de joie, si les nombreuses plaies qu'il avait reçues n'avaient trop souvent saigné ; si la grande distance qui la séparait de son fils, et des terreurs sans cesse renaissantes sur un objet si cher n'avaient pas comprimé tout élan de joie chez cette tendre mère. Lorsqu'elle eut recouvré toute sa santé, elle fut vivement pressée du désir de faire un voyage en Champagne, chez le généreux ami de Charles d'Albret. Elle s'ouvrit de son dessein à Jehan de la Trigalle, mais ce fidèle écuyer l'en détourna. « Madame, lui dit-il, en cédant à une envie si naturelle dans une mère, vous exposeriez ce que vous avez de plus cher. Soyez persuadée que toutes vos démarches sont observées ; on vous suivrait à la piste ; on arriverait avec vous chez sire Aimery, on saurait ce que vous y allez voir, et alors, les plus affreux crimes seraient tentés. Espérez du temps et des bontés du ciel ; laissez grandir ce jeune aiglon. Mais, pour que quelqu'un puisse bientôt vous dire : je l'ai vu, souffrez que j'aille moi-même en Champagne. Je vous promets de dérouter les espions. Je ferai partir, un soir, une barque, de Mortagne, pour moi tout seul, au moment où on y pensera le moins. J'irai à Bordeaux ; et dès que j'y serai, avant d'avoir parlé à personne, je me jetterai dans le premier bateau pêcheur de Bretagne ou

de Poitou qui sera prêt à partir; où il me débarquera, peu m'importe, j'achèterai un cheval, je me mettrai en route, et je serai loin avant qu'on sache seulement si je suis parti de Bordeaux. En revenant, je prendrai un autre détour. » Alfaïs combla de remerciemens le fidèle écuyer; elle voulait le charger de présens pour son fils et pour sire Aimery, mais il ne prit que ce qui ne pouvait ni l'embarrasser ni éveiller des soupçons, en cas de malheur. Le brave écuyer fit son voyage avec un succès digne de son intelligence et de son zèle. Il n'est besoin de dire si Alfaïs compta les jours, depuis son départ. Jehan l'avait prévenue qu'il lui fallait près de deux mois pour cette course, pourvu encore qu'il ne fût pas contrarié par la mer. Il fut si bien servi par le temps, et fit si bonne diligence à terre, qu'il ne mit que six semaines. Il eut soin, en arrivant à Bordeaux, de faire prévenir Alfaïs de son retour, car il savait que sa vue inopinée pouvait lui causer une secousse trop forte. Malgré cette précaution, la sensible mère ne put goûter un moment de sommeil, jusqu'à ce qu'elle eût vu celui qui venait de voir son fils. Elle eut soin d'être seule pour le recevoir. Dès que le bon écuyer eut fermé derrière lui la porte de la chambre, sentant qu'il ne pouvait pas retenir ses larmes : « Madame, lui dit-il, c'est de joie que je pleure, je n'ai que de bonnes choses à vous dire. » Et il fut obligé de s'arrêter. Alfaïs, de son côté, fondait en larmes. Lorsque Jehan put parler : « Madame, reprit-il, je vais vous donner trop de regrets de n'avoir pas vu le plus bel enfant de la nature. C'est un amour pour la beauté, c'est un petit lion pour le courage, c'est un agneau pour la douceur. Tout le monde l'aime tant là-bas que si j'avais voulu l'emmener, je crois qu'on m'aurait lapidé. Mais je ne le ferais pas, quand vous voudriez me donner tous vos châteaux; car il vous ressemble tant, que jamais

un fils n'a ressemblé d'une telle façon à sa mère. Tout le monde le reconnaîtrait pour être à vous. » Alfaïs, à ce discours, était pénétrée tout à la fois de joie et de tristesse. « Noble écuyer, dit-elle, vous m'avez rendu le plus grand service que je puisse recevoir, dans ma triste position. Mais quoi donc? je ne reverrai jamais ce cher enfant! — Madame, reprit Jehan, il ne faut pas désespérer. Dieu est plus fort que la malice des hommes.» Alors le fidèle serviteur lui raconta tous les détails de son voyage et de sa visite chez sire Aimery, et il lui remit une lettre de ce brave seigneur, qui lui protestait de son dévouement et lui faisait entendre combien il était content de son jeune élève. Alfaïs ne se montra à sa famille que lorsqu'elle fut un peu remise de l'émotion que lui avait causée cet entretien. Il lui en coûtait beaucoup de cacher à sa mère et à ses frères une chose dont elle aurait été si heureuse de s'entretenir sans cesse avec eux; mais elle savait que la moindre distraction pouvait avoir les conséquences les plus funestes. Trois années se passèrent ainsi, Alfaïs partageant son temps entre le château de Pons et celui de Cônac, où elle avait enfin le plaisir de recevoir sa mère et ses frères. Au reste elle avait, trois ou quatre fois chaque année, des nouvelles de sire Aimery, par des occasions qu'il avait soin de varier; et il écrivait toujours dans un langage de convention. Alfaïs ne lisait jamais ses lettres, sans pleurer de tendresse et de joie. Mais enfin elle en reçut une qui lui fit verser bien des larmes de tristesse. Sire Aimery lui marquait qu'il avait perdu sa femme, que cet événement l'avait jeté dans un tel chagrin, qu'il ne pouvait plus se supporter dans les lieux où il avait vécu avec elle; que tout le ciel de la France même lui était devenu odieux; enfin, que ne pouvant résister à une telle mélancolie, il était résolu de passer à Constantinople,

et, de là, dans la Terre-Sainte, pour combattre les Infidèles, jusqu'à ce qu'il trouvât la fin d'une vie qui lui était à charge ; que dans cette résolution il lui proposait, ou de lui renvoyer son fils, ou de l'emmener avec lui dans l'Orient ; qu'il était sûr de le placer honorablement, comme page, à la cour de Constantinople, ou chez le prince d'Achaïe, ou enfin en Palestine, auprès de son père, Gautier de Brienne, comte de Japha. Il ajoutait que, quoiqu'il dût en coûter à la tendresse maternelle, il osait donner à Alfaïs le conseil de laisser faire à son fils le voyage d'Orient, parce que cet enfant, qui annonçait une force et un courage extraordinaire, ne tarderait pas à se faire remarquer et reviendrait ensuite en France avec une telle gloire qu'il n'y aurait personne qui ne devînt jaloux de le connaître, et que peu de gens oseraient l'attaquer. Alfaïs était à Cônac, quand elle reçut cette cruelle lettre. Elle tomba dans une affreuse perplexité. Embrasser son fils lui aurait paru le suprême bonheur ; mais comment le voir, sans lui révéler son secret qui pouvait lui devenir si funeste ? A qui le confier ensuite pour son éducation et sa sûreté ? Où le cacher ? D'autre part, le laisser partir pour l'Orient, sans l'avoir revu, lui paraissait un effort surnaturel. Dans cette anxiété, Alfaïs consulta ses deux fidèles écuyers, Pierre d'Ozillac et Jehan de la Trigalle. Après avoir gémi avec cette tendre mère sur les malheurs qui la poursuivaient, ils furent de l'avis commun qu'il valait mieux encore exposer ce cher enfant aux dangers de la terre et de la mer, dans les pays ennemis, qu'aux fureurs d'une femme comme Bérengère. La pauvre Alfaïs, forcée d'approuver ce cruel parti, n'eut plus qu'à prier Jehan de la Trigalle de faire encore un voyage en Champagne, pour voir son fils, et porter une forte somme d'argent à sire

Aimery, afin de fournir au voyage et à l'entretien de l'enfant.

Lorsque ses lettres et toutes les dispositions du voyage furent faites, Alfaïs dit à Jehan de la Trigalle, qui était un homme vertueux et déjà un peu âgé : « Loyal et fidèle écuyer, il n'y a que vous qui alliez vers mon fils et qui puissiez me dire que vous l'avez vu ; venez et embrassez une pauvre mère, et portez ses embrassemens à son fils. » Le bon écuyer s'étant approché respectueusement, Alfaïs l'embrassa en pleurant de toutes ses forces, et voulut que l'écuyer prît deux baisers sur ses joues, pour les porter à son fils ; ce qu'il fit, non sans pleurer presqu'autant qu'elle, tant il était attendri de voir une si noble et excellente dame, condamnée à embrasser son fils de si loin, et si misérablement.

Dans ce moment, Alfaïs remit au loyal serviteur, une petite bourse qu'elle avait travaillée avec beaucoup de soin pour son fils, et qui renfermait un bon nombre de besans. Ce qui était indépendant d'une somme beaucoup plus considérable, renfermée dans une poche de cuir qu'elle chargea l'écuyer de porter à sire Aimery.

Jehan de la Trigalle partit secrètement par la rivière comme la dernière fois ; mais dès qu'il fut à Bordeaux, il acheta un fort cheval, et muni d'une bonne épée, ainsi que d'un *camburon* (11) et d'un haume léger, il se mit en route.

Le second jour de son voyage, comme il approchait de Périgueux, à la nuit tombante, il fut joint par un voyageur qui, après l'avoir salué poliment, lui demanda s'il comptait aller plus loin que la ville, ce soir-là ? — Je n'en ai pas l'intention, dit Jehan de la Trigalle. Alors le

voyageur lui proposa de faire le reste du chemin de compagnie; et entrant de suite en conversation, il lui demanda si c'était pour un grand voyage qu'il était en route. — Non, dit la Trigalle, je compte retourner dès demain. Le voyageur officieux lui dit, que s'il n'avait pas d'auberge d'habitude il le conduirait dans la meilleure de la ville, où il se flattait de le faire traiter de manière qu'il en serait content, parce que ceux qui la tenaient étaient de ses amis.

Pendant cette conversation, Jehan de la Trigalle qui était soupçonneux comme un homme qui porte de l'argent plus que de coutume, et qui de plus vivait dans un état continuel de défiance des embûches de la dame de Castelmoron, crut reconnaître la voix de celui qui lui parlait, sans pouvoir dire d'abord où il l'avait entendu. Il observa alors son compagnon avec plus de soin, mais comme celui-ci portait un bandeau sur un œil, et que le temps était sombre, il ne put pas le reconnaître. Il n'avait donc que la ressource de le faire causer davantage, et il se mit à lui faire à son tour des questions. Il crut s'apercevoir que cet homme contrefaisait son langage et ne lui répondait pas franchement; ses soupçons augmentèrent, et il finit par retrouver que cette voix était celle d'un des hommes qui avaient tant rôdé à Mortagne, et qui lui avaient, une fois, fait des questions sur le jeune enfant qui était nourri chez le veneur de sire Richard. Alors il retint son cheval, pour rester un peu en arrière de son compagnon, et tira son épée, puis se portant rapidement en avant il dépassa le voyageur et se retournant sur lui l'épée haute: « Scélérat, lui cria-t-il, je te reconnais: arrête et descends de cheval, ou tu es mort. « Le voyageur effrayé de cette

apostrophe, lui dit en tremblant: « Mais, sire écuyer, vous vous trompez, car je ne vous ai jamais vu. Descends, misérable, » lui répéta Jehan, d'une voix terrible, et en lui portant la pointe de son épée dans les yeux. L'autre ne sachant qu'opposer à un ordre aussi impératif et appuyé d'un geste si menaçant : « Eh bien, seigneur, je vais descendre, » dit-il, et en effet il descendit, ou plutôt il tomba à terre. L'écuyer s'y élança en même temps, et lui présentant toujours sa terrible épée. « Attache, lui dit-il, ces chevaux à cet arbre. Le voyageur obéit. — Couche-toi ventre à terre. Il obéit. — Donne-moi tes mains. Il obéit, et l'écuyer les lui lia fortement ensemble derrière le dos, avec une corde. Alors il le fouille et lui trouve un poignard, des petites boîtes renfermées sous plusieurs enveloppes, et une bourse remplie de pièces d'or et d'argent. — Espion ! empoisonneur ! assassin ! que voulais-tu faire de tout cela ? Tu mériterais que je te fisse avaler ici ces boîtes, ou que je t'enfonçasse ce poignard dans le cœur. Mais tu dois périr par la main du bourreau. Alors, prenant le mouchoir du voyageur, il le roule en le farcissant de feuilles et d'herbes. Puis obligeant le patient à ouvrir la bouche de toute sa grandeur, il la lui ferme avec ce bâillon qu'il lui lie fortement derrière la tête. Ensuite il lui ôte ses éperons, et le fait relever. Alors il lui suspend au cou son poignard, ses boîtes, et sa bourse, le tout renfermé dans une partie du caparaçon du cheval dont il fait une espèce de poche. Il passe au cou de ce misérable, la bride du cheval dont il venait de le forcer de descendre, faisant couler tout contre sa nuque l'anneau de cuir qui rapprochait les deux rênes, et il l'oblige à marcher ainsi devant lui, le menaçant de lui fendre la tête d'un coup d'épée, au premier mouvement qu'il fera

pour s'écarter du chemin. Il se proposait de le conduire de cette manière au prévôt * de Périgueux.

Le terrible écuyer et son captif marchaient dans l'ordre que nous venons de dire, depuis une demi-heure environ, lorsqu'ils rencontrèrent des charrettes, traînées par des bœufs qui allaient sans conducteurs; ceux-ci s'étant arrêtés dans un cabaret éloigné, de quelques jets d'arbalète, du chemin des voitures. Dans une de ces charrettes, il y avait une grande cuve vide. Cette vue fit naître chez Jehan de la Trigalle une nouvelle idée. Il se mit à réfléchir à l'embarras et au retard qu'allaient lui causer la remise de son prisonnier à la justice, et toutes les suites de cette affaire, où Bérengère ne manquerait pas de lui tendre quelques mauvaises embûches. Il songea de plus qu'il pouvait rencontrer des complices de ce brigand, qui, à la faveur de l'obscurité, pourraient lui tirer des flèches sans qu'il vît d'où elles partiraient. Ces réflexions lui firent prendre le parti de jeter son prisonnier dans cette cuve, et de continuer sa route, sans s'en embarrasser davantage.

Comme il était prompt à se résoudre et encore plus à exécuter, il hâte sa marche, pendant quelques pas, pour prendre un peu d'avance, et avoir le temps de faire ses dispositions; après quoi il s'arrête, descend de cheval, fait de nouveau coucher à terre son prisonnier, lui lie fortement les jambes ensemble, puis les lui ramène par derrière jusqu'à ses mains, auxquelles il les attache par de solides liens; ce qui étant fait, il saisit ce misérable,

---

* La justice appartenait aux seigneurs; mais l'officier à qui ils léguaient la police criminelle s'appelait prévôt. Ce magistrat faisait souvent aussi les fonctions de juge dans les causes criminelles.

et usant des avantages de sa taille et de sa force, qui étaient grandes, il le lance dans la cuve, quand elle est vis-à-vis de lui, sans trop s'occuper de quelle manière il y tomberait. Après cette opération, il prend le cheval du brigand, lui remet la bride sur le cou, lui tourne la tête vers le pays d'où il venait, et lui appliquant deux violens coups de fouet, il le renvoie vers son écurie. Pour lui, il remonte aussitôt sur son cheval, et reprend sa route de manière à réparer le temps perdu. Mais comme il n'était pas moins prudent que résolu, au lieu d'entrer à Périgueux par la porte qui mène à Bordeaux, il prend un détour, et va gagner la porte d'Angoulême. Il était nuit noire quand il entra en ville.

Le lendemain, en partant, il eut soin de demander le chemin de Limoges; mais à peine fut-il hors de la ville, qu'il alla rejoindre la route d'Excideuil, et se dirigea, par Pompadour, sur l'Auvergne qu'il traversa à grandes journées. Mais à force de faire diligence, son cheval se trouva si harassé, qu'après qu'il eut passé la rivière de l'Allier devant la petite ville de Vichy, le pauvre animal ne put pas aller plus loin. Comme le bon écuyer se trouvait dans cet embarras, il vit un grand bateau chargé de marchandises qui descendait la rivière; il demanda où allait ce bateau, on lui répondit qu'il descendait jusqu'à Nantes, mais qu'il s'arrêterait le long de la route. Alors il s'y fit conduire dans une nacelle, et força les mariniers de le recevoir avec son cheval. Il descendit ainsi tranquillement le cours de la rivière jusqu'à Gien, où, trouvant sa monture bien reposée, il se fit mettre à terre, après avoir généreusement payé les mariniers, pour le pain qu'ils lui avaient fourni, ainsi qu'à son cheval, n'ayant pas de fourrage dans leur bateau. Jehan continua sa route pour Paris, par Montargis et Nemours. Arrivé dans la capitale,

il y acheta de jolies petites armes, ainsi que le lui avait commandé la veuve de Charles d'Albret, pour les porter à son fils, et il acheva son voyage, sans aucun nouvel événement.

Le parti que venait de prendre Jehan de la Trigalle, de poursuivre sa route d'une manière assez singulière pour un voyageur à cheval, et qui tenait à son esprit actif et résolu, fut une circonstance très-heureuse pour lui. Malgré le mystère qui avait couvert son départ de Cônac; malgré le soin qu'il avait eu de prendre, cette fois-ci, une route différente des deux premières; il était si bien observé, qu'à peine arrivé à Bordeaux, il fut reconnu par un des espions de Bérengère, chez l'homme même où il achetait un cheval pour son voyage, n'ayant pas voulu en prendre chez Alfaïs, de peur de réveiller les soupçons. Aussitôt plusieurs scélérats furent mis à ses trousses; les uns le précédèrent au passage de la rivière devant Bordeaux, d'autres le suivirent; tous à une distance assez grande pour n'être pas remarqués. Celui qui l'avait accosté sur le chemin était le chef de la troupe; mais deux de ses complices étaient déjà arrivés à Périgueux. Ils y attendaient leur proie qu'ils devaient voir arriver avec leur chef. Ils passèrent toute la soirée et une partie de la nuit à guetter à la porte par laquelle on vient de Bordeaux. Enfin, la fatigue, le sommeil et la crainte de paraître suspects qui poursuit toujours les gens qui ont un dessein criminel, les forcèrent de quitter leur faction à cette porte et de rentrer à leur hôtellerie. Mais, le lendemain, de bonne heure, ils se mirent à visiter toutes les auberges de la ville, demandant partout si l'on n'avait pas reçu deux voyageurs de tel et tel signalement. Ce nombre de deux, auquel ils s'attachaient, fit qu'ils perdirent beaucoup de temps à réveiller des gens qui n'a-

vaient rien de commun avec ceux qu'ils cherchaient. Cependant, comme Jehan de la Trigalle avait une taille et une figure remarquables, et qu'il était monté sur un très-fort cheval, au signalement qu'ils firent de ces diverses particularités, un aubergiste leur dit : « Pour un voyageur tel que vous le désignez là, nous l'avons bien eu, à ce que je crois; mais il était tout seul. Cela paraît un brave gentilhomme, bien généreux, quoiqu'il ait la parole un peu brusque et les manières sans façon. » Les deux scélérats, à ce portrait, ne purent pas douter que ce ne fût là l'homme qu'ils cherchaient; mais ils ne concevaient pas comment il était arrivé sans leur compagnon. Toutefois ils demandèrent quand il était parti, et quelle route il avait prise. On leur dit qu'il était parti depuis une heure, à peu près, et qu'il avait demandé le chemin de Limoges. Aussitôt les deux Cissaires vont prendre leurs chevaux et se mettent en grande hâte à la poursuite du bon écuyer; mais après avoir fait beaucoup plus de chemin qu'il n'en fallait pour joindre un homme qui ne devait aller que le train de voyageur, ils soupçonnèrent que Jehan de la Trigalle avait bien pu user de ruse à l'auberge, et qu'il était capable d'avoir pris une autre route que celle qu'il avait demandée. En conséquence de ce raisonnement, ils se séparèrent; un des deux continua sa route, et l'autre revint sur ses pas, interrogeant tout le monde, sur le voyageur qu'il cherchait. A la fin il trouva des laboureurs qui, d'après ses questions, lui dirent qu'un gentilhomme était venu, suivant le chemin de Limoges, jusqu'à l'endroit où ils travaillaient, et que là il leur avait demandé, s'il n'était pas sur la route d'Excideuil; qu'ils lui avaient dit qu'il s'était trompé, mais qu'en prenant le premier sentier qu'il trouverait sur sa droite, il aurait bientôt rattrapé son chemin; ce qu'il avait fait. L'infatigable scélérat

se mit aussitôt sur la trace de l'écuyer, questionnant tout le monde qu'il rencontrait, tant aux champs que dans les villes et villages; si bien qu'il ne pût plus douter qu'il ne fût sur la bonne voie ; et il fit si grande diligence qu'il arriva sur les bords de l'Allier, devant Vichy, peu d'heures après que Jehan de la Trigalle se fût embarqué sur cette rivière. Mais il fut tout dérouté, lorsqu'il apprit, par ses questions, que l'écuyer qu'il poursuivait avec tant de fatigue se laissait tranquillement aller au cours de l'eau. Il se mit bien en course pour tâcher de l'atteindre de la vue, en suivant le plus possible le rivage, mais le chemin l'en écartait souvent malgré lui. La nuit vint avant qu'il eût rien aperçu; et d'ailleurs la fatigue de son cheval le força de s'arrêter. Le lendemain il jugea bien qu'il ne rattraperait pas l'avance que son ennemi avait sur lui, cependant il poursuivit encore sa pointe, jusqu'à la ville de Moulins; mais là, après avoir fait aux gens du port beaucoup de questions auxquelles il ne put point avoir de réponse, parce que le bateau qui portait le brave écuyer et son cheval était passé, pendant la nuit, sans s'arrêter, il fut obligé de renoncer à son entreprise, malgré le zèle que lui inspirait, pour son affreuse commission, la grande récompense qu'on lui avait fait espérer. Mais son cheval ne pouvait plus bouger, lui-même était excédé de fatigue. Il passa donc la nuit à Moulins, et puis il reprit en enrageant et à petites journées, ne pouvant aller vite, son chemin vers Limoges, où son compagnon de crime lui avait donné rendez-vous. Les deux scélérats s'étant conté réciproquement le résultat infructueux de leurs courses, jugèrent qu'il ne leur restait autre chose à faire que de revenir à Périgueux, pour retrouver leur chef, et s'ils n'y réussissaient pas, de s'en retourner vers la dame de Castelmoron, qui était à Bordeaux, pour lui rendre compte

de leur expédition. Mais ils n'allèrent pas jusque-là. Pour savoir ce qui les en empêcha, il est bon de reprendre l'histoire du chef des émissaires de la cruelle Bérengère, que nous avons laissé continuant, dans une cuve, le chemin qu'il avait commencé à cheval.

Les conducteurs des charrettes quittèrent enfin le cabaret et rejoignirent leurs bœufs qui n'avaient cessé de cheminer tout doucement. Comme ces gens étaient tous ivres, en arrivant au faubourg de Périgueux, ils dételèrent leurs bœufs et les mirent dans l'étable, sans s'apercevoir de rien de nouveau, et ils allèrent se coucher. Ils repartirent le lendemain, avant le jour, pour la petite ville de l'Isle, d'où ils étaient. Ce ne fut qu'en arrivant chez lui, que le bouvier à qui appartenait la cuve s'aperçut d'abord qu'elle était plus lourde à manier que la veille; puis, quand il l'eut fait glisser sur le timon de la charrette, jusqu'à terre, il eut un spectacle à la vue duquel il faillit tomber à la renverse. Il appela ses compagnons ainsi que ses voisins, et leur montra ce qu'il venait de trouver au fond de sa cuve. Tous furent grandement étonnés d'une si étrange aventure. Les plus prudens conseillaient de ne rien faire avant d'avoir averti le seigneur et appelé sa justice. En conséquence ils coururent en toute hâte au château. Cependant la pitié en porta d'autres à retirer de la cuve le malheureux qui respirait encore, quoiqu'il fût dans un état épouvantable. On lui ôta son baillon, et on lui fit boire du vin; ce qui le ranima un peu.

Cependant les gens de justice du seigneur arrivèrent, et après avoir constaté l'état dans lequel ils trouvaient cet étranger, ils lui délièrent les membres et voulurent l'emmener au château. Mais comme il lui était impossible de se tenir sur ses jambes, ils le firent porter sur une civière, en ordonnant à tous les voituriers qui avaient voyagé

en même temps que la charrette sur laquelle s'était trouvé ce malheureux, de les suivre.

Le seigneur, qui était prévenu, commença par demander séparément, aux charretiers, où ils avaient ramassé cet homme, et pourquoi ils l'avaient mis dans cette cuve ainsi lié. Chacun jura, par tous les saints, qu'il ne savait ni quand, ni comment, ni par qui ce malheureux avait été mis dans cette cuve ; que ce qu'il y avait de plus vraisemblable, c'est que cela avait été fait, pendant la nuit, dans une auberge du faubourg de Périgueux où ils avaient couché.

Le seigneur de l'Isle, entendant un rapport unanime de ces gens, et n'ayant aucun motif de soupçonner leur véracité, les fit retirer, et ordonna que l'étranger lui fût amené. Il lui demanda par quel événement il s'était trouvé dans cette cuve. « Ce sont, répondit l'inconnu, des brigands qui m'y ont jeté, lié et bâillonné, après m'avoir volé mon cheval. » Alors le seigneur lui demanda ce que signifiait ce paquet qu'il avait pendu au cou, et où l'on voyait une courte dague à travers les mailles de la poche. Après avoir hésité un instant en faisant des contorsions comme un homme qui souffre beaucoup, l'étranger répondit qu'il n'en savait rien ; que c'étaient les brigands qui lui avaient attaché cela au cou. Après ces paroles, il tomba en faiblesse. Le seigneur ordonna qu'on le portât dans une chambre voisine et qu'on lui donnât tous les soins nécessaires pour le faire revenir. Pendant que ses gens étaient occupés à cette besogne, il fit ouvrir le paquet qu'il avait fait détacher du cou de l'étranger, et ne fut pas peu étonné lorsque, outre un poignard, il y vit une bourse bien garnie et plusieurs petites boîtes enveloppées très-soigneusement, et qui renfermaient des poudres de différentes couleurs. « Oh! oh! dit-il, voilà qui est singulier. Il n'est pas commun que des voleurs

pendent de l'argent au cou des gens qu'ils dévalisent, et qu'ils leur laissent des armes.» Il ordonna que tout cela fût renfermé dans une armoire dont il prit lui-même la clef. Puis, faisant rentrer l'étranger, il voulut poursuivre son interrogatoire. Mais à chaque fois que l'inconnu essayait de répondre, il s'évanouissait avant qu'on eût pu rien comprendre à ce qu'il disait. De sorte que le seigneur de l'Isle fut obligé de renvoyer la séance au lendemain. En attendant, il fit conduire cet homme dans la chambre la plus sûre de son donjon, en recommandant à son chirurgien de bien le soigner, et de lui témoigner beaucoup de compassion; mais en même temps de lui faire plusieurs questions; toutefois sans suite et sans apparence de curiosité. Le chirurgien, après avoir visité et pansé toutes les plaies de cet étranger, qui n'étaient que des contusions et des écorchures, le saigna et le fit mettre au lit. Puis, au bout de quelque temps, il lui fit porter à manger. Pendant tous ces soins, il lui demanda de quel pays il était; à quoi l'autre, après un moment d'hésitation, répondit qu'il était de la comté de Bigorre. « Et que veniez-vous faire dans ce pays-ci, quand vous avez été arrêté par les brigands qui vous ont volé votre cheval?—J'allais en Poitou acheter des mulets.—Vous aviez sans doute des *marabotins* (12), des Maures d'Espagne, que les voleurs vous auront pris?—J'en avais bien, mais je ne sais ce que les brigands m'ont pris ou laissé, tant ils m'ont battu, avant de me jeter dans cette maudite cuve. » Après plusieurs autres questions, le chirurgien retourna vers le seigneur auquel il rendit compte de ce qu'il avait fait et dit. « C'est bien, maître Charlot; mais il faut à présent que nous examinions ce que renferment les boîtes trouvées sur cet homme. » Le chirurgien, après avoir bien considéré, et senti avec précaution les poudres qu'elles contenaient,

dit : « Monseigneur, voilà quelque chose que je reconnais bien pour du poison, et je n'ai pas bonne opinion du reste. Mais le plus sûr est d'en faire l'expérience. S'il y a dans le château quelqu'animal dont on veuille se débarrasser, nous lui en ferons goûter. » Alors le seigneur ayant ordonné à un de ses gros varlets de lui amener un vieux chien, le chirurgien mit un peu de poudre d'une des boîtes entre deux tranches de viande; donna ce morceau au pauvre animal qui ne l'eut pas plutôt avalé, qu'il commença à tourner, puis tomba et mourut, après quelques mouvemens convulsifs. On fit l'essai des autres boîtes sur d'autres animaux, et le résultat fut toujours une mort prompte, avec des symptômes plus ou moins violens.

Cependant, le lendemain, le geôlier de la tour vint dire au seigneur qu'en fouillant dans les poches des vêtemens de l'homme qui était confié à sa garde, pour les faire laver, parce qu'ils étaient fort sales, la cuve où il avait été jeté, contenant encore un demi-pied de lie, il avait trouvé une petite boîte qu'il croyait devoir lui apporter. Le seigneur le loua de cette précaution. Et maître Charlot ayant fait, sur un animal, l'expérience de la poudre qu'elle contenait, l'effet en fut plus prompt encore que celui de toutes les autre boîtes. Celle-ci avait échappé à la recherche précipitée de Jehan de la Trigalle. Alors le seigneur de l'Isle dit au geôlier d'aller porter cette boîte au malade, sans lui faire connaître qu'il l'avait montrée à d'autres, et sans la lui remettre en main ; mais de lui demander ce que c'était que la poudre qu'elle renfermait. Le geôlier étant donc retourné vers l'étranger, lui dit : « Tenez, voilà une petite boîte que j'ai trouvée, dans votre gousset, quand j'ai voulu faire laver vos hardes. Pardon si j'ai eu la curiosité d'y regarder, mais je n'ai pas touché à ce qu'il y a dedans, car cela ne sent pas bon.

Qu'est-ce que c'est donc? » L'inconnu avait beaucoup rougi au premier aspect de cette boîte, et aux paroles du geôlier; mais comme celui-ci ne parut pas le remarquer, il se remit et dit que c'était un remède pour la toux des chevaux. « Est-ce que vous êtes maréchal? dit le geôlier. — Oui, répondit l'étranger. » Dans ce moment, le chirurgien, qui était à la porte, entra comme par hasard, et le geôlier lui dit : « Ah! maître Charlot, vous qui connaissez tous les remèdes, connaissez-vous celui-là pour les chevaux? » et il lui présenta la boîte. L'étranger laissa voir une grande altération sur son visage; mais le chirurgien, feignant de ne pas la remarquer, dit : « Cela m'arrive à propos; car j'ai un cheval que notre maréchal, qui est un âne, n'a pas pu guérir. Dites-moi, brave homme, en faut-il beaucoup de votre poudre? — Non, répondit l'inconnu, avec un embarras très-marqué, il en faut très-peu. — Et dans quoi délayez-vous cela? — Dans du vin rouge. » Alors le chirurgien s'approchant du lit du malade, lui dit : « Vos mains sont-elles bien dégourdies aujourd'hui? — Oui, grâce à Dieu et à vos frictions. — Eh bien! prenez, avec la pointe de ce couteau, autant de poudre qu'il en faut pour mêler dans une demi-quarte de vin » En même temps il présenta le couteau à l'étranger; mais il s'aperçut que celui-ci, en affectant de trembler, tâchait de faire tomber la petite boîte. Alors il la retira en disant : « Vous n'avez pas encore la main assez assurée; nous ferons cela plus tard. » En attendant, il avait fait son profit de cette remarque, et alla de suite la communiquer au seigneur. Celui-ci conclut, sans pouvoir expliquer l'aventure de la cuve, que cet homme était un scélérat chargé de quelque mauvaise commission. Cependant, il voulut attendre encore deux jours, avant de lui faire subir un interrogatoire so-

lennel; afin de laisser aux gens qui l'approchaient le temps de lui faire de nouvelles questions. Il avait parmi sa justice, un vieux clerc * qui possédait le talent de reconnaître, au langage, le pays natal de tout homme, de fort loin à la ronde, à moins qu'il ne fût sorti bien jeune de chez lui. Ce clerc avait assisté aux premières déclarations de l'étranger, et depuis avait écouté, à la porte, toutes les fois que le chirurgien ou le geôlier le faisaient parler. Il était même entré plus d'une fois dans sa chambre, sous différens prétextes, et lui avait adressé la parole. Le seigneur de l'Isle lui ayant demandé : « Eh bien! crois-tu que cet homme là est de la comté de Bigorre? — Non, monseigneur, c'est un *Lanusquet* de la *baillie* ** de Bazas.

Enfin sire Arnaud (c'était le nom du seigneur de l'Isle) se fit amener cet étranger dans sa salle de justice, où il avait établi tout l'appareil d'un tribunal. La vue de ces dispositions, et surtout du prévôt et de ses sergens, troubla fortement le scélérat, tout effronté qu'il était. Néanmoins comme le mensonge était toujours sa première ressource, il ne se l'épargna pas; mais malheureusement toutes ses réponses ne se rapportèrent pas à celles qu'il avait faites aux questions, en apparence indifférentes, du chirurgien et du geôlier. Quand on les lui objecta il

---

* Le mot de clerc signifiait particulièrement un homme d'église; mais on le donnait par extension à tous les gens instruits dans la connaissance des lois, des archives, des diplômes, etc. Nous avons vu, plus haut, qu'on disait un clerc du secret, pour secrétaire.

** On disait alors baillie pour bailliage, et ce mot s'appliquait, en un sens plus étendu, à toute espèce de gouvernement. On disait être sous sa baillie, sous son pouvoir. *Lanusquet* est le nom patois des habitans des Landes.

fit de nouveaux mensonges pour concilier des versions si divergentes. Alors, sire Arnaud lui montrant la boîte qu'on avait trouvée dans ses habits, lui demanda ce qu'elle renfermait; pour cette fois, il répéta la réponse des jours précédens; mais ce seigneur lui dit : « Maître Charlot mon chirurgien prétend que c'est du poison : nous allons voir ce qui en est. » Alors il ordonna à un des sergens du prévôt de lui amener un chien qu'on tenait tout prêt pour cela. Le chirurgien ayant légèrement saupoudré un morceau de viande avec la poudre de la boîte, le présenta au chien, qui, l'ayant avalé, fut pris soudain de mouvemens convulsifs, et expira dans peu de minutes : à ce spectacle, toute l'assistance fut frappée d'horreur, et l'étranger devint si pâle qu'on crut qu'il allait s'évanouir. Mais le seigneur de l'Isle lui adressant la parole d'un air terrible : « Misérable, dit-il, ce poison, ce poignard, cet argent, tes nombreux mensonges, tout me convainc que tu es un scélérat qui méditais quelque crime, pour ton compte, ou par commission. Tu as trop menti jusqu'à présent, pour que j'espère que tu me dises la vérité, si on ne te l'arrache par force. Je te préviens que si tu essaies de me tromper même dans la *gehenne**, et que tu ne m'indiques pas qui tu es, de qui tu dépens, ce que tu étais chargé de faire, tu périras par les plus affreux supplices. » Alors ayant fait apporter les instrumens de la torture, il demanda d'un ton terrible au prévenu : « D'où es-tu? — Monseigneur je suis de la comté de Bigorre. — Tu mens; tu es un Lanusquet de la baillie de Bazas.» Le ton de certitude avec lequel sire Arnaud prononça ces foudroyantes paroles anéantit le misérable, il tomba évanoui. On crut d'a-

* La torture.

bord que c'était une ruse comme le premier jour, mais le chirurgien s'assura qu'il était vraiment sans pouls et presque sans battemens de cœur. On eut beaucoup de peine à le faire revenir. Lorsqu'on lui eut enfin rendu l'usage de ses sens, sire Arnaud lui dit : « Eh bien, es-tu disposé à confesser la vérité?—Monseigneur, dit alors l'accusé, si vous voulez faire écarter tous les témoins, je vous jure, sur mon salut éternel, que je vous dirai la vérité. » Outre l'appareil de la torture et les menaces de sire Arnaud, qui déterminaient enfin ce misérable à faire des aveux sincères, il y était poussé par l'espoir qu'en se déclarant serviteur et émissaire d'une aussi puissante dame que Bérengère, on n'oserait pas le faire périr, et qu'on le renverrait à elle. Mais il sentait bien aussi que, pour être ensuite protégé par sa maîtresse, il ne fallait pas dévoiler publiquement la part qu'elle avait dans la criminelle entreprise dont l'exécution lui était confiée.

Le seigneur de l'Isle, après avoir réfléchi un instant à la demande du brigand, lui dit : « Je veux bien éloigner les témoins, sauf mon prévôt, et un clerc pour écrire tes déclarations. Ayant donc ordonné à tout le reste de l'assistance d'évacuer la salle, et aux sergens de se tenir en dehors des portes, il reprit son interrogatoire. Le Lanusquet commença alors à lui révéler des choses qui le firent frémir; mais qui n'avaient que trop le caractère de la vérité. Lorsque ce misérable eut terminé ses horribles déclarations, le seigneur le mit entre les mains du prévôt, pour être conduit en lieu de sûreté; mais avec ordre que désormais il ne parlât plus à personne. Puis, étant seul avec le clerc de justice, qui venait d'écrire les aveux du brigand, il se fit remettre son procès-verbal, et lui dit : « Il y va de ta tête, si jamais tu ouvres la bouche sur ce que tu viens d'entendre. — Monseigneur, lui ré-

pondit le clerc, par tous les saints du Paradis, j'ai presque autant de peur que vous que cela ne soit révélé. » Sire Arnaud ne put s'empêcher de rire de cette naïveté. Mais dès le jour même il fit partir un exprès chargé de la lettre suivante, pour la dame de Castelmoron. « Madame, un *mécru**, (de tel nom, tel âge, telle constitution), s'est trouvé sur mes terres, muni de provisions, qui me le rendent fort suspect. Au milieu des innombrables mensonges qu'il m'a faits, il a déclaré qu'il était votre serviteur. Cette considération seule a suspendu le châtiment qu'il m'est plus que prouvé qu'il mérite. Si vous le reconnaissez pour être vraiment un homme de votre dépendance, je vous l'enverrai sous bonne garde. *Que Dieu vous doint longues années et bonnes.* »

Bérengère ayant reçu ce message, y trouva enfin, en partie, l'explication de l'ignorancce bien cruelle où elle était du sort de ses émissaires, depuis leur départ; mais ce fut pour tomber dans une perplexité non moins affreuse Elle savait que sire Arnaud était un homme clairvoyant, mais prudent, maître de lui, qui n'était pas pressé de dire tout ce qu'il savait. Si Barnat Cabat (c'était le nom de son émissaire), effrayé par la crainte des supplices, l'avait compromise pour se sauver, et que réclamant cet homme, elle ne le fit pas punir, que penserait le seigneur de l'Isle? si elle le faisait pendre en arrivant, pour se justifier dans l'esprit de sire Arnaud, que ne pourraient pas révéler ailleurs les complices de Cabat, dont elle ignorait encore la destinée? Bérengère resta près d'une demi-journée à réfléchir à la réponse qu'elle avait à faire au

---

* Un homme qui n'inspire pas de confiance, qui n'est pas cru, un vagabond, un homme sans aveu.

seigneur de l'Isle. Enfin elle se décide à lui écrire la lettre suivante : « Sire Arnaud, l'homme qui a été arrêté sur vos terres, est en effet né sur le domaine de mon douaire; mais c'est un scélérat qui n'y peut plus reparaître sans être pendu, ainsi que sur les seigneuries de sire Bernard de Castelmoron, mon mari. Comme je désirerais épargner cet affront à sa famille, qui est estimable dans sa condition, je vous prie de le faire punir chez vous, selon qu'il se trouve coupable. Vous mettrez fin par là aux crimes et aux mensonges dont il a vécu jusqu'à ce jour. Que Dieu vous donne de longues et bonnes années. » Le seigneur de l'Isle ayant reçu cette lettre, fut bien confirmé dans la pensée qu'il ferait une chose agréable à Bérengère, en se chargeant d'expédier son émissaire. Mais il avait eu le temps de réfléchir que l'arrestation de cet homme avait eu trop d'éclat, pour qu'il pût le faire exécuter, sans assembler ceux de ses vassaux qui lui devaient assistance dans ses jugemens, surtout ce vagabond n'étant que surpris avec des instrumens de crime, mais n'en ayant point commis sur ses terres. Pour se tirer d'embarras, il envoya en toute hâte, son clerc de confiance, à Bordeaux, instruire le sénéchal de cette aventure, et le prier de réclamer son détenu. Le sénéchal, approuvant sa conduite, commanda de suite à son prévôt de faire partir trois de ses sergens pour la ville de l'Isle, munis d'un ordre écrit de se faire livrer le *mécru*, portant tel nom et se trouvant en tel cas.

Cependant Cabat, dans ses aveux, avait déclaré qu'il avait deux complices sous ses ordres, et les avait si bien signalés, qu'il fut aisé à sire Arnaud de les faire dépister. Mais ne voulant pas plus s'en embarrasser que du premier, il envoya, par le même clerc, des renseignemens si justes au sénéchal, sur ces deux misérables, qu'ils

furent arrêtés au passage de la rivière de Dordogne, et emmenés de nuit à Bordeaux, où ils furent jetés séparément dans des cachots, sans que Bérengère ni personne sût ce qu'ils étaient devenus.

Il ne fut pas également facile d'empêcher de parler de l'homme à la cuve; trop de gens avaient été témoins de l'étrange découverte qui en avait été faite, des soins qu'on lui avait donnés, du premier interrogatoire qu'il avait subi, de l'expérience de ses poudres, etc. Cette aventure racontée de mille manières diverses, pénétra bien vite dans tous les châteaux de la Guienne et de la Saintonge, et parvint jusqu'aux oreilles de la triste Alfaïs. Toujours occupée de son fils et du loyal écuyer qu'elle avait envoyé vers lui, songeant à la cruelle ennemie qui épiait toutes ses démarches, elle conçut les plus horribles inquiétudes sur le sort de Jehan de la Trigalle et sur l'issue de son importante mission. Elle ne fut rassurée que par le retour du brave et habile serviteur. Toujours prudent autant qu'intrépide, le bon Jehan avant de se présenter à la tendre mère qui l'avait envoyé en message, s'arrêta à son petit manoir de la Trigalle au pied du coteau de Cônac, et de là il envoya chercher le vieux Pierre d'Orzillac qui retourna au château prévenir sa maîtresse de l'arrivée du voyageur. Alfaïs voulait voler au devant de lui pour entendre plus tôt parler de son fils; mais le vieil écuyer la retint en lui disant : « Madame, votre fils vit et se porte bien, mais tous vos ennemis ne sont pas morts, ils vous espionnent vivement, ayez de la prudence. — Vous avez raison, loyal et sage serviteur, reprit Alfaïs, je vais attendre Jehan; ayez soin qu'on ne vienne pas nous troubler. « Jehan étant donc entré, se mit avant toute chose, à raconter à la mère, avide de l'entendre, qu'il avait trouvé son fils plein de santé; que c'était

bien le plus bel enfant et le plus fort, pour son âge, qu'il eût jamais vu. — « Ah! madame, dit le bon écuyer, en pleurant presque de joie, il fallait voir comme il a pris gaillardement ces armes que je lui ai portées, par votre ordre! Il semblait déjà qu'il allait tomber sur les Turcs ou Sarrasins. Il a sauté tout armé sur un beau petit cheval, comme aurait fait un écuyer de vingt ans. Je vous réponds que celui-là recueillera de la gloire, ou l'occasion lui manquera; mais il la poursuivra chaudement. » Alfaïs entendant ce discours, sentait son noble cœur flatté des généreuses et fières dispositions qu'annonçait son fils; mais en même temps elle ne pouvait s'empêcher de pleurer de ne pouvoir embrasser un si aimable enfant, dont les manières semblaient devoir lui rappeler le héros qui avait été si peu d'années son époux. Le bon écuyer voyant bien dans quelle rêverie elle retombait, et voulant la tirer de ces tristes pensées, se mit à lui raconter toutes les circonstances de son voyage. Son aventure avec l'émissaire de Bérengère, expliqua naturellement à Alfaïs l'histoire de l'homme que le seigneur de l'Isle avait fait arrêter. Elle bénit le ciel de ce que le crime avait été confondu; mais elle frémit des dangers qu'aurait courus son fils, si ce scélérat ou quelqu'autre de ses complices avait pu suivre à la piste son fidèle serviteur jusqu'au terme de son voyage. Elle ignorait, comme Jehan lui-même, que celui-ci avait échappé à d'autres poursuites, mais elle approuva la manière dont il s'était débarrassé de son brigand, au lieu de le remettre à la justice, ce qui l'aurait retardé et exposé. « Noble écuyer, dit-elle, je ne sais comment vous récompenser de tant de fatigues et de périls, que vous avez affrontés, ainsi que des grands services que vous m'avez rendus. Je veux vous donner le fief de Saint-Fort, et je prierai le sénéchal de Bordeaux de

vous recevoir chevalier. — Madame, répondit Jehan, je ne veux rien que votre fils ne vous soit rendu, et en âge d'approuver vos générosités. » Et sans attendre de réplique d'Alfaïs, il reprit le récit de son voyage. Il lui dit qu'il était resté chez sire Aimery de Brienne, où il avait été comblé de politesses, jusqu'au moment où il avait vu ce brave seigneur monter à cheval avec son jeune et beau compagnon, pour prendre la route de l'orient, tandis que lui, au contraire, allait s'en retourner au couchant. « La dernière parole, dit-il, que m'a adressée le jeune et noble varlet, a été pour me recommander de bien remercier la belle dame qui lui avait envoyé de si jolies armes, et de l'assurer que, dès qu'il en aurait de plus grandes, il pourfendrait un Sarrasin en son honneur. Nous étant donc ainsi quittés, continua Jehan de la Trigalle, lui, gaillard et résolu, et moi tout triste, j'ai pensé à dérouter les espions à mon retour. J'ai pris la route de Nantes; arrivé là, je me suis mis dans le premier bâtiment qui partait pour Bordeaux; à l'entrée de la rivière, on m'a débarqué à Royan, et me voilà. » Alfaïs renouvela ses remercîmens au bon écuyer, et lui dit d'aller se rafraîchir et se reposer. Elle-même se rendit dans sa chapelle, remercia Dieu de lui avoir conservé son fils jusque-là, et le pria de lui en rendre la vue, quand le jour de sa miséricorde serait venu.

Cependant il nous convient de suivre le noble enfant dans la nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui.

Sire Aimery continuant sa route vers l'orient, s'était embarqué à Venise, d'où des vents favorables l'avaient promptement transporté à Constantinople. Partout où il présenta son jeune pupille, il eut le plaisir de le voir accueillir avec empressement. La beauté et les manières aimables de l'enfant, n'y contribuaient pas moins que le

rang de son protecteur. Le vieux Jean de Brienne, empereur-régent de Constantinople, voulut retenir, pour page, le protégé de son cousin. Mais Aimery qui était un chevalier vertueux et craignant Dieu, trouva que le séjour de la capitale et de la cour serait trop dangereux pour un enfant aussi beau : avec la permission de l'empereur, il le donna au prince d'Achaïe (13), qui se trouvait alors à Constantinople et qui fut très-content de cette acquisition. Le jeune empereur Baudouin (14) témoigna du regret de voir emmener le gentil varlet, dont son âge le rapprochait, et pour lequel il s'était tout de suite pris d'amitié.

Raoul donc, transporté à la petite cour d'Achaïe, ne tarda pas à y gagner les cœurs de tout le monde, par ses manières, après avoir séduit tous les yeux, par sa figure. Pendant deux années, sire Aimery ne fit que de courtes absences de la cour; mais au commencement de la troisième il se disposa à passer en Asie, pour y combattre les ennemis des chrétiens. Il fit à son jeune pupille une espèce d'adieu, comme s'il eût pressenti qu'il ne le reverrait plus. Après beaucoup d'amitiés et de caresses, il pria tendrement Raoul de se souvenir non pas tant de lui que de ses conseils et des bons exemples qu'il avait reçus, en Champagne, de tous ceux qui habitaient ou fréquentaient son château. « Le moment approche, mon cher Raoul, lui dit-il, où vous aurez besoin de vous défendre contre de nombreux dangers. Les mœurs de l'Orient se ressentent de la mollesse du climat et du voisinage des Infidèles. Prouvez que vous êtes un vrai chrétien de France, en repoussant tout ce qui ne pourra s'accorder ni avec la religion, ni avec l'honneur. La séduction viendra plus d'une fois au-devant de vous : sachez qu'il y a autant de gloire à y résister qu'à combattre un ennemi armé de fer. » Sire

Aimery, ayant fait ces sages remontrances au jeune varlet qui promit de ne les point oublier, le quitta, en le recommandant de nouveau au prince et à tous les officiers de sa cour.

Les alarmes qui avaient dicté les leçons de sire Aimery n'étaient pas sans fondement; car Raoul, avant même d'avoir quinze ans, était si beau et si grand, qu'il avait déjà blessé plus d'un cœur qui désirait le lui rendre. Et comme il n'y prenait pas garde, quelques beautés un peu trop sensibles l'en firent aviser; d'autres ne voulant s'en rapporter qu'à elles-mêmes d'une commission si délicate, tâchèrent de le lui faire comprendre de leur propre bouche. Mais à tout cela le noble jouvencel ne faisait que rire, comme feignant de n'y voir qu'un jeu et une moquerie, ainsi que le lui avait conseillé un prud'homme de la cour, dont sire Aimery en partant lui avait recommandé d'écouter particulièrement les avis. Mais il arriva qu'il y eut des beautés *férues* (blessées) par le gentil damoisel, qui lui dirent que c'était à bon escient qu'elles l'aimaient. Alors Raoul leur raconta que sire Aimery, avant de partir, lui avait défendu de rien aimer jusqu'à son retour; qu'il fallait attendre jusque-là; qu'alors, si elles le voulaient, il en demanderait la permission au bon chevalier. Cette raison fit d'abord rire ces belles dames et damoiselles; mais comme le jouvencel persista à s'y tenir, *aucunes* en eurent du dépit très-vivement; elles affectèrent du mépris pour lui, et dirent que la nature en faisant ce beau varlet (15), avait oublié de lui donner un cœur. Cependant à peu de temps de là elles purent juger que Raoul était sensible; car la nouvelle étant venue, que sire Aimery, après de grandes prouesses contre les Infidèles, avait trouvé la mort qu'il semblait chercher, le jeune Raoul fut si affecté de ce malheur, qu'il en tomba

malade, jusque-là que l'on craignit beaucoup pour sa vie. Toutefois il en réchappa, mais sa tristesse survécut à sa maladie. Cet événement fit voir que son jeune cœur pouvait aimer, et ranima des espérances éteintes. On ne trouvait pas croyable qu'un cœur, si sensible à l'amitié, fût toujours indifférent pour l'amour. D'ailleurs on pouvait ne lui présenter que de l'amitié; puis, son terrible mentor n'y étant plus, le jeune pupille était dégagé de ses promesses. Raoul ne tarda donc pas à se voir l'objet de nouvelles attaques; mais il s'occupa bientôt de s'y soustraire. Le jour où il eut quinze ans, son service l'ayant conduit devant le prince d'Achaïe, il lui demanda respectueusement la permission de lui faire une requête. « Parle, gentil varlet, lui dit le prince. — Monseigneur, dit le noble enfant, j'ai quinze ans; c'est l'époque (16) où l'on m'a fait espérer que je pourrais employer contre les Turcs les armes dont je n'ai fait jusqu'à présent qu'un vain exercice ou un amusement. Je n'ai pas moins de force que les jeunes varlets de mon âge, j'espère que Dieu ne me donnera pas moins de courage pour me montrer bon écuyer, et, par suite, chevalier, si je puis atteindre cet honneur. »

« Raoul, lui dit le prince, ton langage me plaît. Je dois donner prochainement un tournoi. Aux vespres, mes jeunes pages s'exerceront à l'arc, courront la *quintaine* *, et rompront des lances légères : les plus habiles seront nommés poursuivans d'armes (17), et serviront, le lendemain, les chevaliers dans la lice. Si tu es de ceux-là, et que tu fasses bien ton métier dans le tournois, tu iras à *l'ost* contre les Infidèles, en qualité d'écuyer.

Lorsque Raoul eut entendu ce discours, on vit briller

---

* On aura, plus tard, l'occasion d'expliquer ce que c'était que la quintaine.

dans ses yeux la première joie qui s'y fût montrée depuis la mort de son tuteur. Il mit un genou en terre, pour remercier le prince, et attendit avec impatience le jour de l'*épreuve*. Elle fut glorieuse pour lui : il fut nommé le *mieux faisant* des damoiseaux, au dire des juges et de toute la brillante assistance. Le prince d'Achaïe témoigna un grand contentement à son jeune page, de la manière dont il avait accompli toutes ses épreuves; il ajouta des récompenses aux prix qu'il avait proposés pour le vainqueur. Le lendemain, le prince fit mettre sur l'autel de sa chapelle une belle épée; et lorsqu'à la messe, il alla à l'offrande, il présenta le jeune page, auquel il voulut bien tenir lieu de père. Le prêtre célébrant prit l'épée sur l'autel, la bénit, et l'attacha au côté du jeune varlet (18), à qui le prince dit : « Brave enfant de la France, te voilà sorti *hors de page*. Tu verras les ennemis de la croix, et tu les combattras; mais que ton courage ne soit point une fureur aveugle. Sache que la prudence s'allie avec la véritable valeur, et peut seule la rendre profitable. Au reste, je te mettrai en bonnes mains. »

A peu de temps de là, Raoul partit pour Constantinople, avec un vieux chevalier de Champagne à qui le prince le recommanda vivement. Ils ne tardèrent pas à passer en Asie, où le nouvel écuyer vit enfin ces Infidèles contre lesquels le désir de venger sire Aimery et le zèle de la religion le portaient avec tant d'ardeur. Ses premiers pas, dans la carrière de la gloire, furent l'aurore d'un héros. Il revint dans la capitale de l'Orient précédé par une réputation naissante qui aurait honoré un jeune chevalier. Il fut présenté à la cour où il reçut tout l'accueil que pouvait comporter son grade de débutant. Pendant cinq ans, il combattit pour la cause des Latins, tantôt contre les Turcs, tantôt contre les Bulgares, enfin contre

les Grecs même révoltés. Partout il porta la plus brillante valeur; mais il avait retenu les conseils du prince d'Achaïe ; il combattit pour vaincre, et non pour faire seulement preuve de courage.

Pendant une trève, Raoul assista aux noces de Baudoüin de Courtenay, jeune empereur régnant, avec Marie de Brienne, fille du régent de l'empire. A cette occasion, il y eut des tournois et des joutes magnifiques. Le jeune damoisel se distingua d'abord aux *vespres* parmi tous les jeunes poursuivans d'armes, et ensuite il servit si bien, comme écuyer, un des tenans, au grand jour du tournoi, que toutes les dames regrettèrent qu'il ne combattît pas pour son compte, persuadées qu'il aurait lui-même remporté plus d'un prix, *et aucunes estoient qui moult volontiers lui auroient confié leur livrée et octroyé guerdon.*

A dix-huit ans il était homme d'armes *, et combattit comme *écuyer du corps*, sous la bannière du maréchal de la Cour. Enfin, à vingt ans, il fit de si beaux faits d'armes dans une bataille livrée en Asie contre Vatace, souverain de Nicée, que l'empereur voulut le recevoir lui-même chevalier; mais il refusa modestement cet honneur, disant qu'il désirait recevoir ce beau titre, sur le sol même de la Terre-Sainte. L'empereur respecta ce pieux motif; et, de retour dans Constantinople, il combla le jeune guerrier de présens. L'impératrice voulut aussi témoigner, par de riches cadeaux, l'estime qu'elle avait

* Les très-jeunes écuyers ne portaient que l'arc et l'épée à l'armée : on ne leur confiait la lance que quand ils étaient assez forts pour la manier avec avantage ; alors ils étaient hommes d'armes. On sait que, par la suite, les noms de lance et d'hommes d'armes étaient synonymes.

pour le nouveau héros qui avait si glorieusement combattu pour le sceptre des Latins. Elle daigna travailler de ses mains à une belle banderole où furent brodées les *dévotions* * du jeune écuyer, et lui en fit présent. Des récompenses, que bien d'autres guerriers auraient encore plus recherchées que des trésors, étaient souvent offertes par de doux regards, au beau Raoul ; et à chaque voyage dans la capitale, il avait à se défendre d'attaques plus nombreuses et plus séduisantes encore qu'à la cour d'Achaïe. Mais il en sortit également vainqueur. Néanmoins, ces victoires lui devenaient de plus en plus pénibles ; sans toutefois qu'aucun objet se fût encore rencontré qui l'eût particulièrement blessé. Amateur exalté de la vertu, les mœurs relâchées de l'Orient lui inspiraient plus de défiance et de dédain qu'elles n'avaient d'attrait pour lui. Mais il éprouvait le besoin d'aimer. Il tombait parfois dans de profonds accès de tristesse, dont il ne pouvait s'expliquer aucunement la cause particulière. Dans ces momens, il tournait ses regards vers la France. Il avait eu le bonheur d'être élevé dans un séjour de mœurs sévères, où il n'avait jamais entendu faire l'éloge que de la vertu. Quoique fort jeune alors, les leçons qu'il y avait reçues s'étaient gravées dans son esprit, et le sage Aimery l'avait fortifié dans ces principes, tant qu'il avait vécu. De cette éducation il était resté à Raoul le préjugé favorable, pour la France, que toutes les femmes y devaient ressembler, sous le rapport de la vertu, aux dames qu'il avait vues, ou dont il avait entendu parler, dans le château de sire Aimery. C'était donc en France qu'il se proposait d'al-

* On se souvient que les *dévotions* étaient les images des saints auxquels on s'adressait particulièrement.

déposer, aux pieds de quelque noble et vertueuse fille, ce *cœur qu'il ne pouvait plus porter* (19). Mais, auparavant, il voulait faire le saint voyage, pour être lui-même plus digne de la beauté à laquelle il s'offrirait. Il alla donc en Syrie, avec quelques chevaliers et écuyers latins de l'Orient. Il y fit de si belles actions qu'il fut fait chevalier par Thibault de Champagne, roi de Navarre, à la suite d'un grand combat où, placé à l'arrière-garde des chrétiens, il soutint avec un petit nombre de braves, l'effort des Sarrasins victorieux, et contribua glorieusement à sauver l'armée des croisés. Une trève étant survenue, il en profita pour obtenir du sultan (car, hélas! la sainte cité n'avait point été arrachée des mains des Infidèles), la permission de visiter les saints lieux (20). Cette vue le fortifia dans la vertu qu'il voulait suivre. Mais les grands désordres qu'il vit parmi les chrétiens de toutes les classes dans ces contrées orientales, le convainquirent que si, en Palestine, les croisés se purifaient, par des baptêmes de sang, pendant la guerre, ils se plongeaient, durant la paix, dans une mer de dissolution. Le vertueux chevalier attribuait, et non sans cause, à ces désordres, les malheurs qui retenaient la ville sainte captive (21). Il eut donc alors plus que jamais le dessein de retourner en France; mais il voulut repasser par la Grèce, afin d'aller remercier l'empereur et l'impératrice des grâces qu'il en avait reçues; mais surtout pour revoir le prince d'Achaïe, son premier bienfaiteur, dans cette contrée. Partout il fut reçu, non plus en jeune aventurier qui avait besoin de protection, mais comme un chevalier et un héros plein de gloire auquel il ne fallait plus d'autre parrain que son épée. Le prince d'Achaïe lui témoigna beaucoup de regret de le voir partir; et lui dit que, s'il voulait rester, il lui procurerait un établissement qui le dédommagerait

bien de tout ce qu'il pourrait trouver en France. « Généreux prince, répondit Raoul, je suis pénétré de reconnaissance pour vos offres ; mais j'éprouve un besoin irrésistible de retourner en France; j'ignore le lieu de ma naissance ; je ne connais pas les parens qui m'ont donné le jour; mais je veux revoir le château de sire Aimery, où j'ai trouvé de si bienfaisans et si vertueux protecteurs. Ne pouvant plus, hélas! leur porter le tribut de ma reconnaissance, je reverrai du moins quelques-uns de leurs amis, de leurs parens. Je paierai autant que je le pourrai à ceux-là ce que je dois au noble seigneur et à la digne dame qui m'ont si généreusement élevé. Peut-être que j'apprendrai de ceux qui leur ont survécu, le secret de ma naissance. Il ne me sera peut-être pas toujours refusé d'embrasser un père et une mère. » En disant ces paroles, le bon chevalier ne put s'empêcher de verser des larmes. Le prince alors prenant la parole, lui dit : « Raoul, ce n'est plus en Champagne que vous devez chercher le secret de votre naissance; la dernière fois que sire Aimery s'éloigna d'ici, comme s'il eût prévu qu'il ne reviendrait plus, il me confia que tout le secret de votre naissance avait été révélé à Thibaud, comte de Champagne, et roi de Navarre. Il m'avait imposé la condition de ne vous dévoiler cela que quand vous auriez vingt ans, et si vous paraissiez vouloir revenir en France. Il en a dû coûter à Thibaud de ne pas vous faire connaître à vous-même lorsqu'il vous a reçu chevalier. Au reste, je dois peut-être vous prémunir contre une pensée que mon discours pourrait naturellement vous faire naître. Vous ne devez point le jour à ce prince. Votre naissance est légitime autant que noble. Voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire.—Quoi ! s'écria Raoul, ce roi de Navarre, sous qui j'ai combattu dans la Palestine, qui a daigné me donner

l'accolade, avait le secret de ma naissance, et il n'a pas voulu me le faire connaître! — Ne lui en veuillez pas de mal, mon cher Raoul : c'est pour votre bien que ce prince juge devoir ne faire cesser ce mystère pour vous, que quand il sera retourné dans ses états de Navarre. — En ce cas, dit Raoul avec vivacité, je retourne en Palestine; je m'attache aux pas de Thibaud, et je ne le quitte point que, revenu en Navarre, il ne m'ait accordé la grâce que je lui demanderai à genoux. — N'allez point dans la Terre-Sainte, dit le prince, car les dernières nouvelles de la Palestine annoncent que ce roi est sur le point de retourner en Europe. Vous le trouveriez parti. Mais il y a ici des vaisseaux flamands qui vont faire voile pour leur pays, après avoir déposé les renforts d'hommes et d'armes qu'ils nous ont apportés. Je vais ordonner que le meilleur soit mis à votre disposition, et que, dans sa traversée, il vous débarque dans le port le plus voisin de la Navarre où il pourra relâcher. En attendant que vous trouviez le prince qui doit vous révéler le secret de votre naissance, voilà du moins des papiers qui vous feront reconnaître pour un homme sorti de noble race. » Et il lui remit des diplômes qu'il avait fait dresser à la chancellerie impériale de Constantinople.

Le jeune chevalier, que la révélation qu'il venait d'entendre rendait plus impatient que jamais de retourner en Occident, remercia beaucoup le prince de l'offre qu'il lui faisait et se disposa à en profiter. Il fit transporter sur le navire une partie des présens qu'il avait reçus de l'empereur de Constantinople, et du butin qu'il avait lui-même conquis sur les Infidèles, et déposa le reste à Athènes *,

* Cette ville était alors la capitale de la principauté d'Achaïe.

pour lui servir de rançon ou de ressource, en cas de mésaventure, et après avoir fait lui-même de beaux présens à ses compagnons d'armes et aux serviteurs du prince, il partit n'emmenant qu'un écuyer et deux chevaux. Le prince l'accompagna jusqu'au rivage et ils versèrent des larmes l'un et l'autre, en se disant adieu.

La navigation de Raoul fut longue, parce que les vaisseaux flamands étant mal équipés pour la guerre, s'arrêtèrent en Sicile afin de se rallier à des vaisseaux normands et anglais qui retournaient dans leur pays, et passer ensemble le détroit de Maroc qui était infesté de pirates maures. Dès que le chevalier sut qu'il était par le travers des côtes de Galice, il désira vivement y débarquer, pour faire le reste de son voyage par terre, et visiter en passant le tombeau de saint Jacques de Compostelle; mais le vent soufflait si violemment de l'ouest, que le patron n'osa pas s'approcher de la terre. Il entra dans le golfe de Gascogne, et là il eut encore à lutter, pendant plusieurs jours, avant d'oser aborder. Enfin la tempête s'étant calmée, il entra dans la rivière de Nantes devant laquelle il se trouvait.

Pendant que les aventures que l'on vient de raconter arrivaient à notre jeune héros, sa tendre et vertueuse mère n'avait cessé de penser à lui, mais sans avoir la consolation de rien apprendre de sa destinée. Sire Aimery ne lui avait fait parvenir qu'une fois de ses nouvelles, au moment de son arrivée en Grèce. Deux ans après cette lettre, le fidèle Jehan de la Trigalle avait encore fait un voyage en Champagne, mais il n'y avait rien recueilli, car les amis de sire Aimery lui avaient dit que ce chevalier, sans doute pour éviter tout ce qui lui rappelait la France, avait cessé toute espèce de relation avec ses compatriotes. Le fidèle écuyer était donc revenu faire ce triste rapport

à sa maîtresse et la consolait de son mieux, en lui disant qu'il était preférable que son fils fût ignoré d'elle, que s'il était connu d'elle et de la vicomtesse* de Castelmoron.

Alfaïs, au milieu de sa peine, avait trouvé une grande consolation à pouvoir enfin jouir de la société de sa mère et de ses frères qu'elle aimait tendrement. Elle passa auprès d'eux la plus grande partie de l'année qui suivit la mort de son père; mais, ce temps de deuil et de retraite étant terminé, le château de Pons, qui, sous le seigneur défunt, ne différait guère d'une prison, pour la tristesse, et était fui de tout le monde, ne tarda pas, sous le nouveau maître, à devenir le séjour de tous les plaisirs, et le centre où se réunissait tout ce que la contrée, au loin à la ronde, avait de plus aimable et de plus ami de la joie.

Jamais contraste ne fut plus grand, entre un père et un fils, qu'entre les deux maîtres de cette seigneurie qui se succédèrent alors. Renaud premier, sire de Pons, n'avait songé dans toute sa vie qu'à se faire craindre de ses vassaux et de ses sujets, qu'il pressurait (23) de toutes les manières possibles, afin de remplir des coffres qui ne s'ouvraient que pour recevoir. Renaud II se montra le seigneur le plus généreux et le plus magnifique de son temps, selon ses facultés. Cependant il ne prodiguait pas son argent sans mesure, car il disait qu'il voulait être généreux long-temps; mais il mettait ses sujets à même d'en gagner et les payait largement, aussi fut-il bientôt autant aimé d'eux que son père en avait été haï. Toutefois ils l'auraient aimé encore davantage si, lui-même n'a-

* On se rappelle que les femmes alors conservaient le titre de leur premier mari, lorsqu'elles en épousaient un second qui en avait un inférieur.

vait pas trop aimé ses vassales; car il n'était point à l'abri de reproche sous ce rapport, et on l'accusait d'être fort esclave du *tiers amour* (24). Toutefois il n'employa jamais ni la terreur, ni la violence, pour satisfaire sa passion, il n'essaya pas même de corrompre la vertu à force d'argent; mais il guettait trop la sagesse qu'il croyait attaquable et usait trop de ses moyens de plaire et de l'ascendant que lui donnait son rang. Du reste il était grand aumônier envers les pauvres et respectait l'église et ses clercs; et comme à la fin de ses jours il se repentit de ses désordres, espérons que Dieu lui aura pardonné. Mais pour en revenir à notre récit, nous dirons que toujours occupée des souvenirs du mari qu'elle avait tant aimé et pleine de l'inquiétude que lui causait le fils qu'il lui avait laissé, la triste Alfaïs s'accommodait mal de la vie joyeuse du château de Pons. Les galanteries peu cachées de son frère affligeaient surtout sa piété. Ainsi donc quoiqu'il lui en coûtât de s'éloigner de Renaud et de sa mère, elle se retira à son château de Cônac, avec quelques dames et demoiselles pauvres et vertueuses qu'elle soutenait de ses libéralités. Elle ne faisait que deux visites, par an, à son frère, une pendant l'avent, et l'autre pendant le carême, temps auxquels le château de Pons était vide d'étrangers; car voici comme Renaud distribuait son année pour satisfaire à ses plaisirs, sans ruiner sa maison ni celles des seigneurs ses vassaux.

Il célébrait le nouvel an à Noël (25), selon l'usage d'Aquitaine: alors il distribuait les livrées à tous les serviteurs de sa maison; elles consistaient en habits et quelquefois en armes. Toute la noblesse relevant de sa terre était invitée aux fêtes qu'il donnait à cette époque qui étaient les plus magnifiques de l'année et duraient jusqu'aux Rois inclusivement. Il s'y rendait en outre beaucoup

de seigneurs des environs. Entre la fête des Rois et le dimanche gras, Renaud allait, à son tour, chez ses voisins les plus riches qui ne manquaient jamais de réunir bonne compagnie, pour recevoir un baron qui faisait lui-même aux étrangers et à ses vassaux les honneurs de sa maison avec autant de grâce que de magnificence. Dans sa tournée, il ajournait tous ceux qu'il avait visités, à se rendre chez lui pour les fêtes du *charnage* (carnaval) qui duraient trois jours.

A Pâques, il célébrait également des fêtes qui duraient trois jours. Il y invitait tous ses vassaux, comme à Noël, et faisait aussi quelques cadeaux de livrées à ses serviteurs.

Au premier de mai il donnait une fête d'un seul jour; mais ce n'était pas la moins fréquentée, ni la moins joyeuse, car il y invitait tous les troubadours et les jongleurs de la Saintonge qui venaient y faire assaut de talent en y débitant leurs nouvelles productions; et il leur distribuait des prix.

Le lendemain Renaud partait pour visiter les *fieffés* *, ayant soin de ne peser que sur les plus forts; et dès qu'il en voyait un qui se jetait dans plus de frais qu'il ne convenait à sa position, il abrégeait son séjour chez lui. A cette même époque, Renaud faisait quelques courses dans les provinces voisines où il était toujours accueilli avec empressement. Il revenait au château de Pons, dans le mois de juillet et il voulait qu'alors chacun vaquât à ses affaires, jusqu'à la fin de septembre.

Le jour de la Saint-Michel, il ouvrait les grandes chasses, par une fête qui se renouvelait encore plus ma-

---

* Les seigneurs qui tenaient fief de lui.

gnifiquement à la Saint-Hubert. Depuis ce jour, jusqu'à l'avent, sa maison ne désemplissait pas de chasseurs.

Telle était la vie joyeuse que menait le sire de Pons, tant que la guerre ou quelque autre circonstance grave ne venait pas déranger ses plans. Veuf de bonne heure, d'Agathe d'Angoulême, qui ne lui avait laissé qu'un fils, il usait un peu trop librement sans doute de la liberté où il se trouvait, ou croyait se trouver.

La douairière de Pons, sa mère, dont l'esprit naturellement vif et gai avait été comprimé, pendant si long-temps, par le caractère sombre et dur de son mari, idolâtrait un fils qu'elle voyait aimé de tout le monde ; mais vertueuse comme elle l'était, elle ne pouvait pas ne point s'affliger de ses coupables galanteries. Elle lui en faisait souvent des reproches, qu'il écoutait avec respect, mais dont il ne profitait guère. La pauvre dame, pour lui faire connaître son mécontentement, s'en allait chez sa fille, toutes les fois que Renaud avait une nouvelle maîtresse, ce qui procurait de fréquentes visites à la dame de Cônac. Renaud qui n'aimait pas moins sa mère, qu'il n'en était aimé, ne tardait pas à courir chez sa sœur ; faisait tant de caresses et de si belles promesses à la vertueuse Mathe, qu'il la ramenait avec lui.

Il y avait dix ans que les choses se passaient ainsi à Pons et à Cônac, lorsque Alfaïs étant tombée dans une maladie de langueur, son frère et sa mère la pressèrent d'aller à Bordeaux, pour y être plus près d'un médecin célèbre. Alfaïs répugnait à faire ce voyage, d'abord parce qu'elle s'éloignait avec peine des lieux où elle avait été si aimée de son mari, où elle avait vu son fils, cher objet de ses espérances ; secondement parce qu'elle se croyait plus en sûreté dans son château de Cônac ;

gardé par le fidèle et vigilant la Trigalle, que dans la ville de Bordeaux, où la perfide Berengère aurait plus de facilité de la rendre victime de quelque attentat. Cependant comme elle ne pouvait pas opposer ces raisons aux instances du sire de Pons et de sa mère, et que son mal augmentait, elle se laissa entraîner à Bordeaux ; car ils voulurent l'y conduire eux-mêmes. Elle n'emmena point le fidèle Jehan de la Trigalle, parce qu'elle aima mieux qu'il restât pour veiller aux intérêts de son fils, si sa maladie avait une issue funeste. Elle prit donc avec elle le vieux Pierre d'Ozillac qui ne lui était pas moins dévoué, mais que l'âge empêchait d'être aussi actif que son compagnon.

Le sire de Pons et la douairière sa mère passèrent quelque temps à Bordeaux, avec Alfaïs ; puis, tranquillisés sur son compte, par les assurances du médecin et l'ayant confiée aux soins de quelques amis dont il jugeaient que la société pouvait lui convenir, ils retournèrent dans leur château.

A peine étaient-ils partis, qu'Alfaïs apprit que la vicomtesse de Castelmoron, belle-mère de son mari, venait d'arriver à Bordeaux. Cette nouvelle lui causa une mortelle inquiétude ; car elle connaissait toute la haine que lui portait la cruelle Bérengère, et elle n'ignorait pas de quels crimes sa férocité pouvait la rendre coupable. Après avoir passé un jour dans une pénible anxiété, elle était presque déterminée à quitter Bordeaux pour retourner chez elle, quoiqu'elle crût que les soins du médecin lui étaient encore nécessaires, lorsqu'elle se rappela la grande réputation de vertu, d'honneur et de sagesse dont jouissait le sénéchal de Bordeaux. Elle l'avait vu pendant le séjour que la douairière de Pons, sa mère, venait de faire dans cette ville. Elle savait qu'il portait de l'amitié à Renaud, son frère,

chez qui le sénéchal avait passé quelques jours, dans une visite de sa sénéchaussée. Déterminée par ces considérations et aussi par la pensée que, dans le cas où elle succomberait à sa maladie, ou à quelque accident, il serait heureux, pour son fils, que le sénéchal fût instruit de son origine, elle envoya vers ce seigneur, son vieil écuyer, Pierre d'Ozillac, pour lui faire ses complimens et lui dire que si elle était en meilleure santé, elle se rendrait chez lui, afin de lui communiquer une affaire importante; mais qu'étant indisposée, elle le priait de passer chez elle. Le sénéchal, qui était d'une grande courtoisie pour les dames, accueillit très-bien l'écuyer d'Alfaïs, et lui dit que, dès le jour même, et à une heure qu'il indiqua, il serait chez la dame de Mirembeau (car il ne la connaissait que sous ce nom). En effet, il s'y rendit au moment qu'il avait annoncé. Lorsqu'ils furent seuls, Alfaïs lui dit : « La haute estime, sire sénéchal, que la renommée et les rapports de ma famille m'ont appris à concevoir pour vous, m'a déterminée à réclamer votre bienveillance et votre appui, dans la circonstance pénible et dangereuse où je me trouve. Par des raisons, seigneur, que je vous prie de me dispenser de vous expliquer, dans ce moment, mais qui sont contenues dans ce papier scellé, que je vous prie de n'ouvrir que dans le cas où je ne serai plus, je me trouve avoir une ennemie mortelle dans la personne de Bérengère, femme de sire Bernard d'Albret, seigneur de Castelmoron. Ce n'est point, seigneur, l'envie de calomnier qui me porte à vous faire cette triste confidence, mais c'est le besoin de sûreté. Cette cruelle femme m'a entourée d'espions, et, j'ai le droit de l'en soupçonner, de pis que cela, en Saintonge. Vous avez sans doute, sire sénéchal, entendu parler de l'homme qui a été arrêté chez le seigneur de l'Isle, parce qu'il avait sur lui du

poison et un poignard. Cet homme était un émissaire de Bérengère envoyé à la poursuite d'un de mes écuyers, qui, l'ayant reconnu, s'en est défait de la manière que tout le monde a sue. J'osais à peine m'écarter de chez moi où la surveillance de mes fidèles serviteurs me donnait quelque sécurité, lorsque le besoin de ma santé m'a forcée de venir dans cette ville; et j'apprends que la vicomtesse d'Albret vient d'y arriver. Si elle m'a tant poursuivie de loin et me connaissant à peine, que ne dois-je pas craindre, lorsque sa haine sera excitée par ma présence! Et comment me défendre de ses coups, dans une ville où il m'est impossible de distinguer les amis des ennemis entre gens que je n'ai jamais vus? Je m'en remets donc à votre prudence, seigneur, pour que mes dangers diminuent, ou que si je succombe, soit par quelque crime, soit par une cause naturelle, vous veuilliez ouvrir ce papier scellé, et agir en conséquence des choses dont vous serez instruit en le lisant. »

Lorsqu'Alfaïs eut fini de parler : « Madame, lui répondit le sénéchal, ce que vous venez de me dire ne me surprend pas autant que vous le croyez peut-être. Grâce à la prudence du seigneur de l'Isle, l'aventure de l'émissaire de la vicomtesse est venue à ma connaissance, avec des détails conformes à ce que vous venez de me dire. D'autres faits concourent à me donner de la femme de Bernard d'Albret une idée que l'on répugne bien à prendre d'une dame d'une noble origine, et qui porte aujourd'hui un si beau nom. Mais rassurez-vous, madame, j'espère vous mettre à l'abri de ses coups, et même la faire renoncer, si ce n'est à toute envie, du moins à toute tentative de vous nuire; et je ne veux pas différer d'un moment à m'en occuper.»

Après quelques discours sur le même sujet, le séné-

chal se retira, comblé des remercîmens d'Alfaïs. Il lui tardait de remplir l'engagement dont il venait de se charger; car il savait de quoi Bérengère était capable. Il réfléchissait à la manière dont il aurait son entretien avec la vicomtesse. Comme il était impossible qu'elle ne fût pas très-émue de ce qu'il allait lui révéler, il pensa que, s'il avait avec elle un entretien secret, elle pourrait, dans sa rage, se livrer à des emportemens furibonds, et l'accuser ensuite lui-même d'avoir manqué aux égards qu'il lui devait. Il imagina donc de lui parler devant de nombreux témoins, mais pourtant sans que personne pût entendre ce qu'il lui dirait. Bérengère devait venir le surlendemain chez lui, à une grande réunion de la principale noblesse qui se trouvait alors à Bordeaux. Il attendit jusqu'à ce moment, et prévint les chevaliers et les écuyers de sa maison que, lorsqu'ils lui verraient prendre la vicomtesse d'Albret à l'écart, dans la grande galerie, ils eussent à retenir le reste de la compagnie dans la partie opposée à celle où il se dirigerait. Ce jour étant donc venu, après que le sénéchal eut reçu et rendu les saluts et les complimens de toute la compagnie, il revint à la dame de Castelmoron, lui dit qu'il avait quelque chose de particulier à lui communiquer, et il l'emmena à l'autre bout de la salle qui était fort longue, de manière qu'en parlant le ton ordinaire de la conversation, il était impossible qu'il fût entendu par les spectateurs. Là, ayant fait asseoir la vicomtesse, il se plaça près d'elle, et lui adressa le discours suivant : « Madame, après avoir satisfait envers vous aux procédés dus à votre sexe et au rang que vous tenez dans le monde, je dois vous parler avec l'autorité et la sévérité d'un homme qui est chargé, de la part du roi d'Angleterre, du maintien de la justice dans son duché de Guienne. » A ces paroles et au ton im-

posant dont elles furent prononcées, la vicomtesse regarda le sénéchal avec un extrême étonnement, qui fut d'abord naturel, mais dont elle s'efforça ensuite de prolonger l'apparence. Sans avoir l'air de s'en apercevoir, le sénéchal poursuivit avec calme et gravité. » Le seigneur de l'Isle, madame..... » A ce mot Bérengère pâlit et se troubla. « Madame, lui dit le sénéchal, tâchez de trouver, dans ce moment, autant de force que vous en avez eu à la poursuite de coupables et cruels desseins. Tout éclat ne servirait ici qu'à vous perdre et à vous déshonorer aux yeux du monde entier. Pour moi, je désire ménager le nom que vous portez. Je reprends : Le seigneur de l'Isle, madame, a mis une extrême prudence dans l'aventure du misérable qui a été arrêté chez lui; et peut-être a-t-il plus écouté en cela les égards qu'il devait au beau nom dont vous êtes honorée qu'à ses obligations envers la société, qui est intéressée à connaître d'où partent les agens du crime. Mais je n'ai pas le droit de le blâmer, puisque ma conduite est conforme à la sienne. Toutefois, madame, en ne me hâtant point de dévoiler d'atroces projets qui, grâce à Dieu, n'ont point eu leur exécution, je me suis réservé le moyen de les faire connaître au grand jour, si de nouveaux crimes étaient tentés. Le scélérat qui a été arrêté chez le seigneur de l'Isle, et deux de ses complices que vous aviez envoyés jusque dans la vicomté de Limoges et dans la baronnie de Bourbon, à la poursuite de l'écuyer Jehan de la Trigalle, ce fidèle et loyal serviteur de madame de Mirembeau, sont en mon pouvoir. Ils ont fait, dans les tortures, d'affreuses révélations, et qui ne sont que trop d'accord avec les instrumens de crime dont on les a trouvés munis. Ces misérables sont confinés, pour le reste de leurs jours, dans les plus obscurs cachots; à moins que de nouvelles tentatives de votre part, madame, ne

me forcent à les exhumer vivans de ces tombeaux, pour les confronter avec vous, et à dévoiler ainsi vos crimes à l'univers. Cet avertissement, madame, est d'autant plus à propos, que l'objet de vos haines atroces, la veuve de Sire Gaultier de Mirembeau, est dans ce moment en cette ville. Si j'apprenais la moindre tentative de votre part, pour la faire succomber sous vos coups, sachez qu'aucune considération ne pourrait m'empêcher de me rendre moi-même votre accusateur devant le roi d'Angleterre, et de produire les terribles témoins que j'ai contre vous. Je vous préviens du reste que quand même vous ne seriez pas effrayée par la menace d'une semblable confrontation, toute entreprise criminelle vous est désormais impossible; car vous êtes tellement observée, ainsi que tout ce qui vous appartient, que pas une de vos démarches ne m'échappe. Renoncez donc, madame, si ce n'est à toute haine contre la vertueuse Alfaïs, du moins à tout espoir de satisfaire cet affreux sentiment. Le premier essai de votre part déchirerait le voile que je tiens suspendu sur les preuves de vos premières tentatives. »

Cet étrange discours se tenait près d'une petite porte vitrée qui était couverte par deux rideaux rapprochés. Le sénéchal les entr'ouvrit tout-à-coup. Bérengère jeta les yeux machinalement de ce côté-là, et à travers les vitraux elle aperçut, dans une chambre voisine, Barnat Cabat et ses deux complices, chargés de chaînes, et gardés par des sergens du prévôt qui, par ordre du sénéchal, les avaient conduits là. « Vous voyez, madame, dit le sénéchal, que ce n'est pas une vaine terreur que je veux vous donner. » En même temps il rapprocha les rideaux. Un spectacle si terrible aurait fait évanouir Bérengère, si sa fureur et la crainte de se compromettre ne l'eussent soutenue. Le sénéchal apercevant l'affreux combat qui se li-

vrait en elle, jugea convenable de terminer cette scène. Prenant donc la vicomtesse sous le bras, car elle avait besoin d'être soutenue, il la ramena vers la société en lui disant en chemin : « Il est de votre intérêt, madame, de dissimuler les sentimens qui vous agitent. Quant à moi, mon silence dépend de vous. »

Quelqu'accoutumée que fût Bérengère à machiner des crimes ; quelque mépris qu'elle dût avoir de la vertu, et par conséquent de l'estime des hommes, elle ne put soutenir long-temps la vue d'un seigneur qui la connaissait par un côté si horrible, et qui pouvait la démasquer aux yeux du monde entier. Elle ne tarda donc pas à prétexter un malaise, qui n'était que trop réel, et se retira. Le sénéchal la reconduisit jusqu'à sa porte en lui conservant tous les égards accoutumés. De son côté, elle fit assez bonne contenance en prenant congé de lui. Ce ne fut que rendue chez elle, et renfermée dans sa chambre, qu'elle s'abandonna enfin librement à tous les mouvemens qui l'agitaient. Des pleurs de rage coulaient de ses yeux, et sa bouche prononçait les plus affreuses imprécations, tantôt contre la vertueuse Alfaïs et son fidèle écuyer, qui n'avaient d'autre tort que d'avoir pu soustraire à ses coups l'objet de ses cruelles poursuites ; tantôt contre le sénéchal qui, pourtant, consentait à cacher ses crimes, pourvu qu'elle en arrêtât le cours. Il était impossible que son corps pût résister aux agitations de son âme. Elle se sentit saisie d'une fièvre brûlante, et appelant ses demoiselles, elle se fit mettre au lit. Elle passa une nuit affreuse ; et le lendemain, son médecin la fit saigner plusieurs fois, pour prévenir l'inflammation dont elle était menacée. Le seigneur de Castelmoron, informé de la maladie de sa femme, par un exprès, se rendit au-

près d'elle, et dès qu'elle put supporter la fatigue de la route, il la ramena dans son château.

Cependant, le sénéchal était retourné chez la veuve de Gaultier de Mirembeau, et lui avait rendu compte de son entretien avec Bérengère. La pieuse Alfaïs, incapable de connaître le sentiment de la haine, ne cessa de prier, chaque jour, pour le rétablissement et surtout pour la conversion de celle qui s'était faite son ennemie si acharnée.

Le ciel qui voulait récompenser tant de vertus, lui rendit bientôt à elle-même la santé qu'elle demandait pour autrui. Alors elle songea à retourner dans ses terres. Le sénéchal et sa femme la virent partir avec regret, car ils avaient conçu pour elle, l'un et l'autre, la plus haute estime; et ils parvinrent à la déterminer à passer désormais une partie de l'hiver à Bordeaux; à quoi elle se décida, non pour y avoir plus d'occasions de plaisir, mais pour y fréquenter les nombreuses dévotions qui s'y faisaient, et être plus à portée de voir, par hasard, des voyageurs venant de l'Orient, par qui elle pourrait entendre parler de son fils.

Cependant la vicomtesse d'Albret ne put jamais se relever entièrement de la cruelle secousse que lui avaient causée la révélation du sénéchal et l'affreuse apparition qu'elle avait eue chez lui; elle menait, depuis deux ans, une vie languissante, lorsqu'un nouveau coup acheva de l'accabler. Son fils, pour qui elle avait médité tant de crimes, lui fut enlevé. Un horrible désespoir s'empara d'abord de son esprit, lorsqu'elle réfléchit à l'inutilité des coupables tourmens qu'elle s'était donnés. Mais enfin le malheur dompta son caractère féroce. Elle reconnut la main qui la frappait, et après une longue résistance, elle s'humilia de-

vant le maître de toutes choses. Avant de mourir, elle demanda pardon à son mari d'avoir excité sa haine contre son fils du premier lit, au lieu d'avoir travaillé à le réconcilier avec lui. Elle le pria même de déposer toute animosité contre le sire de Pons et sa famille. Le vieux seigneur de Castelmoron lui répondit qu'il était plus coupable qu'elle, puisqu'elle n'avait haï qu'un beau-fils, et que lui avait eu le malheur de repousser un fils qui ne demandait qu'à l'aimer.

Après la mort de Bérengère et de son fils, Bernard tomba dans une sombre tristesse qui semblait l'avoir rendu indifférent à toutes choses. Il ne sortait plus de son château où il vivait dans la solitude la plus profonde, laissant voir à ses plus anciens amis que leur présence l'importunait. Au chagrin que causait à ce vieillard la perte de tout ce qui aurait dû lui survivre, se joignaient les plus cruels remords de sa conduite envers son fils du premier lit. Il se reprochait que depuis que Bérengère était entrée dans sa maison, il n'en avait jamais permis l'accès à Charles.

Cependant, lorsque la vertueuse Alfaïs, qui était alors à Bordeaux, apprit la mort de Bérengère, elle pria pour son repos comme elle avait prié pour sa conversion. Puis elle se mit à réfléchir à la nouvelle position où la mettait cet événement. Le plus grand danger à ce qu'elle fût reconnue pour la belle-fille de sire Bernard de Castelmoron avait cessé avec Bérengère. Le chef de la maison d'Albret, Amanieu VI, était un seigneur doué de toutes les vertus qui constituent un héros et un chrétien. Il était fils du frère aîné de Bernard, et, par conséquent, cousin-germain de feu sire Charles, mari d'Alfaïs. Elle l'avait vu deux fois chez le sénéchal de Bordeaux; et loin que ce seigneur lui eût témoigné de l'éloignement, parce qu'elle était la fille du sire de Pons, il avait saisi l'occa-

sion de la première entrevue, pour lui dire qu'il avait été très-sensible au procédé de Richard de Mortagne, son oncle, qui avait pris soin de recueillir honorablement le corps de Charles d'Albret, et de le remettre à sa famille. Le sire d'Albret avait ajouté quelques paroles pour faire comprendre qu'il désirait bien que cette généreuse conduite de sire Richard amenât la fin d'une animosité qu'il n'avait jamais partagée. Alfaïs, quoique cruellement émue par un discours qui lui rappelait de si chères affections et de si grands malheurs, avait eu pourtant la force de répondre qu'elle ne croyait pas qu'il y eût désormais, dans sa famille, personne qui ne désirât l'estime et l'amitié de tous ceux de la maison d'Albret.

Encouragée par cette commune disposition à un rapprochement, Alfaïs demanda un entretien particulier au sénéchal, et lui dévoila tout le mystère de sa vie. En lui montrant des copies de son contrat de mariage, elle lui expliqua les justes motifs qui l'avaient empêché de déclarer plus tôt son mariage, et le pria de lui dire s'il ne pensait pas qu'elle dût enfin se faire connaître pour la veuve de Charles d'Albret; et, dans ce cas, elle réclamait de son obligeance qu'il voulût se charger de sonder Bernard d'Albret, seigneur de Castelmoron, sur ses dispositions à recevoir cette communication. « Madame, lui répondit le sénéchal, vous me voyez moins surpris de ce que j'apprends de votre bouche, que flatté de votre confiance. Je ne vous cache pas que quelques bruits de votre mariage se sont répandus dans le temps, mais quoique ces événemens mystérieux soient ordinairement accompagnés de réflexions malignes, telle était l'estime et l'intérêt que vous inspiriez à tous ceux qui vous connaissaient, que jamais je n'ai entendu parler de vous qu'avec la plus haute vénération. Je me charge, madame, avec

plaisir, de votre commission auprès de sire Bernard. Mais de quelque manière que l'affecte cette nouvelle, vous ne devez pas hésiter plus long-temps à vous faire reconnaître pour ce que vous êtes, et vous le pouvez sans crainte. Sire Bernard a sans doute été dur et injuste envers son fils ; mais il se trouve si malheureux de l'isolement où l'ont réduit toutes les pertes qu'il a faites, que je ne doute pas que la perspective d'avoir un petit-fils, quoique venant de la fille de son ancien ennemi, ne soit la plus vive consolation qu'il puisse recevoir.

Il y avait long-temps que la tendre Alfaïs n'avait eu le cœur aussi dilaté que dans cet entretien, où elle pouvait enfin parler de l'époux qu'elle regrettait et du fils après qui elle soupirait si ardemment. Elle pleura plus d'une fois et abondamment en s'entretenant de deux objets si chers ; mais quoiqu'il y eût bien de la tristesse, du regret et de l'inquiétude dans ses larmes, cependant c'était une grande douceur pour elle que de s'occuper de si grands intérêts avec un vertueux homme qui y prenait part.

Le sénéchal, sous prétexte de faire un tour dans son gouvernement, passa chez le seigneur de Castelmoron, et lui rendit visite : il fut reçu avec les égards qui lui étaient dus, par tout ce qui composait la maison de sire Bernard ; mais quant au maître, le sénéchal le trouva si absorbé dans sa mélancolie qu'il semblait en avoir perdu presque toutes les facultés de son esprit. Il parut entendre avec indifférence la nouvelle du mariage de son fils avec la veuve du seigneur de Mirembeau. Il se contenta de dire : « Je l'avais cru dans le temps ; mais personne ne m'en a parlé, depuis que mon fils Charles est mort. » Alors le sénéchal lui dit : « Mais, sire Bernard, si ce fils revivait dans un petit-fils digne du beau nom d'Albret, est-ce

que vous ne le verriez pas avec plaisir? » Ici, le vieillard témoigna quelque émotion. « Eh ! où est cet enfant? dit-il. — Hélas! reprit le sénéchal, la crainte de vous offenser par sa vue, l'a fait envoyer fort au loin; il est dans l'Orient, et voilà plus de dix ans que sa mère désolée n'en reçoit point de nouvelles. Mais, dites-moi, sire Bernard, est-ce que vous ne voudriez pas voir la veuve de votre fils, qui a tant de désir d'embrasser vos genoux? — Si elle m'amène un fils, répondit Bernard, et que tout cela soit bien prouvé, même la fille du sire de Pons peut venir. » Ce fut tout ce que le sénéchal put tirer du seigneur de Castelmoron; mais cela suffisait pour lui prouver que, si Bernard conservait encore un levain de rancune contre le nom de Pons, du moins il ne serait pas indifférent au plaisir de se voir renaître dans un petit-fils. Revenu à Bordeaux, le sénéchal conseilla à l'intéressante veuve de Charles, de déclarer son mariage et de s'occuper d'envoyer à la recherche de son fils. En conséquence, Alfaïs écrivit à sa mère qu'un mystère qu'elle avait bien pu soupçonner allait se dévoiler au grand jour; et elle la priait de venir assister à la déclaration publique qui s'en ferait à Bordeaux. Alfaïs convoqua également ses frères, le seigneur de Barbezieux, son grand-père, l'abbé de Madion qui avait béni son mariage, le notaire qui en avait dressé le contrat, le curé de Saint-Thomas de Cônac qui était son confesseur, le fidèle écuyer Jehan de la Trigalle et les autres témoins de cette cérémonie. Elle pria le sénéchal, d'instruire le sire d'Albret de l'alliance qu'elle avait contractée avec son cousin, du dessein qu'elle avait d'en faire la déclaration, et de la satisfaction qu'elle éprouverait en le voyant assister à cet acte public. Le sire d'Albret n'eut pas plus tôt reçu cette communication, qu'après avoir été remercier le sénéchal, il se rendit

chez sa cousine, à laquelle il exprima toute la joie que lui causaient les événemens qu'il venait d'apprendre. Leur entretien fut plein de charme, car l'estime mutuelle qui existait déjà entr'eux, faisait qu'ils se trouvaient heureux de s'appartenir.

Tous les témoins convoqués pour assister à la déclaration d'Alfaïs, étant réunis, excepté Mathe qui se trouva retenue à Pons par une légère indisposition, un clerc lut le contrat de mariage de Charles d'Albret avec Alfaïs de Pons, veuve de Gaultier, seigneur de Mirembeau. Outre les personnes indiquées plus haut, se trouvèrent présens, le sénéchal, sa femme et plusieurs seigneurs et dames des plus distinguées de la ville, qu'Alfaïs avait invitées à cette intention. Elle fit de grands efforts pendant cette lecture, pour ne pas succomber sous les émotions que lui causaient tous les souvenirs excités par ce qu'elle entendait et par les personnes qu'elle voyait réunies, comme dans la chapelle de Cônac. Elle résista jusqu'au bout; mais aux dernières paroles, on la vit chanceler, et elle tomba évanouie dans les bras de son frère et du sénéchal qui étaient près d'elle. On l'emporta dans une chambre voisine, et ce ne fut qu'après une heure qu'elle revint à elle, et versa une grande abondance de larmes, dont elle se trouva un peu soulagée.

Alfaïs partit de Bordeaux, dès le lendemain de cette cérémonie, pour se dérober à la foule des curieux que cet événement attirait sur ses pas. Le sire de Pons l'emmena dans son château avec quelques-unes des personnes qui avaient assisté à la déclaration de son mariage. Le sénéchal voulut saisir cette occasion de faire une visite à ce seigneur pour que le public restât d'autant plus convaincu de l'authenticité des preuves du mariage de la dame de Mirembeau avec sire Charles d'Albret. En outre, il avait conçu

tant d'estime et d'intérêt pour elle, qu'il était bien aise de lui donner cette marque de considération chez son frère. Des motifs non moins honorables déterminèrent le sire d'Albret à se rendre à l'invitation que lui fit Renaud. Outre l'aveu qu'il faisait par-là de la reconnaissance du mariage de son cousin avec Alfaïs, il voulait manifester que toute haine était éteinte entre les maisons d'Albret et de Pons. Renaud fit à ses hôtes une réception qui leur donna la plus haute idée de son goût et de sa magnificence, ainsi que de la satisfaction qu'il éprouvait de l'alliancce qui venait d'être rendue manifeste.

La douairière de Pons éprouva une grande joie de voir qu'Alfaïs eût déclaré son mariage. Elle l'avait toujours soupçonné, mais elle n'en avait jamais parlé à qui que ce fût, pas même à sa fille.

Le sénéchal et le sire d'Albret ne firent qu'un séjour très-bref chez le sire de Pons; car ce fut à cette époque qu'Isabelle, mère du roi d'Angleterre et femme du comte de la Marche, commença à susciter la guerre entre son fils et le roi de France.

Ces circonstances rendant la présence du sénéchal nécessaire à Bordeaux, il prit congé de son hôte, ainsi que le sire d'Albret. Alfaïs les voyant disposés à partir, leur dit qu'elle avait le dessein de se rendre, ce même jour, à Cônac, et qu'elle les priait de l'y accompagner, et de s'y reposer, ce qui ne les éloignerait pas beaucoup de leur route. Le sénéchal et le sire d'Albret se rendirent sans peine à cette invitation, et ils furent ravis de voir la joie et l'enthousiasme avec lesquels cette noble et bienfaisante dame était accueillie par ses vassaux, et les habitans de ses domaines, de tous les états et conditions. Du reste elle n'était jamais appelée d'eux que madame de Cônac, et ils l'avaient tant aimée sous ce nom qui leur

rappelait qu'elle était leur maîtresse, qu'ils ne purent s'accoutumer à lui en donner d'autre. Quelque doux que fût pour le sénéchal et le sire d'Albret, le spectacle d'une dame si chérie de tout ce qui dépendait d'elle, ils se crurent obligés de la quitter, le lendemain, et de prendre le chemin de Blaye.

Aussitôt qu'Alfaïs fut seule, elle accomplit un projet dont elle avait eu l'idée, dès le premier moment où elle avait fait reconnaître son mariage, mais qu'elle n'avait pas voulu exécuter, pour ne point se mettre trop en contraste avec la joie de son frère et ses amis : ce fut de prendre le deuil de son mari, qu'elle n'avait pas pu porter jusque-là. De plus, elle fit faire à sa mémoire toutes les cérémonies religieuses que sa piété lui suggéra.

Un autre soin non moins cher l'occupait ouvertement, depuis qu'elle avait déclaré son mariage et la naissance de son fils : c'était de faire chercher celui-ci. Le sénéchal lui avait assuré qu'il se ferait informer de toutes les occasions qui pourraient se présenter d'écrire dans l'Orient; mais malheureusement, les bruits d'une guerre prochaine entre les rois de France et d'Angleterre retenaient tous les jeunes guerriers qui auraient pu chercher aventure au loin : d'ailleurs, dans les provinces de Guyenne, ceux qui avaient cette disposition, se dirigeaient plutôt vers l'Espagne, où il ne manquait pas de Maures à combattre, que vers l'Orient. Le fidèle Jehan de la Trigalle s'offrit bien à la veuve de sire Charles d'Albret, pour se rendre d'abord en Champagne, afin d'y recueillir ce qu'il pourrait de renseignemens, puis de passer de là en Allemagne et à Venise, et s'embarquer dans cette ville pour la Grèce; mais il n'était plus jeune: Alfaïs ne voulut jamais qu'il entreprît un voyage aussi long et aussi fatigant. Enfin le sire de Pons allait faire partir un serviteur plus

jeune, mais également fidèle et intelligent, lorsqu'un de ses clercs, qui était un saint homme, et qui avait souvent exprimé le désir de faire le voyage de la Terre-Sainte, s'offrit à exécuter ce projet de suite, et à passer par la Grèce. Renaud accepta son offre avec joie. Il lui promit, à son retour, la meilleure cure de sa baronie. En attendant, il le fournit pour sa route, de tout ce qui pouvait lui être nécessaire. Depuis la déclaration du mariage, le bon écuyer Jehan de la Trigalle avait expliqué que le jeune Amanieu ne s'appelait plus Rodolphe, mais Raoul. Alfaïs lui ayant exprimé un grand étonnement de ce qu'il ne lui avait pas dit cela plus tôt: —« Ah! noble dame, répondit-il, je vous ai entendu plus d'une fois répéter tout haut le nom de Rodolphe, vous croyant seule; et je me suis réjoui de ce que votre cher fils ne le portait plus. Je n'avais garde de vous apprendre à en répéter un autre: cela aurait pu être trop dangereux. Vous savez comme nous avons été espionnés, tant qu'une certaine dame a vécu, et le danger que nous courions tous. — Ah! digne et sage serviteur, reprit Alfaïs, votre prudence a toujours égalé votre courage et votre dévouement; si jamais je retrouve mon fils, je déclarerai à tout le monde, qu'après Dieu, je vous dois sa conservation. Je n'oublierai de ma vie vos services. Mais ce qu'il vous faut oublier, ce sont les torts de nos ennemis. » L'écuyer raconta aussi qu'il avait changé de nom en Champagne pour plus de sûreté.

Le saint homme de clerc fit donc le voyage; mais le malheur voulut qu'il arrivât en Grèce, comme Raoul venait d'en partir pour la Palestine : et le clerc ayant été retenu à Constantinople par une maladie, il ne put s'embarquer pour la Terre-Sainte, que positivement à l'époque où le chevalier en revenait. Il avait écrit dans l'intervalle; mais les lettres n'étant point parvenues, on n'a-

vait donc entendu parler ni du prêtre pèlerin, ni de Raoul, lorsque la reconnaissance de celui-ci avec sa mère se fit au château de Pons, de la manière dont il a été parlé plus haut.

Ceux qui m'ont suivi jusqu'ici, voudront donc revenir avec moi dans ce château, où nous avons laissé tant de cœurs enivrés de joie. Le sensible Raoul, la tendre Alfaïs, l'aimable et bonne Mathe trouvaient dans leurs doux épanchemens, et dans leurs actions de grâces à Dieu, tout ce qui suffisait pour soulager leurs âmes de l'excès du bonheur dont elles étaient surchargées. Mais, ainsi que nous avons vu, le sire de Pons n'était pas homme à laisser passer un événement aussi extraordinaire et aussi heureux, sans le célébrer par les fêtes les plus brillantes qu'il eût encore données. Ses écuyers, ses pages sont donc mis en course, de tous les côtés, pour inviter les gentilshommes et les dames à se rendre, sous quinzaine, à des joutes, tournois, festins et bals, qu'il leur prépare, en l'honneur de sa sœur et de son neveu. Une ambassade* composée d'un roi d'armes, d'un héraut (26) et de deux poursuivans d'armes du sire de Pons, accompagnés du brave Jehan de la Trigalle, écuyer de la dame de Castelmoron (car le vieux Bernard d'Albret, seigneur de Castelmoron, étant mort l'année précédente, Alfaïs avait pris ce nom du droit de son mari) est envoyée au sénéchal de Bordeaux, pour le prier de venir être témoin de la joie d'une mère qu'il avait connue si triste et si inquiète.

Le sénéchal reçut les députés du sire de Pons et de sa

---

* A cette époque et long-temps après, on donnait à de simples messages le nom d'ambassade, qui est devenu le titre des plus importantes légations des puissances.

sœur, avec tous les égards que devaient leur valoir les personnes de la part desquelles ils venaient ; de plus, il leur fit connaître, par ses courtoisies et par ses cadeaux, combien la nouvelle qu'ils apportaient lui était agréable.

Après s'être acquittés de leur message envers lui personnellement, les envoyés le prièrent de leur donner la permission de proclamer, dans la ville de Bordeaux, l'annonce des tournois et joutes qui devaient avoir lieu à Pons. Ce que le sénéchal leur ayant octroyé de très-grand cœur, ils se rendirent en grande pompe, suivis d'une belle *chevauchée* d'écuyers et pages que le sénéchal leur donna pour leur faire honneur, sur la grande place de la ville; et là, en présence d'une nombreuse foule de gens de tous états qui s'y était assemblée, sur la nouvelle de la proclamation qu'ils devaient faire, le héraut d'armes du sire de Pons, cria par trois *alenées*, et par trois *reposées* (27).

« Or oez, or oez, or oez*, seigneurs chevaliers et escuyers; je vous fais savoir un très noble riche pardon d'armes, et unes très-grandes joustes qui doivent être frappées et maintenues par très-haut seigneur Renaud de Pons, et sa très-noble compagnie de chevaliers et escuyers armés et montés en hautes selles, pour livrer à tous chevaliers et escuyers qui jouter voudront parmi tant de coups d'épée et tant de coups de lance qu'il leur plaira combattre et jouster à lances de moison, fers rabattus et émoussés, sans être liéz, cramponnez, guindez ne attachez aux selles. Et donneront les dames et demoiselles au mieux faisant du dehors, une belle épée, et à celui du dedans, un bel heaume, et autres riches présens pour donner à leurs dames.

* Oyez, écoutez.

« Préparez-vous donc, nobles chevaliers et escuyers, pour venir exhaucer noblesse et chevalerie, et honneur acquerre en cette noble assemblée; et y pourront les jeunes escuyers et damoiseaux y poursuivre, aux vespres, prouesse*, qui sera vendue et achetée au fer et à l'acier. »

Après ces paroles prononcées trois fois par le héraut d'armes, le roi d'armes cria lui-même : « *Il dit voir* (vrai), *le noble héraut.* » Puis ils se retirèrent, après avoir laissé par écrit et fait afficher sur un poteau ** l'annonce qu'ils venaient de publier.

Dès le lendemain, le roi d'armes et ses compagnons repartirent pour retourner à Pons, et de là se rendre à Saintes, où ils proclamèrent la même annonce. Dans les moindres villes, il ne fut envoyé qu'un héraut et un poursuivant d'armes.

Cependant la renommée avait précédé presque partout les messages du sire de Pons, et toute la noblesse du pays se disposait à aller le féliciter sur l'heureux événement qui remplissait son château de joie, lorsque les annonces et les lettres de Renaud arrêtèrent toutes ces visites, mais pour les rendre plus solennelles et plus brillantes. Les chevaliers et les écuyers préparèrent leurs plus riches armes, et les dames leurs plus beaux atours pour la noble assemblée. Les troubadours et les jongleurs, qui n'avaient pas besoin d'être invités pour se rendre à pareille fête, ne manquèrent pas d'y accourir.

---

* C'est-à-dire renom de prouesse.

** On affichait aussi des copies de ces annonces sur les poteaux des chemins, afin que les voyageurs (qui savaient lire) pussent en prendre connaissance. Lorsque les poteaux manquaient, on en dressait exprès sur ce qu'on appelait des *perrons*.

Le grand jour étant arrivé, l'affluence fut extrême au château de Pons. Renaud logea chez lui ses plus proches parens et ses hôtes les plus distingués, tels que le sénéchal et le sire d'Albret. Quant aux autres seigneurs, il les distribua dans les moutiers de la ville, et à la commanderie de l'Hôpital et enfin chez les plus riches bourgeois qui se prêtèrent à l'envi à contribuer aussi à la fête. Il n'y eut que les *gros varlets* et les *garçons* de logés dans les hôtelleries.

Quoique le sire de Pons eût de très grandes salles dans son château, il ne s'en trouvait aucune assez vaste pour contenir tous ces convives. Il fit donc tendre, en dehors, un immense pavillon de toile, sous lequel on dressa des tables et des siéges. Le terrain fut *jonché de paille* (28), pour préserver les pieds de la fraîcheur du sol. Les bancs furent couverts de tapis, et il y avait des coussins et des escabelles pour les dames.

A la première table était le sire de Pons et toute sa famille (excepté son fils qui n'était pas encore chevalier), le sénéchal de Bordeaux et sa femme, le sire d'Albret, le seigneur de Barbezieux, l'abbé de Madion, frère Archambaud l'hospitalier, frère Guéraud de Jonzac, commandeur de la commanderie de Pons, cinq ou six autres seigneurs et une douzaine de dames des plus notables, parmi lesquelles était la belle dame aux Soëfs Regards. Là chacun avait son écuelle et son *hanap* (29).

La seconde table était composée de tous les autres chevaliers, et de dames, femmes de chevaliers, avec leurs filles, par égal nombre de chevaliers et de dames, et là il y avait une écuelle et un hanap pour chaque couple (30).

A la troisième table étaient assis les écuyers avec les demoiselles femmes d'écuyers et leurs filles. Là, il y avait

une écuelle par couple, mais seulement un petit nombre de hanaps qu'on se faisait passer de l'un à l'autre.

A chaque table était un chapelain pour bénir les convives et les viandes.

Les troubadours étaient à la seconde ou à la troisième table selon qu'ils étaient chevaliers ou damoiseaux.

Les jongleurs et les ménestrels étaient sur un échafaud plus élevé que les tables. Ils devaient jouer pendant les *mets*, et chanter et faire des momeries dans les *entremets*. (31)

Le maître-queux ayant *corné l'eau* (32), la noble compagnie se rendit sous le pavillon où les écuyers de service et de jeunes pages présentèrent des bassins à laver et des serviettes aux convives. A la pemière table, les aiguières à laver étaient pleines *d'eau rose*. (33)

Sur un fin *doublier* (34) de toile de Frise, étaient placées, en bel ordre, tout au tour de la table, des écuelles et des cuillers d'argent de Tours, des *hanaps de madre* de Pontarlier, des couteaux de Périgueux, à manches de bois de cerf (35).

Près de chaque table était un beau *dressoir* (36) où se voyait étalée la vaisselle du sire de Pons. Sur ce même dressoir étaient des outres, des barils et *bouteilles* (37) de différens vins, avec des *quartes*, *des justes* (38) et des pots pour les verser aux convives; ainsi que des *hydres* et des aiguières pour donner de l'eau. Enfin on y voyait de hautes piles de *tranchoirs* (39) de pain, et quelques tranchoirs d'argent.

Le premier *mets* (service) consista en gauffres, oublies *esterets* et *supplications*, (40) accompagnés des fruits qui se doivent manger alors. (41) Avec ces pâtisseries on servit de l'hyppocras, du clairet, *de la bergerase* et *autres pimens* (42).

Lorsque les convives se furent aiguisé l'appétit, par ces friandises légères, on servit les potages au nombre de cinq sur chaque table, savoir : un au milieu et les autres aux quatre coins. Celui du milieu était au riz accommodé aux épices, doré de safran et perlé de graines de grenades. Les quatre autres étaient l'un au lard, l'autre à la purée, le troisième aux légumes, le quatrième au gruau. Avec les potages, on servit, à un bout de la table, une hure de sanglier farcie froide, et à l'autre bout, un pâté renfermant un lièvre, six perdrix et deux douzaines d'alouettes ; la croûte du dit pâté était argentée.

Au troisième mets fut servi le rôti consistant dans un chevreuil entier, pour le milieu ; et autour des plats chargés de quartiers de veau, de mouton, de porc frais ainsi que de lièvres et de lapins.

Au quatrième mets, un énorme esturgeon occupa le milieu de la table, et autour furent servis les plus rares poissons de la mer et des rivières, avec les oiseaux les plus recherchés ; car, en bonne ordonnance les poissons doivent aller avec les oiseaux comme étant également sortis des eaux (43).

Le cinquième mets consista en pâtisseries, flans, choux et autres pièces ornées des armes et devises du sire de Pons, du sire d'Albret et du Sénéchal * : on y voyait en outre force crêmes et autres laitages.

Tels furent les cinq mets (services) ** de la première ta-

---

* Il était en effet d'usage d'orner les pâtisseries des armes du maître de la maison et des convives qu'il voulait particulièrement honorer. (Voyez l'histoire de la *Vie privée des Français*.)

** Dans le quinzième siècle, le nombre des services fut porté à sept, et dans le dix-septième jusqu'à huit. (Voyez l'*Histoire de la Vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy.)

ble. Les autres tables furent servies avec la même abondance, mais avec variété dans les pièces principales: par exemple, à la table des chevaliers, le rôti du milieu était un marcassin entier; et à la table des écuyers qui était la plus nombreuse, c'était un cochon.

Au quatrième mets, les premiers avaient pour pièce du milieu la langue d'une jeune baleine (44) à la broche; laquelle avait été offerte par des pêcheurs à l'abbé de Madion, et donnée par lui au sire de Pons; au même mets, les écuyers avaient un marsouin énorme (45); et aux potages, leur soupe du milieu était à la moutarde (46).

Or, voici le nombre des convives de chaque table : à la première, il y en avait vingt-quatre, à celle des chevaliers, soixante, et à celle des écuyers et damoiseaux, au moins cent cinquante.

Les tranchoirs furent si souvent renouvelés, pendant le repas, qu'il en fut distribué plus de soixante douzaines aux pauvres. Ainsi l'avait voulu le sire de Pons, parce qu'il disait, qu'il n'y avait pas de bonne fête si les pauvres ne s'en réjouissaient (47).

On avait fait dîner les jongleurs et les menestrels avant la compagnie et on avait eu la sage précaution de leur mesurer le vin.

Après les tartres et les crêmes, les varlets enlevèrent tout ce qui était sur les tables, avec le doublier de dessus; puis ils servirent des *tostées et des épices* (48), et les pages recommencèrent à verser de l'hyppocras et autres pimens aux convives.

Ce fut alors que le sire de Pons s'adressant aux troubadours, les invita à faire part à la noble assemblée, des nouvelles productions de leur verve. « La guerre, dit-il, m'a empêché de vous réunir au premier de mai, selon ma coutume; mais vous n'avez pas oublié, sans doute, ce

que vous nous auriez donné, à cette époque. Quoique nous soyions en automne, nous nous reporterons au printemps. Allons, Arsenne de Montendre, vous avez coutume de nous chanter une *reverdie* (49) à chaque retour de la belle saison; faites-nous le cadeau de celle de cette année. Messires troubadours, mettez-vous tous sur ce banc, en face de ma table. Vous auriez difficilement pour auditoire une plus noble et plus belle compagnie, que celle qui honore aujourd'hui mon château. Celui d'entre vous qui, au jugement des chevaliers et des dames, obtiendra le prix, recevra en outre d'une toque de velours, et d'une écritoire de vermeil, un noble chapeau de plumes de paon des mains de madame la sénéchale.

Les troubadours s'étant placés ainsi que l'indiquait le sire de Pons, Arsenne de Montendre fut conduit par un écuyer de Renaud, à une petite escabelle qui était vis-à-vis l'intervalle qui séparait la première table de la seconde. Il y monta, et ayant pris sa citolle *, il se mit à chanter la reverdie suivante, non sans s'être, au préalable, excusé de la médiocrité de sa composition qui lui devenait chaque année plus difficile, le sujet restant le même.

Gentil printemps, dans nos prairies
De fleurs naissantes embellies,
C'est toi qui permets aux ruisseaux
De rouler leurs bruyantes eaux.
Ils annoncent, par leur murmure,
Le doux réveil de la nature,
Célébrant ainsi le retour
De l'aimable saison d'amour.

---

* Espèce de guitare à long manche.

Brillante des pleurs de l'aurore,
La reine des jardins de Flore
Voit son calice s'entr'ouvrir
Au souffle amoureux du zéphir.
Elle annonce, par sa parure,
Le doux réveil de la nature,
Célébrant ainsi le retour
De l'aimable saison d'amour.

Se couvrant de nouveaux feuillages,
Nos bois préparent les ombrages
Et les abris mystérieux
Que cherchent les amans heureux.
Ils annoncent, par leur verdure,
Le doux réveil de la nature,
Célébrant ainsi le retour
De l'aimable saison d'amour.

Le troubadour ayant fini sa chanson, les chevaliers et les dames le félicitèrent de ce qu'il remplissait si heureusement la tâche qu'il s'était imposée de célébrer, chaque année, le retour du printemps. On lui fit compliment, surtout, de ce que sa *reverdie* était bien *rebardée* (50).

Le sire de Pons ordonna aux ménestrels de jouer une fanfare. Arsenne s'en retourna à son banc, et un jeune damoisel de Jonzac, qui était écuyer du sire de Pons, prit sa place sur l'escabelle. Le jouvencel aimait tendrement la pupille du seigneur de Cordis; il en était aimé; mais le farouche tuteur le repoussait impitoyablement. Pour comble d'infortune, la belle Agnès allait s'éloigner et lui-même était résolu à fuir des lieux qui, sans elle, lui seraient insupportables. Dans une telle situation, il ne pouvait que chanter sa douleur. Il répéta donc, d'une voix

attendrie et s'accompagnant de sa guitare, une *rotruenge* (51) qu'il avait faite au pied du château de Cordis, en lui disant adieu.

Adieu, le charme de la vie!
Adieu, plaisirs, adieu, tendres amours!
Je perds Agnès, ma douce amie,
Et l'espoir d'être heureux m'est ravi pour toujours.
De tout ce que j'aime
Faut me départir!
De ma peine extrême
Il me faut mourir!

Que l'écho répète ma plainte,
Que ces bosquets apprennent mes douleurs.
Laissons échapper sans contrainte,
Dans ce triste vallon, mes soupirs et mes pleurs.
De tout ce que j'aime
Faut me départir!
De ma peine extrême
Il me faut mourir!

Jours embellis par ma maîtresse!
Vous me fuyez, délicieux momens!
Mon cœur, accablé de tristessse,
Ne voit dans l'avenir que regrets et tourmens.
De tout ce que j'aime
Faut me départir!
De ma peine extrême
Il me faut mourir!

L'accueil bienveillant que reçut le jeune troubadour ne parut pas le distraire de sa douleur. Lorsqu'il fut revenu à sa place, Renaud de Pons invita Théod de Blaye

à monter sur l'escabelle ; mais le troubadour s'excusa de chanter, parce qu'il était légèrement indisposé, et pria qu'on permît à son *jongleur* (52) de le remplacer. Le sire de Pons et les dames ayant agréé son excuse, le jongleur chanta la *ballade* champêtre suivante (53), de la composition de son maître.

Lycas, un soir, trouva Glycère
Qui s'en revenait au hameau ;
Voulant aborder la bergère,
Il lui parla de son troupeau,
Et puis des fleurs de la prairie,
Puis des roses, puis des boutons ;
Quand la belle, avec brusquerie,
Dit : Retournons à nos moutons.

Le lendemain, près d'un bocage,
Il la revoit, au point du jour ;
Il l'entretient du doux ramage
Des oiseaux qu'éveille l'amour.
Ce dieu, dit-il, charme leur vie
Et leur inspire leurs chansons.
La bergère encore le prie
De retourner à ses moutons.

Le lendemain, c'est son martyre
Qu'il lui conte, près d'un ruisseau.
D'abord elle n'en fait que rire,
En folâtrant au bord de l'eau ;
Mais, d'une oreille plus soumise,
Elle écoute enfin ses raisons,
Et tard, la pauvrette s'avise
De retourner à ses moutons

De ce moment, la pastourelle
Fut plus sensible chaque jour;
Mais chez le berger infidèle,
Le bonheur affaiblit l'amour.
Bientôt, avec indifférence,
Il reçoit ses plus tendres dons :
Et c'est lui qui, le premier pense
A retourner à ses moutons.

Cette chanson ne fut pas moins bien reçue que les autres, le troubadour et le jongleur furent complimentés. Voilà une bonne morale, dit le sire de Pons. Jongleur, si ton maître le trouve bon, je veux que tu chantes cette pastourelle à mes petites bergerettes; elles y apprendront à être prudentes et à se défendre des bergers. Comme Renaud n'avait pas trop le droit de prêcher une morale bien sévère, sa réflexion fit sourire l'auditoire, et lui-même n'avait pas l'air très-sérieux, en l'adressant au jongleur.

Il ne restait plus à entendre qu'un troubadour. Il était de Saintes, et se nommait sire Evrald. « Que nous avez-vous apporté, sire chevalier? lui dit Renaud. — Noble sire, c'est une *pastourelle* (54). J'ai grand sujet de craindre que ma chanson ne paraisse pas aussi bien *trouvée* * et aussi bien chantée que celle que l'on vient d'entendre; mais du moins j'ai à vous entretenir d'une bergère prudente et vertueuse.—C'est très-bien, dit le sire de Pons; nous venons d'apprendre ce qu'il fallait fuir, nous allons savoir ce qu'il faut imiter. »

---

* Inventée, composée.

Cependant, l'annonce de sire Evrald avait rendu l'auditoire un peu sérieux. Le troubadour ne parut pas s'en apercevoir, et prenant sa harpe *, il chanta ainsi :

Près de ces bois, que faites-vous seulette,
Loin du hameau, mignonne bergerette ?
— Vous le voyez, seigneur, en ces vallons,
Je vais gardant mes paisibles moutons.
— Ah ! redoutez des loups la dent cruelle,
Pour les brebis et pour la pastourelle !
— A mes côtés, j'ai mon fidèle chien,
Et suis tranquille avec si bon gardien.
— Dans mon château, vous pourriez, belle Isaure,
Contre les loups être plus sûre encore.
— Dans les châteaux, m'a-t-on dit maintes fois,
Il est des loups pires que ceux des bois !
— Eh ! quel félon, par si méchant langage,
A pu tromper ainsi votre jeune âge ?
— C'est un prud'homme en qui tout le canton
A grand fiance, et ce n'est sans raison.
— Et ce prud'homme, en son savoir extrême,
Vous aurait-il appris que je vous aime ?
— Il n'avait garde ! il est trop bon devin.
Beau sire, adieu ; suivez votre chemin.

Un murmure flatteur avait accompagné sire Evrald, depuis le milieu de sa chanson. Lorsqu'elle fut finie, tous les hommes lui sourirent avec approbation. Mais les dames témoignèrent plus bruyamment au troubadour le

---

* La harpe des troubadours était fort petite, et on la portait suspendue.

plaisir que leur avait fait la pastourelle qu'elles venaient d'entendre, et par-dessus toutes les dames, la douairière de Pons, la bonne Mathe exprimait son contentement de la manière la plus vive.

Renaud voyant cet assentiment universel en faveur du dernier troubadour, lui dit : « Sire Evrald, l'accueil que reçoit votre pastourelle ne laisse aucun doute sur votre triomphe, les dames vous l'assurent par acclamation. Mais sachez que les chevaliers ne l'ont pas entendue avec moins de plaisir. Pour mon compte, je vous en remercie, et je vous prie de boire dans mon hanap, pour que vous ne doutiez point de ma pensée. » Alors ayant fait remplir cette riche coupe de l'hyppocras le plus exquis, il y goûta, et puis présenta le vase au troubadour qui, après l'avoir vidé, voulut le remettre au page du sire de Pons. Mais Renaud lui dit : « Sire Evrald, je vous prie de garder le hanap, sans préjudice du prix indiqué et du privilége destiné au vainqueur. » Puis, s'adressant aux autres poëtes, il leur dit : « Messires troubadours, tous vos chants méritaient d'être couronnés, mais sire Evrald s'est avisé d'une chose à laquelle vous n'avez point pensé; un peu de malice fait parfois un bon effet. Tenez-vous pour avertis, dans l'occasion. »

Ce discours fut très-bien compris de toute la compagnie devant laquelle il était prononcé; mais il est bon d'expliquer à d'autres la cause du grand succès de la pastourelle de sire Evrald. C'est qu'elle était un récit exact et naïf d'une aventure arrivée au sire de Pons. Ce seigneur, en se promenant à la chasse, avait rencontré une jeune bergère d'une excellente beauté, à laquelle il avait adressé quelques propos galans; mais elle y avait répondu avec respect et sagesse. Depuis, Renaud avait passé plusieurs fois seul, par ce même lieu, et avait de nouveau

*prié d'amour** la bergerette; mais il avait toujours été éconduit avec autant d'esprit que de fermeté. Cette petite aventure avait percé, et l'on savait gré au troubadour d'en avoir fait le sujet d'une pastourelle. Mais ce qui fut cause que le sire de Pons en entendit le récit de si bonne grâce, c'est qu'il avait terminé cette aventure de la manière la plus honorable pour lui; car, ayant été instruit que cette belle fille était vraiment sage, et qu'elle était aimée d'un garçon honnête, mais très-pauvre, il leva les difficultés du mariage, en mettant ce jeune homme plus à son aise. Car ce seigneur avait cela de bon que, s'il lui arrivait trop souvent de poursuivre la faiblesse, il aimait à récompenser la vertu. De sorte que, de manière ou d'autre, il y avait toujours du profit pour ses vassales à être belles; aussi dit-on que, de son temps, il n'y en avait pas une qui ne se fît un plaisir de l'être.

Cependant, les juges du chant parcoururent la salle, pour la forme, afin de recueillir les suffrages des dames, quoiqu'ils fussent déjà connus. Lorsqu'ils eurent fait leur rapport, un héraut proclama sire Evrald vainqueur du chant. Alors Renaud ayant fait apporter une riche toque de velours et une écritoire de vermeil, les remit entre les mains de la dame de Castelmoron, sa sœur, de qui sire Evrald les reçut en fléchissant un genou et baisant la main qui lui faisait ce brillant cadeau.

Les autres troubadours reçurent chacun un fort beau

---

* Cette expression était aussi fort usitée dans la langue romane du midi.

Le biographe de Folquet de Marseille, troubadour, dit de lui : Et entendia se en la molher del siu senhor en Baral e *pregava la d'amor*.

manteau vert (55). Pendant cette distribution les ménestrels ne cessèrent de jouer des fanfares.

On croyait les chants finis, lorsque sire Evrald, s'adressant à Renaud, lui dit : « Monseigneur de Pons, vous avez largement et généreusement récompensé la pastourelle que j'ai présentée au concours de ces nobles jeux, et le *guerdon* que vous m'avez accordé tirait un nouveau prix de la main qui me l'a remis. Voulez-vous me permettre, avec l'agrément des belles dames qui sont ici présentes, de vous chanter un lai* que j'ai composé tout récemment. Pour ceci, je ne prétends à aucune récompense, me trouvant déjà plus que payé de tous les efforts que je pourrai jamais faire pour contribuer aux *déduits* ** d'une aussi mémorable journée.

Dès que sire Evrald eut cessé de parler, toutes les dames qui s'attendaient à quelque nouveau chant un peu malin, s'empressèrent de témoigner au troubadour le vif désir qu'elles avaient de l'entendre. Le sire de Pons, qui le redoutait un peu intérieurement, se préparait néanmoins à faire aussi bonne contenance que la première fois. Il ordonna aux hérauts de faire faire silence, et sire Evrald étant remonté sur l'escabelle des troubadours, chanta ainsi, en s'accompagnant de sa harpe qu'il touchait très-faiblement.

---

* Je crois que j'ai oublié, plus haut, de dire que lai vient du mot allemand *lied*, qui peut dire chanson. On le donnait, dans le principe, à tout récit chanté, gai ou sérieux. On en a un exemple dans le lai de Gruélan, dont on a vu, plus haut, un échantillon qui n'annonce rien de lamentable. Par la suite, le mot de lai fut plus particulièrement affecté aux récits tristes, aux complaintes, aux élégies.

** Plaisirs.

La veuve d'un héros, loin d'un enfant chéri,
Du plus fidèle amour seul et précieux gage,
Que tenait en exil une implacable rage,
D'ennuis et de regrets avait le cœur flétri.
En souvenirs cruels, en poignantes alarmes,
Le sort semblait contre elle épuiser son courroux.
Tremblante pour un fils, elle pleure un époux :
Sa tendre piété seule adoucit ses larmes.

Près d'elle, en une église, un jeune pèlerin
S'évanouit, un jour, accablé de souffrance ;
Les secours d'Alfaïs, sa noble bienveillance,
Lui rendent ses esprits, soulagent son chagrin.
Il part. C'était son fils ! De sa charmante mère
Il était le portrait ; elle l'a méconnu !
Un si triste malheur ne fut point advenu,
S'il se fût présenté sous les traits de son père.

Enfin tant de vertus, de prières, de pleurs,
Vont désarmer le ciel. Des champs de la victoire,
Le même voyageur revient, couvert de gloire :
Les rois qu'il a servis l'ont comblé de faveurs.
Il revoit Alfaïs ; devant la noble dame,
Plein de reconnaissance, il tombe à deux genoux,
Rappelant ses bienfaits, et du ton le plus doux,
Peignant les sentimens qu'il en garde en son âme.

Le troubadour allait continuer, lorsqu'il s'aperçut qu'on entourait la dame de Castelmoron. Il s'arrête et la voit pâle et évanouie dans les bras de son fils. La sensible veuve et la tendre mère n'avait pu entendre le récit de ses longs malheurs et de ses joies nouvelles, sans être trop vivement émue. Les demoiselles attachées à son service étaient accourues de la table des écuyers. Le sire de Pons

fit soulever la toile du pavillon pour lui donner plus d'air. Maître Perrin, le *physicien* du château, acheva par ses soins de lui rendre l'usage de ses sens. Dès qu'elle fut tout-à-fait remise, sire Evrald s'approcha d'elle et mettant un genou en terre : « Noble et vertueuse dame, dit-il, excusez mon indiscrétion qui vous a fait tant de mal. Je voulais célébrer vos vertus et la récompense qu'elles vous valent aujourd'hui; c'est à elles que vous devez ce glorieux fils qui nous réunit tous autour de vous. Pardonnez-moi mon imprudence, car elle m'a rendu, pendant quelques instans, bien malheureux. »

« Sire Evrald, répondit Alfaïs, avec une grâce charmante, il est vrai que vous m'avez fait beaucoup de mal; je n'étais point préparée à ce que vous alliez me dire; mais voici comme je veux m'en venger. » Alors elle détacha de sa ceinture un superbe *fermail* * en or, enrichi de pierreries, et le présentant au chevalier troubadour, elle lui dit : « Sire Evrald, je veux que vous attachiez ce fermail au chaperon que mon frère vous a donné. Recevez aussi cette escarcelle qui est suspendue aujourd'hui, pour la première fois à ma ceinture, et offrez-la à la dame de vos pensées, et *qu'elle vous doingt ce que plus vous bramez d'elle, en tout honneur* **.

Le troubadour reçut avec le respect et la reconaissance qu'il devait, les beaux présens de la dame de Castelmo-

---

* Le fermail était une agrafe : c'était une des parties les plus somptueuses de l'habillement.

** Cette formule de souhait qui accompagnait le présent que l'on faisait à un chevalier pour la dame de ses pensées, se retrouve fréquemment dans les romans de ce temps, et elle n'est pas toujours suivie de la restriction qui termine celle-ci.

ron, et il allait retourner à sa place, lorsque Renaud de Pons lui dit : « En vérité, sire Evrald, vous êtes fort heureux : voilà deux fois que vous attrapez les dames, (ce qu'elles ne pardonnent pas souvent,) en leur chantant des choses toutes différentes de ce qu'elles attendaient, et non-seulement elles ne vous punissent pas, mais toutes vous font des complimens, et vous récompensent. Pour moi, je n'ai pas l'esprit si bien fait. C'est par effort, que je me suis montré généreux avec vous ; à présent je veux me venger. Je sais que vous n'aimez pas à chanter, une année, les vers faits pour les années précédentes : et bien, je vais vous demander la *tenson** que vous chantâtes, à la cour d'amour, qu'Eléonore de Provence tint à Bordeaux, lorsque le roi d'Angleterre la mena, pour la première fois, dans la capitale de la Guienne. Ma sœur Alfaïs ne la connaît point ; il y a ici plusieurs dames qui ne l'ont point entendue, je les invite à se joindre à moi, pour vous obliger à nous la chanter. « Ah ! cher sire, dit Evrald, comment un si noble seigneur peut-il avouer qu'il se repent d'avoir été généreux ? Vous usez envers moi d'une cruelle vengeance, je vous crie merci et à tous vos alliés que je vois se lever contre moi. » En effet, aux dernières paroles de Renaud, toutes les dames s'étaient jointes à lui, pour presser sire Evrald de chanter sa tenson. Il s'en défendit long-temps, mais la belle Eschive de Brisembourg lui ayant fait signe d'un coup d'œil qu'il devait chanter, il remonta sur l'escabelle, prit sa harpe et chanta la tenson (56) suivante, qu'il appelait *la cour d'amour de Cythère.*

---

* Tenson était autrefois féminin ; quelques Dictionnaires actuels le font masculin, contre l'étymologie ; ce mot vient de *contentio*, dispute. M. Raynouard l'a rappelé à son vrai genre.

Le Souvenir et l'Espérance,
Dans l'île de Cythère, un jour,
Se disputaient la préséance,
Et divisaient toute la cour.

L'ardente et folâtre jeunesse,
Inconstante dans ses désirs,
Donnait le pas à la déesse
Qui promet de nouveaux plaisirs.

Guidé par la reconnaissance,
Attendant moins de l'avenir,
L'âge mûr, avec complaisance,
Vantait les dons du souvenir.

Afin d'éviter une guerre
Qui pouvait troubler ses états,
Le dieu d'amour pria sa mère
De vouloir juger ces débats.

La belle reine de Cythère,
Par un héraut, fit annoncer
Le grand jour où, sur cette affaire,
Elle daignerait prononcer.

A cette importante nouvelle,
Tout fut dans l'île en mouvement :
A l'audience solennelle
On court avec empressement.

A travers une foule immense,
Vénus, conduite par l'Amour,
Se rend au lieu de la séance,
Où déjà l'attendait sa cour.

Mille cris bruyans d'allégresse
Précèdent et suivent ses pas;
Mais un signe de la déesse
Suffit pour calmer ces éclats.

La vive et brillante Espérance,
Sans attendre d'autre signal,
D'un air délibéré, s'avance
Vers la barre du tribunal.

Sa démarche est prompte et légère;
Le feu jaillit de son regard.
Malgré sa fraîcheur printanière,
Son teint doit quelque chose à l'art.

« Si je parle ici la première,
« Dit-elle alors, c'est qu'en effet
« J'ai ce droit-là; car, à Cythère,
« Le Souvenir est mon cadet.

« Aussi lorsque, sous ta bannière,
« Amour, j'accompagne tes pas,
« Le Souvenir reste derrière,
« Et bien souvent n'arrive pas.

« Vénus, à votre obéissance
« Tout se range, jusqu'aux enfers;
« Mais croyez que c'est l'Espérance
« Qui vous a conquis l'univers.

« C'est moi, dont le charme invincible
« Partout fait désirer vos lois.
« Qui pourrait rester insensible
« Aux doux prestiges de ma voix?

« Avec des couleurs si brillantes
« Je sais dépeindre vos faveurs,
« Que mes images séduisantes
« Vers vous font voler tous les cœurs.

« Par une magique puissance,
« Sans rien donner, je fais jouir :
« Du présent calmant la souffrance,
« Je rends heureux dans l'avenir.

« Il ne me faut qu'une promesse
« Pour nourrir la félicité,
« Et souvent cette fausse ivresse
« Vaut mieux que la réalité.

« Je règne par la confiance;
« Mon crédit ne s'use jamais;
« Quoique parfois la jouissance
« Tienne mal ce que je promets.

« Mais c'est qu'alors cette déesse
« Néglige, en sa facilité,
« D'appeler la délicatesse
« Au secours de la volupté.

« Le mortel qui de perfidie
« Me fait le reproche honteux,
« Dans son ingratitude oublie
« Qu'en espérant il fut heureux.

« Aussi, tout prompt à se dédire,
« Bientôt il maudit son courroux,
« Et dès que je veux lui sourire,
« Je le retrouve à mesgenoux.

« A mon gré je lui fais poursuivre
« De nouvelles illusions,
« Et, plein de transports, il se livre
« A toutes mes séductions.

« De mes esclaves innombrables,
« Reine! vos états sont remplis »
« A porter vos chaînes aimables
« Nuls sujets ne sont plus soumis.

« Que leurs vœux se fassent entendre :
« Je suis certaine du succès,
« Et mon rival pourra comprendre
« La fin de notre grand procès. »

La jeunesse tumultueuse,
A ces mots, jette des clameurs ;
Mais, d'une mine sérieuse,
Vénus comprime ces rumeurs.

« Quand je daigne juger moi-même,
« Dit-elle, vos prétentions,
« Sachez de mon pouvoir suprême
« Attendre les décisions.

« Par l'influence populaire
« Je ne me laisse point guider :
« Ici, comme dans toute affaire,
« Le droit seul peut me décider.

« Qu'avant tout, selon la justice,
« L'adversaire soit écouté :
« Les cabaleurs, de ma police
« Sentiront la sévérité. »

Appelé pour sa plaidoirie,
Le Souvenir, d'un air distrait,
Sort alors d'une rêverie
Qu'il semble quitter à regret.

Tout occupé de son délire
A la fois triste et gracieux,
Sur sa lèvre est le doux sourire,
Quoique des pleurs mouillent ses yeux.

Son âme paraît affaissée
Dans sa ravissante langueur,
Et l'on voit que, dans sa pensée,
Il saisit encor le bonheur.

« Avant de défendre ma cause,
« O reine! souffrez qu'en ce jour,
« Dit-il, à vos pieds, je dépose
« Tout le tribut de mon amour.

« Selon l'usage, l'Espérance
« Vient d'exalter son grand pouvoir.
« Pour moi, de la reconnaissance
« J'acquitte d'abord le devoir.

« Pour le bonheur et pour la gloire,
« Peut-il former quelques souhaits,
« Celui qui transmet la mémoire
« De vos dons et de vos bienfaits?

« Un destin si digne d'envie
« A bien droit de combler mes vœux :
« Ma tâche par vous est remplie
« Du soin de faire des heureux.

« Amour, je marche sur tes traces,
« Pour perpétuer tes faveurs :
« En volant, tu répands tes grâces,
« Et je les fixe dans les cœurs.

« D'une continuelle ivresse
« Je remplis le cœur des amans,
« En leur représentant sans cesse
« De leurs plaisirs les doux instans.

« Par moi, chez un couple fidèle,
« Le passé s'unit au présent;
« Le bonheur que je lui rappelle
« Double le bonheur du moment.

« Et lorsqu'une cruelle absence
« Vient désoler deux tendres cœurs,
« C'est encor moi dont l'assistance
« Porte remède à leurs douleurs.

« Voyez, loin de l'objet qu'il aime,
« Cet amant se désespérer;
« Sous le poids de son mal extrême
« Il semble à peine respirer.

« Toujours, vers un lieu solitaire,
« Il va promener ses ennuis.
« De ses regrets l'unique affaire
« Occupe ses jours et ses nuits.

« Mais l'image de son amie
« Partout accompagne ses pas;
« Je sais, dans sa mélancolie,
« Lui faire trouver mille appas.

« Sa peine a pour lui tant de charmes,
« Qu'insensible à la volupté,
« Il ne changerait pas ses larmes,
« Pour les transports de la gaîté. »

« Vénus ! de la reconnaissance
« Qui sans moi connaîtrait la voix ?
« Et qui saurait de la constance
« Respecter et suivre les lois ?

« Le favori de l'Espérance
« Aime à brûler de nouveaux feux :
« Je fais chérir de préférence
« L'objet par qui l'on fut heureux.

« O reine ! il n'est pas moins utile
« De conserver que d'acquérir :
« La tâche en est plus difficile,
« Et c'est l'emploi du Souvenir.

« Pour étendre votre domaine,
« Ma rivale sert vos projets ;
« Mais des esclaves qu'elle enchaîne,
« Moi seul fais de loyaux sujets. »

Tout un côté de l'audience
Applaudit à ces derniers mots,
Et Vénus, avec complaisance,
Daigne pardonner l'à-propos.

Mais bientôt, imposant silence,
Et reprenant sa gravité,
Elle prononce sa sentence
Avec un ton de majesté.

« Il m'est doux de rendre justice
« A ces deux illustres vassaux :
« C'est leur zèle pour mon service
« Qui, d'amis, les a faits rivaux.

« Désirant, avec bienveillance,
« Céder à leurs prétentions,
« Je veux qu'une sage ordonnance
« Fixe leurs attributions.

« Quoiqu'aujourd'hui la terre entière
« Paraisse adorer mon pouvoir,
« Plus d'une nation grossière
« Reste indocile à son devoir.

« Au milieu même des contrées
« Où l'on encense mes autels,
« Il est des âmes égarées,
« On rencontre des cœurs cruels.

« Il me faut à l'obéissance
« Ranger ces sujets révoltés,
« Et mettre sous ma dépendance
« Les états encore indomptés.

« Quand donc j'irai porter mes armes
« Contre quelques peuples nouveaux,
« L'Espérance, avec tous ses charmes,
« Marchera devant nos drapeaux.

« Avec art elle ira répandre
« D'adroites proclamations,
« Et des cœurs portés à se rendre
« Recevra les soumissions.

« Mais sitôt que sous ma puissance
« J'aurai réduit mes ennemis,
« Son rival est nommé d'avance
« Gouverneur des pays conquis.

« A ces charges si glorieuses,
« J'ajoute encor d'autres bienfaits ;
« Et de mes grâces précieuses
« Ils vont connaître les effets.

« Avant la fin de la journée,
« L'un et l'autre, au gré de ses vœux,
« Verra le dieu de l'hyménée
« Lui présenter les plus doux nœuds.

« A l'aimable et vive Espérance,
« Dès ce jour, j'unis le Désir,
« Et veux que la tendre constance
« Soit compagne du Souvenir. »

La tenson avait été trop demandée pour que la noble compagnie n'en remerciât pas le troubadour. « Mesdames, dit sire Evrald, je crains bien de m'être rendu coupable, une troisième fois, du tort que m'a reproché le sire de Pons. Vous ne vous attendiez pas que ma chanson serait si longue. Sans cela.... Il est possible, interrompit une des dames, qu'on eût hésité à vous la demander, dans la crainte de vous fatiguer ; mais nous ne vous en saurons que plus de gré, de nous l'avoir chantée, et nous remercions le sire de Pons de nous avoir procuré le plaisir de l'entendre. »

Cependant, tous les chants étant finis, le sire de Pons invita les troubadours à prendre part au dernier mets,

et il leur fit servir de l'hyppocras, de l'hydromel et autres pimens selon leur goût. Renaud voulut de plus que les troubadours, en commençant par sire Evrald, prissent des épices dans *son drageoir* (57). *

Après le vin et les épices *, la brillante compagnie rentra dans le château, et vers deux heures, elle en ressortit pour se rendre aux lices et assister aux vêpres du tournois. Les jeunes poursuivans d'armes y montrèrent par leur adresse et leur courage, qu'ils ne tarderaient pas à mériter d'être admis dans les rangs des chevaliers. Celui qui se fit le plus remarquer fut le damoisel qui avait chanté avec les troubadours. Après les *tournoyemens* **, le sire de Pons proposa aux nobles varlets de jouer à la *quintaine* (58). Il en fit placer une énorme dans la lice : on avait donné à l'homme de bois la figure d'un roi maure. Les dames rirent beaucoup de voir les rudes coups de lance ou de bouclier qu'il donnait aux jouteurs qui couraient contre lui. Il n'y eut que le troubadour de Jonzac qui touchà si justement le roi maure, au milieu

---

* Expression proverbiale, pour signifier la fin du repas, parce qu'il se terminait toujours par là.

** Cette expression est souvent employée pour tournois : on disait aussi tornément, etc.

Toute votre gent
Son li plus joli du *tournoyement;*
J'aime loyaument
Toute votre gent ;
Et pour cela di qu'il ont maintien gent [1],
Toute votre gent.

Chanson de Raoul de Coucy.

[1] Gentil.

de la poitrine, qu'il le traversa de sa lance ; et par conséquent l'assaillant ne fut point frappé. Il remporta donc le prix qui consistait dans la lance et l'écu même dont le roi maure était armé.

A cinq heures, on entendit le cor qui appelait les écuyers et les pages à l'eau (59); alors les convives revinrent sous le pavillon du banquet, pour le souper. Il ne fut guère moins magnifique que le dîner. Dès le second mets, il fallut que des varlets vinssent tenir des torches autour des tables (60). Entre les crêmes et les dernières épices, le sire de Pons, s'adressant aux jongleurs, leur dit : « C'est à présent votre tour, maîtres jongleurs, de nous faire entendre ce que vous avez de nouveau, soit que vous l'ayez *trouvé* (inventé), soit que vous le deviez à d'autres *trouveurs* *. Vous m'aviez promis des *bals* (61) pour cette année : voilà le moment de vous acquitter de votre parole. Je vous préviens que le vainqueur verra son bal joué et dansé le premier, pendant toutes les fêtes; de plus il aura une belle *flûte baihaigne* **, en outre de la robe que recevra chacun de vous. » Alors il fit signe au jongleur de Saintes, qui était le plus près de lui, de commencer; les autres devaient suivre selon l'ordre où ils étaient placés. Le jongleur, s'étant avancé sur le bord de son balcon, chanta le bal suivant, en s'accompagnant d'un violon :

---

* Trouveurs, trouvaires, trouvères, gens qui trouvent, qui inventent, qui composent. Le mot de troubadour ne signifie pas autre chose. C'est déjà assez expliqué dans les notes, à la fin des volumes ; mais tout le monde ne va regarder pas là.

** Flûte de Bohême.

Sitôt que je te vis,
Je fus amoureux, Lisette (62);
Sitôt que je te vis,
De toi mon cœur fut épris.
Je fus amoureux, Lisette,
De toi mon cœur fut épris.
Sitôt que je te vis,
Je fus amoureux, Lisette;
Sitôt que je te vis,
De toi mon cœur fut épris.

Plus en plus je te vois,
Plus tu me charmes, Lisette;
Plus en plus je te vois,
Plus mon cœur chérit tes lois.
Plus tu me charmes, Lisette,
Plus mon cœur chérit tes lois.
Plus en plus je te vois,
Plus tu me charmes, Lisette;
Plus en plus je te vois,
Plus mon cœur chérit tes lois.

Oui, tant que je vivrai,
Mon cœur sera pour Lisette;
Oui, tant que je vivrai,
C'est elle que j'aimerai.
Mon cœur sera pour Lisette,
C'est elle que j'aimerai.
Oui, tant que je vivrai,
Mon cœur sera pour Lisette;
Oui, tant que je vivrai,
C'est elle que j'aimerai.

Le sire de Pons et ses convives se montrèrent très-satisfaits du bal du jongleur de Saintes, et lui en firent

compliment. Alors celui de Saint-Jean-d'Angely prit sa place, et chanta *ainsi* :

Jeannette,
Puisque c'est à moi
Qu'est ta foi;
Jeannette,
Puisque c'est à moi;
Avance
L'instant du bonheur
De mon cœur;
Avance
L'instant du bonheur.

Jeannette,
Sais-tu que tes yeux
Amoureux;
Jeannette,
Sais-tu que tes yeux
Me brûlent
Comme des tisons
Et charbons;
Me brûlent
Comme des tisons.

Jeannette,
Finis mes tourmens,
Il est temps;
Jeannette,
Finis mes tourmens.
Ma belle,
Donne-moi ta main,
Dès demain;
Ma belle,
Donne-moi ta main.

La noble assemblée avait souri à la gaîté de l'air et des paroles de ce bal, lorsqu'un rire général éclata, de toutes les tables, à la vue du chanteur qui remplaçait celui qui venait de finir. C'était le jongleur du sire de Pons. Il se nommait Mathurin. Sa taille n'arrivait pas à quatre pieds et demi; mais il avait en pourtour ce qui lui manquait en hauteur. Sa tête dont la plus grande dimension devait se prendre d'une oreille à l'autre, était couverte d'une crinière crêpue, comme celle d'un chien barbet, et présentait en avant une face rubiconde où les yeux tenaient peu de place, le nez beaucoup, et la bouche encore davantage. Mathurin était un jongleur de l'espèce de ceux que les Lombards nomment *bouffons* (63). Pour faire rire, il disait impudemment tout ce qui lui passait par la tête. De temps en temps, il lui en revenait bien de bons horions et des coups d'escourgée; mais, somme totale, il trouvait que le métier était profitable, et il ne s'en dégoûtait pas.

Lorsque le sire de Pons, à qui Mathurin n'avait pas annoncé qu'il se mettrait sur les rangs, le vit paraître, il lui dit : « Comment, effronté, tu oses disputer le prix du bal à de si habiles jongleurs? — Eh! depuis quand, monseigneur, reprit Mathurin, avez-vous imaginé que j'étais modeste?—Je n'ai jamais eu occasion, répliqua Renaud, de soupçonner cela; mais pourtant tu m'étonnes. —Eh bien, laissez-moi aller, vous ne vous étonnerez plus, une autre fois.—Va donc, lui dit son maître, en riant de son impudence. »

Alors un écuyer s'approcha du sire de Pons, et lui dit bas, « que tous les gros varlets garçons et basses vasselettes du château priaient humblement monseigneur de leur donner la permission d'entrer au bas bout de la salle; seulement un instant, pour voir Mathurin chanter devant

monseigneur et la noble compagnie. Cette demande seule prouvait la bonté de Renaud. Il ne voulut pas détromper ses serviteurs de la confiance qu'ils y avaient.

Alors on vit entrer les queux, les *hasteurs* *, les souffleurs, les sauciers, les fourniers, les *bûchers* **, les *potagers* ***, les sommeliers, enfin tous les gros garçons, et de même toutes les femmes et filles de grosse besogne du château. Ce spectacle ne fit qu'égayer la haute compagnie.

Mathurin voyant son auditoire renforcé de gens qui ne pouvaient que lui être favorables, n'en devint que plus hardi. Prenant donc son violon dont il tirait de *cruelles mélodies*, il se mit à chanter le bal suivant, en faisant mille grimaces.

Amoureux,
Pour être heureux,
Il faut se voir et s'entendre;
Amoureux,
Pour être heureux,
D'abord il faut être deux.
Puis quand on est deux,
Faut s'entendre,
Faut s'entendre;
Puis quand on est deux,
Faut s'entendre
Tous les deux.

Comme un sot,
Le gros Guillot
Se tient loin de Marguerite....

---

* Rôtisseurs. ** Porteurs de bois. *** Ceux qui avaient soin des légumes.

Le chanteur en était là, lorsque la douairière de Pons, qui avait remarqué qu'au bout de la salle, les jeunes *gars* se mettaient les poings dans la bouche, pour ne pas éclater de rire, et que les jeunes filles commençaient à baisser la tête, en se regardant les unes les autres du coin de l'œil, dit à Renaud : « Mon fils, faites taire Mathurin ; il va nous dire quelque sottise. » Aussitôt le sire de Pons dit : « Tais toi, Mathurin ! les dames craignent que tu ne dises des sottises.—Moi, monseigneur, j'en suis incapable. —Tais-toi toujours, puisque tu fais peur aux dames, vilain! —Eh! monseigneur, que ne vous rendez-vous pleige pour moi?— En effet, ce serait un bel emploi que je ferais de mon crédit. Allons, retire-toi ; à moins que tu n'aies quelqu'autre bal à nous chanter.—Oui-dà, monseigneur ; et pour celui-là, j'espère que vous en serez content.— C'est ce que nous allons voir. »

Alors Mathurin, après avoir souri jusqu'aux oreilles et tendu les cordes de son violon, se mit à chanter le bal suivant :

Notre sir' de Pons
N'aime guère,
N'aime guère,
Notre sir' de Pons
N'aime point les cotillons.

Ici Renaud interrompit le chanteur pour lui dire : « A la bonne heure ; voilà qui est mieux. » Puis, se tournant vers ses convives : « Vous voyez, leur dit-il, que les gens qui m'approchent rendent justice à ma sagesse, tandis que je sais qu'au loin on me calomnie. Allons, Mathurin, continue. »

Le jongleur, après avoir souri un peu plus largement

que la première fois, en regardant le bas bout de la salle, reprit ainsi son bal :

Aussi nos tendrons,
Pour lui plaire,
Pour lui plaire,
Aussi nos tendrons
N'ont quasi plus de jupons.

A cette fin inattendue, des éclats de rire partirent de tous les côtés de la salle, sans que le respect pour le sire de Pons et pour la noble compagnie pût en empêcher. Renaud lui-même ne sut pas s'en défendre, malgré les efforts qu'il faisait, pour se mettre en colère. Dès qu'il lui fut possible de se faire entendre : « Insolent, dit-il à Mathurin, tu seras puni de ton effronterie ; mais tu ne le seras pas seul. Je saurai l'impertinent qui s'est permis de te donner cette chanson à débiter : car tu viens bien de prouver que tu étais assez impudent pour me la chanter en face ; mais tu ne l'as pas faite.—Monseigneur, je la maintiens mienne. »

Alors Renaud s'adressant au vieux concierge de sa tour, lui dit : « Maître Jacques, *empoigne-moi ce ribaud* ; va le jeter dans le cachot le plus noir de ma grande *geôle*, et qu'on lui donne tous les matins vingt coups d'escourgée, jusqu'à ce qu'il ait avoué de qui est la chanson. Nous verrons ensuite ce qu'il lui faudra pour son compte. » Mathurin, sans se laisser abattre par le danger de sa position, « Monseigneur, dit-il, commandez plutôt à maître Jacques de prendre avec lui quelques *quartes* de votre vin des *Grandes Borderies*, et de me tirer les vers du nez avec cela. Je veux perdre mon nom si, à la vingtième, il n'en sait pas autant que moi, là-dessus. *In viro vanitas*, dit

notre *prouvaire* *.» Toute l'assemblée rit d'entendre Mathurin lâcher du latin; et ceux qui étaient tant soit peu clercs rirent encore mieux de la manière dont il arrangeait le latin du curé **. Le sire de Pons n'en reprit pas moins: « Jacques, fais ce qu'on te dit. » Et Mathurin sortit, ainsi que tous les gens de peine du château, à qui on fit le signe de vider la salle.

Les chevaliers et les dames continuèrent encore quelque temps à rire de la scène qui venait de se passer, à quoi n'aidait pas peu le souvenir de l'étrange figure de Mathurin. Renaud persistant à paraître furieux contre son jongleur, la douairière de Pons lui dit: « En vérité, mon fils, vous n'avez que ce que vous méritez. Vous avez tant dit à nos *petites vilaines* (villageoises) qu'elles étaient lourdes, que je vois, tous les ans, diminuer le nombre de leurs jupes. Bientôt elles seront aussi mincement vêtues que les *filles de nos demoiselles* (64).—Eh! madame, reprit Renaud, elles dansent encore avec cinq cottes, au feu de la Saint-Jean!--Elles en avaient huit, du temps de votre père, et *si* (pourtant), elles n'étouffaient pas. » Cette petite discussion étant terminée, le sire de Pons dit: « Mais il ne faut pas que l'impertinence de Mathurin nous fasse perdre notre dernier bal. Il nous reste à entendre le ménestrel de Royan (65) Ce jongleur s'étant donc avancé, se tint debout le mieux qu'il put: car il était fort estropié d'une jambe. Son visage était pâle; mais ses traits étaient délicats et réguliers. Il chanta d'une voix

---

* Notre prêtre, notre curé.

** Il est probable que Mathurin voulait dire: *In vino veritas*. Au reste, il prononçait, sans s'en douter, un axiome encore plus vrai et plus général.

faible, mais douce et juste, le bal suivant, en s'accompagnant de sa guitare d'une manière fort agréable.

Viens sous la coudrette,
A l'aube du jour,
Colinette;
Viens sous la coudrette,
A l'aube du jour;
Ecouter la fauvette,
Et parler d'amour,
Colinette;
Ecouter la fauvette,
Et parler d'amour.

Viens sous la coudrette,
Au milieu du jour,
Colinette;
Viens sous la coudrette,
Au milieu du jour;
Reposer sur l'herbette,
Et parler d'amour,
Colinette;
Reposer sur l'herbette,
Et parler d'amour.

Viens sous la coudrette,
A la fin du jour,
Colinette;
Viens sous la coudrette,
A la fin du jour;
Y cueillir la noisette,
Et parler d'amour,
Colinette;
Y cueillir la noisette,
Et parler d'amour.

Ce petit bal fut si bien chanté et si bien accompagné par le jeune ménestrel, qu'il reçut l'accueil le plus favorable du public. Cependant les juges du chant ayant parcouru les tables pour recueillir les suffrages, ils les trouvèrent tellement partagés entre le premier bal et le dernier, qu'ils ne savaient que prononcer; et ils allaient recommencer leurs recherches, lorsque le jongleur de Saintes s'approchant de la table du sire de Pons, auprès de laquelle étaient les juges, il leur dit : « Seigneurs juges, et vous tous, nobles chevaliers et belles dames, ne vous mettez point en peine de décider auquel des deux bals vous donnerez le prix : car ils sont l'un et l'autre du ménestrel de Royan. Il m'a permis de chanter le premier pour me procurer l'honneur d'assister aux belles fêtes du sire de Pons, et de me faire connaître ainsi de toute la généreuse noblesse qui s'y trouve réunie : car je n'avais rien de prêt. Mais dans ce moment je lui rends ce qui lui revient. » Ce petit incident augmenta l'intérêt que le jeune ménestrel s'était déjà acquis. La douairière de Pons dit : « Comme nous avons toujours à juger le bal qui doit avoir l'honneur de faire danser le premier cette aimable jeunesse, il faut, dans ce cas-ci, qu'ils soient tous deux chantés par le même jongleur, et il est juste que ce soit par l'auteur. Ainsi donc le ménestrel de Royan n'a qu'à nous chanter le premier bal. »

Tout le monde étant retourné à sa place, le jeune ménestrel se mit en devoir d'obéir à la noble dame; mais à peine fut-il au milieu du second couplet, que sa voix s'altéra, ses yeux se remplirent de larmes, et il ne put pas continuer. Alors le jongleur de Saintes venant à son secours, dit : « Plusieurs personnes ici connaissent une partie des malheurs dont la pensée affecte si tristement ce jeune ménestrel; mais, comme beaucoup de nobles

étrangers réunis sous ce pavillon les ignorent, si monseigneur de Pons et tous les preux chevaliers et les aimables dames qui sont ici présens veulent savoir son histoire, il faut lui demander la complainte * qu'il vient d'en composer tout dernièrement, si toutefois il peut trouver la force de la chanter. Je le ferais bien pour lui; mais cela ne pourrait produire le même effet sur l'illustre assemblée. —Allons, dit le sire de Pons, qu'on lui serve un bon hanap d'hyppocras, pour lui remettre le cœur, et qu'il sache que nous sommes tous ici favorablement disposés pour l'entendre. »

Le jeune ménestrel, un peu fortifié par ces paroles bienveillantes et par l'hyppocras, reprit sa guitare et chanta la complainte suivante, non sans une grande émotion :

Trop faible encor pour brandir une lance,
Jeune varlet, je suivis un seigneur
Qui s'en allait, loin du pays de France,
Contre le Maure exercer sa valeur.
Pendant trois ans, chéri de la victoire,
Par ses lauriers il nombra ses combats;
Mais trop d'ardeur à poursuivre la gloire
Lui fit trouver à la fin le trépas.

Autour de lui, son escorte accablée,
Jusqu'au dernier, périt en combattant;
J'avais suivi ses pas dans la mêlée,
Et sur son corps je gisais expirant.

---

* Il y a, dans le texte, le *planc*. Ce mot vient évidemment de *planctus*, plainte, doléance.

Quand de Saint-Jean * l'étendard redoutable
Vint dissiper les cruels Musulmans :
Des chevaliers la pitié secourable
Me prodigua les soins les plus touchans.

On me rendit à grand' peine la vie ;
Mais, inhabile aux fatigues de Mars,
Il me fallut perdre la noble envie
De pourchasser la gloire et ses hasards.
Je regagnai ma lointaine patrie,
Grâce aux secours d'un brave hospitalier ;
Après cinq ans depuis ma départie,
Du toit natal je revis le foyer.

Mais l'abord triste et le deuil de ma mère
Me font songer à de nouveaux malheurs :
Mes yeux tremblans lui demandent mon père ;
Elle gémit, m'embrasse et fond en pleurs.
Bientôt j'apprends qu'une horrible détresse
Vient s'ajouter à ses regrets affreux.
Pour ses enfans son active tendresse
En vain s'épuise en efforts généreux.

Loin de vouloir augmenter l'indigence
Et de ma mère et de mes jeunes sœurs,
Je désirais leur porter allégeance
Et de leur sort adoucir la rigueur.
Mais dans l'état de langueur, de souffrance,
Où m'avait mis le Sarrasin cruel,
Pour moi, l'épée étant sans assistance,
Mon seul recours fut d'être ménestrel.

---

* Des hospitaliers de Saint-Jean.

Quand du village, au son de la musette,
Sur les gazons, à l'ombre de l'ormeau,
Je fais danser la tendre bergerette,
Objet d'amour du jeune pastoureau,
Au doux attrait de la commune joie,
Sans y songer, j'abandonne mon cœur;
Et la gaîté, qui partout se déploie,
Me rend le calme, au défaut du bonheur.

Mais sur ma lyre, aux gentes demoiselles,
Dans les manoirs de nos puissans barons,
De gais ballets ou de chansons nouvelles.
Lorsque je fais répéter les leçons,
Cruels pensers m'accablent de tristesse;
Et quand ma voix, par des couplets joyeux,
Est condamnée à peindre l'allégresse,
Souvent de pleurs je sens mouiller mes yeux.

Moi qui devrais, sous une noble armure,
Dans les combats, dans les brillans tournois,
Partout cherchant périlleuse aventure,
A la beauté consacrer mes exploits;
Je suis réduit, par la plus dure chance,
A pourchasser, de châtel en châtel,
Vil prix d'argent, non d'amour récompense :
Comment aimer un pauvre ménestrel?

Preux chevaliers, et vous, tant belles dames,
Qui de mes maux écoutez les récits,
A la pitié laissez aller vos âmes;
Vers moi tournez des regards attendris.
De quelques pleurs le baume délectable
Sera remède à mon ennui mortel.
Mon cœur est haut, mon sort est misérable :
Plaignez, plaignez le noble ménestrel!

Le pauvre jouvencel put à grand'peine arriver à la fin de sa chanson, tant il s'était attendri lui-même, par le récit de ses malheurs; mais il eut de suite la consolation qu'il réclamait : car il vit plus d'une belle paupière mouillée des larmes de la pitié. Après que la première émotion des auditeurs fut calmée, le sire de Pons prenant la parole, lui dit : « Jeune damoisel, pourquoi, pouvant conter ainsi vos peines, ne l'avez-vous pas fait plus tôt, et ne vous êtes-vous pas déclaré troubadour, au lieu de vous faire ménestrel?—Noble sire, je craignais de ne pas réussir, et j'ai choisi ce qui était le plus facile et le plus sûr, parce que le besoin pressait.—Il n'en sera plus ainsi, reprit Renaud, et je vous déclare mon troubadour. Qu'on aille, dit-il, à un de ses écuyers, chercher une seconde livrée neuve * pour ce jeune damoisel. »

Pendant qu'on exécutait cet ordre, un chevalier qui revenait d'Espagne où il avait été captif des Maures, se leva et adressant la parole à Renaud, il lui dit : « Sire de Pons, je demande pour ce jeune damoisel qu'il soit fait chevalier. » A ces paroles tout le monde tourna les yeux vers cet étranger; le ménestrel de Royan le regarda plus que les autres, mais il ne le reconnut pas davantage, parce qu'une grande barbe qu'il avait laissé croître lui changeait le visage.

Le chevalier continua donc ainsi son discours, en s'adressant à toute la compagnie : « Nobles seigneurs, et vous belles dames, je veux justifier devant vous la demande qui paraît vous surprendre. Je suis né en Bretagne d'un père riche; mais me trouvant second fils et ayant plu-

---

* Nous avons vu qu'on se contentait souvent de donner aux jongleurs de vieux habits.

sieurs sœurs, ma *juvégnerie* (66) suffisait à peine pour me soutenir dans l'état de *simple chevalier* (67). Je me disposais donc à poursuivre la gloire, suivi d'un seul varlet, lorsque mon frère aîné me déclara que, dans une circonstance critique, il avait fait vœu d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, et de faire pendant trois ans la guerre aux Maures d'Espagne avec deux chevaliers, six hommes d'armes et la suite nécessaire. Mais que le triste accident qui lui était survenu (c'était une paralysie sur un bras) l'empêchant d'exécuter ce dessein, il me proposait de l'accomplir pour lui, s'engageant de me fournir, à ses frais, toute l'escorte qu'il aurait emmenée lui-même. Il ajoutait qu'à mon retour, il partagerait, de son vivant, tout son domaine avec moi. J'acceptai sans scrupule sa proposition, car il n'avait pas d'enfant. Je quittai donc la Bretagne avec une noble et vaillante suite. Arrivé à Saintes, je voulus m'y arrêter pour y jouir, pendant deux jours, de la société d'un ami. Mais je fis continuer à ma troupe son chemin vers l'Espagne, ne gardant avec moi qu'un page avec lequel je comptais la rejoindre à Bordeaux, où elle avait ordre de m'attendre. Le jour même où je devais me remettre en route, je me fis, par accident, un tel mal à un genou, qu'il me devint impossible de monter à cheval. Dans cet embarras, mon ami, ne pouvant me retenir, m'offrit une litière pour me conduire à Royan, où je devais m'embarquer pour Bordeaux. J'acceptai son offre avec reconnaissance. Mais arrivé à Royan, mon page se trouva tout-à-coup si incommodé, qu'il ne me fut pas possible de songer à le mener plus loin. Cependant je ne pouvais, étant blessé moi-même, me passer d'un serviteur, en voyage. Je pris le parti de m'informer s'il n'y aurait pas, dans le pays, quelque jeune fils de gentilhomme qui voulût m'accompagner comme page, et com-

mencer avec moi sa carrière militaire en Espagne. Au bout de quelques heures, on m'en présenta un dont la figure et les manières me plurent de suite, quoiqu'il n'eût pas l'air bien robuste. Son père possédait le petit château de Boube, près de Royan. Nos conventions furent bientôt faites, il revint le lendemain avec son léger trousseau, et nous nous embarquâmes de suite. »

Jusqu'à ce moment, le jeune ménestrel, quoique frappé d'étonnement et agité de mille pensées, avait comprimé les élans de son émotion; mais le chevalier breton ayant repris haleine un instant, le damoisel s'écria: « Quoi c'est vous, messire Ives! » Et il voulut s'élancer vers lui; mais le chevalier lui dit: « Oui, mon cher Joseph; et j'ai autant d'envie de t'embrasser, que toi de venir dans mes bras; mais laisse-moi d'abord achever mon histoire; car si je me livrais à mon attendrissement, je ne pourrais en venir à bout, ce soir. » Alors s'adressant de nouveau à la compagnie, il reprit ainsi: « Seigneurs chevaliers, ne voulant point vous arrêter à des événemens de nul intérêt, je vous dirai qu'étant arrivé en Galice toujours très-satisfait des soins et de l'adresse de mon nouveau page, j'accomplis mon vœu au tombeau du saint Apôtre, puis je rejoignis la première armée chrétienne que je pus trouver faisant la guerre aux Maures. Le jeune damoisel que vous venez d'entendre vous a parlé de mes services pendant trois ans; mais il ne vous a pas dit que, dans un combat, il m'avait sauvé la vie. C'est à moi à vous raconter ce beau trait de courage et de dévoûment. J'étais engagé avec ma petite troupe dans une affaire où chacun de mes compagnons avait plus d'un ennemi à combattre; pour moi j'étais cruellement pressé par trois Maures qui, m'ayant sans doute reconnu pour le chef, paraissaient s'être chargés de me tuer. Malgré mes efforts

et la bonté de mes armes, j'allais infailliblement succomber, lorsque mon jeune page, quoiqu'il ne fût armé que d'un arc et d'une courte dague, vole à mon secours, et il déploie tant de courage et d'adresse que, de prime abord, je vois une de ses flèches entrer dans la visière du plus terrible de mes ennemis qui est forcé d'abandonner le combat. Un de ses compagnons veut le venger et se précipite sur mon page; mais celui-ci, sans s'étonner, dirige une flèche si heureusement dans la tête du cheval de son ennemi, que l'animal furieux ne peut plus être gouverné par son cavalier. L'intrépide enfant alors s'élance à son tour sur le Maure, quitte son propre cheval et saute légèrement sur la croupe de celui de son ennemi. En vain le Sarrasin essaie de le saisir et de le renverser, le jeune chrétien armé de sa courte dague épie si bien les mouvemens de son adversaire, qu'il saisit un défaut de son armure et y loge son fer meurtrier.

Cependant, dès que, sur trois ennemis, il ne m'en resta plus qu'un seul en tête, je devins à mon tour assaillant, et je l'attaquai avec tant d'ardeur, qu'à la fin je le terrassai. Comme dans ce moment les chrétiens étaient maîtres du champ de bataille, je ne voulus point achever mes ennemis vaincus. Je préférai les emmener et les faire soigner, pour en avoir une rançon que je promis à mon jeune page de lui abandonner, reconnaissant que je lui devais cette victoire et même la vie; et je le fis écuyer. Au bout de peu de temps, ces prisonniers me payèrent leur liberté à un très-haut prix que je voulus remettre de suite à Joseph selon ma promesse. Lui, après avoir long-temps refusé d'accepter cet argent, me pria du moins de le garder, parce qu'il en serait plus embarrassé que moi. Alors je déposai cette somme, en arrière de l'armée, dans une commanderie des hospitaliers de Castille, dont nous avions

un petit escadron qui, là comme en Palestine, faisait des prouesses admirables. Mais le terme de mes succès arriva, ainsi que vient de vous le raconter le jeune troubadour. Surpris dans une embuscade, par des forces trop supérieures, je fus accablé avec toute ma troupe; et là encore, le dernier des miens que je vis combattre à mes côtés, fut mon jeune écuyer, qui ne semblait occupé que du soin de me défendre. Je n'avais aucun espoir de salut; je ne songeais qu'à vendre chèrement ma vie, lorsqu'un Sarrasin me donna un coup de massue si terrible sur la tête, que je fus renversé de mon cheval sans connaissance. J'ai su depuis qu'en effet les hospitaliers et quelques autres religieux guerriers avaient chassé un instant les Infidèles et avaient enlevé les blessés chrétiens; mais me croyant mort, ils m'avaient abandonné, sur le champ de bataille, parce qu'ils voyaient arriver de nouveaux ennemis en force supérieure. Les infidèles encore une fois maîtres du terrain, se mirent à dépouiller les morts. Par suite de cette opération, la fraîcheur de l'air me fit revenir. Me voyant respirer, le Maure qui venait de me dépouiller, parut délibérer un instant s'il ne m'achèverait pas; mais remarquant que les armes et les vêtemens qu'il m'avait enlevés étaient riches, il supposa qu'il aurait plus de profit à ma rançon, et m'ayant jeté un mauvais manteau sur le corps, il me fit lier sur un cheval et m'emmena.

« Je ne vous dirai pas, seigneurs chevaliers, tout ce que j'ai enduré de peines, pendant ma captivité. Puisse le Dieu pour qui je me suis exposé à ces souffrances les avoir agréées, en expiation de mes fautes! Enfin, au bout d'un an, il y eut une trêve avec les Maures, pendant laquelle je parvins à faire instruire les hospitaliers de ma captivité. Je fus racheté avec une partie de l'argent que je leur avais confié. Il m'en resta assez pour refaire mes équipages.

Rendu à la liberté, j'appris des hospitaliers que mon jeune varlet, que je croyais mort sur le champ de bataille, avait été recueilli par eux et renvoyé en France, parce qu'il ne pouvait plus faire la guerre. Dès ce moment, je fis vœu de ne point couper ma barbe que je n'eusse récompensé ce brave et généreux enfant, de la vie et de la liberté que je lui devais, en me proposant de le faire recevoir chevalier, dans la première réunion de noblesse où je pourrais le rencontrer ou le conduire; et il me serait difficile, messeigneurs, de trouver nulle part une plus digne assemblée que celle qui sied à ce banquet. Cependant, prêt à rentrer en France, une cruelle maladie, suite de mes blessures et des mauvais traitemens essuyés pendant ma captivité, me retint plus d'un an au pied des Pyrénées. Enfin me voici, grâce à Dieu, en mesure d'accomplir mon vœu. Dès demain j'envoie un messager en Bretagne et je promets sur mon honneur, devant la glorieuse compagnie qui m'entend, qu'avant trois mois le damoisel que voilà sera en état d'avoir *fief de haubert* * et d'entretenir à sa place un chevalier suivi de deux hommes d'armes, et fourni de toutes choses à l'avenant. De quoi je me propose de renouveler le vœu, sur le paon.

« A présent, Joseph, dit le chevalier breton s'adressant au jeune troubadour, viens dans mes bras, je ne crains plus de pleurer de joie; j'ai dit ce que je voulais dire. » Le damoisel se jeta dans les bras de sire Ives.

Pendant que cette scène se passait à la table du sire de Pons, une autre, non moins touchante, occupait la

* Le fief de haubert était celui qui pouvait suffire à l'entretien d'un chevalier. On se rappelle que le haubert ou la cotte de maille était une armure distinctive des chevaliers.

table des chevaliers. La belle et sensible fille du seigneur de Semussac s'évanouissait dans les bras de sa mère, mais c'était de *doux émoi*, car elle aimait en secret le noble ménestrel, et elle en était aimée plus que la vie. Toutefois ce mystère serait mort avec eux, si la fortune eût gardé rigueur au jeune damoisel. Mais l'heureuse aventure qui lui survenait causa tant de joie et en même temps d'espérance à sa douce et secrète amie, qu'elle ne put résister à son émotion.

Joseph s'apercevant du mouvement qui avait lieu à la table où était l'aimable Adélaïde, s'arracha des bras de sire Ives pour y courir de son mieux. L'agitation qu'il laissa percer à la vue de cette belle personne évanouie dans les bras de sa mère, trahit pour la première fois son secret; ses larmes coulaient en abondance. L'inquiétude et l'effroi se peignaient sur sa figure; il ne parut respirer que lorsqu'Adélaïde, revenue à l'usage de ses sens, eut assuré à sa mère qu'elle ne souffrait plus.

Le chevalier breton ayant alors emmené son jeune ami à part, lui dit qu'il soupçonnait qu'un sentiment payé de retour l'attachait à cette noble fille. Joseph, encouragé par les anciennes et les nouvelles bontés du chevalier, lui avoua que les malheurs dont il s'était vu poursuivi jusqu'à ce moment, l'avaient empêché de déclarer son amour pour Adélaïde, à qui il espérait n'être pas indifférent. « Elle t'aime, mon ami, reprit le généreux breton, car elle m'a regardé, quoique j'aie plus l'air d'un ours que d'un chevalier, avec une tendresse et une reconnaissance qui m'ont fait connaître tout ce qui se passait dans son cœur; je justifierai les sentimens dont elle m'honore, et toutes les espérances qu'elle a pu mettre en moi. »

Cependant, le petit désordre occasionné par les divers incidens dont on vient de rendre compte étant cessé, et

tout le monde retourné à sa place, sur l'invitation du sire de Pons, il s'écria : « Messeigneurs, demain nous délibérerons sur la demande de sire Ives en faveur du noble ménestrel, puisque ce preux chevalier veut bien nous soumettre une question qu'il est pourtant en droit de résoudre seul. Vous connaissez déjà un parrain au damoisel, je serai le second. En attendant, que l'on distribue les épices et le vin, et que pendant ce temps, les juges du chant recueillent les voix des dames pour savoir d'elles par quel bal elles veulent commencer la danse, après soupé ; car il est bien juste que le ménestrel de Royan, qui vient de faire pleurer les dames, les fasse un peu danser. » Les juges ayant fait leur tournée, rapportèrent qu'il résultait de leurs informations que les dames désiraient danser les deux *bals*, dans le même ordre dans lequel ils leur avaient déjà été chantés.

Apres le vin et les épices, on rentra dans les salles du château. Le sire de Pons pria la sénéchale de Bordeaux d'ouvrir le bal avec lui ; mais elle s'en excusa sur ce qu'elle ne connaissait pas la danse du pays. Alors il s'adressa à la dame aux *Soëfs-Regards* qui s'en acquitta à la satisfaction générale. Le ménestrel de Royan joua pour la première fois, son bal tout seul, en s'accompagnant de la voix ; puis toute la musique s'en mêla. Il en fut de même des autres jongleurs, et l'on dansa ainsi jusqu'à neuf heures.

Le lendemain, les chevaliers, après avoir entendu la messe de l'aube, se réunirent pour délibérer sur la proposition du sire Ives, et tous l'approuvèrent (68). Seulement le sire de Pons fit observer qu'il serait possible qu'après le tournoi, quelque écuyer, jouissant de titres suffisans, désirât être reçu chevalier, en présence de la brillante assemblée qui se trouvait réunie dans son châ-

teau, et qu'ainsi il proposait de remettre cette cérémonie après les exercices.

Les dames n'allèrent à la messe qu'à huit heures, et en sortant de la chapelle, elles furent conduites par les chevaliers et les autres gentilshommes au pavillon du festin, où le dîner les attendait.

A ce dîner, le sire de Pons voulut que le nouveau troubadour de Royan mangeât à la table des écuyers.

Entre les tartres et les épices, il y eut un bel entremets, où les jongleurs racontèrent des fabliaux, chantèrent des *notes* (chansons), et firent de joyeuses momeries.

Après le dîner, les chevaliers et écuyers qui devaient prendre part aux tournois et aux joutes allèrent s'y préparer. Mais avant qu'on se levât de table, le sire de Pons annonça que ce serait le *mieux faisant* de tous les jeux de la lice qui aurait les honneurs du paon; qu'il *trancherait* devant madame la sénéchale. Mais la noble dame prenant la parole, lui dit: « Messire de Pons, l'honneur que vous me faites est grand, et je vous en remercie; mais il ne faut pas oublier que la cause qui rassemble ici ces nombreux seigneurs qui vont signaler leur courage et leur adresse dans les joutes et tournois, est le retour de votre neveu. Son heureuse mère, madame de Castelmoron, doit être l'héroïne de la fête, comme étant la plus intéressée à ce grand événement, auquel, du reste, nous prenons tous le plus vif intérêt. »

Le sire de Pons, après quelques débats de courtoisie, fut obligé de se rendre aux raisons de la sénéchale, et Alfaïs, malgré sa modestie, ne put se défendre d'accepter cet honneur.

A deux heures, tout étant prêt dans la lice, les dames ainsi que les seigneurs que leur âge ou d'autres raisons exemptaient de combattre, se rangèrent sur de beaux

gradins couverts de tapis et ombragés par des tentes. Les juges du camp firent signe aux hérauts d'armes de faire tomber les estachettes, et les deux *batailles* entrèrent dans les lices; puis les cordes étant coupées, elles s'élancèrent l'une contre l'autre. Les juges du camp étaient le sénéchal, le vieux seigneur de Barbezieux, frère Archambaud l'hospitalier, et le comte de Blaye. Le chef des tenans était Renaud, sire de Pons; il avait de son côté son frère Rudel de Pons, seigneur de Mortagne, le sire d'Albret, Bertold de Mirembeau, deux fils de Hugues de Lusignan, comte de la Marche; savoir, Gui, seigneur de Cognac, et Geoffroi, seigneur de Jarnac, que le roi d'Angleterre leur beau-frère avait fait récemment chevaliers, trois chevaliers anglais et quatre gascons de la suite du sénéchal; huit autres chevaliers, la plupart de Saintonge, et quatre écuyers combattans. Les assaillans étaient en nombre égal; ils avaient pour chef le nouveau châtelain de Saintes. Sous sa bannière étaient sire Evrard le troubadour, Boson de Matha, Geoffroi de Taillebourg, Odon de Brisembourg, les seigneurs de Thors, d'Arvert, du Gua, de Talmont-sur-Gironde, etc. Chaque combattant des deux partis avait derrière lui un écuyer qui ne combattait pas, mais qui fournissait des armes à son maître s'il était désarmé ou désembâtonné; le soutenait sur son cheval, s'il chancelait, etc. Après deux heures de combat où la moitié des champions de chaque côté fut renversée ou désembâtonnée, les diseurs du camp firent ouvrir la lice de nouveau, et les hérauts d'armes crièrent que le tournoi était fini. Plusieurs chevaliers et écuyers avaient montré une grande adresse et un grand courage dans ce périlleux exercice; toutefois, les juges du camp savaient bien à qui revenait le heaume, et qui avait droit à l'épée; mais ils attendirent au souper

pour que l'enquête fût faite auprès de tous les seigneurs et des dames.

Après le tournoi, commencèrent les joutes; elles furent vives : car, à la première course, toutes les lances furent rompues. On en apporta de plus solides, et alors quelques combattans furent désarçonnés, d'autres renversés sur la croupe de leurs chevaux; un seul chevalier anglais, de la suite du sénéchal, était toujours resté droit en selle, malgré les rudes atteintes qui lui avaient été portées : il aurait, sans contestation, emporté le prix de la joute qui était une belle lance dorée, sans une parole de trop, quoiqu'il parlât peu d'ordinaire. Mais, enflé de son succès, il dit d'un ton dédaigneux : « Voilà bien peu de besogne, pour tant de frais. Nous avons du temps de reste ; si quelque chevalier ou écuyer voulait encore rompre une lance en l'honneur de sa dame, je suis prêt *à la fournir.* »

Le brave Jehan de la Trigalle n'avait point combattu ni au tournoi, ni aux joutes, ne pensant plus avoir besoin de se faire connaître par de tels exercices. Mais il ne put entendre sans *maltalent* (mécontentement) les paroles dédaigneuses et fanfaronnes de l'Anglais. S'adressant donc à un jeune page du sire de Pons, qui était auprès de lui : « Gentil page, lui dit-il, va dire à ce *godon* (69) que je lui tiens tout gage qu'il voudra, jusqu'à chute de l'un ou de l'autre, avec le consentement du sire de Pons.» Le page fit sa commission. L'Anglais, très-content, dit que les articles de la joute seraient le cheval et les armes. Le sire de Pons eut quelque peine à consentir à ce combat. Il avait bien connu Jehan de la Trigalle pour le plus terrible jouteur de son temps; mais il craignait que l'âge ne l'eût affaibli. « Soyez tranquille, monseigneur, lui dit

Jehan : pour punir un chevalier méprisant et hautain, je retrouverai les forces de vingt-cinq ans. »

Pendant que le bon écuyer se faisait revêtir de ses armes les plus fortes, il arriva un autre incident qui augmenta l'intérêt de cette journée. On vit paraître aux barrières de la lice un chevalier couvert d'armes brunes et portant un *volet* (70) noir sur son heaume ; sa visière était abaissée sur ses yeux ; des anneaux d'argent, attachés à ses bras et à ses jambes, étaient joints par des chaînes d'or ; il était précédé d'un héraut d'armes, muni d'un cor, et derrière lui venaient deux écuyers et un page. Son héraut ayant sonné du cor, un héraut du sire de Pons s'approcha de lui, et lui demanda ce qu'il requérait. Alors le héraut de l'étranger dit qu'il demandait à s'approcher du balcon des dames et du sire de Pons, pour y exposer le motif de sa présence en ces lieux. Cette demande ayant été aussitôt accordée que transmise à Renaud, le chevalier inconnu s'avança à travers la lice avec sa troupe, et dans le même ordre qu'il s'était montré à la barrière. Lorsqu'il fut à quelques pas du balcon des dames, il salua la compagnie avec beaucoup de grâce, et puis son héraut commença à parler ainsi : « Puissant seigneur de cette terre, et vous tous chevaliers et nobles dames, qui formez cette respectable assemblée, vous voyez devant vous un esclave de la plus cruelle tyrannie, et qui, depuis un an, cherche en vain sa délivrance. Mon maître, don Jaïme * de Penna-

---

* Dans le texte, le nom est écrit Jayme, ce qui est la véritable orthographe ; mais j'ai voulu avertir de la nécessité de séparer, dans la prononciation, les deux voyelles de la première syllabe de ce nom. Quant à la prononciation du J, je ne me charge pas de la faire comprendre par des explications.

Alta, a été condamné par une dame, d'une beauté céleste, mais d'un cœur impitoyable, dona Inès de Campo Hermoso, à errer partout où la terre porte des chevaliers et écuyers, avec le deuil et les chaînes que vous lui voyez, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un chevalier ou un écuyer qui pût lui *fournir* huit *pouls* * *de lance* de la force de celle que vous lui voyez à la main, et à huit lances de course à pied. En lui imposant cette condition, la cruelle dame a exigé de lui le serment qu'il emploierait, en chaque combat, toute la force que la nature lui a départie, pour renverser ses adversaires. Ce n'est pas tout : ces deux écuyers qui accompagnent mon maître, sont moins pour l'honorer et l'assister, que pour être eux-mêmes témoins de l'accomplissement de la promesse de don Jaïme : car ils sont *hommes* (vassaux) de la dame si cruelle, et lui ont également juré de lui rapporter la vérité. Aussi nous avons en vain parcouru l'Aragon, la Castille, la Navarre, la *Gothie* (le Languedoc) et la Guïenne ; l'infortuné don Jaïme n'a point encore trouvé de chevalier qui ait pu lui fournir au-delà du cinquième *pouls* de lance. Il est condamné à errer ainsi encore trois ans, à moins qu'il ne rencontre un chevalier ou écuyer qui soit assez généreux et assez fort pour le délivrer de sa dure condition, en lui fournissant le nombre de pouls de lance prescrit. Si, parmi ces preux seigneurs qui sont ici réunis, il s'en trouve qui veuillent faire à mon maître l'honneur de se prêter à sa délivrance, celui-ci leur en aura une grande obligation, quelle que soit l'issue de ce combat courtois. »

Le héraut ayant cessé de parler, le sire de Pons le *bien-*

---

* *Pulsus*, choc. C'était une expression fort usitée.

veigna moult humainement, et lui répondit : « Héraut, dites à votre maître que nous regardons tous comme un grand honneur que don Jaïme nous mette à même de juger de sa force et de son adresse, et qu'il n'y a personne parmi nous qui ne se fasse un devoir de se prêter à sa délivrance. Moi-même, si je n'étais pas blessé à la main (en effet, Renaud avait reçu une contusion très-forte dans le tournoi), je serais charmé de m'exposer à ses coups. Que dom Jaïme aille au château se reposer, de la fatigue du voyage ; nous irons le rejoindre incessamment pour le souper, où je le prie de me faire l'honneur de prendre place; et demain, nous satisferons à ses désirs.

—« Noble sire, reprit le héraut, d'après l'ordre du chevalier étranger, mon maître vient aujourd'hui de très-peu loin, et c'est à pied qu'il lui est imposé de combattre. Le soleil est encore haut; vos chevaliers ont leurs armes. Si vous l'octroyez, ce sera dès ce soir que don Jaïme tentera la délivrance qu'il est si impatient de trouver.

—« S'il est ainsi, répondit le sire de Pons, à la bonne heure. Que l'on conduise le noble étranger dans un des pavillons destinés au vêtement; qu'il s'y repose jusqu'à ce que les chevaliers ou écuyers qui voudront s'offrir à la délivrance de cet esclave infortuné de dona Inès aillent établir leur *pas d'armes* (71), en suspendant leurs écus devant un autre pavillon. »

Don Jaïme fut donc conduit sous une tente, où le sire de Pons donna ordre qu'on portât du vin et d'autres rafraîchissemens.

Pendant cet incident, Jehan de la Trigalle avait eu le temps de s'armer, pour fournir la joute au chevalier anglais. Il se présenta donc à la barrière, précédé d'un héraut qui annonça son arrivée et son dessein. Les juges du

camp ordonnèrent que la lice fût évacuée. Les champions reçurent des lances égales; et, au signal du combat, ils s'élancèrent l'un contre l'autre, des barrières opposées. La joute ne fut pas longue : car l'atteinte de Jehan de la Trigalle fut si rude, que le chevalier anglais fut enlevé de ses arçons et alla rouler dans la poussière. Mille cris d'applaudissement accueillirent ce beau coup de lance; mais l'écuyer, loin de se pavaner dans l'arène, pour jouir de son triomphe, retourna bien vite à son pavillon; et, ayant quitté ses armes, il revint se mettre dans la foule des spectateurs pour regarder le combat à pied dont on venait de lui parler.

Les hérauts d'armes relevèrent avec empressement le chevalier anglais qui était fort meurtri du choc et de la chute qu'il venait d'essuyer; mais encore plus affligé de l'esprit que du corps. Cependant les juges le consolèrent, avec toute la courtoisie possible, lui répétant que cet événement n'empêchait pas qu'il n'eût montré beaucoup d'adresse et de force dans les courses précédentes. Mais le pauvre chevalier n'avait pas l'air très-soulagé de ces attentions; et s'étant fait conduire dans un pavillon pour se déshabiller, il ne reparut plus de la soirée.

Ce combat avait été si promptement terminé, que le chevalier aragonais, car il était de cette nation, et ceux qui se disposaient à le combattre, n'étaient pas encore prêts. En attendant, le sire de Pons fit servir de l'hyppocras et des oublies; et, ayant porté la santé de Jehan de la Trigalle, tout le monde y but, avec une grande acclamation, dont le bon écuyer fut confus : car il était très-modeste. Un bruit de cor que l'on entendit le tira d'embarras.

Plusieurs chevaliers s'étaient présentés pour délivrer don Jaïme; ils avaient suspendu leurs écus devant le

même pavillon *, pour se prêter à l'impatience de l'esclave de dona Inès. Celui-ci, averti par le cor que les tenans étaient prêts, sortit de sa tente; et, s'avançant vers le pas d'armes, il toucha de sa lance le premier écu qu'il rencontra. Cela se trouva être celui du seigneur de Castillon. C'était un jeune chevalier gascon assez confiant en lui-même, et qui ne douta point que la fortune, cette fois clairvoyante, n'eût conduit le chevalier espagnol, de prime abord, vers celui qui devait le délivrer. A la voix du héraut qui nomma son écu, il sortit tout armé, et fut conduit avec don Jaïme au milieu des lices, vis-à-vis le balcon des dames. Là, les juges du camp leur firent présenter des armes courtoises, mais très-fortes; les combattans en prirent une paire. On mesura la distance d'où ils devaient courir l'un sur l'autre. Ils saluèrent les dames; et, le signal étant donné, ils partirent en même temps, mais pour une destinée bien différente. L'étranger parut à peine effleuré du coup de son adversaire, tandis que celui-ci ne put soutenir la violence de la rencontre. Il chancela, et fut forcé de mettre une main et un genou en terre, pour ne pas tomber. Lorsqu'il voulut se redresser pour un second assaut, son bras gauche parut ne pouvoir plus supporter son bouclier. Les juges jetèrent un bâton blanc pour faire cesser un combat évidemment trop inégal.

Alors don Jaïme retournant vers le pavillon du pas d'armes, toucha l'écu qui était à la suite de celui du tenant qu'il venait de combattre. On vit sortir un écuyer anglais, d'une très-grande taille, et ayant toute l'appa-

---

* Souvent il y avait autant de pavillons que de tenans; mais ici on avait voulu abréger, sans doute pour profiter du reste du jour.

rence d'un homme des plus robustes; aussi soutint-il bien le premier et le second pouls de lance; mais, au troisième, son écu fut ramené si rudement sur sa poitrine, que le champion n'en put soutenir le choc, et il fut renversé sur l'arène.

Alors le sire de Pons, s'adressant à l'étranger, lui dit : « Brave et vigoureux chevalier, il y a ici plusieurs poursuivans de gloire qui désireraient s'exposer à vos coups; mais ils ne voudraient pas profiter de la fatigue qu'ont dû vous causer vos deux premiers assauts. Reposez-vous ce soir, en prenant place à notre banquet; et demain, au plus tard, vous pourchasserez de nouveau votre délivrance. »

Mais le héraut du chevalier aragonais répondit, par l'ordre de son maître : « Noble sire, vous ne connaissez pas toute l'infortune de don Jaïme, et ce qui rend sa délivrance si difficile. De semblables assauts sont loin de le fatiguer, et après vingt pouls de lance pareils, il n'a pas moins de vigueur qu'à la première course. Tant qu'il se trouvera donc des chevaliers ou écuyers disposés à fournir le combat à mon maître, qu'ils ne se fassent aucun scrupule de se présenter. »

Sans attendre de réplique, don Jaïme marcha gravement vers le pavillon du pas d'armes, et toucha de sa lance le troisième écu. Aussitôt sortit de très-bonne grâce le jeune Gui de Lusignan, seigneur de Cognac. Renaud de Pons avait tâché de le détourner de se mettre sur les rangs pour cette entreprise; mais il n'avait pu réussir, parce que ce jeune seigneur était un peu présomptueux. L'Espagnol l'atteignit au bas de son plastron *, en mo-

* Le plastron était attaché, sur la poitrine, au camburon, et recouvert par la cotte de maille et la cotte d'armes.

dérant assez son coup pour ne pas le renverser ; mais, au contraire, de manière à pouvoir le soulever de terre; ce qu'il fit très-adroitement, et même il le soutint un instant suspendu en équilibre sur sa lance, et puis le laissa tomber doucement, non sans de grands rires et applaudissemens des spectateurs.

Cette déconvenue du jeune chevalier ne découragea point Foulques de la Ferrière, seigneur de Cozes; et en effet il soutint brillamment jusqu'au quatrième pouls de lance; mais le cinquième fut si terrible, que le seigneur saintongeais fut jeté à quatre pas en arrière du lieu où la lance de son adversaire l'avait rencontré.

Il fut remplacé par le seigneur d'Arvert, qui passait pour un redoutable jouteur. Néanmoins il ne put aller au-delà du troisième pouls de lance. Seulement il eut la gloire de briser lui-même ses trois lances sur l'armure de son adversaire; mais, à la quatrième course, il fut renversé.

Comme toute l'assemblée jetait des cris d'admiration sur la force prodigieuse du chevalier aragonais, on vit paraître, à la barrière de la lice, un écuyer dont le costume étonna encore plus que celui de don Jaïme. Il était, comme le serviteur de la belle Inès, couvert de chaînes, mais non d'or, ni soutenues par des anneaux d'argent; c'étaient de véritables et grosses chaînes de fer, telles qu'on en voit aux puits et aux charrettes; elles étaient toutefois arrangées fort habilement autour du corps de l'écuyer, et il n'en paraissait point embarrassé. Devant lui, marchait un héraut d'armes, qui, après avoir sonné du cor, demanda à être conduit devant le sire de Pons. Ce qui lui ayant été été accordé, la barrière lui fut ouverte, et il entra dans la lice avec l'écuyer inconnu. Lorsqu'ils furent sous le balcon de Renaud, le héraut parla

en ces termes : « Monseigneur, et vous tous, preux chevaliers et belles dames, l'étranger que vous voyez ici devant vous, s'appelle l'écuyer du Puits-Profond ; il est esclave de l'admirable dame du Val-Gracieux ; il a ordre de sa noble maîtresse, qui a été instruite de la tyrannie sous laquelle languit don Jaïme de Penna-Alta, de délivrer ce digne chevalier, en lui fournisant huit coups de lance et plus, s'il le faut, à toute course qu'il voudra ; mais la merveilleuse dame du Val-Gracieux, jalouse de la gloire de son écuyer, lui a enjoint de ne combattre le terrible don Jaïme qu'après un repos de vingt-quatre heures, depuis la dernière lutte de celui-ci. Ainsi donc, haut et puissant sire de Pons, si vous l'octroyez, et vous, brave et redoutable don Jaïme de Penna-Alta, si vous daignez faire à l'écuyer du Puits-Profond l'honneur de lui permettre de travailler à votre délivrance, ledit écuyer, qui ne se fera connaître qu'après le combat courtois, excepté de monseigneur de Pons, se rendra ici demain, à pareille heure qu'à ce moment, et s'offrira à délivrer tout chevalier qui l'en requerra ; mais avant tout autre, le noble don Jaïme, dont le cas est si urgent. »

Alors le héraut s'étant approché du sire de Pons, dont les voisins s'écartèrent par discrétion, il lui parla bas un instant. Après quoi Renaud, élevant la voix, dit : « Illustre don Jaïme, et vous tous chevaliers et dames, qui me faites l'honneur d'assister à ce pardon d'armes, l'écuyer du Puits-Profond m'arrive muni de si hautes et si puissantes recommandations, que je ne puis m'empêcher de l'honorer de tout mon pouvoir et de déclarer que je pense que si le terrible esclave de l'incomparable dona Inès de Campo-Hermoso peut être délivré de la dure loi qui lui est imposée, ce sera de la main du brave champion envoyé par la dame du Val-Gracieux. Que tout

soit donc terminé pour ce jour. Venez, noble chevalier aragonais, prendre à souper, auprès des dames, la place à laquelle votre haut mérite vous donne droit. »

Après un instant de silence, le héraut d'armes de don Jaïme répondit, au nom de son maître : « Puissant sire de Pons, sur votre garantie, l'illustre esclave de dona Inès combattra le serviteur de la dame du Val-Gracieux; mais il ne peut profiter aujourd'hui de l'honorable invitation que vous lui faites. Car une des plus dures conditions qu'a imposées à mon maître l'impitoyable souveraine de ses pensées et de ses actions, c'est qu'il ne puisse s'asseoir en aucun banquet de dames, jusqu'à sa délivrance. — Certes, répondit Renaud, voilà une condition affligeante pour nous. Mais nous savons respecter les devoirs des chevaliers envers leurs dames. Don Jaïme sera servi où il voudra, et de braves chevaliers lui tiendront compagnie. »

Alors le sire de Pons, présentant le bras à la sénéchale, s'achemina vers le château, et tout le monde l'y suivit.

L'incident du combat, qui devait avoir lieu le lendemain, détermina Renaud à reculer d'un jour le festin du paon. Il en prévint la société qui approuva sa décision.

Le soupé fut fort gai; on s'y entretint de la hardiesse et de l'habileté que différens chevaliers avaient montrées dans le tournoi, mais surtout de la prodigieuse force du chevalier espagnol. Les champions qui avaient éprouvé ses atteintes, étaient les plus disposés à exalter son incomparable vigueur. Ils disaient que la belle Inès avait dans don Jaïme un fidèle exécuteur de sa parole, et que le désir de sa délivrance ne le faisait pas fléchir à ses engagemens. Ils ne doutaient nullement que l'écuyer du Puits-Profond n'eût, le lendemain, le même sort qu'eux.

Après le soupé, on dansa jusque fort avant dans la nuit;

il était près de dix heures quand on se retira. Cependant presque tous les chevaliers assistèrent le lendemain à la messe du point du jour où se trouva don Jaïme, dont chacun admira la bonne mine. Les dames entendirent la messe à huit heures, et à neuf on se rendit au grand pavillon du festin.

Vers l'heure *de nones*, on reprit le chemin des lices. Le moment du combat étant arrivé, don Jaïme sortit de sa tente; et, s'avançant vers le pavillon du pas d'armes, il frappa de sa lance un écu immense qu'il y vit suspendu. Aussitôt on vit se montrer l'écuyer du Puits-Profond, couvert, comme la veille, de ses énormes chaînes qui retentissaient sur son armure. Il était suivi d'un robuste varlet qui portait, à grand' peine, un faisceau des plus fortes lances qu'on pût voir.

Les deux champions vinrent se placer, dans la lice, sous le balcon des dames; et, après qu'ils eurent salué toute la noble compagnie, et que les formalités eussent été remplies par les juges, ils se disposèrent à commencer ce mémorable combat. Mais, avant que le signal fût donné, le héraut, qui avait toujours accompagné l'écuyer du Puits-Profond, fit connaître qu'il voulait parler, et s'adressant au chevalier aragonais: « Noble don Jaïme, lui dit-il, hier, par ma faute, dont je vous demande excuse et à toute l'assemblée, une importante condition du combat ne vous a point été déclarée. La fière dame du Val-Gracieux a ordonné à l'écuyer, son serviteur, de vous faire savoir que, s'il était vainqueur, vous seriez obligé de changer de chaînes avec lui, et de vous revêtir des siennes, jusqu'à ce que vous allassiez les déposer aux pieds de la cruelle dame qui vous a condamné à errer. De son côté, s'il succombe, l'écuyer du Puits-Profond ira déclarer, au plus solennel pardon d'armes qu'il y aura

dans la chrétienté d'ici à un an, qu'il a été vaincu par vous, et qu'il reconnaît l'esclave de dona Inès pour le plus redoutable porteur de lance qui ait franchi les monts ou passé les mers pour la gloire des dames. »

Le chevalier aragonais n'était pas demeuré jusqu'à ce moment, sans avoir quelque soupçon que le champion qu'il avait devant lui ne s'était revêtu de si énormes chaînes que pour tourner en ridicule celles qu'il portait lui-même. Cette croyance, fortifiée chez lui par la déclaration qu'on vient d'entendre, jeta dans son âme une violente indignation ; et il se proposa de traiter rudement l'insolent écuyer. Ne songeant donc qu'à venger son orgueil blessé, il fit répondre brusquement qu'il acceptait toutes les conditions, et témoigna l'impatience de combattre.

Le signal étant donné, l'Espagnol se précipita avec une telle fureur sur son adversaire, que sa lance rompit en trois endroits, et que les éclats en volèrent fort au loin. Mais, à son grand étonnement, le champion sur qui elle s'était brisée n'en fut pas plus ébranlé, que s'il eût couru contre lui, avec une ligne de pêcheur.

D'autres lances furent présentées. Don Jaïme en choisit une, et l'écuyer du Puits-Profond prit l'autre. Soit qu'à cet assaut, le chevalier espagnol frappât moins rudement, ou que la lance fût plus forte, elle ne rompit point, et l'écuyer resta aussi ferme sur ses jarrets que la première fois. Quoique tous les spectateurs eussent admiré la violence du coup, l'esclave de dona Inès se reprochait cette course comme faible et manquée. Ayant donc repris carrière, il courut ou plutôt il bondit avec une telle violence sur son ennemi que, pour cette fois, la lance fut brisée ; et, comme il s'était abandonné sans réserve dans sa course, il serait tombé en avant, s'il ne se fût soutenu

sur le tronçon qui lui restait dans les mains. Sa surprise allait toujours croissant, en voyant l'inutilité de ses efforts sur son inébranlable adversaire.

Pour ne pas trop allonger le récit de cette lutte, quelque digne de mémoire qu'elle soit, je vous dirai que don Jaïme rompit quatre lances en sept courses. Au huitième assaut, qui devait être le dernier, il en fut présenté de plus fortes que toutes celles qui avaient servi jusque-là. En maniant la sienne, le chevalier aragonais conçut l'espoir de faire au moins perdre du terrein à son ennemi, s'il ne le renversait pas. Don Jaïme avait coutume de compter pour si peu de chose les coups que lui portaient ses adversaires, qu'il n'avait pas remarqué que l'écuyer du Puits-Profond ne l'avait jamais frappé de la pointe de sa lance, et s'était contenté de recevoir les atteintes de son ennemi. Il n'en fut pas de même à la dernière course. Le serviteur de la dame du Val-Gracieux, qui jusque-là n'avait guère fait que le rôle d'une muraille qui reçoit le choc d'un bélier, partit du bout de sa carrière avec plus de rapidité que n'en avait jamais mis le chevalier espagnol; et, l'atteignant au-delà de la moitié de la course, il lui porta un si épouvantable pouls de lance, que don Jaïme alla tomber en arrière au-delà du point d'où il était parti.

Des applaudissemens universels portèrent aux nues la gloire de l'écuyer du Puits-Profond. Mais, se contentant de saluer respectueusement les chevaliers et les dames, il se disposait à s'éloigner, lorsque le sire de Pons, haussant la voix, dit : « Brave et glorieux champion, ne nous dérobez pas le plaisir de voir le héros à qui était réservé l'honneur de la délivrance de l'infortuné serviteur de la cruelle dona Inès. L'aimable dame du Val-Gracieux vous commande de venir vous agenouiller devant elle, pour que, de ses belles mains, elle vous détache votre heaume, et montre

votre visage à cette noble assemblée désireuse de vous connaître. » L'écuyer du Puits-Profond s'étant donc approché, monta jusqu'au balcon des dames, et s'agenouilla devant la dame de Castelmoron qui lui ôta son casque; et toute l'assemblée, reconnaissant Jehan de la Trigalle, en eut une grande joie, car il était fort aimé. Aussi les acclamations recommencèrent plus vives que jamais. L'écuyer, avant de se lever, baisa avec grand respect et affection la main de la dame de Castelmoron, puis il se retira dans son pavillon où il se lava et se vêtit pour se rendre au soupé.

Cependant, le chevalier aragonais n'était pas resté sans soins. Renaud, ayant vu la *terrible assemblée* * sous laquelle il avait été renversé, lui avait envoyé son chirurgien et des varlets, pour le panser et le soigner, selon le besoin. Lui-même se transporta près de l'étranger, dès que la reconnaissance du chevalier du Puits-Profonds fut faite. Il trouva don Jaïme vomissant le sang à pleine bouche, ce qui provenait, non-seulement de la secousse effroyable qu'il venait d'essuyer, mais des longs et violens efforts qu'il avait faits pendant toute sa dernière et terrible lutte, contre l'écuyer aux chaînes de fer. Dans sa chute, l'esclave de dona Inès s'était foulé un bras, s'était démis une côte, et son heaume, en labourant la terre, lui avait déchiré le visage. Toutefois, dans cet état, don Jaïme était au comble du bonheur; et il le fit connaître dès qu'il put parler. En attendant, le sire de Pons, après lui avoir prodigué les complimens mérités sur sa force et sa valeur, le fit porter dans une chambre du château, où il ordonna qu'on mît un lit, et pourvut à ce que tous les

* Il faut se rappeler qu'assemblée voulait dire rencontre, choc.

soins qu'exigeait l'état du malade lui fussent donnés. Puis, s'excusant sur la nécessité de se rendre auprès des dames qui l'attendaient pour se mettre à table, il le quitta.

Il ne fut question, pendant tout le soupé, que des hauts faits de Jehan de la Trigalle, dans ces deux journées, surtout des huit terribles pouls de lance qu'il avait soutenus contre le chevalier aragonais, et du plus terrible encore qu'il lui avait porté, pour décider la délivrance de cet esclave infortuné d'un amour tyrannique.

Cependant, au dernier entremets, les juges du camp recueillirent les voix de l'assemblée, pour reconnaître à qui appartenaient les grands honneurs des nobles jeux de la lice. Ce n'était qu'une formalité, car l'acclamation générale avait déjà assez désigné Jehan de la Trigalle. Toutefois, quelques anciens chevaliers firent observer que le vainqueur dans le tournoi devait l'emporter, parce que, là, il avait été fait usage de la lance et de l'épée, tandis qu'aux joutes, soit à pied, soit à cheval, on ne s'était servi que de la lance. Cette observation, fondée sur la règle et la coutume, car l'épée est plus noble que la lance, fit remettre l'affaire en jugement; mais, après un nouveau recensement de voix, il fut décidé que la double victoire de Jehan de la Trigalle, sur des adversaires triomphans jusqu'à lui des champions qui leur avaient été opposés, devait l'emporter sur tous les avantages obtenus au tournoi.

En conséquence, d'après l'ordre des juges, un héraut d'armes conduisit Jehan de la Trigalle devant la dame de Castelmoron à qui était déféré l'honneur d'annoncer et de remettre *le prix et los du jour au mieux faisant* (72). Alfaïs ravie de voir triompher d'une manière si honorable et si brillante, un serviteur à qui elle avait tant d'obligations, lui dit : « Brave champion, noble et loyal

écuyer, pour le grand effort que chacun vous a vu faire aux lices, et à raison de ce que par votre prouesse et valeur, l'illustre et terrible esclave de dona Inès a été délivré, au pas d'armes de monseigneur de Pons, de la dure emprise qui lui était imposée, et pour laquelle il errait en vain depuis long-temps; par le conseil de tous les meilleurs et avec le vouloir des dames, le prix et los vous est adjugé comme à celui à qui il appartient. Recevez donc cette lance dorée et cet écu d'argent; et apprenez que les honneurs du paon vous seront dévolus au dîné de demain. » Le bon écuyer répondit qu'il savait bien qu'il n'était pas digne d'une si haute récompense; mais que, pour obéir aux juges et aux dames, il se soumettrait à ce qui lui serait commandé. Alors le héraut-d'armes lui ordonna d'embrasser, selon la coutume, la noble dame qui venait de lui remettre un si honorable guerdon. Jehan de la Trigalle embrassa donc Alfaïs, puis il lui dit: « Haute et douce dame, je vous demande la permission de porter encore ce baiser à votre glorieux fils, comme celui que je portai en Champagne, il y a une douzaine d'années au petit Rodolphe. » Avant qu'Alfaïs eût pu lui répondre, sire Amanieu était dans les bras du fidèle écuyer. Le sire d'Albret touché de cette scène, ne voulut pas y rester étranger. « Preux et loyal écuyer, dit-il à Jehan, je ne me suis jamais trouvé plus honoré d'être le chef de la maison d'Albret que depuis que je compte dans ma famille le jeune héros dont l'enfance fut protégée par vous et sauvée par vos soins et votre dévouement. Je vous demande votre amitié et m'en honorerai toute la vie. » Alors il lui tendit la main et ils s'embrassèrent tendrement.

Après la remise de ce premier et grand prix, on procéda à la distribution des prix du tournoi. Les diseurs qui

avaient déjà recueilli les rapports des hérauts d'armes et les voix des anciens chevaliers et des dames, déclarèrent que le prix des tenans appartenait au sire d'Albret, et celui des assaillans à sire Evrald le troubadour. Alors Renaud pria la sénéchale de Bordeaux de vouloir bien prononcer aux vainqueurs, la décision des juges et de leur délivrer les prix qui leur étaient destinés. Pour cette fois elle y consentit et remit avec beaucoup de grâce au sire d'Albret, un brillant heaume d'acier doré. Sire Evrald reçut de sa main une épée magnifique, suspendue à un riche baudrier. Les deux chevaliers embrassèrent la sénéchale, au milieu des acclamations des assistans et des fanfares des ménestrels.

Cependant Alfaïs qui avait remarqué l'affection que tout le monde avait témoignée à son fidèle écuyer, se trouva enhardie à mettre au jour une pensée qu'elle avait conçue, dès le moment du triomphe de Jehan de la Trigalle sur le redoutable don Jaïme. Elle fit donc signe qu'elle voulait parler et un héraut ayant commandé le silence, elle commença ainsi :

« Seigneurs chevaliers, et vous aimables dames, le preux écuyer du Puits-Profond, qui s'est acquis aujourd'hui tant de gloire, sous vos yeux, par la délivrance du redoutable don Jaïme, m'a fait dame du Val-Gracieux, ainsi que chacun de vous l'a entendu. J'ignore où est située cette seigneurie, mais je me tiens si honorée de ce titre que mon orgueil ne me permet plus de n'avoir qu'un simple écuyer, pour premier serviteur. Je demande donc pour le seigneur de la Trigalle, le titre de chevalier, m'engageant à lui constituer et établir un bel et bon fief, pour soutenir les frais et honneurs de sa nouvelle dignité. Et ce ne sera pas dans le nouveau domaine, dont l'écuyer du Puits-Profond m'a gratifiée, que je le prendrai,

mais dans mes terres de Saintonge. Et vous ne penserez pas, messeigneurs et vous nobles dames, que je fasse beaucoup pour ce digne écuyer; car aucun de vous n'ignore à présent, que c'est à son courage et à son dévouement que je dois la conservation de ce beau et glorieux fils qui m'a été rendu, après tant de peines et de traverses.... »

Ici la sensible Alfaïs qui avait commencé son discours en riant, se trouva si attendrie, que sa voix fut troublée et que ses yeux se remplirent de larmes. Dans ce moment, son fils s'étant levé, se précipita dans ses bras, et on les entendit sanglotter l'un et l'autre. Cette scène touchante causa une douce émotion dans toute la société et chacun partagea le bonheur de la mère et du fils.

Cependant Alfaïs ayant essuyé ses larmes, et raffermi sa voix, reprit ainsi : « Je vous prie donc tous, sires chevaliers, qui êtes ici rassemblés, de déclarer si vous ne pensez pas que l'écuyer Jehan de la Trigalle soit digne de la chevalerie. » Une acclamation universelle et de vifs applaudissemens firent connaître à la dame de Castelmoron qu'elle avait fait une proposition agréable à tout le monde. Il n'y avait que Jehan de la Trigalle qui se démenait de toutes ses forces, disant qu'il était trop rustre pour être chevalier, et trop vieux pour changer de manières. On n'eut aucun égard à ses protestations, et il fut décidé qu'il serait reçu chevalier, dès le lendemain avec le ménestrel de Royan. Le vieux seigneur de Barbezieux, qui avait fait la guerre avec Jehan de la Trigalle, voulut être son parrain, et le sire de Pons pensait à lui donner l'accolade en qualité de seigneur du lieu où se ferait la réception. Mais Jehan, prenant la parole, dit à Renaud : « Monseigneur, je vous fais mes humbles remercîmens pour la grande courtoisie qui vous porte à vouloir me conférer la chevalerie; et j'aurais tenu à haut et précieux

honneur de recevoir cette noble dignité de votre main. Mais, étant depuis vingt-cinq ans écuyer de madame de Cônac (il ne l'appelait jamais autrement), je désire qu'à tous les bienfaits que j'en ai reçus, elle ajoute encore celui de me conférer elle-même la chevalerie, afin de témoigner qu'elle ne veut point cesser d'être ma dame, de même que je me considérerai toute ma vie comme son homme lige. Je ne suis point grand clerc ; je n'ai jamais lu dans les livres; je n'ai point porté de tablettes dans les tournois (73), et je n'avais garde; mais j'ai bonne mémoire et je me souviens avoir entendu dire à de sages et prudes hommes, bons clercs en *chevaucherie*, qu'une grande dame peut faire un chevalier, surtout quand c'est un de ses *hommes*, auquel pour récompense de services, elle donne un fief de chevalerie, et que *sa colée est du tout* (entièrement) *valable* (74). Si donc votre noble sœur, madame de Cônac, ma glorieuse dame, est si généreuse que de me vouloir constituer un fief, je demande qu'elle me donne la colée. Si je n'étais pas si vieux et tant soit peu laid, sauf le respect que je me dois, je n'oserais pas demander une telle faveur d'une si belle dame; mais aucun n'y trouvera à redire.»

« Sire écuyer, reprit Renaud, votre demande est celle d'un loyal serviteur, et je félicite madame de Castelmoron d'avoir à donner la colée à un gentilhomme si digne de porter la cotte de maille et les éperons dorés. »

Cette demande de Jehan de la Trigalle donna occasion aux chevaliers de délibérer sérieusement sur le cas. Le plus grand nombre n'avait point d'idée qu'une dame pût conférer la chevalerie. Mais quelques-uns des plus anciens, et d'autres parmi les jeunes qui avaient lu les histoires des temps passés, et avaient bien étudié tout ce qui concerne la chevalerie et les fiefs, citèrent des

exemples favorables à la requête de l'écuyer, et ramenèrent les autres à leur opinion.

Les choses étant ainsi arrêtées, on servit le dernier vin et les épices, et peu après on rentra dans les salles du château où l'on se mit à danser; mais ce ne fut pas pour bien long-temps, parce que le sire de Pons, renvoyant ses jongleurs et les ménestrels, dit à l'assemblée ; « Messires chevaliers et vous belles dames, excusez moi d'abréger ce soir vos plaisirs; il faut faire la part au repos. Nous devons assister tous demain matin à la messe de l'aube, qui se dira sans retard, pour ne pas allonger la *veille des armes* de nos deux récipiendaires. »

Tout le monde s'étant retiré, Jehan de la Trigalle dit à Renaud : « Monseigneur, je vous prie de me donner un clerc qui dise, pour moi, dans votre chapelle, toutes les prières qui conviennent à la cérémonie; car je n'ai jamais su que mes patenôtres, et tout juste. — Il sera fait comme vous le requérez, répondit le sire de Pons. » Le bon écuyer et le jeune ménestrel de Royan s'étant donc revêtus d'armes légères, furent conduits dans la chapelle, où deux clercs ne cessèrent de réciter des prières, jusqu'à l'aube du jour. Alors toute la société, prévenue par les soins de Renaud, se rendit à la chapelle, où le premier chapelain du château dit la messe. Entre l'épître et l'évangile, il bénit les épées dont les novices devaient être ceints et les leur suspendit au cou.

Après la messe, pendant que la compagnie se rendait dans la grande salle du château, les deux écuyers furent conduits dans un bain et lorsqu'ils en sortirent, on les fit reposer, pendant quelques instans, dans des lits garnis des draps les plus fins; puis on les revêtit d'une tunique blanche, sur laquelle on leur mit une robe de vermeil. Ensuite on leur chaussa des chausses de soie noire (74),

et leurs parrains leur expliquaient ce que chaque chose signifiait.

Dans cet état, ils furent conduits dans la salle, où on les ceignit d'une ceinture blanche ; puis deux chevaliers leur chaussèrent les éperons dorés, en commençant par le gauche. Ensuite sire Ives et Alfaïs ceignirent à chacun des récipiendaires, l'épée qu'il avait pendue au cou. Enfin une coiffe blanche termina leur habillement.

Alors Jehan de la Trigalle se mit à genoux devant la dame de Castelmoron qui, de sa main blanche, lui donna la *colée*, en lui disant : « Noble écuyer, au nom de Dieu, de monseigneur saint Michel et de monseigneur saint George, je vous fais chevalier. » Puis elle ajouta : Sire Jehan, au nom de *l'ordène* de chevalerie que vous venez de recevoir, je vous commande, et vous allez me promettre, de vous conduire, en tout temps et en tout lieu, comme a fait jusqu'à ce jour l'écuyer Jehan de la Trigalle, dont la valeur et la loyauté ne sauraient être trop louées et prisées. — Noble dame, répondit le nouveau chevalier, je tâcherai de me montrer digne du grand bienfait et de l'honneur que j'ai reçu de vous ; et de ma vie je ne les oublierai. » Alors Alfaïs l'embrassa et il se releva.

Sire Ives dit à son jeune récipiendaire, après lui avoir donné l'accolade de son épée : « Sire Joseph, l'épée qui vient de vous être ceinte ne sera point employée à combattre les ennemis de Dieu ni ceux de votre roi ; car par grand malheur, la force vous est ôtée pour cela. Mais cette épée est la récompense du grand courage que vous avez montré, en un âge fort tendre, contre les Infidèles, et l'acquittement du vœu d'un homme qui vous doit la vie. Puisque vous devez plus manier la harpe du troubadour que l'épée du chevalier, employez votre talent à louer Dieu, l'honneur et les dames.

Après cela, les deux chevaliers entendirent la lecture de tous les devoirs auxquels l'ordre dont ils venaient d'être honorés les obligeait envers Dieu et les hommes, et ils promirent de s'en acquiter selon leur pouvoir.

Ces cérémonies étant terminées (76), Alfaïs fit apporter une superbe cotte de maille et un riche heaume dont elle fit présent au nouveau chevalier qu'elle venait de recevoir.

Sire Ives donna à Joseph une magnifique cotte d'armes *, mais ne portant point encore d'armoiries, afin que le jeune chevalier y pût mettre les siennes.

Alors le sire de Pons dit : » Nos récipiendaires ont passé une nuit qui doit leur avoir ouvert l'appetit et altéré le gosier ; que l'on serve des tostées et de l'hyppocras. Nous boirons à la santé des nouveaux chevaliers et des dames. » Ce qui fut fait très-gaîment.

Sire Amanieu (77) prenant alors la parole, dit : « Sire Jehan, madame ma mère vous a fait de beaux cadeaux en récompense de vos grands services ; mais surtout, a-t-elle dit, pour m'avoir conservé à elle ; je serais ingrat envers vous et envers ma mère, si je ne vous prouvais aussi ma reconnaissance. Cependant je veux vous récompenser en aveugle, reconnaissant que je ne puis rien faire qui égale votre belle conduite et votre loyauté. Je suis parti d'Espagne suivi de six mulets dont les deux premiers portaient mon pavillon, mes armes et ma cantine ; les quatre autres étaient chargés tant de ma part du butin du château de Toralva que des bienfaits du roi de Castille.

---

* Il ne faut pas oublier que la cotte d'armes n'était point une armure, mais une espèce de chasuble, sur laquelle étaient brodées les armoiries des chevaliers.

Du reste je ne sais aucunement en quoi tout cela consiste ; et je n'ai point encore ouvert les coffres qui renferment ces richesses ; ils sont dans la tour du château, arrangés par charge, ainsi qu'ils l'étaient sur les mulets. Comme je crois qu'il n'y a rien que de bon dedans, je vous en donne une charge à prendre au hasard ; si vous rencontrez la meilleure, je vous promets de n'en avoir pas de regret. Je partagerais même volontiers par moitié avec vous, si je n'avais d'autres grandes obligations à remplir ici. »

Sire Jehan, après avoir réfléchi un instant, répondit : « Messire Amanieu, vous êtes un seigneur de trop haut parage, et je suis trop votre serviteur, pour refuser vos dons ; mais pourtant s'il se trouve, dans ce coffre, des perles, des diamans ou autres joyaux précieux, je vous déclare que je ne les prendrai point ; ces choses ne peuvent être données, par vous, à d'autres qu'à votre noble mère, ou à l'heureuse dame de vos pensées. » Amanieu ne voulait entendre à aucune exception : mais tous les seigneurs, et surtout les dames qui se trouvèrent là, lui affirmèrent si positivement que les choses devaient être ainsi, qu'il fallut se soumettre. Alors il dit à sire Jehan : « Eh bien ! allons de suite au lieu où est ce butin, et faites enlever la charge que vous voudrez. — Je suis prêt, répondit sire Jehan, mais je demande à monseigneur de Pons et à la noble compagnie, la permission de faire ouvrir ces coffres ici, devant tout le monde, afin que le public vous force de garder ce qu'il ne me conviendrait pas de prendre. » La curiosité de voir ce que renfermaient ces caisses, était trop générale, pour que toute la société ne fût pas bien aise de cette idée. Sire Jehan ne voulant point choisir son lot, dit, avant d'entrer dans la tour, qu'il pren-

drait la charge la plus voisine de la porte. Les caisses qui la composaient furent portées dans la salle, et un ouvrier se mit à les ouvrir : on y trouva d'abord de belles armes de défense, ainsi que des dagues, des haches et des masses; puis des tapis et de superbes étoffes disposées pour former un beau pavillon, et d'autres encore plus riches, pour vêtemens d'hommes et de femmes; des vases en métal d'or et d'argent, enfin un petit coffre fort lourd qui se trouva plein de besans d'or : « Dieu soit loué! dit Amanieu, voilà ce que je souhaitais; sire Jehan, c'est là de quoi réparer le manoir du fief que vous donne madame ma mère. — Je n'ai que du respect et de la reconnaissance à offrir de mon côté à cette noble dame, répondit Jehan de la Trigalle; mais je crois que je puis mettre à ses pieds quelque chose d'assez beau qui est déjà à elle. » Il disait cela, parce qu'il venait d'ouvrir une petite cassette où il avait entrevu des joyaux précieux, et en effet il en tira entre autres choses un magnifique collier de perles qu'il alla présenter à la dame de Castelmoron, qui fut obligée de le recevoir, mais non sans remercier aussi vivement le nouveau chevalier que s'il avait lui-même conquis ce précieux butin, sur les Maures.

La visite des riches caisses données à Jehan de la Trigalle étant terminée, la compagnie se dispersa, en attendant le dîner que sire Renaud avait fait retarder ce jour-là jusqu'à dix heures, à cause des cérémonies qui devaient avoir lieu le matin.

Or, je vous dirai qu'il était survenu un heureux changement dans la fortune amoureuse du jeune troubadour de Jonzac. La belle Agnès de Cordis ne devait plus partir; elle-même avait annoncé cette nouvelle au damoisel, et ne lui avait pas caché, à ce qu'il paraît, la satisfaction

qu'elle en éprouvait; elle lui avait même donné de douces espérances et voire jusqu'à de tendres, mais innocens témoignages de ses sentimens.

Ne pouvant contenir dans le silence de son cœur sa vive joie, ne voulant toutefois la confier à aucune oreille, le troubadour songea à l'exhaler dans la solitude. Au bout d'une des terrasses du jardin du sire de Pons, il y avait un berceau formé par une treille épaisse; ce fut là que le jeune écuyer, se croyant en sûreté contre les indiscrets, se retira pour dilater son âme, en répétant le nom d'Agnès. Bientôt, ayant interrogé sa harpe et invoqué sa jeune muse, il fredonna les couplets suivans, en redoublant le dernier vers de chacun.

O dieu d'amour! en quelle ivresse
Me jette un espoir enchanteur!
J'ai lu dans les regards de ma belle maîtresse
Mon prochain bonheur. (*bis.*)

J'ai pu presser sa main charmante
De mille baisers amoureux,
Et sa bouche m'a fait, d'une voix languissante,
Les plus doux aveux. (*bis.*)

Pour rêver seul à mon amie,
Je viens dans ce réduit secret:
Gardons-lui le serment d'être toute la vie
Fidèle et discret. (*bis.*)

Comme le jeune écuyer venait de répéter ce dernier vers, il entendit une espèce d'écho qui le redisait une troisième fois, et cette répétition fut suivie d'un grand éclat de rire. Le troubadour, tiré de son extase, se préci-

pita hors du cabinet de verdure, et il vit la dame aux Soëfs-Regards qui lui dit : « Ah ! c'est ainsi, beau damoisel, que vous gardez un secret. La dame de vos pensées n'a rien à craindre pour ce qu'elle vous confie, et si vous êtes aussi fidèle que vous êtes discret, elle peut se flatter d'avoir un serviteur accompli. »

Le pauvre écuyer anéanti se jeta aux pieds de la dame, en lui disant du ton le plus humilié, qu'il se croyait seul dans cette retraite, et la conjurant de ne pas abuser du secret qu'elle venait de surprendre. Après l'avoir laissé quelque temps dans cette attitude, la dame aux Soëfs-Regards lui dit : « Relevez-vous, jeune étourdi, et suivez-moi. » L'écuyer confus marcha donc derrière la dame, qui le conduisit jusque chez elle. Là, elle reprit : « J'ai votre secret, damoisel, je ne vous pardonnerai votre faute envers mon sexe, que si vous me faites le récit vrai de votre aventure. » Alors s'étant assise dans un grand fauteuil, et ayant devant elle le jeune écuyer debout, elle lui fit subir un scrupuleux examen, à la fin duquel la dame aux Soëfs-Regards, qui s'était adoucie par degrés, dit au beau troubadour : « Allons, je crois que vous m'avez dit la vérité ; tombez à genoux, et baisez ma main : non pas avec la vivacité que vous avez mise à baiser celle d'Agnès, mais avec le respect et la reconnaissance que vous devez à une dame qui vous pardonne, après vous avoir instruit de vos devoirs. »

Le damoisel obéissant tomba à genoux, et baisait de son mieux la belle main qui lui était tendue si débonnairement, lorsqu'il s'aperçut que le sire de Pons était debout près de lui. Le pauvre varlet qui n'avait pas toujours eu les oreilles bouchées lorsqu'on avait parlé devant lui de Renaud et de sa belle cousine, aurait voulu être à cent pieds sous terre, dans ce moment. Il ne savait s'il

devait se relever ou rester à genoux, pour être plus en attitude de désarmer, au besoin, la mauvaise humeur de son maître. Il résulta de cette incertitude que le damoisel releva un genou et laissa l'autre en terre, en courbant la tête sous l'orage qu'il voyait prêt à gronder. Mais, quelle que fût la première pensée du sire de Pons, en entrant dans la chambre, lorsqu'il fut près de la dame aux Soëfs-Regards, qui, toute attentive aux actes de componction du jeune écuyer, ne s'était point aperçue de la présence de Renaud : « Que vois-je, madame? dit-il. Est-ce que ce varlet aurait eu le malheur de vous offenser assez grièvement, pour avoir à vous demander pardon à deux genoux? » Quoique la belle dame fût assez surprise d'entendre cette voix, elle maîtrisa merveilleusement son trouble, et répondit avec beaucoup de naturel : « Ce n'est pas envers moi personnellement, seigneur, que le damoisel s'est rendu coupable; mais il a péché contre tout mon sexe, en chantant tout haut un bonheur qu'il devait tenir caché dans le plus profond secret de son âme. » Alors elle conta ce qu'elle avait entendu sur la terrasse du jardin. « J'ai fait venir le coupable ici, ajouta-t-elle, pour lui épargner l'affront d'avoir des témoins de la réprimande que je me proposais de lui faire. Je l'ai sévèrement grondé; il a paru comprendre l'énormité de sa faute et s'en repentir. Alors je lui ai pardonné.—En votre considération, madame, je lui pardonne aussi, reprit Renaud; mais qu'il ne prenne pas désormais mon château pour un vallon solitaire, ni des feuilles de pampre pour d'épaisses murailles. Sachez, messire fat, qu'en amour les femmes sont toujours cruelles et les hommes toujours malheureux. N'est-ce pas, madame? — Oui, sire. — Du moins, c'est ainsi que les choses doivent se passer en chansons. Si jamais il vous prend envie d'exhaler vos

joies, que ce soit sous les noms de personnages empruntés. Je m'étonne que ceux qui vous ont stylé à faire des vers, ne vous aient pas instruit de ces maximes. Ce sont les premiers commandemens du catéchisme des troubadours. Allons, relève-toi, étourdi, et rends grâce à Dieu d'avoir rencontré un écho aussi discret que cette noble dame. D'autres, peut-être, ne t'auraient pas mené si loin, pour te gronder; mais on aurait répété ta chanson, à toute la compagnie qui habite ce château, et je ne sais trop si alors Agnès t'aurait pardonné. Retire-toi, et va dire au maître-queux qu'il ne nous fasse pas attendre.»

Lorsque le damoisel fut parti, « Madame, reprit Renaud, je vous ai de grandes obligations pour le soin que vous prenez de former mes varlets; mais je crains que vous n'ayez grondé celui-ci trop fort : il avait l'air attéré, quand je suis entré dans cette chambre; et, de votre côté, vous aviez dans les yeux quelque chose de farouche qui contrastait singulièrement avec la douceur habituelle de vos regards et avec l'abandon de votre belle main au coupable. Il faut plus d'indulgence pour la jeunesse. Sans doute les dames sont les meilleurs maîtres des damoiseaux, et les leçons qu'elles donnent sont les mieux écoutées; mais il ne faut pas que ces terribles maîtres abusent de leur autorité sur leurs disciples, et une excessive sévérité... —Allons, messire Renaud, laissez là ce langage ridicule. Penseriez-vous me faire croire?... Non, je ne vous fais pas cette injure; ce serait par trop extravagant.... Un enfant de dix-neuf ans!... Mais brisons là.—Je le veux bien, madame; mais permettez-moi seulement de vous faire une question innocente. De deux choses que ce sansonnet de troubadour criait mystérieusement aux échos qu'il garderait toute la vie, savoir : son secret et sa fidélité, vous lui avez surpris la première; que pensiez-vous faire

de l'autre? — Sire de Pons, reprit la dame aux Soëfs-Regards, avec un peu de ressentiment, il y a un proverbe qui me dispense de vous répondre. Ainsi parlons d'autre chose. Vos fêtes sont vraiment superbes; il y a autant d'ordre que de magnificence. Au tournoi et aux joutes, il s'est délivré des coups d'épée et de lance dont la mémoire se gardera long-temps. Pour votre compte, vous avez fait merveille; et, sans votre courtoisie qui vous a fait plaider pour le sire d'Albret, le prix des tenans vous était dévolu. Mais que dites-vous de l'incident de don Jaïme qui tombe, du haut des Pyrénées, au milieu de votre lice, pour faire le plus heureux épisode à nos fêtes, et procurer tant de gloire au brave écuyer de votre sœur? D'une autre part, les troubadours et les jongleurs se sont surpassés. Savez-vous qu'en nul autre lieu ils ne valent ce qu'ils se montrent chez vous. Ils le disent eux-mêmes: vous les exaltez. Sire Evrald surtout a été charmant. Il est vrai qu'il a une voix délicieuse, et puis il est fort bel homme, ce qui ne gâte rien. — Je crois comme vous, madame, que cela ne gâte rien; et, si mon étourdi d'écuyer eût été laid.... — Toutefois, sire Evrald est encore bien loin de votre neveu. C'est là la perfection; jamais on n'a rien vu de beau comme lui. Il est vrai qu'il a de qui tenir de tous côtés.—Madame, vous me rendez confus!—En outre, et par la même raison, il a beaucoup d'esprit.—Madame!..—Seulement je le crois un peu romanesque; il a de l'exagération dans les idées.—Ne voudriez-vous pas le gronder?... Mais j'entends corner l'eau, et je vous offre ma main pour descendre.—C'est fort à propos, et avec votre permission, cher sire, je suis tentée de vous dire que votre maître-queux raisonne mieux que vous, dans ce moment. »

Ils descendirent au grand salon, où toute la société se

trouvait déjà réunie, et on passa de suite dans le pavillon du festin.

A table, sire Jehan de la Trigalle fut placé entre la dame de Castelmoron et la sénéchale.

Au mets du rôti, on entendit de grandes fanfares; le pavillon s'ouvrit, et l'on vit entrer sire Evrald conduisant par le mors un magnifique coursier, blanc comme la neige et richement harnaché, sur lequel était montée la belle Eschive de Brisembourg, qui portait dans ses mains un riche plat d'argent dans lequel était le paon, revêtu de son superbe plumage. Des hérauts d'armes et des écuyers précédaient et entouraient le cheval. Le cortége fit le tour de toutes les tables au milieu des fanfares des ménestrels qui ne cessaient de jouer, sans que le beau palefroi en fût aucunement troublé, tant il était bien dressé. La noble demoiselle étant arrivée ainsi derrière la place de sire Jehan, s'y arrêta, et un héraut cria : « Honneur au chevalier du Puits-Profond ! honneur à messire Jehan de la Trigalle ! Il est digne de goûter et de distribuer *la viande des preux*. » Jehan s'étant levé reçut le *noble oiseau* des mains de la belle Eschive, le posa sur la table; et, se retournant aussitôt vers la gentille demoiselle, il lui prit son joli pied qui disparut dans les grosses mains du chevalier, et le baisa : à quoi tout le monde applaudit. Eschive sortit dans le même ordre qu'elle était venue, et rentra un moment après, à pied, accompagnée de sa mère et de sire Evrald. Ils se placèrent tous les trois, à la table du sire de Pons.

L'honneur de porter le paon (78) avait été offert à la sénéchale de Bordeaux; mais elle le fit transférer à l'aimable Eschive, voulant non-seulement, en cela, honorer la vertu et la beauté justement célèbres de la noble demoiselle, mais aussi faire une chose agréable à sire Evrald

qui avait gagné à un très-haut point l'estime de toutes les dames, pendant ces dernières fêtes.

Cependant tout le monde étant replacé, et les hérauts ayant fait fait faire silence, Jehan de la Trigalle se leva, et étendant les mains sur le noble oiseau, il prononça à haute voix le serment suivant : *Je voue à Dieu, à la vierge Marie, aux dames et au paon, de remplir l'engagement que j'ai pris en recevant la colée de la noble dame qui m'a octroyé la chevalerie, et d'employer tout ce qui me reste de force à combattre pour Dieu, pour la gloire de la chevalerie et l'honneur des dames.* Tous les chevaliers firent le même vœu; après quoi sire Jehan présenta la belle aigrette du paon à la dame de Castelmorou; puis, ayant enlevé la brillante dépouille du noble oiseau, il le découpa si habilement, que tous les chevaliers et les dames, en commençant par Alfaïs, en eurent une part.

Pendant ce travail, les plus belles plumes de la queue du paon avaient été posées devant la sénéchale, qui, en ayant tressé un beau *chapel* (une couronne), ordonna à sire Evrald de s'approcher et de s'incliner, ce qu'il fit en s'agenouillant. Elle lui posa sur la tête le noble chapel, comme au troubadour vainqueur. Le chevalier, en se relevant, baisa la main qui lui avait fait un si glorieux présent, et retourna à sa place au milieu des applaudissemens de toute l'assemblée et des fanfares des ménestrels.

Tout le repas s'acheva en grande joie. Entre les pâtisseries et les épices, quelques dames chantèrent de beaux vers, et de vieux chevaliers contèrent des aventures.

Comme on se levait de table, Sire Jehan reçut un message du chevalier aragonais, qui s'excusait de ne pouvoir aller le trouver, et le priait de venir recevoir ses remercîmens. Jehan s'y rendit de suite, et le sire de Pons voulut l'accompagner. Don Jaïme s'était mis sur

son séant, ne pouvant point sortir de son lit. Il pria le chevalier du Puits-Profond d'approcher, et dès que celui-ci fut à sa portée, il l'entoura du seul bras qu'il eût de libre, car l'autre était estropié pour long-temps; il le serra tendrement contre sa poitrine, l'inonda de larmes de joie, et lui dit : « Sire chevalier, vous voyez en moi un homme qui vous doit plus que la vie : car, grâce à votre généreuse obligeance et à votre force incomparable, j'ai été délivré de l'emprise que m'avait imposée la cruelle dona Inès de Campo-Hermoso. — Loyal esclave de l'amour, répondit Jehan de la Trigalle, je ne vous ai pas obligation d'un service moindre qué celui que je vous ai rendu : car je n'étais qu'un pauvre écuyer à qui la dame que je sers avait commandé de fournir combat à tous les chevaliers chargés de chaînes, qui chercheraient délivrance; elle ne voulait regarder ma tâche comme acquittée, que lorsque j'aurais délivré un chevalier vainqueur de trois adversaires, dans une même journée. La dame du Val-Gracieux a eu tant d'admiration pour votre force et votre adresse, elle m'a su tant de gré d'avoir pu supporter vos huit pouls de lance, qu'elle a voulu que je fusse chevalier, m'a donné elle-même la colée de sa belle main, et m'a fait don d'un fief de haubert. Mais, noble don Jaïme, quoique le contentement de cette belle dame soit ma plus précieuse récompense, j'en ai reçu une très-flatteuse de l'illustre assemblée réunie chez monseigneur le sire de Pons. Cette généreuse noblesse a été si contente de voir délivrer de sa cruelle emprise un chevalier de votre mérite, qu'elle a voulu que je reçusse les honneurs du paon. »

Ici, don Jaïme serra de nouveau son libérateur, en s'écriant : « Ah ! sire chevalier, que n'ai-je pu être trouvé digne et avoir la force d'accompagner la belle dame qui

a posé le noble oiseau devant vous, à table! Mais envoyez chercher les glorieuses chaînes dont vous étiez chargé; je les porterai aux pieds de ma dame, comme un monument irréfragable de votre gloire et de mon heureuse défaite, que j'avouerai sans honte. En retour, recevez ces chaînes trop légères, que vous avez si bien méritées. Je voudrais qu'en restant d'or, elles acquissent le poids des vôtres. »

Sire Jehan envoya un gros varlet chercher ses chaînes. Quand elles furent apportées, don Jaïme ne put dissimuler son étonnement en les maniant et les soulevant. Du moins, dit-il, la cruelle Inès croira qu'on a pu succomber sous les pouls de lance d'un jouteur qui portait un pareil ornement sur ses armures. » Alors ses élans de gratitude recommencèrent.

Le sire de Pons voulant faire diversion à ces épanchemens qui paraissaient fatiguer le malade, lui dit : « Don Jaïme, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander pourquoi la belle Inès vous a imposé une emprise si difficile et si extraordinaire que celle dont vous venez d'être délivré? — Noble sire, répondit le chevalier aragonais, que pourrais-je refuser à un seigneur chez qui je vois la fin de mes maux? Sachez donc, quoiqu'il m'en coûte de vous faire l'aveu de la cause de mes longues souffrances, qu'ayant été assez heureux pour obtenir l'approbation de dona Inès, pour des faits d'armes de quelque éclat, de nouveaux succès à la guerre et dans les tournois, depuis que j'eus fait accepter mes services à cette admirable beauté, m'enflèrent tellement le cœur, que mon orgueil devint fatigant, même à celle sur qui devait réfléchir ma gloire. Elle me disait souvent : « Don Jaïme, je vous désirerais moins de triomphes dans les armes, pour que vous fussiez plus modeste; car la modestie est le complé-

ment des vertus du chevalier. » Mais moi, au lieu de sentir tout ce que la leçon d'Inès avait de convenable à ma profession, je lui répondais, avec un surcroît de vanité : « Je crains, belle dame, que vous ne soyez pas satisfaite de long-temps ; car plus je cours de nouveaux hasards, plus je triomphe facilement de mes adversaires. Prenez donc votre parti de me supporter toujours vainqueur et un peu glorieux. — Don Jaïme, me dit-elle, c'est ce que je ne puis faire, et votre vanité détruit à mes yeux le mérite de votre courage et de votre adresse. Un chevalier si rempli de sa propre gloire ne peut avoir de véritable amour ; allez porter vos services à une dame qui s'accommode de vous entendre vous vanter sans cesse. » Là-dessus, elle me tourna le dos, et me laissa seul, pétrifié d'étonnement. Cependant ma vanité vint bientôt à mon secours, et je ne doutai pas qu'Inès ne sentît bien vite la perte qu'elle s'exposait à faire. Mais elle me tint rigueur ; il ne me fut plus permis de la voir. J'essayai de me distraire, en portant mes vœux ailleurs. Mais Inès était trop au dessus de tout ce que je connaissais, pour que rien pût me consoler de sa perte. Je me trouvai donc le plus malheureux des hommes. Je voulais me jeter aux pieds de la cruelle, et lui crier merci ; mais elle me fuyait. Ce ne fut qu'après un an de martyre, que je parvins à la trouver seule et à lui dire que je mourrais infailliblement, si elle me continuait ses rigueurs ; que ses dédains m'avaient assez humilié ; qu'il ne pouvait certainement pas rester d'orgueil à un mortel si cruellement traité ; que cependant elle était maîtresse de m'imposer telle épreuve qu'elle voudrait, et que je m'y soumettrais. Inès resta quelques momens sans me répondre. Enfin elle me dit : « Don Jaïme, je ne m'en rapporterai jamais ni à mes leçons, ni à vos efforts pour abaisser votre orgueil.

Vous ne pouvez être corrigé que par la fortune des armes, et je n'aurai quelque espoir de vous voir les qualités qui vous manquent, que quand vous aurez été vaincu. Le hasard, jusqu'à présent, ne vous a pas présenté d'adversaire qui ait triomphé de vous. Mais si vous mettez quelque prix à mon attachement, remplissez la condition que je vais vous imposer. Vous vous êtes long-temps vanté que jamais homme n'avait pu soutenir cinq pouls de lance de vous, à pied. Eh bien! je veux que vous trouviez un champion qui en supporte huit, ou qui vous renverse auparavant. Et n'espérez pas me tromper. D'abord vous me ferez serment de combattre de tous vos efforts, et de plus je vous ferai accompagner par deux fidèles écuyers qui me rendront compte de votre bonne foi. Ordinairement les dames commandent aux chevaliers dont elles agréent les services, de revenir victorieux; moi, je ne veux vous revoir que vaincu. »

« Ce discours ne m'étonna pas moins que celui par lequel Inès m'avait interdit sa présence. Mais, sans me donner le temps de répliquer, elle continua : « Allez réfléchir à mes ordres, et ne reparaissez devant moi qu'avec votre soumission. » Cela dit, elle me quitta, sans permettre que je la suivisse.

Dès le lendemain, je lui envoyai dire que je me soumettais à ses ordres cruels, et que, quand elle daignerait le permettre, j'irais faire à ses pieds le serment qu'elle exigeait. Je me couvris de chaînes, comme le plus malheureux des esclaves, et Inès me reçut à serment. Messeigneurs, vous savez le reste. »

Le sire de Pons et Jehan de la Trigalle remercièrent don Jaïme du récit qu'il avait bien voulu leur faire, et ils le quittèrent afin qu'il se reposât; ce dont il avait grand besoin. En effet, pour avoir trop parlé, il vomit

encore beaucoup de sang. Néanmoins, rien ne pouvait être comparé à son bonheur; car, sa première indignation contre l'écuyer du Puits-Profond était toute tournée en admiration sincère; il ne pouvait voir, dans un champion contre lequel il avait brisé cinq lances en huit courses, et par qui il avait été renversé si rudement, que le jouteur le plus terrible de son temps, et le gentilhomme le plus digne d'estime. Il se sentait donc bien loyalement et bien noblement délivré.

En quittant don Jaïme, le sire de Pons dit à son libérateur: « Mon cher Jehan, je suis enchanté de cette aventure qui a mis dans tout son lustre votre vaillance et votre force, et a déterminé pour vous un honneur dont vous étiez bien digne. Mais dites-moi, je vous prie, comment vous est venue l'idée de paraître avec l'étrange costume que vous avez porté dans la lice et à la joute? Ou avez-vous pu trouver toutes les chaînes dont vous vous êtes chargé? — Monseigneur, répondit sire Jehan, à la première apparition de l'Espagnol, j'ai cru, sauf votre respect, que l'*hidalgue* (79) était un peu fou; et, bien qu'il vienne de nous parler avec assez de raison, je ne suis pas encore bien sûr qu'il n'ait pas au moins un quartier de lune dans la tête. Quoi qu'il en soit, d'après ma première idée, j'imaginai que, pour le mettre en humeur de jouer tout son jeu, il fallait lui faire une petite parade dans le genre de sa toilette. Vous voyez que j'ai passablement réussi. Cinq lances brisées en huit courses à pied! ce n'est pas trop mal. Justement donc, comme j'allais au château pour prendre les armes les plus solides que je pourrais trouver, je passai devant votre forgeron, et je vis chez lui les chaînes de votre puits qu'on a dernièrement renouvelées. Par saint Eutrope! me dis-je, voilà de quoi m'arranger à la manière de l'hidalgue. Je m'en fis couper six

brasses qui pesaient soixante livres, et je me les ajustai ensuite galamment sur le corps, comme vous avez vu. Et ne croyez pas, monseigneur, que cela m'ait nui. Mon armure pesait à peu près autant; il fallait que l'hidalgue fît sauter tout cela d'un coup de lance, avec votre serviteur qui était dessous. Ce n'était pas facile. — Ce qui n'était point aisé, reprit le sire de Pons, c'était d'être leste, sous une telle charge. Mais tout a tourné pour le mieux, et je m'en réjouis avec vous. A présent, j'exige que vous alliez vous reposer. »

Renaud força donc sire Jehan à se retirer, pour faire la méridienne, afin de réparer la veille des armes de la nuit précédente. Pour lui, il alla rejoindre les dames auxquelles il raconta l'histoire du chevalier aragonais qui fut écoutée avec beaucoup de plaisir, et donna sujet à plus d'une réflexion sur le prochain.

On devisa ainsi, jusque vers trois heures que le sire de Pons fut averti que tout était prêt aux *behourds* (80). Alors il offrit son bras à la sénéchale, et guida toute la compagnie à ce nouveau spectacle.

Il y avait deux behourds; celui des seigneurs et celui des *vilains* (81). Ce fut par le premier que le spectacle commença. Ce behourd représentait un château carré avec une tour à chaque angle, et, sur une des faces, une porte défendue par des tourelles et des machicoulis. Les sommets des tours et des murs étaient crénelés. Tout cela était construit en bois; mais on l'avait ensuite peint de manière à lui donner l'apparence de la pierre de taille. Le château n'avait guère plus de quinze pieds de haut; mais il était entouré de fossés profonds de six pieds, et remplis, jusqu'aux deux tiers, par de menus fagots de sarment recouverts d'une couche épaisse de paille.

Ce behourd s'appelait le château de Palmyre. Il était dé-

fendu par la reine Zénobie. On la voyait, faisant le tour des murs, et exhortant les guerriers *sarrasins* à une résistance opiniâtre. Elle était vêtue en Pallas. Les chevaliers qui l'entouraient avaient des cottes d'armes de couleur rouge.

Les assaillans, au contraire, avaient des cottes d'armes blanches. Ils étaient commandés par Baudouin, comte d'Edesse *(82). Les armes des uns et des autres étaient des flèches terminées par un bouchon de liége, que les guerriers de Zénobie trempaient dans de l'ocre, et ceux de Baudouin dans de la craie, pour marquer sur les vêtemens de leurs adversaires. Les tenans avaient, en outre, des lances et des piques pour repousser les assaillans qui se présenteraient à l'escalade; ceux-ci avaient des épées; mais le tout était armes mornes et courtoises.

Le signal de l'attaque ayant été donné, les assiégeans investirent le château et commencèrent à tirer force flèches contre les assiégés qui paraissaient sur les murailles, et, pendant qu'ils les occupaient ainsi, une troupe d'entre eux alla chercher des échelles, avec lesquelles ils descendirent dans le fossé, et puis, les ayant dressées contre le mur, ils tentèrent l'escalade; mais les assiégés, avec de grandes piques, les renversaient dans le fossé. Après de longs et vains efforts, les assiégeans furent forcés de renoncer à l'escalade; ils tentèrent alors de faire jouer un bélier qu'ils parvinrent à descendre dans le fossé; mais ceux du dedans tendirent un lacet avec lequel ils soulevèrent la tête du bélier et l'empêchèrent de jouer. Les assiégeans paraissaient désespérer de

---

* Baudouin de Flandre et Zénobie ! Voilà un anachronisme plus fort que celui d'Enée et de Didon. *Voyez* la note 82.

réussir à prendre le château, lorsqu'une grosse troupe, qui n'avait point encore paru, s'avança conduisant des chariots chargés d'une grande quantité de fascines et de sacs pleins de terre avec des madriers. Arrivés près des fossés, les assiégeans y jettent, avec précipitation, les fascines et des sacs de terre, de manière à le combler, dans une partie, et y pratiquer un chemin qu'ils recouvrent de madriers; et, dès que cet ouvrage est fait, on voit avancer une *bretèche* (83) plus haute que les murs du château; on la fait rouler sur les madriers jusqu'au ras du mur, et l'élite des assaillans y monte avec précipitation. Pendant tous ces travaux, leurs archers et leurs arbalètriers n'avaient cessé de tirer des flèches pour écarter les défenseurs des murailles. De plus des mangoneaux lançaient contre la place, non pas des carreaux ni des pierres, mais des pelottes de chiffon mouillées et trempées dans de la craie.

Dès que les guerriers destinés à l'attaque des créneaux furent arrivés au sommet de la bretèche, ils firent tomber un pont-levis sur les murs, et ce fut alors que se frappèrent les plus beaux coups. Cependant, tandis que l'on combattait là avec un égal acharnement de part et d'autre, un chevalier étranger, la visière baissée, se présente au prince d'Edesse, et lui demande de combattre parmi ses guerriers. Baudouin accepte ses offres avec reconnaissance. Aussitôt l'étranger réunit quelques assaillans, et, pendant que tous les assiégés se portent vers la bretèche, il va sans bruit dresser des échelles du côté opposé où, n'ayant point trouvé de résistance, il paraît bientôt à la tête de sa troupe, sur la muraille, élevant un drapeau blanc, en criant : ville gagnée! A ce cri, les gens du château sont frappés de terreur et ne peuvent plus rendre de combat; les vainqueurs les précipitent dans l'intérieur

de la place et s'y jettent après eux l'épée à la main. On entend d'abord les cris des vaincus qui expirent sous les coups de leurs ennemis; mais bientôt, à ces bruits lugubres, succèdent les voix triomphantes des vainqueurs. Puis le pont-levis de la porte du château s'abaisse, et l'on voit les guerriers qui l'avaient défendu chargés de chaînes, sortir de la place, précédés de leur reine aussi enchaînée. Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules, et un voile couvrait son visage. Elle était suivie de quelques femmes qui remplissaient l'air de leurs gémissemens et de leurs sanglots, tandis qu'elle gardait fièrement le silence. Elle fut ainsi conduite devant le chef farouche des assiégeans qui n'avait pas daigné entrer en personne dans la place. Il commanda avec hauteur à la reine d'ôter son voile, voulant jouir de l'abattement de son ennemie; et, comme elle s'y refusait, par l'ordre de Baudouin, un des guerriers qui la conduisait lui arracha violemment son voile. Mais à peine l'orgueilleux vainqueur a-t-il contemplé la beauté de sa captive qu'il paraît pétrifié d'étonnement et d'admiration. Il la fait délivrer de ses chaînes ainsi que les femmes de sa suite. La reine lui demande la même grâce pour tous ceux de ses sujets qu'il emmenait captifs, répondant de leur soumission. Ce qui est accordé.

Or, la reine Zénobie était la dame aux Soëfs-Regards, et le comte d'Edesse était le sire de Pons.

C'est ainsi que se termina le siége du behourd des seigneurs auquel tous les spectateurs prirent grand plaisir, à cause de l'adresse et du courage qu'avaient déployés les deux partis. On riait de voir sur leurs cottes d'armes les marques des flèches et des pelottes qu'ils avaient reçues.

Cependant, on était curieux de connaître le guerrier étranger qui, par son escalade, avait déterminé la reddition de la place. Le sire de Pons l'ayant prié, au nom des

dames, de lever la visière de son heaume, il ne se fut pas plutôt rendu à cette invitation, que sire Amanieu, reconnaissant Bertrand de Broue, se précipita dans ses bras. Il le présenta aussitôt à sa mère, à qui il avait souvent parlé de son frère d'armes. Alfaïs l'accueillit comme quelqu'un qu'on connaît déjà. Pour comble de joie, Bertrand annonça qu'il était chargé, de la part de Thibaud, roi de Navarre, et de la reine Marguerite, de chercher partout le brave chevalier Raoul, et de lui remettre les titres qui constataient son origine. Toute la société prit part au bonheur des deux amis, et renouvela ses félicitations à Renaud et à sa sœur. Le seigneur de Marennes (84) raconta que le traitement de ses blessures reçues chez les Maures l'avait retenu jusqu'à ce moment à la cour de Navarre. La pâleur de son visage annonçait en effet qu'il n'avait pas recouvré toute sa force et sa santé habituelles. Comme il était connu de la plupart des seigneurs et des dames qui se trouvaient à cette assemblée, il fut comblé de preuves d'intérêt.

Cet incident agréable ne fit que disposer la compagnie à se rendre plus gaîment au behourd des *vilains* (85). Il consistait dans une seule tour ronde, fort grosse, et haute seulement d'une douzaine de pieds. Elle était entourée d'un talus en pente douce qui arrivait aux deux tiers de sa hauteur. Tout cela était en planches bien jointes, et il paraissait facile d'arriver, par le talus, à la tour, et de franchir sa muraille. Il y avait dans le behourd cinquante jeunes gens du bourg de Pons, chargés de la défense de la place et au dehors deux cents villageois qui devaient l'attaquer. Les premiers étaient armés de grandes perches terminées par un tampon de guenilles. Les assaillans avaient des masses d'armes, mais creuses et couvertes d'un cuir mou et rembourré d'étoupes.

Cependant le sire de Pons avait fait secrètement graisser le talus du behourd avec du savon, sans que les assaillans en sussent rien; de sorte que, quand le signal d'attaque fut donné, ils partirent à la fois des postes où ils étaient disposés tout au tour du behourd, à cent pas de distance, et coururent avec une grande confiance, croyant n'avoir d'autre obstacle, dans le terrein, que sa pente qui n'était pas bien rude. Mais, dès qu'ils furent arrivés sur le talus savonné, ils tombèrent tous sans exception; seulement les uns plus haut, les autres plus bas, selon la force de la course qu'ils avaient prise; ce qui fit beaucoup rire tous les spectateurs, d'autant que l'on voyait bien qu'ils ne pouvaient pas s'être fait grand mal, parce que la montée du terrein empêchait qu'ils ne tombassent de haut. Aussi ils ne rirent pas moins que tous ceux qui les regardaient; et cet échec ne les rebuta pas. Les plus lestes se remirent à courir, et quelques-uns arrivèrent ainsi au bord de la tour, mais là le moindre choc des assiégés les renversait et les faisait rouler jusqu'en bas. Après d'inutiles efforts, ils imaginèrent de couvrir le talus d'une partie des leurs, et de monter à l'assaut sur leurs corps. Les plus lourds se couchèrent donc sur les planches savonnées, depuis le bas jusqu'au haut du talus, et les autres, marchant sur eux, arrivèrent à la tour; mais ils ne purent jamais être assez solides sur leurs pieds pour se maintenir et pénétrer dans le behourd.

Il y avait parmi les assiégeans un maréchal ferrant qui était d'une très-grande force et habile en expédiens. Cet homme imagina de prendre une verge de moulin, à l'un des bouts de laquelle il attacha solidement une vieille selle de bataille, dont les arçons étaient fort élevés devant et derrière. Cela fait, il lia cette verge sur une charrette, de manière à ce qu'elle dépassât de beaucoup le

derrière de la charrette ; fortifiant la longueur de la verge par des madriers, et chargeant le devant de la charrette assez pour faire à peu près équilibre au poids de l'arrière. Tout cela ainsi disposé, il se plaça à cheval sur la selle, et ses compagnons roulèrent la charrette à reculons vers le behourd. Il avait si bien pris ses dimensions, qu'il se trouva justement porté sur le mur du behourd au-delà du rebord qui couvrait la plate-forme. Il est vrai qu'il fut accueilli par mille bourrades violentes ; mais il en écarta une partie et soutint le reste sur un large plastron dont il s'était muni. Aussitôt qu'on le vit placé là, les plus ingambes des assiégeans se portèrent sur la verge du moulin à sa suite et dès qu'ils arrivaient à lui, en dépit des assiégés il les établissait sur le mur où ils se saisissaient d'un de leurs ennemis et ne lâchaient plus prise. Pendant cette chaude attaque, les assiégeans ne cessaient de jeter des pelottes de son trempées dans de la lie de vin, aux assiégés pour les troubler dans leur défense ; et en effet, il en pleuvait une telle quantité sur ces malheureux qu'ils en étaient aveuglés, de sorte qu'ils ne pouvaient plus porter que des coups incertains à ceux qui assaillaient leur mur ; si bien qu'il en arriva tant, les uns après les autres, qu'ils se trouvèrent à la fin plus forts que ceux du dedans. Alors les assiégeans crièrent : Ville gagnée! et prenant les assiégés, il les jetèrent tous en dehors, pardessus les murs ; mais sans que ceux-ci se fissent mal, parce qu'ils rencontraient de suite le talus sur lequel ils glissaient ou roulaient.

Cependant, le chef des assiégeans ayant ordonné la destruction du fort, on vit tout-à-coup toutes les planches qui composaient le talus et la tour, se soulever et être emporté par les vainqueurs ; et à la place du fort, ainsi rasé, parurent des tables qui furent bientôt couvertes

de viandes et de vin, et autour desquelles vinrent s'asseoir les chefs de famille du bourg et des villages, tandis que les jeunes gens qui avaient combattu au behourd et qui se disposaient à danser, allèrent quitter leurs habillemens tachés et en revêtirent de tout neufs, que Renaud leur fit distribuer. Mais avant que le bal commençât, une douzaine de jeunes villageoises (86), s'avancèrent vers le sire de Pons, et la plus jolie de la troupe, lui dit: « Monseigneur, nous voudrions bien demander une grâce à monseigneur, si monseigneur le permet? — Eh bien! parle, dit Renaud. — Monseigneur, c'est que tous ces ménestrels et jongleurs ne savent pas nous faire danser comme maître Mathurin. Si monseigneur voulait lui faire grâce, nous remercierions bien monseigneur. — Veux-tu aller en prison pour lui? reprit Renaud. — Non, monseigneur, cela m'empêcherait de danser à la belle fête que donne monseigneur; et j'en aurais du regret trop long-temps. — Et il serait dommage que tu n'y dansasses pas. Allons, je te donne la grâce de Mathurin; mais à condition que tu l'embrasseras. — Oh! monseigneur, il est bien laid! — Tant mieux, ton amoureux n'en sera pas jaloux. — Monseigneur, je n'en ai pas. — Ah! friponne, tu commences à mentir. Va-t-en vite chercher Mathurin, et embrasse-le devant tout le monde. »

La jeune fille partit suivie de ses compagnes, et à cette troupe se joignit un bon nombre de jeunes garçons qui se proposaient de porter Mathurin en triomphe. Un écuyer du sire de Pons les accompagnait, pour donner l'ordre au concierge de faire sortir le prisonnier. Cette démarche des villageois fit connaître à tout le monde leur confiance dans la *débonnaireté* de leur seigneur, qui permettait qu'un jongleur à ses gages servît ainsi aux plaisirs de ses sujets de toutes les classes.

Quelques momens après, on vit revenir la troupe joyeuse jetant de grands éclats de rire. Les jeunes garçons avaient placé Mathurin à cheval sur une barrique vide, et ils le portaient à quatre. Cependant en approchant du sire de Pons, ils le firent descendre et il alla se mettre à genoux devant Renaud, qui lui dit : « — Insolent, remercie bien cette jolie fille qui a demandé grâce pour toi. Je la lui avais accordée, à condition qu'elle t'embrasserait; mais en te voyant, je l'en dispense, ce serait trop exiger. » Mathurin, que rien ne pouvait rendre modeste, répondit : « Mais, monseigneur, elle ne s'en dispense peut-être pas, elle? — Eh! bien, propose-lui tes caresses. » Mathurin s'avança intrépidement vers la jeune fille, mais elle s'enfuit si lestement qu'il n'avait garde de l'attraper. D'ailleurs les jeunes gens qui voulaient commencer le bal, l'arrêtèrent et ayant dressé quatre poteaux qu'ils enfoncèrent dans la terre, ils y suspendirent la barrique à l'aide de deux sangles, puis ils y replacèrent Mathurin à cheval, attachant devant lui à un poteau, une gourde énorme pleine de vin et à l'autre une saucisse et du pain, afin qu'il pût boire et manger. Le reste des ménétriers fut placé sur un échafaudage au-dessous de lui.

Le sire de Pons daigna ouvrir le bal avec la gentille villageoise qui lui avait demandé la grâce de Mathurin; et Alfaïs, qui n'avait point dansé depuis l'âge de seize ans, fit un tour de bal avec le maréchal ferrant, qui s'était tant distingué à la prise du behourd. Après quoi la noble compagnie revint au château pour souper; laissant les gens de la commune si joyeux, que dans ce moment ils n'enviaient pas le sort de leurs seigneurs. Lorsque le sire de Pons quitta sa jolie danseuse, elle lui dit : « Monseigneur, est-ce que Mathurin ne pourra pas

jouer tous les bals qu'il sait? — Ah! maligne petite créature, lui dit Renaud, tu es rusée... Eh! bien, qu'il joue tout ce qu'il saura. » Cette permission causa une grande joie et tout de suite on joua le bal du sire de Pons.

Renaud ne voulut point retirer les jongleurs et les ménestrels du bal des villageois, pour les avoir pendant son souper. Les entremets se passèrent en histoires que contèrent quelques étrangers et en chansons que chantèrent les dames. Ce ne fut qu'au dernier entremets que, la nuit étant tout-à-fait close, les jongleurs revinrent, excepté Mathurin qui avait si souvent rempli et vidé sa gourde, qu'il était tombé de sa barrique, et se serait tué, si avant d'arriver à terre, il n'eût rencontré, fort à propos, les épaules d'un robuste villageois.

Après le soupé des seigneurs, on dansa fort tard dans le château, parce que ce devait être le dernier jour des fêtes. Mais lorsqu'on se disposait à se retirer, vers onze heures *, le sire de Pons se plaçant près de la porte, s'adressa ainsi à la compagnie : « Seigneurs chevaliers, et vous belles dames, qui m'avez fait l'honneur de vous rendre à l'invitation que vous avez reçue de ma part, vous par qui ces fêtes ont été si brillantes, que j'en con-

---

* Je suis vraiment honteux, pour le treizième siècle, de ne pouvoir dissimuler qu'on s'y retirait du bal dès onze heures (quand on dansait tard), tandis que, de nos jours, on s'y rend à peine à cette heure-là; tant nous avons reculé les bornes de la civilisation! Mais alors on allait à la *messe de l'aube*, même les dames. Aujourd'hui qu'on va à la messe d'une heure après midi, même un peu après, il est bien facile de danser le matin, qu'on appelle le soir, comme on appelle le soir le matin : le langage lui-même étant forcé de se perfectionner, jusqu'à appeler jour ce qui est nuit, et nuit ce qui est jour.

serverai une éternelle reconnaissance, pour la gloire qui m'en restera, je sais que la plupart d'entre vous se disposaient à partir demain ; mais je viens d'apprendre qu'un loup d'une grandeur énorme a fait de terribles ravages dans les troupeaux de mes communes. Puis-je espérer que vous voudrez bien m'accorder encore un jour, pour m'aider à lui faire la chasse? Vous avez vu mes jolies vasselettes : les braves chevaliers et damoiseaux qui viennent de donner tant de preuves d'adresse et de courage aux tournois et aux joutes, ne voudront-ils pas s'armer contre un ennemi si redoutable pour ces jeunes bergères? Seulement, chevaliers, je vous demande indulgence pour mon maître-queux, je crains qu'il ne puisse demain vous traiter selon votre mérite et comme il le désirerait; nous tâcherons du moins qu'il ne manque rien aux dames; pour nous autres hommes, nous supposerons que nous sommes à la guerre. »

La proposition de Renaud fut reçue avec enthousiasme par toute la société. Il remercia beaucoup ses hôtes, et donna ordre de suite à ses gens d'aller dans tout le bourg faire savoir aux jeunes garçons qu'il les retenait pour crier la *huée* (87), le lendemain.

Renaud était très-entendu à la chasse, et il avait de fort bons veneurs : il leur ordonna de diriger les crieurs de huée de manière que le loup fût amené à traverser une certaine plaine où les dames jouiraient du plaisir de la chasse. Ensuite l'animal devait être forcé à entrer dans un bois d'où il ne pourrait sortir que pour se jeter dans des panneaux. Mais il arriva une circonstance qui rendit *ce déduit* (88) encore plus vif et plus agréable à la société qu'on ne s'y était attendu. Parmi les seigneurs du voisinage et de la familiarité la plus intime du sire de Pons, il y en avait un fort passionné pour la chasse

et qui connaissait toutes les pratiques et ruses de ce métier. Il était à l'affût de toutes les inventions nouvelles qui pouvaient la rendre plus amusante. Ce seigneur donc pensa qu'il ne fallait pas que le loup fût pris obscurément dans des panneaux, et tué à coups d'épieux. Mais il voulait le faire combattre en plaine et au grand jour par des chiens. Pour cela, il se rendit aux *plessis* (89) où étaient tendus les panneaux, il les ôta et à leur place il en mit un qui consistait dans un froc d'ermite (90) auquel étaient adaptés deux ressorts destinés à se refermer chacun en cercle et à entourer l'animal, l'un autour du corps et l'autre autour du cou, lorsqu'il s'élancerait à travers la seule issue qui lui serait offerte dans ce parc.

Sire Hubert (c'était son nom), n'avait instruit de son travail que quelques veneurs du sire de Pons qu'il y avait employés, en leur faisant promettre le secret. Comme ils savaient en quels termes ce seigneur en était avec leur maître, ils avaient fait tout ce qu'il avait voulu. Les choses lui succédèrent à souhait. Le loup, après avoir été mis hors de la forêt par les hueurs, mais sans trop de fracas, fut conduit au bord d'une grande plaine, où il vit à droite et à gauche, des chasseurs à pied et à cheval; il n'y avait de libre que le terrein qui était devant lui. Dans ce moment, on lui mit des chiens aux trousses, pour déterminer plus vivement sa direction. Voyant, au loin, un bois où il n'apercevait aucun chasseur, il ne manqua pas de courir par là; mais sans trop s'étonner, faisant comme dit le proverbe, *retraite de loup* *, et se retournant vigoureusement contre les chiens qui le serraient de trop

---

* Le proverbe des chasseurs de ce temps était : *Attaque de lévrier, retraite de loup, défense de sanglier.*

près. Ce fut là que les dames eurent le plaisir de le voir passer, pour la première fois. Le bois vers lequel il était poussé, formait un triangle, dont deux côtés étaient garnis de *plessis*, à la rencontre desquels se trouvaient les panneaux, et le troisième était libre. Ce fut par ce dernier que le loup aborda le bois, et il ne manqua pas de s'y jeter, ayant force chiens, ainsi que nombre de veneurs à sa suite. Tout le monde était dans une grande joie du succès de la chasse, le loup, pensait-on, ne pouvant manquer de se jeter dans les panneaux. Mais quel fut l'étonnement des chasseurs qui avaient tourné le bois, de voir l'animal en sortir vêtu d'un froc à capuchon, avec lequel il détalait si vivement dans la plaine, que les chiens ne pouvaient l'atteindre. Car le froc n'avait qu'un dos, de manière que l'animal avait toute la liberté de ses jambes, et il en usait d'autant plus volontiers qu'il espérait sans doute se débarrasser, à force de courir, de cet habit importun.

Cependant sire Hulbert avait fait dresser dans la plaine une petite cabane de feuillée, où il tenait cachés quelques chiens à lui qu'il ne voulait lâcher qu'à propos. Le premier qu'il fit détacher fut un lévrier de Bretagne (91), de la plus haute taille, qui surpassait à la course toute espèce d'animal. Dès qu'on lui eut montré la chasse, il partit comme un trait; et, dépassant bientôt tous les autres chiens qui faisaient des efforts inutiles et de grands aboiemens à la suite du loup, il atteignit ce dernier, et à l'abord il lui donna un tel choc, qu'il le culbuta et le fit rouler par terre; puis revenant sur lui, car il avait été emporté au-delà par la vitesse de sa course, il voulut l'attaquer de la dent; mais il fut reçu si vertement par l'animal qui s'était redressé, qu'il fut bientôt obligé de lâcher prise. Toutefois cette attaque avait donné le temps

aux autres chiens d'arriver, et le loup se vit harcelé de tous côtés; mais sa robe lui épargnait bon nombre de coups de dents, tandis qu'il n'en donnait pas un qui ne mît un chien hors d'envie de retourner à la charge; si bien qu'il les avait tous dégoûtés et faisait sa retraite assez fièrement, lorsque les chasseurs et les hueurs survenant le forcèrent à prendre une course plus rapide. Il se trouva même tellement ahuri par la huée et par quelques flèches et *virelons* (traits d'arbalète) qui vinrent épousseter sa robe, qu'il alla se jeter étourdiment dans un chemin creux qui le conduisit tout au travers d'un bourg. Là, tous les chiens des maisons se mirent à ses trousses avec des aboiemens terribles; ce qui ayant fait sortir les habitans sur leurs portes, ils furent dans un merveilleux étonnement à cet étrange spectacle. A peine les femmes l'eurent-elles aperçu qu'elles allèrent se cacher dans le fond de leur maison, en jetant des cris affreux; plusieurs l'ayant reconnu bien sûrement pour être frère Hilarion, ermite * du voisinage, qui avait le *renom* de courir le *loup garou*. Quelques efforts qu'on fit depuis pour leur raconter la vérité, on ne put jamais leur arracher cette croyance, qui s'est transmise jusqu'à ce jour.

Quoi qu'il en soit, le loup ayant rencontré, au bout du village, des paysans qui l'accueillirent à coups de pierres et de bâtons, il fut obligé de se jeter dans un sentier resserré entre deux haies, qui le ramena dans la plaine d'où

* Tous les ermites n'étaient pas des hommes aussi repentans que sire Gérald ou frère Antoine, dont il est parlé au premier volume de ce roman. Souvent c'étaient des gens qui ne voulaient que se soustraire aux poursuites de la justice, sans renoncer tout-à-fait à leur premier métier.

il sortait. Les cris des paysans et les aboiemens des chiens firent connaître aux chasseurs le retour de l'animal, et les dames eurent le plaisir de le voir encore une fois. Une nouvelle laisse fut lâchée contre lui ; mais elle ne paraissait servir qu'à le faire courir un peu plus vite, sans donner l'espoir qu'elle pût l'atteindre, lorsque sire Hubert fit partir un second lévrier de Bretagne et deux *allans gentils* (92) qui ne lui cédaient guère à la course ; et, en effet, à peine le lévrier eut-il heurté le loup, qu'au moment où celui-ci se retournait, les deux allans le saisirent, l'un au cou, et l'autre sur le dos; et quoique ce dernier n'eût mordu que dans le froc, il ne fut pas moins cause que le premier de la mort du loup. Car, comme ces chiens ne lâchent jamais prise, tous les efforts de leur ennemi ne purent le faire avancer d'un pas, et il fut bientôt joint par deux *allans vautres* (93) du sire de Pons, les plus énormes qu'il y eût dans tout le pays. Alors on peut dire qu'il se livra, dans cette plaine, un des mémorables combats de loup dont l'histoire des véneries fasse mention. Les chasseurs, voyant le courage et l'ardeur de ces quatre chiens, car les autres ne faisaient guère qu'aboyer autour sans oser mordre, voulurent leur laisser la gloire de mettre le loup à mort : ce dont ils vinrent à bout, mais non sans qu'il leur en coûtât cher : car cet animal, qui était le plus terrible qu'on eût jamais vu, se défendit pendant plus d'une demi-heure; enfin, il fut étranglé par un des vautres. Alors les chiens ayant été écartés, le pauvre loup, avec ce qui lui restait de son froc, fut mis au bout d'une longue et forte perche qu'on envoya chercher au village le plus voisin ; et, porté ainsi en triomphe par deux robustes valets de chasse jusqu'au bord d'un petit bois, à l'ouverture duquel était une jolie pelouse. Là, le sire de Pons invita les dames et les chasseurs à se

reposer; et, ayant fait arriver les chevaux qui portaient les cantines, il fit servir sur le gazon un excellent repas *bacconique* * pour les hommes, avec quelques friandises et douilleteries pour les dames. Du reste, il avait fait apporter le plus vieux et le meilleur vin de sa cave. Le repas fut certainement le plus gai qu'on eût encore fait. Les plaisans ne s'épargnèrent pas sur les aventures de messire loup qui, chargé de beaucoup de péchés, sans doute, avait voulu se faire ermite, et mourir dans le froc, comme tant de hauts barons, après trop joyeuse vie. Mais on rit encore bien mieux lorsqu'il vint du bourg où le frère loup avait passé, quelqu'un qui raconta les croyances et les terreurs des bonnes femmes. Cependant le sire de Pons, voulant *enchiarner* ses meutes à poursuivre le loup, une autre fois, fit coupler ses chiens, puis les valets de chasse emportèrent le loup dans le bois, lui fendirent le ventre, le vidèrent et le remplirent ensuite d'une pâtée de chair cuite de brebis et de chèvre (94); alors l'ayant rapporté devant les chasseurs, ils le firent *fouler* par les chiens qui s'y jetèrent avec une grande ardeur. On le leur arracha à moitié dévoré.

Après cette joyeuse halte, la compagnie reprit le chemin du château de Pons. Le loup fut mis sur la croupe d'un cheval de cantine jusqu'aux approches du château, où il fut replacé au bout de sa perche, pour l'entrée triomphante de sire Hubert, à qui revenaient sans contredit les honneurs de cette journée. Aussi le loup fut-il porté de-

---

* On appelait repas bacconique un repas tout composé en jambon et autres charcuteries. Le mot *bacon* signifiait toute viande de cochon, et même l'animal. Il s'est conservé en anglais, pour signifier lard.

vant lui par ses valets de chasse, accompagnés de ses chiens, jusque dans la salle du château. Là, ce gentilhomme reçut les complimens de celles des dames qui n'avaient pas accompagné la chasse, et de quelques vieux chevaliers qui étaient restés avec elles; après quoi, les valets de ce seigneur allèrent montrer le loup dans tout le bourg, où ils reçurent des présens; mais Renaud lui avait fait auparavant ôter ce qui lui restait de robe, pour mettre fin aux quolibets sur les ermites et autres, à quoi ce costume donnait lieu; s'étant déjà aperçu que, même parmi sa noble compagnie, on ne s'en était pas toujours tenu à d'innocentes réflexions. Aussi, il se promit de prévenir désormais de semblables plaisanteries: car, bien que ce seigneur fût loin d'être exempt de reproche dans sa conduite, pourtant n'aimait-il pas que l'on tournât en raillerie rien de ce qui touchait de près ou de loin à la religion. Au reste, quelques-uns ont pensé qu'il fut incité à cela par sa mère et sa sœur, qui ne surent que peu de gré à sire Hubert du moyen qu'il avait pris d'amuser la compagnie, quoique cela lui eût réussi complétement.

Au souper, le sire de Pons eut le plaisir de pouvoir reproduire la somptuosité et l'abondance qui avaient manqué à son dîner: car ses vassaux, vavasseurs, vasselets et gens de poesté, tous également charmés de sa courtoisie et débonnaireté, s'empressèrent à l'envi de faire porter chez lui ce qu'ils avaient de meilleur en volaille, gibier, poisson et généralement tout ce qui pouvait être promptement mis en œuvre pour la table: aussi ce repas ne le céda à aucun de ceux des jours précédens, en profusion et en délicatesse. Renaud eut à son banquet un convive qui n'y avait point encore paru; ce fut don Jaïme de Penna-Alta, qui se trouva assez fort pour s'y montrer quelques momens. Sa présence fut fort agréable à toute

la société qui avait une grande curiosité de voir un chevalier aussi distingué par sa force et son adresse, et qui s'était présenté d'une manière peu commune. On lui trouva une figure et des façons très-nobles. L'issue de son dernier combat lui avait rendu le langage modeste, ce qui était la seule perfection qui lui eût manqué jusqu'alors, pour qu'il fût un chevalier accompli. Tout le monde convint que dona Inès de Campo Hermoso avait désormais un serviteur digne de toutes les belles qualités dont elle était elle-même pourvue. Sire Ives, le sire d'Albret, sire Amanieu et quelques autres chevaliers qui avaient fait la guerre en Espagne, l'entretinrent sur ce sujet et jugèrent que son esprit répondait aux avantages extérieurs de sa personne.

Après le souper qui fut très-long, commença la danse qui se prolongea presque jusqu'au milieu de la nuit, la jeunesse mettant un surcroît d'ardeur à profiter de cette journée, qui n'était pas attendue, et qui ne devait pas se renouveler de long-temps. Enfin on se disposa à se retirer, tout le monde comblant le sire de Pons et sa famille, de complimens sur la magnificence, la gaîté, et le bon ordre de ses fêtes, et chacun renouvelant à la dame de Castelmoron, ses félicitations sur le fils qui lui avait été rendu, avec mille vœux pour la continuité du bonheur de tous. Mais avant de permettre à ses hôtes de se retirer, Renaud les pria d'assister à une cérémonie qui eut lieu dans la salle même du bal.

De tous les seigneurs qui avaient concouru aux nobles exercices par lesquels s'étaient célébrées les fêtes du sire de Pons, ceux qui en avaient retiré le plus de gloire étaient, sans contredit, sire Evrald et Jehan de la Trigalle. Cette conformité de fortune, loin d'élever entre eux aucune rivalité, ne fit que les remplir l'un pour l'autre

l'une vive estime qu'ils se témoignaient en toute rencontre. Ce généreux sentiment arriva au point qu'ils éprouvèrent le désir de le manifester par l'adoption fraternelle. Sire Evrald en fit la première démarche. Sa proposition fut acceptée avec un modeste embarras par sire Jehan, mais avec une grande satisfaction. Ce fut un spectacle fort intéressant, pour la noble compagnie qui se trouvait réunie dans ce moment, comme nous venons de le dire, dans la salle du château de Pons, de voir deux chevaliers, si différens sous tant de rapports, s'unir par un lien si intime. En effet, la nature, la fortune, l'âge et l'éducation semblaient avoir pris plaisir à multiplier les contrastes entre eux. Sire Evrald avait environ vingt-cinq ans, sa taille, haute et svelte, était dans cette proportion qui permet de compter plus sur l'adresse que sur la force de celui qui en est pourvu. Les traits de son visage étaient nobles et réguliers, son teint, un peu pâle, paraissait d'autant plus blanc que sa chevelure et ses yeux étaient noirs. Il était facile de trouver des chevaliers vêtus plus magnifiquement que lui, mais on n'en voyait pas qui eussent plus de goût et de propreté dans leur mise. Sa voix était douce lorsqu'il parlait et lorsqu'il chantait. Son langage répondait à ce qu'on attendait de lui; simple, facile, naturel et animé de cette politesse que dicte la bienveillance et non la flatterie. Heureux troubadour, il avait vu plus d'une fois son front couronné de *plumes de paon*; non-seulement au château du sire de Pons, mais chez le comte de la Marche, et, à Bordeaux, à la cour du roi d'Angleterre. En outre, il était fort instruit dans toutes les histoires et les traditions qui concernaient la chevalerie et la *gaie science*. Sans être opulent, il était assez riche pour être généreux, et les brillans cadeaux que lui valaient ses triomphes dans les jeux de la lice et

dans les combats poétiques le mettaient à même de donner une plus grande carrière à sa libéralité. Voilà donc ce que la nature, la fortune et l'éducation avaient fait de sire Evrald. Voici ce qu'était sire Jehan de la Trigalle. Son âge approchait plus de soixante ans que de cinquante. Sa taille était haute aussi, mais ce qu'on y remarquait le plus c'étaient des épaules d'Atlas avec des bras et des jambes d'Hercule. Ses cheveux, tirant plus sur la couleur du cuivre que sur celle de l'or, se rapprochaient tellement de ses sourcils, de même couleur, qu'il restait, entre deux, fort peu de place, pour figurer un front. Son visage, presque constamment exposé au hâle, était couleur de brique. Ses yeux étaient petits et gris; son nez épaté et ses lèvres épaisses; ses dents seules, qui étaient aussi nombreuses et aussi saines qu'à vingt ans, faisaient contraste avec la laideur de ses traits. Sa voix était rude et sa parole brusque. Il était né si pauvre, que jamais il n'avait pu consacrer de temps à l'étude, dans sa jeunesse; parce qu'il donnait aux soins du petit héritage qui faisait vivre sa famille, tous les instans que la guerre ne lui enlevait pas. Le château de Cônac, dont relevait son petit manoir, n'étant pas habité, et la laideur du damoisel Jehan l'ayant fait repousser des seigneurs auxquels il s'était présenté pour être varlet, il n'avait pu prendre les manières courtoises et polies que donne la société des chevaliers et des dames.

Ce fut assez tard que Gaultier de Mirembeau, dont il était vavasseur, entendant faire son éloge par le vieux Pierre d'Ozillac, l'appela auprès de lui; et il fut si content de son intelligence, de son courage et de sa fidélité, qu'en mourant il le destina, avec le vieil écuyer qui avait été protecteur de Jehan, à la garde de sa veuve Alaïs. On a vu comment le fidèle la Trigalle s'était acquitté de cette honorable commission. Ses rapports continuels

avec sa nouvelle maîtresse et les dames et demoiselles qui lui faisaient compagnie à Cônac, auraient pu polir son langage et ses manières, s'il eût été plus jeune : mais il avait alors plus de trente ans, et il s'occupait principalement des affaires extérieures du château, laissant le soin du dedans à son vieux confrère. Jehan conserva donc toute la rudesse de ses premières habitudes. Mais, sous une écorce grossière et disgracieuse, il avait le cœur le plus noble qui ait jamais battu dans la poitrine d'un gentilhomme. La finesse et la rectitude de son esprit égalaient la droiture de son cœur ; et, quoiqu'il ne connût pas une lettre, comme il aimait à écouter les anciens et prudes hommes, et qu'il avait bonne mémoire, il connaissait, mieux que beaucoup de clercs, les coutumes des fiefs ; de même, peu de vieux gentilshommes pouvaient lui en remontrer sur les lois de la chevalerie. Aussi était-il fort considéré, et on le consultait souvent sur les contestations qui s'élevaient dans le voisinage. Presque toujours les deux parties s'en retournaient satisfaites de son jugement. Cependant, quelques cœurs iniques étaient en secret ses ennemis, mais aucun n'osait l'attaquer en face, à cause de son courage et de sa force, ni lui dresser des embûches dans le pays, parce que celui qui en aurait été soupçonné serait devenu l'objet de l'exécration publique.

Jehan avait fait la guerre avec distinction ; et, plus d'une fois, la pensée était venue aux chefs de l'armée où il se trouvait de le faire chevalier ; mais sa pauvreté et la connaissance qu'il avait de son éducation rustre l'avaient empêché d'accepter cet honneur. Au demeurant, il s'était partout fait aimer de ceux avec lesquels il avait vécu, parce qu'il ne faisait point parade de sa force, et qu'il n'affectait pas de mépriser les avantages qui lui manquaient. Au contraire, il était le premier à louer les

jeunes damoiseaux qui savaient lire et écrire, en se plaignant de ce que cela ne lui avait pas été appris.

Tel était l'homme que la providence avait placé près de la veuve de Charles d'Albret, pour veiller à sa conservation, dans les dangers auxquels elle fut si long-temps exposée. Cette noble dame eut bientôt apprécié le mérite de son serviteur ; et elle lui avait fait partager l'aisance dont la générosité de sire Gaultier l'avait fait jouir elle-même. Mais, jusqu'à la reconnaissance de son fils, elle avait essayé en vain d'assurer un sort à son loyal écuyer. Elle en saisit alors l'occasion, comme nous avons vu, avec un grand empressement, bien sûre d'être approuvée par le jeune héros.

Alfaïs sut beaucoup de gré à sire Evrald de la preuve d'estime qu'il venait de donner à Jehan de la Trigalle, et tout le monde applaudit à la démarche du chevalier troubadour. Il ne mit pas moins de grâce dans le choix de son cadeau à sire Jehan que dans tout le reste de sa conduite. Il lui fit présent d'un haubert de l'acier le plus poli sur lequel il avait fait attacher une chaîne d'argent arrangée comme celle que Jehan de la Trigalle portait lorsqu'il avait délivré le fameux chevalier espagnol. Elle n'était pas à la vérité du même poids, mais elle pesait cinq livres, ce qui suffisait pour en faire un riche cadeau. Sire Jehan donna en retour, à Evrald, un magnifique heaume et une dague sarrasine richement montée, provenant l'un et l'autre du butin d'Espagne, dont sire Amanieu lui avait fait part.

Les deux frères d'armes s'embrassèrent et reçurent les complimens de toute la noble compagnie *.

---

* On voit qu'ici la fraternité d'armes se contracte sans les mêmes

C'est ainsi que se terminèrent les fêtes que donna Renaud de Pons, à l'occasion du retour et de la reconnaissance de sire Raoul, devenu sire Amanieu.

Le lendemain, la plupart des seigneurs partirent aussitôt après la messe de l'aube, ne prenant que des tostées et de l'hyppocras, avant de monter à cheval. Quelques-uns des plus voisins furent si instamment pressés de ne se retirer qu'après le dîner, qu'ils cédèrent à cette courtoisie. Il ne resta, pour prolonger leur séjour au château de Pons, que le sénéchal de Bordeaux, le sire d'Albret, don Jaïme, qui était hors d'état de se mettre en route, et enfin sire Bertrand de Broue.

Quelque reconnaissance qu'eût Alfaïs de tous les soins et de toutes les dépenses qu'avait prodigués son frère, pour célébrer son bonheur; quelque sensible qu'elle fût à l'intérêt universel que lui avaient témoigné les conviés de toutes les classes, réunis aux fêtes dont cet événement avait été l'occasion, elle vit avec une grande joie la fin de ce tourbillon qui l'arrachait à la véritable jouissance de son cœur. De plus, elle avait cru remarquer que son fils, malgré la joie non douteuse qu'il exprimait d'avoir retrouvé sa famille, retombait cependant, parfois, dans des accès de mélancolie, dont il avait l'air de chercher à se défendre, et qu'il paraissait se reprocher. Elle crut d'abord que c'était à des souffrances physiques que devait être attribuée la tristesse d'Amanieu; mais comme cette tendre et sensible mère se connaissait en peines du

---

cérémonies qu'on a vu pratiquer, au commencement de ce roman, par sire Raoul et sire Bertrand; mais c'est que les coutumes de l'Orient à cet égard n'étaient pas généralement adoptées en France. La déclaration mutuelle et l'échange des armes suffisaient.

cœur, et qu'elle se souvenait du chagrin profond dont paraissait accablé son fils, dans l'entrevue qu'elle avait eue avec lui à Bordeaux, sans le connaître, elle soupçonna que la même cause de souffrance pouvait l'affecter encore. Mais voyant qu'il prenait des soins pour cacher sa douleur, et sachant l'amitié que lui portait le sire d'Albret, elle préféra de s'adresser à son cousin, pour lui communiquer ses inquiétudes, et le prier de les dissiper, si cela dépendait de lui. Elle le prit donc à part, un jour, et lui confia les pensées qui troublaient son bonheur. « Ma cousine, répondit le sire d'Albret, votre fils a une de ces peines qui ne sont pas rares à son âge, et dont les âmes les plus fortes ne sont pas toujours exemptes. On peut même dire que les cœurs les plus héroïques y sont les plus sujets. Dans ce moment, mon cousin est en proie à de mortelles angoisses qui sont venues l'assaillir au milieu des délices que lui procurait la reconnaissance de la noble et vertueuse mère que le ciel lui a fait retrouver. Mais je veux me hâter de vous faire connaître quel est l'objet de la passion de votre fils, afin qu'à la part de peines que vous allez éprouver ne se joigne point la crainte que la personne qui les cause ne soit pas digne de ses vœux et de votre approbation. Sachez donc que les sentimens les plus nobles et les preuves réciproques de la plus héroïque fidélité enchaînent le cœur de votre fils et celui de la belle Ermeline, fille de madame de Tonnay. — Quoi! s'écria Alfaïs, cette vertueuse fille dont le roi d'Angleterre paraissait si occupé, et qui a disparu, par une si terrible catastrophe, au château du Diable! — C'est elle-même; mais cette catastrophe, loin d'être destinée à la perdre, était ménagée pour la sauver. Je vous raconterai, une autre fois, les détails de cette aventure. Qu'il me suffise, pour le moment, de vous faire savoir que la

belle Ermeline et sa mère, échappées de cette manière à la captivité où elles étaient retenues à Bordeaux, par suite des intrigues de Leycester, se sauvèrent en Poitou, et se mirent sous la protection du roi de France, qui leur a donné un asile dans ses états. Je savais que leur intention était de ne point faire connaître le lieu de leur retraite, jusqu'à l'entière pacification entre les rois de France et d'Angleterre. Mais j'ignore quel motif leur fait prolonger cette mesure de prudence et les empêche de retourner dans leur château. Ce qu'il y a de certain, c'est que madame de Tonnay m'a fait dire, il y a quelque temps, qu'elle se portait bien; mais sans me faire savoir où elle était. Plus récemment, le seigneur de Rochefort-sur-Charente, ce digne et respectable ami de madame Hélissente, a mandé à votre fils qu'il partait pour un assez long voyage, sans lui expliquer où il allait et sans lui parler aucunement de madame de Tonnay. Ce mystère inquiète beaucoup mon cousin. Outre la santé des deux nobles dames à laquelle il attache un grand prix, il a un autre sujet de cruels soucis. Vous avez pu entendre parler du fameux tournoi où Guillaume l'Archevêque, qui prétendait à la main d'Ermeline de Tonnay, succomba sous les efforts de sire Raoul, aujourd'hui sire Amanieu; vous avez su que Guillaume étant mort des suites de ce combat, Jacques l'Archevêque, son frère, avait voulu succéder à ses prétentions, et avait employé les moyens légitimes et d'autres coupables, d'abord, pour arriver à ses fins, puis pour se venger de ses échecs. Pendant qu'il se conduisait d'une manière si déloyale, le jeune Hugues de Parthenay, son frère, usait des procédés les plus généreux et les plus délicats, pour adoucir les malheurs qui poursuivaient les deux vertueuses dames; enfin il déterminait son oncle à venir à Bordeaux travailler à

leur délivrance, ce qui, grâce à Dieu, a réussi. Aujourd'hui ce généreux damoisel est devenu chevalier, et, par la mort de son frère, il se trouve Hugues l'Archevêque, par conséquent le chef d'une des plus illustres et des plus puissantes maisons du Poitou. Or, votre fils n'en est pas à soupçonner que ce jeune seigneur avait distingué, comme lui, l'admirable beauté de la fille de madame Hélissente; il sait que le jeune sire de Parthenay peut mettre aux pieds de la belle Ermeline une grande fortune, une gloire naissante, et des services dont il est impossible qu'elle n'ait pas une vive reconnaissance. Voilà, ma cousine, les deux causes de l'inquiétude qui assiége votre fils, et l'empêche de goûter, sans mélange, l'inappréciable bonheur de vous avoir retrouvée. — Sire d'Albret, répondit Alfaïs, j'ai vu Ermeline, et je conçois qu'on doit l'aimer avec passion : jamais la vertu ne fut embellie de tant de charmes. Je pardonne à mon fils d'être triste au milieu de la joie qu'il occasione, et s'il était en mon pouvoir de l'aider à obtenir l'objet de ses vœux, j'y emploierais tous mes soins; car aucune belle-fille ne me serait plus agréable que la charmante Ermeline. Mais la première chose serait de savoir où elle est, ainsi que sa mère. — Peut-être, reprit le sire d'Albret, serais-je bientôt assez heureux pour vous aider en cela. Le roi d'Angleterre m'a chargé d'un article particulier de négociation envers le roi de France. Je tiens à cœur de le terminer à son gré, avant qu'il ne soit instruit, en Angleterre, de la part que j'ai prise dans l'événement épouvantable du château du Diable, qui lui a ravi l'objet de son idolâtrie. Je profiterai de mon séjour à la cour de Louis, pour m'informer de ce qu'est devenue madame de Tonnay, ainsi que sa céleste fille. Peut-être que ce prince lui-même, qui aime à citer les actes de vertu, me par-

era le premier de ces nobles dames. Blanche, sa mère, pour laquelle il n'a rien de caché, pourra aussi me donner jour à m'instruire auprès d'elle de ce que je désire savoir; enfin je ne négligerai rien pour découvrir ce qu'il nous importe de connaître. » Alfaïs combla de remercîmens le sire d'Albret, qui alla trouver Amanieu, et lui dit : « *Beau cousin*, je vais partir pour la cour de France, où le roi d'Angleterre m'envoie. Votre mère m'a chargé de tâcher de découvrir la retraite de madame de Tonnay et de sa fille; voulez-vous me confier vos intérêts auprès de ces aimables dames, je vous promets de les servir avec zèle. — Ah! cher et *généreux sire*, répondit Amanieu, je ne vous montrerai pas moins de confiance que n'a fait la vertueuse fille de madame Hélissente. Je mets aveuglément ma destinée en vos mains. »

Le sire d'Albret partit donc pour la cour de France; mais en arrivant à Paris, il apprit que le roi était à Pontoise, retenu par une grave maladie. Il s'y rendit pour offrir ses hommages et ses complimens de condoléance aux reines, en attendant qu'il pût voir le monarque. Il fut présenté à Blanche, le lendemain du jour où Louis, après une crise terrible, se trouva miraculeusement soulagé, demanda la croix (96), et déclara qu'il était guéri. Blanche avait vu le sire d'Albret, à Saintes, pendant les négociations, et elle avait pris une haute idée des mérites de ce seigneur. Elle l'accueillit avec distinction; elle l'entretint des cruelles alarmes qu'elle avait eues long-temps, ainsi que de l'heureuse révolution survenue, la veille, dans l'état du roi et qui lui avait rendu la vie à elle-même comme à son fils. En le congédiant, la reine eut la bonté de lui dire que, s'il prolongeait son séjour près de la cour, et que la santé du roi continuât à donner de bonnes espérances, elle l'entretiendrait avec plaisir plus longue-

ment. Le sire d'Albret la remercia respectueusement et lui dit que son dessein était d'attendre qu'il pût mettre son hommage aux pieds du roi; et il se retira enchanté du gracieux accueil de la reine. Comme il traversait les cours de l'abbaye, il se trouva face à face avec le vieux Gui de Saint-Hippolyte. Ils s'arrêtèrent l'un devant l'autre, frappés d'une égale surprise. Le sire d'Albret parla le premier. « Je ne me trompe pas, noble écuyer, dit-il; vous êtes bien le brave Gui de Saint-Hippolyte, ce loyal serviteur de madame de Tonnay? — Oui, monseigneur d'Albret, et prêt à vous servir, si j'en suis capable. — Nul autre que vous ne pourrait me rendre plus de service dans ce moment, et vous allez me dire où est votre aimable et vertueuse maîtresse. — Monseigneur, elle est dans ce royal moutier. Je vais lui demander si elle peut vous recevoir dans ce moment: car sa fille, madame Ermeline, est encore bien malade. — Comment! la charmante Ermeline!—Ah! monseigneur! nous avons bien cru la perdre, et je pense que nous en serions tous morts de chagrin; mais grâce à Dieu elle est un peu mieux à présent. Nous avons aussi notre jeune maître monseigneur Jeoffroi et sire Eudes de Rochefort. Mais je vous quite pour aller leur annoncer à tous votre arrivée qui les charmera. » Le bon Gui se rendit donc de suite chez Hélissente à laquelle il fit part de la rencontre qu'il venait de faire. La dame de Tonnay en eut une joie extrême. Elle renvoya de suite Gui vers le sire d'Albret, le prier de venir la trouver. Elle le reçut comme un homme à qui elle avait dû sa liberté, dans la circonstance la plus critique. Bientôt Geoffroi, sire Eudes et le seigneur d'Apremont arrivèrent. Tous ressentirent une joie extrême à revoir le sire d'Albret. Après les échanges de politesse avec les personnes présentes, le sire d'Albret dit à Hélissente : « Je viens d'apprendre avec

une grande peine, madame, que la noble Ermeline votre fille avait été malade, au point de vous donner de grandes inquiétudes. — Ah! de mortelles! répondit la dame de Fonnay; mais, grâce à Dieu, elle est un peu mieux. Elle doit se lever demain, pendant quelques momens, pour la première fois: j'espère que dans peu de jours elle sera assez forte pour recevoir votre visite. En attendant je vais lui annoncer votre arrivée qui lui fera certainement grand plaisir. Vous savez l'estime et la confiance qu'elle vous a témoignées; la manière dont vous y avez répondu l'a pénétrée d'admiration pour vous. — Madame, j'ai été bien heureux qu'elle me fournît, pour consolation, la possibilité de lui être utile de même qu'à vous. »

Ermeline apprit avec une grande satisfaction, la venue du sire d'Albret. Elle pria Hélissente de lui dire qu'elle allait se hâter de se bien porter, pour le voir et le remercier du grand service qu'il lui avait rendu ainsi qu'à sa mère. En effet, trois jours après elle se trouva en état de passer quelques heures dans un fauteuil, et déclara que, le lendemain, elle recevrait la visite du sire d'Albret. Ce seigneur fut si touché en voyant les grands ravages que la maladie avait faits sur cette beauté céleste, que ce spectacle suspendit la joie qu'il s'était promise de cette entrevue. Ermeline s'en apercevant lui dit: «Sire d'Albret, vous m'avez sauvée du mal de la captivité; j'ai le pressentiment que vous aiderez à me guérir de la maladie qui m'a réduite à l'état où vous me voyez. — Mademoiselle, répondit Amanieu, si le ciel m'accordait une telle faveur, je ne cesserais de l'en remercier, toute la vie. »

Alors, ne voulant point faire parler long-temps la malade, mais désirant qu'on parlât d'elle, le sire d'Abret pria le bon seigneur d'Apremont de lui raconter l'histoire de la fameuse évasion des nobles dames, depuis leur dis-

parition dans les souterrains de son château, jusqu'à leur arrivée à l'abbaye royale de Maubuisson. Sire Eustache lui fit ce récit avec grand plaisir, en exaltant beaucoup le courage qu'avaient montré les deux dames et le petit Henry, dans cette aventure effrayante et périlleuse. Le sire d'Albret à son tour fut interrogé sur l'heureux hasard qui procurait à ses amis le plaisir si peu attendu de le voir dans cette retraite. Il leur dit que c'était une mission du roi son maître pour le roi de France; et ajouta que trouvant ce dernier prince malade, il attendrait à Pontoise que Louis pût lui donner audience. Quoiqu'il n'y eût personne là qui ne fût affligé de la maladie du roi et qui ne désirât sa prompte guérison, tous les assistans se réjouirent de conserver le sire d'Albret, quelques jours, auprès d'eux.

Après une visite d'une heure à peu près, Amanieu quitta l'aimable malade, auprès de qui il ne resta que sa mère; les chevaliers passèrent avec lui dans une autre chambre, où les sujets de conversation ne manquèrent pas entre des hommes qui avaient tous mené une vie fort agitée et pleine de grands événemens.

Cependant le sire d'Albret ne se hâta point de faire connaître la commission dont il était chargé de la part de son cousin, ni la métamorphose qui venait de s'opérer de sire Raoul en sire Amanieu. Il voulait auparavant être instruit lui-même, si cela se pouvait, des projets de la dame de Tonnay et des dispositions de sa fille. Il ne tarda pas, sans faire aucune question indiscrète, de savoir assez de choses pour deviner le reste; mais il voulut attendre, avant de s'ouvrir sur cette importante affaire, que la santé d'Ermeline se fût assez fortifiée, pour que l'aimable demoiselle pût soutenir l'émotion agréable, mais vive, qu'il pensait devoir lui occasioner. En attendant, il continua à

faire sa cour à la reine Blanche et à la reine Marguerite, dont il était toujours reçu avec autant de bonté que de grâce. Enfin, le sire d'Albret jugeant que la fille de la dame de Tonnay pouvait résister à la secousse qu'il allait lui causer, il pria un jour Hélissente et Geoffroi d'assister seuls à un entretien qu'il désirait avoir avec Ermeline. Lorsqu'ils furent tous les trois auprès de l'aimable convalescente, le sire d'Albret commença par lui faire compliment sur les progrès que paraissait faire sa santé, ce qui était vrai; puis, prenant un ton un peu grave, il lui dit : « Mademoiselle, la confiance dont vous m'avez honoré à Bordeaux m'a bien sensiblement flatté, et jamais je n'en perdrai le souvenir ni la reconnaissance. En même temps elle m'a donné une grande idée de l'élévation et de la fermeté de votre caractère : tout cela m'inspire la confiance de vous faire part directement d'une négociation dont je suis chargé, mais pour le succès de laquelle je réclame l'assistance de madame Hélissente et de sire Geoffroi. Il fut un temps où j'osai mettre ma fortune à vos pieds. J'oubliais que trop d'années me séparaient de votre printemps, et que la nature était loin de m'avoir départi des dons qui répondissent à ceux dont elle vous a comblée. Mais j'ai un neveu, ou, pour plus d'exactitude, le fils d'un de mes cousins-germains, qui a environ six ans de moins que moi, qui, sans le flatter, est beaucoup plus beau que votre serviteur, et dont la fortune n'est guère moindre que la mienne. Il n'est pas sans gloire; il a fait ses preuves à la guerre et dans les tournois. Il vous a vue, et c'est assez dire qu'il est au nombre de vos admirateurs. C'est pour lui, belle Ermeline, que je viens solliciter l'appui de votre noble mère et de sire Geoffroi auprès de vous. » Ces paroles du sire d'Albret contristèrent tous les visages de ses auditeurs. Après un assez gros moment de

silence, Ermeline, prenant la parole, dit: « Sire d'Albret, c'est bien à tort que vous avez pensé que la différence de votre âge au mien pouvait entrer pour quelque chose dans le refus d'une proposition dont je me suis trouvée très-honorée. Ma mère, qui est présente, sait bien que j'ai refusé, au contraire, un parti très-avantageux, à cause d'un trop grand rapprochement entre mon âge et celui du chevalier qui m'était proposé. Quant aux autres considérations personnelles dont vous parlez, si je n'étais pas malade et un peu fâchée contre vous, je vous dirais que vous voulez avoir des complimens; mais je me borne, seigneur, à vous remercier d'avoir pensé à moi, pour votre neveu. Je le crois sans peine doué de tous les avantages que vous lui attribuez, et de vous appartenir serait sans doute un titre très-puissant à mes yeux: car il n'y a point d'homme pour qui j'aie plus d'estime que pour vous. Néanmoins je vous prie et tous ceux qui s'intéressent à moi, de ne point s'occuper de me chercher ou de me proposer de mari. Je crois que Dieu m'a conduite dans ce benoît moutier, pour y finir mes jours sous l'habit de nonc, si on me trouve digne de m'en revêtir.—Voilà, reprit le sire d'Albret, une résolution extrême; et quoiqu'elle soit conforme à la haute piété que j'ai reconnue en vous, je crois, mademoiselle, que vous devriez consulter davantage les vœux de votre famille et de vos amis, que vous désoleriez, en leur faisant ainsi un éternel adieu. Quoi donc! n'y aurait-il pas au monde un homme digne de vos regards? Si pourtant le héros que je vous propose (car, bien qu'il soit mon neveu, je dois dire que c'est un héros); si, dis-je, ce jeune héros avait combattu sous les murs de Constantinople contre les Turcs; en Palestine, contre les Sarrasins; en Castille, contre les Maures; s'il avait été fait chevalier, par le roi de Navarre, dans la

Terre-Sainte; honoré d'une bannière sur les tours de Frontenay, par le roi de France; si, pour vous, il avait refusé en Espagne la main d'une princesse du sang de Castille; enfin, si c'était ce chevalier Raoul, long-temps incertain de son origine, aujourd'hui sire Amanieu, fils de Charles d'Albret et d'Alfaïs de Pons, reconnu par sa mère à des marques incontestables, par le vieil écuyer qui a eu soin de son enfance, par son oncle le sire de Pons, par moi, chef de la maison d'Albret... » Ici, Ermeline, qui avait écouté le discours de sire d'Albret avec une extrême surprise et un intérêt toujours croissant, se laissa tomber à genoux devant sa mère, cachant sa tête entre les genoux d'Hélissente, pendant que Geoffroi se jetait dans les bras du sire d'Albret, exaltant sa générosité et l'accablant de marques de tendresse et de reconnaissance. La dame de Tonnay seule restait pétrifiée d'étonnement; mais n'osait se livrer à la joie commune, ayant toujours présentes les paroles de la reine Blanche, ainsi que les instances du digne seigneur d'Apremont. Elle doutait si ce nouvel incident ne se bornerait pas à compliquer sa situation, loin de terminer ses embarras. Pendant ces impressions diverses, on ne s'apercevait pas qu'Ermeline s'était évanouie. Sa mère se baissa pour l'embrasser et l'engager à se relever; mais, en voulant l'aider à cela, elle s'aperçut que sa fille lui échappait et achevait de tomber à terre. Geoffroi la saisit avec précipitation et la remit dans son fauteuil. En reprenant l'usage de ses sens, elle embrassa tendrement sa mère et son frère, puis elle exprima le désir d'être recouchée. Le sire d'Albret et Geoffroi se retirèrent; ils allèrent rejoindre le bon sire Eudes et le seigneur d'Apremont, auxquels le sire d'Albret raconta l'histoire de la reconnaissance de Raoul, chez le sire de Pons. Ce récit produisit une im-

pression fort différente sur les deux vieux chevaliers. Le seigneur de Rochefort y vit l'accomplissement d'un de ses vœux les plus ardens. Il avait conçu pour Raoul une affection d'un père; il idolâtrait Ermeline. L'union d'un couple aussi parfait et dont les sentimens réciproques lui étaient connus depuis plus d'un an, était l'objet de ses souhaits. Il fut donc ravi d'apprendre un événement qui faisait disparaître le grand obstacle qui s'était opposé jusque-là à ce que la dame de Tonnay donnât les mains à cette alliance. Sire Eustache, au contraire, y vit le renversement de toutes les espérances de son neveu Hugues l'Archevêque. La joie que démontrait Geoffroi, la tendre affection et la reconnaissance qu'il témoignait au sire d'Albret, lui apprenait assez que le seigneur de Tonnay se prononcerait entièrement pour le vainqueur de Guillaume l'Archevêque, et il soupçonnait, en outre, que le beau chevalier de la Palestine avait fait une vive impression sur le cœur de la fille d'Hélissente. Il avait lieu de croire que c'était à cette préoccupation de sentimens que devait être attribué le refus des propositions du sire d'Albret. Si ce seigneur faisait aujourd'hui l'abandon de ses prétentions en faveur de son neveu, qui pourrait se mettre sur les rangs avec quelque apparence de succès? Le bon chevalier ne tarda pas à être assuré de cette dernière circonstance : car le jeune seigneur de Tonnay étant venu à louer le sire d'Albret sur la générosité de sa conduite, celui-ci lui répondit : « Sire Geoffroi, j'avais déjà fait, à la céleste Ermeline, le sacrifice de mes sentimens au profit de sire Raoul; me conviendrait-il de me montrer le rival de sire Amanieu? Ses titres sont antérieurs aux miens, et il a des avantages que vous dispenserez bien ma vanité d'exposer ici. — Monseigneur, je puis vous assurer, reprit le frère d'Ermeline, que votre neveu n'a d'autre

avantage sur vous que d'avoir, le premier, touché un cœur qui est incapable d'inconstance. » Geoffroi avait exprès amené ainsi la conversation, pour que sire Eustache ne pût pas douter de l'état des choses. Il s'était réjoui également de la manière un peu brusque dont le sire d'Albret avait fait connaître la nouvelle existence de Raoul, et la constance de ses sentimens. Il pensait que sa sœur résisterait plutôt à une secousse violente qui ouvrait pour elle une perspective heureuse, qu'au prolongement de l'incertitude où elle languissait, et qui aurait été une suite des appréhensions d'Hélissente pour les desseins de la reine, et de ses ménagemens pour sire Eustache. A présent, tout se faisait à découvert, et il ne s'agissait plus que de remercier la reine Blanche de ses bienveillantes dispositions, en la priant seulement d'y changer ce qui regardait l'époux qu'elle destinait à Ermeline. Le sire d'Albert et Geoffroi ne pensèrent pas que cette sage reine pût s'opposer aux vœux de deux familles auxquelles elle avait témoigné tant de bonté.

Cependant Hélissente étant revenue dans la chambre où était son fils avec les autres chevaliers, tous s'empressèrent de lui demander comment se trouvait sa fille. Elle répondit qu'elle l'avait laissée un peu faible, mais assez calme. La présence de sire Eustache l'empêcha de se plaindre avec douceur du sire d'Albret, comme elle l'aurait fait sans cela. Pendant toute la journée, sauf les heures des repas, cette petite société se groupa diversement selon les confidences que chacun avait à faire : ce qu'il y eut de décidé fut que d'une part on s'occuperait à consoler le bon sire Eustache, avec tous les égards qu'exigeaient sa personne, ses mérites et les grandes obligations qu'on lui avait ainsi qu'à son neveu; que d'autre part le sire d'Albret et Geoffroi exposeraient à la reine Blanche les ser-

vices qui les liaient réciproquement et prieraient cette grande princesse d'approuver une alliance qui comblait les vœux et acquittait les obligations des deux familles qui se recherchaient.

La soirée ne se passa pas sans que le sire d'Albret, prenant à part Geoffroi et le digne seigneur de Rochefort, ne leur dît : « Vous avez eu lieu d'être surpris, nobles chevaliers, de la manière un peu différente des usages reçus, dont je m'y suis pris pour mettre la déclaration de mon cousin aux pieds de l'aimable Ermeline. Les convenances ordinaires me prescrivaient de consulter auparavant son frère et sa mère. Mais d'abord, sire Geoffroi, j'étais certain de vos dispositions amicales pour mon cousin ; quant à madame Hélissente, je savais par expérience que rien n'égale sa fermeté et sa décision, dans les circonstances où sa religion et sa vertu sont intéressées : elle en a donné une belle preuve à Bordeaux. Mais je craignais que hors de ces cas extraordinaires, la douceur et la bonté de son caractère ne la rendissent timide à prendre une résolution qui devait nécessairement affliger quelqu'un. Cependant nous avons tous besoin de voir une solution à l'affaire qui doit unir nos familles. J'ai donc cru devoir passer par-dessus les règles ordinaires et faire un petit éclat qui ne permît plus de reculer. Je croyais assez connaître la force du caractère de la noble sœur de sire Geoffroi, pour être certain que l'impression vive que je lui ferais, ne lui serait pas funeste. Voilà, messeigneurs, la cause de ma conduite. Il me reste à vous prier de faire ma paix avec les deux nobles dames. »

Eudes et Geoffroi assurèrent Amanieu qu'il n'avait pas besoin de leur médiation, et lui renouvelèrent leurs remerciemens pour ses généreux procédés.

Le sire d'Albret, qui avait une noble impatience, non

pas seulement d'assurer le bonheur de son cousin, mais encore de se fermer à lui-même toute porte vers un retour à l'espérance, fit demander, dès le lendemain, une audience à Blanche, et l'ayant facilement obtenue, il lui dit, après avoir mis ses hommages aux pieds de la princesse : « Grande et magnanime reine, la généreuse protection et la bienveillance dont vous honorez madame de Tonnay, et sa charmante fille, les ont tellement mises dans votre dépendance par leur gratitude envers vous, autant que par la soumission qu'elles doivent à votre auguste fils, le roi de France, leur seigneur, que jamais elles ne songeront à disposer d'elles-mêmes qu'avec votre agrément. Le cas étant arrivé d'une résolution très-importante, madame Hélissente et sire Geoffroi, son fils, m'ont renvoyé à vos pieds pour solliciter de votre *débonnaireté*, une grâce pour laquelle j'ai dû d'abord m'adresser à eux. L'accueil plein de bonté que vous avez daigné me faire, ainsi que le magnanime roi de France, votre fils, qui, bien que convalescent encore, m'a fait la faveur de m'admettre en sa présence, me donne l'espoir que vous ne refuserez pas de descendre un instant, des hauts intérêts qui occupent vos pensées, pour écouter une demande qui n'intéresse que deux familles, mais dont le succès décidera de leur bonheur. — Sire d'Albret, répondit la reine, je sais que le roi d'Angleterre, votre maître, et le roi de France, mon fils, sont également satisfaits de vous. Madame de Tonnay ne pouvait pas choisir un négociateur qui me fût plus agréable, exposez-moi votre message. » Le sire d'Albret reprit : « Madame, en me rendant ici, auprès du roi de France, par ordre du roi d'Angleterre, j'ignorais que votre bienveillance y avait donné un asile à madame de Tonnay, mais j'ai été d'autant plus agréablement surpris, en la trouvant dans cette

royale abbaye, que j'étais chargé près d'elle et de sire Geoffroi, d'une commission importante. J'avais à leur demander la main de l'aimable Ermeline, pour un [illegible] veu de mon nom. Il m'a été répondu que le sort de la noble demoiselle dépendait désormais de votre gracieuse volonté, et que c'était de vous que je devais l'obtenir. Je viens donc, madame, mettre ma supplique à vos pieds. » Ici, la reine, qui jusqu'alors avait eu un visage riant, prit un air plus sérieux, et après un instant de silence, elle parla en ces termes : « Sire d'Albret, je tiens votre courage, vos vertus et vos talens en une très-haute estime; mais ce n'est pas à moi, ni au roi de France, à récompenser vos services, et je ne vous cache pas que je regarde la main de la belle et vertueuse Ermeline comme d'un si grand prix, que je croirais manquer à ce que je dois au roi, mon fils et mon seigneur, en ne destinant pas ce beau cadeau à un guerrier qui ait servi sous l'oriflamme. — Madame, reprit le sire d'Albret, le jeune chevalier, pour lequel je réclame cet inestimable présent, a servi sous l'oriflamme; il a même eu l'insigne honneur de tenir, quelques instans, cette noble bannière, sur les murs de Frontenay, où son courage l'a fait arriver le premier de l'armée française. Aussi, c'est sur ce poste glorieux que Louis, juste appréciateur du courage, a daigné le faire banneret, et depuis il l'a honoré d'assez d'estime pour lui confier des expéditions d'une grande importance dont mon neveu ne s'est que trop heureusement acquitté pour les intérêts du roi, mon maître. Avant cela, madame, le roi de Castille, le victorieux Ferdinand, le fils de votre illustre sœur, avait daigné reconnaître qu'il devait à mon neveu la puissante forteresse de Toralva, et l'entrée dans une riche province qu'il a conquise sur les Maures de Cordoue. Aussi a-t-il offert au jeune aven-

turier une récompense inappréciable dans la main d'une princesse du sang de Castille, avec un vaste territoire érigé en comté. Mais mon neveu, en s'anéantissant devant la munificence du grand et généreux monarque, a refusé ses riches dons, pour conserver sa foi à celle qui la première avait touché son cœur. Une si belle constance, madame, un si noble désintéressement ne méritent-ils pas d'être couronnés par une reine qui apprécie et récompense si bien toutes les vertus? » Blanche avait écouté ce discours avec une grande attention mêlée d'une égale surprise. Quand il fut fini : « Sire d'Albret, dit-elle, tous les faits que vous venez de me citer là me sont fort connus; mais ils se rapportent en entier à un jeune chevalier Raoul, qui est venu d'Espagne, joindre mon fils, au camp de Chinon. — Il est vrai, madame, mais le chevalier Raoul n'est autre que sire Amanieu, fils de Charles d'Albret et de la vertueuse Alfaïs, sœur de Renaud, sire de Pons. Si jamais vous daignez me l'ordonner, je vous ferai connaître les causes qui ont si long-temps commandé que son existence fût voilée, je vous raconterai surtout sa reconnaissance avec sa mère qui vient d'avoir lieu, au château de Pons, où je me trouvais. Cette scène a été des plus attendrissantes et la bonté de votre cœur en sera touchée. — Sire d'Albret, je vous invite à venir dès ce soir, chez moi après mon souper, vers sept heures. Le roi et la reine Marguerite s'y trouveront. Je suis certaine que le récit des aventures de votre neveu leur fera un grand plaisir à entendre; car nous avions tous pris un vif intérêt à sire Raoul, et le roi, mon fils, le lui a prouvé. En attendant, allez dire à la douairière de Tounay que je n'avais jamais songé à disposer tyranniquement de sa fille; je respecte trop ses droits de mère, et ceux de Geoffroi, chef de sa famille. J'ai pu quelquefois empêcher

des mariages nuisibles aux intérêts de mon fils; mais je n'en ai jamais commandé, sous prétexte d'intérêts politiques (97). Ici, je désirais seulement que la main de la belle Ermeline fût le prix de grands services rendus à mon fils; mais la moindre objection contre le parti que j'aurais proposé eût changé mes projets. Au reste, le jeune guerrier sur lequel j'avais des vues, dans cette circonstance, n'est point instruit du bonheur que je lui destinais, il ne connaît point la sœur de sire Geoffroi : je n'aurai pas à me reprocher de lui retirer un bien, après lui en avoir fait espérer la possession. Sire Amanieu présente, à l'égard du roi, mon fils, tous les titres que j'exigeais; il en a d'immenses à offrir à la belle Ermeline, puisqu'il lui sacrifie une existence, que plus d'un prince aurait ambitionnée. Tant de désintéressement et de fidélité méritaient récompense. Votre neveu aura celle à laquelle il aspire. Loin de m'y opposer, je contribuerais à la lui assurer, si cela était nécessaire. Allez porter ces paroles à tous ceux qu'elles peuvent intéresser. » Le sire d'Albret, pénétré de la bonté qui éclatait dans le langage et les regards de la reine, tomba à ses genoux en lui exprimant sa reconnaissance. Blanche lui tendit la main qu'il baisa respectueusement; puis s'étant relevé, il se retira.

Le sire d'Albret était attendu avec une grande impatience par Hélissente et son fils. La réponse qu'il leur porta les combla de joie. Geoffroi voulut se charger d'aller instruire sa sœur de cette heureuse nouvelle. En l'apprenant, la pieuse Ermeline se jeta à genoux, pour bénir le ciel qui lui accordait le héros à qui seul elle pouvait porter un cœur libre de l'aimer. Bientôt Hélissente vint l'embrasser et l'assura que la seule cause qui l'avait rendue contraire à son alliance avec sire Raoul, savoir, l'igno-

rance où l'on se trouvait sur l'origine de ce chevalier, étant levée, elle n'avait pas moins de satisfaction que ses enfans de voir entrer dans sa famille un si noble héros. La seule peine qui restât au cœur de la bonne Hélissente, était de penser au chagrin que l'excellent sire Eustache allait avoir en apprenant un événement qui anéantissait les dernières espérances de son neveu Hugues l'Archevêque. Elle prit le parti de lui raconter toute la vérité de cette histoire; c'est-à-dire que, depuis le tournoi de Tonnay, Ermeline avait éprouvé pour sire Raoul un sentiment que rien n'avait pu remplacer ni même affaiblir; qu'elle, sa mère, tout en admirant les belles qualités et les vertus de ce chevalier étranger, s'était bien promis de l'éloigner de sa fille, par tous les moyens en son pouvoir, tant que l'origine de sire Raoul serait un mystère; qu'elle avait tenu parole jusqu'à ce moment, mais que, ce jeune héros se trouvant reconnu par sa mère et par le chef de la maison d'Albret, sa cause étant, en outre, désormais protégée par la reine Blanche et par Geoffroi, chef de la maison de Tonnay, il lui était impossible de refuser son consentement à une union si désirée, si approuvée, et si bien assortie. Hélissente accompagna ses raisonnemens de toutes les expressions d'estime et d'attachement que méritait le digne chevalier. Il vit bien qu'en s'obstinant à soutenir la cause de son neveu, il ne ferait qu'affliger une dame pour laquelle il était plein de vénération, et qui lui parlait avec une entière franchise : « Madame, répondit-il, j'aime tendrement Hugues l'Archevêque, d'abord parce que je suis son oncle, secondement parce que je l'ai élevé, et enfin parce que j'ai reconnu en lui le principe de toutes les qualités qui font un vrai chevalier; et c'est pour cela que je désirais lui procurer le plus grand des biens, dans son union avec une noble fille chez

laquelle on ne sait ce que l'on doit le plus admirer des vertus ou de la beauté. Mais, d'après ce que je viens d'apprendre, il ne m'est plus possible de soutenir les prétentions de mon neveu à la main de votre charmante fille. Hugues lui-même ne voudrait pas d'un bien qu'il ne pourrait obtenir qu'aux dépens du bonheur de ce qu'il aimerait. Je travaillerai à le consoler par la pensée qu'il a du moins votre estime et celle de l'aimable Ermeline.»

Le lendemain, le sire d'Albret acheva de persuader sire Eustache, en racontant fort naïvement en sa présence, au seigneur de Rochefort, qu'à Angoulême et à Bordeaux il avait vivement désiré la main d'Ermeline; mais que, bien que la noble demoiselle se trouvât dans une position d'où elle désirait vivement sortir, son cœur s'était trouvé irrévocablement fermé à tout autre aspirant qu'au chevalier Raoul, et qu'elle avait rejeté ses propositions.

Ermeline elle-même voulut consoler le bon chevalier; elle le fit prier de venir la voir, et lui parla avec tant d'affection, qu'elle n'eût pas pu mieux faire envers son père. Le sensible vieillard en fut touché jusqu'aux larmes. En la quittant il voulut lui baiser la main; mais Ermeline lui dit : « Digne sire Eustache, je vous prie de m'embrasser comme si j'étais votre fille : car, vous et le seigneur de Rochefort, je vous regarde comme deux pères, que la providence a bien voulu m'envoyer pour me protéger, après m'avoir ôté celui à qui je devais le jour. »

Le seigneur d'Apremont, voyant que sa présence à Pontoise n'était plus utile aux intérêts de son neveu, ni nécessaire à l'escorte des dames de Tonnay, résolut de retourner en Poitou. Il partit comblé des remercîmens et des bénédictions de la société qu'il quittait. A son ar-

rivée à Parthenay, il trouva le jeune Hugues l'Archevêque qui l'attendait dans une grande anxiété. Malheureusement il ne put la résoudre que par une fâcheuse certitude. Le désespoir de Hugues fut extrême. Il ne fallut pas moins que tout l'ascendant qu'avait sur lui son oncle, pour le rappeler à la raison. Quand sire Eustache le vit un peu plus calme, il lui apprit que la belle Valence, fille de Guillaume de Lusignan, seigneur de Vouvant, se mourait de chagrin de ce que Hugues paraissait l'avoir entièrement oubliée, depuis près de deux ans. L'Archevêque se souvint alors qu'avant d'avoir été au tournoi de Tonnay, il voyait souvent, et avec beaucoup de plaisir, la demoiselle de Vouvant; qu'il lui avait même dit qu'il l'aimait. Il se reconnut coupable; il se rendit chez Guillaume de Lusignan; pria l'aimable Valence de vivre et de lui pardonner. Il obtint l'un et l'autre. Peu de temps après, il l'épousa, et ils furent heureux.

Cependant, le bonheur revenait aussi à Pontoise et à l'abbaye royale de Maubuisson. Le rétablissement du roi Louis causa une joie qui se répandit bientôt dans toutes les parties de la France. Le retour d'Ermeline à la santé ne fut un bien que pour sa famille et ses amis; mais il fut vivement senti.

Le généreux sire d'Albret avait fait partir un premier messager pour Renaud de Pons, dès le jour même où il avait vu la douairière de Tonnay et ses enfans à Maubuisson. Il en expédia un autre pour Alfaïs, le lendemain de son entretien avec la reine Blanche. Dans celui-ci, il annonçait que la belle Ermeline avait été malade (ce dont il n'avait pas parlé dans sa première lettre), mais qu'elle était en pleine convalescence; et que, non-seulement sa mère et son frère approuvaient la recherche que sire Amanieu faisait de sa main, mais que la reine Blanche avait

daigné exprimer qu'elle voyait cette alliance avec satisfaction.

Peu de jours après ce message, le sire d'Albret se rendit lui-même en route pour la Saintonge, après avoir reçu l'audience de congé la plus gracieuse du roi de France et des deux reines. Il laissa Geoffroi et sa famille se disposant à partir, sous huit jours, pour leur château, dans la compagnie du bon sire Eudes de Rochefort. La veille de leur départ, il leur fut permis aussi d'aller porter l'hommage de leur reconnaissance et de leur respect aux pieds de Louis, de Blanche et de Marguerite. Geoffroi profita de cette circonstance pour demander au roi la faveur de lui faire hommage, en ses propres mains, du fief de Tonnay. Le prince y ayant consenti avec bonté, et ayant fait appeler les officiers de sa maison qui devaient assister à cette cérémonie, Geoffroi se mit à genoux devant le roi, ayant ses mains rapprochées entre celles du monarque; et, dans cette position, il déclara tenir du roi de France son château et sa terre de Tonnay-sur-Charente, pour lesquels il rendait foi et hommage en son nom et au nom de ses héritiers, audit sire et à ses successeurs. Lorsqu'il se releva, le roi ordonna à son *maître de l'écurie* (98) de faire conduire chez Geoffroi un beau destrier des écuries royales qu'il désigna. Geoffroi mit de nouveau un genou en terre, pour remercier le roi. Ensuite Louis, s'adressant à Hélissente, lui dit : « Madame, l'intérêt que vous porte madame ma mère me serait une garantie certaine de vos vertus et de vos mérites, quand même la renommée ne m'en aurait pas instruit par d'autres voies. Comptez donc sur ma protection, quelque part que vous soyez; et recourez-y avec confiance, si elle vous devient encore nécessaire. »

Dans l'audience que Blanche accorda aux dames de

Tonnay, elle avait près d'elle une dame qui tenait dans ses mains une corbeille où était un voile de la plus grande beauté. Lorsqu'Ermeline fut devant elle, la reine lui dit : « Mademoiselle, voici un voile que je désire que vous portiez, le jour de votre mariage. Ce n'est point la finesse du tissu, ni l'or et les perles dont il est enrichi qui en font le plus grand prix ; mais il a été renfermé dans une cassette qui contient les plus précieuses reliques de la Terre-Sainte et de la ville des apôtres. Je souhaite qu'il attire sur vous les bénédictions qu'appellent déjà vos vertus. » Ermeline tomba à genoux devant la reine, reçut le voile de ses mains, et le baisa avec un double respect. Marguerite ajouta à ce présent une fort belle ceinture et une escarcelle réunies ensemble par une riche chaîne. Ce cadeau fut reçu également avec les témoignages de respect et de reconnaissance que méritait l'illustre bienfaitrice.

Blanche, ainsi qu'elle l'avait annoncé à Chinon, voulut faire reconduire à ses frais la douairière de Tonnay et sa fille. Elle donna donc à Hélissende une très-belle litière où elle pouvait être commodément avec Ermeline et le petit Henry ; et, en outre un chariot bien couvert et bien garni, pour les femmes de sa suite et pour son bagage. Les mulets et les chevaux nécessaires à ce voyage furent également fournis par les écuries de la reine. Un officier de la maison de Blanche, le même qui avait escorté les dames de Tonnay depuis Chinon jusqu'à l'abbaye royale, eut ordre de les accompagner de nouveau et de les faire traiter partout comme des personnes particulièrement couvertes de la protection de la reine-mère (99).

Dans ce voyage, la noble compagnie passa par Vivonne où se trouvaient, comme on a vu plus haut, la femme et la fille de Geoffroi ; et il convient de dire à cette

occasion pourquoi Ermesinde (c'était le nom de la jeune dame de Tonnay) était depuis si long-temps absente du château de son mari.

Geoffroi, quoiqu'il ne fût marié que depuis deux ans, lorsque son père revint d'Espagne, et qu'il aimât beaucoup sa femme et la petite Jeanne sa fille, ne put entendre le récit des cruautés qu'avait endurées l'auteur de ses jours, pendant sa captivité chez les Maures, sans faire le vœu d'aller porter les armes contre ces infidèles, pour venger sur eux les outrages faits à son père, et ceux qu'ils ne cessaient d'exercer contre les chrétiens. Mu par son zèle pour la foi, par sa piété filiale, et enfin par l'amour de la gloire, il ne fut retenu par aucune considération contraire à ce dessein. Il s'arracha donc des bras d'Ermesinde qu'il laissa à Tonnay. Elle y vécut avec son beau-père et Hélissente, le disputant à leurs propres enfans en affection et en soins pour eux. A la mort du vieux Geoffroi, elle aida Ermeline à consoler sa mère de cette cruelle perte et continua de vivre avec ces deux dames, dans la plus tendre union. Mais lorsqu'il fut question du mariage de sa belle-sœur avec Guillaume l'Archevêque, elle ne dissimula point la peine que lui faisait cette alliance, tant à cause du caractère dur qu'elle connaissait à ce seigneur, que parce qu'il existait une ancienne et violente inimitié entre sa famille et le sire de Parthenay; et quand la douairière de Tonnay lui fit entendre qu'elle était forcée par les engagemens de son mari à consentir à ce mariage, Ermesinde résolut de s'éloigner, avant l'arrivée de Guillaume, et d'aller passer chez son père tout le temps que l'Archevêque resterait à Tonnay. Hugues de Vivonne approuva beaucoup le dessein de sa fille, et vint la chercher lui-même. Du reste, cette séparation n'altéra aucunement l'affection des deux familles entre

elles, parce que la cause en était connue ; Ermesinde, déclarant qu'elle n'avait que de la reconnaissance à payer à ses nouveaux parens pour toutes les preuves d'amitié dont ils l'avaient comblée, pendant son séjour au milieu d'eux. Les persécutions de Jacques l'Archevêque et de Guillaume Maingot, qui obligèrent Hélissente à quitter le château de Tonnay, n'étaient pas faites pour y rappeler Ermesinde, et la guerre qui survint ensuite entre le roi de France et le roi d'Angleterre, continua à lui en interdire le retour. Elle resta donc chez son père jusqu'au moment où Geoffroi vint l'y joindre, en revenant de l'abbaye de Maubuisson avec sa mère et sa sœur. Les deux familles se revirent avec une extrême joie; et, après un séjour d'une semaine au château de Vivonne, les voyageurs emmenèrent leurs hôtes; et, avec cet agréable renfort, ils arrivèrent, sans aucun événement fâcheux, à Tonnay, terme de leur voyage.

Cependant le sire d'Albret les avait précédés de plus de vingt jours en Saintonge, tant parce qu'il était parti plus tôt, que parce qu'il avait voyagé plus lestement et ne s'était pas arrêté en route. Son arrivée au château de Pons accrut vivement la joie qu'avait causée sa dernière lettre. Les baumes les plus parfaits de l'Orient et les plus habiles *physiciens* n'auraient pas aussi bien guéri sire Amanieu que le fit son cousin. Alfaïs, témoin de la métamorphose qui s'opérait dans son fils, sans éprouver une secousse aussi violente que celle du jour où elle avait découvert ce qu'était sire Raoul, en goûtait une félicité inexprimable. Renaud de Pons qui retrouvait dans son neveu un chevalier aussi aimable et aussi spirituel qu'il y avait reconnu un guerrier brave et courtois, était dans l'enchantement. Le généreux sire d'Albret, accablé de remercî-

mens et de caresses, jouissait d'un bonheur qui était son ouvrage.

On se rappelle qu'à l'occasion des présens que sir Amanieu fit au nouveau chevalier Jehan de la Trigalle, il avait annoncé qu'il voulait consacrer une partie des dépouilles des Sarrasins qui lui restaient, à satisfaire à des obligations qu'il avait autour de lui. Il pensait principalement à sa mère et au sire de Pons, voulant indemniser celui-ci des grandes dépenses qu'il avait faites à son occasion. Amanieu avait donc offert à son oncle de prendre une des trois charges qui restaient, ou de faire ouvrir toutes les caisses et de partager par tiers ce qui s'y trouverait, avec lui et Alfaïs. Mais Renaud s'était refusé, jusque-là, à se prêter à aucun arrangement de ce genre, et les caisses étaient restées fermées. Enfin, le lendemain du jour où le sire d'Albret fut arrivé, le sire de Pons dit à Amanieu : « A présent, beau neveu, il est temps de connaître les dépouilles des Maures et les présens du roi de Castille, afin que vous puissiez choisir ce qu'il vous conviendra de tenir prêt pour envoyer à l'aimable Ermeline et à sa mère. » Les caisses furent donc toutes tirées de la tour et apportées dans une grande salle où elles furent ouvertes en présence de toute la famille et du sire d'Albret. Il s'y trouva de merveilleuses richesses. Amanieu dit à sa mère : « Madame, vous devez regarder tout cela comme à vous, et je vous prie d'offrir à madame Mathe, ma grand'mère, ce qui vous paraîtra le plus digne d'elle. » Mais la douairière reprit : « Beau cher fils, j'admire toutes ces belles choses, et je suis charmée que vous les ayez conquises par votre valeur ; toutefois, ce n'est pas à mon âge qu'il convient d'en ambitionner la possession. Pour couper court à tout débat de générosité, je vais faire moi-même

ma part. » Alors ayant pris une pièce d'étoffe dont elle disait vouloir faire garnir un fauteuil, un prie-dieu et une escabelle, elle déclara que tous les efforts qu'on tenterait pour lui faire accepter autre chose seraient inutiles. Amanieu la voyant décidée, lui dit : « Madame, je respecte vos résolutions; mais je vous prie seulement de choisir, entre ces deux brocards, celui qui vous conviendra, pour faire un ornement à la chapelle du château de Pons; l'autre sera destiné à la chapelle de Cônac. » Mathe ne put pas refuser la part de l'église. Après que son choix fut fait : « A présent, dit-elle, occupons-nous de ce que vous voulez envoyer à madame de Tonnay et à sa fille. —J'ai entendu dire à sire Eudes et à frère Archambaud, reprit Amanieu, que la garnison anglaise qui avait occupé, pendant quelque temps, le château de sire Geoffroi avait fait beaucoup de dégât dans l'intérieur, je voudrais y faire meubler trois chambres avant l'arrivée des maîtres. Je vous prie, mesdames, de m'aider de vos lumières et de me donner votre goût. » Mathe et Alfaïs eurent bientôt trouvé en brocard, en velours et en satin de l'Orient de quoi faire le meuble complet de trois chambres. Alors Amanieu s'occupa des autres objets. Tout ce qui se rencontra de perles ou de pierres précieusess, il le remit à sa mère, pour en disposer selon son bon plaisir; mais, ayant trouvé deux cassettes pleines de besans d'or et de volume à peu près égal, il dit à Renaud : « Messire de Pons, je vous prie de choisir entre ces deux cassettes, sans les peser, sinon je vous donne la plus lourde.—Je ne veux ni la plus lourde, ni la plus légère, beau cher neveu. —Monseigneur et cher oncle, ce n'est point un cadeau que je vous fais, mais une réparation de toutes les charges et dépenses que votre grande largesse vous a imposées à mon occasion. » Il y eut alors un grand débat de généro-

sité entre l'oncle et le neveu; mais Alfaïs et le sire d'Albret s'étant joints au dernier, il fallut que Renaud cédât. A ce présent, Amanieu joignit une épée de Damas et une riche cotte de maille. Il y avait dans la dernière caisse un magnifique harnais de cheval bien complet. Amanieu dit à son cousin : « Sire d'Albret, lorsque ce harnais sera sur mon cheval *vair* *, qui est le meilleur coursier arabe qui ait franchi les Pyrénées, je vous prierai d'accepter le tout. » Le sire d'Albret voulut s'en défendre; mais il eut, à son tour, tout le monde contre lui. Enfin, Amanieu fit un choix de fort belles armes et de quelques ornemens de pavillon qu'il destina à Geoffroi, au seigneur de Rochefort et à frère Archambaud.

La visite de toutes les caisses étant terminée, Amanieu fit emballer de nouveau tout ce qui était destiné pour Tonnay et la commanderie de l'Hôpital, et dès le lendemain, il l'envoya à frère Archambaud, sous la conduite d'un écuyer qu'il fit accompagner par quelques ouvriers intelligens du sire de Pons. Une lettre d'Amanieu expliquait au digne hospitalier la destination des différens objets, et le service que l'on attendait de sa complaisance.

Frère Archambaud se transporta, le soir même, au château de Tonnay; et, ayant pris ses mesures avec le concierge, à la nuit close, il fit entrer dans le château, sans que personne s'en aperçût, les effets qui lui avaient été envoyés, et les ouvriers qui devaient les mettre en place. D'après ses ordres, le concierge ne laissa communiquer

---

* *Vair*, qu'on écrivait aussi *ver*, signifiait gris-pommelé. Vair vient de *varius*, varié, de deux ou plusieurs couleurs. On appelait aussi quelquefois ces chevaux *tigres*.

ces gens-là avec qui que ce fût de l'extérieur, leur fournissant lui-même tout ce qui leur était nécessaire, soit pour leur nourriture, soit pour leur travail. En peu de jours, ils eurent terminé leur besogne, et sortirent avec le même mystère. Frère Archambaud, après les avoir bien traités, les renvoya, sous la conduite de l'écuyer qui les avait amenés, lequel avait la consigne de leur interdire de parler, à qui que ce fût, le long du chemin, ni du lieu d'où ils venaient, ni de la besogne qu'ils avaient faite. A leur arrivée à Pons, Renaud les occupa dans l'intérieur du château, en les tenant séquestrés, comme ils l'avaient été chez sire Geoffroy. Avec ces précautions, les maîtres de Tonnay purent arriver jusque chez eux, sans être aucunement avertis des changemens qui les y attendaient. Frère Archambaud était à peu près prévenu du jour de leur arrivée, par un page que Geoffroy avait expédié de Vivonne pour Tonnay et pour Pons. Afin d'être bien prêt à les recevoir, le commandeur alla se loger, quelques jours à l'avance, à l'abbaye, tenant des gens en vedette, pour l'avertir, dès qu'on verrait paraître les nobles voyageurs. Ce moment étant arrivé, l'hospitalier alla au-devant d'eux, jusqu'à une demi-lieue du château. Le religieux guerrier eut l'accueil que méritait son ancien et constant attachement. Tous les vassaux de Geoffroi étaient allés le recevoir sur les frontières de sa seigneurie, et les habitans du bourg à l'extrémité des terres qui formaient le domaine du château. Tous témoignaient la plus grande joie de revoir des maîtres toujours justes et humains envers tout ce qui dépendait d'eux. La persécution qu'avaient éprouvée Hélissente et sa fille, les bruits qui avaient couru de leur catastrophe épouvantable, à Bordeaux, et la maladie d'Ermeline à Maubuisson, augmentaient encore l'intérêt

qu'on leur portait et le bonheur de les revoir. On les accompagnait donc en triomphe, et tout le monde aurait voulu entrer, avec eux, dans le château. Mais Geoffroi, en les remerciant avec politesse des témoignages de leur affection, leur dit que, le lendemain, il y aurait danse et régal pour eux, dans la cour du château; mais que, pour le moment, les dames étaient fatiguées et avaient besoin de se reposer.

Lorsqu'Hélissente fut descendue de sa litière, elle fit approcher le concierge, et prenant le trousseau de clefs qu'il tenait à la main, elle le présenta à sire Geoffroi, en lui disant : « Beau cher fils, voilà les clefs de votre château (100) que je vous rends; mais je vous y demande l'*hébergement* (101); car ce sera une grande consolation pour moi d'y vivre en votre compagnie et celle de votre aimable femme. » La bonne douairière ne put prononcer ces paroles sans larmes, parce que la cérémonie qu'elle faisait lui rappelait la perte de son mari. Cependant son fils l'embrassant tendrement, lui dit : « Noble et douce mère, vous serez toujours la première dame ici, et moi seulement votre premier serviteur; » et il voulut rendre les clefs. Mais Hélissente ordonna au concierge de les reprendre de la main de son fils; il obéit, et marcha devant ses maîtres, sous la conduite du vieux Guy de Saint-Hippolyte, qui faisait les fonctions de chambellan du château. Lorsqu'on ouvrit à Hélissente la porte de sa chambre, elle fit un cri d'étonnement, et se retournant vers le seigneur de Rochefort, elle lui demanda d'où venait cette magnificence. Sire Eudes s'avança, et ayant jeté les yeux dans la chambre, fut encore bien plus étonné qu'Hélissente. « Madame, lui dit-il, je ne comprends rien à cela; je vous assure que ce n'est pas là mon ouvrage, et que tout mon désir de vous plaire n'aurait pas

ou me fournir les moyens de vous procurer quelque chose d'aussi beau que ce qui s'offre à ma vue. » Alors le concierge, d'un air étonné, se mit à dire : « Eh! mon Dieu, madame, c'est donc cela que, pendant quatre ou cinq nuits, j'ai entendu un si grand tapage dans toutes les chambres, qu'il y a plus de huit jours que je n'ai osé y regarder. Mais vous voyant dans ce moment avec notre pronvaire et le chapelain, cela m'a donné du courage. — Voyons les autres chambres, dit le seigneur de Rochefort. » Le concierge les ayant ouvertes, ce furent de nouveaux sujets de surprise et d'exclamation. « Eh quoi! sire Eudes, reprit la douairière de Tonnay, est-ce là le dégât dont vous m'aviez parlé? Avant mes malheurs, je n'ai jamais eu d'aussi riches ameublemens, et je vous avoue, ajouta-t-elle avec un léger reproche, que je trouve que cela ne convient pas trop à notre situation présente; car enfin nous avons éprouvé des pertes.... — Je vous assure, madame, reprit le seigneur de Rochefort, que je n'y suis pour rien et que je n'y comprends rien. » D'après cette réponse d'un homme aussi franc que le digne sire Eudes, Hélissente, Ermeline et Ermesinde ne savaient trop que penser de ces merveilles. Pour les demoiselles de leur suite, elles ne doutèrent pas, un instant, qu'il n'y eût du surnaturel dans cette affaire, et elles cachaient fort mal leur frayeur. Quant à Geoffroi, il disait : « Si ce sont des esprits qui ont fait ce travail, ce sont de bons esprits : bien obligé, mesdames les fées. » Malgré cette réflexion, l'inquiétude et la peur gagnaient visiblement du terrain parmi toutes les arrivantes. Ce que voyant frère Archambaud, et ne voulant pas que le repos dont elles avaient besoin fût troublé plus long-temps, il leur dit : « Mesdames, c'est en effet une très-bonne et très-aimable fée qui a pourvu à l'arrangement de ces cham-

bres ; car c'est madame de Castelmoron ; et c'est moi, votre serviteur, qui ai introduit, à l'aide du concierge, les génies chargés, par la noble Alfaïs, d'exécuter ses commandemens. Je désire que tout s'y trouve selon vos goûts. » Chacun se récria sur le bon ordre et le talent qui avaient présidé à ce travail, et en remercia le commandeur. Mais la douairière lui dit : « Sire hospitalier, je ne vois qu'une chose qui me gêne dans tout ceci ; c'est que ces présens de madame Alfaïs sont si beaux que jamais je ne pourrai lui rendre rien de pareil. Où donc a-t-elle pu trouver des choses si magnifiques? — Madame, ce sont en effet des présens royaux, et il ne faut pas s'en étonner ; car ils viennent en partie du roi de Castille et en partie du roi sarrasin de Cordoue : c'est assez vous dire qu'ils sont le fruit des exploits de sire Amanieu. — Cela ne fait qu'en augmenter la valeur, reprit Hélissente, et je sais d'autant plus de gré à madame Alfaïs de m'y avoir fait participer ; mais je sens croître mon embarras de ne pouvoir jamais rien lui offrir qui puisse se comparer à ses riches cadeaux. — Madame, lui répondit galamment le vieil hospitalier, elle ne pense pas ainsi, et son fils encore moins. » Ayant dit cela, il se retira, et les dames furent laissées seules jusqu'au souper.

Le lendemain il y eut une messe solennelle d'action de grâces, dans l'église de l'abbaye, fondée par les ancêtres de Geoffroi *. Les seigneurs et tous les habitans du bourg y assistèrent. Ensuite Geoffroi et sa famille rentrèrent au château, dont toute la cour fut bientôt remplie par

---

* On voit en effet, dans le *Gallia Christiania*, que l'abbaye de Tonnay-Charente avait été fondée par les seigneurs de cette terre : elle était de l'ordre de Saint-Benoît.

les mêmes personnes qui venaient de bénir Dieu de l'heureux retour de leurs excellens maîtres, sur le compte desquels ils avaient eu long-temps de si affreuses inquiétudes. Après avoir accueilli les félicitations de ces braves gens, avec l'expression de la reconnaissance et de la bonté, les seigneurs et les dames rentrèrent dans la maison. Geoffroi fit établir, dans la cour, des tonneaux et des musettes, et l'on y dansa et but jusqu'à la nuit.

Trois jours après, car il avait bien fallu ce temps-là pour réparer les désordres d'une longue absence, et rétablir la facilité du service intérieur, il y eut dans le château un grand dîné, pour tous les nobles vassaux et vavasseurs qui relevaient de Tonnay. Il y régna une joie aussi franche que générale. Cependant il y manquait la plus belle vassale de la seigneurie, savoir la dame de Muron. Elle envoya s'excuser sur ce qu'elle était malade; et voici la cause de son indisposition :

« On se souvient de la grâce avec laquelle la belle Alzaïs avait abandonné le parti de Guillaume Maingot, seigneur de Surgères, pour rentrer sous la mouvance de Tonnay, lorsque son château eut été surpris par le sévère Aimar de Pont-l'Abbé, et l'indulgent Bertrand de Broue. Mais elle ne tarda pas de reconnaître que ce parti qui lui avait paru aussi conforme à ses goûts et à ses intérêts qu'à la justice, menaçait d'avoir des conséquences très-funestes pour elle. Maingot tenait pour la France ainsi qu'il a été dit. Or, Louis triomphait, déjà toutes les places du Poitou étaient tombées sous ses coups; Frontenay était pressé sans relâche, et le roi d'Angleterre ne pouvait arriver à temps, pour en faire lever le siége. La chute de cette place laissait à découvert tout l'Aunis et la Saintonge, jusqu'à la Charente. Dans cette position critique, Alzaïs qui ne pouvait pas savoir la protection dont le roi

de France était disposé à soutenir la maison de Tonnay, pensa que la cause de Geoffroi, si même ce seigneur existait, était désespérée. Elle songea donc à pourvoir à sa propre sûreté. Par un message secret, elle fit demander une entrevue à Maingot. Celui-ci, pour les raisons que peut faire deviner le changement qui s'était opéré en lui, refusa de la voir. Mais il avait un frère auquel, après quelques difficultés, il permit d'avoir un entretien avec Alzaïs : sire Morinel, seigneur de Saint-Marc, c'était le nom de ce frère, fit demander à la dame de Muron où elle désirait que se tînt la conférence. Elle désigna le château de Vandré, dont le maître avait su se tenir en bons termes avec les deux partis. Morinel, arrivé le premier au lieu convenu, s'attendait à voir paraître Alzaïs en suppliante, comme une femme qui avait des torts de plus d'une espèce à se reprocher à l'égard de Maingot; il ne fut donc pas médiocrement surpris de l'air tranquille et de la contenance aisée de la dame de Muron. Le seigneur de Saint-Marc, partageant le ressentiment de son frère, et fort des succès du roi de France, avait armé son front de sévérité, et muni sa bouche de reproches. Après les premiers saluts, où il y eut une stricte et froide politesse d'un côté, et de l'autre des manières naturelles et gracieuses: « Madame, dit le négociateur, je suis ici pour apprendre ce que vous pouvez avoir à proposer à mon frère, après..... — Je vois, sire Morinel, dit Alzaïs en l'interrompant, que vous avez commission de m'adresser des reproches, et cela pour avoir conservé à votre maison un des plus beaux fiefs de la seigneurie de Surgères. Car que serait-il arrivé, si, au mépris des circonstances, je n'eusse pris aucun soin de me procurer une composition avantageuse du seigneur de Rochefort? C'est qu'au nom de Geoffroi, suzerain de mon château et de

mes terres, il les aurait confisquées et les aurait réunies au domaine propre de Tonnay. J'aurais été contrainte d'évacuer; et jamais je n'aurais eu le pouvoir de mettre à profit de nouvelles conjonctures, pour retourner où me portaient mes affections. — Madame, ce retour est tardif; et lorsque les armes de Louis sont triomphantes, votre conversion paraît un peu forcée. Le fief de Muron reviendra à mon frère, par le fait des conquêtes du roi de France, et ce sera Maingot qui bientôt sera maître de le réunir au domaine de Surgères. — Vous vous trompez, sire Morinel: vous ne connaissez pas Louis. En pareil cas, j'irais trouver ce prince, je lui déclarerais que ce fief relevait, il y a peu d'années, de Tonnay, que mon mari, croyant avoir à se plaindre de Geoffroi, en avait transporté l'hommage au seigneur de Surgères; mais que moi, reconnaissant l'erreur de sire Hue, je l'ai fait rentrer dans sa légitime mouvance, avec le conseil des tuteurs de mon fils. Le roi se ferait présenter les titres, et vous savez comme moi ce qu'ils prouveraient. Alors Louis commencerait par établir les droits relatifs de chacun, sans distinction d'amis ou d'ennemis, ce qui ne l'empêcherait pas de reconnaître ensuite ceux qui l'auraient servi, et de punir ceux qui lui auraient été contraires. Mais croyez-vous que s'il savait en quelle circonstance vous avez accepté l'hommage de Muron; lorsque le vieux Geoffroi était mourant, et que son fils était croisé contre les Maures; croyez-vous, dis-je, que ce prince pieux et juste se montrerait favorable à votre cause? — Quoi! Madame, vous iriez révéler au roi, des faits auxquels vous savez assez que vous n'avez pas été étrangère? — Moi! sire Morinel, je ne suis pour rien là-dedans; j'étais sous puissance de mari. D'ailleurs, je n'ai pas que ce moyen de faire repentir sire Maingot de

son refus d'entrer en arrangement. La mort de Jacques l'Archevêque vient de faire passer la seigneurie de Parthenay, à son frère. Je sais que le jeune Hugues est partisan du roi de France. Il va certainement se ranger sous l'oriflamme. J'ai des amis près de lui.... — Ah ! oui, sire Auboin, interrompit Morinel, avec un sourire malin. Puis reprenant un air sévère : Le traître ! dit-il, la cause de tous nos maux. — Sire Auboin ne fut point traître, mais il fut trompé par vos soudoyers qui persuadèrent à ses gens que sire Maingot voulait les livrer à l'ennemi. Tout concourt à favoriser cette erreur..... Mais quels ques soient ceux par lesquels je puis avoir des rapports avec Hugues l'Archevêque ; ce qui est certain, c'est que je suis en mesure de lui faire dire que je souhaite, au nom de mon fils, porter directement l'hommage de la terre de Muron, au comte Alphonse ; et comme Hugues se trouve le plus puissant vassal du comté de Poitiers attaché à la cause de France, il ne lui sera pas difficile de faire agréer cette proposition au frère du roi. — Mais, madame, vous parlez là comme si vous disposiez de la garnison de votre château. — J'ose vous assurer, sire Morinel, que je suis maîtresse d'en ouvrir les portes à qui je voudrai et que si vous et votre frère Guillaume Maingot écoutez plus la voix de la raison et de vos intérêts que de la passion, les pennonceaux de Surgères peuvent flotter, dans deux jours, sur les tours de Muron ; et vous recouvrerez l'hommage de ce fief. — Et quelle garantie, madame, nous donnez-vous que les gens que nous enverrons occuper votre château ne seront pas reçus comme le furent les Poitevins de sire Auboin ? — Je m'engage à rester chez le seigneur de Vandré, jusqu'à ce que la place vous soit remise. »

Ces paroles commencèrent à dérider le front de sire

Morinel, et Alzaïs, prenant un air riant : « Convenez, seigneur, dit-elle, que le dépit et le ressentiment sont de mauvais conseillers. Quelques jours de plus de cette mauvaise humeur vous faisaient perdre à jamais l'hommage du fief de Muron ; au lieu que le roi de France, vous en trouvant en possession, par un fait qui pourra être attribué à votre habileté, ne songera pas à remonter à l'origine de vos droits, puisque, des parties intéressées à cette affaire, le vassal et le nouveau seigneur seront d'accord, tandis que, de l'autre côté, Geoffroi est absent, et que le reste de la famille a disparu.

Ce ne fut pas sans quelque scrupule que Maingot consentit à profiter de cette nouvelle trahison : il ne croyait pas trop à la validité de ses droits ; mais il pensa qu'il servait la cause du roi de France, en faisant rentrer le château de Muron sous la puissance d'un partisan de Louis; et ce motif lui parut suffisant pour légitimer le bénéfice qui lui revenait de cette transaction. Les articles du traité furent bientôt convenus, et le capitaine qui commandait la garnison du château de Muron se laissa surprendre par les troupes de Maingot. Cependant ce seigneur ne voulut pas voir la dangereuse Alzaïs. Mais Morinel ne fut pas si prudent ; et il ne tarda pas à devenir le très-humble vassal de celle qu'il croyait avoir ramenée sous la seigneurie de sa maison.

Alzaïs jouissait du troisième triomphe que lui valait son habileté : car c'était elle qui, la première fois, avait engagé son mari à profiter des malheurs et des embarras de la maison de Tonnay, pour transférer l'hommage de sa terre à Maingot. Elle faisait des vœux pour la prospérité des armes du roi de France, sans trop songer au danger pour elle de la justice de ce grand prince, dont elle venait pourtant de faire valoir la réputation à son

profit. A la paix, son château fut porté sur le dénombrement de la seigneurie de Surgères, dont Maingot renouvela l'aveu au roi de France ; ce prince s'étant fait faire la *montrée* de toutes les seigneuries qui relevaient immédiatement de lui ou de son frère, dans sa nouvelle conquête. Personne alors ne fit de réclamation contre cet acte de Maingot ; mais lorsque le seigneur de Rochefort fut invité par la douairière de Tonnay à se rendre à l'abbaye de Maubuisson, ce digne chevalier, ne perdant jamais de vue les intérêts de ses amis, se munit des anciens dénombremens de la terre de Tonnay ; et, soutenu par la justice de sa cause et la bienveillance de la reine Blanche, il obtint un ordre du roi qui obligeait l'aimable Alzaïs à rentrer sous la mouvance de Tonnay ; et la terre de Muron fut frappée d'une amende de trois années de revenu payables en six ans à Geoffroi, pour peine de la forfaiture de feu sire Hue, mari d'Alzaïs. Il était exprimé dans le jugement que la confiscation était commuée en amende en faveur du jeune mineur ; car, si Hue avait vécu, il aurait subi la peine entière.

Le roi de France et son conseil étaient trop loin, et la dame de Muron avait trop de connaissance de la justice de Louis, pour qu'elle entreprît d'aller faire à Pontoise l'essai des beaux yeux qui l'avaient si bien servie jusque-là. Ils furent employés, pendant plusieurs jours, à verser de vraies, mais inutiles larmes.

Nous laisserons pleurer l'aimable infidèle, qui finit par se consoler en épousant sire Auboin, et nous retournerons au château de Pons.

Lorsqu'on y sut que les habitans du château de Tonnay commençaient à respirer, après quinze jours d'affluence de vassaux et de voisins, Renaud et le sire d'Albret s'y rendirent, pour faire solennellement à Geoffroi et à Hélis-

sente la demande de la main de la belle Ermeline, pour sire Amanieu. Renaud porta la parole, le sire d'Albret s'étant déjà expliqué à Maubuisson. La proposition dont il était chargé fut reçue, avec tous les témoignages d'assentiment et de satisfaction qu'il pouvait désirer. Après les réponses du seigneur de Tonnay et de la douairière sa mère, Renaud fit sa demande à la belle Ermeline elle-même. « Sire de Pons, lui répondit la noble fille, je sais que vous êtes sûr de mon consentement; mais si vous aviez quelque doute de mes dispositions, je vous dirais devant ma mère, qui ne me démentira pas, que, dans des temps bien difficiles, j'ai refusé la main d'un homme qui réunissait les plus brillans avantages de la naissance, de la gloire et de la fortune, et en qui je reconnaissais toutes les qualités qui doivent faire estimer et chérir un mari; et cependant je ne savais pas encore tout ce que la constance de sire Amanieu lui avait fait refuser pour moi. — Mademoiselle, répondit Renaud, avant de vous avoir vue, j'étais surprise des sacrifices que vous faisait mon neveu; aujourd'hui je cesse de m'étonner, pour admirer son bonheur. « Tous les consentemens étant ainsi donnés, l'heureux fils d'Alfaïs, qui recevait tous les jours des messages de Tonnay, partit enfin de Pons avec sa mère, emmenant avec lui le brave sire Jehan de la Trigalle et le vénérable abbé de Madion, de qui il voulait recevoir la bénédiction nuptiale, parce que le bon Adalbert l'avait donnée, jadis, aux auteurs de ses jours.

Lorsqu'ils entrèrent dans la cour du château de Tonnay, toute la compagnie qui se trouvait réunie dans le grand salon, sortit au devant d'eux, sur le perron, excepté la belle Ermeline qui était restée dans sa chambre, regardant derrière les vitres de sa fenêtre, entre deux rideaux qui ne laissaient de passage qu'à ses yeux. Dès que sire

Amanieu fut auprès d'Hélissente, il mit un genou en terre et lui prenant la main qu'il couvrit de baisers et de larmes, il lui dit : « Madame, j'ai attiré sur vous bien des persécutions, des peines et des dangers, et vous ne me punissez qu'en me rendant le plus heureux des hommes. Je prends l'engagement de m'occuper, toute la vie, du soin de me rendre digne de l'honneur et de la félicité dont vous me comblez. — Sire Amanieu, lui répondit Hélissente, ne songeons plus au passé ; vous avez conquis mon estime et celle de tous mes amis ; vous allez me procurer l'alliance, et j'espère l'amitié de votre noble mère dont j'ai si souvent entendu célébrer la vertu ; tout le monde dit que vous êtes digne d'elle : vous devez faire le bonheur de la femme que l'on vous confiera. »

Alors ils entrèrent dans la salle du château, et Hélissente ayant été chercher sa fille, la présenta à la dame de Castelmoron, qui, après l'avoir tendrement embrassée, lui dit : Mademoiselle, je vous présente mon fils ; mais je vous déclare que j'ai bien à m'en plaindre. Après vingt ans d'absence, nous avons été rendus l'un à l'autre ; j'ai failli mourir de tendresse et de joie ; il a paru lui-même fort heureux, pendant quelque temps ; mais bientôt je l'ai vu retomber dans une tristesse qu'il s'efforçait en vain de me cacher, et enfin il a été près de mourir de langueur et de chagrin, parce qu'il était inquiet sur le compte d'une femme qui n'était pas moi. N'est-ce pas une affreuse ingratitude envers sa mère ? — Madame, reprit Ermeline, je crois que sire Amanieu ne peut être ingrat envers personne, et surtout envers vous qui avez fait cesser, de la manière la plus heureuse, la cruelle ignorance où il était de sa famille. Pardonnez-lui un peu d'intérêt pour une personne qui n'était pas exempte de souffrance et d'inquiétude elle-même. » La belle Ermeline prononça ces

paroles avec une si douce expression de sentiment que sire Amanieu eut bien de la peine à ne pas tomber à ses genoux. La sensible Alfaïs qui comprit tout ce qui se passait dans ces deux jeunes cœurs, embrassa de nouveau la fille d'Hélissente, puis elle se jeta dans les bras de son fils, et lui dit en pleurant : « Rends-la bien heureuse ! et nous le serons tous. » Ensuite Amanieu embrassa avec une grande affection Geoffroy, le seigneur de Rochefort, et frère Archambaud. Tous les trois le remercièrent des belles armes et des tentures de pavillon qu'il leur avait envoyées : les deux premiers les avaient trouvées suspendues dans leurs chambres, où le bon commandeur les avait fait mettre.

Les habitans du bourg instruits de l'arrivée du beau chevalier Raoul qui venait, sous un autre nom, épouser la sœur de leur maître, avaient un extrême empressement de le revoir. Tous ceux qui avaient eu quelques rapports de services avec lui, avant, ou pendant sa maladie, se rendirent au château et demandèrent avec instance la grâce de lui présenter leurs hommages. Ses hôtes surtout ne l'abordèrent qu'en pleurant de joie, tant ils savaient conçu d'admiration pour lui à cause de sa piété, de sa douceur et de sa générosité. Ils voulaient se jeter à ses pieds; mais Amanieu leur tendit la main en leur disant : « C'est moi qui vous ai de l'obligation ; car ce sont vos soins qui m'ont conservé au bonheur que je devais retrouver ici. Dans ce moment, il aperçut le médecin et le chirurgien qui l'avaient soigné et qui cherchaient à s'approcher de lui à travers la foule. « Maître David, et maître Denis, leur dit-il en s'avançant vers eux, vous avez droit à une forte part dans ce que je viens de dire là, et je vous renouvelle mes remercîmens de bien bon cœur. — Monseigneur, répondirent-ils, nous n'avons jamais eu plus de joie de réussir dans une cure, que quand nous avons mis en bon

train de guérison la cruelle blessure que vous avait faite ce traître. Nous savons que vous en avez eu d'autres depuis, il faut que vous ayez le corps aussi bon que le cœur.»

Cependant tout se prépara pour la célébration de la cérémonie qui allait combler le bonheur des amans les plus tendres et les plus vertueux qui eussent été unis, depuis long-temps. La douairière Hélissente ne voulut point qu'il y eût de joutes ni tournois, aux fêtes qui devaient précéder et suivre ce grand événement. « Je serais trop malheureuse, disait-elle, et je mourrais de douleur, si quelque accident me privait cette fois-ci du gendre que je vais donner à ma fille. Cela n'empêcha pas qu'on n'invitât tous les gentilshommes des environs qui avaient combattu aux derniers tournois, avec ou contre le chevalier Raoul; mais ils furent prévenus qu'il n'y aurait point de lices. Ils vinrent donc avec leur seule épée, sans lances ni armes défensives. Tous furent enchantés de revoir Raoul, et le félicitèrent sur son bonheur. Les dames qu'ils amenèrent n'avaient pas une moindre curiosité de revoir le beau chevalier de la Palestine; mais il y en avait plus d'une qui aurait autant aimé, en secret, qu'il en fût encore à chercher aventure.

La veille du mariage, Alfaïs fit présent à la belle Ermeline de magnifiques étoffes, de voiles de la plus grande finesse, de parfums délicieux; mais, ce qui avait encore plus de prix, elle lui donna des ornemens et des joyaux en pierres fines et en diamans pour une valeur inestimable. Elle avait envoyé tout cela à Bordeaux, par le bon sire Jehan de la Trigalle, qui les avait remis à la sénéchale, laquelle avait bien voulu se charger de les faire monter dans le meilleur goût, par les plus habiles ouvriers de la capitale de la Guienne. Amanieu ne voulut présenter, en son nom, à sa belle future qu'un collier de

perles, au bas duquel était suspendu un cœur en diamans.

Enfin, le moment de la célébration du lien sacré arriva. Jamais il n'avait paru un si beau couple que celui qui s'avança, ce jour-là, vers l'autel de la chapelle du château de Tonnay. Ceux à qui l'histoire de ces nobles amans était connue, se demandaient de quel côté il y avait eu plus de courage, plus de constance, plus de généreux sacrifices. L'aimable Bertrand de Broue, frère d'armesd'Amanieu, et un frère d'Ermesinde, tinrent le poêle suspendu au-dessus de la tête des nouveaux mariés. Le vénérable abbé de Madion leur fit un discours qui attendrit d'autant plus l'assemblée, que lui-même, ému par ses souvenirs, ne put retenir ses larmes. On y remarqua les paroles suivantes adressées à Ermeline : « Madame, cette cérémonie me rappelle bien vivement celle par laquelle j'unis jadis la noble Alaïs au père du jeune héros qui reçoit aujourd'hui votre foi. Mais c'est sous des auspices bien plus brillans que vous paraissez, devant moi, à la face de l'autel. J'en augure que le ciel veut vous épargner les tribulations dont il permit que fût frappée votre belle-mère. Du moins elle a mérité, par sa soumission angélique aux épreuves qui lui ont été envoyées, deux consolations bien précieuses : la première, de retrouver un fils dans un héros couvert de gloire; la seconde, de lui donner pour compagne une femme formée à la vertu par les préceptes et les exemples de madame Hélissente. Vous transmettrez, madame, cette doctrine et ce modèle aux enfans dont le ciel bénira votre union. »

Pendant toute la cérémonie, Ermeline fit de si grands efforts sur elle-même qu'elle résista à l'extrême émotion qu'elle éprouvait. Mais en sortant de la chapelle, elle sentit que ses forces l'abandonnaient; et, appelant Hélissente, elle s'appuya sur elle et s'évanouit dans ses bras.

Alfaïs accourut à l'aide de celle-ci, et ces deux tendres mères soutinrent leur fille commune, jusqu'à ce qu'on eût apporté un fauteuil, sur lequel on la posa. Alors sire Amanieu et le bon sire Jehan de la Trigalle la portèrent dans la chambre de la douairière de Tonnay, où la compagnie ne les suivit pas. Les soins d'Hélissente et d'Alfaïs rappelèrent les esprits chez la belle Ermeline. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit Amanieu à ses genoux, tenant une de ses mains qu'il couvrait de baisers et arrosait de larmes. Attendrie par ce spectacle, elle entoura du bras qu'elle avait de libre le cou d'Alfaïs, et lui dit en l'embrassant : « Ah ! madame, j'espère, avec l'aide du ciel, ne jamais causer à votre fils, aujourd'hui mon seigneur, d'autres larmes de tristesse que celles que la bonté de son cœur lui arrachera pour les souffrances qui pourront m'être envoyées. Priez Dieu, madame, qu'il accepte ce vœu et daigne me le faire accomplir. » En disant cela, elle ne put s'empêcher de serrer doucement la main qui tenait la sienne pressée ; et, malgré l'innocence de cette étreinte, la vertueuse Ermeline rougit, comme si elle ne venait pas de reconnaître Amanieu pour époux, à la face de Dieu et des hommes. Le chevalier, transporté d'amour et de joie, porta vivement cette main sur son cœur, en promettant de consacrer toute sa vie à l'unique maîtresse de ses pensées.

Après un mois de séjour à Tonnay, l'heureux couple et tous les nobles habitans de ce château le quittèrent pour se rendre à Pons, où je laisse à penser si Renaud leur fit grande et joyeuse chère. Enfin, Alfaïs jouit du bonheur de posséder ses enfans, dans le château de Cônac, lieu d'un si grand intérêt pour elle, par les vives et profondes impressions qu'elle y avait ressenties, et dont elle nourrissait précieusement le souvenir dans son cœur.

Peu de temps après son retour dans son château, elle eut la satisfaction d'y marier le brave Jehan de la Trigalle avec une sage et agréable demoiselle, qui trouva qu'un homme du mérite de sire Jehan n'avait besoin, pour plaire, ni d'être jeune, ni d'être beau.

Le château de Cônac (102) ne fut jamais un séjour aussi gai et aussi bruyant que le château de Pons, sous le frère d'Alfaïs; mais il devint le lieu où se plûrent davantage à se réunir les chevaliers et dames qui joignaient les agrémens de l'esprit à l'amour de la vertu.

Amanieu et la belle Ermeline n'eurent point de fils; mais le Ciel leur accorda, pour consolation, une fille qui réunit en elle toute la beauté et les grâces des auteurs de ses jours, et devint, comme sa mère, l'honneur et la gloire de son sexe.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES

DU QUATRIÈME VOLUME.

(1) PAGE 5. *J'ai ordonné qu'on chauffât les étuves.* Les romans, les contes et les fabliaux du treizième siècle, prouvent que l'usage du bain était beaucoup plus fréquent alors, que de nos jours. Ils font connaître même qu'il y avait des bains domestiques, chez une classe de citoyens qui de long-temps on ne les verra reparaître. On voit de riches laboureurs, des *vilains*, avoir chez eux des cuves, et offrir le bain à leurs hôtes. Ce qui n'empêche pas que, sous d'autres rapports, on ne fût loin des recherches de nos jours. Par exemple, il paraît qu'on couchait sans chemise, ce qui n'était pas propre, à moins qu'on ne changeât de draps, comme de chemise; mais ce n'est pas probable. On mangeait deux dans la même écuelle, on buvait dans le même verre, etc.

(2) PAGE 7. *A cinq heures.* Un vieux proverbe de cette époque disait :

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Font vivre d'ans nonante-neuf.

Plus tard, le proverbe fut changé dans celui-ci :

Lever à six, dîner à dix,
Souper à six, coucher à dix,
Font vivre l'homme dix fois dix.

On a dîné successivement à onze heures, à midi. Long-temps on s'est arrêté là; si bien que nos voisins d'outre Rhin appellent le dîné, *le repas du midi*, (à quelque heure qu'ils le prennent à présent). On est descendu successivement jusqu'à six heures et même beaucoup plus tard.

Il serait peut-être assez philosophique de chercher à quelle cause tient ce reculement continuel des repas, chez les peuples modernes de l'Europe. On sait qu'on y attache une certaine importance, et que celui qui dîne à six heures a du penchant à croire que son voisin, qui dîne à cinq heures et demie, (car cinq heures juste ne s'avouent plus guère) est arriéré d'une demi-heure en civilisation.

Les élégans débauchés de Rome avaient une prétention toute contraire. On sait que les Romains faisaient deux repas principaux : le *prandium*, qui était le repas de famille, et avait lieu le matin, d'où probablement il devait l'origine de son nom; et la *cœna*, qui était le repas de convives, (ce mot venant du grec *koïne*, qui veut dire commun). Il avait lieu ordinairement vers l'heure de nones *; lorsque les affaires terminées permettaient de se livrer, avec ses amis, au plaisir de la bonne chère et du vin.

Or, les riches gourmands de Rome qui affectaient sans doute de n'avoir point d'affaires, loin de mettre de la prétention à dîner plus tard que le commun des citoyens, se distinguaient au contraire de la classe occupée, en avançant l'heure du souper, et se mettaient impudemment à table, dès le milieu du

---

* C'est-à-dire vers trois heures, au printemps et en automne, vers deux heures, en hiver, et vers quatre heures, en été. Comme les Romains se levaient de très-bonne heure, ils appelaient cela le déclin du jour : nous l'appelons le matin. Virgile, dans le quatrième livre de l'*Enéide*, peignant l'agitation et les soins de Didon pour Enée, dit :

Nunc eadem, *labente die*, convivia quærit

jour *, au grand scandale des observateurs des usages antiques, ce qui n'était pas un petit raffinement de plaisir pour eux.

---

* C'est du moins ce que Suétone rapporte de Néron. Or cet empereur ne se piquait pas moins d'élégance dans ses repas, que d'habileté à la conduite des chars, et de talent pour la musique. Ce prince qui, forcé de mourir, plaignait le monde de perdre en lui le premier des artistes : *qualis artifex pereo !* n'était pas homme à avancer ses repas, si le bon ton eût été de les reculer. Au reste, s'il se mettait à table à midi, il n'en sortait qu'à minuit.

Vitellius, qui le surpassa encore en goinfrerie, voulait marquer ses quatre repas : *jentaculum* (le déjeûner), *prandium* (le dîner), *cœna* (le souper), *commessatio* (la collation de nuit), et il en venait à bout, en les séparant par des vomissemens provoqués, qui le mettaient à même de recommencer à manger peu d'heures après chaque séance. Jamais un seul de ses repas ne lui coûta moins de quatre cent mille écus. Suétone cite le fameux souper que lui donna son frère, pour son arrivée, où il y eut deux mille espèces de poissons choisis et sept mille espèces d'oiseaux. Mais Vitellius surpassa encore cette prodigalité dans la dédicace d'un plat qu'il nomma, à cause de son énorme grandeur, le *bouclier de Minerve*. Il le fit remplir de foies de poissons, de cervelles de faisans et de paons, de langues de flamants (phénicoptères), et de laitances de murènes, qu'il avait fait ramasser depuis la Grèce jusqu'en Espagne.

Certes, voilà bien de quoi humilier les gens de table de Paris, qui se donnent les noms ambitieux de gourmands, de gastronomes, de gastrolâtres, etc. Qu'ils rassemblent tous leurs misérables revendeurs de comestibles de la capitale, et qu'ils leur demandent de leur fournir; à un jour nommé, deux mille espèces de poissons et sept mille espèces d'oiseaux, ou bien les cervelles et les laitances du bouclier de Minerve, je leur donne dix ans avant qu'ils se familiarisent assez avec une si grande pensée, pour qu'ils osent en faire la proposition.

Convenons, avec Montaigne, traitant positivement des *choses de gueule*, que les anciens nous ont surpassés en vices comme en vertus. A table, nous ne sommes que des *grignoteurs* et des *gobeleteurs*; car il faut savoir que ces Romains, dont nous venons de voir

A la Chine, rien ne se retarde; et loin que les élégans de ce pays-là se permettent de se faire attendre et de travailler ainsi au reculement insensible de toutes choses, le bon ton des merveilleux, Tartaro-Chinois, consiste à prévenir l'heure de l'invitation de ceux qui les appellent à partager leurs plaisirs, parce que cela annonce des hommes familiers aux usages du palais impérial, où les gens admis à faire leur cour *au fils du ciel et seigneur de la terre*, doivent faire le pied de grue, plusieurs heures avant le jour, dans les cours du palais, en attendant qu'ils puissent se prosterner devant la face de sa majesté chinoise.

C'était également l'usage à Rome de commencer ses visites aux grands, dès l'aurore. Juvenal dit :

Tota salutatrix jam turba peregerit urbem,
Sidera dubius.

(*Satire* V.)

Ce n'est pas aux *sideribus dubius* du matin que, chez nous, la *turba salutatrix* va faire sa cour aux hommes puissans, c'est

---

les prouesses en gloutonnerie, n'étaient pas moins puissans en ivrognerie. Le *conge*, à Rome, contenait douze livres pesant de vin. Il y avait des ivrognes qui usaient de coupes contenant jusqu'à trois conges; et ils pouvaient les vider, sans reprendre haleine! Pline rapporte que Novellius Torquatus était de ce nombre. Le fils de Cicéron ne pouvait vider qu'une coupe de deux conges; aussi se plaignait-il sans doute. Ces énormes coupes s'appelaient cratères.

Les anciens avaient reconnu que le vin, pris en abondance, était le contre-poison de la ciguë. Aussi vit-on des Romains qui prenaient de la ciguë, pour se mettre dans la nécessité de boire beaucoup. Tibérius Néro, un des ancêtres de l'empereur Tibère, était de ce nombre. Pour cela, on l'appelait *Bébérius*.

Qui oserait boire de la ciguë aujourd'hui? Au moins qu'on soit modeste.

pendant l'été, aux *sideribus dubiis* du soir, et pendant l'hiver, à la lumière non équivoque des lustres et des bougies.

Au reste, à Rome, ceux qui courtisaient le peuple n'étaient pas moins obligés de se lever de bonne heure que ceux qui recherchaient la faveur des riches et des puissans.

Cicéron rapporte que quand il postulait les magistratures, il se promenait, avant le jour, dans sa maison, afin de recevoir ceux qui venaient le saluer. *Ante lucem inambulabam domi.*

Si le gouvernement représentatif, qui est un état de courtoisies réciproques entre la puissance acquise qui cherche son soutien dans les pluralités, et l'ambition naissante qui pourchasse la faveur de la puissance, parvient à nous faire lever de bonne heure, il aura certainement opéré une réforme très-avantageuse pour notre santé: car il n'y a pas de doute que la lumière, même douteuse de l'aube, ne soit plus saine que la lumière artificielle de l'huile, de la bougie et même du gaz hydrogène.

Mais l'exemple de nos voisins d'outre-mer n'est guère rassurant : aucun peuple ne se couche plus tard que ces aînés de la représentation.

(3) Page 7. *Souper avec un écuyer.* On sait que les écuyers ne devaient point s'asseoir à la table des chevaliers, sans une permission spéciale; dans les assemblées, ils avaient des siéges plus bas, etc.

(4) Page 11. *Maujour à vous.* Maujour était le contraire de bonjour, par conséquent une espèce de malédiction, mais qui n'était ni grossière, ni impie, puisqu'on la trouve dans la bouche de la reine Marguerite, femme de saint Louis, très-vertueuse et très-pieuse princesse. « Voyant un jour entrer chez elle un serviteur de Joinville qui portait, sous le bras, un paquet enveloppé avec soin, elle crut que c'étaient des reliques, et tomba à genoux devant l'écuyer, qui fort étonné se mit à genoux aussi; mais elle voulait le forcer à se relever; enfin il ou-

vrit son paquet qui ne renfermait que des camelots. Alors la reine, se relevant, s'écria, en riant, quoiqu'un peu honteuse de sa méprise : *Maujour soit au sénéchal qui m'a fait agenouiller devant ses camelots, cuidant que ce fussent reliques.* »

(5) Page 13. *Grand pardon d'armes.* Le pardon d'armes renfermait les divers exercices de la lice. Ce mot n'a point de rapport ici à la rémission des péchés; il signifie le grand don, le don complet. La syllabe *par* devant plusieurs mots emporte cette signification : *par*-faire, *par*-achever, *par*-fournir, *par*-fumer, *par*-courir, *par*-trop. Ainsi le *par*-don d'armes était une grande largesse d'un seigneur qui donnait à ses frais tous les nobles jeux des armes. Au reste les étymologistes reconnaîtront facilement que le mot pardon pour rémission de faute n'a pas une autre origine; car il n'y a pas de don plus généreux que le par-don des offenses.

(6) Page 17. *Vespres du tournoi.* On appelait ainsi la veille du tournoi, pendant laquelle avaient lieu des exercices pour les jeunes écuyers et damoiseaux poursuivans d'armes : aussi les appelait-on *essais*, *éprouves*, *escrimies* (escrimes), en opposition aux jeux du lendemain, qui s'appelaient *la haute ou forte journée*, *le maître tournoi*, *la maître éprouve*, où les seuls chevaliers et quelques écuyers anciens et très-considérés étaient admis. Il arrivait quelquefois qu'aux *vespres* ou *éprouves*, des écuyers se faisaient assez distinguer, pour que le lendemain les chevaliers les admissent à la *haute journée*, soit en les faisant chevaliers, soit par exception. Aussi ces jeux quoique moins solennels que le maître tournoi, étaient-ils l'objet d'un grand intérêt pour toute la noblesse, puisque ceux qui s'y exerçaient étaient les fils, les jeunes frères, les neveux des chevaliers, qui devaient paraître le lendemain à la *grande éprouve*.

Voyez La Curne de Sainte-Palaye qui à cette occasion cite ce passage de Perceforest. « Jusques à l'heure de *vespres*, que la jeune chevalerie (ici le mot de *chevalerie* veut dire noblesse)

se print à appareiller, pour célébrer les *vespres du tournoi* de la haulte journée * du lendemain.

(7) Page 17. *Pour devise.* Quoique plusieurs maisons aient pris pour devise leur cri d'armes, il ne faut pas confondre ces deux choses. La devise pouvait n'être que personnelle et même temporaire, tandis que le cri d'armes, qui n'appartenait qu'au chef de bannière, restait le même pour tous ceux du nom et d'armes qui devenaient chevaliers bannerets, à moins que, par un accord dans la famille, et surtout par la volonté du chef de la maison, on ne convînt d'en changer.

(8) Page 20. *Charles d'Albret.* Les noms de famille étaient alors en usage, depuis long-temps, et quand une famille avait possédé un fief dont elle tirait gloire, les descendans directs et les collatéraux conservaient ce nom primordial, quoiqu'ils ne possédassent pas le fief d'où il provenait, et qu'il y ajoutassent le nom de leur nouvelle seigneurie. C'est ainsi que les fils puînés de Hugues de Lusignan, comte de la Marche, s'appelaient Gui de Lusignan et Geoffroi de Lusignan, quoique leur frère aîné seul, Hugues le Brun, eût des prétentions à la propriété du château de Lusignan, et qu'ils eussent, eux, pour *parages* l'un Cognac et l'autre Jarnac. Les seigneurs et de Vouvent et de Melle, sortis plus anciennement de la maison de Lusignan, s'appelaient encore Guillaume de Lusignan, Raoul de Lusignan. Enfin cette famille garda le nom de Lusignan en Orient. Il en fut de même des seigneurs du nom de Brienne, et d'autres.

(9) Page 44. *Le bâtard de Mortagne.* On sait qu'à cette époque et beaucoup plus tard, le nom de bâtard n'avait rien de honteux.

---

* Au reste, les usages varièrent par rapport aux épreuves des écuyers : elles eurent quelquefois lieu après la *haute journée*, au lieu de la précéder.

Les noms de bâtard d'Orléans, bâtard de Bourgogne, bâtard de Bourbon, bâtard de Savoie, se lisent continuellement dans notre histoire. Dans des classes moins élevées, les enfans naturels portaient encore le nom de bâtard sans en rougir *. La grande distance qu'il y avait alors entre les nobles et le peuple, faisait que l'on aimait mieux être bâtard de noble, que fils de vilain. C'était un outrage qu'une vanité mal entendue faisait à la morale et à la religion.

Il appartiendrait aux conjonctures où nous nous trouvons, et à la forme de gouvernement qui nous régit, qu'il fût proposé une loi contre la reconnaissance et la légitimation des enfans naturels, qui ne devraient être possibles que par le mariage des auteurs desdits enfans.

Je dis qu'il appartiendrait à l'époque où nous sommes; car tout bien ne peut pas être offert en tous temps. Par exemple, il y a des Français, dignes de ce nom, qui ne voue un sentiment de respect et d'admiration et de reconnaissance à la mémoire de Henri IV et de Louis XIV. Mais, comment en présence de semblables princes, si grands, sous tant de rapports, si faibles d'un seul côté, pourrait-on proposer la loi dont il s'agit? Quand, au contraire nous avons un roi à qui nulle vertu n'est étrangère, que nous le voyons immédiatement suivi d'un prince qui marche sous ses traces, on doit saisir un moment si précieux, pour faire une proposition qui ne pourrait manquer d'obtenir les plus augustes suffrages; afin qu'un obstacle insurmontable fût apporté

---

* L'histoire a conservé le nom de plusieurs, tels que celui du *bâtard* de Vouru, que Henri V, roi d'Angleterre, fit si indignement pendre, pour avoir vaillamment défendu contre lui, pendant onze mois, la ville de Meaux, que ce brave capitaine voulait conserver au dauphin de France, depuis Charles VII; et celui du *bâtard* de Rubempré, qui se trouva mêlé dans les intrigues de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.

au retour de grands scandales dont le monde a été souvent affligé *.

(10) PAGE 57. *Aimery de Brienne.* On trouve en effet un Aimery de Brienne, fils de ce Gautier-le-Grand, comte de Brienne, qui, passé en Syrie, y acquit beaucoup de gloire, devint comte de Japha et mourut prisonnier des Sarrasins. L'histoire dit qu'Aimery son troisième fils ne laissa point de postérité. Ce doit être le seigneur dont il est ici question. Mais il faut supposer qu'il était venu en France, sans doute pour veiller aux biens que sa famille avait en Champagne et pour se marier. Car il était probablement né dans l'Orient. Gautier son père y ayant épousé Marie de Chypre, fille de Hugues de Lusignan, roi de Chypre. Aimery était sorti de ce mariage.

(11) PAGE 44. *Camburon.* Camburon. Cambisson. [illegible]

* L'histoire du seizième siècle offre un des exemples les plus remarquables de ces scandales.

Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, bâtard du pape Paul III (Alexandre Farnèse), eut pour fils Octave Farnèse, qui épousa Marguerite, fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, et Horace Farnèse, qui fut marié à Diane, fille naturelle légitimée de Henri II, roi de France. Sans doute Paul III pouvait être un saint, quoiqu'il eût eu des égaremens dans sa jeunesse. Saint Augustin aussi avait eu un fils naturel; mais il s'en confessait humblement, et ne songea sans doute jamais à en faire un prince et à ménager des alliances royales à sa postérité.

Les réformateurs du temps ne manquèrent pas de faire leur profit de ces alliances pompeuses du désordre des trônes avec le scandale de la tiare; comme s'ils avaient eu, de leur côté, plus de vertus à offrir. Mais si une loi semblable à celle que nous proposons avait eu force en France, qui a eu toujours tant d'influence sur la législation de l'Europe, une grande occasion de moins eût été fournie aux déclamations des hypocrites innovateurs de cette époque.

étaient les noms d'une casaque de cuir rembourré de laine ou de crin, ayant sur la poitrine un plastron d'acier poli. Les chevaliers mettaient par dessus la cotte de mailles ou haubert qui descendait jusqu'aux genoux, et encore sur le haubert la cotte d'armes sans manche, en forme de chasuble, sur laquelle étaient brodées leurs armoiries.

Les écuyers qui n'avaient le droit ni de haubert ni de cotte d'armes portaient le camburon dans les voyages où ils avaient quelques précautions à prendre; ils le couvraient d'un *surcot ou* manteau. A la guerre, ils avaient des cuirasses de fer et des brassards; et de même dans les tournois, s'ils étaient admis comme combattans, ou le simple cambisson de cuir, s'ils ne faisaient que servir leurs maîtres.

(2) Page 86. *Marabotins.* Voici une preuve que le marabotin avait cours en France, et que c'était une forte monnaie du temps. Je la cite, avec peine, par une raison qu'on devinera facilement. Toutefois, comme mon but est de faire connaître l'esprit de l'époque à laquelle appartient le roman que je traduis, cette citation ne sera pas étrangère à mon dessein. Elle montrera que ces troubadours que l'on se représente toujours comme si galans, avaient des momens d'humeur assez vifs contre le beau sexe. Ce ne put être qu'un sentiment de dépit qui produisit le couplet suivant qui se trouve dans un sirvente de Pierre Cardinal, gentilhomme et troubadour très-distingué du Puy en Velay.

En jurar de femna no m fi,
Ni son sagramen no vuelh ja;
Quar s'il mitiatz en la ma
Per ver dir un *marabeti*,
Et per mentir un *barbari*;
Lo *barbari* guazanhara.

Ce qui veut dire :

Au jurement de femme je ne me fie point, et je ne veux pas

de son serment : car si vous lui mettez en main un *marabotin* pour dire la vérité, et un *barbarin* pour mentir ; le barbarin l'emportera.

Le barbarin devait être une très-petite monnaie, mais je ne l'ai pas vue citée ailleurs.

(13) Page 97. *Le prince d'Achaïe* devait être alors Geoffroi de Ville-Hardouin, neveu et successeur de Geoffroy de Ville-Hardouin, à qui on doit l'histoire de la conquête de Constantinople par les croisés français et vénitiens.

(14) Page 98. *Le jeune empereur Baudouin.* C'était Baudouin de Courtenai, fils de Pierre de Courtenai et successeur de Robert de Courtenai son frère. Etant arrivé à l'empire fort jeune, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, fut appelé pour être régent avec le titre d'empereur. Baudouin épousa sa fille.

(15) Page 98. *Ce beau varlet.* J'écris toujours varlet quoique, dans le texte manuscrit, il y ait toujours *vallet*; mais je sais que l'on croit communément que le mot varlet était plus noble que celui de valet, ce qui est tout-à-fait le contraire du vrai. Ville-Hardouin, historien du treizième siècle, appelle Alexis fils d'Isaac, empereur d'Orient *le valet de Constantinople.* Louis roi de Navarre, Philippe, comte de Poitou, Charles comte de la Marche, fils du roi Philippe-le-Bel sont qualifiés de *valets* dans un compte de sa maison de 1313. Ce mot répondait à l'expression moderne *d'infant* dont on se sert en Espagne, pour signifier les jeunes princes du sang royal; et il avait la même origine métaphysique.

Vassus, et puis *vassallus*, *vassaletus*, *valetus*, venait du mot Gaulois *gwas* ou *goas* signifiant jeune garçon, (c'est le *gars** des provinces occidentales de France, et le gouïat du Midi).

---

* Dans la Lorraine, on dit encore, en patois, un *gas-chot*, une

Dans chaque famille les jeunes garçons par excellence, étaient les fils du maître. Aussi le mot de valet s'employait, depuis les cours des rois jusque dans les plus humbles gentilhommières. Comme on donnait ce nom à ses propres enfans, on n'offensait pas les jeunes gentilshommes qu'on avait à son service en le leur appliquant. Mais lorsque, les affranchissemens plus fréquens ayant multiplié le nombre des hommes libres, on admit à des fonctions d'abord exercées par de jeunes gentilshommes, des serviteurs qui n'étaient pas nobles; autant ces nouveaux introduits étaient flattés du nom de valets, autant les nobles commencèrent à le dédaigner. On distingua d'abord, comme je l'ai dis plus haut, les serviteurs chargés des fonctions inférieures, par le nom de *gros varlets* ou *gros garçons*. Mais ensuite on devint plus délicat. Les nobles qui servaient chez de grands seigneurs se firent appeler *domestiques*. On trouve cette expression communément appliquée à des nobles dans le quinzième et même dans le seizième siècle. Enfin le temps vint où aucun noble ne voulut servir la personne d'un autre noble, et le nom de domestique eut le même sort que celui de valet. Il y aurait certainement des réflexions assez importantes à faire là-dessus; mais ceux de mes lecteurs qui aiment à réfléchir les feront d'eux-mêmes : elles ennuieraient les autres.

(16) Page 99. *Quinze ans, c'est l'époque.* Ordinairement c'était à quatorze ans que les jeunes gens sortaient de pages pour prendre le titre d'écuyer; mais il est possible que dans l'Orient où l'on avait toujours l'ennemi à ses portes, on voulût retarder d'un an la commission d'écuyer qui exigeait plus de force et d'habitude de fatigue que celle de page.

Voici quelle était, dans les temps ordinaires, en France, la division des époques dans l'éducation des jeunes gentilshommes.

---

gas-chotte, pour signifier un jeune garçon, une jeune fille. On y dit aussi *basselle*, qui vient de vasselle, vasselette.

Jusqu'à sept ans, l'enfance restait confiée aux soins des femmes; les sept années suivantes étaient employées au service de pages chez des parens, amis ou protecteurs : à quatorze ans, le page pouvait devenir écuyer, et enfin, à vingt-un ans, l'écuyer était habile à recevoir la chevalerie, si les autres conditions nécessaires, telles que la force, la santé, la fortune, et la bonne renommée s'y trouvaient.

Toutefois des exceptions étaient souvent portées à ces règles. Très-fréquemment les jeunes princes étaient reçus chevaliers avant vingt-un ans : quelques-uns même le furent au berceau, tels que le duc d'Orléans, fils de Charles V, à qui Du Gueselin conféra la chevalerie, immédiatement après les cérémonies du baptême. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, fut fait aussi chevalier, sur les fonts baptismaux. François I^er^ fit de même son petit-fils François, fils de Henri II, chevalier en naissant.

Au-dessous de cette haute région, on vit souvent des jeunes écuyers mériter, par leur force et par leur courage, qu'on leur conférât la chevalerie, avant l'âge ordinaire de la majorité.

Il reste à remarquer que dans les grades de pages et d'écuyers, il y avait différentes classes et fonctions que l'on proportionnait à la force, à l'habileté, à la bonne conduite des jeunes varlets : car ce nom était commun aux pages et aux écuyers.

(*Voyez* la Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*).

(17) Page 99. *Poursuivans d'armes.* On nommait ainsi les jeunes gentilshommes qui aspiraient à la chevalerie; sous ce rapport ce terme appartenait plus particulièrement à ceux qui étaient déjà hommes d'armes; mais on voit par des vers d'Eustache Deschamps, qu'on le donnait à de jeunes gens qui n'avaient pas encore ce grade.

Les jeunes gens *poursuivoient*,
Lances, bacinez, portoient

Des anciens chevaliers,
Et la coustume aprenoient
De chevauchier, et veoient
Des armes les trois mestiers *;
Puis devenoient archiers.
A table et partout servoient,
Et les malectes troussoient,
Derrière eux, moult volontiers.
Ainsi adonc le faisoient,
Et en cuisine s'offroient,
A ce temps, les escuyers.
Puis gens d'armes devenoient,
Et leurs vertus esprouvoient
Huit ou dix ans tous entiers.
En grans voyages aloient;
Puis chevaliers devenoient
Humbles forz, appertz, légiers, etc.

(18) Page 100. *L'attacha au côté du jeune varlet.* Ce passage confirme ce que dit Sainte-Palaye, sur la cérémonie qui avait lieu à la réception d'un écuyer. Cérémonie qu'il ne faut pas confondre avec la chevalerie, comme il est arrivé quelquefois.

« Le jeune gentilhomme nouvellement sorti hors de page, dit la Curne, était présenté à l'autel, par son père et par sa mère, qui chacun, un cierge à la main, allaient à l'offrande. Le prêtre célébrant prenait de dessus de l'autel une épée et une ceinture sur laquelle il faisait plusieurs bénédictions et l'attachait au côté du jeune gentilhomme, qui alors commençait à la porter. » (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie*).

(19) Page 103. *Qu'il ne pouvait plus porter.* Je soupçonne cette expression empruntée d'un troubadour gascon ou catalan,

---

* D'archer, d'écuyer, de chevalier.

appelé Amanieu des Escas. Dans un petit poëme, il dit à une dame : *Dieu fasse venir le jour où vous porterez la moitié du fardeau qui m'accable !* * Ce qui pourrait faire pencher à croire cet Amanieu catalan, ce serait la collection des proverbes qu'il a réunis dans un *vers*, (on a déjà vu que ce mot se prend collectivement pour un petit poëme). Parmi ses proverbes, il en a d'oubliés et qui ne le méritent pas, comme celui-ci : *Tal cuit se chauffer qui se brûle* **.

On a, du même poëte, des conseils à une demoiselle servant chez une dame, qui sont curieux pour la connaissance des usages et des mœurs du temps.

(20) Page 103. *Les saints lieux.* Saint Louis, pendant son séjour en Palestine, aurait fort désiré visiter les saints lieux; et le sultan lui offrait toute sûreté pour cela. Mais les barons chrétiens du pays le supplièrent de s'en abstenir, par la raison que si lui, qui était le plus puissant des princes chrétiens, se contentait d'entrer dans la cité sainte, avec la permission d'un sultan, aucun prince de l'Europe ne ferait plus d'efforts pour sa délivrance. Le roi se rendit à ces raisons. (Fleury, *Histoire ecclésiastique*).

(21) Page 103. *La ville sainte captive.* L'abbé le Gendre, dans son livre des *Mœurs et coutumes des Français*, s'exprime ainsi : « Qui le croirait ? Ces guerres, ces pèlerinages qu'on ne faisait que par dévotion, contribuèrent plus que toute autre chose à corrompre les mœurs des chrétiens : il n'est sorte de

---

* E Dieus do m veser loc e temps
Que portetz vostra part del fais
Qu'ieu l'ay trastol, e non engrais
Ans m'amagresisa a sobrier.

** Aital se cuia calfar que s'art.

vices que l'histoire ne reproche, non-seulement aux premiers croisés qui s'établirent en Orient (on convient que leur vie était si abominable, qu'elle fut cause de la ruine du royaume qu'ils avaient fondé), mais encore aux autres croisés qui, pendant un siècle et demi, firent le voyage d'outre-mer pour secourir ou pour recouvrer une partie de la Terre-Sainte). » Joinville dit que dans l'armée que saint Louis, mena en Egypte, en 1249, il y avait de tous côtés des lieux de prostitution, et jusqu'au près du pavillon royal; le saint roi fit inutilement ce qu'il put pour l'empêcher, etc... (*Voyez*, de plus, l'excellente *Histoire des Croisades*, par M. Michaud).

(22) PAGE 107. *Renaud Ier, sire de Pons.* Le nom de Pons tient trop de place dans le roman que je traduis, pour que je ne donne pas une petite notice sur cette famille, qui fut, tant qu'elle dura, la plus puissante et la plus illustre de la Saintonge. Elle prenait son nom d'un château et d'une ville situés sur la rivière de Seugne, à quatre ou cinq lieues de Saintes, en allant vers Bordeaux. Dans les treizième et quatorzième siècles, les sires de Pons affectèrent de porter le nom de Renaud *, on en compte six de ce nom. Cependant le dernier de tous, qui fut le plus célèbre, appartient au siècle suivant. Ce fut Renaud VI, qui seconda si bien les efforts de Charles VII, pour expulser les Anglais de France, qu'il mérita de ce prince le titre de *père protecteur et conservateur de la Guienne.* En effet, il prit sur les Anglais, Cognac, Saint-Maixent, Marans, Royan et d'autres

---

* J'ai oublié jusqu'ici de dire que Renaud II, celui qui, dans le roman, traite si bien les troubadours et les jongleurs, était lui-même poëte; mais comme on n'a de lui que des poésies licencieuses et fort médiocres, il est possible qu'il n'en ait pas fait d'autres, et que le romancier ait mieux aimé le faire connaître comme protecteur que comme confrère des troubadours, afin de ne pas le montrer sous un jour qui ne lui était pas favorable.

places. Ce Renaud prenait le titre de sire de Pons, comte de Blaye et de Marennes.

La baronnie de Pons passa, à la fin du seizième siècle, dans la famille des comtes de Miossans, branche bâtarde et légitimée d'Albret, par le mariage d'Antoinette, fille et héritière d'Antoine, sire de Pons, avec Henry, baron et comte de Miossans.

Enfin, en 1683, Marie d'Albret, héritière de Charles Phœbus d'Albret, baron de Pons et de Miossans, porta ces deux seigneuries à Charles de Lorraine, comte de Marsan.

(23) Page 107. *Pressurait.* On sera étonné de cette expression à une époque où les rois eux-mêmes mettaient à peine des impôts, comme nous les entendons aujourd'hui. Mais pourtant les rois, ainsi que les seigneurs avaient plusieurs manières de tirer de l'argent de leurs sujets et même de leurs vassaux, tels que les péages, les confiscations, les frais de justice *, les levées de guerre, pour lesquelles ils les *semonçaient* et puis leur permettaient de se racheter, l'altération des monnaies, la taxe des juifs ** ..... Les bons princes n'usaient point de ces derniers

---

* La justice était censée gratuite; mais le jugement portait presque toujours amende et souvent confiscation contre le condamné. Là-dessus le seigneur recouvrait ses frais et au-delà, lorsque les biens des condamnés le permettaient. La justice fut gratuite de cette manière jusque sous Charles VIII, où l'on commença à faire payer aux parties l'expédition de leurs arrêts.

** A l'exemple de plusieurs rois, les seigneurs traitaient cruellement les juifs. Ils les vendaient et les troquaient comme des esclaves, pour les forcer de se racheter, et ils assignaient sur eux le paiement de leurs dettes et autres charges. Le douaire de Marguerite de Provence, veuve de saint Louis, était assigné sur les juifs, qui lui payaient, chaque quartier, deux cent dix-neuf livres sept sous six deniers. (Le Gendre, *Mœurs des Français.*)

expédiens condamnables ; mais ceux qui étaient avares et ambitieux, y avaient souvent recours, et les possesseurs de grands fiefs, les imitaient dans l'étendue de leurs domaines. En Angleterre, le roi avait bien plus de facilité pour lever des impôts ; de plus, son domaine était à proportion plus considérable. Comme Guillaume de Normandie avait traité cette île en pays de conquête, il y avait attribué à la couronne une énorme quantité de fiefs qu'il avait confisqués, sans ménagement, sur les anciens nobles saxons : de plus il s'était réservé le droit de taxer arbitrairement ses sujets. Enfin, il avait distribué le reste de son royaume, en parties plus égales qu'en France, de sorte qu'il ne s'y trouvait pas des barons aussi puissans que dans ce dernier royaume, où les ducs de Normandie, de Bretagne, de Bourgogne, de Guienne, les comtes de Champagne, de Toulouse, de Flandre, étaient de véritables souverains fort difficiles à manier et à faire contribuer.

(24) Page 108. *Le tiers amour. Dieu, l'honneur et les dames* : telle était, comme on sait, la devise des chevaliers et des troubadours. Et on ne peut guère se dissimuler que trop souvent, ils mettaient ces trois devoirs à peu près de niveau. Cependant Giraud de Calençon, troubadour, appelle l'amour des dames, *le moindre tiers d'amour*. Giraud Riquier, autre troubadour, a laissé une discussion ingénieuse sur ces trois amours. Arnaud Daniel, troubadour *provençal*, de Bergerac en Périgord, et qui a joui d'une très-haute réputation disait :

« Je ne regrette pas des peines dont la récompense est si douce, je fais *dire des messes*, je fais *brûler des cierges* et *des lampes* pour me la rendre favorable ; car elle est après *Dieu*, *l'objet de mon culte*. »

Cet objet de son culte, qu'il appelait *miels de ben* (mieux que bien) était la femme de Guillaume de Bouville, *de Bovilla* en Gascogne.

Le châtelain de Coucy, partant pour la Palestine, disait dans son lai d'adieux à la France. « Je me rends à la Terre-Sainte

afin d'obtenir *le paradis*, *la gloire* et *l'amour de ma mie* *. » Et cette *mie* était la femme du voisin, du seigneur de Fayel. Voilà comme trop souvent nos bons aïeux l'entendaient.

Thibaud, comte de Champagne, roi de Navarre, partant aussi pour le saint voyage, chantait :

Bien doit mes coers estre liés et dolanz,
Dolanz de ce que je part de ma dame,
Et liés de ce que je suis désiranz
De servir Deu qui est mes cuer et m'ame ;
Iceste amors est trop fine et poissanz ;
Par là convient venir les plus saichanz ;
C'est li rubis, l'émeraude et la jame
Qui tout garist les viez péchés puantz.
Dame des ciez, graus roine puissanz,
Au grant besoing me soiez secorranz,
De vos amers puisse avoir droite flame :
Quand dame perds, dame me soit aidans.

Le bon Thibaud, priait donc la Vierge de le soutenir dans la douleur que lui causait son départ de sa dame, et cette dame n'était point sa femme.

(25) Page 108. *La nouvelle année à Noël, selon l'usage d'Aquitaine.* Il paraît en effet qu'alors l'année commençait à Noël en Aquitaine, tandis que dans le reste de la France, elle commençait à Pâques, ce qui a duré jusqu'au règne de Charles IX, qui fixa le premier jour de l'an au 1^er^ janvier**.

---

* Voilà bien les trois amours : Dieu, l'honneur et les dames.

** Ce fut en 1563 que le chancelier de l'Hôpital fit rendre une ordonnance au roi Charles IX, pour commencer l'année au 1^er^ de janvier, comme c'était l'usage à Rome. Jusque-là, en France, l'année avait commencé à Pâques. La vérification de cet arrêt fut suspendue au Parlement jusqu'au 1^er^ janvier 1566, où cette réforme fut mise en pratique.

Ducange, dans son Glossaire, cite une charte de l'église de Langres, terminée par ces mots : *anno Domini* 1384, *sumpto a Paschate, more gallicano, die septimo mensis maii.*

Toutefois, en France comme en Aquitaine, il y a eu diverses manières de dater les actes et les lettres. Long-temps et jusqu'au commencement de la troisième race, on data de l'incarnation* (25 mars, et alors l'année commençait à cette époque. Cependant Ducange cite un passage d'une charte d'un seigneur de Picardie, qui se termine ainsi : *fait en l'an de l'Incarnation de N. S. J.* 1183, *es mois de janvier, le lendemain du premier*

---

* Selon Ducange, ce fut Denis-le-Petit qui, sous le règne de Justinien, commença à dater de l'Incarnation du Christ, par l'horreur qu'il éprouvait à dater les événemens, des années du règne de Dioclétien, ce cruel persécuteur des Chrétiens.

Par la suite, on pensa que la vie des hommes ne se comptant pas communément du jour de leur conception, mais de celui de leur naissance, et la nativité de Jésus-Christ arrivant près de la fin de l'année Julienne, il convenait de compter désormais le commencement de l'année du jour de la nativité de Notre-Seigneur.

Mabillon établit que, pendant les sixième et septième siècles, les Français comptèrent du 1er mars. Cependant il trouve des exceptions à cet usage, et il les explique, en supposant qu'il y avait une année lunaire qui commençait en mars, et une année solaire en janvier.

Plusieurs historiens, tels que Grégoire de Tours, ont daté de la Passion de Notre-Seigneur.

De ces différentes époques pour le premier de l'an, viennent les diverses dénominations des dates que l'on trouve dans les anciens titres. Où l'on commençait l'année à la Notre-Dame de mars, on datait de l'Incarnation ; où l'on commençait à Noël, on datait de la Nativité ; où l'on commençait à Pâques, on datait de la Rédemption. Comme l'année a commencé à ces diverses époques, dans le même pays, en différens siècles, le dénomination de l'ère a varié également, ce qui n'a pas manqué de jeter de la confusion dans la chronologie.

jour de l'an. Ce qui prouve qu'il n'y avait encore rien de bien régulier dans la manière de compter le premier de l'an.

En Italie on datait de la Nativité, comme on le voit par la fin d'une charte de Milan : *anno a Nativitate Domini* 1397, *ind.* 1. *Secundùm cursum et consuetudinem civitatis Mediolani.*

On voit par un concile de Cologne, de 1310, qu'en Allemagne la manière de dater n'était pas uniforme: car un chapitre porte ce réglement : *Statuimus etiam ut, ex nunc de cætero, annus Domini observetur et in Nativitate Christi innoveturà quolibet anno, prout sacrosancta romana ecclesia id observat.*

Je terminerai cette note sur les dates par le passage suivant, quoiqu'il paraisse contrarier, ce que dit mon romancier sur l'époque du premier de l'an en Aquitaine :

« Le roi Charles VIII alla de vie à trépas au château d'Amboise, le 7e jour d'apvril de l'an 1497 avant Pasques, selon la computation de Paris, où l'on commence l'année à Pasques, et selon la computation romaine et d'Aquitaine, l'an 1498, parce que les Romains commencent l'année à Noël, et les Aquitains à la N. D. de mars. (Bouchet, *Panegyric du chevalier sans reprouche.*)

Il serait toutefois possible de concilier cela, en supposant, que, comme en France, ainsi que nous l'avons vu plus haut, on appelait le premier de janvier premier jour de l'an, à une époque où l'on datait de l'Incarnation (25 mars), de même en Aquitaine on fêtait l'année à Noël, quoiqu'on la commençât également du 25 mars : ce qui n'aurait pas été plus inconséquent que l'usage actuel de dater de la Naissance de J. C. et de fêter le renouvellement de l'année, le jour de la Circoncision.

D'ailleurs l'Aquitaine était fort grande ; et comme toutes les provinces qui la formaient, n'avaient pas été réunies en même temps, les usages pouvaient y varier sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, dans l'espace compris entre la Loire et les Pyrénées.

(26.) Page 127. *D'un roi d'armes, d'un héraut et de deux*

poursuivans d'armes. Les rois et les princes très-puissans, tels que les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Toulouse et de Champagne, etc. avaient seuls proprement des hérauts auxquels ils donnaient pour nom, ou le titre de leur principauté, ou leur cri d'armes, ou le titre de quelque ordre de chevalerie. A mesure que les grands fiefs de France ont été réunis à la couronne, le nombre des hérauts de France a augmenté, et il s'en est compté jusqu'à trente portant tous des noms de provinces ou de chefs-lieux d'anciens duchés ou comtés, tels que Normandie, Alençon, Languedoc, Toulouse, Berri, Angoulême, etc. Un seul, et qu'on appelait le *roi d'armes*, portait pour nom le cri d'armes de France : *Mont-Joie Saint-Denis.*

Les barons et seigneurs dépendant de ces grands vassaux n'avaient point de hérauts constamment revêtus de ce titre et qui portassent le nom de leur seigneurie ; mais lorsqu'il leur survenait des guerres privées ; lorsqu'ils célébraient des tournois, ils investissaient temporairement quelque ancien et notable écuyer du titre de héraut, et même de roi d'armes, pour remplir les fonctions dont s'acquittaient les véritables hérauts, auprès des princes souverains. Ils les faisaient accompagner de poursuivans d'armes, jeunes écuyers qui les suppléaient eux-mêmes aux lieux où il fallait moins d'apparat.

(27) PAGE 128. *Trois alenées et trois reposées.* Ces dispositions et l'annonce qui les suit, sont presque entièrement conformes à celles que René d'Anjou, roi de Sicile, dicte dans ses ordonnances et règlemens pour les tournois ; et que l'on retrouve dans la Colombière (*Théâtre d'honneur*). Ce qui n'a rien d'étonnant, car le bon roi déclare : « qu'il a recueilli les meilleures coutumes qui se pratiquaient en Allemagne et en Flandre, ainsi que les anciennes façons qui se *soulaient* pratiquer en France, comme il avait trouvé *par écriture.* »

Ce bon roi René, exposant les avantages des tournois, dit : « Et *quartement* (quatrièmement) pourra-t-il advenir que

tel jeune chevalier ou escuyer, par bien y faire, y acquerra mercy, grâce et augmentation d'amour de sa très-gente dame et *célée* (secrète) maîtresse. »

Les annonces des tournois n'étaient pas toujours aussi simples que celle que donne ici notre romancier ; elles étaient souvent précédées de pieux préambules : j'en citerai quelques exemples, parce qu'ils font connaître les mœurs du temps *.

Annonce du tournoi fait à Nanci, le 8 octobre 1517.

En l'honneur de notre Sauveur, de la glorieuse vierge Marie, sa mère, de monseigneur Saint-Georges, de madame Sainte-Barbe, de monseigneur Saint-Nicolas, patron de Lorraine et de toute la cour célestielle du paradis qui est le commencement de toutes choses, et de celle que désirons; à celle fin que oisiveté ne soit trouvée en jeunesse où nous sommes; et aussi pour donner passe-temps à notre souverain seigneur, monseigneur le duc et madame, et à tous nobles, sans oublier les dames et les demoiselles, pour qui telles choses s'entreprennent **. etc.

Pour la première emprise, courront trois courses de lances en lice et une pour la dame, *à fer émoulu, entrempé et acéré*, etc. (La Colombiere, *Théâtre d'honneur.*)

---

* Quoique les exemples que l'on va lire appartiennent à une époque éloignée de près de trois siècles de celle où se passe l'action de mon roman, les opinions religieuses, politiques et chevaleresques n'avaient pas beaucoup changé.

** Les prix des tournois étaient ordinairement, ainsi qu'on le voit dans le roman, une épée pour le mieux faisant des assaillans et un heaume pour celui des tenans ; mais il paraît qu'il y avait des exceptions à cet usage; car, dans ce tournoi de Nancy, les prix furent un gantelet d'or, un garde-bras, une rondelle, un avant-bras d'or, etc. On exprimait la valeur de ces prix.

Il est très-remarquable que c'était en l'honneur de Dieu et de toute la célestielle cour du Paradis, que l'on célébrait des jeux condamnés à plusieurs reprises par les papes, par les conciles, par les évêques*.

En effet la religion ne pouvait que condamner des exercices que l'on avait rendus si dangereux. Car ainsi qu'on vient de le voir, on ne s'en tenait plus, comme dans le principe, aux lances sans fer, ou à fer rabattu et émoussé; on en était venu à vouloir le *fer émoulu, entrempé, et acéré*. Et cependant avec les *armes courtoises*, ces jeux avaient offert de nombreuses victimes de l'acharnement et de l'opiniâtreté des combattans. Au tournoi de Châlons, où le roi Edouard III d'Angleterre avait combattu contre le comte de Châlons et les Bourguignons, il y eut bon nombre de chevaliers et d'écuyers qui restèrent sur la place, les uns écrasés par d'épouvantables heurts, les autres brisés par leurs chutes, d'autres foulés aux pieds des chevaux, d'autres enfin suffoqués, dans leurs armures, par la violence de leurs efforts et par la chaleur**. Mais bientôt tout cela parut fade, et le *fer émoulu* leur donna un nouvel attrait.

---

* Innocent II, en 1140, Eugène III, au concile de Latran, en 1179, furent les premiers qui fulminèrent leurs anathèmes contre les tournois. Innocent IV les défendit pour trois ans, au concile de Lyon, en 1245, ne croyant pas pouvoir les abolir tout d'un coup. Clément V fit la même chose en 1313.

Nos rois essayèrent aussi, à différentes reprises, de les abolir; mais ensuite ils les encouragèrent par leurs exemples.

Le goût des lettres et des arts, les disputes et les guerres religieuses, leur portèrent un grand coup; enfin le funeste accident de Henri II, en 1559, les fit entièrement abolir. Aux tournois, succéda la grande fureur des duels, qui étaient moins coûteux et aussi sanglans; car on avait des seconds, des tiers, etc, qui se battaient.

** Au tournoi de Nuys, près Cologne, soixante chevaliers ou écuyers, suivant Albéric, perdirent la vie.

Le tournoi de Milan, qui eut lieu en présence de Louis XII, en 1507, fut ainsi annoncé :

A l'honneur et louange de Dieu, et de la glorieuse vierge Marie, de monseigneur saint Michel l'ange, de saint Georges et de toute la cour céleste, pour donner plaisir au Roi et exécuter noble fait d'armes, et pour *échever* (éviter) oisiveté, etc.

Ce tournoi, dont l'intention était si édifiante, fut donné à fer émoulu. Aussi un grand nombre de Français et de Lombards y furent blessés jusqu'à danger de mort.

Je rapporterai le passage suivant, tiré de La Colombière.

« Au tournoi de Milan, le premier jour on combattit à *fer émoulu*, et le deuxième à lance morne.

« Chaudieu combattant avec l'espée à deux mains contre Galéas, lui donna un tel coup sur la tête, qu'il lui fit mettre les deux mains à terre; et comme il voulait le renverser entièrement, le roi cria ho! ho! Ce qui l'arrêta.

« Ils combattirent ensuite à la pique, mais Chaudieu eut toujours l'avantage.

« La Hire combattant contre le plus terrible champion de Lombardie, le Roi y prenait un grand plaisir, car ils se battaient *à toute outrance*, et les dames, quoiqu'elles fussent un peu en crainte, prirent un grand passe-temps à voir cette bataille. A la fin, La Hire prit si bien son temps et donna de toute sa force un si pesant coup de hache sur la tête du Lombard, qu'il en fut tout étourdi et tomba à terre tout de son long si pesamment que les pièces de son *batte-cul* lui renversèrent sur le dos, tellement qu'il eut le derrière tout descouvert. Le Français voyant son homme à terre qui tâchait de se relever, lui voulut redoubler un autre coup pour le *macter du tout*, ce que le Roy apercevant, il les envoya promptement séparer par les gardes du camp. » (*Théâtre d'honneur.*)

On s'épargnait si peu dans ces tournois, qu'à celui de Cassel, aux noces de Guillaume, landgrave de Hesse et de Yolande de Lorraine (1497), Philippe de Cronemberg abattit huit champions,

et fut lui-même abattu treize fois. Plusieurs autres chevaliers tombèrent sept à huit fois.

Aussi verrons-nous qu'au pas d'armes de Sandricourt, que j'aurai occasion de citer, il y avoit un médecin et un apothicaire *pour aider ceux qui en avaient mestier.* (besoin)

(28) PAGE 130. *Jonché de paille.* L'usage de répandre de la paille sous les tables pendant les repas était fort commun et ne se bornait pas aux terrains extérieurs : on en répandait, pendant l'hiver, dans les salles des châteaux et dans les églises. Dans l'été, au contraire, on jonchait de feuilles et de fleurs, (surtout de glayeul qu'on appelait *glay*), les salles de festins.

Fitz-Stephens, secrétaire et historien du célèbre Thomas Becket, rapporte que « les appartemens de ce chancelier d'Angleterre, l'homme le plus riche et le plus magnifique du royaume, étaient, pendant l'hiver, couverts de paille fraiche et de foin ; et, pendant l'été, de joncs verts et de feuilles, pour que les seigneurs qui venaient lui faire leur cour, ne salissent pas leurs beaux habits sur le plancher. » (HUME, *Histoire d'Angleterre.*)

Le froid était aussi une raison déterminante pour faire usage de la paille, pendant l'hiver.

(29) PAGE 130. *Là, chacun avait son écuelle et son hanap.* Ce n'était pas une petite distinction que d'avoir chacun son écuelle et son hanap. Nous allons voir qu'on mangeait presque toujours deux à deux à la même écuelle, etc.

Il paraît qu'alors on ne se servait pas de ce que nous appelons assiettes : elles étaient remplacées, pour tout ce qui était liquide et même pour les ragoûts, par des écuelles, et pour les viandes sans sauce, par des *tranchoirs*, dont nous verrons l'explication plus bas.

Quant au hanap, c'était un vase à boire supporté sur un pied élevé, à peu-près de la forme d'un calice.* La coupe était beau-

* Les hanaps étaient quelquefois d'une très-grande richesse. Dans

coup plus surbaissée, et même n'avait point de pied. Il y avait des gens dont la profession était de faire des hanaps, et qu'on appelait hanapiers. C'est même devenu le nom propre de quelques familles.

(30) Page 130. *Une écuelle et un hanap pour chaque couple.* Nous venons de dire que c'était l'usage de faire manger ses convives deux à deux. Les romans et les contes en fournissent beaucoup d'exemples. J'en citerai quelques-uns. On voit dans le roman de Perceforest. « Y eut huit cents chevaliers séant à table; et si n'y eût celui qui n'eust une dame ou une pucelle à son écuelle. » Dans le conte de Prévot d'Aquilée, on voit : « La dame le conduisant (l'ermite) elle-même à table, le fit asseoir à ses côtés, et voulut manger avec lui, dans la même écuelle. » Tous les convives furent placés de même deux à deux. (*Traduction de* Legrand d'Aussy.)

Un autre vieux fabliau, parlant de deux amans, dit :

Et si sechiez que chaque jour
En une écuelle mangeaient.

Le talent des maîtres de la maison était d'assortir les couples de manière qu'ils mangeassent, sans éloignement et même volontiers, dans la même écuelle.

---

l'inventaire général du roi Charles-le-Quint (Charles V, roi de France), après la coupe de Charlemagne, garnie de saphirs, on voit un hanap sur trépied, garni de perles, de rubis et d'émeraudes, du poids de six marcs et six onces d'or.

Au Louvre, dans une des salles consacrées à l'exposition des produits des beaux-arts, il y a une armoire dans laquelle on voit beaucoup de ces hanaps, la plupart en pierres dures, telles qu'agates, calcédoines, bois pétrifiés, cristal de roche, etc. On en faisait aussi en métaux, en ivoire, en bois.

De cet usage est né le proverbe, *manger à la même écuelle;* et celui-ci, conservé en quelques provinces : *Il a bu dans mon verre, il sait mon secret.* On supposait que ceux qui buvaient dans le même verre, n'avaient pas de secret l'un pour l'autre.

(31) Page 131. *Entremets.* On entendait par *mets*, un service, et par *entremets*, l'intervalle entre deux services.

(32) Page 131. *Le maître-queux ayant corné l'eau.* Nous avons vu que le roi avait un grand-queux, qui était chef des officiers de sa bouche. Les seigneurs avaient des maîtres-queux qui remplissaient à peu près les mêmes fonctions chez eux. Outre cela, il y avait des écuyers de cuisine qui portaient les plats, depuis la cuisine jusque dans la salle, et les posaient sur la table; et un clerc de cuisine qui tenait les comptes de la cuisine : c'était le dépensier.

Quant à l'usage de *corner l'eau*, pour avertir les écuyers et les pages de se tenir prêts à donner à laver aux convives *, l'histoire et les romans nous en fournissent beaucoup d'exemples. Froissard, parlant d'un ambassadeur de Charles V, dit : « qu'il était étoffé de vaisselle d'or et d'argent, aussi largement que si ce fût un petit duc. Aussi laissait-il *corner* l'assiette** de son dîné. » Le même, dit en parlant d'Artevelle : « Il faisait *corner* et sonner devant son hôtel, à ses dînées et soupées. »

Dans un fabliau du treizième siècle, intitulé : *De la dame*

---

* Chez les Romains également, on donnait à laver aux convives au commencement du repas. Virgile, aussitôt qu'il a fait asseoir ses Troyens à table, chez Didon, ne manque pas de dire :

Dant famuli manibus lymphas, etc.
(*Enéide*, l. 1er.)

** Assiette signifie ici la pose du dîner sur la table, *le service, le couvert.*

qui fut corrigée, et que nous avons déjà eu occasion de citer, on voit ces paroles : « Cependant on *corna l'eau* et tout le monde se mit à table. »

Le romancier omet de dire qu'on se lava les mains ou plutôt qu'on *lava* (car c'était l'expression) ; mais c'est que la circonstance de corner l'eau entraînait nécessairement celle *de laver*. L'usage de manger deux à la même écuelle et au même tranchoir, et (je le crains bien) de se passer de fourchettes, rendait indispensable la pratique de se laver les mains, en se mettant à table. On se lavait également à la fin du repas. Cette dernière ablution est la seule qui se pratique aujourd'hui, et encore pas assez généralement. Au lieu de la négliger un peu, peut-être ferait-on bien de rappeler aussi l'autre ; car bien que de nos jours chacun ait son assiette et sa fourchette, dont il change à volonté, cette précaution de propreté ne serait pas toujours superflue, et il y a encore quelques gens qui auraient besoin qu'on leur *cornât l'eau*.

J'ai dit que je craignais bien qu'on ne se passât de fourchettes pour manger. En effet, on ne trouve point d'indication de cet instrument, avant Charles V, roi de France, dans l'inventaire duquel on *voit quarante-trois cuillères et fourchettes* ; et encore il faut remarquer qu'elles sont indiquées à l'article de la vaisselle d'or garnie de pierreries, d'où il me semble qu'on peut penser qu'il est question là des grandes fourchettes dont on se sert pour découper la viande, et non de celles dont chaque convive fait usage pour manger. Une autre raison de le croire, c'est qu'il y en a moins dans cet inventaire, que de salières, car on compte quarante-cinq de celles-ci. Ce n'est pas tout ; nous avons un proverbe, effrayant pour la propreté de nos aïeux. Nous disons d'une chose dont le goût nous plaît : c'est bon à *s'en lécher les doigts*. Je crains bien que nos vénérables ancêtres ne se soient fortement léché les doigts. Mais ils les lavaient chaque fois qu'on leur cornait l'eau.

Puisque j'en suis aux propretés de table, il me faut dire un mot des serviettes. Mon manuscrit n'en fait pas mention, et je

penche fort à croire, avec Legrand d'Aussy, qu'à cette époque les convives s'essuyaient à la nappe, pendant le repas, comme faisaient, il n'y a pas long-temps, les Anglais; toutefois au moment de *laver*, avant le repas, les écuyers ou pages présentaient à leurs maîtres, des essuie-mains ou serviettes dont ceux-ci s'essuyaient.

Plus tard, on fit, en France, usage des serviettes de table, à la manière dont nous nous en servons; et ce qu'on ne croirait pas, c'est qu'il fut un temps où l'on se montra bien plus recherché à cet égard que de nos jours. Au seizième siècle, la mode s'introduisit dans les maisons des princes et grands seigneurs, de changer de serviette à chaque assiette. Elle gagna même dans les classes inférieures; mais elle dura peu. Montaigne qui l'avait vue, dit : « Je plains qu'on aye suivi un train que j'ai vu commencer à l'exemple des rois, qu'on nous changeât de serviettes, selon les services, comme d'assiettes. »

Aujourd'hui on garde la même serviette, pendant tout le repas, mais on change de couteau et de fourchette à chaque assiette, ce que probablement on ne faisait pas alors. Nous devons, je crois, cette recherche récente à nos voisins les Anglais, qui en retour, ont pris de nous l'usage plus fréquent des serviettes.

Dans le festin qui suit la cérémonie du sacre du roi, un aumônier du roi est auprès de la nef qui renferme le couvert du roi, pour l'ouvrir toutes les fois que le roi veut changer de serviette. C'est le grand-pannetier qui la présente au roi, en retirant l'autre, de même que ses assiettes et son couvert.

(33) Page 131. *Pleines d'eau-rose.* Legrand d'Aussy, dans son *Histoire de la vie privée des Français*, n'a pas manqué de remarquer que chez les grands seigneurs, c'était avec de l'eau-rose qu'on se lavait les mains, avant et après le repas.

(34) Page 131. *Sur un fin doublier.* On appelait la nappe doublier, parce qu'elle était double. On enlevait la nappe de dessus, après le dernier mets (service) et on laissait l'autre, parce

que l'on continuait à boire de l'hyppocras et d'autres pimens et à manger des épices.

(35) Page 131. *Ecuelle de Tours, hanaps de madre de Pontarlier, couteaux de Périgueux.*

Il est assez remarquable que, dans une pièce du treizième siècle, intitulée *Proverbes*, les trois objets qui sont indiqués dans mon manuscrit, se trouvent attribués aux mêmes villes.

Legrand d'Aussy, dans l'*Histoire de la vie privée des Français*, a recueilli ces proverbes. Il y en a de fort singuliers.

Il me reste à dire un mot sur la matière dont étaient les hanaps dont il est ici question. Je n'ai trouvé jusqu'à présent aucune explication satisfaisante sur le madre. Quelques commentateurs ont voulu que ce fût une matière très-précieuse comme agate, ou autre pierre dure. Mais on retrouve également le madre chez les princes et chez les paysans, à la cour et dans les cabarets.

N'ayant donc point de solution à présenter à mes lecteurs, je prendrai la liberté de leur offrir une conjecture.

Je soupçonne que *madre* venait du mot latin *materia* auquel dans la basse latinité, on a fait signifier le *bois*, d'où est venu aux Espagnols le nom de *madera*, et à nous les mots madriers, mairain ou merrain, selon les temps. Je suis d'autant plus porté à trouver dans *materia*, signifiant bois, l'origine de *madre*, que ce dernier mot fut corrompu à peu près comme les deux qui viennent d'être cités. On a dit *madrin*, *mazerin*, *mazelin*, le faisant tantôt adjectif de hanap, tantôt substantif et signifiant la même chose que le hanap. Voici des exemples de ces différens cas.

On voit dans le roman de Garin.

> Si mont tollu * et mon pain et mon vin
> Et m'escuelle **, mon hanap *mazelin*.

---

* Enlevé. ** mon écuelle.

Ailleurs, dans le même roman, on lit :

Gilbert appelle : Baillez-moi ça le vin
Dessus ma table, mettez min *mazelin*.

Dans le roman d'Athys, on lit :

Cil * prend touailles **, cil bassins,
Cil coupes d'or, cil *maderins*.

Enfin, on les trouve à côté l'un de l'autre, et pourtant signifiant la même chose.

Dessus la table fiers *** si le *mazelin*,
Le *hanap* froisse, si épandit le vin.

C'est comme si l'on disait : « Il frappa le verre sur la table, cassa le gobelet et répandit le vin. »

Dans le roman d'Aubry, on voit :

Venir on fait tout un plein mazerin,
Aubery bust, qu'il n'y quist point d'engin.

Ce qui veut dire : On fit venir un mazerin, Aubery but pour qu'il (un des convives) n'y cherchât point de ruse, n'en eût point de soupçon.

Je suis donc disposé à croire que, dans le principe, les hanaps de madre furent de vases de bois tourné, dont l'usage se conserva long-temps chez les pauvres. Par la suite, on employa des bois précieux, comme l'ébène, le coco et autres, que l'on sculpta, que l'on enrichit de pierreries. Lorsqu'ils furent devenus ainsi précieux, sans cesser d'être de bois, et toujours sous

---

* Celui-là. ** Nappes et serviettes. *** Frappe.

le nom de *madre*, on transporta ce nom aux riches hanaps que l'on fit de toute autre matière, comme ivoire, pierres dures, cristaux, métaux, etc. Lorsque nous disons un verre de cristal, le mot verre n'indique plus la matière, il n'exprime que le vase. C'est ainsi que l'on dit, mettre des *fers* d'argent à un cheval, etc.

Voici encore un fait qui appuie mon opinion. C'est qu'on voyait, avant la révolution, au trésor de Saint-Denis, des hanaps qui avaient appartenu à saint Louis, dont la coupe était *en bois* et le pied en argent. Je suis persuadé que c'était ce bois dont l'usage s'était conservé, même à la table des rois, qui avait fait donner le nom de *madre* à ces vases.

Dans les statuts de Philippe-le-Long, on voit ce passage : « Il y aura un *maderinier* qui servira de *voires* (verres) et de hanaps, et aura trois deniers de gages par jour, pour toutes choses. »

Cet officier est appelé, en latin, *madelinarius*, *madrinarius*, *materinus*, *mazerinus*.

Voici un passage d'une charte, rapportée par Baluze, qui m'aurait dispensé d'établir des conjectures sur le mot maderia, signifiant bois, s'il m'était venu plus tôt.

« Concedo ut scindatis et cortetis omni tempore ligna et *maderiam* sufficientem, in nemoribus regiis, ad vestros proprios usus.

(36) Page 131. *Dressoir.* Buffet où l'on étalait la vaisselle, comme cela se pratique encore en Angleterre. On voit aussi quelques vestiges de cet usage, dans les auberges de plusieurs provinces de France.

Les dressoirs étaient des présens que les villes offraient aux rois et aux grands seigneurs, dans les occasions importantes. On en donnait aussi aux femmes en couche.

(37) Page 131. *Bouteilles.* Il ne faut point entendre, ici, par bouteilles, des vases de verre à long cou, tels que ceux auxquels nous donnons aujourd'hui ce nom. Les bouteilles d'alors étaient

des vases beaucoup plus grands que nos bouteilles actuelles, et de toute autre matière que le verre (et cependant il y avait alors des vaisseaux de verre où l'on mettait du vin, mais qu'on n'appelait pas bouteilles). Elles étaient communément de bois ou de cuir. (*Voyez* Legrand d'Aussy, *Vie privée des Français*).

(38) Page 131. *Des quartes et des justes.* C'étaient des vases de différentes formes et matières qui servaient à distribuer le vin. Le mot quarte s'est conservé en anglais comme mesure.

(39) Page 131. *Tranchoirs de pain.* Nous avons déjà indiqué l'usage des tranchoirs. Ils servaient, en guise d'assiettes, pour trancher la viande devant soi. C'étaient ou des tranches de pain coupées pour cela, ou des espèces de galettes. On les servait avec profusion, et souvent ensuite on les distribuait imbibées du suc des viandes qu'on avait découpées dessus, aux pauvres qui attendaient dans les cours, ou dans la rue.

Nos rois ont long-temps conservé cet usage. Le jour de leur sacre, on en faisait en pain bis, en très-grande quantité, que l'on présentait aux convives, pour la forme, et qu'on distribuait ensuite aux pauvres. Au sacre de Louis XII, on en distribua douze cent quatre-vingt-quatorze douzaines. Cette cérémonie s'observa encore au sacre de Charles IX.

Les tranchoirs d'argent étaient des plateaux de ce métal sur lequel les écuyers-tranchans découpaient les grosses pièces en morceaux que les convives coupaient ensuite à leur usage sur leurs tranchoirs de pain. (Legrand d'Aussy, *Vie privée des Français.*)

(40) Page 131. *Esterets et supplications.* Les esterets étaient des pâtisseries légères, dans le genre des gauffres; mais je n'ai pu découvrir en quoi consistait leur variété, non plus que des supplications. J'ai eu recours inutilement à Legrand d'Aussy, qui, sans l'expliquer, cite seulemsnt une ordonnance de 1406, portant que personne ne pourra exercer le *mestier d'oublieux*, s'il

ne sait faire, par jour, cinq cents de grandes oublies, trois cents de *supplications* et deux cents d'*esterets*.

(41) Page 131. *Des fruits qui se doivent manger alors.* Les fruits qui se mangeaient au commencement du repas, n'étaient point seulement la figue et le melon, qui ont conservé cette place, mais tous ceux que l'on croyait de nature froide, tels que fraises, cerises, mûres, pêches, prunes, abricots, etc., selon les saisons. On ne mangeait, au dernier *mets*, que des fruits de nature astringente, comme nèfles, coings, châtaignes, amandes, noix. Si les autres reparaissaient, c'était sous la forme de confitures.

(42) Page 131. *Et autres pimens.* On appelait pimens les vins préparés avec du miel et des épices. L'hyppocras, selon la méthode d'Arnaud de Villeneuve, célèbre chimiste et médecin du treizième siècle, se faisait avec des cubebes, des clous de girofle, des noix muscade, des raisins secs, de chacun trois onces, enveloppés dans un linge, et que l'on faisait bouillir dans trois livres de bon vin, jusqu'à ce qu'elles fussent réduites à deux. « Et alors, dit-il, ajoutez-y du sucre. »

C'était là un hyppocras de très-grand luxe; ordinairement on se contentait de miel, et la dose d'épices était dans une moindre proportion.

L'usage de l'hyppocras s'est conservé à la cour de France, jusque vers la fin du dix-huitième siècle. Mais la manière de le faire avait éprouvé des modifications. Le miel en avait été entièrement banni par le sucre. On y avait introduit le gingembre et la cannelle.

Louis XIV aimait beaucoup l'hyppocras, et on a remarqué qu'il voyait arriver avec un certain plaisir les étrennes de la ville. Car alors l'usage était d'en offrir aux rois, parmi les présens des corps municipaux.

Le claret se faisait avec du vin auquel on avait laissé prendre peu de couleur dans la cuve, et du miel. On y ajoutait quelques

épices. Il ne paraît pas qu'on le fît réduire au feu comme l'hypocras.

La borgérase était une espèce d'hydromel, c'est-à-dire du miel fermenté avec de l'eau, à quoi on ajoutait des aromates.

Il paraît qu'on obtenait ainsi une boisson fort agréable; car, dans les coutumes de l'ordre de Cluny, elle est appelée *potus dulcissimus.*

Les Polonais, qui ont conservé l'usage de l'hydromel, en ont de si bon qu'il ressemble beaucoup à du vin cuit.

(43) Page 132. *Egalement sortis des eaux.* On appuyait cet arrangement du passage de la Genèse, qui dit : *Dieu commanda aux eaux de produire les poissons et les oiseaux qui volent sur la terre.* Il y eut des époques où l'on força l'interprétation de ce texte, pour s'en servir à justifier l'usage de tous les oiseaux comme alimens maigres « *Nonnulli, cum piscibus, etiam avibus vescuntur; ex aquis enim, ut est apud Moysen, eas quoque conditas esse affirmantes*, dit l'historien Socrate*. » (*Vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy.)

Ces abus furent réformés par l'Eglise, et la tolérance pour l'usage des oiseaux, aux jours d'abstinence, se borna à un petit nombre d'espèces aquatiques, dont le sang ne fige pas.

(44) Page 133. *La langue d'une jeune baleine.* Il y a dans le texte, la langue d'un jeune *gibbar*; j'avoue que ce nom a étonné mon faible savoir. Il m'a fallu recourir au dictionnaire du vieux langage de Borel, et j'ai trouvé plus que je n'espérais; car il dit que gibbar était le nom que les Saintongeois donnaient à

---

* Comme ce Socrate l'historien ou le scolastique est beaucoup moins connu que Socrate le sage, je dirai que ce fut un auteur du cinquième siècle, qui écrivit sur l'histoire ecclésiastique. Il fut soupçonné d'attachement aux erreurs des Novatiens.

une espèce de baleine, parce qu'elle était bossue. Or, la scène de mon romancier est en Saintonge.

Quant à l'usage de manger la langue de baleine, Legrand d'Aussy, dans la *Vie privée des Français*, ne laisse aucun doute là-dessus. Il cite le témoignage de Champin et de Rondelet. Le premier dit que la langue de baleine se vendait par tranches dans les marchés publics, et que sa chair s'accommodait aux pois ou se servait *rôtie à la broche*. Le second assure que cette langue était estimée fort *délicieuse et tendre*. Aussi était-ce l'usage des pêcheurs basques et autres, lorsqu'ils avaient pris une baleine, d'en offrir, par dévotion, la langue à quelque église.

Les baleines, qui ne paraissent plus que très-rarement aujourd'hui sur nos côtes, y étaient alors très-fréquentes; et le peuple en mangeait, non-seulement la langue, mais la chair du corps.

(45) Page 133. *Un marsouin énorme.* Le marsouin n'était pas moins bien reçu que la baleine, sur les tables de nos aïeux. Belon en distingue deux espèces : *la vulgaire, que nous avons en délices ès-jours maigres;* et l'autre, qui est le vrai dauphin. Champin dit également que les pêcheurs de la Méditerranée envoyaient du marsouin à Lyon, où il se vendait fort cher.

On ne doit point s'étonner de voir nos ancêtres manger de certains poissons que nous dédaignons aujourd'hui, lorsqu'on sait qu'ils servaient sur leurs tables des hérons, des grues, des corneilles, des cigognes, des cygnes, des cormorans et des butors; toutes choses que nous avons réformées *, peut-être parce qu'étant devenues plus rares par la diminution des bois et des marais, on en a perdu l'habitude, et, en même temps, la recette de l'assaisonnement qui les faisait manger.

(46) Page 133. *Soupe à la moutarde.* Parmi les gastronomes de

---

* Legrand d'Aussy, *Vie privée des Français.*

ce jour il s'en trouvera peut-être plus d'un à qui cette moutarde ne fera digérer ni le marsouin ni la baleine. Mais au lieu de se targuer de leur incrédulité superbe, qu'ils se donnent la peine de consulter l'auteur que j'ai cité plusieurs fois, Legrand d'Aussy, dans sa *Vie privée des Français*; ils y verront que Taillevant *, *queux* du roi Charles VII le Victorieux, parle des soupes à la moutarde. Il ne dit rien de l'époque de leur invention. Il paraîtrait, par mon manuscrit, qu'elle remontait au moins au treizième siècle. Il y avait aussi des soupes au chenevis.

(47) PAGE 133. *Si les pauvres ne s'en réjouissaient.* Je m'attends bien que plusieurs de mes lecteurs auront trouvé les détails de ce repas trop long; mais je n'ai pas cru devoir les supprimer, parce qu'ils font connaître, non-seulement les usages, mais les opinions du temps. Si l'auteur se complaît dans l'étalage du festin du sire de Pons, c'est que, après le courage, la qualité que les romanciers comme les troubadours célébraient le plus dans un seigneur, était la magnificence, surtout dans les repas, et en cela ils travaillaient pour eux-mêmes. Par contre, le vice qu'ils attaquaient le plus amèrement était la mesquinerie. On a vu qu'un dauphin d'Auvergne, le premier de ce nom, ayant éprouvé le besoin de porter de la réforme dans sa table, s'était mis à dos ses confrères les troubadours qui, jusque-là, ne trouvaient pas assez de louanges pour lui.

Pierre Cardinal, troubadour fort célèbre par ses sirventes, se plaignant de voir se perdre l'hospitalité de la table, disait :

Tan son valen nostre vezi
E tan cortes et tan huma,
Que si las peiras eran pa,

* Taillevant a fait un livre sur la cuisine, qui est le plus ancien traité sur cet art qui ait paru en français, et peut-être dans aucune langue moderne.

E que las aiguas fosson vi,
E li pueg bacon et pouzi,
No serian larc tals n'ia.

Ce qui veut dire :

Nos voisins sont si *vaillans* (généreux), si courtois et si humains, que si les pierres étaient du pain, et que les eaux fussent du vin, et les montagnes du lard et des poulets, ils ne seraient pas encore *larges* (libéraux) tels qu'il y a.

Ailleurs il dit :

De tals en sai que pisson a presen,
Et al beure rescondo s dins maiso.

J'en connais qui p..... devant le monde, et qui se cachent dans leur maison pour boire.

Voici les conseils d'Arnaud de Marsan, troubadour, à un seigneur tenant maison :

Larcx siats en despendre,
Et aiatz gent ostau,
Ses porta et ses clau ;
Non creias laugensiers
Que ja metatz portiers
Que feria de basto
Escudiers ni garso,
Ni arlot ni juglar,
Que lay vuel entrar.

Soyez généreux à dépenser; ayez une belle maison sans porte et sans clef, ne croyez point les flatteurs qui vous diront de mettre des portiers pour frapper du bâton écuyers et garsons, *jeune fille* * et jongleur qui veulent entrer.

* J'ai mal traduit *arlot*.

(48) Page 133. *Des tostées* * *et des épices.* Les tostées étaient des rôties, c'est-à-dire des tranches de pain grillées, mais avec des préparations qui en faisaient des friandises très-recherchées.

Les *épices* étaient en effet des épiceries de l'Orient, telles que muscade, cannelle, girofle, gingembre etc., mais enveloppées et confites au sucre. On y admettait aussi quelques fruits aromatiques d'Europe, tels que l'anis, la coriandre, le fenouil, la pistache, le genièvre, etc. C'était ce que nous appelons du *bonbon.* Tous les repas des riches se terminaient par les épices ** et les vins de pimens. De là vient l'expression proverbiale si souvent employée par les écrivains du temps : *après le vin et les épices*; pour dire après la table.

(49) Page 134. *Reverdie.* On appelait reverdie, au treizième siècle, une chanson dans laquelle on célébrait le printemps. Selon Borel, reverdie veut dire joie.

(50) Page 135. *Bien rebardée.* C'est-à-dire que le refrain leur plaisait. Ce mot, qui vient sans doute des bardes, poëtes de nos aïeux les Gaulois, se retrouve dans un poëme intitulé le Touroyement de l'Antichrist, composé sous saint Louis.

Quant li tables ostées furent,
Cil jugleurs *** en piés esturent;
Sont vielles et harpes prises,
Chansons, sonnets, lais, vers et reprises,
Et de gente chanté nos ont :

---

* Ce mot qui vient de *tostus*, mot latin qui signifie rôti, a été porté en Angleterre par les Normands, et il est revenu sur le continent, défiguré en *toast*, et ayant perdu, pour le plus grand nombre, sa signification première.

** On servait en même temps des confitures de toute espèce.

*** Jongleurs, musiciens.

Li escuyers antichrist font *
Le *rebarder* par grand déduit.

(51) Page 136. *Une rotruenge.* On appelait ainsi une chanson dont chaque couplet était terminé par un refrain et une ritournelle. Ce nom venait de l'instrument dont on s'accompagnait en chantant ces sortes de chansons, et qui s'appelait *rote*; c'était une espèce de guitare **.

Giraud Riquier, troubadour de Narbonne, fournit un exemple d'une rotruenge (on disait aussi retrouange, mais ce mot s'écartait davantage de l'étymologie : rote ou rota). Cette petite pièce est en l'honneur des chevaliers et des dames de Catalogne. En voici un couplet (traduction de Millot).

« Galanterie, mérite et valeur, enjouement, grâce, courtoisie, esprit, savoir, honneur, beau parler et bonne compagnie, générosité et amour, prudence et sociabilité, trouvent secours à choisir dans la Catalogne, *parmi les braves Catalans et les braves Catalanes.* »

Ces derniers mots soulignés terminent chaque couplet.

En roman provençal, la rotruenge s'appelait *retroensa*, mot qui indique bien, ce me semble, le retour du chanteur sur un motif principal.

(52) Page 137. Son *jongleur.* On a déjà vu paraître le mot de jongleur plusieurs fois dans ce roman; je crois qu'il est à propos de donner ici l'explication de l'idée qu'on y attachait jadis. Ce n'est pas tout-à-fait celle qu'il emporte aujourd'hui.

---

* C'est-à-dire les écuyers répètent le refrain à grande joie.

** M. de Roquefort, dans son *Glossaire de la Langue romane*, pense que la rote était la vielle ; mais je doute que Giraud Riquier, l'un des plus célèbres troubadours dont le nom se soit conservé, ait voulu s'accompagner d'un tel instrument.

Les jongleurs (joculatores) étaient, dans le principe, des joueurs, non pas de gobelets, mais d'instrumens de musique, et qui, en même temps, chantaient. C'étaient des *exécutans* en musique, lorsqu'ils ne composaient pas eux-mêmes. Ils colportaient et chantaient les vers des troubadours, pour se faire accueillir et nourrir dans les bonnes maisons. Garin d'Apchier, troubadour du Gévaudan, dit de Communal, son jongleur, avec lequel il était brouillé : « Il n'a ni ami ni seigneur à qui il ne déplaise, si ce n'est quand il débite mes chansons. Si je voulais le ruiner, je n'aurais qu'à lui ôter mes vers ; il ne trouverait plus de table à manger..... *Il vaudrait mieux entendre limer des éperons que de l'entendre chanter.* »

De même Raymond de Miravals, chevalier et troubadour de Carcassonne, dit au jongleur Bayonna, qui ne lui appartenait pas, à ce qu'il paraît, mais qu'il protégeait : « Voici le troisième sirvente que je fais pour toi, tu as déjà tiré des deux autres beaucoup d'or et d'argent, beaucoup de vieux harnais de guerre, de bons et de méchans habits, et comme si ce n'était pas assez, tu veux faire encore de nouveaux fonds..... Va trouver le roi d'Aragon, le preux des preux, il te remettra en équipage. »

Dans un des sirventes précédens, il disait à Bayonna : va chez Olivier qui te donnera de beau drap fin de Carcassonne. (Ce qui prouve que les manufactures de cette ville étaient déjà célèbres*.)

On voit, dans ce qui nous reste d'Azalaïs de Porcairagues, qu'elle envoyait son *jongleur* porter sa chanson à Narbonne, à *celui dont on vante la bravoure, et chez qui tout respire la joie.*

Pierre Cardinal, un des plus célèbres troubadours pour les

---

* Voici une autre prétention dont un jongleur nous fournit un titre ancien : Giraud de Cabrière reproche à Calue, son jongleur, d'avoir la tête plus dure qu'un *Breton*.

sirventes, était toujours accompagné d'un jongleur qui chantait ses vers satiriques.

Faidit, vai t'en chantar lo sirventes
Drech al tornel a' n Guigo, qui que pes ;
Car de valor non a par, en est mon,
Mas mon senher en Ebles de Clarmon.

Guillaume, comte de Poitiers, avait également un jongleur qu'il envoyait débiter ses vers.

Monet, tu m'iras al mati
Mo vers porteras el Borsi,
Dreg à la molher d'en Gari
Et d'en Bernat ;
E digas lor que per m'amor
Anciro 'l cat.

Traduction des deux messages.

Faidit, va-t'en chanter le sirvente droit au tournoi, chez le seigneur Guignes, quoiqu'il coûte : car il n'a pas son pareil dans le monde, excepté monseigneur Ebles de Clermont.

Monet, tu m'iras au matin porter mon *vers*, (ma chanson) au bourg, droit à la femme du seigneur Gari et du seigneur Bernard ; et dis-leur que, pour l'amour de moi, elles tuent leur chat.

Le dauphin d'Auvergne avait un jongleur qui s'appelait Mauret.

Enfin on peut se rappeler que Bernard de Ventadour, un des plus célèbres troubadours que nous ayons eu occasion de citer, envoyait Hugonet, son jongleur, porter ses vers à la reine d'Angleterre, Aliénor de Guienne.

On voit donc que, dans le principe, les jongleurs furent des musiciens qui chantaient, en s'accompagnant d'instrumens, les

vers des troubabours; peut-être aussi les mettaient-ils en musique, lorsque le troubadour ne réunissait pas le talent de musicien à celui de poëte.

Je ne dois pas omettre que les lois étaient sévères contre le jongleur qui s'appropriait les chansons d'un troubadour ou d'un autre jongleur, sans y être autorisé. On voit qu'un certain Fabre d'Uzès fut condamné au fouet, pour avoir voulu s'attribuer les vers d'Albert de Sisteron, qu'il avait achetés d'un dépositaire infidèle.

Comme les chansons suffisaient alors pour procurer une existence agréable à un poëte, il était juste de punir celui qui usurpait cette existence, par le débit de productions qui ne lui appartenaient pas.

Mais il était difficile que les jongleurs chantassent les ouvrages des autres, sans que le désir ne leur prît de composer eux-mêmes. Ils ne tardèrent donc pas à s'en mêler, mais ce fut dans un genre inférieur à celui des troubadours. Cependant quelques-uns sortirent de la condition de jongleur pour monter à celle de troubadour : tel fut Gaucelm Faidit, qui arriva même à une très-brillante réputation, dans cette nouvelle carrière.

Quelquefois aussi, la misère ou le défaut de talent forçaient un troubadour à descendre au métier de jongleur : même des chevaliers furent réduits à cette humble condition. On en voit une preuve dans un sirvente de Pierre d'Auvergne, où, passant en revue les troubadours et jongleurs de son temps, il dit : « Le sixième est Elias Gaumas qui de *chevalier* s'est fait *jongleur*. Maudit soit celui qui lui donna des habits verts ; il vaudrait mieux l'avoir brûlé, puisqu'il y en a déjà cent qui se mêlent du métier. »

Elias Gaumas ne fut pas le seul gentilhomme qui de chevalier devint jongleur. On trouve encore Guillaume Adhémar du Gévaudan. Il quitta Marvejols, où il était né, pour se faire recevoir chevalier; mais trop pauvre pour se soutenir dans cet état, il prit celui de jongleur, dans lequel il eut beaucoup de succès,

sans perdre sa considération.* Après avoir long-temps vécu de la sorte, il se fit moine.

Au reste, les jongleurs ne s'en tinrent pas long-temps à chanter les vers des autres ou les leurs : on voit par l'instruction suivante de Giraud de Calençon, qu'ils s'exerçaient à beaucoup d'autres choses.

« **Sache bien *trouver* et bien rimer; bien parler; bien pro-

---

* On a déjà vu que Peyrols, chevalier et troubadour, ne pouvant plus se soutenir dans cet état, se fit jongleur, et fut fort bien accueilli des barons. Toutefois cette estime était accordée par exception, et le métier de jongleur était regardé en général comme dérogeant.

Cavaire, troubadour, en réponse à un couplet de Folcon, dit :

Cavaliers cui joglars vest
De cavaleria s devest.

** Je donnerai ici le texte de cette pièce pour ceux de mes lecteurs qui comprennent la langue d'oc de cette époque.

Sapchas combar
E gen trobar,
E ben parlar, e jocx partir;
Taboreiar
Et tauleiar,
E far simphonia bugir,
E pancx pomels
Ab dos cotels,
Sapchas gitar e retenir.
E sistolar
E mandurcar,
E per catre sercles salhir.
Sapchas arpar
E ben temprar
La gigua, els sons esclairzir.
Joglar leri
Del salteri
Faras x cordes estrangir.

poser un *jeu parti*; sache jouer du tambour et des cimballes, et faire retentir la symphonie; sache jeter et retenir de petites pommes avec des couteaux; imiter le chant des oiseaux; faire des tours avec des corbeilles; faire attaquer des châteaux; faire sauter au travers de quatre cerceaux; jouer de la citole et de la mandore; manier la manicarde et la guitare qu'on entend volontiers; garnir la *roue** de dix-sept cordes; jouer de la harpe, et bien accorder la gigue, pour égayer l'air du psaltérion. Jongleur, tu feras préparer neuf instrumens de dix cordes. Si tu apprends à en bien jouer, ils fourniront à tous tes besoins. Fais aussi retentir les lyres et raisonner les grelots. »

Il est probable que, par la suite, les jongleurs s'adonnèrent plus aux tours de gibecière et aux gambades qu'à réciter des vers et à faire de la musique, ce qui les rendit méprisables et changea l'acception qu'on donnait à leur nom. En effet, on les voit montrant des singes et des chiens de bateleurs, etc.

(53) Page 137. *La ballade.* La ballade était une chanson de quelques couplets tous terminés par le même refrain. Il y en avait de champêtres, il y en avait d'héroïques, etc. Mes lecteurs me sauront peut-être gré de leur donner un échantillon d'une

---

IX instrumens.
Si be 'ls aprens
Ne potz à tos ops retenir.
Peuys aprenzas
De peleas
Comme el setz Troya destruyo....

On peut voir que la traduction de Millot, qui est ici dessus, ne suit pas tout-à-fait le texte; mais elle suffit pour faire connaître les divers talens des jongleurs.

* C'est la guitare ronde, nommée rote en langue d'oil, et qui donna son nom à la rotruenge, espèce de chanson à ritournelle et à refrain, dont le texte de cet ouvrage donne un exemple.

ballade non traduite. En voici une d'Eustache Deschamps que je choisis avec intention, parce qu'elle a quelque rapport avec la romance de Fernand d'Amboise que l'on a lue plus haut. C'est aussi une leçon sur la chevalerie.

Vous qui voulez l'ordre de chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie :
Dévotement en oraison veiller ;
Péchié fuir, orgueil et villenie.
L'Eglise devez défendre ;
La vefve, aussi l'orphenin entreprendre ;
Estre hardis et le peuple garder,
Prodoms, loyaux, sans rien de l'autrui prendre ;
Ainsi se doit chevalier governer.

Humble cuer ait, toudis doit travailler,
Et poursuir faits de chevalerie,
Guerre loyal, estre grand voyagier,
Tournoix suir * et jouster pour sa mie,
Il doit à tous honneur rendre :
Si c'ons ne puist de lui blasme reprendre,
Ne lascheté en ses œuvres trouver,
Et entre tous se doit tenir le prendre ;
Ainsi se doit governer chevalier.

Il doit amer son seigneur droiturier,
Et dessus tous garder sa seigneurie ;
Largesse avoir, estre vray justicier,
Des prodomes suir la compaignie
Leurs diz oir et apprendre ;
Et des vieillards les prouesses comprendre,
Afin qu'il puist les grands faiz achever,
Comme jadis fist le roi Alexandre ;
Ainsi se doit chevalier governer.

* *Suir*, suivre.

La ballade qu'on vient de lire n'a point d'envoi, non plus que celle de mon manuscrit. Eustache Deschamps en fournit qui ont cette petite addition, entr'autres celle-ci, dont je ne citerai que l'envoi.

Servans d'amour, regardez doulcement,
Aux échaffaux, anges de paradis;
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honnorez et chéris.

Ce dernier vers sert de refrain à tous les couplets, et il n'a pas la petite inversion qu'on voit dans le refrain du deuxième couplet de la ballade qui est ici en entier. De plus, les vers ici sont tous égaux, tandis que dans la ballade ci-dessus le cinquième de chaque couplet n'a que sept syllabes.

Il y avait donc des modifications dans la ballade*.

(54) Page 138. *Pastourelle:* On donnait ce nom à des petites pièces où l'on mettait en jeu des bergers et des bergères. Les troubadours et les trouvères en fournissent plusieurs exemples. Ordinairement elles étaient en dialogue.

(55) Page 142. *Un manteau vert.* C'était en effet la couleur des manteaux et robes que l'on délivrait communément aux troubadours et aux jongleurs. Aussi avons-nous vu un troubadour dire d'un autre : maudit soit celui qui lui donna des *habits verts*.

---

* L'exemple de ballade en roman méridional, que fournit M. Raynouard, montre que ce genre de poésie était soumis à des règles fort différentes chez les troubadours et chez les trouvères. On voit pourtant, par celle de mon manuscrit, que quelquefois les premiers adoptaient pour leurs ballades la forme de celles de la langue d'oyl; car Théod était troubadour.

(56) Page 145. *La tenson.* C'était une dispute entre deux interlocuteurs, le plus souvent sur une question galante..... Les personnages sont fréquemment deux troubadours; tantôt l'auteur laissait le jugement à résoudre par la cour d'amour; d'autres fois il donnait une solution, mais qui n'était pas sans appel.

Mon manuscrit ne me fournit pas d'exemples de sirvente, poésie alors fort en vogue. Sans doute que son auteur n'avait pas d'aptitude à la satire. On sait que l'on entendait par là des pièces plus ou moins mordantes sur toute espèce de sujets.

Le sirvente fut appelé sirventois, dans la langue d'oyl; mais les troubadours faisaient un plus fréquent usage du mot et du genre de poésies qu'il indiquait, que les poëtes du nord de la France.

Pons Barba, troubadour, fait ainsi connaître ce que devait être le sirvente.

Sirventes non es leials,
S'om no i ousa dir los mals
Dels menors et dels communals,
E maiormeat dels maiorals, etc.

« Le sirvente n'est pas loyal, c'est-à-dire n'est pas en règle, si on n'ose y dire les fautes des petits, des communs, et surtout des grands. »

Les troubadours connurent en outre le *son* ou *sonnet*, poésie lyrique, ainsi appelée parce qu'elle était accompagnée du son des instrumens. Du reste, il n'était pas soumis à la règle qu'on lui a fait subir plus tard, et dont la difficulté y a fait renoncer.

Les *coblas* (couplets) signifiaient, comme aujourd'hui, des stances égales destinées à être chantées à la suite les unes des autres.

Les aubades se chantaient le matin, les sérénades le soir.

Les *novas* ou nouvelles étaient de petits récits ou contes en vers.

Enfin il reste des troubadours des épîtres en vers, et des romans en vers et en prose.

Je ne puis mieux terminer qu'en renvoyant mes lecteurs aux savantes recherches de M. Raynouard sur les troubadours.

(57) Page 155. *Son drageoir.* On appelait ainsi une boîte dont la forme a beaucoup varié, et qui renfermait des épices (c'est toujours des confitures ou sucreries dont il est question) encore plus recherchées que celles que l'on servait sur la table. C'était donc faire une distinction flatteuse que d'en offrir à quelqu'un. Parmi ces épices, il y avait des dragées : de là le nom de la boîte. (Voyez *l'Histoire de la vie privée des Français*)

(58) Page 155. *La quintaine.* On nommait ainsi une figure de guerrier en bois, armée d'une lance et d'un bouclier tendus en avant. Le mannequin tournait sur un pivot. Pour éviter d'être atteint par la lance ou le bouclier dont les grands bras de l'homme de bois étaient armés, le jouteur devait loger sa lance dans un trou que la quintaine avait dans la poitrine. Mais dès qu'il frappait à droite ou à gauche, il faisait tourner l'homme de bois et était immanquablement atteint.»

Cet exercice s'appela plus tard *course au faquin*, expression qui, sans doute, venait d'Italie. Il en est fait usage dans les Mémoires de Sully.

(59) Page 156. *Appelait les écuyers à l'eau.* Comme je crains que parmi nos lecteurs il ne s'en trouve qui répugnent encore à croire que des écuyers aient jamais été employés à donner de l'eau aux convives, pour se laver, pensant que ce fût besogne de pages, je leur citerai encore ce passage tiré d'un vieux fabliau intitulé : *la Mala Dame.*

Li quens *, qui amor a souspris,

---

* Le comte.

Menga o* la belle meschine** :
Moult par fu riche la cuisine,
Moult ont bon vin et bon clarez,
Moult par fu li quens honorez.
Après manger se sont déduit***
De paroles, puis si on fruit,
Et après le manger lavèrent :
Escuyers de l'*eve donnèrent*.

On voit que les écuyers donnèrent à laver après le dîner; ils en avaient donné au commencement.

(60) Page 156. *Tenir des torches autour des tables.* Quoiqu'on connût alors l'usage des chandeliers, cependant la coutume se conserva encore long-temps après, pour les repas des seigneurs, de faire tenir des torches par des valets. Ces torches étaient de gros cierges de cire****.

Froissard décrivant la magnificence du comte de Foix, dit : « Quand de sa chambre venoit pour souper en sa salle, devant lui avoit douze torches allumées que douze valets portoient, icelles douze torches tenues estoyent devant sa table, qui donnoient grande clartéen la salle. »

---

* Avec. ** Fille. *** Plaisir.

**** Le mot de torche vient probablement de ce que ces gros cierges se composaient de plusieurs brins tordus ensemble; car, en vieux roman, on disait torse ou torce, ou torche, suivant les provinces. On sait que, dans l'Artois, la Picardie et la Normandie, les syllabes *ce* et *se*, comme *ci* et *si*, se convertissent souvent, pour la prononciation, en *che* et *chi*; tandis que notre *che* devient *que*, comme dans planche, vache, qui se prononcent *planque*, *vaque*; chêne, qui se dit *quêne*; le *chi* devient *qui*, comme dans niche à chien, se prononce *nique* à *quien*; panse (ventre), se dit *panche*, etc. Dans les vieux actes et mémoires, on voit continuellement ces conversions de syllabes, selon les provinces auxquelles appartenaient les écrivains qui les ont rédigés.

(61) Page 156. *Des bals.* Il s'agit ici d'une danse particulière à la Saintonge, qu'on appelle *bal*. On la danse deux à deux. Les airs en sont généralement assez gais. Il y a d'autres espèces de danses traditionnelles dans le pays; mais notre romancier n'en parlant point, nous ferons de même.

(62) Page 157. *Lisette.* On remarquera, dans cette petite chanson et les suivantes que les rimes se composent du retour des mêmes mots. Il paraît que c'est un privilége de la poésie saintongeoise. Il se chante, dans le peuple en Saintonge, des paroles sur tous les airs des bals que fournit notre romancier. On y retrouve presque toujours les rimes formées par le retour des mêmes mots.

(63) Page 159. *Que les Lombards nomment bouffons.* J'ai déjà eu occasion de remarquer qu'alors en France on appelait tous les Italiens Lombards. Quant au mot de bouffons, j'avoue que je ne le croyais connu en France que depuis qu'une troupe d'Italiens était venue établir à Paris, dans le siècle dernier, un opéra que nous appelons *bouffon* ainsi que les acteurs, au lieu de *bouffe* qui aurait dû nous suffire : mais la nécessité de m'expliquer beaucoup de passages de mon vieux manuscrit m'ayant fait consulter l'histoire et les ouvrages des troubadours, j'ai trouvé dans Giraud Riquier, poëte *provençal* de Narbonne, une pièce fort curieuse non seulement pour les notions qu'elle donne sur les troubadours et jongleurs, mais par celles qu'elle fournit sur les diverses conditions de la société, au treizième siècle. C'est une espèce de requête au roi de Castille Alphonse X, pour le prier de réformer les abus qui s'étaient glissés dans les dénominations de troubadour et de jongleur.

Nous ne rapporterons que la déclaration du roi Alphonse à la requête de Giraud Riquier. On devine qu'elle est de l'auteur de de la supplique.

« Au nom de Dieu* le Père, du Fils, et du Saint-Esprit, l'an

* Traduction de Millot.

courant de la Nativité* 1275, le mois de juin finissant, ouï la requête ci-dessus, par la grâce et aux plaisirs de Dieu, Nous, Alphonse, roi de Castille, souverain du Tolède, de Léon, de Galice, du bon royaume de Séville, de Cordoue, de Murcié, etc., faisant droit sur l'humble remontrance que Giraud Riquier nous fit, l'autre jour, au nom des jongleurs, exposant par beaucoup de raisons les inconvéniens qui résultent de ce qu'il n'y a point de mots particuliers pour désigner les différentes espèces du même genre; sans égard aux plaintes de ceux qui ne veulent point de distinction entre les bons et les mauvais, les savans et les ignorans, laquelle tourne à leur préjudice; n'écoutant que l'esprit d'équité qui nous anime, voulons faire le présent règlement.

« Giraud Riquier nous a très-judicieusement observé et démontré qu'y ayant dans toute la chrétienté six classes ou conditions qui partagent les hommes, savoir : les ecclésiastiques, les chevaliers, les bourgeois, les marchands, les artisans et les paysans; lesquelles classes, outre le nom général et commun, sont distinguées par un surnom particulier à chaque espèce; il n'est pas moins à propos de distinguer les jongleurs par des noms particuliers, puisque, parmi eux, il y a encore un plus grand nombre d'espèces différentes dont quelques-uns, profanant le nom de jongleur par l'infamie de leur conduite, seraient indignes de le porter; et d'autres, n'étant pas assez décorés par ce nom, en mériteraient de particuliers, de sorte qu'on assignât à chacun d'eux les rangs à proportion de leur mérite.

« Nous trouvons que suivant la propre signification du latin d'*inventores* et *joculatores* sont venus les noms de *troubadour* et de *jongleur*. Le mot de jonglenr désigne la profession de ceux qui vont courant le monde et visitant les cours; et l'on est mal à propos dans l'usage de les appeler tous de même. En Espagne, on a des noms particuliers pour les différentes espèces de jon-

* Ceci prouve qu'alors, en Castille, l'année commençait à Noël.

gleurs, depuis la plus abjecte jusqu'à la plus relevée. Il n'en est pas de même en Provence où le même nom désigne l'espèce et le genre. C'est un grand défaut dans la langue du pays où l'on fait plus de cas qu'en aucun lieu du monde des compositions des troubadours..... (Il ne faut pas oublier que par Provence on entend ici toute la France méridionale, jusqu'aux frontières de la langue d'oil.)

« C'est pourquoi nous sommes d'avis que le nom de jongleur ne doit être donné à aucun de ceux qui s'adonnent à des métiers bas et à des jeux frivoles, qui font sauter des singes, des boucs, et des chiens; qui contrefont les oiseaux, qui jouent des instrumens et qui chantent parmi le bas peuple pour gagner de l'argent. On ne doit pas moins refuser le nom de jongleur à ces fous qui suivent les cours, qui ne rougissent jamais, quelque avanie qu'ils reçoivent; qui ne savent rien faire de bon et d'agréable, et qu'on appelle *bouffons* en Lombardie.

« Mais ces hommes courtois, remplis d'un savoir aimable, qui figurent parmi les nobles hommes, jouant des instrumens, racontant des nouvelles, chantant les chansons et les vers que *d'autres* ont composés, ou faisant tout autre métier louable qui les fait écouter avec plaisir; chacun d'eux tous est en droit de jouir du nom de *jongleur*. Ils doivent avoir entrée dans les cours; ils doivent y être bien traités : car les talens sont très-nécessaires pour que la joie et les plaisirs y règnent.

« A l'égard de ceux qui savent *composer* des airs et des paroles, la raison toute seule apprend le nom qu'on doit leur donner : car qui sait bien et agréablement composer des danses, couplets, ballades, aubades et sirventes, le bon sens veut qu'on le nomme *troubadour* et qu'on le mette au-dessus des *jongleurs*, puisque ceux-ci n'ont d'autre mérite que de réciter les productions des autres. Il faut encore, entre les troubadours, donner la préférence à ceux qui composent les meilleures pièces.... »

Ici Giraud Riquier faisant toujours parler le roi de Castille, veut que les plus excellens entre les troubadours, ceux qui trai-

tent les sujets les plus élevés avec succès, soient appelés *docteurs* en l'art de trouver.

« Ainsi, (reprend l'ordonnance d'Alphonse) seront distingués par divers surnoms, ceux que l'on comprenait indistinctement sous le nom de jongleurs. »

On voit par là que les troubadours avaient été compris sous le nom général de jongleurs; ce qui n'est pas étonnant, si l'on se rappelle que le nom de jongleur répondait à celui de musicien : or les troubadours étaient musiciens. La même chose arrive de nos jours. Nous appelons musiciens les successeurs des Mozart et des Paésiello, et nous donnons ce nom aux plus modestes exécutans des orchestres et même des rues. Mais lorsque nous voulons distinguer les auteurs des œuvres musicales de ceux qui ne font que les exécuter, nous appelons les premiers compositeurs, et les autres exécutans.

Le mot de *jonglerie* est communément employé par les troubadours, pour signifier l'art de la musique.

« La jonglerie, dit le même Giraud Riquier, a été instituée par des hommes d'esprit, de mérite et de savoir, pour mettre les bons dans le chemin de la joie et de l'honneur, moyennant le plaisir que fait un instrument touché par des mains habiles. »

Si l'on se rappelle l'opinion des anciens grecs sur la musique, on trouvera qu'elle ne s'écartait pas de celle de notre troubadour sur la jonglerie.

Il me resterait à expliquer pourquoi le troubadour narbonnais présente sa requête pour une réforme dans la *Provence musicale*, à un roi de Castille qui n'avait pas un pouce de terre en deçà des Pyrénées. Je n'y vois aucune raison, si ce n'est que Giraud était à la cour de Castille, dont le roi Alphonse X passait pour sage*, (quoiqu'il ait fait beaucoup et de très-grandes

* Il est vrai qu'alors sage signifiait savant, et que les savans ne sont point à l'abri de faire des sottises.

fautes en politique), et que le poëte voulait s'autoriser de son nom pour la réforme qu'il proposait.

(64) PAGE 163. *Les filles de nos demoiselles.* Les demoiselles qui servaient les dames étaient le plus souvent des femmes de pauvres écuyers. Leurs filles n'étant point destinées à être riches, cherchaient sans doute à plaire, par le soin ou même l'invention des modes. Il paraît que le goût du moment était pour les femmes, d'être vêtues légèrement, comme nous l'avons vu il n'y a pas long-temps où l'on s'efforçait *d'accuser les formes.* (Aujourd'hui on en *suppose* d'assez bizarres) Quoi qu'il en soit, la bonne douairière Mathe n'était sans doute pas fâchée de donner, en passant, un coup de pate à la mode nouvelle, ce qui nous arrive à tous, quand nous venons à l'âge où l'on trouve de l'ennui sans profit, à changer.

(65) PAGE 163. *Le ménestrel de Royan* On voit à la ligne suivante, que le romancier appelle le même individu, jongleur. Il confond donc ces deux professions; et en effet, on verra bientôt que les talens d'un ménestrel étaient les mêmes que ceux d'un jongleur, quoique leurs noms et les origines de ces noms fussent différens. Ménestrel ou ménestriers, vient de *ministerialis*, nom que l'on donnait dans les cours et chez les grands, aux serviteurs inférieurs. Les musiciens comptaient parmi ceux-là. Peu à peu les serviteurs compris dans cette classe prirent des noms spéciaux de la fonction, du *ministère* auquel ils étaient affectés. Les musiciens gardèrent le nom générique de *ministériaux* (ministeriales) d'où vint par corruption, ménestrels, ménétriers. Ils formaient donc chez les grands, la musique, l'orchestre, la chapelle du prince, du baron. Le nom de ménestrel s'identifia si bien avec celui de musicien, que tous les gens de cette profession, lors même qu'ils cessèrent d'être ministériaux (*famuli ministeriales*) d'un seigneur, continuèrent à le porter. Ainsi les musiciens des villes, ceux qui cou-

raient le pays, quelques amateurs même, d'une condition distinguée, prirent le nom de ménestrel.

Il nous reste à prouver que le *ministère*, *le métier* (car l'un vient de l'autre), des ménestrels ou ménétriers était le même que celui des jongleurs.

Dans un fabliau, intitulé les *Deux Ménétriers*, deux troupes d'hommes de cette profession, sont appelés chez un seigneur, pour amuser sa compagnie. Les chefs des deux troupes commencent les divertissemens par s'injurier réciproquement : chacun traitant son adversaire de gueux et d'ignorant, et vantant au contraire ses propres talens; l'un dit :

Ge sui juglère [1] de viele [2],
Si fai de muse [3] et de frestelle [4],
Et de harpe et de chiphonie [5],
De la gigue [6] et de l'armonie [7],
Et el saltière [8] et en la rote [9].
Sai ge bien chanter une note [10],
Ge sai conter beax diz [11] noveax,
Ge sai contes, ge sai fableax,
Rotruenges [12] viez et novele,
Et sirvantois [13] et pastoreles;
Si sai porter consiels d'amors,
Et faire chapelez [14] de flors
Et çainture de druerie [15],
Et beau parler de cortoisie.

---

[1] Joueur. C'est le même mot que jongleur (*joculator*).
[2] La vielle des fabliaux est notre violon. [3] Cornemuse.
[4] La flûte Pan. [5], [6], [7] On n'est pas d'accord sur ces instrumens.
[8] Psaltérion. [9] Déjà expliqué. [10] Chanson. [11] Bons mots.
[12] Expliqué plus haut. [13] Satires. [14] Chapeaux.
[15] D'amour. Ce mot vient de l'allemand *trew* ou *treu*, fidèle; les Anglais en ont fait *true*; les Français *dru*, *drut*, *drud*, amant, et au substantif, *druerie*, liaisons d'amans.

Bien sai joer de l'escambot [1],
Et faire venir l'escharbot [2]
Vif et saillant desus la table.
Et si s'ai maint beau geu de table,
Et d'entregier [3] et d'artumaire [4],
Bien sai un enchantement faire.
Ge sai joer des baasteax [5],
Et si sai joer des costeax,
Et de la corde et de la fonde [6].

On voit évidemment par là que le ménétrier, ainsi que le jongleur, réunissait les talens du musicien, du conteur et du baladin. Je ne vois pas pourquoi Legrand d'Aussy, qui me fournit ces notes, prétend séparer leurs professions. Pour moi je crois que le nom de jongleur (juglaire) était plus commun dans la langue d'oc, tandis que celui de ménestrel et plus encore ménétrier, avait prévalu dans la langue d'oyl; mais on attachait la même idée aux deux : car ceux qui les portaient exerçaient absolument le même métier. Cet auteur veut aussi distinguer ménestrel de ménétrier. Il me semble que ces distinctions se sont faites beaucoup plus tard, et de la manière suivante. A mesure que la langue d'oyl a prévalu par l'influence de la capitale et de la cour, le nom de jongleur a été bien moins souvent répété par les historiens, par les conteurs. Celui de ménétrier, au contraire, a prévalu pour représenter le musicien; la musique ayant toujours été l'exercice le plus usuel du ménétrier, celui qui le faisait attirer dans les fêtes pour les danses. Les bateleurs, au contraire, paraissant moins fréquemment, on leur a donné le nom de jongleur qui était moins commun.

Par une destinée contraire, à mesure que le mot de ménétrier est devenu plus commun, toujours par la prédomina-

---

[1] Escamotage. [2] Escarbot. [3] Adresse. [4] Magie. Ce mot vient de *ars major*, au datif *arte majore* le grand art, le grand œuvre. [5] Bâton. [6] Fronde.

tion de la langue du nord de la France, ménestrel qui tenait plus de l'idiôme méridional, en devenant moins usuel a paru plus relevé, plus poétique C'est ainsi, comme nous l'avons vu, que le mot de valet étant devenu plus usuel que celui de varlet on a cru ce dernier plus relevé, et on s'en sert encore quelquefois dans les poésies qui ont rapport aux temps féodaux.

Quant au motif pour lequel le jeune poëte dont il est ici question se donne plutôt le titre de ménestrel que de jongleur, c'est peut-être, et cela me paraît vraisemblable, qu'à cette époque, ce dernier nom était plus décrié dans l'Aquitaine, dont la Saintonge avait fait long-temps partie *, que celui de ménestrel **.

(66) Page 170. Ma *juvégnerie* Le mot de juvégnerie répondait, en Bretagne, à celui de parage, et par conséquent signifiait une portion de puîné. Dans cette province les puînés s'appelaient juvénieurs, en opposition au mot seigneur, qui signifiait l'aîné. On se rappelle qu'autrefois, dans les colléges, on appelait les frères aînés *sénior* ou *major*, et les cadets *junior* *** ou *minor*. En Bretagne, on aurait dû dire *junieur*; mais on avait corrigé le latin, car junior est évidemment une contraction de juvenior; le positif étant juvenis. Il est toutefois probable que, dans la très-ancienne latinité, on disait *junius* pour juvenis: ce mot était même resté comme nom propre.

(67) Page 170. *Simple chevalier.* On appelait simple cheva-

---

* Elle venait d'en être séparée par la conquête de saint Louis.

** Les noms de profession sont fort sujets à ces caprices de la fortune. Le *coiffeur* d'aujourd'hui rougit du nom de *perruquier* que portait son père, et cependant il *coiffe* moins et fait plus de *perruques*.

*** On voit encore, dans le commerce, des maisons se distinguer par le nom de *junior*.

lier, ou chevalier d'*un seul écu* (miles unius scuti), celui qui allait à la guerre, sans être suivi d'aucun autre chevalier, son vassal.

(68) Page 176. *L'approuvèrent.* On a déjà compris par la réflexion du sire de Pons, qu'il ne fallait nullement qu'un chapitre de chevaliers s'assemblât, pour que la chevalerie fût conférée à un damoisel. Tout écuyer noble de quatre lignées, du côté de son père et de sa mère, qui s'était montré honorablement à l'armée et qui justifiait d'une certaine fortune pour soutenir le rang de chevalier (et cette dernière condition n'était pas examinée de bien près; car il y avait des chevaliers fort pauvres), pouvait demander l'accolade à son seigneur, à un chef d'armée, même à un simple chevalier. Mais il était de l'intérêt du chevalier qui conférait l'ordre, comme du récipiendaire, que les titres de celui-ci fussent connus de la société, dans laquelle il se trouvait, ou allait vivre désormais. Voilà pourquoi on recherchait la présence et l'approbation du plus grand nombre possible de chevaliers.

(69) Page 179. *Ce godon.* Ce sobriquet, donné aux Anglais, se retrouve dans nos vieux romanciers, chansonniers et chroniqueurs.

Cretin, vieux poëte normand, dit :

Criant : Qui vive ! aux *godons* d'Angleterre.

Un autre poëte dit également :

Ne craignez point, allez battre
Ces *godons*, *panches* * à pois.

* Panses (ventres).

Enfin, dans les Mémoires de Jeanne d'Arc, on voit que cette héroïne se servait de cette expression.

Il est évident que ce sobriquet venait du jurement familier aux Anglais.

(70) Page 180. *Un volet.* Le volet était une coiffe dont on couvrait quelquefois le heaume. On l'appelait ainsi, parce qu'il avait une longue queue qui volait au gré du vent. Cet ornement fut, depuis, appelé *lambrequin*. C'est sous ce nom qu'il est resté dans le blason.

(71) Page 182. *Leur pas d'armes.* Le pas d'armes était un exercice de la chevalerie qui a beaucoup varié dans ses dispositions. Dans le principe, il s'exécutait dans un *pas* ou passage fréquenté, tel qu'un carrefour de chemins, l'ouverture d'une forêt, l'entrée d'un pont, etc. Là, un chevalier, ou des chevaliers, se plaçaient pour contraindre, le plus poliment du monde, tout ce qui se présentait armé, à rompre une lance en l'honneur de leur dame ou de leur roi ou de leur nation. Lorsque l'usage vint parmi les chevaliers de s'imposer des vœux dont ils ne pouvaient être délivrés qu'à grands coups de lance, ou de hache, ou d'épée, il se trouva des champions généreux qui allèrent s'établir dans ces *pas*, pour s'y offrir à la délivrance de tous les chevaliers errans chargés d'un pareil poids.

Mais les rencontres dans ces pas étant fortuites, exposaient les chevaliers attendans à de longues factions, les bras croisés. On imagina donc de faire proclamer ses pas d'armes, et de les établir dans des lieux où toutes commodités étaient offertes aux étrangers qui venaient se faire *délivrer* ou soutenir l'honneur de leur dame, de leur pays, etc.

Toutes les dispositions usitées pour les tournois furent appliquées aux pas d'armes. On établit des lices pour les combats à pied et pour les combats à cheval, soit à la *foule*, soit en joute (seul à seul).

Les tenans, au lieu de suspendre leur écu à l'arbre d'une fo-

rêt, au poteau d'un pont, le suspendaient devant une tente, dans laquelle était un héraut d'armes. L'assaillant, ou le postulant en délivrance, frappait l'écu de sa lance, le héraut sortait, écoutait la demande de l'étranger, et en instruisait le chevalier tenant, qui paraissait armé de toutes pièces, et les deux champions allaient accomplir leur *emprise* dans la lice.

Je vais donner une petite notice sur le célèbre pas d'armes du château de Sandricourt près Pontoise, parce qu'il présente les différens exercices qu'on trouvait dans le pas d'armes.

1° Il y eut combat à la *barrière Périlleuse*, devant le château, à pied, à *pouls* de lance et coups d'épée tranchante, sans estoc.

2° Combat à la foule, au *carrefour Ténébreux*.

3° On combattit à cheval, seul à seul, au *champ de l'Espine*.

4° Enfin, les *chevaliers* du *dehors* (les assaillans) allèrent errer dans la *forest Dévoyable*, jusqu'à ce qu'ils trouvassent aventure contre les tenans. Ceux-ci avaient *dames et damoiselles pour leur aider à chercher aventure*.

Voici quelques détails de ce pas d'armes, qui font connaître avec quelle ardeur on y combattait, et, en même temps, jettent de l'éclaircissement sur une circonstance du combat à pied de Guillaume l'Archevêque contre sire Raoul, que l'on a vu, au commencement de ce roman.

« Dans le combat à la foule, au carrefour Ténébreux, il y avait dix tenans contre dix assaillans. A la première rencontre, il y eut trois chevaux renversés, dont un mourut sur la place. Là le seigneur Sandricourt rencontra Châtillon d'un coup de lance, si violemment, qu'il le porta à terre avec son cheval, et la lance fut rompue. Il n'y en eut que cinq de la bande de Châtillon (ils étaient quarante qui combattirent successivement) qui ne furent désarmés de leur épée et portés à terre.

« Dans la joute au champ de l'Espine, le seigneur de Mery, combattant contre Guy de Bus, ils ne furent point atteints de lance; mais, en combattant à l'épée, le seigneur de Mery désarma du petit *garde-bras* son adversaire qui fut *réarmé par le*

congié des dames, pour parachever ses coups, en payant une verge d'or audit de Mery; et, en combattant ledit de Mery, lui empoigna le bras et son épée, et le tint si rudement, en piquant son cheval contre ledit de Bus, que celui-ci, en tournoyant avec son cheval, l'animal tomba sous lui. »

(J'ai copié le récit de La Colombière dans son *Théâtre d'honneur*).

Au dit pas il y avait, au château de Sandricourt, un médecin et apothicaire, pour *aider ceux qui en avaient mestier* (besoin).

On va voir que ces fêtes n'étaient pas moins coûteuses, que les exercices qu'elles offraient étaient perilleux. « Pendant huit jours, il y eut dix-huit cents à deux mille personnes, mangeant et buvant aux frais des *tenans le pas*, qui étaient dix. Ils combattirent, à différentes reprises, contre quarante assaillans. » Les noms des uns et des autres sont dans La Colombière, d'où j'ai extrait ce que je viens de rapporter.

(On peut consulter aussi Olivier de la Marche, sur les tournois et pas d'armes de Bourgogne).

(72) Page 193. *D'annoncer et remettre le los au mieux faisant.* Souvent, dit La Colombière, c'était une dame ou demoiselle qui remettait les prix. Au beau *pardon d'armes*, tenu près de Saumur par le roi René, le roi d'armes parla ainsi à Jeanne de Laval, à qui cet honneur avait été destiné (elle était secrètement aimée par René, qui l'épousa, par la suite.)

Haute et puissante damoiselle,
Digne d'honneur, noble pucelle,
Je sais bien que vous êtes celle
Commise pour reguerdonner
De ce que demande nouvelle
Qui le prix doit avoir de telle
Honorée et riche querelle,
Qu'on doit de laurier couronner.

La noble demoiselle ayant nommé le vainqueur,

Le chevalier plain de sçavance
Humblement, fait la révérence.
Elle, en grand honneur, le baisa,
Puis lui dit, d'humble contenance :
Chevalier, par votre vaillance,
Ce prix aurez par redevance.
Très-humblemcnt la remercia.

On voit par la réflexion de La Colombière, que ce n'était pas toujours une dame qui remettait le prix du tournoi. Très-fréquemment c'étaient les juges, mais toujours après avoir recueilli le jugement des dames comme des chevaliers. Quelquefois les dames voulaient que ce fût un des champions qui remît lui-même le prix, comme il arriva au tournoi d'Aire, pour Bayard, et comme on l'a vu également au commencement de ce roman.

(73) Page 197. *Je n'ai point porté de tablettes dans les tournois.* On voit en effet, dans Hardouin de la Jaille et dans La Colombière, auteurs que j'ai souvent eu l'occasion de citer, que les chevaliers portaient avec eux des tablettes, lorsqu'ils allaient aux tournois, pour y enregistrer les faits et les circonstances les plus remarquables dont ils avaient été témoins. Cela fait voir que, quelque grande que fût alors l'ignorance parmi la noblesse, elle n'était pourtant pas si universelle qu'il fût très-rare d'y trouver quelque individu qui sût lire. Parmi les troubadours de langue provençale, on en compte beaucoup de nobles. Les chansonniers de la langue d'oyl en fournissent plusieurs aussi, tels que Thibaud de Champagne, Thibaud de Mailly, Henry de Soissons, etc. Sans doute, leur science était très-bornée, et ce n'était pas sans raison que le mot de *clerc* signifiait savant, car le savoir était encore renfermé chez le clergé, et surtout dans les cloîtres. Je veux dire seulement que la connaissance de la lecture et de l'écriture n'était pas si rare parmi les gentilshommes qu'on le croit quelquefois. Du reste, chacun écrivait l'idiôme de sa province, et avec l'orthographe de

son oreille. On voit, dans la même ligne, le même mot diversement écrit. Il s'en présente des exemples dans les vers que j'ai eu occasion de citer. Le pronom personnel *Je* est écrit par un *J* ou par un *G*, etc.

Au reste cette ignorance ou ce défaut de convention dans l'orthographe a duré bien plus long-temps qu'on ne le croit. Au plus beau siècle de notre littérature, Larochefoucault et le maréchal de Vauban écrivaient bien moins correctement l'orthographe qu'un commis de bureau ou qu'un sergent-major d'artillerie de nos jours. Puis, qu'on vienne se moquer du Dictionnaire de l'Académie!

(74) Page 197. *Sa colée est du tout valable.* En effet, les historiens et les romanciers fournissent des exemples de chevalerie conférée par des femmes. Orderic Vital dit : Sicilia quoque Philippi Francorum regis filia quæ Tancredis uxor fuit, Gervasium Britonem Dolensis vicicomitis filium *militem* fecit aliosque plures armigeros militaribus armis contrà paganos instruxit. »

Dans le roman de *Partenopex de Blois*, Mélior, impératrice et fée, donne la chevalerie à un grand nombre d'écuyers, et entr'autres à Partenopex, son amant, sans le reconnaître. Dans Tirant-le-Blanc, on voit des écuyers qui ne veulent être armés chevaliers que par des dames, etc.

(75) Page 198. *Des chausses de soie noire.* Dans le roman de Partenopex de Blois, on voit à la réception d'un chevalier :

Se li caucha unes causes brunes, et li apporta uns éperons d'or.

On pourra remarquer ici que les mots uns, unes, sont employés au pluriel. On en trouve de fréquens exemples dans le vieux langage : on disait également aucuns et aucunes. Quelques personnes croient encore pouvoir se servir d'aucun au pluriel, mais c'est mal à propos. Nous disons pourtant les *uns* et les autres, quelques-*uns*.

Ce sont des inconséquences de l'usage contre lesquelles il est inutile de raisonner.

(76) Page 200. *Ces cérémonies étant terminées.* Nous avons vu, au château de Frontenay, la chevalerie conférée d'une manière beaucoup plus expéditive que cela. Mais alors le temps pressait; ici, au contraire, on avait le loisir d'observer plus de formalités; celles par lesquelles le romancier fait passer ses récipiendaires ressemblent beaucoup aux cérémonies prescrites par Hue de Tabarie au sultan Saladin, dans *l'Ordène de chevalerie.*

Ce Hue de Tabarie était un gentilhomme d'Artois qu'on appelait Hugues de Saint-Omer. Etant passé dans la Palestine, il s'y distingua, et Baudouin Ier le fit comte de Tibériade, dont le nom s'altéra en Tabarie*, comme Hugues devint Hue. Ce Hue de Tabarie donc, ayant été pris par Saladin, fut mis à une si forte rançon que tout son comté n'aurait pas pu la payer : mais par grand bonheur pour lui, l'envie prit à Saladin d'être initié à la chevalerie des chrétiens et d'être reçu chevalier. Il déclara à son prisonnier que s'il voulait l'instruire et le recevoir chevalier il lui donnerait sa liberté sans rançon. Hue n'hésita point ; il instruisit le sultan, le reçut chevalier et en obtint sa liberté.

L'aventure du bon comte de Tibériade fut mise en vers ainsi que ses instructions au sultan, sous le nom *d'Ordène de chevalerie.* Ce petit poëme s'est conservé. Il est curieux en ce qu'il nous fait connaître les principales cérémonies usitées en pareille circonstance, et de plus en ce qu'il nous montre la naïveté du bon chevalier qui explique gravement au sultan les rapports de ces cérémonies avec les sacremens de la religion chrétienne. Voici comme il commence son instruction :

Tout ensement com l'enfanchon **,

---

* Aujourd'hui encore ce lieu s'appelle Tabarieh.

** L'enfant.

Né de péchié, ist * hors des fonts,
Quand de baptesme est apportés,
Sire, tout ensement ** devez
Issir *** sans nulle viloinie,
Et être plain de courtoisie.
Baignez devez en honesteté,
En courtoisie et en bonté, etc.

Puis il lui dit qu'il doit se coucher dans de beaux draps blancs, pour exprimer le repos qu'il aura dans le *paradis*, par l'accomplissement des devoirs de la chevalerie. La robe vermeille dont il sera vêtu indique la libéralité dont il doit faire profession, surtout envers *l'Eglise*.

Ensuite il l'exhorte à *entendre la messe* chaque jour; à jeûner tous les vendredis en mémoire de la lance dont *fut percé N. S.* pour *notre rédemption*, etc ****.

Une seule chose embarrasse le bon chevalier, c'est la *colée*, le soufflet dont il n'ose faire la proposition au sultan; mais il l'engage à suppléer à cela par de bonnes œuvres.

Au reste, il n'est rien moins que certain que Hüe de Tabarie ait été le héros de cette aventure : car les historiens font conférer la chevalerie à Saladin par Homfroi de Toron qui fut fait prisonnier par le sultan à la bataille de Tibériade. Mais quel que soit le héros de cette anecdote, et l'auteur qui l'a mise en vers, elle appartient certainement au douzième ou au treizième siècle, et on y voit l'étrange confusion qui se faisait alors des choses les moins conciliables.

Le grand roi saint Louis, prince au-dessus de son siècle sous tant de rapports, ne partageait point une telle ignorance. Prisonnier en Egypte, il voit venir un chef musulman qui, le sabre

---

* Sort. ** Semblablement. *** Sortir.

**** Toutes ces recommandations, faites à un roi mahométan qui ne cessait pas de l'être, sont curieuses.

nu, lui crie : « Fais-moi chevalier, ou je te tue! » — « Fais-toi chrétien et je te ferai chevalier. » repondit le pieux et intrépide monarque.

Il n'en est pas moins vrai que plusieurs Sarrasins et Turcs se firent recevoir chevaliers.

Mais, pour en revenir aux cérémonies de la chevalerie, il est certain qu'elles varièrent beaucoup selon les temps, les lieux et les circonstances. Quelquefois, c'était à l'église et entre l'épître et l'évangile, qu'elles s'accomplissaient en entier. Souvent aussi le nouveau chevalier était revêtu de toutes ses armes avant de recevoir la colée ou l'accolade, en quoi consistait vraiment la promotion à l'ordre, comme les signes extérieurs étaient les éperons dorés et le haubert ou cotte de maille.

Les conditions pour obtenir la chevalerie ne varièrent pas moins. Dans le principe, outre les preuves de noblesse qui étaient quatre degrés paternels et quatre maternels, il fallait avoir été victorieux dans un des sept dangers suivans : 1°. S'être battu en combat singulier, à toute outrance, avec épée *tranchant* et *poignant*; 2°. avoir jouté à fer émoulu, et avoir transpercé son ennemi, ou lui avoir fait vider les arçons; 3°. être monté le premier sur l'échelle à l'attaque d'une ville ou d'un château; 4°. y être entré le premier par une brèche ou par une mine; 5°. être sauté ou entré le premier dans une galère ou un navire ennemi; 6°. Avoir enlevé, dans une bataille rangée, l'étendard ou la principale bannière de l'ennemi; 7°. avoir pris dans une bataille quelque Turc au autre infidèle de considération.

Par la suite on se relâcha beaucoup et nous avons vu des troubadours, d'origine fort humble, être faits chevaliers par des princes, sans qu'il soit question de leurs prouesses, même dans les tournois.

(77) Page 200. *Sire Amanieu.* Il ne s'agit point ici du sire d'Albret, mais du fils d'Alfais; et à cette occasion je ferai une explication que j'aurais peut-être dû placer plus haut. Le mot sire mis devant un nom de baptême indiquait que celui qui

le portait était chevalier. Le même mot placé immédiatement devant un nom de terre désignait un baron. Ainsi le sire d'Albret était le baron d'Albret; le sire de Bourbon, le sire de Beaujon, le sire de Surgères, étaient des barons. On ne devait pas dire sire Archambaud de Bourbon, mais Archambaud, sire de Bourbon, si l'on voulait parler du chef de la famille possédant la baronnie de Bourbon. Son fils ne la possédant pas, mais étant chevalier, était sire Archambaud de Bourbon. De même le fils d'Alfaïs était sire Amanieu d'Albret, seigneur de Castelmoron; le chef de la famille possesseur de la baronnie d'Albret, était Amanieu, sire d'Albret*. J'ai trouvé cette distinction très-exactement observée dans tout le cours de ce roman, et je crois devoir en faire part à mes lecteurs, parce qu'il me semble que la différence de valeur du mot de sire, selon sa place, n'est pas assez connue.

Le mot de sire s'employait sans importance, devant presque toutes les professions : on disait sire prouvaire, sire clerc, sire étranger, sire pèlerin, sire écuyer, sire troubadour, etc. Il n'emportait point alors l'idée de chevalier.

Dans les contes et fabliaux, on voit le nom de sire donné à des gens de toute condition comme celui de dame. Mais je crois que dans ces sortes de compositions, on se rendait indépendant de l'étiquette comme on le fait encore dans les contes et dans les fables, où l'on dit : monsieur du corbeau, dame belette, etc.

J'ajouterai ici l'observation que je n'ai trouvé le mot de sire que bien rarement employé dans la prose et dans la poésie de la langue romane du midi. Ce mot est toujours remplacé par *senher* et *senhor*, suivant les divers dialectes.

---

* Je dois pourtant faire ici une observation. C'est que quand une famille baroniale adoptait un surnom, comme celle de Parthenay, dont le chef s'appelait l'Archevêque; celle de Surgères, dont le chef s'appelait Maingot, et ainsi d'autres, le mot de sire, placé immédiatement devant le surnom, avait la même force que devant le nom de terre, et entraînait l'idée de baronnie.

Je me rappelle seulement avoir vu messier Sordel, en parlant du troubadour de ce nom, que j'ai eu occasion de citer. Les frères de sa maîtresse sont nommés sier Tutis, sier Alberics, mais ils étaient tous les trois Italiens.

J'ai trouvé aussi mir Bernart, pour messire Bernard, comme je l'ai dit plus haut.

(78) Page 208. *L'honneur de porter le paon.* C'était en effet, la dame ou demoiselle que l'on voulait le plus honorer, qui était chargée de porter le paon, et elle à son tour, prenait pour l'accompagner un des chevaliers les plus distingués de l'assemblée, ou du moins celui qu'elle distinguait le plus. Ils allaient en grande pompe poser le *noble oiseau* devant le plus haut seigneur de la table, ou devant le chevalier à qui cet honneur avait été attribué pour ses prouesses.

Quelquefois l'oiseau était porté vivant par un héraut-d'armes, toujours accompagné de la dame ou des dames près desquelles il faisait fonctions d'écuyer; comme aux fêtes que fit célébrer à Lille (1453) Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et dont Olivier de la Marche nous a donné la description. Mais le plus souvent l'animal était rôti et devait être découpé par le chevalier qui avait les honneurs du paon. Le talent de celui-ci consistait à si bien *trancher le noble oiseau*, que le plus grand nombre des assistans ou du moins les chevaliers et les dames en pussent goûter. On voit dans le roman de Lancelot-du-Lac, l'éloge donné au roi Artus pour avoir tranché le paon à la Table-Ronde, au gré de cent cinquante chevaliers qui étaient assis au festin et qui furent tous contens de la part qu'il leur fit. Cependant le noble oiseau avait tout son beau plumage. Il n'est donc pas inutile d'expliquer comment on conciliait ces deux circonstances. Legrand d'Aussy, dans son *Histoire de la vie privée des Français*, nous satisfait pleinement là-dessus, en rapportant le récit suivant de Platine à ce sujet.

« Au lieu de plumer l'oiseau, il faut l'écorcher proprement, de manière que les plumes s'enlèvent avec la peau : il faut lui

couper les pates, les farcir d'épices et d'herbes aromatiques, lui envelopper la tête d'un linge, et le mettre à la broche. Pendant qu'il rôtit, vous arroserez continuellement le linge avec de l'eau fraîche, pour conserver son aigrette. Enfin, quand il sera cuit, rattachez les pates, ôtez le linge, arrangez l'aigrette, rappliquez la peau, étalez la queue, et servez. »

On dorait quelquefois tout le paon, au lieu de le r'habiller; mais il était plus commun de lui dorer seulement le bec et les pates en le recouvrant de son beau plumage.

Le faisan et le héron * ont souvent reçu les mêmes honneurs

---

* J'ai eu occasion de citer deux vers du poëme du *Vœu du Héron*. Ce poëme se rattache à un événement qui causa de grands malheurs à la France. Robert d'Artois, IIIe du nom, exaspéré d'avoir perdu son procès pour le comté d'Artois, contre sa tante Mahaud, passa en Angleterre, où il excita Edouard III à faire valoir, par les armes, ses prétentions au trône de France. De là ces guerres qui, sous les Valois, attirèrent à la France de longues humiliations qui ne furent vengées que sous le règne de Charles VII.

L'auteur du poëme suppose que Robert, passé en Angleterre, profita d'un moment où Edouard donnait de grandes fêtes, et qu'il y présenta un héron rôti, et porté par de belles demoiselles, suivies de ménétriers, au roi et aux divers seigneurs qui étaient à table, et les invita à faire serment, sur le héron, qu'ils vengeraient l'affront du roi Edouard, injustement exclu, selon lui, du trône de France.

Lorsqu'il le présenta au comte de Salisbury, qui était assis auprès de la fille du comte d'Erby, dont il était éperdûment amoureux, celui-ci répondit : « Très-volontiers. Si la *vierge Marie* se trouvait ici en personne, si elle consentait à se dépouiller de sa divinité, pour disputer le prix de la beauté à celle que j'aime, je ne saurais à laquelle donner la préférence, et je craindrais de les prendre l'une pour l'autre. Eh ! où pourrais-je trouver le motif le plus fort de m'élever au comble de la valeur, si ce n'est dans les yeux de la belle dont je ferai toujours gloire de porter les fers ! Impatient d'obtenir le don de merci qu'elle me refuse impitoyablement, je lui demande aujourd'hui, pour toute grâce, qu'elle me prête un doigt de sa

que le paon. Et les chevaliers prononçaient également des vœux sur ces oiseaux. La formule en était telle que la donne ici le romancier. Voici le vœu du duc de Bourgogne, aux fêtes déjà citées. « *Je voue à Dieu, mon créateur, tout premièrement, et à la très-glorieuse vierge, sa mère, et après aux dames et au faisan.* » Ce vœu était conforme aux coutumes anciennes comme ne manque pas de le remarquer l'auteur de la relation. « *Afin de se conformer aux anciennes coutumes, suivant lesquelles, aux grandes fêtes et nobles assemblées, on présente aux princes, seigneurs et nobles hommes, un paon, ou quelqu'autre noble oiseau, pour faire des vœux utiles aux dames et demoiselles qui implorent leur assistance.* »

Le paon et le faisan étaient appelés la *viande des preux*, la nourriture des amans.

(79) Page 214. *Que l'hidalgue était un peu fou.* Tout le

---

belle main, et qu'elle daigne l'appliquer sur mon œil droit, de manière qu'il soit entièrement fermé.

La demoiselle, au lieu d'un doigt, lui en accorde deux, et le lui ferme si bien, qu'il ne peut plus en faire usage. Aussitôt le chevalier jure de ne point l'ouvrir, jusqu'à ce qu'il soit entré sur les terres de France, et que, pour venger les droits d'Edouard, il ait combattu l'armée de Philippe en bataille rangée. Il tint son serment. (La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie.*)

Ce passage offre un trait assez caractéristique des mœurs du temps. On y voit cette confusion continuelle du sacré et du profane, et l'exaltation que le courage puisait dans le culte des dames.

Un des héros du poëme, est Gautier de Mauny, qui promet à la Vierge de réduire en cendres une ville renfermée de marais, et d'en égorger la garnison. Il tint sa promesse à la Vierge. Ce Mauny, gentilhomme de l'Artois, fut un des plus braves et des plus habiles capitaines de son temps. Il se distingua beaucoup en Flandre et en Bretagne, où il tenait pour le parti de Montfort. Aussi fut-il plus d'une fois, dit Froissard, *festoyé, baisé et accolé* par la comtesse de Montfort, *comme vaillante dame.*

monde sait qu'hidalgo veut dire gentilhomme en Espagnol*. Quant à la folie dont Jehan de la Trigalle le suppose atteint; à cause des chaînes dont le chevalier aragonnais est couvert, cela prouve que la coutume de porter des signes d'esclavage était alors peu répandue en France. Elle le devint beaucoup par la suite, et le récit des tournois de Bourgogne par Olivier de la Marche, nous en fournit entre autres des exemples.

(80) Page 215. *Aux behourds.* Ce mot est pris ici pour des châteaux et forts, que l'on construisait pour figurer l'attaque d'une place. Les tenans le défendaient contre les assaillans. On l'ape ait en latin *behordium.*

Behordia interdum pro imaginariis castrorum oppugnationibus sumpta. (*Glossaire* de Ducange). Ces sortes de châteaux s'appelaient aussi *castilles*, ce qui était plus près du latin.

Le nom de behourd, behord, behourdis, behourt se prenait au moins aussi souvent pour des joutes et autres exercices de tournois. Dans le roman d'Aubry, on voit ces vers :

Emmi le pré et quaintaine levée,
Les jouvenceaux *behordent* dans la prée.

Le mot de behourd répondait donc à notre mot *assaut* qu'on applique à l'attaque d'une ville comme aux exercices de l'escrime.

(81) Page 215. *Celui des vilains.* Ceci confirme ce que dit Ducange, que l'on exerçait les communes aux behourds.

(82) Page 216. *Par Baudoin, comte d'Edesse.* Il s'agit ici du frère de Godefroi de Bouillon, qui en effet, fut prince

---

* Ce mot vient, selon quelques étymologistes espagnols, de *hijo de algo*, fils de quelque chose.

d'Edesse avant d'être roi de Jérusalem, en 1100. Zénobie régnait dans l'Orient, vers la fin du troisième siècle. Elle fut prise ainsi que sa ville capitale, par Aurélien, en 272.

Je ne sais si ce petit anachronisme de huit siècles doit être attribué à l'intendant des menus plaisirs du sire de Pons, ou au romancier. Mais il ne doit étonner ni de l'un, ni de l'autre. Les conteurs de cette époque font des confusions de temps et de mœurs inconcevables. Le nom de Zénobie, reine de Palmyre, avait dû se conserver dans l'Orient; Palmyre n'était pas fort loin d'Edesse. Rien de plus naturel que de faire assiéger cette reine par le prince le plus voisin *.

Olivier de la Marche, historien très-respectable tant qu'il traite des événemens de son temps, se jette dans des écarts incroyables lorsqu'il veut parler des époques antérieures à son siècle. J'aurai occasion de citer d'étonnans passages de Gaston Phœbus, un des princes les plus instruits de son temps.

Quoi qu'il en soit, on voit que l'on essayait déjà de reproduire des événemens passés, par des espèces d'actions dramatiques. Vers la fin du siècle suivant, on vit, selon Froissard, au mariage de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, un château en charpente avec une tour, à chacun des angles, représentant Troie et une tour plus petite dans le milieu (un donjon) représentant le château de Priam.

(83) Page 217. *Une bretèche.* Ce mot s'est écrit de diverses manières. Il signifiait une tour fixe ou mobile que l'on employait à l'attaque ou à la défense des places. C'est ce qui a été nommé plus haut *tour de fust.* M. L'abbé de la Rue cite un passage des historiens anciens, sur le siége de Caen, par les

---

* Dans le roman de *Charlemagne*, les Saxons sont représentés comme Sarrasins : ceux-ci, à leur tour, dans tous les romanciers, sont regardés comme païens, adorant Mahomet, Apollon, et plusieurs autres dieux.

Anglais, en 1346, qui dit que le pont de cette ville *était moultbien afforcé de bretèches et de barrières.*

(84) Page 219. *Seigneur de Marennes.* Je soupçonne que Bertrand de Broue n'avait le titre de seigneur de Marennes que par courtoisie et comme avoué de l'abbesse des dames de Saintes. Car on a pu voir, dans les notes du troisième volume de cet ouvrage, que Geoffroi-Martel, comte d'Anjou, et Agnès de Bourgogne, sa femme, fondateurs de la noble abbaye de sainte Marie de Saintes, lui avaient cédé une partie de leurs droits sur la seigneurie de Marennes. Au reste, cette seigneurie passa par la suite aux sires de Pons, et la famille de Broue doit être éteinte depuis fort longtemps, car elle est, aujourd'hui, entièrement inconnue en Saintonge, ainsi que tous les noms appartenant à cette province qui sont cités dans le roman que je traduis et publie..... J'ajouterai qu'il en est de même de tous ceux des personnages mis en scène par mon romancier, à très-peu d'exceptions près, que je ne me permettrai pas d'indiquer* de peur de me tromper, et d'offenser, par mon ignorance de justes droits, tandis qu'on m'accuserait peut-être de vouloir flatter des prétentions ridicules; deux choses également étrangères à ma pensée.

Au demeurant, j'avoue que je n'ai point été contrarié par cette circonstance. Il n'en est pas d'un tableau de mœurs comme

---

* Quelques lecteurs croiront peut-être que je veux faire entendre qu'il n'y a pas d'exception, et que tous les personnages de mon roman appartiennent à des familles qui n'existent plus. On se tromperait. Il y a des exceptions, et en voici une que personne ne me contestera : c'est saint Louis, qui tient une assez grande place dans l'ouvrage que je publie. Sa race subsiste, et durera tant que les vœux de la France seront exaucés. Si je ne déclare ici que cette exception, il ne s'en suit pas qu'elle soit la seule. Je la choisis seulement, parce qu'elle est dans une catégorie à part. C'est ce que nos classificateurs appellent *sui generis*.

de l'histoire : ici on est obligé de rattacher les faits à ceux auxquels ils appartiennent, que leurs noms subsistent ou soient éteints; là, au contraire, peu importe à qui les traits caractéristiques de mœurs soient attribués, pourvu qu'ils soient réellement du siècle que l'on veut peindre et qu'ils ne contrastent pas avec le caractère connu du personnage à qui on les prête, quand il est historique. Je crois même que moins il y a de noms vivans dans un pareil ouvrage, mieux cela vaut. En effet, tout n'est pas lumière dans un tableau, tout n'est pas dans le même plan. Or qui voudrait être dans les plans reculés, qui voudrait être dans les ombres? Qui même se trouverait assez en lumière? Je pardonne donc sans peine à mon vieux romancier d'avoir mis, dans ses récits, fort peu de noms qui dussent arriver jusqu'au dix-neuvième siècle : j'ai même trouvé cela si commode, que dans mes notes, j'ai évité, tant que j'ai pu, les noms entêtés à se perpétuer. J'en ai tû de très-bons à prononcer, et ce n'est certainement pas par répugnance que je l'ai fait. Mais je n'aurais rien ajouté à leur illustration, et j'aurais fait une petite injustice à d'autres. Le public m'excusera de reste, car ils ne font pas foule ceux qui aiment le nom de leur voisin.

(85) Page 219. *Le behourt des vilains.* Le mot de vilains a toujours été injurieux en apostrophe; mais pris *narrativement* il ne l'était pas plus qu'aujourd'hui le nom de paysan ou de villageois, quoiqu'il indiquât une classe d'hommes qui, pour la plupart, étaient encore attachés à la glèbe. Je dis la plupart, car il y en avait déjà beaucoup de libres et même de fort riches qui épousaient des filles de nobles pauvres; comme on le voit dans les contes et fabliaux du temps. Par exemple, dans le conte *du vilain Mire*, que j'ai eu l'occasion de citer, la femme du vilain est *demoiselle*, c'est-à-dire fille noble. Je pourrais en indiquer d'autres exemples. Les auteurs de ces fabliaux n'auraient point supposé ces alliances, s'il n'en avait jamais existé de pareilles.

(86) Page 222. *Jeunes villageois.* Il y a dans le texte *une*

douzaine de jeunes et jolies vilaines. Il m'a été impossible de conserver ensemble des mots si discordans aujourd'hui ; et cependant cela ne voulait dire alors que de jeunes et jolies villageoises.

(87) Page 225. *Pour crier la huée.* On disait aussi le *huage* et c'était une corvée à laquelle les habitans étaient tenus envers le seigneur de la terre dont ils dépendaient.

(88) Page 225. *Ce déduit.* Les chasseurs mettaient de l'importance à ce que la chasse eût le titre de *déduit*, mot auquel ils attachaient l'idée d'un plaisir distingué. Dans le poëme des *déduits de la chasse* de Gaces de la Bigue, chapelain du roi Jean, *Amour de chiens*, avocat de *déduit de chiens*, se plaint d'un prêtre qui a fait un roman de fauconnerie où il prétend que le mot *déduit* par excellence n'appartient qu'à la fauconnerie ; et l'avocat demande qu'au contaire ce nom soit affecté au *déduit des chiens* par excellence. *Amour d'oiseaux*, avocat de *déduit d'oiseaux*, lui réplique, etc.

(89) Page 226. *Plessis.* On disait aussi plesseis. On appelait ainsi des parcs entourés d'une haie entrelacée ou de claies, pour y tenir les animaux enfermés.

(90) *Froc d'ermite.* Le grand d'Aussy attribue cette invention aux Allemands, et il la fait plus moderne : « au lieu d'un filet, dit-il, c'est un habit de moine que l'on place à l'ouverture du panneau, et duquel l'animal, en passant, se trouve affublé. Il paraît, d'après mon manuscrit, que quelque chose d'analogue se pratiquait quelquefois en France jadis. Mais j'avoue que je n'en ai pas vu d'exemple ailleurs ; Gaston Phœbus n'en parle pas.

(91) Page 227. *Lévrier de Bretagne.* Gaston Phœbus dit que

les meilleurs lévriers venaient de Bretagne, et les chiens *d'oisel* (d'oiseaux; chiens couchans) venaient d'Espagne.

Voici un portrait du lévrier, par Gaces de la Bigue, chapelain du roi Jean, et fort entendu à la chasse, dans son livre intitulé : *des déduits de la chasse*, déjà cité plus haut.

Museau de luz * avoit sans faille,
Arpe de lion, col de cingne,
Encore avoit un autre cigne;
Car il avoit œil d'épervier,
Et tout étoit blanc le lévrier;
Oreille de serpens avoit
Qui sur la tête lui gisoit;
Espaule de chèvre sauvaige,
Coste de biche de bocaige,
Loigne de cerf, queue de rat,
Cuisse de lièvre, pied de chat:
Il ressembloit au leu ** cervier.

Après cette description des qualités extérieures du lévrier, j'ajouterai ce que Gaston dit en prose du caractère de cet animal :

« Le lévrier, dit-il, doit être courtois et non pas *fel* (félon, méchant), suivant bien son maître, faisant ce qu'il commande, doux et net, volontiers gracieux, en toutes manières, fors aux bêtes sauvages, où il doit être fel, dépiteux, revêche et aigre. »

(92) Page 229. *Deux allants gentils.* Selon le *Miroir de Phœbus, des déduits de la chasse*, les allants gentils devaient être blancs avec des taches noires aux oreilles, lesquelles devaient être droites et aiguës. Ces chiens attaquaient toutes bêtes et ne lâchaient jamais prise; mais ils étaient difficiles à gouverner, et les parfaits étaient rares. Ils égalaient presque les lévriers à la course.

* Brochet. ** Loup.

(93) Page 229. *Deux allants vautres.* Selon Gaston, l'allant vautre avait la tête plus grosse que l'allant gentil et de grandes oreilles. Il était pesant et lourd; on l'employait à toutes les grosses bêtes. Gaston dit positivement qu'on les mêlait pour la chasse avec les lévriers.

(94) Page 230. *D'une pâtée de chair de brebis.* Cet expédient est absolument conforme à celui que propose Gaston de Foix pour mieux *encharner* les chiens à poursuivre le loup; car, dit-il, beaucoup de chiens ont de la répugnance pour la chair de loup; mais, par cet artifice, on leur en fait naître l'appétit.

Avant de quitter le chapitre des chasses de Gaston Phœbus, dont le secours m'a été fort utile pour l'intelligence de mon manuscrit, en ce qui concerne ce noble *déduit*, je citerai encore quelques passages de son *Miroir*, qui donneront une idée de l'esprit de critique qui dirigeait les écrivains de ce temps.

Voici d'abord son apostrophe au lecteur; au commencement de son chapitre *du Veneur* : « ô tu, sire*, quel que tu soyes, ou grand ou petit, et veuilles apprendre à ung homme à être ton veneur, etc, »

Personne n'a eu plus d'estime pour le déduit de la chasse que Gaston. Il prouve que cet exercice est non seulement noble, mais qu'il est *saint*. Et tel est son raisonnement :

« Aussi, dis-je, que de tout temps le veneur est sans oisiveté et sans mauvaises imaginations. Il est sans males œuvres de péché : car, comme j'ai dit, oisiveté est fondement de tout mauvais vice et péché, et le veneur ne peut être oiseux, s'il veut faire le droit de son office, qui n'est pas de petite charge, qui bien et diligemment le veuille faire, espécialement ceux qui aiment les chiens et leur office. Donc, dis-je, puisque le veneur n'est oiseux, il ne peut avoir mauvaises imaginations, il ne peut faire mauvaises œuvres; il faut qu'il s'en aille droit en paradis... »

---

* On voit que le nom de *sire*, même seul, ne se donnait pas exclusivement aux rois.

Il dit plus loin : « Et en outre vivent (les veneurs) en le monde plus joyeusement qu'aucuns autres..... Donc soyez tous veneurs et vous serez que sages. Et aussi, dis-je, que oncques ne vis homme qui aimât travail et déduit de chiens et d'oiseaux, qui n'eût moult de bonnes coutumes en soi, car ce lui vient de droite noblesse. »

Le bon comte de Foix gémissant ailleurs très-profondément sur la décadence de son siècle, dit : « combien toute nature de hommes et de toutes autres bestes vont en descendant et en appetissant, et de vie, et de force, et de bonté, et de toutes autres choses ! Si trouvai-je très-merveilleusement, quand je vois les chiens qui aujourd'hui chassent, et pense aux chiens que j'ai vus au temps passé; aussi je vois la bonté et la loyauté qui soulait être aux seigneurs du monde et autres gens, et vois ce qui maintenant est; je dis qu'il n'y a nulle comparaison et le sait bien tout homme qui a assez de raison. Or laissons ordonner à notre Seigneur ce qui lui plaira*, etc.

« Mais pour traire avant les noblesses des chiens qui ont été, j'en ferai aucuns comptes que je trouve ès *vraies écritures*. Premièrement le roi *Claudius de France* qui manda une fois si grand cour; et il y avait des rois qui tenaient terre de lui, entre lesquels était le roi *Apollo de Lionnais*, qui amena à la dicte court sa femme et ung lévrier qu'il avait, très-bel et très-bon..... »

Ici Gaston raconte trop longuement pour que je le copie, que le fils de *Claudius de France* devint amoureux de la femme d'*Apollo de Lyonnais* et tua le mari. Le lévrier trouvant son maître qu'on n'avait point enterré, lui fit une fosse, l'enterra, et le garda pendant six mois, etc.

---

* Il y a toujours eu, des gens qui se sont plaint comme Gaston ; mais tous ne terminaient pas comme lui; souvent ils voulaient *ordonner* eux-mêmes, tant les conservateurs que les réformateurs, et contraindre avec violence; de-là de si déchirantes convulsions.

Gaston raconte, avec la même confiance, l'histoire du chien de Montargis.

Et le bon Phœbus se plaignait des progrès des lumières de son temps : « Chacun scet, disait-il, que plus scet un enfant de sept ans, de ce qui lui plaît, que ne soulait faire, au temps que j'ai vu, un enfant de douze ans*. »

Le comte de Foix, dont nous parlons, fut pourtant un des princes les plus éclairés de son siècle. C'est une justice que lui rendent les historiens de son temps. Froissard en fait le plus grand éloge, et voici ce qu'il dit de sa cour :

« Brièvement tout considéré et avisé, avant que je vinsse en sa court, j'avois été en moult de courts de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames; mais je ne fus oncques en nulle qui mieux me pleust, ni ne vis aucuns qui fussent sur ce fait d'armes réjoui plus que celui comte de Foix étoit. On voyoit en la salle, en la chambre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et les oyoit-on parler d'armes et d'amour; tout honneur étâit là-dedans trouvé; toute nouvelle de quelque pays ou de quelque royaume que ce fust, là-dedans on y apprenait : car de tout pays, pour la vaillance du seigneur, elles y venaient. »

S'il en venait souvent comme celles de *Claudius de France*, et d'*Appolo de Lyonnais*, on avait de bons correspondans**.

---

* A une époque peu distante de celle-là, on se plaignait en Angleterre des progrès de l'industrie. Sous Henri IV, il fut passé une loi qui défendait à toute personne ne possédant pas vingt shelings de revenu en fonds de terre, de mettre ses enfans en apprentissage d'aucun commerce. (HUME.)

** Voici un trait d'érudition de Richard de Barbezieux, ce troubadour dont j'ai eu occasion de parler, et qui ne cède en rien à ceux que je viens de citer de Gaston Phœbus.

« Ni reignei cum Dedalus
Que dit qu'el era *Jesus*,

Ce qui manquait à ces époques, c'était la critique publique; on n'écrivait jamais que pour un petit nombre: Il n'y avait guère que les erreurs en théologie qui fussent relevées, par le zèle et la vigilance du clergé qui seul était instruit *. Les plus grandes absurdités en histoire, en géographie, en chronologie, étaient ou crues ou non contestées, par le peu de prix qu'on y attachait, et parce que peu de gens étaient capables d'en juger.

Mais, pour en revenir à Gaston Phœbus, comte de Foix et

E vole volar al cel outrecuidans;
Mas Dieus baisset l'orguelh et lo sobrans. »

Et n'ai point renié comme Dédale, qui dit qu'il était *Jésus*, et voulut voler au ciel; mais Dieu rabaissa son orgueil et sa présomption.

* Et encore cette censure du clergé ne se portait guère que sur les ouvrages sérieux qui traitaient spécialement du dogme. On ne voit pas trop qu'il ait réclamé avec grand éclat contre les ouvrages licencieux du temps et contre l'étrange abus qui faisait mêler sans cesse le sacré au profane, de la manière la plus inconvenante. On en a déjà vu des exemples au sujet des tournois. J'en citerai encore deux : l'un tiré de ce même Gaston Phœbus, un des princes les plus distingués de son temps, et l'autre d'un troubadour.

Voici comme le comte de Foix, vicomte de Béarn, commence son livre du *Miroir de Phebus, des Déduits de la Chasse* :

« Au nom de Dieu, le créateur et seigneur de toutes choses, du benoist son fils Jésus-Christ, du Saint-Esprit et de toute la Trinité, et de la vierge Marie, et de tous les saints et saintes qui sont en la grâce de Dieu, je, Gaston, par la grâce de Dieu, surnommé Phebus, comte de Foys, seigneur de Béarn, qui en tout mon temps me suis délecté par espécial en trois choses : l'une est en *amours*, l'autre est en armes, et l'autre est en chasses.... »

Ici sont quelques lignes où le bon Gaston se met en frais de modestie; puis il ajoute : « Mais du tiers office de qui je ne *doute* (je ne crains) que j'aye nul maître, je mettrai par chapitre de toutes manières de bestes, etc. »

L'invocation du comte de Foix, pour rappeler ses histoires ga-

vicomte de Béarn, ses erreurs et ses crédulités en histoire, ne doivent pas empêcher de lui donner confiance, lorsqu'il traite de la chasse et des animaux tant chassés que chassans. Buffon le cite comme autorité à cet égard.

(95) Page 241. *Ah! cher et généreux sire.* On voit ici l'observation de l'étiquette dont j'ai parlé plus haut sur l'usage des expressions de *beau neveu*, *beau cousin*, etc. *Amanieu, sire d'Albret*, chef de la famille, appelle *sire Amanieu d'Albret*

---

lantes et donner des leçons de chasse, n'est-elle pas bien extraordinaire?

Passons au troubadour. Maffre Ermengaud de Beziers, auteur du *Bréviaire d'Amour*, commence ainsi son livre :

El nom Dieu, nostre senhor,
Que es fons et payre d'amor,
Matfres Ermengaud de Bezes,
En l'an que ont ses falhensa
Comptava de la nayshensa
De Jhsum Crist mil a dozens
V, chanta VII ses mais ses mens,
Dementre qu'afs no saria
Comensat lo premier dia
De prima vera sûs l'albor
Aquest Breviari d'Amor.

Le troubadour donne un précis de l'histoire sainte; il rapporte la vie de Jésus-Christ; enfin on trouve le *Tractact d'Amor de Donas*, segon que n'en tractat il antic trobador en lôr cansos : le *Traité d'Amour des Dames*, comme l'ont traité les anciens troubadours dans leurs chansons.

Quel chemin a pris le troubadour pour arriver là!

Sans doute le bon Phœbus et le troubadour Ermengaud n'étaient point poussés par le même esprit qui a dicté les poésies licencieuses et impies du dix-huitième siècle. Mais quelle incroyable ignorance des convenances!

Du reste, les poésies licencieuses et impies ne manquèrent pas aux douzième et treizième siècles.

beau cousin; mais celui-ci ne lui répond pas par le même titre; il lui dit *chèr sire*, parce que le sire d'Albret était au-dessus du jeune Amanieu, comme chef de la famille, et, en outre, comme cousin germain de son père.

C'est ainsi que, dans le roman de Perceforest, la tante de Norgal lui dit : « *Beau neveu*, il me semble que votre bras a mal aise. — Par ma foi, répond Norgal, *chère dame*, il est ainsi. Si vous prie que garde y veuillez prendre. » Lors la dame appela une *sienne* fille qui se nommait Hélaine, laquelle fit grand chère à son cousin; puis print garde à son bras, trouva qu'il estait hors de son lieu, et fit tant qu'elle lui remist, puis dist : « *Mon cousin*, allez-vous en, car vous êtes guéri. »

On voit que la tante seule se sert de l'expression de *beau;* sa fille, qui est au même niveau que Norgal, ne dit pas *beau cousin*, mais *mon cousin*, et lui répond à sa tante : *chère dame*.

Je sais bien qu'on peut opposer des exemples à cette règle, et que, dans le fabliau de Boivin, par Courtois d'Arras, Mabile et toute sa joyeuse troupe appellent Boivin *bel oncle*, comme Boivin appelle Mabile *bèlle nièce*. Mais dame Mabile et ses donzelles sont d'une profession où toutes les règles de l'étiquette sont confondues. D'ailleurs, j'ai fait observer que les fabliaux ont, sous ce rapport, un langage à part.

(96) Page 241. *Demanda la croix*. En effet, lorsque saint Louis, malade à Pontoise, sortit de la léthargie, pendant laquelle on l'avait cru mort, il prononça ces mots : « La lumière de l'O-« rient s'est répandue du haut du ciel sur moi, par la grâce du « Seigneur, et m'a rappelé d'entre les morts. »

Aussitôt il appela Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, et lui demanda la croix, pour faire vœu, en la prenant, d'aller au secours de la Terre-Sainte. Ce fut en vain que ce sage prélat lui représenta les suites d'un si grand engagement. Le prince insista d'un air si touchant et si impérieux tout ensemble, que Guillaume lui donna enfin cette croix si désirée. Il la reçut avec un profond respect, la baisa, et déclara qu'il était guéri (Velly).

(97) Page 254. *Sous prétexte d'intérêts politiques.* Je ne sais point si la grande reine n'avait pas un peu d'oubli dans ce moment-là, et si le mariage de Jeanne de Toulouse avec Alphonse de Poitiers, avait été parfaitement libre.

Les mariages dans les familles des grands vassaux étaient une affaire trop importante, pour que les suzerains ne se montrassent pas jaloux d'y influer. Aussi voit-on que lorsque Henri Ier, fils de Guillaume-le-Conquérant, monta sur le trône d'Angleterre, au préjudice de Robert, son frère aîné, ayant besoin de flatter les barons, il leur promit, par une charte, de ne jamais disposer d'aucune héritière que de l'avis de tous les barons; en outre de ne jamais refuser son agrément (qui devait toutefois lui être demandé) au mariage d'une fille de baron, pourvu que l'époux proposé ne fût pas son ennemi. (Hume, *Histoire d'Angleterre*).

Au demeurant, ce prince ne tint aucune des promesses de sa charte, et, en Angleterre, les barons mineurs ne purent se marier sans l'agrément du souverain qui, d'ordinaire, le leur faisait payer fort cher.

Le roi avait la garde noble de ses vassaux mineurs. Souvent, il la cédait ou la vendait à ses favoris. Simon de Montfort paya 10,000 marcs d'argent à Henry III, pour la garde noble de Gilbert de Masseville.

Le roi avait le droit de marier à son gré l'héritière d'un fief, et si elle refusait, il confisquait le fief.

(98) Page 258. *A son maître de l'écurie.* Le chef des écuries du roi fut appelé maître de l'écurie, jusque sous Philippe-le-Long, où il fut nommé premier écuyer du corps et maître de l'écurie; sous Charles VII, il prit le nom de grand-maître de l'écurie, et, sous Louis XI, celui de grand-écuyer, qui s'est conservé jusqu'à la révolution.

On sait que, sous les deux premières races de nos rois, et au commencement de la troisième, c'était le connétable (*comes stabuli*) qui avait le commandement des écuries du roi. Mais la charge de connétable, étant devenue la première de la couronne,

on créa un officier particulier qui eut la charge des écuries et dont le nom varia comme il vient d'être dit.

(99) Page 259. *Protection de la reine-mère.* On sait que les rois, dans leurs voyages, logeaient ordinairement chez les évêques, les riches abbés, les grands seigneurs, où, non-seulement ils étaient défrayés de tout, ainsi que leur suite, mais lorsqu'ils partaient, ils recevaient un présent en argenterie. Cette coutume, née de la courtoisie, devint un droit ; et les rois, même lorsqu'ils ne voyageaient pas, se faisaient payer le *droit de gîte* (Legendre, *Mœurs des Français*).

Les villes y furent soumises lorsque, affranchies de leurs seigneurs particuliers, elles relevèrent immédiatement des rois.

En Angleterre, les rois avaient un droit analogue à cela, et qu'ils appelaient la *pourvoyerie*. Lorsqu'ils voyageaient, ils envoyaient leurs *pourvoyeurs* ramasser toutes les provisions en comestibles, en chauffage et en transports, qui étaient nécessaires à eux et à toute leur suite. Ces réquisitions entraînaient de grands abus, et l'on s'en plaignit souvent; mais elles étaient indispensables à une époque où la levée des impôts était fort peu régulière, le numéraire rare et sa circulation lente.

(100) Page 266. *Les clefs de votre château.* C'était en effet l'usage que, quand un seigneur mourait, sa veuve remît à son fils, s'il était majeur, les clefs du château, pour lui signifier qu'il en était désormais le maître.

(101) Page 266. *L'hébergement.* L'hébergement était le droit qu'avait la douairière de conserver un logement dans le château de son mari.

(102) Page 281. *Château de Cônac.* Le château de Cônac où la tendre Alfaïs de Pons et le loyal Charles d'Albrêt échangèrent, dans le mystère, de si parfaites et de si légitimes amours, où l'héroïque Amanieu et la fière Ermeline jouirent si délicieusement de leurs peines passées; ce château, l'asile de la valeur et des grâces, n'a plus rien aujourd'hui qui parle à l'imagination. Il n'offre

qu'une triste enceinte noire et basse, qui n'est relevée par rien qui la rende pittoresque. Le coteau sur lequel gissent ces ruines est assez nu et d'un aspect peu gai. Mais on conçoit facilement qu'il a dû en être tout autrement jadis. Ce coteau était agréablement planté d'arbres; les hautes tours crénelées du château, le pignon pointu de la chapelle qui les égalait, les bras horizontaux du pont-levis, les pennonceaux flottant sur le donjon, tout annonçait la demeure de nobles chevaliers. La campagne qui entoure ce château est agréablement variée. Il a en face de vastes prairies qui, partant du pied de son tertre, s'étendent jusqu'à la Gironde; à droite, il a des coteaux à pente douce, couverts de vignes et de terres labourables; à gauche, des coteaux plus brusques plantés de vignes et de bois. Mettez au milieu de cela beaucoup de beauté, beaucoup d'amour, le souvenir de hautes prouesses, force besans conquis sur les Sarrasins, et l'on conçoit qu'on pût y être heureux, au treizième siècle. Mais tout cela a disparu. De même, à la place du manoir du bon Jehan de la Trigalle, il n'y a plus qu'un hameau où l'on ne voit aucun vestige d'une gentilhommière. Il reste bien peu de choses du joyeux château des sires de Pons; et moins encore de celui de Taillebourg, où la belle Théophanie faisait venir des larmes sur des paupières royales, en chantant des lais. Le château de Tonnay où Ermeline souffrit tant et fut si heureuse, n'est pas tombé, mais depuis long-temps il n'était plus habité par la noble famille qui avait succédé aux anciens Geoffroi, et il lui a été ôté. J'ai déjà dit que presque toutes les familles, dont les noms se trouvent dans mon roman, étaient éteintes. Tourmentons-nous donc ensuite pour ébranler le monde, comme si tout n'y passait pas assez vite! Puis, flattons-nous de fonder pour un long avenir! *In viro vanitas!* comme disait Mathurin, sans savoir ce qu'il disait.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

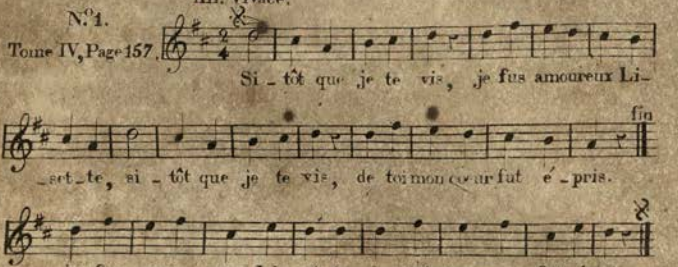
PARIS. — A. ÉGRON, IMPRIMEUR DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, rue des Noyers, n° 37. (1825)

BALS DE SAINTONGE,

DANSES VILLAGEOISES.

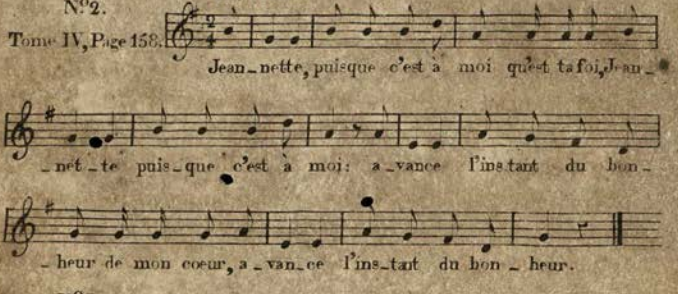
N.° 1.
Tome IV, Page 157.

All.° Vivace.

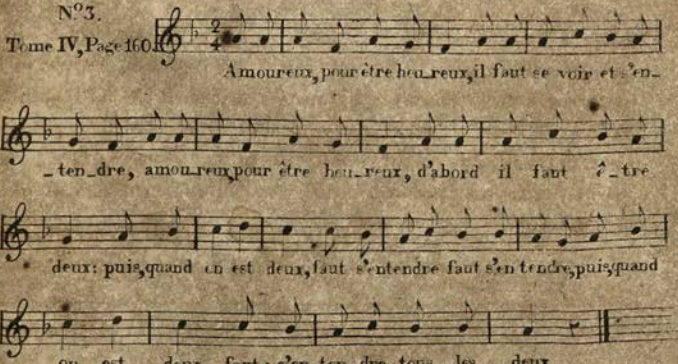


N.° 2.
Tome IV, Page 158.

All.° Vivace.

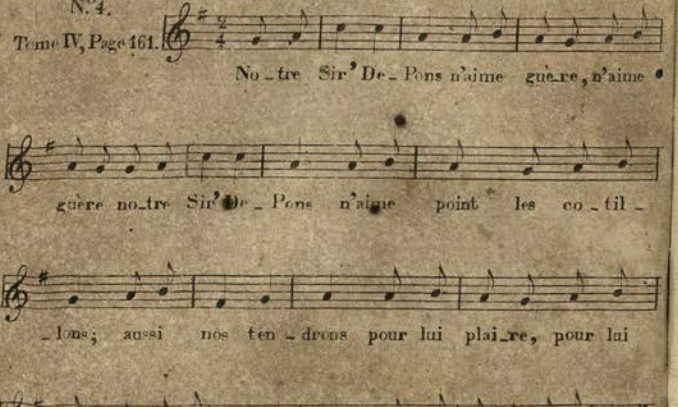


N.° 3.
Tome IV, Page 160.



N.° 4.

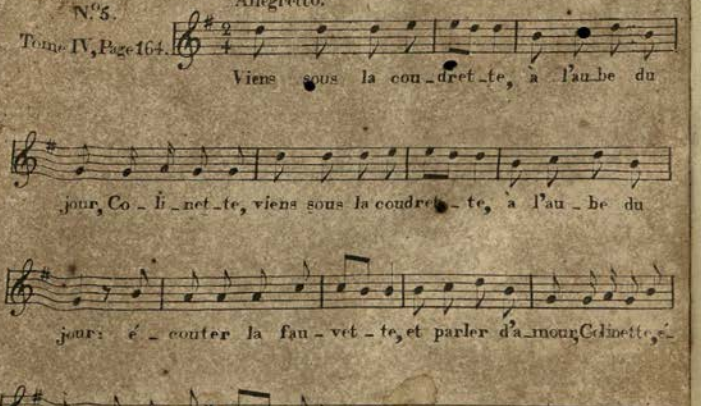
Tome IV, Page 161.



N.° 5.

Tome IV, Page 164.

Allegretto.



00100055

Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay
on 10 August, 2018